

HÔTEL LUGOSI
Un roman interactif de Cobail

000

Bonjour. Oui je sais, commencer un roman par bonjour, c'est peu commun. Mais dans la vie, on commence souvent les conversations en disant « bonjour ». Et là, tout de suite, j'ai envie de converser avec vous, alors autant commencer par un « bonjour ». Donc : bonjour.

Avant de vous plonger dans l'histoire que propose « HÔTEL LUGOSI », je dois vous donner quelques indications : « HÔTEL LUGOSI » n'est pas un roman comme les autres. C'est une histoire interactive. En effet, régulièrement pendant l'aventure, vous allez devoir faire des choix. Votre personnage se retrouvera confronté à un dilemme, où il pourra faire une action A ou une action B, et ce sera à vous de décider celle qu'il entreprendra. Pour ce faire, vous retrouverez, en fin de chaque chapitre, une indication en italique comme celle que vous lisez actuellement. Elle vous proposera d'aller soit vers un chapitre précis, soit vers un autre. A côté de tous les choix qui vous seront proposés, il vous sera indiqué le numéro du chapitre (présent en haut de chaque séquence, comme le 000 en haut de cette page), et le numéro de la page qui correspond, pour vous y rendre directement. De temps à autre, vous débloquentez des chemins spéciaux : lisez bien les indications pour savoir si vous pouvez ou non les emprunter. En résumé, il est important de prendre le temps de lire les indications en italique pour pouvoir suivre correctement le scénario. Pour le reste, il vous suffira de lire l'histoire qui vous est proposée, et de vous plonger dans « HÔTEL LUGOSI ».

Encore un dernier petit détail avant de commencer le récit : dans « HÔTEL LUGOSI », le héros de l'histoire, c'est vous. C'est votre personnage. Il est donc logique qu'il porte le nom de votre choix. Vous trouverez ci-dessous un espace pour inscrire le nom de votre personnage. Le nom que vous aurez choisi sera pris en compte durant toute l'intrigue.

Veillez inscrire le nom de votre personnage dans le rectangle suivant :

Bon, alors, en vérité, le nom que vous avez choisi ne sera pas pris en compte dans le reste de l'histoire... parce qu'on est sur du papier, et que l'on ne va pas écrire une version du texte pour chaque nom choisi par chaque lecteur, sinon on n'a pas fini d'imprimer des versions personnalisées de ce roman ! C'est pour cela que, dans « HÔTEL LUGOSI », votre personnage sera nommé à plusieurs reprises « le héros », libre à vous de lui imaginer son identité.

Bien, il est temps de commencer l'histoire. Pour cela, rendez-vous vers la première séquence d' « HÔTEL LUGOSI » (Chap. 001, page 4).

001

Dans une pièce, autour d'une table, deux hommes discutent. L'un a une histoire à raconter à l'autre. Une longue histoire qu'il souhaite lui réciter dans les moindres détails.

— Non mais écoute-moi bien : l'histoire que je veux te raconter, elle est importante. Elle a changé ma vie et elle peut aussi changer la tienne.

Entre nous, nous appellerons l'homme qui vient de prendre la parole "le héros".

— Oui, bien sûr. Et tu ne me dis pas ça juste pour attirer mon attention et pour pouvoir me détailler ton aventure sans que je décroche au bout de quelques minutes ?

Et ce deuxième personnage, celui qui écoute l'histoire, nous l'appellerons "l'autre gars". Comme cela, cher lecteur, vous êtes sûr de ne pas avoir le même prénom que l'un des deux protagonistes. Libre à vous d'imaginer ces deux hommes comme bon vous semblent.

— C'était il y a quelques temps, commence le héros assis confortablement sur son siège. Je n'avais pas grand-chose dans ma vie. Je vivais, c'était déjà une bonne chose. J'étais seul, je n'avais plus de famille autour de moi. Mon unique objectif pendant cette période ? Trouver un travail ! Un jour, je suis devant mon ordinateur, sur internet, en train de... de voir le temps passer. Et là, je reçois un mail que je n'attendais pas, un message sorti de nulle part. Sans attendre, je le lis.

« Cher monsieur,

Vous êtes peut-être à la recherche d'un emploi, et moi-même je suis à la recherche d'un employé. Si une activité quotidienne rémunérée est quelque chose que vous aimeriez posséder, alors rendez-vous dès que possible à l'Hôtel Lugosi. Je vous enverrai l'adresse dans un prochain message, si vous acceptez ma proposition. Dans cet hôtel, vous allez passer un entretien, où je vous expliquerai en quoi consiste le poste que vous occuperez, si vous avez le profil que je recherche. Venez quand vous le souhaitez, je vous attends dans l'Hôtel Lugosi, où vous me trouverez avec plus ou moins de facilité. En espérant vous rencontrer bientôt.

Bien à vous,
Monsieur Landau. »

— Attends, réagit instantanément l'autre gars. Je...

— Garde tes réactions pour plus tard, et écoute attentivement mon récit, ordonne le héros en remarquant l'étonnement de son voisin. Sache que je ne répondrai à tes questions que si elles concernent directement mon histoire. Je n'évoquerai aucun autre sujet. Donc, je disais :

« Je reçois ce mail sorti de nulle part. Très vite, je réponds que je suis peut-être intéressé. Et très vite, je reçois l'adresse de l'Hôtel Lugosi. Et je n'ai plus qu'à m'y rendre. Ce message est sans aucun doute le message le plus étrange que j'ai reçu de ma vie. Mais c'est aussi la plus grande opportunité que l'on m'a donné. Même si j'ai plein de questions en tête et qu'il me manque beaucoup d'informations, je ne peux pas passer à côté de cette chance.

Un jour, je me suis décidé. J'ai pris mon courage, et ma voiture... les deux attendaient dehors que je me serve d'eux un jour ; et je me suis rendu à l'adresse envoyée par ce Monsieur Landau.

Une fois arrivé, je me retrouve devant un immense hôtel, au milieu de nulle part. A gauche, rien. A droite, rien. Au milieu, cet hôtel. Je sors de ma voiture. J'avance devant la porte. Tout ce que j'ai à faire, c'est la passer pour commencer mon aventure. »

Pour que le héros rentre dans l'hôtel, rendez-vous au chapitre 002 (page 5). A ce moment du récit, l'autre choix que vous avez est de fermer le livre. Attention, il déconseillé d'effectuer ce dernier choix pour connaître la suite de l'intrigue. Donc rendez-vous page 5.

Vous avez décidé de rentrer dans l'hôtel.

Le héros voit que l'autre gars est attentif à l'histoire qu'il lui raconte. Alors il poursuit.

« Je passe la porte d'entrée de l'hôtel. Je me promets de ne ressortir qu'une fois mon entretien passé, et pas avant.

J'arrive dans le hall d'accueil. Je m'attendais à être accueilli par quelqu'un. Mais là, je n'ai le droit qu'à un accueil vide. Le hall d'entrée de l'Hôtel Lugosi, ce n'est qu'une grande pièce pleine de vide. Elle a une décoration que j'aime qualifier de classique, loin du resplendissant que l'on peut imaginer en observant l'hôtel de l'extérieur. Un lustre, un comptoir avec personne pour compter dessus, quelques objets qui ont pour seul but de loger la poussière, une moquette rouge premier prix au sol qui attend d'être recouverte par les traces de pas des clients, mais aucune trace de vie dans un périmètre de plusieurs mètres.

Je suis attendu dans cet hôtel. Mais il faut croire que seul Monsieur Landau et moi sommes au courant de ce rendez-vous, et qu'il n'a pas trouvé bon de venir ou d'envoyer quelqu'un pour me montrer la voie. Dans ce cas, il ne me reste plus que la mienne, de voix.

— Il y a quelqu'un ?

Personne pour me répondre.

— Est-ce que quelqu'un m'entend ?

Personne pour m'entendre.

Je regarde autour de moi. Le grand hall d'accueil dans lequel je me trouve donne sur deux couloirs à première vue identiques : l'un à ma gauche, l'autre à ma droite. Comme ça, je ne vois pas ce qui les différencie. Ces couloirs permettent d'accéder à différentes chambres... c'est le principe d'un hôtel après tout. Je me dis que si personne ne m'entend, c'est soit parce qu'il n'y a effectivement personne, soit parce que les locataires sont tous trop occupés dans leurs chambres pour me répondre... oui, c'est sûrement ça, et tant mieux, ça veut dire que ceux qui habitent ici depuis longtemps ont des histoires à raconter et peuvent éventuellement m'aider... ou alors il n'y a personne... Je vois aussi un escalier qui mène directement vers le premier étage, mais je me dis que si je choisis de monter, je passerai à côté des rencontres intéressantes qui se trouvent au rez-de-chaussée... si tenté qu'il s'y passe quoi que ce soit d'intéressant. Ce qui est sûr, c'est que je dois bien commencer par aller quelque part... »

Où le héros va-t-il se diriger ? C'est à vous de choisir !

Vous pouvez aller vers le couloir de gauche (chap. 003, p.6) ;

Ou vers le couloir de droite (chap. 009, p. 15) ;

Vous pouvez également prendre l'escalier qui mène au premier étage (chap. 020, p. 36) ;

Ou encore faire demi-tour et quitter l'hôtel définitivement, quitte à renoncer à ce que vous êtes venu chercher (chap. 019, p. 35).

Faites votre choix, et rendez-vous vers la page qui correspond.

003

Vous avez choisi d'aller vers le couloir de gauche.

« Je suis dans le hall, sans personne autour de moi. Je me dis que je peux aller voir s'il y a quoi que ce soit d'intéressant vers le couloir de gauche. Peut-être que, là-bas, quelqu'un de vivant et doté de la parole est prêt à m'entendre, voire à m'écouter.

J'avance dans ce grand couloir vide, un long tunnel au papier peint banal et aux quelques décorations sans importance, accompagné de tout un tas de portes qui mènent vers tout un tas de chambres. Je marche sur la moquette rouge de l'hôtel. Je me dis que je peux oser une nouvelle tentative de communication directe.

— Quelqu'un m'entend ici ?

Toujours pas de réponse. Décidément, cette méthode est bien inefficace ici.

Je passe devant des portes de chambres fermées. Tout est silencieux ici, j'ai beau me concentrer, je n'entends que le son de mes pas... pour l'instant : sans prévenir, une sonnerie de téléphone retentit, ce qui me surprend... pourtant, quand on y réfléchit, entendre un téléphone sonner dans un hôtel n'a rien d'étonnant. Ce bruyant son électronique de qualité discutable vient d'une chambre juste à côté de moi, sur ma gauche. La porte est entrouverte, je peux voir ce qu'il y a à l'intérieur. Je m'approche et je découvre... une pièce encore moins intéressante que le hall d'entrée, hélas. Personne à l'intérieur, aucune trace de passage humain récent à l'horizon. Pas grand-chose à l'intérieur : aucun lit, aucun lavabo, aucune cuisine, juste une table et une chaise pour occuper l'espace vide. Et sur la table, il y a le fameux téléphone qui m'a attiré ici. Un téléphone numérique qui tente d'imiter les vieux téléphones, avec une roulette pour composer le numéro. Il est d'un rouge saisissant qui contraste avec la sobriété de la pièce. Et il sonne.

Je reste devant la porte, sans bouger. Et le téléphone sonne. S'il ne s'arrête pas, c'est parce qu'il n'y a personne pour lui répondre. Personne, avant que je n'arrive face à lui. Honnêtement, il y a quand même très peu de chance que cet appel me soit destiné, mais je suis là. Et ce téléphone n'arrête pas de sonner. »

C'est à vous de choisir ce que le héros va faire à présent : allez-vous décrocher le téléphone et répondre à cet appel ?

Oui, vous rentrez dans la pièce et vous répondez au téléphone (chap. 004, p.7), ou alors non, vous préférez laisser le téléphone sonner et vous fermez la porte (chap. 005, p. 9).

Dirigez-vous vers le chapitre qui correspond à votre choix.

Vous décidez de répondre au téléphone.

« Qui peut m'empêcher de répondre à cet appel et de découvrir ce qui pousse quelqu'un à appeler dans cette une pièce vide ? Personne, vu qu'il n'y a personne. Alors j'entre dans la pièce, et je décroche le téléphone.

— Allo ?

— Qui est à l'appareil ? me répond immédiatement une voix masculine à l'autre bout du fil.

— Alors oui... euh... comment dire... Je ne sais pas qui vous voulez joindre, mais je passais par hasard devant la chambre et j'ai entendu ce téléphone... donc j'ai répondu. Mais j'imagine que vous attendez quelqu'un d'autre. C'est juste que...

— En vérité, j'ai posé cette question par politesse. Je sais très bien qui tu es.

Le combiné du téléphone posé contre mon oreille, je reste debout face à la table, presque immobilisé par la phrase surprenante que je viens d'entendre. Plus surprenant encore, la voix qui me parle m'est familière. Je n'arrive pas à comprendre à qui elle me fait penser, mais je suis presque sûr de la connaître.

— Ecoute-moi bien, reprend l'homme au téléphone. Surtout, laisse-moi parler, j'ai peu de temps pour moi... je veux dire, pour toi. Ne me réponds pas, ne me coupe pas, écoute simplement ce que j'ai à te dire, sinon, je serais obligé de raccrocher.

Je sais à qui il me fait penser. Sa voix ressemble un peu... à la mienne. En plus fatiguée, disons. Peut-être quelqu'un de ma famille ? Un cousin éloigné ? Est-ce vraiment un hasard qu'il soit tombé sur moi... ou que je sois tombé sur lui ? Mais comment pouvait-il savoir que j'allais passer à côté de ce téléphone ?

— Tu es arrivé dans cet hôtel, et tu dois en profiter. Peu de gens ont la chance d'observer tout ce qu'il y a à observer ici. Donc profite. Surtout, c'est important, sinon je ne me répèterais pas : profite.

Non... ce n'est pas simplement quelqu'un de ma famille. C'est plus que ça... Quand j'entends sa voix, j'ai comme une sensation indescriptible, presque irréelle...

— Alors oui, tu as un objectif ici, tu es venu pour une raison. Mais pense quand même à ce que je viens de te dire. Prends le temps de visiter, de parler aux habitants que tu vas croiser, de faire partie de leurs vies, même pendant un court instant. Encore une fois, je sais que tu n'es pas là pour ça. Mais garde mes phrases dans un coin de ma tête... je veux dire, de ta tête. C'est important pour la suite, c'est important pour ta vie... c'est important pour la suite de ta vie, en somme.

Et si cette voix... est la mienne ? Je sais que ça ne fait aucun sens dit comme ça, mais l'homme au téléphone a le même timbre de voix que moi, les même intonations, la même façon de parler. Comme un moi plus vieux qui aurait essayé de communiquer avec le lui du passé, à savoir moi. En l'écoutant parler, il se crée comme un impossible paradoxe à l'intérieur de moi-même. Je sais qu'il m'a demandé de ne pas l'interrompre, mais j'ai trop de questions en tête, je me sens obligé de les poser pour connaître la vérité.

— Et comment tu peux savoir tout ça ?

Un bip électronique a remplacé sa voix. Il a raccroché. »

Le héros regarde l'autre gars, qui essaye d'accepter l'histoire qu'il lui raconte.

— Et je suis sûr que, toi aussi, même si je t'ai demandé ne pas m'interrompre, tu as plein de questions en tête

— Ouais, répond l'autre gars. Déjà, on est d'accord que tu me racontes une histoire vraie ?

— Oui, une histoire que j'ai vécue.

— Donc, si je comprends bien, tu veux me faire croire que ton double du futur a réussi à communiquer avec toi pour te donner des conseils abstraits que tu es censé comprendre un jour ou l'autre ? C'est bien ça, l'histoire que je dois croire ?

— C'est un bon résumé, confirme le héros.

— Et toi, tu comprends que ton... double du futur te contacte, et ça ne te fait rien ? Tu n'as pas peur ? Pas de panique ? Tu trouves ça normal ?

— Bien sûr que non, je ne trouve pas ça normal. Je te l'ai dit : à cet instant, j'ai envie de poser un milliard de questions à n'importe qui. Mais vu que n'ai personne à qui les poser, je reste dans le déni. Je me dis que c'était peut-être un canular extrêmement bien fait, ou quelque chose comme ça. Au fond, même si cet appel était bizarre, il ne changeait pas grand-chose pour moi, ce n'est pas ça qui allait m'empêcher de trouver mon rendez-vous rapidement... Mais ce que je ne savais pas encore, c'est que cet appel ne serait absolument pas l'événement le plus étrange que j'allais vivre dans cet hôtel.

— Tu veux dire que...

— Que tu arrêtes avec les questions à partir de maintenant et que tu te remets à m'écouter attentivement, s'il-te-plait, lâche sèchement le héros avant de poursuivre le récit de ses souvenirs.

« Je pose le téléphone. Je sors de la pièce, car je n'ai plus rien à faire ici. J'essaye de mettre de côté ce que je viens de vivre. Pour ne pas embrouiller mon esprit. Pour ne pas oublier la raison de ma venue dans cet hôtel.

Une fois de retour dans le couloir, la seule question que je me pose c'est: où aller maintenant ? Il n'y a toujours rien ni personne pour m'indiquer le lieu de mon rendez-vous. Alors j'avance dans le couloir, en observant le moindre petit détail qui peut attirer mon attention. Et, très vite, je trouve exactement le genre de détail que je cherchais.

Sur l'une des portes, une jolie photographie en noir et blanc a été collée pour que ceux qui passent dans ce couloir puissent l'observer... mais vu que le nombre de personne qui passe par ce couloir depuis que je suis entré ici se limite à un, je doute que beaucoup d'individus aient eu la chance de la contempler. La photo représente deux mains en gros plan, celle d'un adulte et celle d'un enfant, tendues l'une vers l'autre. Les mains sont très éclairées, presque blanches. Sur ces mains, quelqu'un a écrit un message au marqueur noir. Je lis :

“BESOIN D'AIDE ? ENTREZ VITE”.

Un endroit où quelqu'un peut m'aider ? C'est tout ce qu'il me faut.

Je frappe à la porte de la chambre. Derrière, une voix me répond instantanément.

— Oui ?

Oh, une réponse. Une réponse simple, certes, mais c'est déjà beaucoup dans ce couloir, alors je dois en profiter.

— Désolé de vous déranger, mais je viens d'arriver dans cet hôtel, j'ai vu la photo sur votre porte, et le message qui va avec, et...

— Entre, ce sera quand même plus simple pour se parler, me coupe cette voix d'homme enfermée dans sa chambre. Je ne peux pas venir t'ouvrir, je suis occupé. Mais la porte est ouverte, enfin elle n'est pas fermée à clé, enfin voilà.

Un homme prêt à m'aider qui m'invite chez lui ? C'est un bon début. Sans attendre, j'entre dans sa chambre. »

Pour découvrir ce qu'il se passe une fois entré dans cette chambre, rendez-vous au chapitre 006 (page 10).

Vous décidez de ne pas répondre au téléphone.

— Donc évidemment, commente l'autre gars alors que le héros lui avait demandé de ne pas l'interrompre, tu es entré dans la pièce, tu as pris ce téléphone alors que l'appel n'était sûrement pas pour toi, et tu as répondu.

— Non, répond le héros.

— Non ? Comment ça non ?

— Non pour tout. Non, je ne suis pas entré. Non, je n'ai pas pris le téléphone. Et non, je n'ai pas répondu à l'appel.

— Mais... pourquoi non ?

— Je ne sais pas. Ce n'était pas un manque de curiosité, c'était tentant de répondre. Mais je me suis dit que ça ne pouvait pas être pour moi, que cette situation n'avait aucun sens, que je me faisais des films en imaginant le contraire... bref, beaucoup de réflexions se sont baladaient dans ma tête pendant ce moment. Mais surtout, je n'étais pas venu pour répondre à des inconnus. J'étais là pour mon rendez-vous.

— Mais si c'était le fameux Monsieur Landau qui tentait de te joindre ?

— J'y ai pensé... mais, vraiment, ça n'avait pas de sens, ça ne pouvait pas être ça.

— Si tu le dis. Et du coup ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— Et bien, je suis parti. Tout simplement.

« Je referme la porte et j'essaye d'oublier ce téléphone, qui continue de sonner, pour me reconcentrer, et ne pas oublier la raison de ma venue dans cet hôtel.

Maintenant que ce téléphone est derrière moi... littéralement ; je me demande où est-ce que je dois aller. Il n'y a toujours rien ni personne pour m'indiquer le lieu de mon rendez-vous. Alors j'avance, en observant le moindre petit détail qui peut attirer mon attention. Très vite, je trouve exactement le genre de détail que je cherchais.

Sur l'une des portes, une jolie photographie en noir et blanc a été collée pour que ceux qui passent dans ce couloir puisse l'observer (mais vu que le nombre de personnes qui passent depuis que je suis entré ici se limite à un, je doute que beaucoup d'individus aient eu la chance de la contempler). La photo représente deux mains en gros plan, celle d'un adulte et celle d'un enfant, tendues l'une vers l'autre. Les mains sont très éclairées, presque blanches. Par-dessus, un texte en majuscule, sans doute écrit au marqueur noir, recouvre la photographie. Je peux lire :

“BESOIN D'AIDE ? ENTREZ VITE”.

Un endroit où quelqu'un peut m'aider ? C'est tout ce qu'il me faut.

Je frappe à la porte de la chambre. Derrière, une voix me répond instantanément :

— Oui ?

Oh, une réponse. Une réponse simple, certes, mais c'est déjà beaucoup dans ce couloir, alors je dois en profiter.

— Désolé de vous déranger, mais je viens d'arriver dans cet hôtel, j'ai vu la photo sur votre porte, et le message qui va avec, et...

— Entre, ce sera quand même plus simple pour se parler, me coupe cette voix d'homme enfermée dans sa chambre. Je ne peux pas venir t'ouvrir, je suis occupé. Mais la porte est ouverte, enfin elle n'est pas fermée à clé, enfin voilà.

Un homme prêt à m'aider qui m'invite chez lui ? C'est un bon début. Sans attendre, j'entre dans sa chambre. »

Pour découvrir ce qu'il se passe une fois entré dans cette chambre, rendez-vous au chapitre 006 (page 10).

Vous entrez dans cette nouvelle chambre.

« J'ouvre la porte. J'entre dans cette nouvelle chambre du rez-de-chaussée.

La petite pièce dans laquelle j'arrive ne peut pas être qualifiée d'exceptionnelle, mais elle est quand même un peu... étonnante. Alors je vois bien un lit, une table, c'est bien une chambre, mais elle cache des choses que l'on ne peut que remarquer. Déjà, cette chambre est plutôt sombre. Un rideau recouvre l'entièreté de l'unique fenêtre de la pièce ; seules deux petites lampes de chevet éclairent les environs, ainsi qu'un autre objet dans le fond qui ajoute un peu de lumière. Cette ambiance nocturne ne m'empêche pas de remarquer la grande particularité de ce domaine : il est celui d'un passionné de photographie... est-ce que la photo sur la porte était un indice bien visible ? Tu connais la réponse. Accrochés aux murs, il y a des dizaines et dizaines de cadres, dans lesquels sont exposés tantôt des photos de paysages, parfois des portraits de personnes, et je vois aussi quelques clichés qui ont forcément été retouchés, vu qu'on y voit un dragon, des nains qui jouent avec un anneau étrange, de drôles d'animaux dans des rues sombres, et d'autres fantaisies difficiles à obtenir sans effets spéciaux. Sinon, sache que j'ai du mal à faire un pas sans écraser une bobine, le genre de vieilles bobines que l'on met dans les vieux appareils photos. Et des vieux appareils photos, il y en a énormément autour de moi. Plein de modèles différents, posés à côté de photographies pas encore exposées, viennent remplir quatre grandes étagères et trois bureaux, ce qui avec le recul me paraît beaucoup pour une seule petite chambre. Au-dessus de moi, une corde à linge est tendue d'un mur à l'autre. Sur cette corde sont accrochées diverses pinces à linge, qui elles-mêmes tiennent des images. Je crois que c'est un système qui permet de développer les photos de manière traditionnelle. Le domaine d'un vrai passionné de photographie, je te dis.

Ce passionné de photos, je l'aperçois dans le fond de sa chambre, assis sur une chaise, derrière l'un de ses imposants bureaux, en train de faire je ne sais quoi. Il est face à un appareil que je ne distingue pas, caché derrière une pile de documents et d'objets. Cet appareil l'aspère de lumière, il lui permet de voir, et me permet de le voir. C'est un homme âgé, un papi au visage fatigué, avec de grands cernes sous ses yeux, signe qu'il ferait mieux de lâcher sa passion de temps en temps pour se reposer un peu. Il a une longue barbe grise et blanche, plus longue que son visage d'ailleurs. Il porte un étrange bob jaune et bleu sur la tête, ce qui ne va pas forcément avec la chemise violette et le pantalon gris qu'il porte. Autour de son cou, il a un petit appareil photo, un peu comme les saint-bernards portent leur tonneau. Pourquoi en porter un si près de lui alors qu'il y a un nombre incalculable d'appareils partout dans sa chambre ? Je ne lui ai pas posé la question.

Je regarde tous les clichés exposés et tous les objets de collections que je vois autour de moi avec beaucoup d'admiration. Ils me donnent envie de poser des questions évidentes.

— C'est vous qui avez pris toutes ces photos ?

— De quoi ? s'étonne le photographe, comme s'il avait déjà oublié qu'il m'a laissé entrer chez lui. Ah oui, ouais, les photos. Oui, elles sont toutes de moi. C'est toute ma vie, la photo. Mon métier, ma passion, enfin voilà.

Il ne me regarde pas quand il parle. Il a l'air de travailler sur le tirage d'une nouvelle photo. Je reste devant les pinces à linge accrochées à cette corde au milieu de la chambre.

— Et vous continuez de travailler à l'ancienne, avec des méthodes traditionnelles ?

— Pourquoi tu me dis ça ?

— Les bobines, les vieux appareils, les photos accrochées aux pinces à linge ?

— Ah ça ! C'est que de la déco, une collection, un souvenir du bon vieux temps. Mais les temps changent. Et on doit accepter l'innovation pour perpétuer la tradition, enfin voilà.

Je m'approche de lui. L'appareil qui l'éclaire et sur lequel il travaille est un ordinateur portable, branché à une imprimante.

— Laisse-moi juste terminer mon impression et je suis tout à toi.

Il appuie fort sur une des touches de son clavier, comme pour appuyer le fait d'arriver au terme d'une longue tâche. L'imprimante se met en marche, puis sort sa dernière photo, qu'il attrape sans attendre.

— C'est original ce type de plan. J'aime bien faire ça. Qu'est-ce que tu en penses ?

Il retourne sa photo pour que je l'observe : il a pris un portrait de lui-même en retournant son appareil photo, ce qui donne un plan rapproché du haut de son corps, où on voit aussi le début de ses bras qui tiennent l'appareil à distance. Ma réaction ?

— Ce genre de cliché plaît à beaucoup de personnes.

— Et je peux les comprendre, ajoute le photographe en posant sa dernière œuvre sur son bureau. Enfin voilà.

Il se lève. Il n'est pas très grand. Il est un peu rond. Est-ce que son physique a la moindre importance concernant la suite de notre conversation ? Non. Aucune.

— A nous deux, maintenant ! Alors ? C'est le message sur ma porte qui t'as donné envie de venir ici ?

— Oui, c'est ça. Vu qu'il est écrit que si on a besoin d'aide, on peut entrer, j'ai tout de suite eu envie de venir vous voir. Parce qu'en vérité, je suis venu pour...

— Ce n'est pas ce qui est écrit, me coupe sèchement le photographe.

— Comment ça ?

— Il est écrit "BESOIN D'AIDE ENTREZ VITE", rien de plus.

— Oui, c'est exactement ce je disais.

— Pas exactement. Tu as mal compris mon message : c'est moi qui ai besoin de l'aide de quelqu'un.

— Euh... alors pourquoi mettre un point d'interrogation ?

— Je vois ce que tu veux dire. Mais ce n'est pas un point, c'est une tâche. Au départ, j'avais mis un "S" à "AIDE", mais avec le recul, je trouve que c'était de trop. Et tu sais, les cartouches d'encre, ce n'est pas donné, et moi, je n'ai pas grand-chose à donner contre une cartouche d'encre. Alors j'ai fait une rature. Une rature qui ressemble à un point d'interrogation, mais ce n'est qu'une rature. Enfin voilà. Mais maintenant que tu es là, tu peux peut-être m'aider.

Ses explications sont absurdes, mais je les accepte. A la base, je voulais de l'aide, et pas l'inverse, mais vu que les personnes qui sont censés m'attendre pour mon rendez-vous n'ont pas l'air si pressés de me recevoir, je peux rester quelques secondes écouter sa demande.

— Tu l'as remarqué, je suis un photographe professionnel, me confie cet homme en s'avançant lentement vers moi. J'aime ajouter que je suis photographe de père en fils : notre famille travaille dans cet hôtel depuis des générations. Et dans quelques années, ma fille sera la première femme à hériter de ma mission. Mais ce n'est qu'une enfant pour l'instant, elle n'est pas encore prête à rejoindre cet univers. Enfin voilà. Aujourd'hui, je suis fier du travail que j'ai accompli : mes plus grandes œuvres sont des représentations de lieux ou de personnes vivant dans cet hôtel, et certaines sont même affichées dans la chambre du propriétaire de l'Hôtel Lugosi, ce qui est une consécration pour moi. Et le plus dingue, c'est qu'il continue encore de me commander des portraits, ce qui est rare pour un vieil homme comme moi.

Le photographe arrête de marcher, mais pas de parler. Pour le moment, je ne vois pas où il veut en venir, mais je le laisse m'exposer son histoire.

— Ce que tu as remarqué aussi, c'est que je suis vieux. N'ayons pas peur des mots, ne passons pas par quatre chemins, je suis vieux, enfin voilà. Tu as vu le temps qu'il m'a fallu pour aller d'un bureau à un autre ?

Effectivement, je l'ai vu : pour faire dix pas à sa vitesse, il a eu le temps de me dire dix phrases. Je garde cette remarque pour moi, je ne réponds pas à sa question.

— Pourtant, je dois continuer de produire des photos, sinon, je n'aurais plus grand-chose pour vivre. Mais je ne peux plus aller à la rencontre des habitants, monter les marches jusqu'au premier étage me donne l'impression d'avoir couru un semi-marathon sur une jambe, enfin j'imagine que la sensation est similaire, enfin voilà. C'est pour ça que j'ai besoin d'aide. Et maintenant que tu es là, tout va pouvoir se régler.

Il prend quelques secondes pour fouiller dans le fond d'un tiroir, et il en sort un appareil photo, comme s'il n'en avait pas assez autour de lui. Je n'ai pas besoin de plus d'explications pour comprendre ce qu'il attend de moi.

— Je vois où vous voulez en venir, mais je n'ai aucun talent pour la photographie. Et puis je n'ai pas vraiment le temps puisque je dois...

— Le talent, ça n'existe pas, souligne le photographe sans me laisser commencer mon explication. Tu crois que dès ma première photo, j'ai sorti une composition incroyable que personne n'avait jamais vu et qu'on m'avait instantanément proclamé génie de l'image ? Pas du tout. Il n'y a que le travail qui permet d'approcher ce statut.

— Justement, ce n'est pas mon travail, ni ma passion. Pourquoi vous me demandez ça à moi alors qu'on ne se connaît pas ? Vous n'avez personne d'autre à qui demander ?

— Non, je n'ai personne d'autre à qui demander. Depuis que j'ai mis ce texte sur ma porte, personne n'est rentré. Personne à part toi. Donc je le demande à toi. Enfin voilà.

Sa dernière phrase l'attriste, comme s'il n'aimait qu'à moitié sa vie dans cette chambre d'hôtel. Ou peut-être que je surinterprète trop ses phrases.

— J'ai une collection de portraits d'habitants que je dois compléter et livrer avant la fin de la semaine, alors autant te dire que le temps presse, poursuit le photographe. Il me manque trois photos, trois portraits bien précis. Ecoute-moi bien, je veux exactement ce que je vais te décrire : il me faut le portrait d'un monstre dans son état naturel, celui d'un robot qui prend le contrôle autour de lui, et enfin la photo d'un aventurier revenu de ses aventures. La commande du client est plutôt claire, je trouve. Enfin voilà.

Je regarde le photographe : il a l'air très sérieux quand il me fait cette demande.

— Un monstre ? Un robot ? Vous voulez des costumes et de la mise en scène ?

— Non. J'attends un vrai monstre, un vrai aventurier, et un vrai robot !

— Vous êtes sûr que vous allez bien ?

— Alors c'est vrai que mes problèmes de dos et d'articulations me gênent énormément dans mon quotidien, mais je ne pense pas être l'humain le plus à plaindre sur cette terre, donc oui, je pense pouvoir affirmer que je vais bien malgré tout, enfin voilà.

— Mais qu'est-ce que vous entendez par monstre ? Et quand vous parlez de robot qui prend le contrôle, est-ce qu'un robot ménager qui fait la cuisine à notre place peut suffire ?

— Toi, tu viens d'entrer dans cet hôtel pour la première fois, et ça se voit, remarque le photographe en souriant à cause du tas de questions que je n'ai pas pu m'empêcher de lui poser. Tu verras bien ce qu'il t'arrivera pendant ton voyage.

— Quel voyage ? J'ai juste un entretien à passer, et après je m'en vais d'ici.

— Tu verras bien, me répète-t-il. Dans tous les cas, j'attendais qu'un assistant rentre chez moi, et tu es rentré. C'est peut-être un signe que tu dois pour m'aider, qu'en penses-tu ?

Le photographe me tend son appareil photo. J'hésite à le prendre. »

Le héros ne sait pas s'il doit prendre le temps d'aider ce photographe ou non. Dans ce cas, c'est à vous de trancher pour lui !

Si vous voulez accepter la proposition du photographe, allez au chapitre 007 (page 13) ;

Si vous préférez refuser de l'aider, dirigez-vous vers le chapitre 008 (page 14).

Choisissez bien votre réponse, elle aura des conséquences sur la suite de votre aventure.

Vous décidez d'accepter la proposition du photographe.

Jusqu'ici, l'autre gars n'avait rien dit sur l'anecdote que lui raconte le héros. Mais en le voyant faire durer le suspense, il n'a pas pu s'empêcher de faire une remarque.

— Donc, à peine rentré dans cet hôtel, on t'offre un emploi. Pour quelqu'un qui venait chercher du travail, c'est quand même pas mal.

— On peut voir ça comme ça, répond le héros, presque satisfait de voir que son histoire n'ennuie pas l'autre gars, même s'il lui avait demandé de ne pas l'interrompre. Mais en vérité, c'est plus un service que je rends à une personne âgée plutôt qu'un vrai travail. Et ça ne doit pas me faire oublier mon rendez-vous, qui est bien plus important que ces quelques photos que je m'engage à prendre.

« Même si j'ai hésité quelques secondes, je fini par attraper le petit appareil jaune et rouge au design très enfantin que ce photographe me tend. »

Vous venez de déverrouiller l'option P. Pendant certaines phases de choix, vous aurez une option supplémentaire liée à l'appareil photo.

« Je peux voir la satisfaction qui anime son visage. Il semble rassuré de me voir accepter sa proposition.

— Cet appareil que je te confie, c'est un de mes premiers polaroids. Sa particularité est qu'il imprime instantanément les photos que tu prends sur un petit papier carré. C'est le format que le client souhaite recevoir, et ça m'arrange, ça me fera ça de moins à imprimer, ce qui est pas mal vu le prix des cartouches d'encre, enfin voilà. L'autre particularité de cet appareil, c'est que je tiens tout particulièrement à lui, alors prends en le plus grand soin. Et dès que tu as obtenu les trois clichés, reviens me voir. Fais de ton mieux, même si le résultat n'est pas celui d'un grand professionnel, ça conviendra parfaitement pour cette fois.»

— Je l'ai laissé finir ses explications, explique le héros à l'autre gars. Ensuite, j'ai compris qu'il en avait assez de me parler et qu'il voulait retourner à son occupation favorite. Alors je suis parti sans poser plus de questions.

— Tu ne lui as rien demandé concernant ton rendez-vous ? s'étonne l'autre gars.

— Au départ, c'est que je voulais faire, mais j'ai bien senti qu'il n'avait pas forcément envie de répondre à ce genre de questions, et qu'il n'avait pas forcément les réponses qui vont avec. Alors je ne l'ai pas dérangé plus longtemps. L'appareil photo en main, je sors de sa chambre pour me retrouver dans le couloir. Vu qu'il n'y a toujours personne à l'horizon, je fais demi-tour pour retourner dans le hall.

« Me voilà de retour à mon point de départ. Visiter le couloir de gauche ne m'a rien donné, si ce n'est une mission pour aider un habitant de cet hôtel, et un évènement étrange avec un téléphone, que je préfère oublier. Mais concernant mon rendez-vous, je dois toujours trouver des informations sur le lieu exact où m'attend ce Monsieur Landau. »

A vous de choisir où le héros va se rendre désormais.

Si vous ne vous y êtes pas encore rendu, vous pouvez aller vers le couloir de droite (chap. 009, p. 15). Si vous avez déjà visité ce lieu, il est inutile d'y retourner.

L'autre endroit où le héros peut se diriger est l'escalier qui mène au premier étage (chap. 020, p. 36).

Vous décidez de refuser la proposition du photographe.

Jusqu'ici, l'autre gars n'avait rien dit sur l'anecdote que lui raconte le héros. Mais en le voyant faire durer le suspense, il n'a pas pu s'empêcher de faire une remarque.

— Donc, à peine rentré dans cet hôtel, on t'offre un emploi. Pour quelqu'un qui venait chercher du travail, c'est quand même pas mal.

— On peut voir ça comme ça, répond le héros, presque satisfait de voir que son histoire n'ennuie pas l'autre gars, même s'il lui avait demandé de ne pas l'interrompre. Sauf que... ce n'est pas vraiment un travail que cet homme me propose, c'est plutôt un service gratuit. Et je n'ai ni les compétences, ni le temps pour ce genre de service.

— Tu as refusé de l'aider ?

— Eh, ne dis pas ça comme si j'avais commis un acte horrible ! Je n'étais pas la bonne personne pour l'aider, fin de l'histoire.

— Comment il a réagi ?

— Mal. Evidemment. Il n'a pas compris mon choix. Il a rangé l'appareil qu'il voulait me donner et... et je n'ai pas besoin de tout te raconter. Je ne pouvais pas l'aider, il ne pouvait pas m'aider, je suis parti. Enfin voilà.

Le héros est touché par l'histoire qu'il raconte. L'autre gars a du mal à comprendre pourquoi il la lui raconte.

— Donc tu es rentré chez un photographe, tu as parlé avec, et tu es reparti sans les informations que tu étais venu chercher ? Waouh, l'histoire que je dois entendre à tout prix continue d'être incroyablement intéressante, apparemment !

— Ce n'est qu'une étape de cette histoire, lui confie le héros avant de reprendre son récit. Je me sens obligé de te raconter tout ce que j'ai vu ce jour-là car ce jour a apporté un grand changement dans ma vie. Un énorme changement, même. Enfin, allons-y étape par étape : pour le moment, je sors de la chambre du photographe pour retourner dans le couloir du rez-de-chaussée. Vu qu'il n'y a toujours personne à l'horizon, je fais demi-tour pour retourner vers le hall.

« Me voilà de retour à mon point de départ. Visiter le couloir de gauche ne m'a rien donné, si ce n'est rencontrer un habitant qui ne pouvait pas aider et que je ne pouvais pas aider, et vivre un évènement étrange avec un téléphone, que je préfère oublier. Mais concernant mon rendez-vous, je dois toujours trouver des informations sur le lieu exact où m'attend ce Monsieur Landau. ».»

A vous de choisir où le héros va se rendre désormais.

Si vous ne vous y êtes pas encore rendu, vous pouvez aller vers le couloir de droite (chap. 009, p. 15). Si vous avez déjà visité ce lieu, il est inutile d'y retourner.

L'autre endroit où le héros peut se diriger est l'escalier qui mène au premier étage (chap. 020, p. 36).

Vous avez choisi d'aller vers le couloir de droite.

« Comment te décrire ce qui m'arrive ensuite sans que tu me prennes pour un fou ou pour un menteur...

Je suis dans le hall d'entrée, au milieu de tout cet espace inoccupé. Je me tourne vers ma droite, je vais en direction d'un long couloir qui, comme tout ce que j'ai vu jusqu'à présent dans cet hôtel, ne transpire ni la richesse, ni l'entretien quotidien. Je marche sur une allée de moquette premier prix, en passant devant plusieurs portes de chambres. Je n'entends aucun bruit... ou presque aucun bruit en vérité : je perçois comme... des pleurs. Oui, c'est ça : quelqu'un pleure dans sa chambre.

En avançant dans cette partie du couloir, je remarque qu'une porte se diffère des autres : quelqu'un a gravé des inscriptions dans son bois. Il est écrit :

“Toi qui entres ici, abandonne toute espérance”.

Sacré sens de l'accueil. Je pose mon oreille contre la porte : pas de doute, les pleurs viennent bien d'ici. Il faut que j'entre pour parler à cet homme qui semble bien triste. »

— Parce que tu voulais l'aider ? demande l'autre gars en coupant le héros sans se gêner.

— Alors, oui... mais en vérité, ce que je voulais surtout, c'était parler à quelqu'un.

— Ce qui fait de toi un égoïste, bravo.

— Non mais comprends moi aussi : j'arrive dans un endroit à première vue désert, jusqu'ici je ne tombe que sur des choses, disons, inattendues, et un peu déconcertantes. Et maintenant, j'entends une voix, une voix triste, certes, mais une voix quand même. Alors forcément, la première pensée qui me vient en tête, c'est : “Enfin ! Enfin quelqu'un à qui je peux poser tout un tas de questions !”.

« Je frappe à la porte. La seule réponse que j'ai, ce sont les pleurs qui continuent. La personne de l'autre côté de la porte ne répond pas tout de suite. Alors j'insiste :

— Il y a quelqu'un ?

J'entends des bruits de reniflements, quelqu'un qui tente de reprendre son souffle. Une voix tremblotante, de l'autre côté du mur, finit par me répondre :

— Ou... oui, il y a quelqu'un. Evidemment qui... qu'il y a quelqu'un. Où... où... où est-ce que je pourrais aller, si ce n'est dans cette chambre ?

Et voilà comment commencer une conversation avec un inconnu.

Je reste dans le couloir, tout près de sa porte, et j'expose mon problème à cet homme.

— Désolé de vous déranger, mais j'ai un rendez-vous dans cet hôtel et il n'y a personne pour m'aider. Savez-vous où je peux trouver un certain Monsieur Landau ?

— Moi... moi non plus, il... il n'y a personne pour m'aider...

— Je vous demande pardon ?

Pas d'autre réponse. Les pleurs s'arrêtent. Et ça me surprend.

— Monsieur ? Tout va bien ?

— Non, évidemment que non, tout ne va pas bien, répond l'homme dans sa chambre après quelques secondes de silence, avec une voix qui dévoile sa fragilité. Vous m'avez vu ? J'ai l'air d'aller bien ?

— Eh bien... euh... non, je ne vous ai pas vu, puisque je suis encore derrière la...

— Rentrez, et vous verrez la déchéance de vos propres yeux.

C'est après cette phrase pleine de positivité que je pousse la porte de sa chambre pour y rentrer, en essayant de ne pas trop penser à ce qu'il y a écrit devant.

Alors... cette chambre... par où commencer ? Imagine la chambre d'un enfant solitaire qui ne veut pas être dérangé par ses parents. Tu visualises ? Eh bien cet homme

habite dedans. Une petite pièce sombre, fenêtre fermée, avec très peu de points de lumières. Une chambre plutôt classique, sûrement à bas prix, avec un lit, une table, des rangements, le minimum nécessaire dans une chambre d'hôtel, mais qui cache une particularité qui attire forcément le regard ici : il y a un nombre incalculable d'objets qui encomrent les étagères, le sol et les tables de la chambre. Des dizaines et des dizaines d'objets de toutes sortes, comme des pierres colorées illuminées comme par magie, un poulet en plastique digne d'un jouet pour chien, des chapeaux de toutes sortes, un pistolet qui ressemble à un jouet mais qui est peut-être vrai, des plantes bien entretenues, des souliers couleur rubis, une toupie noire qui ne s'arrête pas de tourner, et pleins d'autres curiosités. C'est très difficile de te décrire tout ce tas sans rien oublier, tant il y a de choses diverses et variées posées ici et là.

Et dans le peu d'espace qui lui reste, il y a cet homme. Qui pleure. Assis sur son lit, entouré par tous ses objets, dont certains essayent tant bien que mal d'apporter un peu de lumière dans l'obscurité qui l'entoure, il pleure. Un petit homme avec de longs cheveux mal coiffés, une petite moustache prête à quitter le dessus de sa lèvre, et des cernes sous les yeux qui semblent vouloir embrasser le sol. Il nage dans une longue tenue violette, très mystique... très clichée aussi. On dirait un déguisement de magicien que l'on trouve dans les magasins de farce et attrape. Il a même un long chapeau pointu posé à côté de lui, c'est dire. Mais malgré tout ce qu'il l'entoure, cet homme paraît triste. Il regarde vers le sol, sans rien faire. Et il pleure.

— Alors ? se lamente cet homme sans me regarder. Vous avez vu par vous-même ? Je ne suis plus qu'un être consternant, abattu, sans énergie... Je n'étais pas comme ça avant, mais voilà ce que l'on devient quand on n'est plus capable de plaire... on ne trouve plus sa place au milieu des autres, comme le rouge dans un monde en noir et blanc...

Au moins, sa porte ne mentait pas concernant l'accueil que l'on reçoit en entrant ici.

J'essaye d'arrêter son monologue plein d'entrain pour lui expliquer ma situation.

— Désolé encore de venir vous déranger alors que vous n'avez rien demandé mais, comme je le disais, je suis venu dans cet hôtel pour un rendez-vous et...

— Cet hôtel, c'est le seul endroit que méritent les gens comme moi... ceux qui échouent, me coupe ce petit bonhomme triste pour reprendre son discours de martyr. Moi, je pensais être en haut de l'affiche. J'étais le meilleur dans mon domaine. Le plus grand magicien du monde. Voilà comment on m'appelait. Le plus grand. Je suis le seul à pouvoir faire ce que je fais. Là où les autres triches, moi, je n'offre que de la vraie magie. Il n'y a pas d'artifice, d'arnaque, de piège ! Tout est vrai dans ma magie !

— Bon après, dans la magie, il y a toujours un peu de triche. Il y a forcément une astuce qu'on ne voit pas tout de suite, pour nous faire croire que ce que tout est vrai.

Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cette remarque, mais en tous cas, elle a touché le magicien. Je le vois à son visage, même si c'est difficile pour lui de devenir plus abattu qu'il ne l'était déjà. Il lève sa tête et me regarde.

— Pas avec moi.

Juste après cette courte phrase, le magicien arrête de me regarder, et se concentre. Avant de continuer, je sais que ce que je vais te dire va te paraître irréel, impossible, fou, mais je te demande de me croire : j'ai vraiment vu tout ce que je vais te détailler. Tu es prévenu. Une sorte de lumière surnaturelle vient entourer ses mains et éclairer la pièce. Plus les secondes passent, plus elle devient de plus en plus intense, plus puissante. Après ces quelques secondes, le magicien lance une sorte de boule lumineuse sur le poulet en plastique qui traînait au sol. Aussitôt, à côté, un deuxième poulet en plastique apparaît, comme par magie. Le magicien lance une autre boule de lumière, et un troisième jouet prend place par terre. Puis un quatrième, et un cinquième. Je me dis qu'il aurait mieux fait de lancer son sort sur ses pierres précieuses, mais je garde ma remarque pour moi et j'observe. Il se concentre à nouveau. Ses yeux deviennent blancs, ses cheveux s'hérissent au-dessus de son crâne, sa

moustache frétille. La lumière est plus intense que jamais et éclaire la chambre comme en plein jour. Là, il envoie un rayon bien plus gros sur l'un des poulets en plastique, et un nouveau poulet apparaît... un vrai poulet cette fois ! Une poule bien vivante, apparue comme un miracle, se balade librement dans la pièce, et sort de la chambre pour vivre sa vie dans l'hôtel... j'imagine. »

Face à ce qu'il vient d'entendre, l'autre gras meurt d'envie de faire une remarque.

— Tu veux dire que...

— Que tout ce que je te raconte s'est vraiment déroulé, et que tu n'as pas besoin de poser tes questions, vu que tout ce que tu as à faire c'est de m'écouter attentivement !

« J'ai du mal à croire ce que je viens de voir, et j'ai besoin de le dire au magicien.

— Ok... je... qu'est-ce qu'il vient de se passer ?

— C'est ce que je te disais, soupire le magicien en reprenant son souffle. Ça, c'est de la magie, pas une arnaque pour impressionner des enfants avec deux bouts de ficelles et une jolie assistante. Pourtant, ce que tu viens de voir, ça n'impressionne plus grand monde aujourd'hui. Les jeunes, ils ne réagissent plus à mes tours. Avec tous les films et séries qu'ils regardent tous les jours, ils ont déjà vu des monstres et des magiciens bien plus hallucinants que moi. Ils passent leur temps sur leurs téléphones, ils vivent derrière leurs écrans noirs, ils n'ont plus besoin de se déplacer dans les salles de spectacles pour se divertir. Plus personne ne vient voir mes représentations de magies, même les plus grands. Moi, j'étais le plus grand... maintenant, je ne suis qu'un petit homme dans un hôtel...

Cet homme est bien le plus grand magicien que j'ai vu de ma vie... mais aussi le moins motivé. Et le plus triste. Moi qui venais ici pour parler de l'hôtel et de mon rendez-vous, j'ai eu la chance d'observer un spectacle fantastique, vraiment incroyable. Alors je me dis que je peux tenter d'aider ce magicien qui a l'air au fond du gouffre malgré ses talents.

— Attendez, vous ne pouvez pas rester sans rien faire ! Avec de tels pouvoirs ? Multiplier des objets ? Les transformer ? Et puis j'imagine que vous en avez d'autres, non ?

Sans me répondre, le magicien ouvre un robinet à distance, sans le toucher, puis il déplace l'eau du robinet dans une bulle, par télékinésie, et il l'approche d'une plante pour l'arroser. Je suis choqué par ce que je vois, lui reste blasé devant ses actions.

— Donc, effectivement, vous avez d'autres pouvoirs... alors il faut en faire quelque chose ! Je suis sûr qu'ils pourraient servir à pleins de gens ici ! Vous ne pouvez pas...

— Tu ne comprends pas, m'interrompt le magicien. Ma vie, c'est mes tours, c'est le spectacle. S'il n'y a plus de spectacle, alors je n'ai plus rien. Je deviens aussi utile qu'un boulanger dans une boucherie, je me sens comme une vache laitière au milieu de l'antarctique. Je reste là, sur ce lit, dans cette pièce, à ne rien faire...

— Mais il y a forcément quelque chose à faire pour vous redonner le moral. On va trouver une solution, on peut par exemple...

— C'est impossible. Il n'y a rien à faire, je n'ai envie d'aider personne, et personne ne peut m'aider... personne ne veut aider personne de nos jours...

— Si : moi ! Je suis là, pour vous aider, et je suis sûr que...

— Non, tu es là pour toi, pour ton rendez-vous, tu l'as dit. D'ailleurs, tu vas bientôt partir. Car tu ne peux pas m'aider. Tu pourras peut-être en aider d'autres... mais pas moi.

— Vous êtes sûr que je ne peux rien faire pour vous redonner le sourire ?

— J'en suis sûr, il n'y a rien à faire. Tu peux partir maintenant, s'il-te-plait, j'ai besoin de reprendre ma seule activité du moment : rester assis, seul, et attendre. »

Alors... il faut croire que, cette fois, cet homme ne vous laisse aucun choix. Tout ce que vous pouvez faire, c'est quitter la pièce et laisser le magicien seul (chap. 010, p. 18), il ne vous propose aucune autre option...

Vous quittez la pièce et de laisser le magicien seul.

Dès qu'il a fini de raconter ce que le magicien lui a dit à l'époque, le héros marque une courte pause. Il regarde son auditeur, l'autre gars, qui se mord la lèvre pour s'empêcher de le couper et de lui poser trop de questions.

— Allez, vas-y, pose-la ta question.

— Vraiment ? Des pouvoirs magiques ?

— Oui, je pense qu'on peut appeler ça comme ça.

— Donc, si je comprends bien, tu vois un magicien, comme ceux des dessins animés, qui a des pouvoirs extraordinaires, et tu décides de le laisser seul passer ses journées à ne rien faire de l'incroyable don qu'il a ? demande l'autre gars, qui a du mal à rester en place sur sa chaise.

— C'est un bon résumé.

— Ok... J'ai le droit de ne pas comprendre ton choix ?

— Ce n'était pas mon choix.

L'autre gars n'ose plus rien dire. Le héros comprend bien qu'il est en train de le perdre avec son histoire invraisemblable.

— Ce qu'il faut tu comprends, c'est que, parfois, tu ne peux pas aider les autres : dans certains cas, ce sont à eux, et à eux seuls de s'aider. Le magicien que j'ai rencontré ce jour-là, il était dans sa névrose, il était noyé par sa tristesse, et, malheureusement, il n'y a que du temps et du recul qui peuvent lui permettre d'aller mieux. Ce qui explique le seul choix que j'avais : le laisser. Pourtant, je sais que notre conversation n'a pas servi à rien : au fond de lui, ce magicien sait qu'il pourra compter sur moi plus tard et que je ne le l'oublierai pas, ce qui peut déjà représenter beaucoup pour lui. C'est difficile à accepter, mais c'est comme ça.

L'autre gars donne l'impression de réfléchir, de comprendre les propos du héros.

— Je vois... et après, qu'est-ce que tu as fait ?

Le héros sourit : il est prêt à reprendre son récit.

— J'ai repris mon chemin, avec la ferme intention d'en savoir plus sur mon rendez-vous.

« Je quitte le magicien, je referme sa porte de chambre derrière moi.

En me retournant, je me rends compte qu'il y a aussi quelque chose d'écrit sur la porte de la chambre d'en face... c'est peut-être une manie à cet étage, qui sait. Mais cette fois, pas de gravure propre dans le bois de la porte. Il y a simplement un morceau de papier déchiré scotché maladroitement dessus, avec écrit :

“N'ésité pas a venire issi si vou avai besoin de ransainieumen sure...”

Il n'y a pas la fin de la phrase. L'orthographe de ce papier est affreuse, on dirait celle d'un jeune auteur de roman qui ne prend pas le temps de se relire correctement. Mais peu importe l'orthographe, j'ai effectivement besoin de renseignements, donc cette chambre m'intéresse tout particulièrement.

Je tape à la porte. Pas de réponse. Je me dis que s'il y a ce panneau d'affiché, c'est pour nous inciter à entrer. J'attrape la poignée de porte, la porte n'est pas fermée à clé, alors je l'ouvre et je rentre dans la pièce.

Cette fois, j'entre dans une grande pièce, bien plus large que la chambre du magicien. Ici non plus, il n'y a pas beaucoup de lumière. Il n'y a même pas de fenêtre, on ne voit plus grand-chose une fois la porte refermée. Mais cette obscurité est l'un des seuls rares points commun avec la pièce précédente. Car pour le reste, tout diffère. Déjà, je ne rentre pas dans une chambre d'hôtel. Il n'y a ni lit, ni table, ni quoi ce soit qui peut permettre à cette pièce de ressembler à une chambre. Et il n'y a personne. Ce qu'il y a avant tout autour de moi, ce sont de très nombreux écrans de télévision : les quatre murs sont équipés d'un nombre impressionnant d'écrans éteints, comme dans une société de télésurveillance dont le service se

serait arrêté il y a des années. Je suis entouré d'écrans et de petits haut-parleurs. J'imagine qu'ils servent à diffuser des images et des sons, oui, d'accord, mais lesquels ? Si on ajoute ces éléments à l'obscurité ambiante, l'atmosphère de la pièce devient plutôt angoissante... et pourtant, je ne t'ai pas encore décrit ce qu'il y a de plus étonnant ici : face à moi, il y a un grand ring de boxe. Tu as bien entendu, un ring de boxe dans le rez-de-chaussée d'un hôtel perdu au milieu de nulle part. Une structure en bois surélève quatre poteaux posés sur ses quatre coins, qui relie trois cordes parallèles placées de haut en bas des poteaux, pour former une sorte de cage de forme carré. Un ring de boxe, quoi. Il est posé là, alors que le reste de la pièce ne ressemble pas à une salle d'entraînement pour boxeur. Cette pièce est un improbable mélange d'éléments qui ne vont pas ensemble.

Comme ça, je ne vois pas en quoi ce lieu peut me donner les renseignements que je suis venu chercher. Peut-être qu'il peut me renseigner sur quelque chose en lien avec le sport ou les téléviseurs, à la limite, mais pas sur l'hôtel et mon rendez-vous. Du coup, j'aurais dû partir d'ici et me reconcentrer sur mon objectif... j'aurais dû... mais je ne l'ai pas fait. Pourquoi ? A cause de la curiosité. Ce sentiment qui nous oblige à nous mêler de quelque chose qui ne nous regarde pas à première vue. Au lieu de partir, j'ai envie de m'approcher du ring... et de monter dessus pour voir quel effet ça fait. Oui, je sais, c'est débile comme envie, mais elle m'est venue comme ça et je n'ai pas pu la contrôler. Et après tout, il n'y a personne ici, pourquoi ne pas en profiter ? Alors, sans réfléchir, sans chercher d'autres options, d'autres choix, je monte sur le rebord du ring. Je passe entre les cordes pour arriver là où les boxeurs sont censés s'affronter. Et là, dès que je touche le milieu du ring, une voix se met à hurler dans la pièce.

— Eeeeeeeeeeeeet c'est parti pour le moment que vous attendez tous !

D'un coup, tous les écrans s'allument, m'éblouissent, et viennent interrompre le calme de la pièce. D'abord, il y a l'image : pleins de visages viennent s'afficher en petit sur les écrans, partout dans la pièce. Des centaines de visages, des milliers peut-être, sont connectés en même temps, et sont venus regarder un programme. C'est impressionnant de les voir prendre vie autour de moi. Mais qu'est-ce que ces spectateurs sont venus voir ? Pour le moment, je crois qu'ils me regardent moi, sur ce ring. Ensuite, il y a le son : tous ces gens se mettent à hurler, à s'enthousiasmer sans raison. Les enceintes me renvoient leurs réactions. J'ai l'impression d'être dans un immense stade vu l'ambiance qui m'entoure. En y réfléchissant, je suis au milieu d'un ring et des milliers de personnes me regardent. C'est comme si toute l'ambiance d'un grand rendez-vous sportif a été recréée dans une chambre d'hôtel. Je suis dans un immense stade.

La phrase qui a fait venir ces fans, et qui a provoqué leur folle réaction, a été prononcée par un petit gars rondouillard, qui vient d'apparaître dans la chambre en venant du plafond, et qui se déplace devant moi sur une chaise volante... Oui, je sais, cette phrase est absurde et pas facile à accepter, ma description n'a pas de sens, les chaises volantes n'existent pas dans le monde que tu connais, on ne peut pas voir ça, c'est impossible, tout ça, tout ça... mais moi, à cet instant, je le vois, et je te demande de croire ce que je te raconte. La chaise volante permet à cet inconnu de se balader librement dans la pièce. Il flotte partout dans les quelques mètres carrés qu'il a à sa disposition, il n'arrête jamais de se déplacer. Il a avec lui une petite caméra pour retransmettre l'action aux spectateurs, et un micro pour les divertir en jouant les animateurs de stade. Ce singulier personnage n'a peut-être pas le physique d'Hercule, mais il a un timbre de voix qui peut motiver n'importe qui à réussir toutes sortes de travaux.

— Mesdames, messieurs : c'est aujourd'hui le grand jour. Veuillez applaudir notre nouveau challenger !

Dès que l'homme sur sa chaise volante hurle quelque chose, les nombreuses têtes derrière leurs écrans se mettent à applaudir et à crier fort. Très fort. Je comprends qu'un

événement important pour eux est en train de se produire, sinon ils ne se mettraient pas dans cet état. Mais je ne comprends pas encore pourquoi me voir monter sur ce ring est un événement important pour eux.

— Avant toute chose, laissons-le se présenter, hurle l'annonceur au public avant de s'approcher vers moi, son microphone à la main. Quel est ton nom, challengeur ?

— De... de quoi ?

— Ton nom. Un challengeur a forcément un nom !

— Euh... c'est-à-dire que... je ne suis pas venu pour être le "challengeur". En fait, je suis entré car le message sur la porte disait que je pouvais trouver des renseignements, et je...

— C'est sans importance. Car ce n'est pas pour lui que vous êtes venu, pas vrai ?

Le public crie. Cet annonceur a un don pour faire réagir la foule. Même quand elle n'est pas physiquement présente.

— Si vous êtes tous ici, derrière vos écrans, en live avec nous, c'est pour voir l'incroyable, que dis-je, l'inimitable, l'indiscutable, l'imbattable, l'invincible Champion de votre sport préféré, je me trompe ?

Le public est toujours acquis à sa cause et le fait savoir par la voix. Je me demande si les voisins sont dérangés par le son... puis je me souviens qu'ils ne réagissent pas quand on crie dans le hall, alors peut-être qu'ils n'entendent pas les sons hors de leurs chambres.

— Veuillez faire un maximum de bruits pour celui que vous attendez tous ! Mesdames, messieurs. Voici... Le Champion !

Sous les applaudissements à distance du public hystérique, une porte au fond de la pièce s'ouvre. Une impressionnante silhouette en sort. C'est un immense colosse, aussi long que large, qui s'approche du ring et qui apparaît devant tous les écrans. Un homme gigantesque, extrêmement musclé, le crâne rasé, la tête droite, qui paraît bien sûr de lui. On peut dire qu'il en impose, et qu'on n'a pas tout de suite envie d'être en désaccord avec lui. D'un point de vue vestimentaire, il n'a sur lui qu'un simple boxer noir, entouré par une immense ceinture de boxe en or, sûrement son titre de champion. On oublierait presque que les grands champions de boxe sont aussi des hommes en petite tenue qui aiment affronter d'autres hommes en petite tenue... mais je garde cette observation pour moi. Le colosse monte sur le rebord du ring, passe ses longues jambes par-dessus la troisième corde et se retrouve au milieu du ring, face à moi. Ou plutôt je me retrouve face à son torse. Si cet homme baisse les yeux, c'est uniquement pour observer ceux qui ne sont pas de taille.

— Mesdames, messieurs, s'exclame l'annonceur pendant que la foule se calme pour l'écouter. C'est LE combat que vous attendez tous. A ma gauche, il mesure deux mètres vingt pour cent quarante-cinq kilos de muscles. Il reste invaincu après cent trente-deux victoires et zéro défaite en cent trente-deux combats. Je parle bien évidemment de VOTRE Champion !

Le colosse en face de moi lève son titre en direction des écrans. Les spectateurs amènent le niveau de décibel de la pièce à un état dangereux pour notre audition.

— Et à ma droite, pour... moins de mètres et beaucoup moins de muscle : le challengeur.

Il parle de moi. Ça ne fait pas autant réagir la foule.

Le Champion me regarde. Je comprends qu'en montant sur ce ring, je l'ai provoqué en duel, et que je vais devoir l'affronter dans les secondes qui suivent. Malheureusement pour moi, j'ai peur que mes qualités de sportif de haut niveau soient bien plus limitées que les siennes. De sa voix aussi grave, puissante et menaçante que le reste de sa personne, il me lâche les doux mots suivants :

— Prépare-toi à perdre... tout ce que tu as, petit.

Je lui réponds sans aucune assurance, en essayant de ne pas trop paniquer.

— At... Attendez ! Je pense qu'il y a un quiproquo ! Ok, je suis entré ici et je suis monté sur le ring, d'accord. Mais moi, je ne suis venu défier personne ! Je suis dans cet hôtel

pour un rendez-vous. Je ne suis pas venu me battre, j'en suis incapable. Donc, désolé, mais je n'ai pas envie de jouer le challenger.

— Se battre ? me répond le champion de sa voix grave, roque et surprise. Qui a parlé de se battre ?

— On est bien sur un ring de boxe, si je ne me trompe pas ?

— C'est vrai. Mais il est là pour l'image, pour l'ambiance, pour faire plus sportif. Il n'est pas question de se battre, enfin ! Non, moi, je suis un Champion... de chifoumi !

Cette pièce était déjà bien étrange, mais apparemment, elle cachait encore quelques surprises.

— De... de chifoumi ? Le jeu ? "Pierre-feuille-ciseaux" ?

— Appelle ça comme tu veux, petit. Mais pour nous, c'est bien plus qu'un jeu. C'est ma vie, et c'est la vie des milliers de personnes qui te regardent en ce moment, et qui me regardent dès que je m'approche de ce ring. Et aujourd'hui, je vais t'écraser à ce "jeu" ! Pour MON public !

La foule réagit toujours autant. Et si je comprends bien, c'est une compétition de pierre-feuille-ciseaux qui les mettent dans cet état. Pourquoi pas. Après tout, ça change des compétitions de ballons poussés avec différentes parties du corps.

Cet homme me défie à un jeu de hasard ? Ça me laisse plus de chance de le battre que s'il m'avait défié à un jeu plus physique.

— Bien, annonce l'annonceur en continuant de flotter partout au milieu de la pièce. Avant le combat d'aujourd'hui, il est temps de vous rappeler les règles. C'est un affrontement en une manche gagnante. Pour gagner la manche, il faut prendre le dessus sur son adversaire. Vous faites face à votre adversaire, la main droite derrière le dos. Je vais effectuer un décompte. A la fin de celui-ci, vous devez faire une forme avec votre main qui représentera ce que vous allez jouer. Vous pouvez jouer la pierre, la feuille ou les ciseaux. La pierre prend le dessus sur les ciseaux, les ciseaux prennent le dessus sur la feuille, la feuille prend le dessus sur la pierre. Si vous jouez tous les deux la même chose, aucun d'entre vous n'emporte la manche, il faut donc la rejouer jusqu'à avoir un gagnant. Celui qui emporte l'affrontement gagne la ceinture et devient le nouveau Champion. Bien. Maintenant que les règles sont exposées, cher public, laissez-moi vous poser une petite question : est-ce que vous êtes prêts pour le combat de ce soooooooooiiiiir ?

Le public se met à hurler presque autant que l'annonceur. Ce dernier ne perd pas sa voix et continue d'animer son show.

— Champion, es-tu prêt ?

— Toujours.

— Challenger, es-tu prêt ?

Maintenant que je suis lancé dans cette aventure, autant jouer le jeu jusqu'au bout.

— Oui, je suis prêt.

— Bien. Attention cher public, je vais vous demander le plus grand des calmes avant l'affrontement.

Un silence presque inquiétant nous entoure désormais.

— Attention messieurs. A mon signal... Chi... Fou... Mi ! »

Que va jouer le héros pour emporter son combat ? La pierre (chap. 011, p. 22), la feuille (chap. 012, p. 23) ou les ciseaux (chap. 013, p. 25) ? A vous de choisir !

Vous avez choisi de jouer la pierre.

« Pendant le décompte de l'annonceur, j'ai l'impression que le temps s'arrête, beaucoup de réflexions passent dans ma tête en quelques secondes. J'ai ma main derrière mon dos. Je dois choisir ce que je vais jouer. Sans pouvoir t'expliquer pourquoi, je décide de jouer la pierre. Je sers mon poing le plus fort possible. Au "Mi" prononcé par l'annonceur, je révèle mon jeu en avançant ma main. Au même moment, je découvre celle de mon adversaire... lui aussi a la poing fermé. Sa main est bien plus impressionnante que la mienne, pourtant il ne prend pas le dessus sur moi, puisque nous avons joué la même chose.

La foule recommence à hurler, comme pour relâcher la pression qu'elle a ressenti pendant ce moment de tension aussi existant qu'enivrant pour elle.

— C'est incroyable, déclare l'annonceur en essayant de se faire entendre au milieu de toute cette agitation. C'est une parfaite égalité ! Le Champion et le challenger ont tous les deux joué la pierre ! Il n'y a pas de gagnant sur cette manche, il faut donc la rejouer !

Le public ne se calme pas. Je n'ai pas trop le temps de les regarder car je me prends au jeu. Mais j'entends leurs cris et leurs encouragements. Ce que je regarde, c'est le visage déterminé du Champion qui ne se laisse pas abattre par ce contretemps.

— Tu es plus malin que je ne le pensais, petit, fini-t-il par m'avouer. Mais un combat pour le titre doit toujours se conclure par un gagnant. Mais toi, tout ce que tu auras gagné pendant ce combat, c'est quelques secondes de répit avant de goûter à ta défaite.

Dans mes pensées, je me dis que c'est peut-être beaucoup d'entrain et de mise en scène pour un jeu de hasard. Mais en vérité, c'est assez agréable à vivre. Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'être une menace face à un immense champion. Alors qu'il y a quelque minute, je n'arrivais même pas à aider un magicien triste à aller mieux. On dirait que tout peut aller très vite dans la vie... et dans cet hôtel.

— Mesdames, messieurs, je vais vous demander de reprendre votre calme, proclame l'annonceur au public pour pouvoir relancer le combat. Je rappelle qu'il nous faut absolument un gagnant aujourd'hui, alors nous allons devoir lancer une deuxième manche. Qui remportera le titre ? Le Champion ou le challenger ? Et bien nous allons le savoir...

J'espère de tout cœur qu'il ne va pas dire "après la pub", car je n'ai pas envie de me retrouver en tête à tête le Champion pendant cinq minutes sans savoir quoi lui dire, pendant que les spectateurs partent se chercher une boisson ou satisfaire divers besoins.

— ... maintenant !

Ça me rassure. Un peu.

— Messieurs, toujours prêts ? demande l'annonceur en regardant le Champion et moi.

Le Champion ne dit rien. Il lance juste un regard déterminé vers l'annonceur pour acquiescer ses paroles. J'essaye de faire de même. Le rendu est moins impressionnant, mais l'annonceur prend ça aussi pour un oui.

— Bien, alors c'est reparti ! Attention messieurs. A mon signal... Chi... Fou... Mi ! »

Et cette fois-ci, quel est le mouvement joué par le héros? La pierre (chap. 014, p. 27), la feuille (chap. 015, p. 29) ou les ciseaux (chap. 016, p. 31) ? C'est toujours vous qui décidez !

Vous avez choisi de jouer la feuille.

« Comme le veut la règle, j'ai ma main droite derrière mon dos, je suis prêt à dévoiler mon jeu. Je sais ce que je vais jouer : la feuille. Pourquoi ? Eh bien... il y a vraiment une logique derrière un choix au "pierre, feuille, ciseaux" ?

A la fin du décompte de l'annonceur, je place ma main à plat devant mon adversaire pour représenter la feuille. En regardant ma main, je vois la sienne. Son poing serré fait face à ma main plate. Il a joué la pierre. La foule réagit instantanément en faisant à nouveau frémir les membranes des haut-parleurs de la pièce. L'annonceur aussi se met à crier à en perdre la raison, et sa voix.

— C'est incroyable ! Inattendu ! Inimaginable ! Que dis-je, impensable ! Le challengeur joue la feuille et l'emporte sur le Champion qui joue la pierre ! Le Champion perd donc son titre avec une première défaite en cent trente-trois confrontations ! Vous avez bien entendu ! Le Champion... n'est plus le Champion !

Je regarde nos mains une nouvelle fois pour être sûr du résultat. J'ai effectivement battu cet homme à son propre jeu. Bon, c'est le fruit du hasard le plus total. Mais peu importe. Car pour toutes les personnes qui nous regardent, et pour la montagne de muscle qui me fait face, ce résultat semble représenter beaucoup de choses. Celui que j'appelais jusqu'ici le Champion range sa main pour l'approcher du sol et ramasser la ceinture qu'il avait posée avant le combat.

— Bravo, petit, me dit-il calmement, un peu abattu par ce qu'il vient de se produire. Ou peut-être que tu préfères que je t'appelle... Champion.

Je ne sais pas quoi lui répondre. Alors je suis honnête avec lui.

— Je... j'ai du mal à comprendre tout ce qui se passe ici.

— C'est pourtant simple : tu m'as battu. Je ne suis plus Champion, tu le deviens.

Il prend son titre et me le met dans les mains, sans le lâcher pour autant. L'annonceur s'approche de nous pour cadrer l'instant avec sa caméra, puis il fait une nouvelle annonce à son public.

— Messieurs, mesdames : voici officiellement... votre nouveau Champion !

Le colosse lève le titre avec sa main gauche, ce qui a pour conséquence de me faire lever ma main droite, qui tient aussi le titre... l'autre conséquence est que mes pieds sont à deux doigts de quitter le sol, vu la force avec laquelle il me donne un coup de main. De sa main droite, il me montre, pour me mettre en avant. Sur les écrans, les hommes et femmes que je vois sont à la fois choqués et pleins d'enthousiasme. On n'entend que leurs cris et leurs applaudissements entre les quatre-murs qui nous entourent. Ils célèbrent. Ils me célèbrent. Toujours au milieu du ring, à mes côtés, l'ex-Champion lâche le titre. Pour le public, il était Apollo Creed. Je suis devenu son Rocky... en version chifoumi, bien entendu. Je tiens le titre dans mes mains. Mon titre. Je me prends à ce nouveau jeu qu'est celui d'un gagnant. Je lève le titre vers le public, je joue avec la caméra pour les faire réagir, et ça marche. Je me dis que je suis peut-être aussi fort que le Champion et que l'annonceur, vu que j'ai réussi en quelques secondes à exceller dans leurs deux spécialités. Puis j'arrête un peu de réfléchir, et je savoure l'instant. »

— J'ai le droit de faire une remarque ? intervient l'autre gars alors qu'il écoutait sagement l'anecdote du héros.

— Vas-y.

— L'histoire que tu me racontes n'a aucun sens.

— D'un certain point de vue, tu as raison, affirme le héros toujours confortablement assis sur son siège. Pour quelqu'un qui n'a pas l'habitude de voir ce spectacle, il peut paraître

étrange, et les réactions qu'il génère peuvent sembler exagérées et surréalistes. Mais pour tous les gens qui me regardaient, tous ces fans, c'était instant de vie spécial et important à leurs yeux. Pas étrange, pas incompréhensible, mais important. Quoi qu'on en pense, ils sont animés par ce jeu, cette compétition, ce sport. Et en venant ici défier leur univers, puis en battant leur Champion, je venais de changer une petite partie de leur vie, rien que ça. J'ai joué un rôle dans les souvenirs de milliers de personnes, qu'ils garderont pour l'éternité. Ce qui s'est passé dans cette salle est à l'image de ce qui se passe dans cet hôtel... mais ça, tu le comprendras bien assez vite, crois-moi.

— Donc tu me confirmes que je parle avec un champion du monde... de chifoumi ?

— Officiellement, oui. Ce jour-là, oui, je suis devenu le Champion. Combien de temps je le suis resté ? Je vais te le dire si me laisse continuer mon récit. Ecoute attentivement :

« Après cet instant de célébration, celui que je ne sais plus comment appeler depuis que je lui ai pris son titre de champion, descends du ring et repart vers la porte qui l'avait mené ici. Il salue une dernière fois la caméra et les écrans. Les spectateurs sont émus de la voir partir, mais ils continuent de faire du bruit. L'ex-Champion disparaît de la salle. Je me demande ce qu'il va devenir maintenant qu'il n'est plus celui qu'il était. Je me fais une réflexion un peu bête : si un jour je peux revoir cet homme et lui apporter autre chose qu'une défaite et une perte de titre, je le ferais. Si possible.

De mon côté, je suis toujours sur le ring. Les regards sont toujours portés sur moi. Je suis partagé entre l'émotion inattendue et inexplicable que m'apporte ce moment, et la petite voix dans ma tête qui me ramène à la vie réelle, et me rappelle l'existence de mon entretien, que je ne dois absolument pas louper. Le truc, c'est que le show n'est pas terminé. L'annonceur revient très vite vers moi, le micro à sa bouche.

— Alors là ! Quel match, mesdames et messieurs, s'exclame l'annonceur. Pour une victoire dès son premier combat, nous avons bien là notre nouveau Champion !

J'ai besoin de rappeler que le public était l'un des publics les plus réactifs que j'ai vu de ma vie ? Et bien évidemment le plus expressif pour un match de chifoumi.

— Mais maintenant que notre Champion est Champion, il y a une chose qu'il doit obligatoirement faire : défendre son titre ! Et oui, la vie d'un Champion n'est pas chose aisée, et c'est celle de cet homme, désormais ! Cher public, êtes-vous prêts à le voir affronter un nouveau challenger ?

Là encore, du bruit, des mouvements, le spectacle habituel. Mais moi, je ne réagis pas, je ne bouge pas. Est-ce que moi, j'ai envie de le défendre, mon nouveau titre ? Et est-ce que j'ai le temps pour ça, surtout ? L'annonceur ne m'a pas demandé, à moi... Il ne va pas attendre longtemps avant de me poser la question.

— Alors Champion, es-tu prêt à annoncer devant des milliers de passionnés que tu restes ici, avec nous, pour remettre ta couronne en jeu face au premier venu ? »

Le héros doit répondre à cette question, et c'est à vous de choisir ses mots !

Vous pouvez rester et remettre votre titre en jeu (chap. 017, p. 32) ;

Ou alors, vous décidez d'annoncer que vous devez quitter le ring pour aller à votre rendez-vous (chap. 018, p. 34).

Vous avez choisi de jouer les ciseaux.

Assis face à l'autre gars, le héros prend son temps pour lui détailler son anecdote.

— Mets-toi à ma place : je suis au milieu d'une délirante ambiance de stade, à jouer au chifoumi avec un homme de plus de deux mètres. C'est quand même un moment de vie assez inattendu, unique même, tu ne trouves pas ? Qui peut se vanter d'avoir eu la chance...

— Et au final, tu l'as battu ? demande l'autre gars pour arrêter ce monologue inutile.

— Oh tu sais, ce n'est qu'un jeu de hasard, et il n'y a qu'une bête ceinture à la clé, le résultat n'a pas vraiment d'importance, ce qui compte c'est...

— Tu as perdu ?

— Oui.

« A la fin du décompte de l'annonceur, j'avance ma main en formant des ciseaux avec mes doigts. En même temps que moi, mon adversaire dévoile son jeu : son énorme poing est fermé sur lui-même et s'impose face à ma main ridicule. Il a choisi la pierre. La pierre écrase les ciseaux, surtout quand elle s'apparente à un véritable rock face à de petits ciseaux taille enfant. Le public, qui attendait silencieusement l'issue de la rencontre, est heureux de voir cette conclusion et le fait savoir vocalement. L'annonceur fait de même.

— La pierre l'emporte sur les ciseaux ! Vous l'avez compris, mais laissez-moi vous le confirmer quand-même : c'est une nouvelle victoire pour... vooooootreeeee Champion !!!

Je n'avais jamais vu autant de télévisions hurler de bonheur.

— Avec une cent trente-troisième victoire en cent trente-trois rencontres, le Champion reste Champion !

Malgré le bruit, le Champion s'approche de moi pour me parler, le titre rivé sur son épaule.

— Je t'avais dit que tu ne faisais pas le poids, petit. Mais tu étais un bel adversaire.

Aujourd'hui encore, je ne comprends toujours pas comment on peut être un "bel adversaire" quand on perd à un jeu de hasard. Mais peu importe. J'allais lui répondre quelque chose, au moins le remercier pour sa remarque, mais l'annonceur m'en empêche en se remettant à crier.

— Et maintenant, il est temps pour notre de challenger de quitter ce ring. Car il est trop... mauvais !

La foule commence à huer. A me huer. Je ne sais pas si j'étais prêt à recevoir autant d'humiliation. Mais ça doit faire partir de leur divertissement... j'imagine.

Le Champion reste droit, au milieu du ring, la ceinture sur lui. L'annonceur continue de bouger encore et encore, en beuglant des mots qui aident à rendre l'instant marquant. Les écrans reflètent l'image d'un public acquis à la cause de cet évènement, les haut-parleurs continuent de crier. Quant à moi, je conclus que j'ai fait le tour de ce que pouvais m'apporter ce lieu aujourd'hui. Alors, comme l'annonceur le demande, je descends du ring sous les huées, et je passe la porte de la chambre pour me retrouver à nouveau dans le couloir. »

— Et... c'est tout ? s'interroge l'autre gars, qui ne peut retenir sa remarque.

— Comment ça "c'est tout" ? J'ai affronté le champion d'une discipline suivie par des milliers de fans, ce n'est pas rien ! D'accord, j'ai perdu, mais ça reste un moment marquant de ma vie dans cet hôtel.

— Non, mais, je veux dire : tu étais venu pour des renseignements, mais tu n'as rien eu ? C'était pourtant ce que promettait le message sur la porte ?

— Si tu veux mon avis, la phrase complète qui était censée se trouver sur cette feuille, c'était : "N'hésitez pas à venir ici si vous avez besoin de renseignements sur... la compétition

de chifoumi''. Avec leurs mots et leur orthographe à eux, bien entendu. J'imagine que c'était une technique pour amener de nouveaux challengers ici, car je n'ai pas l'impression qu'il y a beaucoup de candidats pour leur compétition. Tout était éteint quand je suis entré. Mais dès que je suis arrivé, tout a pris vie. Comme s'ils m'attendaient. Je pense que ces gens ne peuvent pas régulièrement vivre de leur passion, faute de challengeur. Alors, au moins, j'ai eu le mérite d'occuper leurs yeux et leurs organes vocaux le temps d'un combat. J'ai pu les faire réagir, leur permettre à ma petite échelle d'animer leur journée. Et c'est déjà un bel accomplissement, je trouve. Avoue que tu n'avais pas forcément vu cette scène sous cet angle.

L'autre gars refuse d'avouer que le héros dit vrai. Il lui demande simplement :

— Et après, qu'est-ce que tu as fait ?

— Je me suis reconcentré sur le but de ma venue ici : mon rendez-vous avec Monsieur Landau.

« Je suis de retour dans le couloir de droite du rez-de-chaussée. Je regarde autour de moi : je ne vois rien de bien intéressant à l'horizon. Que des portes fermées qui n'ont pas de message à m'offrir. Je considère que j'ai fait le tour de cette partie du rez-de-chaussée, alors je retourne vers le hall. Maintenant, je dois aller autre part pour comprendre où m'attend mon possible futur employeur. »

Maintenant, à vous de choisir où le héros va se diriger.

Si vous ne vous y êtes pas encore rendu, vous pouvez aller vers le couloir de gauche (chap. 003, p.6). Attention, si vous y êtes déjà allés, vous ne pouvez pas y retourner.

L'autre option est de se diriger vers l'escalier qui mène au premier étage (chap. 020, p. 36).

Pour cette nouvelle manche, vous décidez de jouer la pierre.

« Me voilà une nouvelle fois face à ce géant qui n'utilise que sa force mentale pour vaincre ses adversaires à un jeu non-physique. Et je dois encore faire un choix pour, cette fois-ci, espérer le vaincre. Je ne sais pas vraiment pourquoi je me suis mis en tête de le battre, vu que ce n'était pas du tout mon objectif en entrant dans cette pièce. Mais je pense que quand quelqu'un te donne l'opportunité de prouver ce que tu vaux, il faut la saisir... même si, ici, la chance joue un grand rôle.

A la fin du nouveau signal de l'annonceur, je sors ma main de mon dos pour à nouveau la brandir devant le Champion. Mon poing est serré. Je joue la pierre comme lui et moi avons joué au premier tour. Mon regard se tourne vers sa main : son poing n'est pas fermé comme le mien. Il n'a que trois doigts refermés sur eux, et les deux autres vont dans ma direction. Il a choisi les ciseaux. La pierre écrase le ciseau, même quand c'est une main minuscule qui représente la pierre face à une gigantesque paire de ciseaux faites par les doigts d'un géant. La foule comprend tout de suite ce qui vient de se passer, et elle fait frémir les membranes des haut-parleurs de la pièce comme jamais. L'annonceur aussi se met à crier à en perdre la raison, et sa voix.

— Cette fois-ci, nous avons un gagnant. Et quelle surprise ! C'est incroyable ! Inattendu ! Inimaginable ! Que dis-je, impensable ! Le Champion... n'est plus le Champion ! C'est le challenger.

Je regarde nos mains à nouveau, pour être sûr du résultat. J'ai effectivement battu cet homme à son propre jeu. Bon, c'est le fruit d'un hasard le plus total. Mais pour toutes ces personnes qui nous regardent, et pour la montagne de muscle qui me fait face, ce résultat semble représenter beaucoup de choses. Celui que j'appelais jusqu'ici le Champion range sa main pour l'approcher du sol et ramasser la ceinture qu'il avait posée avant le combat.

— Bravo, petit, je dois dire que ce fut un long et beau combat, petit, me dit-il. Ou peut-être que tu préfères que je t'appelle... Champion.

Je ne sais pas quoi lui répondre. Alors je suis honnête avec lui.

— Je... j'ai du mal à comprendre tout ce qu'il se passe ici.

— C'est pourtant simple : tu m'as battu. Je ne suis plus Champion, tu le deviens.

Il prend son titre et me le met dans les mains, sans le lâcher pour autant. L'annonceur s'approche de nous pour cadrer l'instant avec sa caméra, puis il fait une nouvelle annonce à son public.

— Messieurs, mesdames : voici officiellement... votre nouveau Champion !

Le colosse lève le titre avec sa main gauche, ce qui a pour conséquence de me faire lever ma main droite, qui tient aussi le titre... l'autre conséquence est que mes pieds sont à deux doigts de quitter le sol, vu la force avec laquelle il me donne un coup de main. De sa main droite, il me montre, pour me mettre en avant. Sur les écrans, les hommes et femmes que je vois sont à la fois choqués et pleins d'enthousiasme. On n'entend que leurs cris et leurs applaudissements entre les quatre-murs qui nous entourent. Ils célèbrent. Ils me célèbrent. Toujours au milieu du ring, à mes côtés, l'ex-Champion lâche le titre. Pour le public, il était Apollo Creed. Je suis devenu son Rocky... en version chifoumi, bien entendu. Je tiens le titre dans mes mains. Mon titre. Je me prends à ce nouveau jeu qu'est celui d'un gagnant. Je lève le titre vers le public, je joue avec la caméra pour les faire réagir, et ça marche. Je me dis que je suis peut-être aussi fort que le Champion et que l'annonceur, vu que j'ai réussi en quelques secondes à exceller dans leurs deux spécialités. Puis j'arrête un peu de réfléchir, et je savoure l'instant.»

— J'ai le droit de faire une remarque ? intervient l'autre gars alors qu'il écoutait sagement l'anecdote du héros.

— Vas-y.

— L'histoire que tu me racontes n'a aucun sens.

— D'un certain point de vue, tu as raison, affirme le héros toujours confortablement assis sur son siège. Pour quelqu'un qui n'a pas l'habitude de voir ce spectacle, il peut paraître étrange, et les réactions qu'il génère peuvent sembler exagérées et surréalistes. Mais pour tous les gens qui me regardaient, tous ces fans, c'était instant de vie spécial et important à leurs yeux. Pas étrange, pas incompréhensible, mais important. Quoi qu'on en pense, ils sont animés par ce jeu, cette compétition, ce sport. Et en venant ici défier leur univers, puis en battant leur Champion, je venais de changer une petite partie de leur vie, rien que ça. J'ai joué un rôle dans les souvenirs de milliers de personnes, qu'ils garderont pour l'éternité. Ce qui s'est passé dans cette salle est à l'image de ce qui se passe dans cet hôtel... mais ça, tu le comprendras bien assez vite, crois-moi.

— Donc tu me confirmes que je parle avec un champion du monde... de chifoumi ?

— Officiellement, oui. Ce jour-là, oui, je suis devenu le Champion. Combien de temps je le suis resté ? Je vais te le dire si me laisse continuer mon récit. Ecoute attentivement :

« Après cet instant de célébration, celui que je ne sais plus comment appeler depuis que je lui ai pris son titre de champion, descends du ring et repart vers la porte qui l'avait mené ici. Il salue une dernière fois la caméra et les écrans. Les spectateurs sont émus de la voir partir, mais ils continuent de faire du bruit. L'ex-Champion disparaît de la salle. Je me demande ce qu'il va devenir maintenant qu'il n'est plus celui qu'il était. Je me fais une réflexion un peu bête : si un jour je peux revoir cet homme et lui apporter autre chose qu'une défaite et une perte de titre, je le ferais. Si possible.

De mon côté, je suis toujours sur le ring. Les regards sont toujours portés sur moi. Je suis partagé entre l'émotion inattendue et inexplicable que m'apporte ce moment, et la petite voix dans ma tête qui me ramène à la vie réelle, et me rappelle l'existence de mon entretien, que je ne dois absolument pas louper. Le truc, c'est que le show n'est pas terminé. L'annonceur revient très vite vers moi, le micro à sa bouche.

— Alors là ! Quel match, mesdames et messieurs, s'exclame l'annonceur. Pour une victoire dès son premier combat, nous avons bien là notre nouveau Champion !

J'ai besoin de rappeler que le public était l'un des publics les plus réactifs que j'ai vu de ma vie ? Et bien évidemment le plus expressif pour un match de chifoumi.

— Mais maintenant que notre Champion est Champion, il y a une chose qu'il doit obligatoirement faire : défendre son titre ! Et oui, la vie d'un Champion n'est pas chose aisée, et c'est celle de cet homme, désormais ! Cher public, êtes-vous prêts à le voir affronter un nouveau challenger ?

Là encore, du bruit, des mouvements, le spectacle habituel. Mais moi, je ne réagis pas, je ne bouge pas. Est-ce que moi, j'ai envie de le défendre, mon nouveau titre ? Et est-ce que j'ai le temps pour ça, surtout ? L'annonceur ne m'a pas demandé, à moi... Il ne va pas attendre longtemps avant de me poser la question.

— Alors Champion, es-tu prêt à annoncer devant des milliers de passionnés que tu restes ici, avec nous, pour remettre ta couronne en jeu face au premier venu ? »

Le héros doit répondre à cette question, et c'est à vous de choisir ses mots !

Vous pouvez rester et remettre votre titre en jeu (chap. 017, p. 32) ;

Ou alors, vous décidez d'annoncer que vous devez quitter le ring pour aller à votre rendez-vous (chap. 018, p. 34).

Pour cette nouvelle manche, vous décidez de jouer la feuille.

Assis face à l'autre gars, le héros prend son temps pour lui détailler son anecdote.

— Me voilà contraint et forcé à participer à cette nouvelle manche, sous la pression d'un public en folie, et d'un Champion qui n'a pas l'intention de lâcher sa ceinture. Mets-toi à ma place : je suis au milieu d'une délirante ambiance de stade, à jouer au chifoumi avec un homme de plus de deux mètres C'est quand même un moment de vie assez inattendu, unique même, tu ne trouves pas ? Qui peut se vanter d'avoir eu la chance...

— Et au final, tu l'as battu ? demande l'autre gars pour arrêter ce monologue inutile.

— Oh tu sais, ce n'est qu'un jeu de hasard, et il n'y a qu'une bête ceinture à la clé, le résultat n'a pas vraiment d'importance, ce qui compte c'est...

— Tu as perdu ?

— Oui.

« Je décide de jouer la feuille. Je tends mon bras, je place ma main à plat devant le Champion. Mais contrairement à la manche précédente, il ne joue pas la même chose que moi. Sa main prend la forme d'une paire de ciseaux. Je comprends tout de suite ce que cela signifie. Le Champion comprend tout de suite ce que cela signifie. L'annonceur comprend tout de suite ce que cela signifie. Tous les spectateurs comprennent tout de suite ce que cela signifie. Nous n'avons juste pas la même façon de réagir à ce que nous comprenons.

— Et il aura fallu plus d'une manche pour connaître notre gagnant ! annonce l'annonceur. Le ciseau coupe la feuille, et surtout... le Champion reste Chaaaaampiiiiioooooon !!!

Je n'avais jamais vu autant de télévisions hurler de bonheur. Il faut croire que cette partie légèrement saupoudrée de suspens a su convaincre le public. De son côté, le Champion joue avec son titre devant les écrans, savourant son succès.

— Avec une cent trente-troisième victoire en cent trente-trois rencontres, le Champion reste Champion !

Au milieu du bruit ambiant, le Champion s'approche de moi, le titre rivé sur l'une de ses épaules.

— Je t'avais dit que tu ne faisais pas le poids. Mais tu étais un bel adversaire, j'ai presque faillit croire que tu allais m'avoir. Bien joué, petit.

Aujourd'hui encore, je ne comprends toujours pas comment on peut être un "bel adversaire" quand on perd à un jeu de hasard. Mais peu importe. J'allais lui répondre quelque chose, au moins le remercier pour sa remarque, mais l'annonceur m'en empêche en se remettant à crier.

— Et maintenant, il est temps pour notre de challengeur de quitter ce ring. Car il est trop... mauvais !

La foule commence à huer. A me huer. Je ne sais pas si j'étais prêt à recevoir autant d'humiliation. Mais ça doit faire partir de leur divertissement... j'imagine.

Le Champion reste droit, au milieu du ring, la ceinture sur lui. L'annonceur continue de bouger encore et encore, en beuglant des mots qui aident à rendre l'instant marquant. Les écrans reflètent l'image d'un public acquis à la cause de cet évènement, les haut-parleurs continuent de crier. Quant à moi, je conclus que j'ai fait le tour de ce que pouvais m'apporter ce lieu aujourd'hui. Alors, comme l'annonceur le demande, je descends du ring sous les huées, et je passe la porte de la chambre pour me retrouver à nouveau dans le couloir. »

— Et... c'est tout ? s'interroge l'autre gars, qui ne peut retenir sa remarque.

— Comment ça “c’est tout” ? J’ai affronté le champion d’une discipline suivie par des milliers de fans, ce n’est pas rien ! D’accord, j’ai fini par perdre, mais ça reste un moment marquant de ma vie dans cet hôtel.

— Non, mais, je veux dire : tu étais venu pour des renseignements, mais tu n’as rien eu ? C’était pourtant ce que promettait le message sur la porte ?

— Si tu veux mon avis, la phrase complète qui était censée se trouver sur cette feuille, c’était : “N’hésitez pas à venir ici si vous avez besoin de renseignements sur... la compétition de chifoumi”. Avec leurs mots et leur orthographe à eux, bien entendu. J’imagine que c’était une technique pour amener de nouveaux challengers ici, car je n’ai pas l’impression qu’il y a beaucoup de candidats pour leur compétition. Tout était éteint quand je suis entré. Mais dès que je suis arrivé, tout a pris vie. Comme s’ils m’attendaient. Je pense que ces gens ne peuvent pas régulièrement vivre de leur passion, faute de challenger. Alors, au moins, j’ai eu le mérite d’occuper leurs yeux et leurs organes vocaux le temps d’un combat. J’ai pu les faire réagir, leur permettre à ma petite échelle d’animer leur journée. Et c’est déjà un bel accomplissement, je trouve. Avoue que tu n’avais pas forcément vu cette scène sous cet angle.

L’autre gars refuse d’avouer que le héros dit vrai. Il lui demande simplement :

— Et après, qu’est-ce que tu as fait ?

— Je me suis reconcentré sur le but de ma venue ici : mon rendez-vous avec Monsieur Landau.

« Je suis de retour dans le couloir de droite du rez-de-chaussée. Je regarde autour de moi : je ne vois rien de bien intéressant à l’horizon. Que des portes fermées qui n’ont pas de message à m’offrir. Je considère que j’ai fait le tour de cette partie du rez-de-chaussée, alors je retourne vers le hall. Maintenant, je dois aller autre part pour comprendre où m’attend mon possible futur employeur. »

Maintenant, à vous de choisir où le héros va se diriger.

Si vous ne vous y êtes pas encore rendu, vous pouvez aller vers le couloir de gauche (chap. 003, p.6). Attention, si vous y êtes déjà allés, vous ne pouvez pas y retourner.

L’autre option est de se diriger vers l’escalier qui mène au premier étage (chap. 020, p. 36).

Pour cette nouvelle manche, vous décidez de jouer les ciseaux.

« Je joue la deuxième manche. Et elle doit se conclure par la victoire de quelqu'un... en théorie. Dès que j'entends à nouveau le décompte de l'arbitre, j'avance ma main en écartant mon index et mon majeur de mes autres doigts. Cette fois, je joue les ciseaux. Je regarde la main de mon adversaire : elle prend la même forme que la mienne, en plus imposante bien sûr, mais ça ne change toujours rien au résultat. Il y a donc... deux ciseaux ?

— Mais quel duel haletant, mesdames et messieurs ! reprend l'annonceur en bougeant à une impressionnante vitesse dans les quelques mètres cubes qu'il a à sa disposition. C'est une nouvelle manche sans vainqueur ! Encore une égalité !

La foule est surprise et est prise au tripe. Elle crie aussi fort que possible. Le vocabulaire d'un fan de sport qui magnifie son bonheur suite à une action inattendue a l'air assez peu développé. Mais efficace.

— Hum... on dirait bien que t'essayes de gagner du temps avant de goûter à ta défaite, déclare le champion pour tenter de m'intimider. C'est bien, petit. Mais ça ne changera rien au résultat final.

Je ne réponds pas. J'attends simplement la troisième manche pour espérer enfin connaître le résultat. Il croit que je n'ai plus rien dans le ventre ? Il n'est pas encore prêt à voir la fin de son film s'écrouler. »

— Ça dure encore longtemps ton histoire, où vous jouez à pierre-feuille-ciseaux jusqu'à la tombée de la nuit ? demande l'autre gars qui commence à montrer quelques signes d'ennuis.

— Attends un peu ! C'est ça le sport ! C'est en prenant son temps qu'il prend tout son sens ! Tu dis ça comme si tu n'avais jamais regardé de match de football de ta vie. Là, c'est la même chose... en moins collectif... et moins stratégique... bon, ok, c'est assez différent, mais on se prend vite au jeu quand même.

« L'annonceur tente de se calmer, puis de calmer les téléspectateurs.

— Bien. Il est donc temps de disputer un nouvelle manche. Je ne vous demande pas si vous êtes prêts, concentrez-vous, gardez bien votre calme.

Et on est reparti pour un troisième tour. Avec le même signal par le même annonceur. Et un nouveau duel que j'ai bien l'intention d'emporter.

— A mon signal... Chi... Fou... Mi ! »

Bon, il serait peut-être temps de faire un choix gagnant pour une fois, non ? Que voulez-vous jouer pour cette troisième manche ? La pierre (chap. 014, p. 27), la feuille (chap. 012, p. 23) ou les ciseaux (chap. 013, p. 25) ?

Vous choisissez de rester sur le ring pour remettre votre titre en jeu.

« L'annonceur me demande si je suis prêt à rejouer à ce jeu. Lui et le public attendent ma réponse. Je commence réellement à me prendre pour un boxeur sorti tout droit d'un film, le genre de boxeur sorti de nulle part qui gagne de manière inattendue en mettant tous les supporters dans sa poche... sauf que de mon côté mes main n'ont pas touché mon adversaire pour le vaincre et je n'ai pas subi un entraînement draconien avant l'affrontement, mais la comparaison reste légitime. Je m'approche donc du microphone de l'annonceur pour que tous les téléspectateurs entendent ma réponse.

— Oui, je suis prêt à défendre mon titre !

Les spectateurs se mettent à hurler. Comme d'habitude, certes, mais là, ils ont vraiment l'air très, très content d'entendre cette nouvelle. Dans la foulée, l'annonceur reprend son rôle et son micro pour qu'ils continuent de réagir.

— Vous avez entendu ? Le nouveau Champion veut remettre son titre en jeu !

Ils avaient entendu. Ils continuent de signifier leur bonheur. L'annonceur poursuit :

— Et pour cela, il faut... il faut... attendre un nouveau challenger.

Dès la fin de sa phrase, l'ambiance de la salle change drastiquement. On passe des cris hystériques d'une foule en délire à pouvoir entendre une mouche tousser et quelqu'un voler. Plus personne ne crie. Le silence est réapparu comme par magie. Je vois les gens se lever de leurs sièges, les écrans s'éteignent un à un. J'essaye de comprendre ce qui se passe :

— Comment ça, attendre un nouveau challenger ?

— Bah oui, me répond l'annonceur qui arrête de bouger et de parler dans son micro. Il faut bien que quelqu'un vienne te défier pour avoir un nouveau combat.

— Mais qu'est-ce que vous entendez par "attendre" ? Ça va nous prendre combien de temps ?

— Ça dépend des fois. Entre ton arrivée et celle de ton prédécesseur, il y a eu plusieurs jours. Une quinzaine je dirais.

— Quinze jours ?

— Ou peut-être un peu plus. Après il n'est pas resté longtemps. Quand il a vu le Champion, enfin l'ex-Champion, il a fait demi-tour. Mais ça compte quand même pour une victoire. Mais le dernier qui a vraiment joué le jeu avant toi, je dirais qu'il est venu il y a deux ou trois mois.

— Trois mois ? Mais je ne peux pas attendre autant !

— Ouais, dit comme ça, ça peut paraître long. Mais les spectateurs, ils sont toujours au rendez-vous. Dès que quelqu'un rentre, hop, ils sont là. Avec internet et les réseaux sociaux, les informations vont vite, et quand on est passionné, on ne ferait rien pour louper un combat. Et ici, c'est un vrai lieu de passionné, tu peux me croire, les fans feraient tout pour leur Champion !

Il n'y a plus un bruit dans la salle.

— Bon là ils sont partis, mais dès qu'il y aura un nouveau challenger sur ce ring, je peux t'assurer qu'ils seront au rendez-vous.

Mon rendez-vous, justement, c'est la raison pour laquelle je suis venu ici, et dans cet hôtel, et je ne peux pas me permettre de le louper, même pour défendre un titre de champion du monde. C'était très agréable de jouer les grands sportifs et les Champions, mais je ne peux pas attendre si longtemps dans cette salle vide.

— Je regrette, mais je ne vais rester ici si longtemps juste pour attendre quelqu'un.

— Comment ça ? me demande l'annonceur, avec un visage qui transpire de sueur et d'inquiétude. Tu es le Champion, tu dois rester ici et attendre ton adversaire. C'est la règle.

— J'aimerais bien, mais j'ai d'autres choses importantes à faire.

— Mais ? Qu'est-ce qui est plus important que le titre pour le Champion ?

— Ecoutez, je n'ai pas dit que je voulais plus être le Champion. Juste, prévenez-moi quand quelqu'un vient pour m'affronter, vous trouverez bien un moyen de me joindre, et je ferais tout pour revenir ici. Mais d'ici là, il faut que j'y aille.

Je commence à descendre du ring. L'annonceur ne bouge pas. Les quelques spectateurs qui sont restés assister à la scène ne disent rien.

— Et... et le titre ?

— Je pense qu'il ne vaut mieux pas qu'il sorte d'ici. Pour ne pas le perdre. Alors je le laisse là, mais je promets que je reviendrais le défendre. Mais juste, là, maintenant, tout de suite, je dois y aller.

Je pose mes pieds sur le sol et je m'éloigne du ring. L'annonceur a l'air triste de me voir partir, les quelques spectateurs qui sont encore derrière leurs écrans aussi. Mais c'est comme ça, je dois y aller. Il faudra juste que je trouve un moyen de tenir ma promesse pour ne pas les décevoir... »

— Voilà le jour où je suis devenu champion du monde de pierre-feuille-ciseaux.

— Question.

— Je t'écoute.

— Et ton titre ? demande l'autre gars après ce qu'il vient d'entendre. Tu es revenu pour le défendre ?

— Ça, je ne peux pas te le raconter tout de suite, ce serait te divulguer la fin de mon aventure. Restons sur le jour où j'ai obtenu mon titre.

— Non, mais tu peux juste me dire...

— Une chose à la fois, on avance étape par étape. Là, ce que je veux te raconter, c'est ce qui m'arrive quand je sors de cette chambre qui n'en était pas une :

« Je suis de retour dans le couloir de droite du rez-de-chaussée. Je regarde autour de moi : je ne vois rien de bien intéressant à l'horizon. Que des portes fermées qui n'ont pas de message à m'offrir. Je considère que j'ai fait le tour de cette partie du rez-de-chaussée, alors je retourne vers le hall. Maintenant, je dois aller autre part pour comprendre où m'attend mon possible futur employeur. »

Maintenant, à vous de choisir où le héros va se diriger.

Si vous ne vous y êtes pas encore rendu, vous pouvez aller vers le couloir de gauche (chap. 003, p.6). Attention, si vous y êtes déjà allés, vous ne pouvez pas y retourner.

L'autre option est de se diriger vers l'escalier qui mène au premier étage (chap. 020, p. 36).

Vous choisissez de quitter le ring pour retourner chercher votre rendez-vous.

« L'annonceur me demande si je suis prêt à rejouer à son jeu. Il me tend le micro. Je pense qu'il ne s'attend pas à ma réponse.

— Alors... en vérité... je ne vais pas vraiment pouvoir rester et continuer à jouer avec vous. Je regrette, vraiment. Vous m'avez fait passer un bon moment, je vais m'en souvenir longtemps. Mais je suis obligé d'y aller, je suis attendu pour un entretien.

Oui, je sais, c'est une façon assez directe de leur annoncer la nouvelle. Mais c'est comme ça. Je ne peux pas rester avec eux, et ils doivent l'accepter. Est-ce qu'ils l'ont accepté ? Euh... plus ou moins. Je regarde les écrans : les spectateurs sont choqués, certains presque tristes. Les haut-parleurs sont redevenus bien silencieux. L'annonceur aussi a perdu de l'entrain.

— Alors comme ça... tu ne veux pas rester et être... notre champion ?

— Ce n'est pas que je ne veux pas, c'est que je ne peux pas rester. Je n'avais pas pensé à tout ça en entrant ici. Et puis je n'étais pas venu pour ça à la base, je vous l'ai dit.

— Mais... comment on va faire sans notre Champion pour nous divertir ?

Sa phrase laisse un nouveau silence glacial dans la salle. Qui aurait cru pouvoir voir autant de personnes être si touchées devant un tournoi de pierre-feuille-ciseaux ?

— Je crois que... que... c'est la première fois qu'un Champion nous abandonne.

L'annonceur s'arrête de parler. Je vois l'émotion dans ses yeux. C'est une façon de dire qu'il est à deux doigts de pleurer, et pas de joie. D'autres personnes fondent en larme derrière leurs écrans. Là, c'est vraiment dingue de voir autant de personnes si investies dans leur passion. Malheureusement, je ne peux pas rester avec eux. J'ai un autre avenir qui m'attend. Alors je pose le titre sur le sol du ring, puis je passe entre les cordes pour sortir de la chambre. »

— Voilà le jour où je suis devenu champion du monde, et où j'ai décidé d'abandonner mon titre en champion.

— T'as pas répondu à leur question, se permet de dire l'autre gars. Comment ils vont faire pour vivre leur passion ? Franchement, je ne suis pas sûr que ton attitude soit celle d'un champion. Tu as peut-être été un peu trop direct avec eux.

— Mais je n'avais pas vraiment le choix ! T'imagines si j'avais accepté de remettre le titre en jeu ? J'y serais peut-être encore à l'heure qu'il est ! Là, ils étaient sur le coup de l'émotion, mais je me suis dit qu'ils allaient trouver une solution pour s'en remettre. Je n'ai pas tué leur divertissement, ils ont forcément trouvé un moyen pour couronner un nouveau champion. Et au fond de moi, même si je suis parti, je me suis dit, qu'un jour, j'allais peut-être revenir les voir et, qui sait, remporter à nouveau mon titre. Ou du moins réessayé de les rendre heureux. Mais pour l'heure, j'avais mieux à faire. Donc je suis retourné dans le couloir, à la recherche d'informations sur mon rendez-vous.

« Dans le couloir, je regarde autour de moi : je ne vois rien de bien intéressant à l'horizon. Que des portes fermées qui n'ont pas de message à m'offrir. Je considère que j'ai fait le tour de cette partie du rez-de-chaussée, alors je retourne vers le hall. Maintenant, je dois aller autre part pour comprendre où m'attend mon possible futur employeur. »

Maintenant, à vous de choisir où le héros va se diriger.

Si vous ne vous y êtes pas encore rendu, vous pouvez aller vers le couloir de gauche (chap. 003, p.6). Attention, si vous y êtes déjà allés, vous ne pouvez pas y retourner.

L'autre option est de se diriger vers l'escalier qui mène au premier étage (chap. 020, p. 36).

Vous décidez de quitter l'hôtel.

« A ce moment précis, je me dis que je vais sûrement avoir du mal à trouver quelqu'un pour me guider dans cet hôtel. Cela m'effraie. Je sens que l'hôtel transpire la solitude et je ne suis pas prêt à la ressentir. En gros : il n'y a pas quelqu'un pour m'accueillir, je n'ai pas envie de chercher quelqu'un, je me dis que quelqu'un d'autre ira voir mon quelqu'un. Je fini par me dire que j'aurais d'autres entretiens ailleurs. Et je quitte l'hôtel. »

Le héros arrête son histoire ainsi. L'autre gars le regarde, étonné par la conclusion de l'histoire.

— Quoi ? C'est tout ? C'est ça l'histoire que tu voulais à tout prix me raconter ? Tu as un rendez-vous dans un hôtel, tu t'y rends, tu ne vois personne donc tu fais demi-tour et tu quittes l'hôtel ?

— Oui, c'est ça... je... je crois...

Et c'est ainsi que se conclue ce récit.

FIN

En espérant que ça vous avez aimé cette intrigue pleine de rebondissements !

...

...

...

Bon, plus sérieusement, vous vous attendez à quoi ?

L'intrigue de ce roman se passe dans l'hôtel, donc si vous quittez l'hôtel... eh bien vous loupez l'intrigue. Le héros doit avoir visité ce lieu pour ensuite raconter ce qu'il a vu. Donc, on va éviter de finir ainsi et on va reprendre depuis le début, vous voulez-bien ? Vous allez devoir vous accrocher et vous confronter au climat étrange de l'Hôtel Lugosi.

Retournez au moment où le héros entre dans l'hôtel (chap. 002, p.5), et faites un choix qui ne nécessite pas de retourner dehors. Car au prix où l'on paye les livres aujourd'hui, ce serait dommage d'arriver à une fin bâclée en moins de dix pages ! Allez, revenez en arrière et suivez cette aventure jusqu'à obtenir une conclusion plus convenable.

Vous vous dirigez vers les escaliers qui mènent au premier étage.

« Dans le hall d'entrée de l'Hôtel Lugosi, face à la grande porte principale, il y a une double porte battante, avec dessus un dessin d'un homme qui monte des marches d'escaliers. Vu ce qu'il se passe autour de moi, à savoir pas grand-chose, j'en déduis que le rez-de-chaussée n'a plus rien à m'apporter. Je me dis qu'aller au premier étage peut être une bonne idée, et je passe la porte.

Je monte les quelques marches de cette cage d'escalier pour arriver devant une nouvelle porte sur laquelle quelqu'un a écrit "Etage 1", au cas où on ne soit pas assez intelligent pour deviner quel étage se trouve au-dessus du rez-de-chaussée. Je passe la porte et je me retrouve dans un nouveau couloir, celui du premier étage, donc. C'est à nouveau un banal couloir d'hôtel, qui nous mène vers des portes, qui elles nous mènent sûrement vers des chambres. La moquette est un peu différente de celle du bas : elle est bleue et porte plusieurs motifs, certains imprimés volontairement, d'autres formés par la saleté qui vie ici désormais. Il y a quelques tableaux aux murs, des peintures sans valeur et pas très belles qui ont quand même le mérite de ne pas laisser les murs vides. Je vois aussi quelques présentoirs avec des plantes posées dessus, ce qui est un élément de déco que le rez-de-chaussée n'a pas. Puis j'arrête de m'intéresser à la décoration du lieu et je me reconcentre sur mon objectif.

J'avance dans le couloir. Jusqu'ici, l'affluence à cet étage est aussi impressionnante qu'en bas. Il faut croire que les hommes et femmes qui viennent dans cet hôtel passent le plus clair de leur temps dans leurs chambres... en supposant que des hommes et des femmes se trouvent à ce niveau. Pour en avoir la certitude, j'ai une méthode bien à moi.

— Hey ho ! Il y a quelqu'un ?

— Evidemment qu'il y a quelqu'un ! J'te signal qu'on est dans un hôtel ici ! S'il n'y avait personne, il serait fermé ! Sont stupides les gens d'nos jours !

Je suis un peu surpris de voir que mes cris font réagir quelqu'un. La voix qui a répondu à la mienne, celle d'une femme âgée, vient d'une chambre proche des escaliers, sur la droite. Je m'approche de la porte de cette chambre : maintenant que cette femme a commencé à interagir avec moi, je dois en profiter pour lui poser mes questions.

— Excusez-moi, mais je viens d'arriver dans cet hôtel et je recherche un certain...

— Bah rentre, me coupe la voix de l'autre côté du mur. On va pas faire la causette sans se voir. Si tu veux me dire quelque chose, dis le moi en face, ce sera plus simple pour se comprendre, et t'arrêteras de déranger le voisinage. Comme ça tout le monde est content.

Définitivement, je ne m'attendais pas à ce type de réaction de la part de mon interlocutrice. Mais c'est toujours mieux que de ne pas en avoir. De réaction, et d'interlocutrice. Sans rien dire, j'ouvre sa porte de chambre, je rentre, et je referme la porte.

Je découvre une chambre d'hôtel ordinaire, sûrement à prix moyen. L'ambiance est plutôt sombre et intime à l'intérieur : les rideaux cachent les fenêtres, seuls une lampe, quelques bougies, et des guirlandes posées ici et là, apportent un peu de lumière. Le lit et les meubles sont poussés au plus près du mur, pour prendre un minimum de place tout en étant utilisables. Une télévision, éteinte, est accrochée contre un mur. Et en entrant, je trouve que ça sent le renfermé. Une banale chambre d'hôtel, en somme.

Mais si cette chambre n'est pas très intéressante à décrire, la personne qui dort à l'intérieur et ce qu'elle a emmené avec elle le sont beaucoup plus. Assise sur une chaise, je vois une dame âgée, la soixantaine dépassée, le temps et les rides ont bien attaqué son visage. Elle est petite, elle porte des vêtements usés un peu trop grand pour elle, et elle ne se tient pas droite sur sa chaise. Autant dire qu'elle ne paye pas de mine, je la trouve presque un peu étangé, mais elle a l'air d'avoir encore de l'énergie en elle vu son regard et sa voix. Elle est

derrière une grande table placée au centre de la pièce, tel un bureau d'accueil, qui prend beaucoup trop de place dans cette petite chambre. Sur cette table se trouve une montagne d'objets. Des objets de toutes sortes. Des cartes. Des colliers. Une tasse de café. De la poudre. Des peluches. Des pierres. Des cendriers. Des briquets. Ou encore une boule de cristal, qui est sûrement une boule en verre ou en plastique en vérité. L'étrange collection de cette étrange dame donne à cette chambre une ambiance particulière, un peu mystique, presque surnaturelle... ou plutôt une ambiance d'halloween digne des vitrines des magasins à la fin du mois d'octobre. Il y a même de la fumée dans la pièce. Une apparition magique ? Non. Plutôt la fumée des cigarettes que la vieille dame fume sans arrêt depuis que je suis entré... En recevant cette fumée sur mon visage, je me rends compte que, depuis que je suis ici, je ne fais que regarder autour de moi sans rien dire. Je me demande qui, au final, paraît le plus étrange entre cette vieille dame et moi ?

— Bah alors, s'impatiente cette dame en voyant que je ne dis rien. Maintenant qu'on est là pour parler, tu parles plus ? Bah bravo, bonne idée mon p'tit gars ! Si j'avais su, je ne t'aurais pas fait rentrer ! Je serais resté pénarde au chaud dans mon lit, j'te le garanti !

Son franc-parler m'interpelle, mais pas autant que tous ses objets, que je n'arrive pas à quitter du regard. Elle a raison, si je suis entré chez elle, c'est pour lui parler.

— Vous... vous êtes une sorte... de voyante ?

— Attends un peu mon, p'tit gars : tu te poses réellement la question ou t'attends juste une confirmation ? T'as vraiment besoin que je réponde à ça ? Tu peux pas deviner tout seul ? Je confirme pour son franc-parler.

— Nan mais attention, je ne me moque pas, affirme-t-elle en tenant sa cigarette entre deux doigts pour la faire tourner sans arrêt pendant qu'elle parle. Moi, c'est mon métier de savoir qui sont les gens en un rien de temps, mais je sais que tout le monde n'est pas aussi doué que moi pour ça. N'empêche que là, t'as quand même deux trois indices qui devraient t'arracher un peu la rétine et t'éviter de poser des questions bêtes, tu ne penses pas ?

La première personne qui m'invite vraiment chez elle pour répondre à mes questions prétend être une voyante. Ça, je n'aurais pas pu le voir venir.

— Mais j'pense pas que t'es venu jusqu'ici pour parler de ma profession, n'est-ce-pas mon p'tit gars ?

— Euh... oui. C'est vrai. En fait, je...

— Et quand j'dis j'pense pas, j'veux dire que j'sais qu'c'est pas le cas, me coupe la voyante. J'suis voyante, j'te rappelle. C'est mon métier d'anticiper ce que vont faire ou penser les gens. Mais vas-y, explique-moi tout.

— Alors... pour résumer : je suis venu à l'Hôtel Lugosi parce que j'ai un rendez-vous avec un certain Monsieur Landau. Je ne le connais pas, on ne s'est jamais vu, mais on doit se rencontrer pour un entretien professionnel. Sauf que dans le hall d'entrée, il n'y avait personne pour m'accueillir. Du coup, j'avance dans l'hôtel en essayant de trouver quelqu'un qui peut m'aider et m'indiquer où aller.

— Ouais. Bah c'est ce que j'disais. Tout ça, j'le savais d'jà. Tu m'as rien appris, mon p'tit gars. Ça devient presque ennuyant de tout voir à l'avance comme ça.

— Ah. Eh bien... désolé ?

Pourquoi est-ce que je m'excuse ? Aucune idée. Je dis ce qui me passe par la tête.

— Bah, pas la peine de t'excuser, me lance la voyante tout en reprenant une bouffée de cigarette, que je reprends aussi vu qu'elle souffle dans ma direction. J'ai l'habitude des gens comme toi, tu sais. Ceux qui cherchent désespérément un truc. Vous finissez toujours devant ma porte. Et j'vous ouvre. C'est comme ça. C'est la vie que j'ai choisie... enfin j'l'ai pas vraiment choisie. On s'éveille pas un matin en se disant qu'on va devenir voyante, t'imagines bien. Mais ça me dérange pas trop de faire ça. Je me dis qu'y a pire dans la vie.

Elle se met à tousser à cause de sa cigarette, ce qui me permet d'intervenir.

— Et du coup ? Vous pouvez m'aider ? Vous savez où je dois aller ?

— Oh, tu sais, j'sais pleins de choses que tu ne sais pas. Je sais qu'tu vas le rencontrer, ton Landau. Je sais qu'il t'attend en ce moment même, là, pendant qu'on parle. Et j'sais qu'il est prêt à te recevoir. Et j'sais aussi qu'avant d'arriver face à lui, tu vas rencontrer deux trois autres personnes. A commencer par moi, mais ça, tu le sais déjà, vu que t'es là, hein ? Mais moi, j'le savais avant que t'arrives. Et ouais mon p'tit gars, c'est ça quand on est du métier.

— Ah. Et du coup, si vous le savez, vous pouvez me dire où je dois me rendre ?

Elle ignore ma question. Elle finit sa cigarette et l'écrase dans un cendrier. Puis elle en reprend une, qu'elle allume et qu'elle commence à consommer sans attendre. Elle reprend aussi la parole.

— Dis-moi, mon p'tit gars : tu veux connaître ton avenir ?

— Mon avenir ? Eh bien... là, je voudrais surtout savoir où aller. Donc si ça fait partie de mon avenir, pourquoi pas, mais...

— Non, non, ton vrai avenir. Celui qui viendra dans longtemps. Ton futur, si tu préfères. Même si j'aime pas trop ce terme. Ça fait pompeux de dire qu'on peut voir le futur. En gros, j'te parle de c'que tu vas devenir. Argent, santé, amour, et tout le blabla qui tracasse la ménagère de base. Bah moi, j'peux t'le dire, ton avenir, si tu le veux.

— C'est gentil, mais je ne suis pas vraiment venu pour ça. Je dois absolument me rendre à ce rendez-vous, donc si vous pouvez juste me dire où il est, je pense que ça me suffira.

— Alors comme ça, tu refuserais une telle proposition, mon p'tit gars ?

Sa réaction me surprend. J'allais me justifier, mais elle ne m'en laisse pas l'occasion.

— Oh et puis tiens, pour une fois, j'vais pas laisser le choix au client ! T'es venu pour des réponses, mon p'tit gars ? Et bah j'vais t'en donner des réponses. Bien plus que celles que t'es venu chercher. C'est cadeau, c'est la maison qui régale.

— Mais je...

— Y'a pas de mais avec les voyantes, y a que des certitudes. Alors prend place, mon p'tit gars, et observe bien : il est temps de connaître ton avenir.

Apparemment, je n'ai pas le choix : si je veux obtenir quelques explications, je vais devoir faire ce que me dit cette voyante... Et là, je vais te demander de me croire : même si c'est difficile à imaginer, tout ce que je vais te détailler s'est réellement passé.

Sans savoir si j'ai réellement envie de connaître mon avenir, la voyante tend ses mains vers la table. Après quelques secondes de concentration, une sorte d'aura lumineuse commence à l'entourer. Ensuite, de la fumée atterrit dans la pièce... enfin elle s'ajoute à celle des cigarettes, car cette fois, oui, c'est une fumée surnaturelle qui arrive. Je ne comprends pas comment ni pourquoi, mais la table se met à trembler, la voyante est obligée de la maintenir pour qu'elle arrête de bouger. Des objets volent dans la pièce. Des livres chutent des étagères. Des feuilles flottent autour de nous. Les cartes qui étaient sur la table se surélèvent dans les airs. Les cendriers se renversent sur la moquette. Tout se passe comme dans un mauvais film fantastique, mais c'est beaucoup plus saisissant à voir en vrai. Car je le redis encore une fois, mais j'ai vraiment vu tout ce que je te raconte.

Cette mise en scène dure quelques longues secondes, puis l'atmosphère vient progressivement se calmer. Certains objets retournent à leurs places, d'autres restent au sol. La voyante n'a plus d'aura étrange autour d'elle, et elle n'a plus besoin de maintenir la table. Elle reprend son souffle. Et une cigarette. Je regarde devant nous : trois cartes sont sorties de leur paquet pour s'aligner sur le bois de la table, face retournée. Et moi, je suis totalement choqué par l'improbable séquence surnaturelle que je viens de voir. La voyante, elle, n'est pas plus étonnée que ça.

— Bah quoi ? se moque-t-elle une fois totalement revenue à la normale. Pourquoi t'es tout pâle, mon p'tit gars ? T'avais jamais vu un truc magique de ta vie ? J'veux dire, à part dans les films ?

— Pas... pas comme ça, non.

— Bah maintenant c'est fait.

Bon, ok, cette voyante peut faire des trucs bien étranges, ça, je l'ai vu. Mais pour le moment, elle ne m'a toujours pas aidé à trouver mon rendez-vous. Je la regarde : elle est prête à me montrer ses autres dons.

— Bien. Il est donc temps de connaître ton avenir, m'affirme-t-elle, toujours assise derrière sa table. Vas-y, choisis une carte.

Malgré la folle scène que je viens de vivre, je n'ai pas perdu mon sens de la logique, et je me sens obligé de lui poser de nouvelles questions.

— Mais vous n'avez pas dit que vous saviez déjà tout ? Vous avez besoin de tous ces effets et de ces cartes pour savoir ce qui va m'arriver ?

— Ah parce que t'es devenu medium, maintenant ? Tu veux m'apprendre mon métier ? C'est dingue ça ! Vous, les jeunes d'aujourd'hui, vous pensez toujours tout savoir ! Faites gaffe à c'que vous dites, ça peut être blessant. Si j'te dis de retourner une carte, c'est que tu dois retourner une carte, et puis c'est tout ! Cherches pas à comprendre, mon p'tit gars, t'y arriveras pas.

En fumant sa cigarette, elle se calme. Puis, de sa voix cassée et fatiguée par tous les événements qu'elle a vécus, que ce soit aujourd'hui ou dans sa vie, elle me demande :

— Alors, tu prends laquelle ? »

Quelle carte le héros va-t-il retourner ? Vous devez choisir parmi les trois posées sur la table de la voyante.

Vous pouvez retourner la carte de gauche (chap. 021, p.40), celle du milieu (chap. 022, p. 42) ou celle de droite (chap. 023, p. 44).

Choisissez la carte que vous voulez, puis dirigez-vous vers le chapitre qui correspond à votre choix.

Vous choisissez la carte de gauche.

Le héros est assis face à l'autre gars. Les deux hommes sont très impliqués dans l'aventure que le premier raconte et que le second écoute. Le premier fait une pause dans son exposition le temps de boire un verre d'eau. Le second le regarde boire et montre des signes d'impatiences, sûrement parce qu'il a hâte d'entendre la suite. Il ne dit rien, pour ne pas contrarier le héros, qui finit par reposer son verre et reprendre son récit :

« Je m'assoie sur une chaise, face à la table, face à cette voyante, et face à la fumée de sa dernière cigarette. La voyante attend ma décision, que je finis par prendre : je pose ma main droite sur la première des trois cartes, celle de gauche. La voyante suit mon geste du regard, puis me regarde.

— Vas-y, retourne-là. Si c'est celle-ci que tu choisis, alors c'est celle qui te correspond. Regarde ce qu'il y a derrière.

Je retourne la carte. Ce n'est pas une carte que j'ai l'habitude de voir. Elle ne sort pas d'un jeu traditionnel de cinquante-quatre cartes avec du pic, du carreau, du cœur, ou du trèfle. Elle ne vient pas non plus d'un jeu de tarot. Le personnage qui est représenté dessus est une chouette. Ou un hibou. Je ne connais pas la différence entre les deux, et je pense que ça n'a pas la moindre importance dans ce cas précis. C'est une chouette peinte de nuit, qui s'envole de son arbre pour se diriger vers la lune. Un joli dessin sur une carte... qui est censé me donner mon avenir. Difficile de savoir ce qu'elle doit signifier sans les explications complémentaires de la voyante.

— C'est... un hibou ?

— Mouais, me répond la voyante en découvrant elle aussi la carte que j'ai retournée. Je crois qu'on peut appeler ça comme ça.

— Et quel est le rapport entre ce hibou et mon avenir ?

— Bah y en a pas.

J'oublie la carte et je relève ma tête pour regarder la voyante

— Comment ça il n'y a pas de rapport ?

— J'dis que y a pas de rapport, parce qu'y a pas de rapport.

— Je vous avoue que j'ai un peu de mal à comprendre.

— Mon p'tit gars, pour te résumer la situation avec les mots les plus simples que je connaisse, je dois te dire que... t'avais raison. Les cartes, les trucs qui volent, la table qui bougent, tout ça, ça sert à rien. Mais avoue que ça en jette pas mal ? Ça fait mieux que d'être juste là à dire que les gens vont agir comme si, qu'ils vont devenir comme ça, devant une pauvre table dans une pauvre chambre d'hôtel. Nan, là, au moins, ça met tout de suite dans l'ambiance. Je t'avoue que j'suis pas peu fière du rendu. Faut voir grand dans la vie ! Quitte à voyager à travers l'avenir dans une chambre d'hôtel, autant en choisir une qui ait d'la gueule !

— Ok... et donc... pour le hibou ?

— Bah j'aime bien les hiboux, c'est tout. J'en avais un avant. Il s'appelait Archimède. Je l'ai trouvé dehors, tout amoché un jour où il se battait avec un nombre de pies impressionnant. Je l'ai recueilli, et je l'ai gardé. Il dormait là, avec moi, dans la chambre. Enfin il dormait dans sa cage, pas dans mon lit, ce serait bizarre sinon, tu penses. Mais là, il est mort. Il aura eu une bonne vie, Archimède. Je l'aimais bien. Il était fort pour trouver des trucs... comme les pies... enfin. Du coup, j'ai fait des cartes avec sa tête dessus. Parce que ça permet d'impliquer un peu plus les clients. Ils pensent qu'ils vont avoir un choix à faire qui peut changer leur avenir. Ah ! Vous êtes un peu naïf, de temps en temps, vous les clients.

— Donc au final, vous ne connaissez pas vraiment mon avenir ?

— Non mais oh ! s'énerve la voyante. Pour qui tu me prends ! Traite moi de menteuse pendant qu't'y es ! Bien sûr que j'le connais, ton avenir. Je pensais qu't'avais compris que j'étais une vraie voyante. J'pensais pas que ça mettrait autant de temps avant d'être imprimé dans ton cerveau.

Je ne sais plus trop quoi penser de la situation. Ni de cette étonnante voyante.

— Ecoute-moi bien ! s'exclame-t-elle en en tapant du poing sur la table pour que je reste attentif à son propos. J'vais t'le dire, moi, ton avenir.

Elle avait déjà ma curiosité et mon attention. Eh bien elle l'a encore.

— Tu vas devenir quelqu'un d'important. Quelqu'un de célèbre. De reconnu là où tu seras. Donc forcément, tu seras riche. Et tout ça va t'arriver plus vite que ce que tu ne penses.

Elle arrête de parler. Je ne dis rien. La voyante voit bien à mon visage que je ne suis pas tout à fait convaincu par ses prédictions. Alors elle se remet, encore, à parler.

— Ouais, je sais, mon p'tit gars, tu penses que j'te mens, que j't'ai prédit ce que dirais n'importe quelle medium en toc à n'importe quel pecnot qu'elle voit débarquer chez elle. Le genre d'arnaqueuses qu'on voit au dos des magazines télé. Celles qui te prennent un euro la minute pour te raconter n'importe quoi. Voir plus qu'un euro, des fois ! Moi, ça me révolte ces trucs-là ! Ces gens, ils font honte à ma profession. Ouais, j'ai pas peur des mots, c'est honteux. Mais moi, j'suis pas comme ça. J'ai des vrais dons, moi. C'que j't'ai dit, c'est la vérité. Rien que la vérité. Promis. Bon après tu me crois ou me crois pas, mon p'tit gars, ça, ça te regarde. Mais tout c'que j'ai dit, bah c'est vrai. Voilà.

Pendant son monologue, je réfléchis, et je me dis que savoir si elle ce qu'elle me prédit est vrai ou non n'a pas beaucoup d'importance. Car dans tous les cas, je ne suis pas plus avancé concernant mon rendez-vous. J'en conclus que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me lever de cette chaise, et de chercher des informations ailleurs.

— Bon, bah merci. J'espère que tout ça m'arrivera. En attendant, il faut vraiment que j'aille à mon rendez-vous, donc je ne vais pas rester beaucoup plus longtemps.

— Hey ! Attends un peu ! Tu veux partir maintenant ? Mais qui t'as dit que je t'ai tout raconté ? T'as pas encore vu toutes de mes capacités, mon p'tit gars !

Je me demande ce que cette voyante va encore inventer.

— Tu me prends pour une folle qui raconte n'importe quoi, c'est ça ? Tu penses que j'ai pas vraiment de pouvoirs ? Que mes prédictions, les cartes, tout ça, c'est du pipeau, hein ? Bah tu vas voir c'que tu vas voir ! J'vais t'les montrer, mes pouvoirs, tiens !

Elle se lève, écrase sa cigarette, puis pousse la table vers le lit pour gagner de la place.

— Parce que j'en ai un qu'est pas mal visuel. Il va te plaire, celui-là, mon p'tit gars !

— Non mais là je vais vraiment devoir...

— Ecoute-moi bien : je peux puiser à l'intérieur de l'esprit de n'importe quelle personne, et lui montrer ce qu'elle souhaite réellement, ou ce qu'elle ne veut pas par-dessus tout. Bon en gros : quand je vois quelqu'un, j'peux lui montrer son plus grand rêve, ou son pire cauchemar. Comme ça, j'le dévoile devant lui, ça prend vie dans la pièce. Intéressant, hein ? Elles proposent pas ça, les voyantes des magazines, n'est-ce pas, mon p'tit gars ?

Je suis debout dans la pièce, prêt à partir, mais cette petite dame essaye tant bien que mal de garder mon attention.

— Je t'offre une chance unique de découvrir devant tes yeux ce qu'il y a d'enfoui au plus profond de toi. Alors, ça t'intéresse, mon p'tit gars ? Tu veux voir ton pire cauchemar de tes propres yeux, ou tu préfères observer le grand rêve qui sommeille en toi ?

Que répond le héros à la voyante ? Plusieurs choix s'offrent à vous : vous pouvez lui demander de vous montrer votre plus grand rêve (chap. 024, p. 46), ou bien votre pire cauchemar (chap. 025, p. 49). Mais vous pouvez aussi refuser sa proposition et décider de partir de chez elle (chap. 026, p. 52).

Vous choisissez la carte du milieu.

Le héros est assis face à l'autre gars. Les deux hommes sont très impliqués dans l'aventure que le premier raconte et que le second écoute. Le premier fait une pause dans son exposition le temps de boire un verre d'eau. Le second le regarde boire et montre des signes d'impatiences, sûrement parce qu'il a hâte d'entendre la suite. Il ne dit rien, pour ne pas contrarier le héros, qui finit par reposer son verre et reprendre son récit :

« Je m'assoie sur une chaise, face à la table, face à cette voyante, et face à la fumée de sa dernière cigarette. La voyante attend ma décision, que je finis par prendre : je pose ma main droite sur le dos de la carte du milieu. La voyante suit mon geste du regard, puis me regarde.

— Vas-y, retourne-là. Si c'est celle-ci que tu choisis, alors c'est celle qui te correspond. Regarde ce qu'il y a derrière.

Je retourne la carte. Je connais le personnage qui est représenté dessus. Même sans connaître en détail sa signification, je sais que j'aurais préféré retourner un autre personnage.

— Ah ouais, réagit la voyante en découvrant comme moi la forme qui se cachait derrière la carte. Y a pas de doute : c'est un bouffon.

La carte représente effectivement un homme habillé comme les bouffons du moyen-âge. Un habit à deux couleurs, jaune à gauche, rouge à droite. Sur sa tête, un chapeau avec des sortes d'oreilles pointues ornées de clochettes. Dans une de ses mains, un sceptre ridicule dont l'utilité m'échappe. C'est bien la représentation la plus répandue d'un bouffon.

— Comment ça, un bouffon ? Qu'est-ce que ça signifie concernant mon avenir ?

— Oh toi, j'vois bien l'image qui te vient en tête, affirme la voyante d'un ton concerné en ayant le visage de quelqu'un qui essaye de cacher la vérité. Tout de suite, voir un bouffon sur une carte qui doit nous aiguiller sur notre avenir, ça inquiète. Parce que toi, quand on t'dis bouffon, ça t'évoque le ridicule. Tu penses à un môme un peu rigolo, celui qu'les gens regardent de haut. En gros, tu ne vois rien de positif. Mais attention, faut pas te méprendre ! Un bouffon, c'est pas ça ! Enfin, nous, les voyantes, on ne le voit pas comme ça. Parce qu'un bouffon, pour nous, c'est celui qui travaille. C'est celui qui donne tout pour divertir les gens, pour marquer leurs vies. C'est celui qui n'attend rien en retour d'une bonne action. C'est celui qui ne veut pas dépendre des autres. C'est celui qui se bat pour arriver à ses fins. C'est celui qui se donne à fond dans tous les moments de son existence, même les plus difficiles. Alors, ouais, dans un premier temps, on a l'image d'un gars qui danse pour amuser la galerie, qui fait son petit numéro pour prendre ses sous puis qui s'en va. Pourtant, ce serait dommage de le limiter à ça, ce petit bouffon. Donc, non, en voyance, retourner le bouffon, ce n'est pas forcément négatif, mon p'tit gars. C'est bien plus que ça.

Elle s'enfonce dans son siège et se met à souffler. Dans le vide, puis sur sa cigarette. Comme si elle avait dû donner de sa personne pour rattraper quelque chose. Je commence vraiment à douter de l'honnêteté et des capacités de cette voyante.

— Mais concrètement, qu'est-ce que ça signifie pour mon avenir ?

— Oh, eh, dis, tu veux pas que j'te raconte ce que tu vas bouffer demain midi tant qu't'y es ? C'est possible de laisser un peu de place à l'interprétation ? Alors, ouais, t'as retourné le bouffon. Bah qu'est-ce tu veux qu'j'te dise ? J'y suis pour rien, moi ! Si tu voulais autre chose, fallait choisir une autre carte ! Après, t'interprète ça comme tu veux, c'est pas mes oignons. J'ai fait ma partie du boulot, faut pas trop m'en demander non plus !

Définitivement, cette voyante ne peut rien m'apporter de concret. Ce n'est pas en retournant ses cartes que je vais en savoir plus sur mon rendez-vous. Alors je me lève de ma chaise.

— Bah, tu vas où ? me demande-t-elle, surprise de me voir me lever.

— Je suis désolé, mais je ne vais pas pouvoir rester. C'est très gentil à vous de m'avoir accordé de votre temps, vraiment, merci pour les cartes, l'avenir, et... tous les autres trucs. Seulement, il faut que j'aille à mon rendez-vous, je ne dois pas être en retard.

Je suis prêt à partir, mais la voyante enchaîne très vite pour m'en empêcher.

— Hey ! Attends un peu ! Qui t'as dit que je t'ai tout raconté ? T'as pas encore vu toutes de mes capacités, mon p'tit gars !

Je me demande ce qu'elle va encore inventer.

— Tu me prends pour une folle qui raconte n'importe quoi, c'est ça ? Tu penses que j'ai pas vraiment de pouvoirs ? Que mes prédictions, les cartes, tout ça, c'est du pipeau, hein ? Bah tu vas voir c'que tu vas voir ! J'vais t'les montrer, mes pouvoirs, tiens !

Elle se lève, écrase sa cigarette, puis pousse la table vers le lit pour gagner de la place.

— Parce que j'en ai un qu'est pas mal visuel. Il va te plaire, celui-là, mon p'tit gars !

— Non mais là je vais vraiment devoir...

— Ecoute-moi bien : je peux puiser à l'intérieur de l'esprit de n'importe quelle personne, et lui montrer ce qu'elle souhaite réellement, ou ce qu'elle ne veut pas par-dessus tout. Bon en gros : quand je vois quelqu'un, j'peux lui montrer son plus grand rêve, ou son pire cauchemar. Comme ça, j'le dévoile devant lui, ça prend vie dans la pièce. Intéressant, hein ? Elles proposent pas ça, les voyantes des magazines, n'est-ce pas, mon p'tit gars ?

Je suis debout dans la pièce, prêt à partir, mais cette petite dame essaye tant bien que mal de garder mon attention.

— Je t'offre une chance unique de découvrir devant tes yeux ce qu'il y a d'enfoui au plus profond de toi. Alors, ça t'intéresse, mon p'tit gars ? Tu veux voir ton pire cauchemar de tes propres yeux, ou tu préfères observer le grand rêve qui sommeille en toi ?

Que répond le héros à la voyante ? Plusieurs choix s'offrent à vous : vous pouvez lui demander de vous montrer votre plus grand rêve (chap. 024, p. 46), ou bien votre pire cauchemar (chap. 025, p. 49). Mais vous pouvez aussi refuser sa proposition et décider de partir de chez elle (chap. 026, p. 52).

Vous choisissez la carte de droite.

Le héros est assis face à l'autre gars. Les deux hommes sont très impliqués dans l'aventure que le premier raconte et que le second écoute. Le premier fait une pause dans son exposition le temps de boire un verre d'eau. Le second le regarde boire et montre des signes d'impatiences, sûrement parce qu'il a hâte d'entendre la suite. Il ne dit rien, pour ne pas contrarier le héros, qui finit par reposer son verre et reprendre son récit :

« Je m'assoie sur une chaise, face à la table, face à cette voyante, et face à la fumée de sa dernière cigarette. La voyante attend ma décision, que je finis par prendre : je pose une de mes mains sur la carte qui se trouve à ma droite. La voyante suit mon geste du regard, puis me regarde.

— Vas-y, retourne-là. Si c'est celle-ci que tu choisis, alors c'est celle qui te correspond. Regarde ce qu'il y a derrière.

Je retourne la carte. Sur sa face, je peux observer un vieux monsieur en armure, d'une allure guerrière, assis sur un trône avec une épée dans la main et une couronne sur sa tête.

— Haha ! Je le savais ! affirme la voyante, plein d'entrain et d'enthousiasme en découvrant la carte retournée. Le roi, c'était évident !

Elle se penche vers moi. Comme si elle avait quelque chose d'important à m'annoncer, elle fixe mes yeux avec les siens... car l'inverse serait beaucoup plus perturbant...

— Le roi, il représente, bien sûr, le succès, la puissance et la richesse, poursuit la voyante. Le succès, parce que tu vas réussir ce que tu entreprendras. On va te laisser ta chance dans un poste à haute importance, et tu vas performer dans tous les domaines demandés par ce travail. La puissance, parce que tu vas devenir quelqu'un d'important. Tu auras du pouvoir, tu vas compter dans l'avenir de beaucoup de personnes, tu seras aimé et utile pour un paquet de gens. La richesse, parce que de tout cela découle forcément l'argent. Tu n'auras pas de soucis à te faire de ce côté, tu auras les moyens de t'offrir tout ce que tu souhaites. Oh et je pourrais ajouter l'amour, mais pour ça, tu feras tes choix, hein, j'vais pas tout te dicter non plus.

C'est bien beau ce que m'affirme cette voyante, mais rien ne prouve que ses prédictions vont se réaliser un jour. Je me fais cette réflexion dans ma tête, et je ne sais pas comment c'est possible, mais j'ai l'impression que la voyante a deviné ce que je pensais.

— Oh toi, je sais ce que tu te dis ! C'est trop beau pour être vrai, c'est ça ? Et pourtant ! J'sais que ça peut faire cliché de retourner le roi. Forcément, tu retournes une carte et paf, c'est un machin super positif qui te vend du rêve par cargaison de douze tonnes. Tout le monde aimerait qu'on lui dise qu'il va réussir sa vie. Et c'est ce que te dirais n'importe quelle arnaqueuse à n'importe quel client qui débarquerait chez elle. Mais là, bah y a pas d'arnaque. Les cartes, elles mentent jamais. Les médiums qui n'en veulent que pour ton argent, ouais, elles, elles mentent. Mais moi et mes cartes, non. J't'ai même pas demandé d'argent, c'est dire ! Donc ouais, estime-toi heureux, on dirait bien qu'un futur radieux t'attends, mon p'tit gars. Le succès, tout ça. Après, est-ce que ça a un rapport avec ce que te propose ton Monsieur Landau ? Ça, c'est l'avenir qui le décidera, comme on dit. Même si ton avenir a déjà décidé, comme j'te l'ai dit.

Elle arrête de parler, avec un grand sourire sur son visage. Tout en restant assise, elle commence à remettre les objets tombés à leur place. Elle est convaincue et satisfaite par ce qu'elle affirme. Moi, beaucoup moins. Car, au final, elle ne m'a donné aucune information sur le lieu de mon rendez-vous. Peut-être que je perds mon temps ici. Alors, je me dis que je ferais mieux de partir, et je me lève de ma chaise.

— Bah, tu vas où ? me demande-t-elle, surprise de me voir me lever.

— Je suis désolé, mais je ne vais pas pouvoir rester. C'est très gentil à vous de m'avoir accordé de votre temps, vraiment, merci pour les cartes, l'avenir et tous les autres trucs. Seulement, il faut que j'aille à mon rendez-vous, je ne dois pas être en retard.

Je suis prêt à partir, mais la voyante enchaîne très vite pour m'en empêcher.

— Hey ! Attends un peu ! Qui t'as dit que je t'ai tout raconté ? T'as pas encore vu toutes de mes capacités, mon p'tit gars !

Je me demande ce qu'elle va encore inventer.

— Tu me prends pour une folle qui raconte n'importe quoi, c'est ça ? Tu penses que j'ai pas vraiment de pouvoirs ? Que mes prédictions, les cartes, tout ça, c'est du pipeau, hein ? Bah tu vas voir c'que tu vas voir ! J'vais t'les montrer, mes pouvoirs, tiens !

Elle se lève, écrase sa cigarette, puis pousse la table vers le lit pour gagner de la place.

— Parce que j'en ai un qu'est pas mal visuel. Il va te plaire, celui-là, mon p'tit gars !

— Non mais là je vais vraiment devoir...

— Ecoute-moi bien : je peux puiser à l'intérieur de l'esprit de n'importe quelle personne, et lui montrer ce qu'elle souhaite réellement, ou ce qu'elle ne veut pas par-dessus tout. Bon en gros : quand je vois quelqu'un, j peux lui montrer son plus grand rêve, ou son pire cauchemar. Comme ça, j'le dévoile devant lui, ça prend vie dans la pièce. Intéressant, hein ? Elles proposent pas ça, les voyantes des magazines, n'est-ce pas, mon p'tit gars ?

Je suis debout dans la pièce, prêt à partir, mais cette petite dame essaye tant bien que mal de garder mon attention.

— Je t'offre une chance unique de découvrir devant tes yeux ce qu'il y a d'enfoui au plus profond de toi. Alors, ça t'intéresse, mon p'tit gars ? Tu veux voir ton pire cauchemar de tes propres yeux, ou tu préfères observer le grand rêve qui sommeille en toi ?

Que répond le héros à la voyante ? Plusieurs choix s'offrent à vous : vous pouvez lui demander de vous montrer votre plus grand rêve (chap. 024, p. 46), ou bien votre pire cauchemar (chap. 025, p. 49). Mais vous pouvez aussi refuser sa proposition et décider de partir de chez elle (chap. 026, p. 52).

Vous acceptez que la voyante vous montre votre plus grand rêve.

« Je suis prêt à sortir de la chambre, mais je dois avouer que cette drôle de proposition finit par m'intriguer. Voire par me tenter. Il faut dire que ce n'est pas une proposition qu'on reçoit souvent. Voir ses rêves ou ses cauchemars, qui n'en a jamais rêvé ? Ou cauchemardé ?

Je décide au dernier moment de revenir sur ma décision, et sur mes pas.

— C'est d'accord. J'accepte votre proposition.

— Parfait, se satisfait la voyante. Je savais que l'idée te plairait. Faut dire que c'est pas une proposition qu'on reçoit souvent, pas vrai mon p'tit gars ?

Je vais finir par croire qu'elle peut réellement lire dans mes pensées.

— Que veux-tu découvrir ? Ton plus grand rêve ? Ou ton plus grand cauchemar ?

J'ai choisi le rêve.

— Non attends, exige la voyante en mettant sa main devant ma bouche pour m'empêcher de répondre trop vite. Laisse-moi deviner. Je vois que... oui... c'est ça : le rêve ! Tu ne veux pas découvrir ce qui t'effraye. Tu veux voir le positif. Que j'te dévoile ce qui t'amine vraiment, au plus profond de ton être. Tu veux apercevoir le but réel de ton existante. Tu te dis : « Mais c'est vrai ça, quel est mon rêve ? Et s'il se réalise, quelles en sont les conséquences ? » C'est tout toi, ça ! Evidemment que tu choisis le rêve, j'me trompe ?

A force de deviner ce que je pense, cette voyante commence à me faire de plus en plus peur, mais je ne lui dis pas... ceci dit, elle l'a peut-être déjà deviné.

— Oui, je souhaite voir mon plus grand rêve.

— C'est bien ce que je pensais ! Alors, mon p'tit gars : tu vois qu'elle a pas totalement perdu la boule, la mamie, et qu'elle arrive encore à deviner deux trois trucs.

— Je... je n'en ai jamais douté.

Je suis un très mauvais menteur.

— Ouais, à d'autres. Mais pour l'instant, t'as eu qu'l'apéritif. Prépare-toi à voir de la vraie voyance, celle qui claque, qui en met plein les yeux. Donne-moi tes mains.

J'avance mes mains vers la voyante. Elle me les attrape.

— Laisse-moi me concentrer deux minutes. Et après j'te laisserais voir le show, tu m'en diras des nouvelles, mon p'tit gars.

Je suis debout, face à cette voyante qui me tient les mains. Avec le recul, je me demande ce qu'il y a de plus absurde entre croire qu'on peut me projeter mon plus grand rêve, ou finir main dans la main avec une vieille cartomancienne qui fait croire ce qu'elle veut à ses clients. J'ai ma petite idée sur la réponse.

La voyante ne parle plus. Elle a les yeux fermés. Sa tête fait des petits mouvements incontrôlés, comme si quelque chose commençait à prendre son contrôle. Elle se concentre. Ces quelques secondes de préparations ont l'air nécessaires et importantes pour la suite de son opération. Et je l'espère bien, car pour le moment, je ne comprends pas ce qu'elle fabrique.

Elle finit enfin à rouvrir ses yeux. Elle lâche mes mains et fait quelques pas en arrière pour retrouver son équilibre, comme si elle avait puisé trop d'énergies en elle.

— Si ça t'dérange pas, j'vais m'asseoir. Ce sera moins crevant comme ça. C'est pas fait pour les vieilles comme moi, tous ces trucs de lire l'avenir et de fouiller dans l'esprit des autres, j'te le dit ! Faudrait qu'les jeunes se décident à prendre la relève. Fin moi, j'suis pas contre.

Elle s'approche de son lit et s'assoit sur son bord. Moi, je reste debout au milieu de la chambre. Tous les meubles sont près des murs, la voyante aussi... il faut dire qu'elle fait presque partie des meubles. Il y a un grand espace vide face à moi. Je devine qu'il va vite être rempli par une apparition surnaturelle, même si j'ai encore un peu de mal à le croire.

— Bien. Mon p'tit gars, je pense qu'il est temps. Tu es prêt ?

Je lui réponds sans la moindre hésitation, avec beaucoup de curiosité et une pointe d'inquiétude.

— Oui, je suis prêt.

— Alors j'pense qu'on peut y aller, m'annonce la voyante. Tu ignores le grand rêve qui sommeille en toi. Il est temps de te le révéler.

La voyante tend ses bras. Son regard se change peu à peu, pour au final avoir une teinte qu'aucun être humain ne peut avoir naturellement. Le blanc de ses yeux commence à s'étendre pour prendre la place de l'iris et s'approcher des pupilles. De la fumée vient remplir l'air de la pièce, sortie de nulle part, même pas d'une cigarette. Elle virevolte dans l'air pour former un cercle qui flotte parmi le vide. Au milieu de ce cercle, une image apparaît progressivement. Je commence à voir des éléments bouger à l'intérieur. C'est une vision qui apparaît. Si je comprends bien, c'est mon plus grand rêve qui s'affiche devant moi. »

Le héros marque une nouvelle pause. Il voit bien que l'autre gars n'est pas convaincu par son histoire.

— Ok, vas-y, tu as le droit à une autre remarque.

— De la fumée qui bouge toute seule ? Des apparitions ? Une mamie qui voit dans le futur ? T'es sûr que ce n'est pas toi le menteur dans l'histoire ? demande l'autre gars.

— Tout ce que je te racontes est vrai et tu vas devoir l'accepter.

— Mais tu vas me faire croire que tu n'as pas eu peur en voyant tous ces trucs bizarres ? T'es pas plus surpris que ça ? Tu n'as pas eu envie de partir en courant ?

— J'y ai pensé. Mais non. Je ne suis pas vraiment effrayé. Je suis plutôt... subjugué. Intrigué. J'ai presque envie d'en voir plus. Si tous ces événements surnaturels peuvent exister ici, alors comment ne pas avoir envie d'en profiter ? De les voir de mes propres yeux ? Pourquoi doivent-ils forcément nous apeurer ? Et si un peu de fumée qui vole comme par miracle dans une chambre d'hôtel te paraît impossible à voir dans le monde réel, attends-toi à ne pas être prêt pour la suite !

« Mon plus grand rêve commence à prendre forme. Je le regarde.

Je vois un grand paysage de nature. Une impressionnante étendue d'herbe. Avec des arbres. Et même des fleurs. Sous un beau soleil et un ciel bleu. Rien de construit par l'homme à l'horizon. Au milieu de cet environnement, il y a un vieil homme. Il marche. Vers je ne sais où. Mais il marche. Sur l'herbe. Il observe. Il avance. Puis il s'arrête. Net. Il reste immobile. Il lève ses bras vers le ciel. Et en un instant, de la lumière sort du bout de ses bras. Beaucoup de lumière. Il a comme une boule d'énergie au-dessus de sa tête. Cette énergie, elle attire des choses. Le vent vient rentrer dans la boule d'énergie en premier. Après le vent, ce sont des objets de toutes sortes qui viennent s'y amasser. Des vêtements. Des ustensiles. Des lettres. Et d'autres choses. Après les objets, je vois des pièces de monnaie et des billets de banque rejoindre le dessus de la tête du vieillard. L'argent se démarque du reste. Après l'argent, ce sont enfin des habitations qui rejoignent ce gigantesque et absurde tas de matériel. Des maisons qui rejoignent le reste, dans les airs, au-dessus du crane de cet inconnu. Ensuite, tous les objets au bout de ses bras, le vieillard se met à marcher. Il avance en contrôlant tout ce qu'il a amassé comme par magie. Enfin, un enfant arrive face à lui. Il ne rejoint pas le reste des objets. L'enfant s'arrête. Le vieil homme s'arrête. L'homme regarde l'enfant. L'enfant regarde l'homme. Le grand-père décide de prendre tous les objets qui trônent au-dessus lui. Et, d'un mouvement violent et fracassant, il lance cette tonne de choses sur le visage de l'enfant. Il reçoit tout, d'un coup. Tout est sur lui. Tout est à lui. Voilà ce que je vois.

Après ça, l'image se brouille.

La fumée se dissipe.

La pièce perd son côté film fantastique pour redevenir une chambre d'hôtel.

La voyante retrouve son apparence normale. Elle a besoin de prendre une pause avant de reprendre la parole. Mais moi, j'ai besoin de prendre la parole avant la moindre pause.

— Mais... qu'est-ce que je viens de voir ?

— Tu poses vraiment des questions étrange mon garçon, marmonne la voyante en essayant de se remettre de tout ça. C'était ton plus grand rêve, comme promis.

— C'est ça mon rêve ? Ce n'était pas le cauchemar, vous en êtes sûr ? Parce que vous êtes d'accord que ce que je viens de visionner n'a aucun sens ? Vous pouvez me donner plus de détails ? Qui j'étais dans cette histoire ? Le grand-père ou l'enfant ? Et qui était l'autre ? Qu'est-ce que ça signifie ? Je n'arrive pas à comprendre ce que vous venez de me montrer. Que représente les objets qu'il...

— Oh, eh, ça va deux minutes ? Tu veux pas un résumé en quarante pages non plus ? Ça va, j'ai passé l'âge de jouer aux devinettes. J'en sais rien, moi, ce que ça voulait dire. J'suis pas la scénariste. C'était ton rêve, pas le mien. Alors si t'as pas compris, bah moi, j'peux pas t'aider.

— Vous ne pouvez pas me résumer mon rêve de manière plus... simple ?

— Non mais on va arrêter les reproches deux minutes mon p'tit gars, sinon ça va mal se finir ! J'avais promis de te montrer ton plus grand rêve, je l'ai fait, point. Désolé, mais y'a pas de service après-vente de la voyance, faudra faire avec ce que t'as vu.

Je reste dubitatif devant ses réponses.

— Pourtant, je ne me souviens pas d'avoir fait un tel rêve une fois dans ma vie.

— Et bah maintenant c'est le cas ! me rétorque la voyante au sommet de son agacement. Si j'avais su que tu me récompenserais comme ça, j't'aurais pas proposé mes services ! Alors moi, j'me décarcasse comme pas permis pour t'aider, et toi tu sous-entends que je suis incapable de faire ce qu'il faut. J'ai même pas le droit à un petit merci ?

— Bien sûr que si, merci. Mais...

— Nan, nan, et nan, c'est bon, c'est fini, j'veux plus t'entendre ! Si c'est pour réagir comme ça, autant partir. Ouais, d'ailleurs, voilà. Casse-toi ! T'as pas quelqu'un d'autre à emmerder ? Y a pleins de chambres dans l'hôtel, y'a peut-être d'autres gens à aller voir, nan ? Puis avec tout ça, j'vais avoir loupé mon feuilleton, tiens. C'est malin !

La voyante se lève difficilement de son lit. Elle avance lentement vers la table pour saisir la télécommande de sa télévision. Elle l'allume, elle appuie sur des boutons pour changer de chaîne, puis elle fait le chemin inverse, télécommande à la main, pour retourner sur son lit. Elle fixe son téléviseur. Elle pointe son boîtier vers l'écran pour augmenter le son. Le volume devient très élevé. La voyante regarde la télé. Et moi, je suis encore là, au milieu de sa chambre, sans bouger, après avoir observé ce qui est apparemment mon plus grand rêve, mais qui est surtout la chose la plus étrange et incompréhensible que j'ai pu voir de ma vie. Les dialogues du feuilleton hurlent dans la pièce. La voyante finit par se retourner vers moi.

— Bah alors, t'es toujours là ? J't'ai dit que j'en avais fini avec toi. Allez ! Ouste ! Du balai ! J'ai autre chose à faire que d'aider des gamins mal élevés comme toi, moi ! »

— Et c'est ainsi que la première habitante de l'hôtel à avoir accepté de répondre à mes questions sur mon rendez-vous a fini par me mettre à sa porte.

— T'es parti ? demande l'autre gars, curieux d'avoir plus de détails. Tu ne lui a rien demandé d'autre ?

— Elle voulait que je parte, alors je n'avais pas le choix. J'ai tout de même glissé un petit "merci" avant de passer la porte, sans regarder sa réaction. Ensuite, oui, je suis parti.

— Et après ?

— Après, c'est une toute autre histoire...

Pour découvrir la suite des souvenirs du héros, dirigez-vous vers le chapitre 027 (page 53).

Vous acceptez que la voyante vous montre votre plus grand cauchemar.

« Je suis prêt à sortir de la chambre, mais je dois avouer que cette drôle de proposition finit par m'intriguer. Voire par me tenter. Il faut dire que ce n'est pas une proposition qu'on reçoit souvent. Voir ses rêves ou ses cauchemars, qui n'en a jamais rêvé ? Ou cauchemardé ?

Je décide au dernier moment de revenir sur ma décision, et sur mes pas.

— C'est d'accord. J'accepte votre proposition.

— Parfait, se satisfait la voyante. Je savais que l'idée te plairait. Faut dire que c'est pas une proposition qu'on reçoit souvent, pas vrai mon p'tit gars ?

Je vais finir par croire qu'elle peut réellement lire dans mes pensées.

— Que veux-tu découvrir ? Ton plus grand rêve ? Ou ton plus grand cauchemar ?

J'ai choisi le cauchemar.

— Non attends, exige la voyante en mettant sa main devant ma bouche pour m'empêcher de répondre trop vite. Laisse-moi deviner. Je vois que... oui... c'est ça : le cauchemar ! Tu n'as pas peur d'avoir peur. De voir une réalité effrayante apparaître devant toi. Tu veux savoir ce qui peut te détruire, pour mieux éviter que cela arrive. Tu as besoin de connaître tes faiblesses pour mieux les vaincre. Connaître ta propre peur ne peut que t'aider à avancer. C'est tout toi, ça ! Evidemment que tu choisis le cauchemar, j'me trompe ?

A force de deviner ce que je pense, cette voyante commence à me faire de plus en plus peur, mais je ne lui dis pas... ceci dit, elle l'a peut-être déjà deviné.

— Oui, je souhaite voir mon pire cauchemar.

— C'est bien ce que je pensais. Alors, mon p'tit gars, tu vois qu'elle n'a pas totalement perdu la boule la mamie, et qu'elle arrive encore à deviner deux trois trucs.

— Je... je n'en ai jamais douté.

Je suis un très mauvais menteur.

— Ouais, à d'autres. Mais pour l'instant, t'as eu qu'l'apéritif. Prépare-toi à voir de la vraie voyance, celle qui claque, qui en met plein les yeux. Donne-moi tes mains.

J'avance mes mains vers la voyante. Elle me les attrape.

— Laisse-moi me concentrer deux minutes. Et après j'te laisserais voir le show, tu m'en diras des nouvelles, mon p'tit gars.

Je suis debout, face à cette voyante qui me tient les mains. Avec le recul, je me demande ce qu'il y a de plus absurde entre croire qu'on peut me projeter mon pire cauchemar gratuitement dans une chambre d'hôtel, ou finir main dans la main avec une vieille cartomancienne qui fait croire ce qu'elle veut à ses clients. J'ai ma petite idée sur la réponse.

La voyante ne parle plus. Elle a les yeux fermés. Sa tête fait des petits mouvements incontrôlés, comme si quelque chose commençait à prendre son contrôle. Elle se concentre. Ces quelques secondes de préparations ont l'air nécessaires et importantes pour la suite de son opération. Et je l'espère bien, car pour le moment, je ne comprends pas ce qu'elle fabrique.

Elle finit enfin à rouvrir ses yeux. Elle lâche mes mains et fait quelques pas en arrière pour retrouver son équilibre, comme si elle avait puisé trop d'énergies en elle.

— Si ça t'dérange pas, j'vais m'asseoir. Ce sera moins crevant comme ça. C'est pas fait pour les vieilles comme moi, tous ces trucs de lire l'avenir et de fouiller dans l'esprit des autres, j'te le dit ! Faudrait qu'les jeunes se décident à prendre la relève. Fin moi, j'suis pas contre.

Elle s'approche de son lit et s'assoit sur son bord. Moi, je reste debout au milieu de la chambre. Tous les meubles sont près des murs, la voyante aussi... il faut dire qu'elle fait presque partie des meubles. Il y a un grand espace vide face à moi. Je devine qu'il va vite être rempli par une apparition surnaturelle, même si j'ai encore un peu de mal à le croire.

— Bien. Mon p'tit gars, je pense qu'il est temps. Tu es prêt ?

Je lui réponds sans la moindre hésitation, avec beaucoup de curiosité et une pointe d'inquiétude.

— Oui, je suis prêt.

— Alors j'pense qu'on peut y aller, m'annonce la voyante. Tu souhaites connaître le pire cauchemar qui se cache à l'intérieur de toi. Il est temps de te le révéler.

La voyante tend ses bras. Son regard se change peu à peu, pour au final avoir une teinte qu'aucun être humain ne peut avoir naturellement. Le blanc de ses yeux commence à s'étendre pour prendre la place de l'iris et s'approcher des pupilles. De la fumée vient remplir l'air de la pièce, sortie de nulle part, même pas d'une cigarette. Elle virevolte dans l'air pour former un cercle qui flotte parmi le vide. Au milieu de ce cercle, une image apparaît progressivement. Je commence à voir des éléments bouger à l'intérieur. C'est une vision qui apparaît. Si je comprends bien, c'est mon pire cauchemar qui s'affiche devant moi. »

Le héros marque une nouvelle pause. Il voit bien que l'autre gars n'est pas convaincu par son histoire.

— Ok, vas-y, tu as le droit à une autre remarque.

— De la fumée qui bouge toute seule ? Des apparitions ? Une mamie qui voit dans le futur ? T'es sûr que ce n'est pas toi le menteur dans l'histoire ? demande l'autre gars.

— Tout ce que je te racontes est vrai et tu vas devoir l'accepter.

— Mais tu vas me faire croire que tu n'as pas eu peur en voyant tous ces trucs bizarres ? T'es pas plus surpris que ça ? Tu n'as pas eu envie de partir en courant ?

— J'y ai pensé. Mais non. Je ne suis pas vraiment effrayé. Je suis plutôt... subjugué. Intrigué. J'ai presque envie d'en voir plus. Si tous ces événements surnaturels peuvent exister ici, alors comment ne pas avoir envie d'en profiter ? De les voir de mes propres yeux ? Pourquoi doivent-ils forcément nous apeurer ? Et si un peu de fumée qui vole comme par miracle dans une chambre d'hôtel te paraît impossible à voir dans le monde réel, attends-toi à ne pas être prêt pour la suite !

« Mon plus grand cauchemar commence à prendre forme. Je le regarde.

La fumée qui entoure l'image commence à se noircir. Au centre, je vois des flashes de couleurs vives pendant quelques fractions de secondes, entrecoupés par des visages et des objets étranges. C'est très rapide. A la limite du psychédélique. Des choses apparaissent. D'un coup. Puis disparaissent. Rien n'est ordonné. Je ne comprends rien. Des sons improbables arrivent ensuite. Des craquements. Des musiques angoissantes. Des cris. Beaucoup de cris. Puis une voix commence à prendre le dessus sur le reste. Et sur le fond d'images rapides et absurdes, un visage se démarque des autres. Il reste plus longtemps. Le visage va avec la voix. La voix va avec le visage. Il me regarde. Il me parle. D'un timbre étrange, menaçant, irréel.

— Tu... Tu as... Tu as peur. Peur. De la solitude. Tu as peur de la solitude, avoue-le. C'est ta peur. Ta plus grande peur. Tu as peur de l'échec. De ne rien réussir. D'échouer ta vie. De n'intéresser personne. C'est ta plus grande peur. Avoue-le. Tu as peur que l'on t'oublie. Qu'il ne reste plus rien de toi quand tu seras partie. Quand tu seras mort. C'est ta plus grande peur, avoue-le. Mais qu'as-tu fait ? Pour empêcher ça, qu'as-tu fait ? Pour tout ça, hein ? Qu'as-tu fait ? Dis-moi. Qu'est-ce que tu as fait ? Hein ? Qu'est-ce que tu as fait ? QU'EST-CE QUE TU AS FAIT ? MAIS QU'EST-CE QUE TU AS FAIT ? QU'EST-CE QUE TU AAAAAAAAAA AAAAAaaaaaa aaa as...

La voix disparaît dans ce dernier cri. Le visage s'efface. L'image s'arrête. La fumée autour se dissipe. La voyante reprend ses esprits. Je suis le seul à ne pas avoir bougé. Si la médium est épuisé par ce qu'elle vient de faire, moi, je suis perturbé, voir apeuré par ce que je viens de voir et entendre.

— Alors, mon p'tit gars ? s'interroge la voyante, essoufflée et fatiguée par ce qu'elle vient de produire.

— Alors quoi ?

— Comment-ça, alors quoi ? Bah donne-moi ton ressenti. Tout le monde n'a pas l'occasion de voir son pire cauchemar, comme ça, dans une chambre d'hôtel. Alors dis-moi ce que ça fait d'avoir cette chance.

— Eh bien c'était... un peu choquant ? Peut-être un poil trop violent.

— Ah ça, pour être violent, c'était violent. Mais tu sais ce que c'est, un cauchemar, hein ? Dedans, tu croise rarement des jolies licornes, des arcs-en-ciel qui flottent dans l'air et des papillons en forme de jolis petits cœurs. En tout cas pas dans les miens, et apparemment pas dans les tiens non plus. Alors forcément, dans ton pire cauchemar, bah t'as encore moins de chance d'en croiser, hein, c'pas si étonnant, mon p'tit gars.

Je pense qu'elle dit ça pour essayer de me rassurer. Ça ne fonctionne pas du tout.

— Alors... euh... merci...

— De rien mon p'tit gars. Et maintenant ? Qu'est-ce que tu veux faire de ta journée ?

— Euh... déjà je pense que je vais partir d'ici... après je...

— Ah ouais ? Comme ça, monsieur veut partir ? Il arrive à peine à bégayer un merci, et il veut partir ? Moi, je me donne que jamais pour que tu aies ce que tu souhaites, et toi, tu vas me laisser là comme une vulgaire chaussette qu'on aurait oublié au fond de la machine, c'est ça ? Bah vas-y, laisse là, la voyante, elle ne vaut pas la peine qu'on s'intéresse à elle. J't'en foudrais des démonstrations de pouvoirs pour rien, moi !

Elle, elle s'énerve. Moi, je suis encore un peu sous le choc. Je reste là, en ayant un peu de mal à parler et me remettre de mes émotions. C'était ça, mon pire cauchemar ? Ma plus grande peur ? Qu'est-ce que cette voix a bien voulu me dire ? Tout de suite, je ne suis pas sûr de vouloir le savoir. J'ai envie de passer à autre chose. »

— Alors, sans rien dire, je sors de la chambre de la voyante, en l'entendant marmonner je ne sais quelles insultes à mon égard. Mais peu importe. C'est ainsi que s'achève ma rencontre avec une voyante aux pouvoirs exceptionnels.

— Ok, réagit très spontanément l'autre gars. Tout ça, tu l'as vraiment vécu ?

— J'en ai bien peur.

— Je vois. Et tu en as tiré quelles conclusions des cauchemars, et de tous les autres trucs ?

— J'ai essayé d'effacer tout ça de ma mémoire. Dès que je me suis retrouvé à nouveau dans le couloir, j'ai tout fait voulu tout mettre de côté, pour me reconcentrer dans mon objectif, j'ai essayé d'oublier cet évènement... mais comme tu le vois, le souvenir est encore bien gravé en moi aujourd'hui.

— Je vois ça, oui. Et après ?

— Après, c'est une toute autre histoire...

Pour découvrir la suite des souvenirs du héros, dirigez-vous vers le chapitre 027 (page 53).

Vous refusez la proposition de la voyante pour retourner à la recherche de votre rendez-vous.

« La proposition de la voyante est intéressante... si elle peut vraiment faire ce qu'elle prétend pouvoir faire, bien sûr. Malheureusement, je n'ai plus de temps à consacrer à ses numéros de magie, je dois vraiment me rendre à mon rendez-vous.

— Alors ? Tu as fait ton choix ? me demande la voyante, impatiente de connaître ma réponse.

— Eh bien oui, j'ai fait mon choix et... comment dire...

— Allez vas-y, dis-moi tout.

A croire que, cette fois-ci, il est impossible pour elle de savoir ce que je vais affirmer.

— Je vous remercie pour la proposition, mais je préfère la refuser. Je ne suis pas prêt à découvrir tout ça aujourd'hui. Je dois vraiment retourner à la recherche de rendez-vous. Mais peut être que, quand j'aurai fini mon entretien, je pourrais revenir ici et vous me montrerez vos différents talents.

Je pense que je m'en sort plutôt bien avec mes explications. Mais à voir l'expression pleine de colère qui plane sur son visage, la voyante n'est pas de cet avis.

— Bah oui, bien sûr, faisons ça ! Parce que ça ressemble à un moulin ici ! Viens déranger une vieille dame quand tu veux, je vois pas où est le souci ! Tu prendras un petit cookie avec la tasse d'arrogance que tu ramènes chez moi ?

— Le prenez pas comme ça, mais c'est juste que...

— Que t'as mieux à faire de ta journée que de passer ton temps avec une vieille peau dégénérée, me refait pas le topo mon p'tit gars, j'ai bien compris où tu veux en venir. Moi qui te propose gentiment mes services, voilà comment tu me remercie de t'avoir accueilli chez moi alors que j't'connaisais pas ! Mais j'aurais dû le voir venir... pas parce que je suis voyante, mais parce que c'est toujours comme ça, quand on est trop sympa avec vous, les jeunes. Vous n'avez plus le temps pour rien, et vous ne savez pas respecter les anciens !

Elle part s'asseoir sur son lit. Je pense qu'elle commence à... à bouder ? Vraiment ? Est-ce que c'est une autre technique pour garder mon attention ? Peut-être. Peu importe. Je dois vraiment y aller, alors je marche jusqu'à sa porte. Mais avant de sortir, j'essaie de la remercier pour avoir tenté de m'aider.

— Bon... eh bien... merci pour votre temps, en tout cas...

— T'es encore là ? Je croyais que ton rendez-vous ne pouvait pas attendre, lui qui est si important ? Alors arrête avec tes belles phrases et fiche le camp d'ici ! Tiens, oui, c'est ça ! C'est pas toi qui décide de partir d'ici, c'est moi qui te met à la porte ! Allez ! Ouste ! Du balai ! J'ai autre chose à faire que d'aider des gamins mal élevés comme toi, moi ! »

— Et c'est comme ça que j'ai quitté la première habitante de l'hôtel qui a bien voulu m'aider dans mes recherches, conclue le héros en regardant l'autre gars.

— Peut-être que tu aurais dû accepter son service ? demande l'autre gars, impliqué dans l'histoire que l'on lui raconte, même s'il n'est pas censé faire de remarque. Si ça se trouve, en restant, t'aurais pu apprendre quelque chose d'utile ?

— Peut-être que tu as raison. Ou peut-être pas. Mais je ne le saurais jamais. J'ai pris ma décision, et je dois assumer mes choix.

— Je... ok... et après ?

— Après... c'est une toute autre histoire...

Pour découvrir la suite des souvenirs du héros, dirigez-vous vers le chapitre 027 (page 53).

Vous continuez de suivre l'histoire que le héros raconte à l'autre gars.

« Après l'étrange épisode que je viens de vivre chez cette voyante, je suis de retour dans le couloir du premier étage de l'hôtel. Je ne sais toujours pas où quelqu'un m'attend. Je ne sais toujours pas si quelqu'un m'attend. J'observe des deux côtés du couloir : il n'y a que des portes de chambres fermées, toutes identiques, sans la moindre curiosité pour les différencier. Cet étage est toujours plongé dans le silence... mais plus pour longtemps.

Alors que je revenais sur mes pas dans le calme, un bruit vient casser la monotonie ambiante. Et quand je dis "un bruit", je me comprends : c'est le son d'une explosion qui retentit dans tout l'étage, à en faire trembler les murs, et mes oreilles. Une réelle explosion, qui vient d'une des chambres. Un son assourdissant, lourd, destructeur. C'est à se demander comment l'hôtel arrive encore à tenir debout... car étrangement, rien n'a bougé ici.

La scène est surréaliste : je suis tout seul dans le couloir et j'entends cette explosion. Par réflexe, je me baisse, les mains sur la tête, pour me protéger d'un danger invisible. Après coup, ne voyant aucun changement, je me relève en faisant un tour complet sur moi-même pour guetter la moindre réaction de qui que ce soit dans les environs : rien. Aucune porte ne s'ouvre. Personne pour pester contre le dérangement. Zéro réaction. Même la voyante n'hausse pas le ton depuis son lit. A croire que je suis le seul à avoir entendu ce vacarme. Ou alors les voisins sont habitués à ce genre d'événements. Ou alors j'ai rêvé ? Il n'y a peut-être jamais eu d'explosion ? Peut-être que... non. Ce bruit d'explosion était bien réel. Je n'ai rien rêvé. Je l'ai entendu. J'en suis sûr. Mais où cette explosion s'est-elle produite ?

Encore un peu étourdi par la folie de ce qui vient de se passer, et par toute la folie de cet hôtel, je m'approche des différentes portes du couloir. Je les observe une par une, minutieusement, pour trouver la moindre conséquence de ce qu'il vient de se produire. Et devine quoi ? Je fini par trouver ce que je recherche : sous une porte du couloir, j'aperçois une lumière blanche, très forte, qui vient de l'intérieur, mais aussi de la fumée qui sort vers l'extérieur. Et pas une simple fumée de cigarette, non, là, c'est une vraie fumée épaisse, celle provoquée par un feu. Elle vient de la chambre 168... mais ce n'est pas tout : j'observe la même chose sous une autre porte de chambre, même lumière en bas, même fumée épaisse qui s'échappe. Cette fois, il s'agit de la chambre 198.

Je fais le résumé à ta place : il y a eu une explosion quelque part à cet étage, qui n'a apparemment surpris que moi, et, comme par hasard, un nuage de poussière grisâtre sort de deux chambres différentes. Et au milieu de tous ces événements, il y a moi. Moi qui ne sais toujours pas où aller pour mon rendez-vous. Moi qui suis le seul spectateur de spectacle. Moi qui suis intrigué par ce qu'il se passe ici. Moi qui ressens le besoin de comprendre pourquoi ces événements qui sortent de l'ordinaire ne désorientent personne d'autre que moi.

Je ne peux pas partir et faire comme si cette explosion n'avait pas eu lieu. J'ai besoin d'en savoir plus. Je dois rentrer dans l'une de ces deux chambres. Je dois en choisir une, alors qu'il n'y a, de l'extérieur, aucune différence entre les deux... »

Tout est dit, c'est à vous de décider : le héros peut rentrer dans la chambre 198 (chap. 028, p. 54) ou dans la chambre 168 (chap. 034, p. 76).

Rendez-vous à la page qui correspond à la chambre de votre choix.

Vous avez choisi la chambre 198.

— Tu te demandes surement comment j'ai pu choisir entre ces deux portes alors que rien ne les différencie, dit le héros à l'autre gars avant de lui raconter un autre souvenir.

— De qui ? Moi ? s'étonne l'autre gars, qui n'a pas d'autre choix que d'écouter les histoires du héros. Mais qui te dis que je...

— Disons que je devais faire un choix. Et que le hasard m'a un peu aidé à le faire.

« Je décide d'aller vers la porte numéro 198. En bas, l'épaisse fumée est toujours là. La lumière aussi. Je frappe à la porte. Personne ne me répond, mais ce n'est pas le silence qui peut m'arrêter, sinon j'aurais tout arrêté en entrant dans l'hôtel. J'attrape la poignée, la porte n'est pas fermée à clé, alors je l'ouvre. Je suis instantanément accueilli par une aveuglante lumière, qui m'empêche de voir au loin, et par un peu de fumée qui vient frapper mon visage. En me protégeant les yeux avec mon bras, j'entre vite à l'intérieur, et je referme la porte derrière moi.

J'avance dans la lumière, sans discerner quoi que ce soit ni de près, ni de loin. Une fois mes yeux habitués à cette luminosité, je retrouve ma vue. Je remarque tout de suite que je ne suis pas vraiment dans une chambre... car ici, ça ne ressemble pas à une chambre... je n'ai même plus l'impression d'être dans l'hôtel. Il n'y a pas un seul meuble dans cette pièce... il n'y a pas vraiment de pièce non plus. Je suis entré... dans un immense espace vide. Il n'y a que de la poussière et de la fumée à perte de vue. A côté de cet endroit, le hall d'entrée ne fait pas le poids en termes de sobriété et d'espace non accueillant. Impossible d'imaginer un tel paysage de l'extérieur. Car il n'y a rien. Une porte derrière moi, et un absurde inconnu en face. Au sol, les gravats et morceaux de cailloux ont pris le dessus sur le potentiel revêtement qui est censé se trouver sous mes pieds. Le temps a recouvert le reste, comme sur un vieux chemin de randonnée. Tout ce qui sort du lot, ce sont quelques restes d'objets ici et là, comme des morceaux de murs ou des carcasses non identifiées. Au-dessus de ma tête, je ne discerne pas le plafond. Il semble loin, tout là-haut. Je ne comprends pas où je suis. En passant cette porte, c'est comme si j'étais entré dans un nouvel univers. J'ai l'impression d'être dehors, dans un lieu sorti de nulle part, qui veut me faire oublier que je suis toujours dans un hôtel.

J'avance. Je ne sais vers où, mais j'avance. J'avance... jusqu'au moment où, derrière moi, j'entends une voix hurler.

— A TERRE ! COUCHE-TOI !

On dirait bien que cette voix tente de communiquer. Mon premier réflexe est de me retourner : je vois un homme courir vers moi et faire des grands signes pleins de paniques qui indiquent plusieurs directions contradictoires. Je le regarde, sans bouger, avec le visage d'un homme qui ne comprend pas ce qui lui arrive. En arrivant à ma hauteur, l'inconnu me plaque sur le côté de toutes ses forces. C'est un choc violent d'une fraction de seconde qui nous propulse contre le sol. On atterrit derrière une sorte de mur de protection, créé principalement par des morceaux d'anciens mobiliers. Dans la seconde qui suit, un sifflement apparaît au-dessus de nous. Quelque chose est en train de tomber du ciel, et va s'écraser contre le sol. Un nouveau son d'explosion retentit, de l'intérieur cette fois. Au moins, je sais d'où viennent les sons d'explosions maintenant. Mais là, j'ai aussi le droit au visuel : une puissante onde de choc projette de la poussière et des débris dans toutes les directions. Je ne sais pas comment c'est possible, mais l'explosion, la destruction, la violence : tout est réel. Tout se passe ici, dans ce lieu absurde, gardé au milieu de cet hôtel absurde.

Une fois le choc de l'explosion passé, je reprends mes esprits. Je suis assis au milieu des gravats. L'homme qui m'a emmené ici de force regarde tout autour de lui. Je ne les ai pas

tout de suite remarqués, mais à sa gauche, deux autres personnes se cachent ici avec nous. J'observe les trois inconnus : ce ne sont que trois gamins, ils ont le même physique fin, la même panique dans le regard, le même visage couvert de suie et de poussières. Côté équipement, ils portent tous les trois un casque de protection, les mêmes vêtements militaires qui recouvrent tout leur corps, et des gants au bout desquels se trouvent des armes. J'ai dû les regarder plusieurs fois pour en être sûr, mais, oui, ces trois gamins ont bien chacun une arme dans leurs mains. On dirait trois jeunes soldats qui ont débarqué malgré eux au cœur d'un conflit, qui subissent les attaques aveugles de leurs ennemis, et qui tentent comme ils peuvent de sauver leur peau. C'est surréaliste. Ils se parlent entre eux, en se criant dans les oreilles. Pourtant, impossible pour moi de les entendre : les tirs et les explosions qui continuent de vivre autour de nous font bien plus de bruits que de simples mots. Alors je continue d'observer les trois jeunes soldats : de temps en temps, ils passent leurs têtes au-dessus du mur pour voir si quelque chose arrive sur eux, puis ils reviennent le plus vite possible en sécurité derrière le mur. Ils ont l'air paniqués par le danger qu'ils confrontent. On dirait trois petits cochons qui tentent désespérément d'affronter leur grand méchant loup malgré la peur. Ils sont en pleine guerre. Nous sommes en pleine guerre : je viens de les rejoindre malgré moi dans ce théâtre violent, et l'un d'eux m'a emmené en sécurité avec eux. Je comprends dans quel lieu dangereux je viens de débarquer. Je comprends aussi qu'un de ces gamins m'a sûrement sauvé la vie.

Après plusieurs minutes où je reste là, à observer ce paysage dystopique, les tirs ennemis commencent à ralentir. Le soldat qui m'a amené ici s'approche de moi.

— Tiens. Mets ça.

Il prend un casque de protection un peu amoché et il me l'enfonce sur ma tête. Maintenant qu'il y a moins de bruit autour de nous, on peut en profiter pour se parler.

— Attendez : tout ce qui se passe là, c'est pour de vrai ? C'est réel ?

— Bien sûr que c'est réel, me répond le soldat tout en rangeant les quelques ressources qu'il a autour de lui. Il n'y a rien de plus réel que la guerre.

Sans prévenir, une nouvelle bombe retentit. On se protège tous les quatre en baissant nos têtes. On attend un peu, puis on se redresse. Je reste assis derrière le mur. Le premier soldat donne des indications aux deux autres. Sans attendre, ils sortent leurs armes, et se placent en position de tir, prêts à attaquer la première menace qui arrivera face à eux, à jouer leurs vies sans rien dire. Moi, je ne peux pas rester là, à les regarder, sans rien dire. J'ai besoin d'avoir des réponses.

— Mais pourquoi faire une guerre au milieu d'un hôtel ? C'est hyper dangereux !

— Tu penses vraiment que c'est le moment de nous poser ce genre de question ? me répond un premier soldat.

— Et toi, te balader seul en plein conflit, ce n'est pas dangereux peut-être ? rétorque un deuxième.

— Si je n'étais pas venu à ton secours, tu ne serais plus qu'une poussière au milieu d'un tas de poussière, me hurle celui qui m'a emmené ici.

— Comment j'aurais pu savoir qu'il y a une guerre ici ?

— Le bruit peut être ? souligne le premier soldat.

— Et l'odeur ? renchérit le second.

— Dans tous les cas, ce n'est pas une chambre ouverte au public, m'annonce le troisième. On l'a réservé. N'importe qui n'est pas censé rentrer ici, comme ça, sans prévenir.

— Parce que vous trouvez que ça ressemble à une chambre, ici ?

— Tu étais bien dans le couloir de l'hôtel et tu as passé une porte ?

— Oui, c'est vrai, mais...

— Alors, techniquement, tu es dans une chambre d'hôtel. Je crois même que c'est la plus grande du premier étage, si tu veux tout savoir.

C'est à rien n'y comprendre. Les tirs continuent. Notre conversation aussi.

— Si c'est une chambre, pourquoi nous sommes en pleine scène de guerre ?

Avant de répondre, les trois soldats se regardent. Ils se font un signe de tête bien militaire, comme pour s'autoriser à me dévoiler la vérité. Puis, pendant que ses deux amis visent leurs ennemis, le soldat qui m'a emmené ici baisse son arme et vient à côté de moi pour me détailler l'origine de ce conflit.

— On était huit amis. On trainait toujours ensemble. On était comme des frères. Un jour, on décide de partir en vacances ensemble. On cherche un endroit proche de chez nous pour y rester quelques semaines. On tombe sur l'Hôtel Lugosi. C'était le lieu idéal pour nous. On réserve une chambre pour huit, cette chambre, là où tu te trouves. Mais le truc, c'est qu'on s'est très vite ennuyé. A part parler ou regarder des films, on ne trouvait rien pour nous divertir. Il n'y a rien d'autre à faire ici que d'attendre et mourir.

Il s'arrête. Il regarde ses camarades. Ils ont l'air de tenir bon. Alors il peut poursuivre ses explications.

— On s'est dit qu'il fallait trouver une activité originale à faire pendant nos vacances. Un jeu, quelque chose pour nous occuper. On a réfléchi, et on a inventé un jeu d'équipe : et si on se séparait en deux groupes pour nous s'affronter ? Et la dernière équipe debout a gagné ? On a trouvé le principe génial, et on a décidé de pousser le jeu à fond. On a changé toute la disposition de la pièce pour nous séparer en deux camps, et on s'est lancé dans le jeu. Au début, c'était bon enfant. On s'affrontait avec ce qu'on avait, on jouait le jeu. Mais vu que tout le monde voulait l'emporter, on a commencé à aller trop loin. On a investi dans des armes, on a pris du matériel pour créer de nouveaux objets. On voulait à tout prix dominer l'autre. Petit à petit, notre jeu s'est transformé en guerre. En cette guerre.

Une explosion vient retentir pas très loin de nous. On se protège. On attend un peu. Puis chacun reprend son poste comme si rien ne s'était passé.

— Maintenant, tu sais comment on en est arrivé là, me hurle le soldat.

C'est ça, l'origine de cette guerre ? C'est juste ça ?

— Mais vous êtes des grands malades ! Juste parce que vous vous ennuyez, vous vous tirez dessus ? Vous mettez vos vies en danger juste parce que vous n'avez rien trouvé de mieux à faire ?

Les trois soldats rigolent.

— Parce que ce n'est pas ce que font tous les hommes, peut-être ? Créer du conflit pour occuper leurs vies ?

Sa phrase a réussi à me faire taire. Les tirs, eux, ne s'arrêtent pas.

— On s'est lancé dans cet affrontement, et on ne s'est jamais arrêté, reprend le soldat à côté de moi.

— On arrêtera seulement quand il y aura un vainqueur, continue le second.

— C'est quatre contre quatre, et une seule équipe l'emportera, conclue le troisième.

— Quatre ? Comment ça "quatre" ? Vous n'êtes que trois ici. Où est le quatrième ?

Les trois mettent un peu de temps avant de me répondre, ils sont pris par l'émotion.

— Au début, on était quatre. L'un de nous est parti trop vite...

— C'est là tout le malheur de la guerre...

— Sacré Sylvestre, tu nous manque, ici, tu sais...

Ils deviennent à nouveau silencieux, touchés par la perte de leur ami. Je profite de cet instant pour refaire le point dans ma tête : ces gamins ont créé une guerre sans raison, de là à en perdre un proche, mais ils la continuent malgré tout, juste pour ne pas l'avoir commencé pour rien et pour désigner un vainqueur ? A moins que ce soit par peur de revenir à une vie monotone. Je n'ai pas le temps de réfléchir plus longtemps : l'un des trois soldats a de nouveau envie de m'expliquer des choses.

— Sylvestre, c'était le cerveau de notre groupe d'ami. Quand il fallait trancher, c'était lui qui prenait les décisions. Le coup de l'affrontement, c'était un peu son idée. Alors forcément, quand on a séparé le groupe en deux, on voulait tous être avec lui. Nous trois, on a eu cette chance. Sylvestre nous a choisis. Les autres étaient dégoutés. On avait le meilleur chef possible. Avec lui à nos coté, rien ne pouvait nous arriver. Ça, nos ennemis l'ont vite compris.

Une explosion plus proche que la précédente voit à nouveau le jour. On reste tous les quatre sur nos positions.

— Leur objectif a tout de suite été d'éliminer Sylvestre. Nous, on a tout fait pour le protéger, mais ils ont quand même réussi à le toucher. Sylvestre n'est plus là. Depuis, tout a changé pour nous. Et pas en bien. Sans lui, on subit.

— Sans lui, on ne sait plus quoi faire, dit le second.

— Sans lui, on ne fait plus rien, confirme le troisième.

— Sans lui, on n'arrive plus à prendre de décisions, reprend le premier.

Il me regarde droit dans les yeux et me prend les mains. Les siennes sont marquées par le conflit. Et par la peur.

— Mais avec toi, on peut faire quelque chose.

Son regard en dit long sur son désespoir. Il vient de me faire une grande proposition. A moins que ce ne soit plutôt un appel à l'aide. Mon premier réflexe est de repousser ses mains.

— Attendez ! Je n'ai rien à voir avec vos histoires, moi ! Je cherchais simplement quelqu'un dans l'hôtel, j'ai entendu du bruit chez vous, et je suis rentré. C'est tout. Ce n'est pas moi qui ai créé cette guerre. C'est vous ! Alors il n'y a aucune raison que ce soit à moi de la résoudre ! Je n'ai pas envie de me mêler à votre conflit !

J'arrête de leur parler. On regarde tous les quatre autour de nous. On attend une nouvelle explosion. Elle ne vient pas. Alors notre dispute peut continuer.

— Quand il y a une guerre, tout le monde finit forcément par être impliqué dedans un jour ou l'autre, qu'on le veuille ou non, s'exclame le soldat. On a perdu notre chef, et tu es arrivé de notre côté. Tu aurais pu tomber avec nos ennemis. Mais non. Tu es ici. C'est un signe. Tu dois nous aider.

— Désolé, vraiment, mais on m'attend ailleurs dans l'hôtel, donc je crois que je ferais mieux de...

— Ecoute-moi !

J'allais essayer de trouver un moyen pour sortir d'ici, mais le soldat me retient. Je sens qu'il veut me faire un discours militaire un peu cliché rempli de motivation.

— Tu ne peux pas fuir devant tes responsabilités. On a besoin de toi. Nous non plus, on n'a pas souhaité cette guerre. On l'a créé, malgré nous. Et elle est là. Toutes les guerres sont différentes. Toutes les guerres sont pareilles. Des hommes meurent, tous veulent vivre. Nous, on veut gagner. On ne peut pas se rendre. On ne peut pas abandonner. On doit l'emporter. S'il faut donner de notre vie, on le fera. Sylvestre, lui, il ne nous a pas abandonné. Quand il était avec nous, il ne nous a jamais lâché. Quand on a eu besoin de lui, il était présent. Aujourd'hui, il ne l'est plus. Est-ce qu'il a combattu pour rien ? Tu penses qu'on va se rendre, laisser la victoire filer entre nos doigts, maintenant qu'il s'est sacrifié pour nous ? Hein, les gars : on va tout arrêter ? On va laisser Sylvestre avoir fait tout ça pour rien ?

— Jamais ! Ce n'est pas ce qu'il voudrait ! On doit l'emporter !

— Pour Sylvestre !

— Exactement ! Pour Sylvestre ! Quand on entre dans une bataille, c'est pour la gagner. Nous, on ne va pas abandonner. Et toi, tu peux nous aider. Tu dois nous aider. Alors s'il te plaît : fait-le.

Et là, une explosion. Je me protège. Les trois soldats à mes côté ne bougent pas. Je les regarde : ils restent droits, concentrés dans leur objectif. Je me retourne : je ne vois plus la

porte de sortie. Impossible de faire demi-tour. J'ai bien l'impression que si je veux revenir dans le couloir et me rendre à mon rendez-vous, je vais devoir aider ces trois soldats inconnus à arrêter cette bataille. C'est ainsi. Je n'ai pas le choix. Alors je vais le faire.

Je me penche vers le premier soldat

— Ok, explique-moi tout.

Un début de sourire vient éclaircir son visage.

— Nos ennemis, ils sont plus forts que nous aujourd'hui. Ils sont plus nombreux. On n'a pu en arrêter aucun, ils sont toujours quatre. Ils ont beaucoup d'équipements, aussi. Nous, ils ne nous restent que trois fusils, quelques balles et un explosif. Eux, ils ont plus. Plus d'armes. Plus de munitions. Plus de bombes. Plus de tout. Ils sont en total supériorité.

— Je vois... mais il y a quand même un moyen de les affaiblir, n'est-ce pas ?

— On espère. Mais on n'a pas trouvé la bonne solution. L'idée serait de les freiner en une action. Faire bien mal. D'un coup. Sans qu'ils s'y attendent. En étant malin, logique. Il y a forcément un moyen de les démunir suffisamment pour l'emporter. Il faut que tu nous trouve un plan pour réaliser l'impossible.

Une nouvelle explosion arrive. Plus proche que jamais. La poussière est instantanément projetée sur nous. Effectivement, il va falloir trouver une solution rapidement.

— Laisse-moi réfléchir...

— Il faut dire que c'est un peu pressé, répond le premier.

— On tient bon, mais plus pour longtemps, dit le second.

— On ne va pas pouvoir rester ici, il nous faut une idée, confirme le troisième. »

Le héros regarde l'autre gars. Les deux hommes sont très engagé dans cette histoire.

— Ces gamins comptaient sur moi. Même si je n'avais rien demandé, je devais trouver une stratégie pour les aider.

— Et tu as eu quelque chose en tête ? demande l'autre gars qui attend de connaître le fin mot de ce souvenir.

— Mieux que ça : les idées ont fusaiées dans ma tête. Mais je devais prendre le bon choix. D'un côté, je me disais qu'il fallait enlever quelque chose de précieux aux ennemis, trouver un moyen de leur voler un bien important, pour les affaiblir d'un coup, mais surtout pour l'utiliser contre eux ensuite. Sinon, avec les quelques armes et l'explosif que mes alliés avaient, on pouvait détruire quelque chose, pour attirer l'attention des ennemis, puis pour les prendre à revers. Enfin, ma dernière idée, sûrement la plus basique, était d'y aller sans réfléchir, de tout donner, de foncer et d'attaquer frontalement le camp ennemi, vu qu'ils s'attendaient à tous sauf à ça. C'était trois solutions bien différentes. Et il fallait que je choisisse la meilleure des trois... et vite. »

Quelle stratégie le héros va-t-il proposer aux soldats ?

Voler un objet stratégique aux ennemis pour l'utiliser contre eux (chap. 029, p. 59) ?

Détruire un élément important pour faire diversion pour les attaquer ensuite (chap. 032, p. 67) ?

Ou simplement foncer dans le tas de manière inattendue (chap. 033, p. 71) ?

Choisissez votre stratégie et dirigez-vous vers la page qui correspond.

Votre idée est de voler quelque chose à l'ennemi.

« Après quelques secondes de réflexion, je finis par ne garder qu'une seule idée.

— Ecoutez-moi les gars, j'ai le plan qu'il nous faut.

Les trois soldats se précipitent devant moi, protégés derrière notre cloison. Ils me regardent, ils attendent avec impatience mon discours. Je leur expose mon idée.

— Face à eux, vous êtes en infériorité : ils sont plus nombreux, mais surtout, ils ont plus d'équipements. Vous, vous n'avez que quelques balles ; eux, ils ont des bombes.

Une nouvelle explosion retentit à côté de nous. Elle n'a jamais été aussi proche, elle a même réussie à endommager quelque peu la cloison. Je ne m'arrête pas pour autant.

— Les armes sont chez eux ? Parfait ! Au moins, on sait où se trouve l'équipement ! L'idée, ça va être de leur prendre cet équipement. Si on leur vole leur arme la plus puissante, on les affaiblit. Et ensuite, on peut utiliser cette arme contre eux. Il vous faut des armes, elles sont chez eux, le calcul est vite fait.

Les trois hommes réfléchissent de leur côté, puis reviennent vers moi :

— Mais comment faire ? dit le premier.

— Ce n'est pas un peu dangereux ? dit le second.

— C'est vraiment notre meilleur plan ? dit le troisième.

J'ai l'habitude que ce soit moi qui pose les questions. Ça me fait tout drôle de devoir apporter des réponses.

— Je pense que c'est la meilleure solution. Les explosions, avec quoi ils les créent ?

— Ils ont un lance-roquettes.

— Avec énormément de munitions.

— C'est ce qui peut nous anéantir facilement.

— Parfait.

Je prends mon nouveau rôle de chef de guerre très au sérieux, mais j'arrive encore à prendre un minimum de recul sur la situation.

— Attendez, vous avez fait rentrer un lance-roquettes dans un hôtel ? Mais ça n'a aucun sens ?

— Tu essaies encore de chercher un sens à la guerre ? Tu penses que créer un conflit qui tue des innocents, ça a un sens ?

Bon, je laisse de côté mon recul sur la situation et je me reprends au sérieux.

— Très bien : on va voler leur lance-roquettes. Où se trouve-t-il ?

— Dans leur base. Depuis quelques jours, ils sont enfermés dans une sorte de cabanon ultra protégé. Ils nous visent de là-bas, tout est entreposé à cet endroit. C'est très difficile de s'y rendre.

— Je vois. Pour cela, l'un de vous doit y aller. Il doit se rendre rapidement mais discrètement dans la base ennemie. Les autres doivent faire diversion pour le couvrir. Tant que l'attention des ennemis est portée sur ceux qui tirent, alors quelqu'un peut courir dans leur base et peut s'emparer du lance-roquettes.

Aussi fou soit mon plan, il a l'air de convaincre mes nouveaux alliés. Ils se regardent. Le premier soldat prend la parole.

— C'est d'accord. On suit ton plan. Les gars, qui doit y aller ?

Les deux autres répondent en cœur :

— Lui.

Ils me pointent du doigt.

— Oui, les ennemis ne s'attendent pas à le voir, déclare le premier.

— Oui, il est malin, il peut voler une arme sans se faire prendre, déclare le second.

— Oui, et nous on le couvre en envoyant tout ce qu'il nous reste à envoyer, déclare le dernier.

— Oui... enfin, attendez, non ! Je croyais que c'était à moi de prendre les décisions ? Je ne peux pas y aller, je ne suis pas soldat moi, ce n'est pas à moi de faire ça, et puis...

— Bon, c'est à toi de nous écouter maintenant.

L'un des soldats m'enlève mon rôle de chef et reprend son rôle de motivateur.

— Nous non plus, on n'était pas des soldats. Mais on a dû le devenir, malgré nous. Aujourd'hui, on maîtrise les armes. Qui mieux que nous pour te couvrir ? Et toi, tu ne peux pas rester ici. Tu dois aussi agir. Il n'y a que toi pour arriver face à eux, et réussir la mission.

A nouveau, une explosion se produit. Encore quelques mètres, et le tir tombe directement sur nos têtes.

— Mais...

— On n'a plus le temps de réfléchir. Ton plan peut nous sauver, et on a besoin de toi pour l'exécuter. Cours, loin devant. Tu verras leur planque. Passe par le côté, et rentre à l'intérieur. Si nous on se disperse, ils n'utiliseront plus le lance-roquettes et tu pourras le voler. Tu le prends, et tu nous retrouves vers un autre tas de meuble, sur la gauche. On te rejoint là-bas. Les gars, on est d'accord ?

— Parfaitement.

— Totalement.

— Bien. Alors toi, tu dois nous aider. On doit y arriver.

Les tirs continuent de voler. Une autre roquette va arriver. On l'entend qui fend le ciel et qui va bientôt tomber quelque part. Peut-être sur nous. Il faut qu'on parte. Tout de suite.

— Maintenant, cours !

La roquette arrive. L'explosion détruit notre planque en un rien de temps. On l'évite de justesse en fuyant à toute allure. Dans les débris, je vois mes trois compères partir vers l'ennemi, les armes à la main. De mon côté, comme demandé, je me mets à courir.

C'est un des souvenirs les plus absurdes de ma vie...

Vraiment...

Mon ami, si je peux te raconter mon histoire aujourd'hui, c'est, en quelque sorte, parce que j'ai réussi à atteindre mon objectif. J'ai couru au milieu des balles, mes pieds foulant la poussière. J'ai couru sans réfléchir au milieu des débris. J'ai couru, et j'ai vu un cabanon, comme mes hommes me l'avaient décrit. J'ai couru, jusqu'à me planquer derrière leur planque, blottit contre le mur, à l'abri des regards. Imagine la scène ! Je suis derrière un mur. Il y a une fenêtre au-dessus de moi. Je passe ma tête. Je peux entrer sans me faire repérer. Je passe par la fenêtre. Je me dépêche de me mettre en sécurité. Je suis dans un petit renforcement. Ça a l'air d'être à l'abri des regards. Je vois tout d'ici. Je repère le lance-roquettes. Il est dans une pièce à quelques pas de moi. Il est posé sur une table. Je vois bien quatre hommes. Ils font des allers-retours avec leurs armes à la main. Ils tirent vers mes trois alliés. Ils se déplacent constamment. En agissant au bon moment, je peux aller saisir le bazooka. Il faut juste passer au bon endroit, au bon moment.

Je dois sortir de ma cachette et foncer vers le lance-roquettes. J'ai une sortie sur ma droite, une autre sur ma gauche. Comme ça, je ne vois pas quelle sortie est plus sûre que l'autre. Mais dans tous les cas, je suis obligé d'en choisir une. »

Vous devez choisir par quel côté passe le héros : par la sortie de gauche (chap. 030, p. 61) ou celle de droite (chap. 031, p. 64) ?

Vous choisissez la sortie de gauche.

« J’attends quelques secondes dans ma cachette. J’essaye de ne pas réfléchir à comment je me suis retrouvé dans cette situation. Mais je le fait quand même. A la base, je suis venu pour un entretien d’embauche. Maintenant, je suis au milieu d’une guerre, je viens de m’introduire dans un camp ennemi, et je dois voler un objet nécessaire pour mettre fin au conflit, et accessoirement pour rester en vie. Je me dis que, parfois, les choses peuvent aller vite, dans la vie. Puis je me rends compte que c’est une réflexion banale et que je n’ai pas le temps pour ça maintenant car j’ai une mission. Alors j’arrête de réfléchir, et je sors pour faire ce que j’ai à faire.

Je sors par la gauche. Je passe ma tête par la sortie, puis le reste de mon corps, sans regarder s’il y a quelqu’un. Pourtant, j’aurais dû. A peine sorti, je tombe nez-à-nez avec quelqu’un. Un soldat ennemi. Face à moi. Immobile. Sans réaction. L’arme à la main. Je suis coincé. J’ai perdu. Cet homme me bloque la route. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas comment réagir. Je ne sais pas ce qu’il va m’arriver. Je comprends simplement que ma vie est finie et que je n’aurais pas dû aller dans cet hôtel.

— C’est fini pour toi ! me hurle l’ennemi qui vient de me repérer, comme si je ne le savais pas déjà.

Il braque son arme sur moi, puis il prend le temps d’ajouter :

— Attends, mais tu ne fais pas partie de la bande, toi ?

Décidément, j’ai à faire à un soldat qui a un joli sens de l’observation. Sa réaction me permet de vivre quelques secondes de plus. J’essaye de voir le positif comme je peux, comme un guerrier qui vient de perdre un bras, les deux jambes, et qui a trois flèches de planter dans son ventre, mais qui se dit “ça va, je peux encore respirer, ce n’est pas si mal”... Et là, il arrête de me braquer. Je suis le premier surpris. Puis il s’adresse aux autres membres de son camp en hurlant.

— LES GARS ! ARRÊTEZ TOUT ! FAUT QU’ON PARLE TOUS ENSEMBLE !

Les tirs s’arrêtent net. Des deux côtés. Pour changer, je ne comprends rien à ce qu’il se passe. Les quatre soldats se rejoignent et se tournent vers le camp de mes allier. Ils me laissent seul, ils ne font rien de moi. C’est presque une petite victoire pour moi. Enfin je crois.

— NON MAIS Y’A TRICHE, LÀ! hurle le soldat ennemi pour que la chambre entière l’entende. ON AVAIT DIT UN JEU ENTRE POTES, ENTRE FRÈRES ! ET VOUS, VOUS RAMENEZ QUELQU’UN D’AUTRE DANS LA PARTIE ! ÇA, ÇA CE FAIT PAS, LES GARS !

Au loin, je vois clairement mes trois alliés qui s’approchent du camp ennemi en marchant, sans pression, les armes baissés.

— MAIS C’EST LUI QUI EST RENTRÉ ! crie l’un de mes alliés aux ennemis, en parlant de moi. ON NE L’A PAS INVITÉ, IL EST VENU DE LUI-MÊME. DU COUP, C’EST NORMAL QU’IL PARTICIPE !

— NON, CE N’EST PAS NORMAL ! reprend le soldat du camp adversaire avec toujours autant d’entrain et d’énergie dans la voix. APRÈS, LA PARTIE N’EST PLUS ÉQUITABLE ! ON A DIT QUATRE CONTRE QUATRE ! LÀ, VOUS PASSEZ A CINQ, ET ÇA, CE N’EST PAS DU JEUX ! ET MOI, SI C’EST COMME ÇA, bah je ne joue plus...

Le “camp ennemi” pose ses armes. Les autres s’approchent. J’essaie de comprendre.

— Du coup, votre guerre c’est...

— Oh, toi, la ferme ! m’ordonne le soldat qui m’a repéré. Déjà que tu viens tout gâcher, ne te mêle pas du reste !

— Il n'a pas tout gâché, reprend mon "allié" en s'approchant doucement de l'autre groupe. Ça va, ce n'est rien, on ne savait pas. On a vu un gars débarqué, on en a profité, c'est tout. On ne savait pas que ça allez te mettre dans cet état !

— Ouais, bah fallait y penser avant !

Les sept garçons ce sont tous rapprochés. Quatre font des têtes de dépités, trois tentent de s'excuser. Moi ? Je reste en retrait et j'écoute, pour essayer de comprendre le fin mot de cette histoire.

— On s'excuse, répète mon allié à l'autre groupe. On n'a pas fait exprès, promis. On peut faire comme si de rien était, s'il te plait ?

Les quatre autres soldats, qui sont censés être nos ennemis, se regardent pour savoir quoi répondre. Après quelques secondes, ils arrêtent de bouder.

— Bon, ok. Mais vous nous refaites plus jamais un coup pareil, d'accord ?

— D'accord, répond un des garçons.

— Mais du coup, on fait comment maintenant ? demande un autre de ce groupe d'ami.

— On recommence la partie à zéro ? complète le suivant.

— Ouais, c'est plus de simple, mais on garde les équipes ! s'exclame un nouveau.

— Ok, mais peut-être qu'on peut rappeler Sylvestre ? s'interroge un sixième homme.

— Ouais, autant redémarrer avec tout le monde, décide un septième avant de se mettre à hurler. SYLVESTRE ! TU PEUX REVENIR ! ON RECOMMENCE TOUT !

— D'ACCORD, J'ARRIVE !

Un huitième homme s'ajoute au groupe. C'est celui qui est supposé avoir péri pendant une bataille. Je n'en crois pas mes yeux. Il me remarque. Il s'adresse à moi avec une étonnante voix grave et profonde.

— Salut, moi c'est Sylvestre, enchanté.

Les huit hommes se tournent vers moi. Maintenant que j'ai tout compris, c'est à mon tour d'hurler.

— Attendez, attendez ! Tout ça c'est pour de faux ? Les balles, la guerre, les morts ? Rien n'est vrai ?

— Alors nous, on n'a jamais dit qu'il y avait un mort ! On a dit que Sylvestre était éliminé, ce n'est pas pareil !

— Les explosions, les balles, ce ne sont pas des vrais ? Elles ne peuvent pas tuer ?

— Bien sûr que non, ce serait super dangereux ! Nous on voulait juste s'occuper, pas s'entretuer !

— Et vous n'auriez pas pu me prévenir que les balles ne tuaient pas ?

— Tu ne nous as pas posé la question !

Je commence à m'énerver devant l'absurdité de la situation.

— Mais vous êtes des grands malades pour faire un truc pareil ! Vous n'avez trouvé que la guerre pour vous occuper ?

— Oui

— C'est exact.

— Totalemment.

— C'est notre truc

— L'idée nous est venue.

— Alors on a fait ça.

— Ouais.

— Les gars, on s'y remet ? demande Sylvestre, impatient d'y retourner.

Je regarde huit gamins impatients de retourner jouer à se tirer dessus avec de faux pistolets, alors que je pensais mettre ma vie en jeu pour arrêter un conflit d'une violence inouïe. Je n'arrive pas à savoir si je suis déçu, ou frustré, ou fatigué. Dans tous les cas, je n'ai plus envie de rester ici.

— Bon, comment je sors de cette chambre ?

— Bah, par la porte.

L'un d'entre eux me montre la voie. La porte est bien là. Je décide de sortir. Je me dirige vers la porte.

— Hey !

Je me retourne. L'un des soldats a quelque chose à ajouter avant de me voir partir.

— Merci.

Je ne sais pas comment réagir après toutes les émotions contradictoires que j'ai ressenties en l'espace de quelques minutes. Maladroitement, j'arrive à ajouter un dernier mot avant de quitter ces huit jeunes qui s'occupent comme ils peuvent dans leur vie.

— Amusez-vous bien.

Puis je sors de la chambre. »

— C'est ainsi que se termine cette partie de mon aventure, annonce le héros à l'autre gars, qui était resté très silencieux ces dernières minutes. Des questions ?

— J'ai pleins de questions.

— Poses-en une seule.

— Tu as vraiment cru que des gamins se faisaient une vraie guerre, alors qu'en vrai ils se tiraient dessus avec des jouets ? demande l'autre gars qui a toujours un peu de mal à croire que tout ce qui lui est raconté s'est réellement passé un jour.

— Evidemment que j'y ai cru ! Tout faisait vrai ! L'environnement, le son, les balles, leurs habits. Impossible de se rendre compte que ce conflit n'existait pas vraiment. Ecoute, je sais que ça peut paraître impossible, et je ne sais pas comment ils ont fait, mais ils ont réussi à créer cet incroyable environnement dans leur chambre. Dès qu'on passe leur porte, on entre dans leur monde. Celui d'une guerre qui ne tue personne, mais qui occupe huit gamins.

— Je t'avoue que c'est assez difficile à imaginer.

— Alors imagine à quel point c'était difficile à vivre !

*Pour découvrir la suite des souvenirs du héros, rendez-vous au chapitre **043** (page 91).*

Vous choisissez la sortie de droite.

« J’attends quelques secondes dans ma cachette. J’essaye de ne pas réfléchir à comment je me suis retrouvé dans cette situation. Mais je le fait quand même. A la base, je suis venu pour un entretien d’embauche. Maintenant, je suis au milieu d’une guerre, je viens de m’introduire dans un camp ennemi, et je dois voler un objet nécessaire pour mettre fin au conflit, et accessoirement pour rester en vie. Je me dis que, parfois, les choses peuvent aller vite, dans la vie. Puis je me rends compte que c’est une réflexion banale et que je n’ai pas le temps pour ça maintenant car j’ai une mission. Alors j’arrête de réfléchir, et je sors pour faire ce que j’ai à faire.

Je décide de sortir par la droite. D’abord, je sors discrètement ma tête. J’observe les alentours pour connaître la position des quatre soldats ennemis : aucun ne regarde vers ma direction, ils sont trop occupés à viser mes alliés. Notre diversion fonctionne à merveille. Je vois la pièce où est le lance-roquettes : personne n’est à proximité. Je m’y rends en vitesse.

J’arrive dans la pièce sans problème. Le lance-roquettes est posé sur une table. Ses munitions sont juste à côté. Je n’ai plus qu’à les emporter, et le tour est joué. J’essaye de porter le lance-roquettes. Ce que je n’avais pas pensé, c’est qu’une arme pareille, ça pèse son poids ! C’est bien malin de ma part de vouloir jouer les héros de guerre qui sauve tout un bataillon. Mais porter un bazooka à bout de bras et repartir en courant avec sur plusieurs mètres sans me faire repérer, je n’en suis pas capable. Je n’ai jamais été formé à ça. Je n’ai aucune expérience de la guerre. Je n’ai même pas vidé quelques chargeurs. Alors, forcément, devant le fait accompli, je panique. Je me dis que je suis foutu, que je ne peux pas partir sans le lance-roquettes, mais que je n’arrive pas à partir avec. Je n’abandonne pas pour autant. Je réessaye. Je passe ma main droite sous l’arme et j’essaye de la surélever. Avec ma main gauche, je tente de la maintenir pour ne pas faire les quelques objets qui traînent sur la table. Mais c’est un nouvel échec : je fais tomber un objet en verre. Surement un verre. Au milieu du vacarme assourdissant des balles qui volent dans l’air comme un oiseau voulant migrer vers de nouveaux horizons, on aurait pu croire qu’un pauvre petit bruit de verre allait passer inaperçu. Mais non. Ce simple son suffit à alerter l’attention des soldats ennemis, bien plus attentifs à leur matériel que je ne le pensais.

— Qui va là ? se met à hurler l’un d’entre eux en courant vers moi.

Si j’étais un grand héros de cinéma qui peut sauver la veuve et l’orphelin en un claquement de doigt, j’aurais répondu “Ton pire cauchemar”, j’aurais saisi le bazooka pour transformer la menace ennemie en tas de poussière et je serais reparti célébrer notre victoire avec le camp des gentils. Mais on n’est pas dans un film hollywoodien bien cliché. Je ne peux pas réussir cette mission. Je ne suis qu’un gars ordinaire qui a un entretien d’embauche à passer. J’hôte mes mains du lance-roquette, qui reste bien sagement sur sa table. Et je reste planté là. Immobile. Attendant ma sentence.

Deux des quatre hommes s’approchent, leurs armes pointées sur moi. Ils ont le regard sûr, déterminé, prêt à éliminer la moindre menace. Bon, je ne suis surement pas la pire menace qu’ils aient vu de leur vie, mais ils ont tout de même l’air déterminé à m’éliminer. Les soldats m’observent. J’ai peur. Ça sent la fin. C’est inévitable... en théorie. Parce que, là, tout ce qu’ils font, c’est regarder mon visage. Quelque chose les dérange.

— Attend, mais tu ne fais pas partie de la bande, toi ?

J’ai à faire à des soldats qui ont un sacré sens de l’observation apparemment.

D’un coup, ces soldats n’ont plus l’air déterminés, mais plutôt dégoutés et déçus. Sympa. Ensuite, ils arrentent de me braquer. A croire que je vais finalement rester vivant. Ça aussi c’est sympa. Mais c’est étonnant.

L'un des deux soldats s'adresse aux autres membres de son camp en hurlant :

— LES GARS ! ARRÊTEZ TOUT ! FAUT QU'ON PARLE TOUS ENSEMBLE !

Les tirs s'arrêtent nets. Des deux côtés. Pour changer, je ne comprends rien à ce qu'il se passe. Les quatre soldats se rejoignent et se tournent vers le camp de mes alliés. Ils me laissent seul, ils ne font rien de moi. C'est presque une petite victoire pour moi. Enfin je crois.

— NON MAIS Y'A TRICHE, LÀ! hurle le soldat ennemi pour que la chambre entière l'entende. ON AVAIT DIT UN JEU ENTRE POTES, ENTRE FRÈRES ! ET VOUS, VOUS RAMENEZ QUELQU'UN D'AUTRE DANS LA PARTIE ! ÇA, ÇA CE FAIT PAS, LES GARS !

Au loin, je vois clairement mes trois alliés qui s'approchent du camp ennemi en marchant, sans pression, les armes baissées.

— MAIS C'EST LUI QUI EST RENTRÉ ! crie l'un de mes alliés aux ennemis, en parlant de moi. ON NE L'A PAS INVITÉ, IL EST VENU DE LUI-MÊME. DU COUP, C'EST NORMAL QU'IL PARTICIPE !

— NON, CE N'EST PAS NORMAL ! reprend le soldat du camp adverse avec toujours autant d'entrain et d'énergie dans la voix. APRÈS, LA PARTIE N'EST PLUS ÉQUITABLE ! ON A DIT QUATRE CONTRE QUATRE ! LÀ, VOUS PASSEZ A CINQ, ET ÇA, CE N'EST PAS DU JEU ! ET MOI, SI C'EST COMME ÇA, bah je ne joue plus...

Le "camp ennemi" pose ses armes. Les autres s'approchent. J'essaie de comprendre.

— Du coup, votre guerre c'est...

— Oh, toi, la ferme ! m'ordonne le soldat qui m'a repéré. Déjà que tu viens tout gâcher, ne te mêle pas du reste !

— Il n'a pas tout gâché, reprend mon "allié" en s'approchant doucement de l'autre groupe. Ça va, ce n'est rien, on ne savait pas. On a vu un gars débarqué, on en a profité, c'est tout. On ne savait pas que ça allait te mettre dans cet état !

— Ouais, bah fallait y penser avant !

Les sept garçons ce sont tous rapprochés. Quatre font des têtes de dépités, trois tentent de s'excuser. Moi ? Je reste en retrait et j'écoute, pour essayer de comprendre le fin mot de cette histoire.

— On s'excuse, répète mon allié à l'autre groupe. On n'a pas fait exprès, promis. On peut faire comme si de rien était, s'il te plaît ?

Les quatre autres soldats, qui sont censés être nos ennemis, se regardent pour savoir quoi répondre. Après quelques secondes, ils arrêtent de bouder.

— Bon, ok. Mais vous nous refaites plus jamais un coup pareil, d'accord ?

— D'accord, répond un des garçons.

— Mais du coup, on fait comment maintenant ? demande un autre de ce groupe d'amis.

— On recommence la partie à zéro ? complète le suivant.

— Ouais, c'est plus de simple, mais on garde les équipes ! s'exclame un nouveau.

— Ok, mais peut-être qu'on peut rappeler Sylvestre ? s'interroge un sixième homme.

— Ouais, autant redémarrer avec tout le monde, décide un septième avant de se mettre à hurler. SYLVESTRE ! TU PEUX REVENIR ! ON RECOMMENCE TOUT !

— D'ACCORD, J'ARRIVE !

Un huitième homme s'ajoute au groupe. C'est celui qui est supposé avoir péri pendant une bataille. Je n'en crois pas mes yeux. Il me remarque. Il s'adresse à moi avec une étonnante voix grave et profonde.

— Salut, moi c'est Sylvestre, enchanté.

Les huit hommes se tournent vers moi. Maintenant que j'ai tout compris, c'est à mon tour d'hurler.

— Attendez, attendez ! Tout ça c'est pour de faux ? Les balles, la guerre, les morts ? Rien n'est vrai ?

— Alors nous, on n’a jamais dit qu’il y avait un mort ! On a dit que Sylvestre était éliminé, ce n’est pas pareil !

— Les explosions, les balles, ce ne sont pas des vrais ? Elles ne peuvent pas tuer ?

— Bien sûr que non, ce serait super dangereux ! Nous on voulait juste s’occuper, pas s’entretuer !

— Et vous n’auriez pas pu me prévenir que les balles ne tuaient pas ?

— Tu ne nous as pas posé la question !

Je commence à m’énerver devant l’absurdité de la situation.

— Mais vous êtes des grands malades pour faire un truc pareil ! Vous n’avez trouvé que la guerre pour vous occuper ?

— Oui

— C’est exact.

— Totalement.

— C’est notre truc

— L’idée nous est venue.

— Alors on a fait ça.

— Ouais.

— Les gars, on s’y remet ? demande Sylvestre, impatient d’y retourner.

Je regarde huit gamins impatients de retourner jouer à se tirer dessus avec de faux pistolets, alors que je pensais mettre ma vie en jeu pour arrêter un conflit d’une violence inouïe. Je n’arrive pas à savoir si je suis déçu, ou frustré, ou fatigué. Dans tous les cas, je n’ai plus envie de rester ici.

— Bon, comment je sors de cette chambre ?

— Bah, par la porte.

L’un d’entre eux me montre la voie. La porte est bien là. Je décide de sortir. Je me dirige vers la porte.

— Hey !

Je me retourne. L’un des soldats a quelque chose à ajouter avant de me voir partir.

— Merci.

Je ne sais pas comment réagir après toutes les émotions contradictoires que j’ai ressenties en l’espace de quelques minutes. Maladroitement, j’arrive à ajouter un dernier mot avant de quitter ces huit jeunes qui s’occupent comme ils peuvent dans leur vie.

— Amusez-vous bien.

Puis je sors de la chambre. »

— C’est ainsi que se termine cette partie de mon aventure, annonce le héros à l’autre gars, qui était resté très silencieux ces dernières minutes. Des questions ?

— J’ai pleins de questions.

— Poses-en une seule.

— Tu as vraiment cru que des gamins se faisaient une vraie guerre, alors qu’en vrai ils se tiraient dessus avec des jouets ? demande l’autre gars qui a toujours un peu de mal à croire que tout ce qui lui est raconté s’est réellement passé un jour.

— Evidemment que j’y ai cru ! Tout faisait vrai ! L’environnement, le son, les balles, leurs habits. Impossible de se rendre compte que ce conflit n’existait pas vraiment. Ecoute, je sais que ça peut paraître impossible, et je ne sais pas comment ils ont fait, mais ils ont réussi à créer cet incroyable environnement dans leur chambre. Dès qu’on passe leur porte, on entre dans leur monde. Celui d’une guerre qui ne tue personne, mais qui occupe huit gamins.

— Je t’avoue que c’est assez difficile à imaginer.

— Alors imagine à quel point c’était difficile à vivre !

Pour découvrir la suite des souvenirs du héros, rendez-vous au chapitre 043 (page 91).

Votre idée est de détruire quelque chose pour faire diversion.

« Après quelques secondes de réflexion, je finis par ne garder qu'une seule idée.

— Ecoutez-moi les gars, j'ai le plan qu'il nous faut.

Les trois soldats se précipitent devant moi, protégés derrière notre cloison. Ils me regardent, ils attendent avec impatience mon discours, alors je leur expose mon idée.

— Il vous reste un explosif. Ok, vos adversaires en ont beaucoup plus que vous, mais ils les gâchent ! Regardez : depuis tout à l'heure, ils envoient leurs missiles n'importe où.

Une nouvelle explosion retentit, encore un peu trop loin de notre cachette pour nous faire des dégâts. Comme si nos ennemis voulaient confirmer mes propos.

— Nous, on n'a qu'un explosif, mais on va parfaitement l'utiliser. Il faut faire mal au bon endroit, au bon moment. L'idée, c'est d'aller discrètement en direction du camp ennemi. Dehors, le plus près possible des soldats, vous allez devoir détruire quelque chose. Quelque chose de gros, d'imposant, voire d'important. L'explosion doit se voir, s'entendre, attirer leur attention. Il y a bien un objet important qui traîne dehors, pas trop loin d'eux ?

— Hum... La dernière fois que je me suis approché de leur camp, j'ai vu qu'ils avaient un stock de denrées, dans une caisse, qu'ils laissaient dehors, m'indique l'un de mes soldats alliés. Au début du conflit, on a failli prendre leur cabane et voler tout ce qu'ils avaient, alors ils ont mis cette caisse là-bas pour ne pas garder tous leurs vivres au même endroit. Mais ça fait tellement longtemps qu'ils l'ont qu'ils ne la surveillent plus autant qu'avant.

— Parfait ! L'un d'entre vous doit aller vers cette caisse pour la faire exploser. Le plan, c'est de surprendre les ennemis, on doit générer autant de panique que possible. Dès que la diversion est lancée, les deux autres, vous rentrez dans leur cabane, par l'arrière, et vous les prenez à revers. Vous devrez agir vite, comme ça vous pourrez saisir leurs armes et les retourner contre eux. Là, vous les attaquez, et vous les mettez hors d'état de nuire. Et comme ça, vous mettez fin à ce conflit.

Les trois soldats sont captés par mes paroles. Même avec un plan improvisé en quelques secondes, j'ai réussi à les convaincre, et ils semblent prêts à le mettre en œuvre. A croire que j'ai toujours eu un don pour capter l'attention du public... n'est-ce pas ?

— C'est exactement ce qu'il nous faut, me confirme un premier soldat. Je prends l'explosif. Je pars directement sur la gauche, et je détruis leur réserve.

— Je te suis en restant quelques mètres derrière toi, enchaine le second. Comme ça, je peux te couvrir. Dès que tu arrives vers l'objectif, je pars me placer au plus près de leur base. Quand tu explodes la cible, je rentre à l'intérieur et je fais le ménage.

— Et moi, je pars tout de suite sur la droite, finit par dire le troisième. J'attire leur attention sur l'autre côté, comme ça vous avez la voie libre. Et dès qu'ils sont surpris par l'explosion, je les attaque.

Les trois se regardent, déterminés. Ils sont prêts à y aller. Mais avant, l'un d'entre eux veut me glisser un mot.

— Toi, il faut que tu restes ici. Tu ne peux pas venir avec nous. Tu n'es pas un soldat. Tu n'as pas l'expérience de la guerre. Tu n'as jamais vidé quelques chargeurs. Ce serait trop dangereux de venir avec nous.

— Comme vous voudrez. Si vous pensez y arriver sans moi, alors allez-y.

Je fais comme si j'étais un grand guerrier. Mais en vérité, je n'ai aucune envie de partir avec eux au front. Rester là, attendre qu'ils résolvent leurs problèmes de leurs côtés, puis partir d'ici, c'est un plan qui me convient parfaitement.

— On va l'arrêter, ce conflit, me promet le soldat avant de se retourner vers ses compagnons. Prêts à en découdre, les amis ?

— Et comment ! répond sobrement le premier.

— Je suis né pour ce moment ! ajoute moins sobrement le second.

— Alors il est temps d'y aller. GO !

En un éclair, les trois soldats quittent leur cachette et partent en courant vers leur objectif, l'arme à la main, en tirant dans toutes les directions. Je les vois s'éloigner de moi et s'enfoncer dans le conflit et la poussière. Et moi, comme promis, j'attends, blotti contre la clôture, en espérant rester en vie. J'attends. Et j'entends. J'entends les pas s'éloigner. J'entends les balles fendre l'air sans s'arrêter. J'entends la guerre. La vraie. Et je réfléchis. Comment j'ai pu en arriver là ? J'étais un jour devant mon ordinateur, un inconnu me propose un emploi sans me le décrire, je me rends dans un hôtel et me voilà à diriger des soldats pour remporter une guerre créée pour combler l'ennui. Déjà que je trouvais que la vie était un concept difficile à saisir avant de venir dans l'Hôtel Lugosi, alors imagine comment mon cerveau fut retourné après avoir vécu ce que j'ai vécu dans cette chambre ! Et je ne t'ai pas encore tout raconté !

Alors que j'attends en me perdant dans mes pensées, un puissant bruit d'explosif retentit. Cette fois, il a explosé près du camp ennemi. C'est mon groupe qui a réussi à détruire ce qu'ils devaient détruire. J'imagine que c'est ça... J'espère que c'est ça. Ensuite, il y a des sons d'armes en tout genre, des cris, des objets détruits, la guerre... puis le silence. On passe, en un instant, du chaos au vide. Un silence presque plus angoissant que le conflit. Un silence qui me cache la vérité. Que s'est-il passé ? Qui l'a emporté ? Pourquoi plus personne ne bouge ?

Vu la situation, je décide de me lever et de m'éloigner de ma cachette. Il ne se passe rien. Je marche dans la poussière. J'avance face au vent qui me gâche la vue. Toujours aucun bruit... pendant quelques secondes... Jusqu'à ce que des hommes se mettent à crier ! Je les entends ! Et c'est... des cris de joie !

— Et voilà ! On l'avait dit qu'on gagnerait ! Pas vrai les gars ?

— Ouais, carrément !

— On est les plus malin, c'est tout !

Ce sont mes alliés ! Ils l'ont emporté ! Je les vois maintenant : ils sautent de joie pour célébrer leur victoire ! Je vais pour les rejoindre, en courant, soulagé par la conclusion de cette histoire... mais, à ma plus grande surprise, en m'approchant, je vois aussi quatre autres silhouettes. Elles bougent. Les... ennemis sont... vivants. Et l'un d'eux se met à parler.

— Comment vous avez fait ? On avait tout sur cette partie ! C'est impossible que...

L'homme me voit arriver.

— Attendez ! C'est qui lui ? Il ne fait pas parti du groupe ?

Je suis à quelques pas du groupe. Sept regards d'hommes bien vivants se tournent vers moi. Je ne comprends pas bien ce qu'il se passe. Pas du tout même.

— On ne le connaît pas, se défend un de mes alliés, en s'adressant à l'un de ses prétendus ennemis. Il a atterri là, comme ça, dans la chambre, par hasard. Alors on l'a pris avec nous. Ce n'est pas de la triche, il était déjà là. On en a juste profité, c'est tout.

C'est comme ça que commence la dispute la plus absurde de l'histoire des disputes, entre deux camps qui sont censés se mener une guerre fratricide, mais qui préfèrent se chamailler à cause de ma présence dans la pièce.

— Bien sûr que si c'est de la triche ! dit un premier gars. On avait dit quatre contre quatre. Avec lui, ça fait cinq. Donc ce n'est plus équitable !

— Mais il était là, on l'a pas volontairement fait rentrer ici ! rétorque un second. Et puis vous, vous vous êtes débrouillé pour garder tout le matos, alors si ça c'est pas de la triche, qu'est-ce que c'est ?

— Tu veux savoir ce que c'est ? demande un troisième. Bah c'est juste qu'on était plus fort, voilà ce que c'est ! On n'a pas besoin d'un cinquième cerveau, nous !

— Peut-être, reprend un quatrième. Mais au final, vous avez perdu ! Vous pouvez râler, mais notre victoire, elle compte, et puis c'est tout !

— Si vous voulez, conclut un cinquième. Mais ne refaite plus jamais ça ! Quand on donne une règle au début, on la respecte jusqu'à la fin... Bon, on se refait une partie ?

— Hum... allez, répond un sixième. Mais on garde les même équipes, comme ça on va vous prouver qu'on peut vous battre de n'importe quelle manière ! Et si on recommence tout, on peut peut-être rappeler Sylvestre ?

— Ouais, t'as raison, dit un septième avant de se mettre à hurler. SYLVESTRE ! REVIENS, ON RECOMMENCE UNE PARTIE À ZERO !

— OK, J'ARRIVE ! s'exclame une voix à l'autre bout de la pièce.

Un huitième homme vient s'ajouter au groupe. C'est celui qui est supposé avoir péri pendant une bataille. Et là, il marche tranquillement vers ses amis. Je n'en crois pas mes yeux. Il me remarque. Il s'adresse à moi avec une étonnante voix grave et profonde.

— Salut, moi c'est Sylvestre, enchanté.

Je commence à comprendre ce qu'il se passe. Mais j'ai besoin de deux trois explications pour en être certain. Avec un peu d'agacement devant l'absurdité de cette situation, je recommence à poser mes questions.

— Attendez, attendez ! Tout ça c'est pour de faux ? Les balles, la guerre, les morts ? Rien n'est vrai ?

— Alors nous, on n'a jamais dit qu'il y avait un mort ! On a dit que Sylvestre était éliminé, ce n'est pas pareil !

— Les explosions, les balles, c'est pas des vraies ? Elles ne peuvent pas tuer ?

— Bien sûr que non, ce serait super dangereux ! Nous on voulait juste s'occuper, pas s'entretuer !

— Et vous n'auriez pas pu me prévenir que les balles ne tuaient pas ?

— Tu ne nous as pas posé la question !

J'avoue avoir un peu de mal à garder mon calme en comprenant la vérité.

— Mais vous êtes des grands malades pour faire un truc pareil ! Vous n'avez trouvé que la guerre pour vous occuper ?

— Oui

— C'est exact.

— Totalement.

— C'est notre truc

— L'idée nous est venue.

— Alors on a fait ça.

— Ouais.

— Les gars, on s'y remet ? demande Sylvestre, impatient d'y retourner.

J'arrête de m'énerver... car je me rends compte que ça ne sert à rien : j'ai à faire à huit hommes, ou plutôt huit gamins, qui ont créé un immense terrain de jeu pour s'occuper. Sans voir le faux dans le vrai, je me suis impliqué dans leur scénario. Je n'ai pas participé à une bataille militaire, j'ai juste contribué à occuper leur temps dans cet hôtel. Et c'est... une conclusion plutôt inattendue. Et assez dingue. Mais peu importe. Je n'ai pas besoin de m'énerver contre eux.

— Tu veux faire une autre partie avec nous ? me demande Sylvestre, toujours avec sa voix exagérément grave.

— Euh... non merci. Je suis attendu autre part dans l'hôtel pour... un rendez-vous. Il faut vraiment que j'y aille.

— Comme tu veux, me répond le premier soldat que j'ai rencontré en rentrant ici. Mais si un jour tu veux revenir jouer avec nous, tu seras le bienvenue. Merci pour ton aide.

Sans attendre, les huit garçons préparent leur prochaine partie. Ils ne se rendent pas compte que je ne suis pas encore parti et que j'ai une dernière question pour eux.

— Et pour sortir d'ici ? Je...

— La porte est juste là.

Ils tendent leurs doigts vers le fond de la pièce, derrière moi. Je me retourne. La porte est bien là.

— Et encore merci, me redit l'un des faux-soldats.

Je ne sais pas quoi lui répondre. Je sors la première phrase qui me vient en tête.

— De rien. Amusez-vous bien.

Je marche jusqu'à la sortie et je sors de la pièce. »

— C'est ainsi que se termine cette partie de mon aventure, annonce le héros à l'autre gars, qui était resté très silencieux ces dernières minutes. Des questions ?

— J'ai pleins de questions.

— Poses-en une seule.

— Tu as vraiment cru que des gamins se faisaient une vraie guerre, alors qu'en fait ils se tiraient dessus avec des jouets ? demande l'autre gars qui a toujours un peu de mal à croire que tout ce qui lui est raconté s'est réellement passé un jour.

— Evidemment que j'y ai cru ! Tout faisait vrai ! L'environnement, le son, les balles, leurs habits. Impossible de se rendre compte que ce conflit n'existait pas vraiment. Ecoute, je sais que ça peut paraître impossible, et je ne sais pas comment ils ont fait, mais ils ont réussi à créer cet incroyable environnement dans leur chambre. Dès qu'on passe leur porte, on entre dans leur monde. Celui d'une guerre qui ne tue personne, mais qui occupe huit gamins.

— Je t'avoue que c'est assez difficile à imaginer.

— Alors imagine à quel point c'était difficile à vivre !

*Pour découvrir la suite des souvenirs du héros, rendez-vous au chapitre **043** (page 91).*

Votre idée est d'attaquer frontalement l'ennemi.

« Après quelques secondes de réflexion, je finis par ne garder qu'une seule idée.

— Ecoutez-moi les gars, j'ai le plan qu'il nous faut.

Les trois soldats se précipitent devant moi, protégés derrière notre cloison. Ils me regardent, ils attendent mon discours avec impatience... le truc, c'est que ne me vois pas leur proposer mes deux premières idées. Elles sont bien trop compliquées à mettre en place. Je ne suis pas un général de guerre, je n'ai aucune idée de comment organiser un assaut stratégique sur des troupes ennemies. Alors je décide de leur exposer mon plan le plus simple.

— Ils vous restent quelques armes et ils ne s'attendent plus à rien de votre part ? Alors attaquez-les !

— C'est-à-dire ? me demande l'un de mes compagnons avec le visage d'un homme pas trop convaincu par mon idée.

— Vous allez les attaquer, directement, sans réfléchir. Avec l'effet de surprise, vous avez peut-être une chance de les vaincre. Peut-être.

Je sens que j'ai du mal à me montrer convainquant. Les têtes qu'ils font me confirment ce point de vue.

— Mais on ne peut pas faire ça, ce serait du suicide ! remarque un premier soldat. On n'a pas ce qu'il faut pour les anéantir comme ça ! Il nous faut un meilleur plan !

— Mais c'est vrai qu'on aurait l'effet de surprise, réagit un second. Ils s'attendent à ce que l'on passe par les côtés, que l'on imagine une diversion, un plan compliqué. Là, au moins, ils ne peuvent pas voir venir cette idée.

— Puis de toute façon, on n'en a pas de meilleur, conclue le troisième. On n'a que ça pour nous, on ne peut rien faire d'autre. Alors perdu pour perdu, autant tout donner.

Je vois la peur arriver sur leurs visages. Je prends conscience de la situation : qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis au milieu d'une guerre. Une vraie. Avec mon idée, je mets surement en danger la vie de trois hommes qui n'ont rien demandés ! Bon, c'est eux qui ont créés ce conflit après tout. Mais est-ce que c'est une raison pour leur donner une mauvaise idée ? Je commence à paniquer, à prendre conscience du poids de mon choix. Mais c'est trop tard pour reculer. Ils sont déterminés, comme le prouve les phrases motivantes qu'ils se lancent tour à tour.

— Lançons-nous dans cet assaut. Si tel est notre destin, allons le réaliser avec brio !

— Je crois que nous n'avons pas le choix, mes frères. Nous avons lancé dans ce conflit, c'est à nous de le terminer !

— Partons pour notre dernière bataille ! Allons affronter l'ennemi. En espérant que nous en ressortirons gagnant...

Ils préparent leurs armes. Avant de partir à l'assaut, l'un d'eux prend tout de même le temps de me glisser un mot.

— Attends-nous ici, tu ne crains rien derrière cette cloison.

Un missile explose tout proche de nous, provoquant un bruit sourd qui domine la pièce et projetant des gravas partout sur nos habits. Comme pour contredire le soldat.

— On va y arriver, rassure-toi.

Il tente de me rassurer. A moi d'essayer de le motiver.

— Eh bien... bon courage !

Je suis définitivement le pire pour aider des soldats. Après tout, ce n'est pas le travail que je souhaite faire. J'espère que l'entretien que je vais passer n'aura aucun rapport avec la guerre. Enfin, si je survis assez longtemps pour le passer.

— A mon signal, se met à hurler l'un des hommes.

Les soldats sont équipés et sont prêt à y aller.

— GO !

Les trois hommes quittent la cachette et partent en criant dans la brume, l'arme à la main, tirant droit devant eux. Ils sont dans la guerre. Ils essayaient de survivre. De se battre pour la victoire. Pendant ce temps, moi, j'attends, blottit contre la clôture, et j'espère juste rester en vie. J'attends. Et j'entends. J'entends les pas s'éloigner. J'entends les balles fendre l'air sans s'arrêter. J'entends la guerre. La vraie. Et je réfléchis. Comment j'ai pu en arriver là ? J'étais un jour devant mon ordinateur, un inconnu me propose un emploi sans me le décrire, je me rends dans un hôtel et me voilà à diriger des soldats pour qu'ils remportent une guerre créée pour combler l'ennui. En plus, je leur ai donné une idée débile ! On m'a confié la vie de ses hommes, et moi, je les ai stupidement envoyés affronter l'ennemi de la manière la plus brutale qu'il soit. Qu'est-ce j'ai fait ? Je commence à me prendre la tête, à me poser tout un tas de questions sans réponse. Pendant ce temps, le conflit continue. Des hommes risquent leurs vies pour... pour quoi au juste ? Je n'ai pas cette réponse non plus.

Au loin, l'action continue de faire du bruit. Les tirs n'ont jamais été aussi nombreux. Des cris commencent à apparaître dans le paysage sonore de cette chambre. Et d'un coup, le silence. Plus aucun bruit. On passe en un instant du chaos au vide. Un silence presque plus angoissant que le conflit. Un silence qui nous cache la vérité. Que s'est-il passé ? Qui l'a emporté ? Pourquoi plus personne ne bouge ?

Très vite, un cri de joie m'apporte la triste vérité.

— Et voilà comment on gagne une guerre ! Vous vous êtes cru malin avec votre plan débile ? Vous pensiez vraiment nous avoir avec ça ! Haha ! Personne ne peut nous arrêter ! Et surtout pas comme ça !

Je suis pétrifié. Je me fais tout petit derrière ma cloison, pour ne pas me faire repérer. Mes hommes ont échoués. J'ai énormément de peine, mais elle est masquée par une terrible angoisse. En quelques secondes, mon état de stress est arrivé à son apogée.

Mais à ma plus grande surprise, une autre voix répond à la première.

— Mais c'est de sa faute à lui aussi ! On a croisé un gars dans la chambre, et il nous a donné un plan tout naze ! Comment tu voulais qu'on l'emporte, cette-fois !

Je reconnais cette voix : c'est le soldat qui m'a emmené ici ! Il est... vivant ?

— C'est ça d'essayer de tricher en prenant un autre gars avec vous, reprend la première voix. N'empêche, ça nous fait une nouvelle victoire. Vous êtes à la traîne, les gars !

J'entends des gens se relever. Puis plusieurs personnes se mettent à parler. Tranquillement. Sans pression. De tout et de rien. Il n'y a plus de bataille. Plus de guerre. Plus de conflit. Juste des hommes qui parlent.

Je me lève de ma cachette. Je m'approche des hommes qui parlent. Et effectivement, tout le monde est vivant. Il y a huit garçons qui papotent sans s'arrêter. Comme s'ils avaient oubliés ce qu'il vient de se passer. Ils me remarquent.

— Tiens, c'est par lui qu'on a voulu te remplacer, Sylvestre. Il n'a pas ton talent, ça c'est clair. Mais au moins, il a essayé.

— Bon bah merci en tout cas ! me dit le prénommé Sylvestre, d'une voix étonnamment très grave.

Bon, là, je vais avoir besoin de quelques réponses.

— Attendez, j'ai entendu les bruits, au loin. Vous... vous n'avez pas réussi à remporter le combat, c'est ça ?

— C'est le moins que l'on puisse dire ! me répond l'un de mes "compagnons" presque énervé de me voir arriver devant lui. On a suivi ton idée. On a attaqué directement. Mais ils étaient bien plus équipés. On n'a pas tenu longtemps.

Je ne suis toujours pas sûr de bien tout comprendre.

— Dans ce cas, pourquoi vous n’êtes pas morts ? Et lui, aussi, Sylvestre, c’est ça ? Lui aussi il est mort normalement ?

— Comment ça “mort” ? On n’a jamais parlé de morts ! Quand quelqu’un ce fait toucher, il est éliminé, c’est tout. Et il revient à la partie d’après.

— D’ailleurs, on va peut-être s’en refaire une, hein les gars ? dit un second.

— Bah ouais, on ne va pas s’arrêter là-dessus ! confirme un troisième.

— Moi je suis prêt à vous détruire à nouveau ! lance un quatrième.

— Ça, c’est ce qu’on va voir ! rétorque un cinquième.

— C’est tout vu, tu sais très bien qui l’emporte à chaque fois ! enchaine un sixième.

— Ouais, ouais, attends de voir ce qui va arriver ! continue un septième.

— Avec moi de retour, la partie sera pas la même ! conclue Sylvestre, avec un timbre de voix vraiment très surprenant.

Je commence à comprendre ce qu’il se passe. Mais j’ai besoin de deux trois explications pour en être certain. Avec un peu d’agacement devant l’absurdité de cette situation, je recommence à poser mes questions.

— Attendez, attendez ! Tout ça c’est pour de faux ? Les balles, la guerre, les morts ? Rien n’est vrai ?

— Alors nous, on n’a jamais dit qu’il y avait un mort ! On a dit que Sylvestre était éliminé, ce n’est pas pareil !

— Les explosions, les balles, c’est pas des vraies ? Elles ne peuvent pas tuer ?

— Bien sûr que non, ce serait super dangereux ! Nous on voulait juste s’occuper, pas s’entretuer !

— Et vous n’auriez pas pu me prévenir que les balles ne tuaient pas ?

— Tu ne nous as pas posé la question !

J’avoue avoir un peu de mal à garder mon calme en comprenant la vérité.

— Mais vous êtes des grands malades pour faire un truc pareil ! Vous n’avez trouvé que la guerre pour vous occuper ?

— Oui

— C’est exact.

— Totalemment.

— C’est notre truc

— L’idée nous est venue.

— Alors on a fait ça.

— Ouais.

— Les gars, on s’y remet ? demande Sylvestre, impatient d’y retourner.

J’arrête de m’énervé... car je me rends compte que ça ne sert à rien : j’ai à faire à huit hommes, ou plutôt huit gamins, qui ont créé un immense terrain de jeu pour s’occuper. Sans voir le faux dans le vrai, je me suis impliqué dans leur scénario. Mon idée d’aller affronter l’ennemi frontalement était débile ? Ce n’est pas grave. Ça n’a aucune importance. Car aucune vie n’était en jeu. Je n’ai pas participé à une bataille militaire, j’ai juste contribué à occuper leur temps dans cet hôtel. Et c’est... une conclusion plutôt inattendue. Et assez dingue. Mais peu importe. Je n’ai pas besoin de m’énervé contre eux.

— Tu veux faire une autre partie avec nous ? me demande Sylvestre, toujours avec sa voix exagérément grave.

— Euh... non merci. Je suis attendu autre part dans l’hôtel pour... un rendez-vous. Il faut vraiment que j’y aille.

— Comme tu veux, me répond le premier soldat que j’ai rencontré en rentrant ici. Mais si un jour tu veux revenir jouer avec nous, tu seras le bienvenue. Merci pour ton aide.

Sans attendre, les huit garçons préparent leur prochaine partie. Ils ne se rendent pas compte que je ne suis pas encore parti et que j’ai une dernière question pour eux.

— Et pour sortir d'ici ? Je...

— La porte est juste là.

Ils tendent leurs doigts vers le fond de la pièce, derrière moi. Je me retourne. La porte est bien là.

— Et encore merci, me redit l'un des faux-soldats.

Je ne sais pas quoi lui répondre. Je sors la première phrase qui me vient en tête.

— De rien. Amusez-vous bien.

Je marche jusqu'à la sortie et je sors de la pièce. »

— C'est ainsi que se termine cette partie de mon aventure, annonce le héros à l'autre gars, qui était resté très silencieux ces dernières minutes. Des questions ?

— J'ai pleins de questions.

— Poses-en une seule.

— Tu as vraiment cru que des gamins se faisaient une vraie guerre, alors qu'en fait ils se tiraient dessus avec des jouets ? demande l'autre gars qui a toujours un peu de mal à croire que tout ce qui lui est raconté s'est réellement passé un jour.

— Evidemment que j'y ai cru ! Tout faisait vrai ! L'environnement, le son, les balles, leurs habits. Impossible de se rendre compte que ce conflit n'existait pas vraiment. Ecoute, je sais que ça peut paraître impossible, et je ne sais pas comment ils ont fait, mais ils ont réussi à créer cet incroyable environnement dans leur chambre. Dès qu'on passe leur porte, on entre dans leur monde. Celui d'une guerre qui ne tue personne, mais qui occupe huit gamins.

— Je t'avoue que c'est assez difficile à imaginer.

— Alors imagine à quel point c'était difficile à vivre !

*Pour découvrir la suite des souvenirs du héros, rendez-vous au chapitre **043** (page 91).*

Vous avez choisi la chambre 168.

— Tu te demandes surement comment j'ai pu choisir entre ces deux portes alors que rien ne les différencies, dit le héros à l'autre gars avant de lui raconter un autre souvenir.

— De qui ? Moi ? s'étonne l'autre gars, qui n'a pas d'autre choix que d'écouter les histoires du héros. Mais qui te dis que je...

— Disons que je devais faire un choix. Et que le hasard m'a un peu aidé à le faire.

« Je décide d'aller vers la porte numéro 168. En bas, l'épaisse fumée est toujours bien là. La lumière aussi. Avant de rentrer, je frappe à la porte. Pas de réponse. Est-ce que ça va m'empêcher d'entrer ? Non. J'attrape la poignée, la porte n'est pas fermée à clé, alors je la tire vers moi. La première chose qui me saute au visage, c'est un étonnant nuage de fumée. De poussières, même, je dirais. Une sorte de vent sale, qui semble avoir parcouru les âges. Malgré ce nouvel accueil froid, et, décidément, on peut dire que je les enchaine dans cet hôtel, je décide d'entrer dans la chambre. Je referme la porte derrière moi.

En entrant, impossible de voir à quoi ressemble la pièce : l'imposante brume grisâtre m'empêche de discerner la moindre silhouette qui me fait face. J'avance sans savoir réellement où je mets les pieds. Puis le voile de poussières se dissipe peu à peu, pour laisser place à un paysage unique... étonnant... surprenant...

En passant cette porte, je suis entré dans un nouveau monde. Je n'ai pas l'impression d'être à l'intérieur de l'hôtel. J'ai l'impression d'être dans... dans un décor de western. Ici, une large étendue de sable fin rougeâtre, ponctuée de temps à autres par quelques cactus, s'étend à perte de vue, donnant l'impression d'atterrir en plein milieu du désert de l'ouest américain. Des façades de bâtiments ont été construites ici et là, et représentent les habitations et les saloons d'une ville dans le désert. Une chaleur de plomb bien réelle, étouffante et fatigante, prend possession de l'atmosphère. Elle accompagne un mélange de vent, de sables et de poussières, qui fend l'air en permanence. On dirait que je suis dehors, au milieu du Texas, en plein cagnard. C'est un décor de western plus vrai que nature qui m'entoure. Comment cet endroit peut exister ? J'essaie de ne pas me le demander. Je l'accepte comme il m'est offert, et j'avance.

Un autre élément notable de ce lieu, c'est son silence. Seule la chaude brise émet un son qui vient titiller mes tympanes. Sinon, rien ni personne ici ne semble vouloir faire du bruit. Il n'y a personne à l'horizon. Seulement le sable et le silence... jusqu'à ce qu'une voix vienne le briser.

— Je savais que tu finirais par me trouver !

Cette voix est celle d'un homme. Une voix grave, puissante, ténébreuse, qui a apparemment parcouru un sacré bout de chemin. Je me retourne pour observer la personne qui va avec cette voix : je trouve un homme, assis sur le sable, blottit contre un mur, la tête baissée, les jambes étendues devant lui. Il porte un chapeau de cowboy sur le haut de son crâne, ainsi que des vêtements et des bottes qui semblent tout droit sortis d'un film où un héros solitaire se retrouve embarqué dans une longue aventure pour une poignée de dollars, et qui aura à l'avenir d'autres épreuves à parcourir pour quelques dollars de plus. Il a notamment un veston usé, un ceinturon dissimulé sous ce dernier qui laisse deviner la présence probable d'un revolver. Il ne lui manque plus qu'un cheval pour avoir l'attirail complet du mercenaire ténébreux qui fait sa loi en plein Far West.

Il est seul. Il attend. Et d'après ses paroles, il m'attend. Mais qui peut bien m'attendre ? Il n'y a qu'une personne qui m'attend dans cet hôtel. Est-ce que cet homme est... celui que je suis venu trouver ?

— Êtes-vous... Monsieur Landau ?

— Je n'ai pas à te dévoiler mon nom, me répond cet inconnu sans lever ses yeux, cachés sous l'ombre de son chapeau. Sache juste que ce nom n'est pas le mien.

— Alors, si vous n'êtes pas Monsieur Landau, qui êtes-vous et pour quelle raison m'attendiez-vous ?

Un petit rictus fait légèrement frémir une partie de sa lèvre. Le reste de son corps ne se déplace pas d'un poil. Il ne prend pas la peine de me répondre. Il souffle du nez. Alors j'insiste, en commençant à le tutoyer pour montrer que je n'ai pas peur de lui.

— Dis-moi : pourquoi tu m'attends assis dans la rue ?

— Je déteste attendre debout dans la rue.

Il a l'air d'avoir réponse à tout. C'est pile ce qu'il me faut.

— Mes questions sont indiscretes, peut-être ?

— Non, j'estime que les questions ne le sont jamais... mais les réponses bien souvent.

Sa répartie me désarçonne. Voyant que je n'ose plus rien lui demander, il reprend la parole.

— Tu arrives là, devant moi, sur mon territoire, sans raison. Ça me rappelle l'histoire de ce type qui s'était jeté dans un cactus après s'être mis tout nu. Moi aussi, je lui ai demandé : pourquoi ?

— Alors ?

— Il m'a dit que sur le moment, l'idée l'avait tenté.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il tient bien son personnage d'homme du désert solitaire et désabusé. Il n'a toujours pas bougé.

— Comme tu le vois, je prends mon temps. Et j'attends, m'indique-t-il avec sa voix à la fois calme et intimidante. C'est tout ce que je fais ici.

— Et tu attends quoi, au juste ?

— Je ne sais pas trop. Qu'il se passe quelque chose. Un soupçon d'aventure. Un événement inattendu. N'importe quoi qui puisse me faire oublier l'espace d'un instant que je dois survivre au milieu d'un désert qui veut ma peau. Vois-tu, j'en ai parcouru du chemin. J'ai passé du temps à vagabonder d'un lieu à l'autre, à enchaîner les petits boulots. Et pas le genre de boulots que tu fais par passion. Non. Les autres. Les sales boulots. Ceux que tu fais pour rester en vie. J'ai toujours vécu comme ça. J'ai toujours dû me battre, et prouver aux autres ce que je valais. Je n'ai jamais pris le moindre temps pour moi. Aujourd'hui, j'ai enfin obtenu ce qu'il faut pour survivre encore un peu. Alors j'en profite. Et je prends mon temps.

Il marque une pause. Effectivement, il prend son temps. Ça me laisse l'occasion d'en placer une.

— Tu ne m'as toujours pas dit ce que tu attendais de moi.

Ma remarque vient piquer son égo. D'un geste lent et maîtrisé, il décide enfin de quitter sa position de rêveur assis paisiblement dans la rue, pour se lever. Il relève également sa tête et me fixe. J'aperçois son visage. Il paraît plus jeune que son discours et son accoutrement ne le laisse penser. Et il n'est pas si grand et impressionnant que ça. Mais peu importe. Une fois debout, il avance très doucement vers moi, et commence sa réponse.

— J'attends de toi ce que je peux attendre de n'importe qui : un peu d'occupation. Maintenant que je vis ici, l'ennui est mon seul compagnon. Je n'ai même plus de fidèle destrier à mes côtés. Alors, tout ce que j'attends de ta part, c'est un soupçon d'animation. Quand tu es arrivé ici, tu n'as vu personne aux alentours, c'est exact ?

— Oui, c'est vrai.

— C'est parce que je ne laisse personne vivre assez longtemps ici pour profiter du paysage. J'essaye de m'amuser avec les gens qui passent par ici. Mais ils finissent tous par partir. Certains à pieds. D'autres sans. Ça dépend de mon humeur. Mais voyager jusqu'à moi n'a jamais laissé personne indemne.

Une fois arrivé à ma hauteur, il dégage une partie de son haut, pour laisser apparaître deux revolvers accrochés à sa ceinture, qui brillent sous la lumière du désert. A l'intérieur de moi, j'ai comme un soubresaut de panique devant l'improbable scène que suis en train de vivre, et je me sens obligé de lui avouer.

— Attendez, je suis juste arrivé ici par hasard, ce n'est pas la peine de...

— On arrive tous ici par hasard, me coupe le mystérieux homme du désert. Tu crois vraiment que quelqu'un reverrait d'habiter ici ?

— Euh... peut-être ?

— Présente le moi dans ce cas. Parce que depuis que je vis ici, je n'en ai pas croisé. Il n'y a eu que des gens de passage. Comme toi.

— Eh bien justement : je ne fais que passer. Pas besoin de m'exécuter, je n'ai jamais voulu déranger personne.

— Tu ne déränge personne. Et personne n'a parlé d'exécution. Ce n'est la tradition de personne ici. Et mon nom n'est pas... enfin, peu importe.

Il détache l'un de ses revolvers, il le retourne et il me le tend. Puis il ajoute :

— Car ma tradition à moi, c'est d'affronter tous les nouveaux venus en duel !

Je regarde son arme. Elle ressemble à une vraie. Est-ce qu'il vient de me proposer un duel ? Le genre de duel qu'on voit dans les westerns ?

— Non, mais, je ne fais pas ça, moi ! Je ne touche pas aux armes, ce n'est pas mon truc ! Et puis je ne suis pas venu pour ça ! Je ne suis venu défier personne !

— C'est moi qui te défie, pas l'inverse. Dis-toi que c'est un peu le jeu ici.

— Justement, je ne suis pas venu pour jouer ! On m'attend pour un rendez-vous ! Je n'ai pas le temps de jouer !

Et là, à ma plus grande surprise, l'homme en face de moi change sa façon de se tenir et de se comporter. Comme si ma phrase avait touché une corde sensible chez lui. Jusqu'ici, il était un homme mystérieux et charismatique qui impose sa loi partout où il va. Mais en l'espace d'un instant, il se met à ressembler à quelqu'un de bien plus fragile, de bien plus jeune et bien moins menaçant. D'un coup, sa voix passe des graves inquiétants aux insupportables aigus.

— Mais euh ! s'agace-t-il sans raison. Ça suffit à la fin ! Y a jamais personne pour jouer avec moi ici ! Alors là, tu rentres dans ma chambre, donc tu joues avec moi ! C'est mes règles, et c'est pas autrement !

A ma plus grande surprise, j'observe cet homme s'énerver et gesticuler comme un enfant à qui on a refusé d'acheter un bonbon au supermarché. Mais quelques secondes après, il reprend son air mystérieux et sa voix puissante, comme s'il n'y avait jamais eu aucun changement.

— Tiens, attrape.

Il me jette son arme que je rattrape comme je peux. Je tiens un pistolet chargé entre mes mains alors que je n'en ai aucune envie. Le cowboy sort la sienne et me lance un regard rempli d'une extrême confiance.

— Alors ? Prêt à en découdre ?

Je ne sais plus quoi penser. Qui est ce gars ? C'est un homme qui sait ce qu'il fait ou un gamin perdu dans l'inconnu ? Est-ce qu'il vient vraiment de me provoquer en duel ? Est-ce que c'est une bonne idée de jouer le jeu de ce drôle de personnage ? Je suis le seul à pouvoir répondre à mes questions. »

Que doit faire le héros ? Ça, c'est à vous de le choisir !

Vous pouvez accepter de jouer les cowboys et faire ce duel (chap. 035, p. 78) ;

Ou vous pouvez refuser le combat et ne pas faire ce duel (chap. 040, p. 85).

Faites votre choix, et dirigez-vous vers le chapitre qui correspond.

Vous décidez de jouer le jeu et d'accepter le duel.

« L'homme déguisé en cowboy attend ma décision. Il veut m'affronter en duel dans cette ville au milieu du désert ? Il veut que j'entre dans son jeu ? Alors je décide de lui annoncer ma décision en prenant à mon tour la voix d'un personnage sûr de lui.

— Eh bien, petit, si tu veux jouer, on va jouer. Je suis ton homme.

J'accepte son duel. Sa réaction ne se fait pas attendre : il sautille sur place comme un bébé et se met à crier une phrase enfantine.

— Oh chouette ! Trop bien !

Puis il se rend compte que j'observe son changement brutal de personnalité. Il se reconcentre, arrête de bouger, se tient droit et ajoute en retrouvant sa voix de mâle alfa :

— Enfin, je voulais dire : prépare-toi à mourir !

Au milieu de la chaleur extrême des environs, au milieu du sable qui persiste à vouloir balayer le chemin, un duel va bel et bien voir le jour.

— Pour un duel qui respect les traditions, les règles sont très simples, m'annonce ce cowboy solitaire qui n'en est peut-être pas un. On commence tous les deux dos à dos, on marche chacun de notre côté, et arrivé au bout du chemin, on se retourne, et on tire. Le premier qui touche son adversaire, aura la chance de survivre.

Les règles sont posées, le duel peut avoir lieu. Sans attendre, je me positionne au milieu du chemin. Avec mon étrange adversaire, on se met dos à dos. Il a son arme dans sa main. Moi aussi, je tiens la mienne. Prêt à tirer. Enfin, je crois...

Le duel commence. On avance. Chacun de notre côté... et le doute vient m'envahir. Je suis vraiment en train de faire ce que je fais ? Un duel mortel avec quelqu'un qui se comporte comme un enfant ? J'ai accepté ce jeu débile, je ne peux plus reculer. Mais je peux encore choisir de tirer ou non. Si je tire, je peux le tuer et avoir sa mort sur ma conscience. Si je ne tire pas, l'équation est encore plus simple : vu comment il semble déterminé à faire cet affrontement, il ne va pas hésiter à me tirer une balle en pleine tête, c'est certain. Je peux y laisser ma peau.

On avance. On arrive au bout de la marche. Je vais devoir me retourner, c'est ainsi. Mais est-ce que je vais vraiment lui tirer dessus ? »

A vous de choisir ! En vous retournant pour effectuer le duel, est-ce que vous tirez (chap. 036, p. 79) ou est-ce que vous vous retournez sans tirer (chap. 037, p. 81) ?

Vous décidez de tirer.

« C'est l'heure. L'heure de faire un choix. J'ai pris le mien.

Il est temps pour mon adversaire et moi de nous retourner, et de voir qui va être le plus rapide à la gâchette. Toute l'action se passe en une fraction de seconde. Je me retourne. Et je tire. Avant lui. Je suis le seul de nous deux à avoir eu le temps d'appuyer sur la détente. La balle sort de mon revolver et va directement se loger dans la poitrine du cowboy. J'ai tiré. Le tir l'a touché. Il bascule instantanément vers l'arrière, pour s'écrouler dans le sable. Son corps vient s'écraser contre le sol. Il est abattu. Littéralement. Tout se passe si vite.

Après avoir dégainé en premier, je reste quelques secondes sans bouger, l'arme encore tendue vers l'avant. Je commence doucement à me rendre compte de ce qu'il vient de se passer. Je viens de tirer sur un inconnu parce qu'il m'a proposé un jeu immature et mortel. J'ai beau regarder à plusieurs reprises : le cowboy ne bouge pas. Est-il mort ? Est-ce que je l'ai tué ? Ça m'en a tout l'air... J'avance doucement vers lui, le pas craintif, le front plein de sueurs, avec la peur d'observer la vérité. Après quelques pas, j'arrive à sa hauteur. Le corps de ce gamin est immobile, étalé par terre, les bras écartés, la tête abattue. Il n'y a plus de doute possible. J'ai tué cet homme... Le bruit se fait encore plus discret qu'avant. Même le vent n'ose plus souffler. Seules les pensées dans ma tête sont bruyantes. Comment est-ce que j'ai pu faire une chose pareille ? Pourquoi est-ce que j'ai accepté ce duel ? Je ne sais absolument pas comment réagir. Est-ce que... je viens de devenir ... un assassin ? Je...

Je n'ai pas le temps de me poser plus de questions. Alors que je détourne le regard du corps du jeune homme que je viens d'abattre, un son inattendu vient me surprendre. Une toux. Quelqu'un se met à tousser. Et c'est... le cowboy ? Vivant ? Je reviens vers lui aussi vite que possible. Il se redresse doucement, tente de reprendre ses esprits. Il a l'air plutôt en forme pour un mort. Assis sur le sable, il se met à crier.

— Mais... c'était... vraiment... TROP GENIAL !

En un instant, le voilà qui se relève sans forcer. Il sautille comme un fou. Il court dans tous les sens. Ce n'est plus un cadavre que j'observe, mais un gamin heureux comme jamais après ce qu'il vient de vivre. Comment est-ce possible ? Comment peut-il être en vie et heureux après avoir perdu notre duel, et théoriquement la vie ? Mon visage doit en dire long sur mon incompréhension. L'enfant cowboy voit ma réaction et décide de m'expliquer.

— Alors, oui, je ne t'ai pas tout dit sur le duel, c'est vrai...

— C'est ce que je vois. C'était des fausses balles, c'est ça ?

— Non. Elles sont vraies. Elles peuvent tuer n'importe qui. Mais je ne suis pas n'importe qui. Je ne te l'ai pas dit tout de suite pour ne pas gâcher le moment, mais je suis immortel.

Cette révélation est bien... improbable. J'ai du mal à accepter cette vérité. Alors le gamin vient me donner quelques explications.

— Et je ne te souhaite pas de l'être ! Tout est ennuyant quand tu es immortel. Tu n'as peur de rien. Et quand tu n'as plus peur de rien, tout devient banal. C'est là que tu commences à t'ennuyer.

Cet enfant a besoin de se confier à quelqu'un, je le sens. Après avoir enlevé le sable qui traîne sur ses vêtements et son visage, il reprend ses explications.

— Les gens comme moi, ceux qui sont différents, on n'aime pas nous mettre avec les autres. Parce qu'on ne nous comprend pas. Alors, un jour, quelqu'un décide de placer les gens différents ailleurs. C'est comme ça que je me suis retrouvé dans cette chambre d'hôtel. A attendre que quelqu'un arrive. Pour jouer avec moi. Car j'adore jouer, m'amuser. C'est normal, je suis jeune, j'ai besoin de jouer ! Mais personne n'est venu jouer avec moi... Vu

que je m'ennuyais ici, j'ai décidé de créer ce monde. J'adorais regarder des films de cowboy. Je voulais vivre à cette époque, être le héros solitaire que tout le monde aime. Vu que je pouvais faire ce que je voulais ici, j'ai aménagé ma chambre pour me croire dans un vrai western. Après, j'ai attendu que quelqu'un arrive dans ma ville, comme dans les films. Pour jouer avec moi. Et c'est là que tu es arrivé.

— Je vois... mais tu aurais quand même pu me prévenir que tu étais immortel.

— Oh bah non, ça aurait été moins drôle !

Moi qui pensais faire face à un dangereux mercenaire, j'ai simplement à faire un gamin qui aime jouer... à sa façon. Alors je me mets à parler avec lui. A papoter sans raison. A profiter du moment. En étant curieux. Et c'est un beau moment... Mais après plusieurs minutes, je réalise qu'il est temps que je me reconcentre. On m'attend je ne sais où pour un entretien. Je vais être obligé de ramener cet enfant à sa solitude.

— Par contre, je suis désolé, on m'attend pour un rendez-vous. Je ne vais pas pouvoir passer plus de temps avec toi...

Je m'attendais à la réaction d'un enfant triste. J'ai le droit à tout le contraire.

— T'inquiète pas. C'était déjà trop cool que tu sois venu jouer avec moi. Ne reste pas plus longtemps si on t'attend quelque part.

Ce gamin va réussir à m'émouvoir.

— Merci.

— Non, merci à toi ! ajoute-t-il.

Sans réfléchir d'avantage, je me redirige vers la porte de sortie. C'est alors qu'une voix grave et ténébreuse retentit dans la pièce pour m'arrêter.

— Hey ! Attends !

Le gamin reprend son personnage de cowboy solitaire. Il a quelque chose à me dire.

— Si tu cherches le boss, j'ai des infos sur lui. On raconte qu'il vit dans une énorme piaule, tout en haut. La rumeur dit qu'il lui arrive de sortir et d'aller dans d'autres chambres. Mais selon mes éclaireurs, t'as quand même de grandes chances de le trouver chez lui.

Je ne sais pas trop ce qu'il raconte. Mais peu importe. Je le regarde droit dans les yeux.

— Merci du tuyau.

— Je suis là pour ça. Cowboy un jour, cowboy toujours.

Il est grand temps pour moi de quitter cette chambre. Je passe la porte, je sors et je la referme derrière moi. »

— C'est ainsi que se termine cette partie de mon aventure, annonce le héros à l'autre gars qui était resté très silencieux ces dernières minutes. Des questions ?

— J'ai pleins de questions.

— Poses en une seule.

— Tu prétends avoir rencontré un enfant immortel qui se prend pour un cowboy et qui vit seul dans un village typé western ? demande l'autre gars qui a toujours un peu de mal à croire que tout ce qui lui est raconté s'est réellement passé un jour. Mais c'est impossible !

— Bien sûr que c'est impossible ! C'est même tout à fait absurde ! Mais l'Hôtel Lugosi le peut. Cette vérité-là, ce n'est qu'en sortant de cette chambre que je l'ai accepté.

Pour découvrir la suite des souvenirs du héros, rendez-vous au chapitre 043 (page 91).

Vous décidez de ne pas tirer.

« C'est l'heure. L'heure de prendre un choix. J'ai pris le mien.

Il est temps pour mon adversaire et moi de nous retourner, et de voir qui est le plus rapide à la gâchette... en théorie. Sauf que je suis incapable de tirer sur cet enfant. Je suis conscient de ce que cette décision représente. Je vais sûrement me prendre une balle en pleine poitrine. Mais je ne peux pas tirer. C'est impossible. J'ai fait mon choix.

Alors je me retourne sans tirer. Je vois le cowboy. Il tend son revolver vers moi... mais aucune balle n'en sort. Pourtant, il avait tout le temps de me descendre. Il ne l'a pas fait. En comprenant que je n'allais pas tirer, son visage s'est changé, et il n'a pas tiré non plus. Et maintenant, le voilà qui se retransforme en même capricieux et pleurnichard.

— Hey ! C'est pas du jeu ! Tu as dit que tu faisais le duel avec moi ! Et t'as pas tiré ! Faut tirer dans un duel ! Sinon, ça ne compte pas ! Et ça devient nul !

Il sert ses bras contre son corps pour montrer son mécontentant, ce qui lui donne encore plus l'impression d'être un enfant boudeur. Je dois lui expliquer mon choix.

— Je suis désolé, mais je ne peux pas te tirer dessus. C'est beaucoup trop dangereux.

— Bah c'est nul ! T'as dit que tu jouais, alors tu joues ! T'as pas le choix ! Fais-moi confiance ! Tout va bien se passer ! Allez, on y retourne !

— Mais je...

... n'ai pas le temps de lui expliquer quoi que ce soit. Il s'approche de moi d'un pas d'écolier pour me tirer le bras et me ramener au point de départ. On se replace dos à dos, comme au début du duel. Et je me laisse faire, pour ne pas qu'il s'énerve, se mette à pleurer ou que ce soit d'autre. Dos à moi, il reprend son rôle de cowboy à la voix menaçante.

— Allez, cette fois, c'est l'heure du... du... du... du... duel !

Il s'est étonnamment mis à bégayer, comme si le stress arrivait aussi en lui désormais. Ou peut-être que ce n'est que mon interprétation.

Dans tous les cas, nous voilà dans la même situation que tout à l'heure. Ce gamin me force à faire ce duel, alors que j'avais refusé de tirer. Si on recommence tout, je dois refaire un choix. Je peux finalement lui faire confiance et jouer son jeu, c'est-à-dire... lui tirer dessus. Ou bien rester sur mes positions et refuser de descendre un enfant ! »

A vous de prendre à nouveau une décision : au moment de vous retourner, est-ce que vous tirez (chap. 038, p. 82) ou est-ce que vous refusez de jouer le jeu (chap. 039, p. 84) ?

Cette fois-ci, vous décidez de tirer.

« Et c'est reparti. Je revis la même scène une deuxième fois. Se mettre en place pour le duel, avancer, se retourner... Mais cette-fois, j'ai décidé de jouer le jeu. Cette fois, je vais tirer. Cet homme me dit que tout va bien se passer... je ne vois pas comment, mais je vais quand même lui faire confiance. S'il veut son duel, il l'aura.

Toute l'action se passe en une fraction de seconde. Je me retourne. Et cette fois, je tire. Avant lui. Je suis le seul de nous deux à avoir eu le temps d'appuyer sur la détente. La balle sort de mon revolver et va directement se loger dans la poitrine du cowboy. Le tir l'a touché. Il bascule instantanément vers l'arrière, pour s'écrouler dans le sable. Son corps vient s'écraser contre le sol. Il est abattu. Littéralement. Tout se passe si vite.

Après avoir dégainé en premier, je reste quelques secondes sans bouger, l'arme encore tendue vers l'avant. Je commence doucement à me rendre compte de ce qu'il vient de se passer. Je viens de tirer sur un inconnu parce qu'il m'a poussé à jouer à son jeu immature et mortel. J'ai beau regarder à plusieurs reprises : le cowboy ne bouge pas. Est-il mort ? Est-ce que je l'ai tué ? Ça m'en a tout l'air... J'avance doucement vers lui, le pas craintif, le front plein de sueurs, avec la peur d'observer la vérité. Après quelques pas, j'arrive à sa hauteur. Le corps de ce gamin est immobile, étalé par terre, les bras écartés, la tête abattue. Il n'y a plus de doute possible. J'ai tué cet homme... Le bruit se fait encore plus discret qu'avant. Même le vent n'ose plus souffler. Seules les pensées dans ma tête sont bruyantes. Comment est-ce que j'ai pu faire une chose pareille ? Pourquoi est-ce que j'ai fini par accepter de tirer, alors que savais comment tout ça allait se finir ? Pourquoi j'ai changé d'avis ? Je ne sais absolument pas comment réagir. Est-ce que... je viens de devenir ... un assassin ? Je...

Je n'ai pas le temps de me poser plus de questions. Alors que je détourne le regard du corps du jeune homme que je viens d'abattre, un son inattendu vient me surprendre. Une toux. Quelqu'un se met à tousser. Et c'est... le cowboy ? Vivant ? Je reviens vers lui aussi vite que possible. Il se redresse doucement, tente de reprendre ses esprits. Il a l'air plutôt en forme pour un mort. Assis sur le sable, il se met à crier.

— Mais... c'était... vraiment... TROP GENIAL !

En un instant, le voilà qui se relève sans forcer. Il sautille comme un fou. Il court dans tous les sens. Ce n'est plus un cadavre que j'observe, mais un gamin heureux comme jamais après ce qu'il vient de vivre. Comment est-ce possible ? Comment peut-il être en vie et heureux après avoir perdu notre duel, et théoriquement la vie ? Mon visage doit en dire long sur mon incompréhension. L'enfant cowboy voit ma réaction et décide de m'expliquer.

— Alors, oui, je ne t'ai pas tout dit sur le duel, c'est vrai...

— C'est ce que je vois. C'était des fausses balles, c'est ça ?

— Non. Elles sont vraies. Elles peuvent tuer n'importe qui. Mais je ne suis pas n'importe qui. Je ne te l'ai pas dit tout de suite pour ne pas gâcher le moment, mais je suis immortel.

Cette révélation est bien... improbable. J'ai du mal à accepter cette vérité. Alors le gamin vient me donner quelques explications.

— Et je ne te souhaite pas de l'être ! Tout est ennuyant quand tu es immortel. Tu n'as peur de rien. Et quand tu n'as plus peur de rien, tout devient banal. C'est là que tu commences à t'ennuyer.

Cet enfant a besoin de se confier à quelqu'un, je le sens. Après avoir enlevé le sable qui traîne sur ses vêtements et son visage, il reprend ses explications.

— Les gens comme moi, ceux qui sont différents, on n'aime pas nous mettre avec les autres. Parce qu'on ne nous comprend pas. Alors, un jour, quelqu'un décide de placer les gens

différents ailleurs. C'est comme ça que je me suis retrouvé dans cette chambre d'hôtel. A attendre que quelqu'un arrive. Pour jouer avec moi. Car j'adore jouer, m'amuser. C'est normal, je suis jeune, j'ai besoin de jouer ! Mais personne n'est venu jouer avec moi... Vu que je m'ennuyais ici, j'ai décidé de créer ce monde. J'adorais regarder des films de cowboy. Je voulais vivre à cette époque, être le héros solitaire que tout le monde aime. Vu que je pouvais faire ce que je voulais ici, j'ai aménagé ma chambre pour me croire dans un vrai western. Après, j'ai attendu que quelqu'un arrive dans ma ville, comme dans les films. Pour jouer avec moi. Et c'est là que tu es arrivé.

— Je vois... mais tu aurais quand même pu me prévenir que tu étais immortel.

— Oh bah non, ça aurait été moins drôle !

Moi qui pensais faire face à un dangereux mercenaire, j'ai simplement à faire un gamin qui aime jouer... à sa façon. Alors je me mets à parler avec lui. A papoter sans raison. A profiter du moment. En étant curieux. Et c'est un beau moment... Mais après plusieurs minutes, je réalise qu'il est temps que je me reconcentre. On m'attend je ne sais où pour un entretien. Je vais être obligé de ramener cet enfant à sa solitude.

— Par contre, je suis désolé, on m'attend pour un rendez-vous. Je ne vais pas pouvoir passer plus de temps avec toi...

Je m'attendais à la réaction d'un enfant triste. J'ai le droit à tout le contraire.

— T'inquiète pas. C'était déjà trop cool que tu sois venu jouer avec moi. Ne reste pas plus longtemps si on t'attend quelque part.

Ce gamin va réussir à m'émouvoir.

— Merci.

— Non, merci à toi ! ajoute-t-il.

Sans réfléchir d'avantage, je me redirige vers la porte de sortie. C'est alors qu'une voix grave et ténébreuse retentit dans la pièce pour m'arrêter.

— Hey ! Attend !

Le gamin reprend son personnage de cowboy solitaire. Il a quelque chose à me dire.

— Si tu cherches le boss, j'ai des infos sur lui. On raconte qu'il vit dans une énorme piaule, tout en haut. La rumeur dit qu'il lui arrive de sortir et d'aller dans d'autres chambres. Mais selon mes éclaireurs, t'as quand même de grandes chances de le trouver chez lui.

Je ne sais pas trop ce qu'il raconte. Mais peu importe. Je le regarde droit dans les yeux.

— Merci du tuyau.

— Je suis là pour ça. Cowboy un jour, cowboy toujours.

Il est grand temps pour moi de quitter cette chambre. Je passe la porte, je sors et je la referme derrière moi. »

— C'est ainsi que se termine cette partie de mon aventure, annonce le héros à l'autre gars qui était resté très silencieux ces dernières minutes. Des questions ?

— J'ai pleins de questions.

— Poses en une seule.

— Tu prétends avoir rencontré un enfant immortel qui se prend pour un cowboy et qui vit seul dans un village typé western ? demande l'autre gars qui a toujours un peu de mal à croire que tout ce qui lui est raconté s'est réellement passé un jour. Mais c'est impossible !

— Bien sûr que c'est impossible ! C'est même tout à fait absurde ! Mais l'Hôtel Lugosi le peut. Cette vérité-là, ce n'est qu'en sortant de cette chambre que je l'ai accepté.

Pour découvrir la suite des souvenirs du héros, rendez-vous au chapitre 043 (page 91)

A nouveau, vous décidez de ne pas tirer.

« Et c'est reparti. Je revis la même scène une deuxième fois. Se mettre en place pour le duel, avancer, se retourner... Je sais ce que mon drôle d'adversaire attend de moi. Mais je ne peux pas. Je ne peux pas lui tirer dessus. C'est mon choix, et il ne va pas changer.

Comme tout à l'heure, on se retourne en même temps. Je garde mon arme baissée. De son côté, le cowboy pointe son revolver vers moi, mais il ne tire pas non plus. Il voit bien que je refuse à nouveau de jouer à son jeu. Il est encore déçu. Il se met à soupirer, il est à deux doigts de pleurer, à cause de la frustration. La larme à l'œil, il reprend son air enfantin.

— Maaaaiiiiis ! Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi tu ne joues pas ?

— Je te l'ai dit : je ne peux pas. Je ne joue pas avec des armes à feu, surtout avec un enfant. C'est trop dangereux, je ne peux pas prendre le risque de te blesser, même si tu me le demande. Désolé.

— Mais je ne suis pas un enfant ! m'affirme-t-il en commençant à pleurer à chaude larme. De toute façon, c'est toujours pareil ! Moi je veux juste jouer ! Mais personne ne veut jouer avec moi !

Il sort un mouchoir de sa poche, se mouche, range le mouchoir, puis il tente de m'expliquer ce qui le tracasse, mais c'est toujours difficile de comprendre ce qu'un enfant en pleure tente de raconter.

— Je... Je suis tout seul ici... On... on m'a mis là parce qu'on me dit que je suis différent... on m'a mis à l'écart... et... et je m'ennuie. Moi, j'ai toujours voulu jouer aux cowboys, comme dans les films. J'attends juste quelqu'un pour faire le mercenaire, et l'affronter. Mais à chaque fois que quelqu'un rentre, il ne veut pas suivre les règles. Il a peur, et il s'en va. C'est trop nul... C'est toujours nul... Je ne vais jamais pouvoir jouer. Je... je... je veux pas m'ennuyer tout seul !

Il se remet à pleurer plus fort que jamais. Et à hurler aussi. Au moins, il n'y a plus de silence dans la pièce. Je ne suis pourtant pas sûr que les cris d'un enfant plus triste que jamais soit une mélodie plus agréable que le silence. Je suis même sûr du contraire.

A ce moment précis, j'aurais pu partir. Après tout, je dois trouver des informations sur mon rendez-vous, et ce n'est pas ici que je tomberais sur quoi que ce soit d'intéressant. Mais je ne peux pas laisser cet enfant habillé en cowboy pleurer, tout seul, dans une chambre d'hôtel. Je dois l'aider. Pour le calmer, je me dis que parler ne sert à rien. Je n'arriverais pas à trouver les bons mots. Tout ce que veut ce gamin, c'est jouer. Je dois trouver une idée pour le divertir.

Pendant qu'il continue d'hurler, je regarde autour de moi, je cherche quelque chose pour le divertir. Je fouille partout dans le décor. Caché sous deux planches de bois, je trouve une balle en mousse, pas plus grosse qu'une balle de tennis. Vu son état, elle doit être là depuis longtemps. Mais c'est mieux que rien. Je continue de chercher, mais je ne trouve rien d'autre. Il n'a pas de jouet ? Drôle de concept que de laisser un enfant seul dans une chambre vide, comme une bougie qu'on a oublié éteindre. S'il n'y a que cette balle et ces planches pour occuper cet enfant, alors je dois faire avec. Je dois jouer avec lui. Il doit s'amuser. Mais comment ? »

Vous devez trouver une idée pour divertir l'enfant et le faire arrêter de pleurer.

Vous pouvez aller le voir et lui proposer de jouer avec lui avec la balle (chap. 041, p. 86) ;

Sinon, vous pouvez utiliser la balle et les planches de bois pour improviser un match de tennis (chap. 042, p. 88).

Vous décidez de refuser le dangereux duel que vous propose cet inconnu.

« L'homme déguisé en cowboy attend ma décision. Son regard trahit son impatience, et un peu le personnage de mercenaire solitaire qu'il semblait être. Il veut m'affronter en duel, dans sa curieuse chambre d'hôtel, mais je ne me vois pas faire une chose pareille.

— Je suis désolé, mais je ne peux vraiment pas faire ça.

Après avoir prononcé ces mots, je lui tends son revolver pour qu'il le reprenne. Mais il ne le saisit pas. Il le regarde seulement, avec un air dépité.

— Mais... mais comment ça ?

Sa voix n'est définitivement plus la même qu'au début. Je n'ai plus l'impression d'entendre un adulte qui se bat pour sa survie. J'entends simplement un enfant qui n'accepte pas qu'on lui dise non. Mais ça ne change rien, ma décision est prise.

— Je refuse, tout simplement. C'est ultra dangereux de jouer avec des armes, tu sais. Et puis de toute façon, on m'attend autre part. Je ne vais pas rester ici plus longtemps.

Je pose l'arme devant lui. Il suit mon geste du regard, sans bouger, les bras le long de son corps. Puis il se met à s'énerver sur place, en gigotant les bras comme un enfant agacé.

— Et voilà ! C'est toujours pareil ! Personne ne comprend ici ! Moi, j'en ai marre, à la fin !

Et d'un coup, ce... gamin turbulent qui n'aime pas être contredit, se met à pleurer. A beaucoup pleurer. Des vraies larmes de tristesses. Et c'est... plutôt surprenant de voir un type habillé cowboy se comporter comme ça. Je ne sais pas trop comment réagir.

— Je... ça va ?

— N... non... on.. ça ne va... a... pas, me dit-il pleurnichant. C'est... c'est toujours pa... par... pareil avec les gens ! Moi, je... j.. je veux juste jouer ! Mais personne ne veut jouer a... avec moi !

Il sort un mouchoir de sa poche, se mouche, range le mouchoir, et essaye de se calmer, mais les larmes continuent de couler le long de son visage.

— Je... Je suis tout seul ici... On... on m'a mis là parce qu'on me dit que je suis différent... on m'a mis à l'écart... et... et je m'ennuie. Moi, j'ai toujours voulu jouer aux cowboys, comme dans les films. J'attends juste quelqu'un pour faire le mercenaire, et l'affronter. Mais à chaque fois que quelqu'un rentre, il ne veut pas suivre les règles. Il a peur, et il s'en va. C'est trop nul... C'est toujours nul... Je ne vais jamais pouvoir jouer. Je... je veux pas m'ennuyer tout seul !

Sans s'arrêter de pleurer, il commence à hurler. Je suis gêné de le voir réagir comme ça et... j'ai un peu de pitié pour lui. Evidemment, je dois me rendre à mon rendez-vous, mais... je ne peux pas laisser ce gamin dans cet état. Tout ce qu'il veut, c'est jouer. Alors, avant de partir, je dois trouver une idée pour le divertir et le calmer.

Pendant qu'il continue d'hurler, je regarde autour de moi, je cherche quelque chose qui peut m'aider à changer ses idées. Je fouille partout dans le décor. Caché sous deux planches de bois, je trouve une balle en mousse, pas plus grosse qu'une balle de tennis. Vu son état, elle doit être là depuis longtemps. Mais c'est mieux que rien. Je continue de chercher, mais je ne trouve rien d'autre. Il n'a pas de jouet ? Drôle de concept que de laisser un enfant seul dans une chambre vide, comme une bougie qu'on a oublié éteindre. S'il n'y a que cette balle et ces planches pour occuper cet enfant, alors je dois faire avec. Je dois jouer avec lui. Il doit s'amuser. Mais comment ? »

Vous devez trouver une idée pour divertir l'enfant et le faire arrêter de pleurer : Vous pouvez aller le voir et lui proposer de jouer avec lui avec la balle (chap. 041, p. 86) ou alors, vous pouvez improviser un tennis avec la balle et les planches de bois (chap. 042, p. 88).

Vous décidez d'aller voir l'enfant et de lui proposer de jouer avec lui avec la balle.

« Le cowboy continue de pleurer. Je dois agir vite pour le calmer. Je prends la balle que j'ai trouvée et je vais le voir. J'essaie, avec mes mots, de lui changer les idées :

— Ecoute : je ne veux pas jouer avec tes armes, mais je n'ai pas dit que je ne voulais pas jouer avec toi.

Il essaye d'arrêter ses larmes. Je lui tends la balle. Il la regarde, sans la prendre.

— Ce... c'est... c'est pas à ça que... que je veux jouer, dit-il sans avoir pris la peine de se moucher avant de parler.

— Mais c'est beaucoup moins dangereux. Ça ne te dérange pas si on échange ? Tu prends la balle, je prends ton revolver ? On fait comme ça ?

Il ne dit rien. Il réfléchit. Après quelques secondes de silence, il me répond.

— D'ac... d'accord. A... à une condition.

— Laquelle ?

— Que tu restes un peu avec moi.

Je crois que c'est la moindre des choses que je puisse faire pour lui.

— Avec plaisir. Je vais rester un peu.

Il me donne son revolver. Je le range avec l'autre, je les déposerais quelque part en sécurité quand je sortirai. J'essaie de lui proposer le meilleur jeu possible.

— Par contre, on ne va pas perdre l'esprit western ! Maintenant qu'on a la balle, on peut le faire, ce duel.

Le sourire revient doucement sur son visage. Et il arrête de pleurer.

Ensuite, nous avons joué aux cowboys, sauf que la balle que j'utilise pour lui tirer dessus est bien plus inoffensive que celles qu'il voulait utiliser. On a fait un duel, avec la balle en mousse. Je lui lance la balle pour le toucher, mais il l'attrape et me poursuit. On s'est pris au jeu. On a enchaîné des phrases qui auraient pu être prononcées par les plus grands bandits et héros du dix-neuvième siècle. Au final, on l'aura fait, son duel. Mais d'une manière différente. Cette séquence de jeu dure plusieurs minutes. Voir peut-être une heure. J'avoue ne pas avoir vu le temps passé. J'ai simplement essayé de divertir ce même comme je le pouvais.

A un moment, il finit par être fatigué par tout cet exercice. C'est ainsi que se termine notre partie. Je me dis que c'est le bon moment pour revenir à mon objectif principal. Il est temps de quitter l'enfant cowboy et de retourner chercher ce fameux Monsieur Landau.

Je suis assis dans le sable, à côté de l'enfant, qui se repose après toute l'énergie qu'il vient de dépenser en jouant au bandit. Son sourire laisse transparaître son bonheur. Pour le moment, les pleures sont loin derrière lui. Mais j'ai peur que mon départ l'attriste à nouveau. Pourtant, je dois lui annoncer la nouvelle.

— Je... euh... tu sais, il va falloir que...

— Tu vas partir, c'est ça ? me demande-t-il avec sa voix d'enfant.

Il a tout compris. J'ai peur de le décevoir, de le rendre à nouveau triste.

— Ce n'est pas grave, tu sais, me dit-il avec ses yeux pleins de tendresse. Tu as déjà fait beaucoup pour moi en restant jouer. Ce n'est pas ce que j'avais imaginé au début, c'est sûr. Mais au final, tu es resté avec moi. Ça fait longtemps que quelqu'un n'était pas resté avec moi si longtemps. Je comprends si tu t'en va, c'est normal, tu as des trucs à faire, comme tout le monde. Mais dans tous les cas : merci.

Mais c'est que ce gamin sensible va presque réussir à m'émouvoir ? Je ne m'attendais pas à ce qu'il soit si compréhensif. Avant de partir, j'ajoute une petite phrase anodine.

— Si un jour je peux revenir ici et t'aider à moins t'ennuyer, je le ferais sans hésiter. Sache-le.

Il sourit, comme pour me remercier à nouveau. Je me relève, je lui dis au revoir et je me dirige vers la sortie. J'aillais partir, mais une voix me fait m'arrêter.

— Hey !

C'est une voix grave, mystérieuse, celle d'un homme qui est sûr de lui. Le gamin se relève et retourne dans son personnage de mercenaire solitaire.

— Fais attention à toi, mon gars, me dit-il en jouant son rôle comme jamais. Tu risques de croiser d'autres choses bien surprenantes là-haut. Mais elles ne doivent pas t'effrayer. Garde le contrôle, et toi aussi, tu deviendras un véritable homme du désert.

Je le regarde droit dans les yeux, comme dans les adieux des films de cowboy.

— Merci du conseil.

— C'est à ça que sert un cowboy. Allez, va-t'en. Je dois reprendre mon activité préférée dans cette ville.

Il se redirige à l'endroit où je l'ai vu quand je suis entré. Il s'assoie, remet son chapeau correctement en place, puis il se rendort dans le sable.

Il est grand temps pour moi de quitter cette chambre. Je passe la porte, je sors et je la referme derrière moi. »

— C'est ainsi que se termine cette partie de mon aventure, annonce le héros à l'autre gars qui était resté très silencieux ces dernières minutes. Des questions ?

— J'ai pleins de questions.

— Poses en une seule.

— C'est quand même étrange de laisser un gamin tout seul dans une chambre d'hôtel, tu ne trouves pas ? remarque l'autre gars, qui a encore un peu de mal à croire à toutes les histoires qu'on lui raconte.

— Ça, je ne te le fait pas dire ! Ce que je comprendrais plus tard en continuant ma visite de l'hôtel, c'est que ce ne sont que des personnes, disons, uniques qui y vivent. Ce sont ceux qui ont une particularité, une différence, quelque chose propre à eux, qui viennent dans cet hôtel. Je n'avais pas décelé celle de ce cowboy, à part son amour pour le Far West, bien sûr. Peut-être qu'en passant plus de temps avec lui, j'aurais pu découvrir sa particularité.

— Donc, si je comprends bien, tu as découvert d'autres choses étranges en avançant dans l'hôtel ?

— On avait dit une seule question. Mais sache que tu vas bientôt avoir ta réponse si tu m'écoutes avec attention. Je reprends : je viens de sortir de la chambre "western".

*Pour découvrir la suite des souvenirs du héros, rendez-vous au chapitre **043** (page 91).*

Vous décidez d'improviser une partie de tennis avec les planches de bois et la balle que vous avez trouvée.

« Le cowboy continue de pleurer. Je dois agir vite pour le calmer.

Et si je lui imposais un autre jeu ? Un jeu auquel il ne s'attend pas, mais dans lequel il s'impliquera quand même. J'ai les deux planches de bois et la balle. Il y a ce décor de western. Je réfléchis... et je fini par avoir une idée !

Je tiens une des planches dans une main, la balle dans l'autre. Je suis à quelques mètres du gamin, qui n'a pas cessé de pleurer et qui ne fait plus attention à ce qu'il se passe autour de lui. Je décide de le provoquer. Je lance la balle dans les airs, je la laisse retomber à ma hauteur, et je frappe avec la planche en direction de l'enfant. La balle est en mousse, même lancée à pleine vitesse sur lui, elle ne peut pas lui faire mal. La balle arrive sur lui. Il est surpris par l'impact. Etonnamment, il s'arrête net de pleurer. Mon plan fonctionne déjà : j'ai sa curiosité et son attention. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est d'à mon tour entrer dans la peau d'un personnage. Pour le divertir, je prends ma plus belle voix grave et le rôle d'un mercenaire qui vient interrompre le calme d'une petite ville de l'ouest américain.

— Tu veux m'affronter en duel ? Très bien. Mais si tu veux jouer à ça avec moi, il va falloir le faire à ma manière.

Le regard de l'enfant change du tout au tout. Ses traquas sont derrière lui. Il est prêt à redevenir le cowboy solitaire maître de ce lieu.

— Tu crois cela ? rétorque-t-il avec la voix grave et mystérieuse qu'il maîtrise à la perfection. Et que me proposes-tu, étranger ?

— Un duel... de tennis !

Oui, j'improviserai comme je peux.

Il n'a pas l'air totalement convaincu. Alors je viens à nouveau piquer son égo.

— Quoi ? T'as la trouille ? Tu vas me laisser avoir le dessus dans TA ville ?

Ses sourcils se froncent, son regard devient plus assuré que jamais, sa posture en impose.

— Moi ? Avoir la trouille ? Tu ne me connais pas, étranger, ça se voit ! Donne-moi une arme : j'accepte ton défi. Prépare-toi à y laisser ta peau !

Le gamin pose ses revolvers dans un coin. Je lui tends une des planches en bois, qu'il attrape avec beaucoup d'ardeur. Et nous voilà bel et bien en duel. Mais dans un duel de tennis, en plein désert, sans filet, avec la terre la plus battue qu'on ait vu de mémoire de tennis.

Cette séquence de jeu dure plusieurs minutes. Voir peut-être une heure. J'avoue ne pas avoir vu le temps passé. J'ai simplement essayé de divertir ce même comme je le pouvais. Moi aussi, je me suis totalement pris au jeu. L'enfant est redevenu un cowboy le temps d'une partie. Et moi, je suis redevenu enfant. Je l'ai occupé jusqu'à ce qu'il s'épuise. Peu importe qui a gagné, ce qui compte, c'est que ce gamin rempli de tristesse et de solitude ai pu penser à autre chose pendant quelques temps. Et comme dit le dicton : bienheureux celui qui partage avec son prochain le poids de la vie. Je... je crois que c'est un dicton ? Ou bien j'ai entendu ça dans un film ? Peu importe.

La partie se termine. Je suis épuisé, le gamin aussi. Mais il est surtout heureux. Malgré la fatigue, il se met à nouveau à gesticuler dans tous les sens. Cette fois, cette réaction ne montre plus sa frustration, mais bien son bonheur.

— Mais... c'était... TROP GENIAL ! C'est encore mieux que les trucs avec les pistolets, et tout ! Là, c'est sportif, c'est technique. C'est mieux que dans les films. Ah ouais ! C'était trop, trop, trop bien ! Merci !

Il sautille et court dans tous les sens. Sa réaction est contagieuse, c'est à son tour de me faire sourire. C'est peut-être bête, voire un peu niais comme remarque, mais j'ai vraiment l'impression de vivre un instant spécial, un souvenir simple mais qui me marquera à vie.

Je suis assis au milieu de la pièce, sur le sable. L'enfant finit par arrêter de bouger et il vient me rejoindre à terre pour reprendre des forces, et on discute tranquillement. Vu ce qu'il vient de se passer, je ne veux surtout pas lui faire penser à son quotidien. Mais pourtant, j'ai une question que je me sens obligé de lui poser.

— Il y a juste une chose que je ne n'ai pas compris : tu as dit qu'on t'avait mis tout seul ici parce que tu es différent.

— Ouais, c'est ça.

— Mais qu'est-ce que tu as de différent ?

— Oh, pas grand-chose, commence par me dire cet enfant innocent avec un sourire qui ne quitte pas son visage, avant d'ajouter les mots suivants : je suis immortel, c'est tout.

C'est une... improbable révélation. Ma tête trahit ma stupéfaction. Le gamin voit bien que j'ai un peu de mal à le croire.

— Ouais, je sais, c'est bizarre. Mais j'te promets que c'est vrai ! Je suis immortel. Et en gros, il y a des personnes qui ont eu peur de ça, de me voir avec un don pareil. Les gens comme moi, les différents, on n'aime pas nous mettre avec les autres. Parce qu'on ne nous comprend pas. Alors, quelqu'un décide de placer les gens différents ailleurs. C'est comme ça que je me suis retrouvé dans cette chambre d'hôtel. Le truc, c'est que, quand t'es immortel, tu n'as peur de rien. Et quand tu n'as plus peur de rien, tout devient ennuyant. Alors, dans cette chambre d'hôtel, tout seul, je me suis vite ennuyé. Pour m'occuper, j'ai décidé de créer ce monde. J'adorais regarder des films de cowboy. Je voulais vivre à cette époque, être le héros solitaire que tout le monde adore. Je pouvais faire ce que je voulais ici, alors j'ai aménagé ma chambre pour me croire dans un vrai western. Après, j'ai attendu que quelqu'un arrive dans ma ville, comme dans les films. Pour jouer avec moi. Car j'adore jouer, m'amuser. C'est normal, je suis jeune, j'ai besoin de jouer ! Mais personne n'est venu jouer avec moi... personne, avant que tu arrives ! Toi, tu n'as pas vu ma différence, tu n'es pas parti. Personne ne m'avait divertit comme toi tu l'as fait. Donc... merci !

Ce gamin est vraiment attachant. Après son touchant discours, on continue de parler un peu. On profite du moment. On papote sans raison. Puis je réalise qu'il est temps pour moi de revenir à la réalité. On m'attend je ne sais où pour un entretien. Je suis obligé de quitter cet enfant, et de le ramener à sa solitude. Au détour d'une phrase, je finis par lui dire.

— Tu sais, c'est très sympa ici... mais comme je te le disais, on m'attend pour un rendez-vous. Je suis désolé, mais je ne vais pas pouvoir passer plus de temps avec toi...

Je m'attendais à la réaction d'un enfant triste. J'ai le droit à tout le contraire.

— T'inquiète pas. C'était déjà trop cool que tu sois venu jouer avec moi. Ne reste pas plus longtemps si on t'attend quelque part.

Ce gamin va réussir à m'émouvoir.

— Merci.

— Non, merci à toi ! ajoute-t-il.

Sans réfléchir d'avantage, je me redirige vers la porte de sortie. C'est alors qu'une voix grave et ténébreuse retentit derrière moi pour m'arrêter.

— Hey ! Attend !

Le gamin reprend son personnage de cowboy solitaire. Il a quelque chose à me dire.

— Si tu cherches le boss, j'ai des infos sur lui. On raconte qu'il vit dans une énorme piaule, tout en haut. La rumeur dit qu'il lui arrive de sortir et d'aller dans d'autres chambres. Mais selon mes éclaireurs, t'as quand même de grandes chances de le trouver chez lui.

Je ne sais pas trop ce qu'il raconte. Mais peu importe. Je le regarde droit dans les yeux.

— Merci du tuyau.

— Je suis là pour ça. Cowboy un jour, cowboy toujours.

Il est grand temps pour moi de quitter cette chambre. Je passe la porte, je sors et je la referme derrière moi. »

— C'est ainsi que se termine cette partie de mon aventure, annonce le héros à l'autre gars qui était resté très silencieux ces dernières minutes. Des questions ?

— J'ai pleins de questions.

— Poses en une seule.

— Tu prétends avoir rencontré un enfant immortel qui se prend pour un cowboy, qui vit seul dans un village typé western, et qui fait d'énormes caprices si on ne joue pas avec lui ? demande l'autre gars qui a toujours un peu de mal à croire que tout ce qui lui est raconté s'est réellement passé un jour. Mais c'est impossible !

— Bien sûr que c'est impossible ! C'est même tout à fait absurde ! Mais l'Hôtel Lugosi le peut. Cette vérité-là, ce n'est qu'en sortant de cette chambre que je l'ai accepté.

*Pour découvrir la suite des souvenirs du héros, rendez-vous au chapitre **043** (page 91).*

Vous allez découvrir les pensées que le héros partage à l'autre gars.

« De retour dans le couloir du premier étage, je commence à accepter le fait que tout ce qui est impossible ailleurs, est possible ici. Je dois bien me le mettre dans le crâne : quand on s'apprête à ouvrir une porte, on ne sait jamais réellement ce que l'on va trouver derrière.

Plus que de l'incompréhension ou de l'angoisse, c'est de la curiosité qui commence à m'envahir. Je me dis que toutes les chambres de cet hôtel cachent peut-être un je-ne-sais-quoi d'inhabituel en elles. Imagine si elles sont toutes d'étranges mondes qui n'attendent qu'à être visités. Je suis alors tiraillé entre deux sentiments : d'un côté, j'ai envie de vérifier ma théorie en ouvrant une porte au hasard dans cet étage. Je sais que ça ne se fait pas de rentrer chez les autres comme ça, mais je dois savoir s'il y a un truc étrange et fou dans chaque pièce de cet hôtel. Et d'un autre côté, je repense à mon rendez-vous, et je me dis que je ne trouverai pas plus d'information sur Monsieur Landau à cet étage. J'ai donc envie de monter les escaliers pour passer à l'étage supérieur. Soit je prends le temps d'ouvrir une porte, soit je ne perds pas de temps et je passe directement en haut. »

Que fait le héros désormais ? Vous avez le choix entre rentrer dans une chambre au hasard (chap. 044, p. 92) et prendre les escaliers qui mènent au deuxième étage (chap. 055, p. 109).

Vous décidez d'ouvrir une chambre au hasard au premier étage.

Avant de continuer son récit détaillé, le héros prend le temps de parler à l'autre gars, qui reste toujours assis face à lui, prêt à l'écouter.

— À ton avis, qu'est-ce que j'ai fait ?

— Hum... comme ça... je dirais... que tu as voulu ouvrir une chambre au hasard, répond l'autre gars. Je parie que ton rendez-vous te prenait vraiment la tête, que tu te demandais pourquoi personne n'était venu te chercher, que t'avais peu de temps à perdre, des phrases du genre. Mais au final, c'est ta curiosité qui a pris le dessus, et tu n'as pas pu t'empêcher de pousser ta visite de l'hôtel... J'ai bon ?

— Tu as bon, confirme le héros avant de poursuivre.

« Je traverse le couloir. Je ne te refais pas la description habituelle : il n'y a toujours rien d'anormal dans cette allée. Tout est silencieux, classique, ennuyant. Aucune porte ne se démarque des autres. Alors je m'approche d'une au hasard. Je frappe dessus pour que l'on m'ouvre. Aucune réponse. Peu importe, je suis décidé à entrer. Alors j'ouvre la porte.

Figure-toi que je ne regrette pas mon choix : en poussant une porte au hasard, j'ai découvert un nouveau lieu étonnant. Très étonnant même : face à moi, derrière cette porte, à la place de ce qui est censé être une chambre d'hôtel, se trouve un escalier. Cet escalier m'invite à descendre. A l'extérieur, rien n'indiquait sa présence. Mais il est là. Et ce n'est pas tout : car, plus qu'un simple escalier, c'est surtout une entrée. Une entrée vers l'inconnu. A l'intérieur, les murs ne sont pas recouverts par un banal papier peint, mais plutôt par de l'humidité. On voit encore le béton d'origine, ça ressemble presque à des parois rocheuses. A croire que, ce que je viens découvrir, par le plus grand des hasards, est l'entrée d'une grotte. Cet escalier emmène vers une grotte sous-terrain.

Maintenant, j'ai la preuve qu'une curiosité peut se cacher derrière n'importe quelle porte de cet hôtel. Face à cette évidence, je peux m'arrêter là, refermer la porte, et retourner à la recherche de mon rendez-vous. Mais ma curiosité m'invite à aller plus loin. Je me demande ce que je peux trouver au bout de cette grotte... »

Vous avez le choix :

Soit vous avancez et vous rentrez dans la grotte (chap. 045, p. 93) ;

Soit vous préférez ne pas y entrer et vous vous dirigez vers le deuxième étage (chap. 054, p. 108).

Vous décidez de rentrer dans la grotte et d'emprunter l'escalier.

« J'aurais pu m'arrêter là, me suffire de cette preuve et repartir à la recherche de Monsieur Landau. Mais quand on est curieux, comment résister à l'appel de l'exploration et de la découverte ? Evidemment que je veux emprunter cet escalier. Alors j'entre dans cette nouvelle partie de l'hôtel, en refermant la porte derrière moi.

Je descends de très nombreuses marches. Si je comprends bien, je me dirige sous le rez-de-chaussée. Arrivé à la dernière marche, je me retrouve dans une sorte de sous-sol gigantesque, à l'apparence d'une grotte, où une odeur d'humidité et de renfermé très prononcée attaque mes narines. La lumière se fait discrète ici : il y a bien quelques ampoules, mais vu la taille de cette cave, elles n'éclairent pas grand-chose. Les murs ne sont pas peints ou décorés, j'aperçois toujours le béton d'origine, accompagné par quelques traces de moisissures. L'humidité est très présente, il y a des gouttes d'eau un peu partout. Il fait froid, l'endroit n'a pas l'air chauffé. A première vue, il n'y a pas grands signes de passage humain dans cette grotte. Il n'y a personne aux alentours. Un peu comme dans le hall de l'hôtel, quand j'y réfléchis. Mais en plus humide.

Ici, c'est gigantesque. Heureusement, il y a comme un chemin qui se démarque du reste. Si je le suis, sans aller fouiller dans les quelques recoins que je croise, je devrais réussir à ne pas me perdre. Alors, tel un explorateur cherchant un trésor dans un lieu rarement visité, ou tel un prisonnier qui creuse une galerie pour s'échapper d'une prison, je décide d'avancer et d'explorer les alentours.

En avançant, j'observe autour de moi. Il n'y a pas grand-chose à remarquer, cette grotte est visiblement très vide. Ce n'est qu'après plusieurs mètres que je croise un premier signe de passage humain : comme à la préhistoire, des personnes ont inscrits des indications sur les murs de la grotte. Mais là, pas de dessins d'hommes ou d'animaux. C'est plutôt des graffitis avec des flèches qui montrent le fond de la grotte, pour donner envie de poursuivre l'exploration. Au-dessus de chaque flèche, il y a systématiquement l'indication "GROS TRESOR" écrite en lettre majuscule. De grosses lettres colorées, dessinées à la main, qui forment donc l'un des noms le moins subtile du monde : "GROS TRESOR". Je croise cette flèche et cette indication sur les murs tous les vingt mètres environs. Comme ça, impossible de savoir où ces flèches veulent me mener. Mais, n'ayant pas d'obstacle devant moi, je continue d'avancer.

Le premier obstacle arrive après plusieurs minutes de marche. Pour la première fois, mon grand chemin se sépare en deux chemins bien distincts. Je peux aller vers le chemin de gauche, ou partir sur celui de droite. Mais ce n'est pas tout : jusqu'ici, je n'entendais que le bruit aigu des gouttes d'eau qui tombent du plafond et qui s'écrasent contre le sol, et le bruit de mes pas. Une fois arrivé à cette intersection, je commence à entendre un bruit sourd, étrange et peu rassurant. Une sorte de grondement, comme un souffle grave, qui se trouve au loin, caché derrière un mur. Si je laisse parler mon imagination, j'ai l'impression d'entendre la respiration d'un monstre. Ce bruit, il vient clairement du chemin de droite. J'en suis sûr. Le truc, c'est que je vois une nouvelle flèche dessinée sur le mur, toujours accompagnée de l'indication "GROS TRESOR". Et cette flèche se dirige vers le chemin de droite.

Tu l'as déjà compris, mais à cet instant, j'ai un nouveau choix à faire. Si je veux continuer l'exploration de la grotte, je dois prendre l'un des chemins. Mais je peux aussi arrêter mon périple ici et éviter ainsi d'emprunter des sentiers potentiellement dangereux.

Cher lecteur, c'est à vous de le prendre, ce choix : vous pouvez emprunter le chemin de gauche (chap. 046, p. 94), le chemin de droite (chap. 047, p. 96), mais aussi faire demi-tour et retraverser la grotte pour remonter au premier étage (chap. 053, p. 107).

Vous choisissez le chemin de gauche.

« J'ai envie de pousser l'exploration de cette grotte. C'est évident qu'une curiosité unique se cache à l'intérieur, et j'ai envie de la trouver. Mais, même si les flèches veulent que j'emprunte le chemin de droite, je n'ai pas encore envie d'approcher le son étrange que j'entends. Alors je préfère choisir le chemin de gauche.

J'avance, jusqu'à arriver au bout de l'allée, mais pas au bout de mes surprises. J'arrive dans ce que je vais appeler une énorme impasse. Une sorte de petite grotte dans la grande grotte. Et au milieu de cette salle, un objet attire mon attention. Il faut dire que je ne peux pas le louper : devant moi, il y a un énorme coffre. Oui, tu m'as bien entendu, un coffre. Et pas un coffre moderne, non, mais bien un coffre marron dans le style coffre pirate. Le couvercle est refermé, avec simplement un loquet pour le maintenir, mais sans cadenas dessus. Il est très imposant. La taille d'un petit canapé, je dirais. Et, je sais, c'est très cliché de tomber sur un coffre à trésor dans une grotte abandonnée. Si j'étais partie avec une bande d'amis pour explorer cette grotte, ça aurait fait un parfait scénario de film pour enfant des années quatre-vingt. Mais là, ce coffre est bien réel. J'ai bien fait de ne pas suivre les flèches "GROS TRESOR", car on dirait bien que le "GROS TRESOR" se trouve ici.

Sans attendre, je m'approche du coffre, avec l'envie de savoir ce qu'il contient. Je déverrouille le loquet avec une facilité déconcertante. Avec mes deux mains, je relève le toit du coffre, impatient découvrir ce qu'il cache. A peine le coffre ouvert, une voix se met à parler timidement. Ce n'est pas la mienne.

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que quoi ?

Dans le coffre, il y a ce que j'appelle un matelas de fortune, fait à base de plaids et de coussins qui viennent rembourrer l'intérieur pour le transformer en mini chambre à coucher. Et sur ce matelas, il y a un homme. A voir ses yeux agressés par la lumière, je crois que, en ouvrant le coffre, j'ai interrompu sa sieste.

— Ça va pas de réveiller les gens comme ça ? grogne cet homme à la voix à la fois nasillarde, âgée, énervée, et pas encore totalement réveillée. Tes parents t'ont pas appris la politesse ?

C'est un vieux monsieur très maigre, tout en longueur, qui me gronde. Il n'y a plus que quelques brins de cheveux qui parsèment son crane ridé. Sa pilosité faciale se résume à une épaisse moustache blanche élançée, qui part de son visage pour former un cône. Ses vêtements n'ont pas dû être lavés depuis plusieurs jours, ce que je devine au blanc de sa chemise qui n'est plus vraiment blanc, aux quelques taches qui ajoute des motifs dessus, et à la forte odeur que je suis obligé de sentir. Apparemment, je le dérange, ce qui n'est pas voulu.

— Désolé, je ne voulais pas vous réveiller. Je suis venu là par hasard et j'ai vu le coffre. Et vu qu'il n'était pas fermé à clés, j'ai voulu voir ce qu'il y avait à l'intérieur.

— Bah à l'intérieur, y a moi. Je dors ici, figure-toi.

Les cernes sous les yeux de ce vieil homme sont si épaisses qu'elles commencent à se confondre avec ses rides. Il paraît extrêmement fatigué. Il reste allongé dans son coffre. Il relève simplement sa tête pour me parler, en mettant sa main devant de ses yeux, pas encore habitués à la lumière pourtant pas si agressive de la grotte. Est-ce que je vais continuer de déranger ce curieux personnage pour lui poser toutes les questions qui me passent par la tête ? Evidemment.

— Mais pourquoi vous dormez dans ce coffre ? Et dans cette grotte ?

— T'as vu le prix des chambres ici ? me demande-t-il avec sa voix fatiguée, dû à son âge et au fait que je viens de le réveiller.

— Non.

— Bah tu les verrais, tu comprendrais pourquoi je viens me pieuter ici.

— A ce point-là ?

— Ça dépend des chambres. Plus tu montes en haut, plus c'est tout confort, et plus y'a besoin d'argent. Alors c'est très chouette de vivre là-haut, c'est sûr, mais c'est aussi très cher ! D'façon, même pour en bas, j'ai pas les sous pour louer quoi qu'ce soit. Alors ici, au moins, j'paye pas de loyer. Bon, c'est pas le grand luxe, c'est sûr, mais ça fait la blague.

— Mais personne ne vient ici ? Dans cette... grotte ?

— Nan, ça va, j'suis pénard. Y'a un peu de passage à côté, mais rien de gênant.

— Comment ça du passage à...

— Mais je vais t'dire un truc : les prix, dans c't'immeuble, c'est juste un gars qui les fixes. Le proprio de l'hôtel. Monsieur Lugosi, qui s'appelle. C'est sa famille qui a construit ça, et lui, il a repris l'affaire, le coup classique. Bah ce type-là, j'trouve qu'il exagère un peu. Il doit pas être bien malheureux, lui. Il a pas besoin de mettre des prix si élevés, même pour les chambres du bas, il pourrait baisser. J'peux te dire que si j'avais un peu de courage, j'irai lui dire, à ce gars-là, qu'il exagère ! J'ferais n'importe quoi pour changer les choses ici. Mais apparemment, pour lui parler, faut un rendez-vous. Tu comprends, les gens important, ils fixent des rendez-vous. Ah... les riches ! Qu'est-ce qu'ils ne feraient pas pour faire les intéressants !

Il se replace confortablement dans son coffre, prêt à reprendre sa sieste là où il l'avait arrêtée, comme si notre discussion arrivait à sa fin. Mais ce n'est pas le cas.

— Justement, je suis ici pour un rendez-vous avec quelqu'un d'important. Et vous avez l'air de connaitre pas mal de choses sur l'hôtel. Vous ne savez pas, par hasard, où je peux trouver un certain Monsieur Landau ?

— Quelqu'un d'important tu dis ?

— Oui... je crois.

— Il doit surement être en train de se la couler douce avec les riches du troisième étage ! C'est bien un truc de privilégié, ça ! Laisser les pauvres gens dans la misère, pendant qu'ils vont dépenser leurs frics à tire-larigot dans des restaurants ! J'te jure, quelle époque !

— Le... le troisième étage, donc ? Vous êtes sûr ?

Pour me répondre, il se met à bailler.

— Eh dis, tu déranges un vieux monsieur qui n'a rien demandé, là. Tu veux pas refermer le coffre et me laisser roupiller un peu, s'te plait ? Tu serais sympa.

Il tourne la tête et s'allonge sur le côté. Je n'obtiendrais plus rien de cet homme.

— Comme vous voulez. Bonne nuit.

Sans rien dire de plus, je referme le coffre et je le laisse dormir. Peut-être que j'aurais dû l'aider, lui proposer de voir quelqu'un, trouver une solution pour lui offrir une vie meilleure. Mais à cet instant, je ne vois pas quoi faire. Peut-être qu'un jour la situation évoluera et qu'il pourra dormir autre part que dans un coffre. Pour le moment, je respecte son choix et je retourne sur mes pas.

Je cherchais de l'étonnant, je suis tombé sur un vieux monsieur qui dort dans un coffre. Ce n'est pas forcément la curiosité que je m'attendais à trouver, mais ça reste étonnant.

Je fais demi-tour. Je suis de retour à l'intersection de tout à l'heure. Je revois la flèche avec l'indication "GROS TRESOR" qui m'invite à visiter l'autre chemin. Mais je viens de le trouver, le "GROS TRESOR"... enfin je crois. Le lointain bruit monstrueux est toujours présent, et toujours aussi menaçant. Est-ce que j'ai vu tout ce que cette grotte a à me montrer, ou est-ce que je vais louper quelque-chose en faisant demi-tour ? Voilà la question. »

Le héros a à nouveaux plusieurs chemins possible : soit vous suivez la flèche et vous prenez l'autre chemin (chap. 047, p. 98), ou alors vous faites demi-tour pour sortir de la grotte (chap. 053, p. 109). Quel est votre choix ?

Vous choisissez le chemin de droite.

« Je regarde la flèche dessinée sur le mur. Evidemment, après tout ce que je viens de traverser, j'ai envie de voir où elle peut me mener. Alors j'emprunte ce nouveau chemin.

Plus j'avance, plus la lumière se fait rare, plus les murs se rapprochent de moi. Et comme si ça ne suffisait pas à rendre cette grotte angoissante, il y a toujours ce bruit, ce son monstrueux. Plus j'avance, plus je l'entends, plus il devient puissant, grave et inquiétant. Et je m'approche de lui. Je ne sais pas quelle créature est à l'origine de ce son... je ne sais pas non plus si j'ai envie de le savoir...

Je continue de suivre les flèches. Alors que rien ne m'empêchait d'avancer, à part la peur, peut-être, mais jusqu'ici j'arrivais la gérer, j'arrive devant un nouvel obstacle : une porte. Elle est fermée. Impossible de savoir ce qu'il y a derrière.

Je m'arrête. Je vois trois flèches : une au-dessus de la porte et deux sur les murs à gauche et à droite de celle-ci. Elles montrent toutes cette entrée. Et sur le bois de la porte, les mots "GROS TRESOR" ont été peints en majuscule avec des couleurs très vives. Si je veux découvrir ce que cette indication signifie, je dois ouvrir la porte. Mais il y a un mais : le son. Plus fort que jamais. C'est effrayant. Un grognement énorme vient de l'autre côté de ce mur. Comme un cri continue, d'une puissance infinie. Je ne comprends toujours pas quelle chose peut faire un vacarme pareil. Ce son me terrifie.

Je m'approche de la porte. Je n'ose rien dire. Il y a ces mots, "GROS TRESOR". Il y a ce bruit. Il y a la porte qui m'invite à l'ouvrir. Il y a le chemin qui m'invite à faire demi-tour. Je dois choisir entre ma peur et ma curiosité. »

Que décidez-vous ? Vous pouvez ouvrir la porte (chap. 048, p. 97), ou faire demi-tour et quitter la grotte (chap. 052, p. 106). Choisissez bien !

Vous décidez d'ouvrir la porte.

« Est-ce que j'ai parcouru tout ce chemin pour faire demi-tour et ne pas découvrir ce que cache cette porte ? Tu commences à me connaître : j'ai du mal à résister à la curiosité.

Dès que ma main touche la poignée de la porte, le bruit s'arrête. Un hasard ? Peut-être. Peut-être pas. Ma main commence à trembler, un peu. Mais il en faut plus pour m'arrêter... je crois. Alors je me lance : j'ouvre la porte sans frapper avant, sans prévenir qui que ce soit.

Et là... je ne vois pas de monstre. Ni de trésor. Ni aucune étrangeté surnaturelle. Tout ce que je vois, c'est un renforcement, avec à l'intérieur trois jeunes filles. Autour d'elles, il y a tout l'équipement qu'un musicien rêve d'avoir dans sa chambre : des amplis, des microphones, des câbles mal rangés qui traînent, des multiprises électriques posées un peu partout, et beaucoup, beaucoup d'instruments de musiques différents. Chaque fille en a un devant elle : l'une est à la batterie, l'autre à la basse, et la dernière au chant et à la guitare. Je viens d'entrer dans un vrai repère de musiciens. Ou plutôt de musiciennes. Aucune des trois filles n'a remarqué mon arrivée. La chanteuse s'approche de son micro pour hurler dedans.

— Un ! Deux ! Trois ! Quatre !

Elles se mettent toutes les trois à jouer de leurs instruments. Je comprends mieux d'où vient le bruit maintenant. Je comprends aussi pourquoi j'ai cru à un monstre : leur musique est monstrueuse. Elles jouent fort, très fort, et vite. La batteuse tape extrêmement violemment sur ses percussions, la bassiste aurait monté son ampli jusqu'à onze si c'était possible, et la chanteuse hurle encore plus fort qu'un bébé sous testostérone à qui on aurait fait sauter un repas. Je trouve leur son étrange. Ce n'est pas trop mon style. Mais ce n'est qu'une affaire de goût, ça n'a pas d'importance.

Après quelques mesures, la chanteuse lève sa tête et remarque ma présence. En me voyant, elle arrête immédiatement de jouer, de bouger et de chanter.

— ATTENDEZ LES FILLES, ARRETEZ-TOUT. ARRETEZ !

La chanteuse fait des grands signes à ses collègues. Elle doit être la cheffe du groupe. C'est une grande fille mince, la vingtaine je dirais. Elle a les cheveux teints d'un noir très foncé et peu naturel, en partie cachés sous un bonnet troué. Elle a un piercing sur le nez, une veste en jean déchirée, un t-shirt noir en dessous, et un pantalon noir très serré. En résumé, le look cliché qui colle avec sa musique. Mais à côté d'elle, ses deux amies musiciennes n'ont pas le même style. La bassiste est plus petite, elle porte des petites lunettes rondes, un t-shirt rouge avec un motif de dinosaure, et des cheveux blonds mi-longs. La batteuse me paraît un peu plus âgée que les deux autres. Elle porte une chemise extrêmement bien repassée, et est celle qui a le plus de maquillage sur son visage, comme si elle prenait plus soin d'elle que ses amies. Ce sont trois jeunes filles à l'apparence bien différente, mais qui se rejoignent pour une même passion : la musique.

Comme la chanteuse l'a demandée, tout le monde s'arrête de jouer. La bassiste et la batteuse remarquent à leur tour que je suis là. La chanteuse prend les devants pour me parler.

— T'es qui toi ? Et pourquoi tu viens là ?

— Désolé, je ne voulais pas gêner, je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un d'autre ici. En fait, pour tout vous dire, je suis entré dans l'hôtel parce que j'ai un rendez-vous et...

— Ça ne marche pas, ça, comme excuse, me coupe-t-elle en me fixant, pendant que les autres musiciennes la regardent elle. Là, t'es rentré dans NOTRE domaine. Et si on s'est mise ici, c'est pour ne pas être dérangée par n'importe qui !

— Ah, non, mais je ne voulais pas déranger, c'est vraiment un hasard si...

— Laisse-moi parler !

Je me tais et je la laisse parler. Cette scène fait rire la bassiste, et soupire la batteuse.

— On a bien compris que la société ne voulait pas qu'on s'exprime, poursuit la chef du groupe en gardant sa guitare accrochée en bandoulière devant elle. Les vieux, ils n'aiment pas voir des filles qui jouent de la musique vindicative comme la nôtre. Mais ce n'est pas eux qui vont nous empêcher de nous exprimer. On vit dans une société qui ne nous accepte pas pour ce qu'on est, un monde détestable où personne n'est heureux. Ça, quelqu'un doit le dire, mais ça dérange. Mais nous, on ne se laisse pas faire, nous. On est prêtes à dire les choses. Alors on a cherché un lieu où on pouvait être tranquille, qui était prêt à accepter notre musique et notre message. On a trouvée cet hôtel, et on a vu qu'il était parfait pour nous, alors on a créé notre studio de répète dans cette cave. Comme ça, on peut jouer, on peut écrire, et on peut dire ce qu'on a à dire sans qu'on nous en empêche, sans être dérangées par des petits bouseux qui débarquent chez nous sans autorisation prêts à faire des remarques sur notre art. Tu vois ce que je veux dire ?

C'est une question rhétorique. Je n'ai pas besoin de répondre.

— Bah réponds-moi !

Ce n'est pas vraiment une question rhétorique. Je dois répondre.

— Euh... oui, je vois l'idée.

— Tu m'étonne que tu vois l'idée !

— Faut savoir dire stop ! lance étonnamment la bassiste, restée silencieuse jusqu'ici.

— Stop, répète la batteuse sans raison.

— Tu sais, tu sais, c'est comme ce type qui voudrait que j'me soigne, continue la bassiste. Et qu'abandonne son clebs au mois d'août en Espagne. J'sens comme un vide... remets-moi Johnny Kidd !

Je ne comprends absolument pas ce qu'elle essaye de dire. Mais la chanteuse, elle, a l'air de savoir où son amie veut en venir avec ses phrases bizarres.

— Vous avez raison les filles ! C'est avec notre musique qu'on doit parler ! Bon, on s'y remet. On passe l'intro par contre, on reprend direct au premier couplet, on part ensemble. Allez. Un ! Deux ! Trois ! Quatre !

Et elles recommencent à jouer. Comme si je n'étais pas là. Sauf que je suis là. Et j'entends tout. Je pourrais les écouter sans rien dire. Sauf que déjà, je ne suis définitivement pas fan de ce qu'elles jouent. Et ensuite, maintenant que je suis là, je peux en profiter pour leur poser mes questions. Je ne vais pas me laisser faire et partir comme ça. Si je dois me mettre à hurler pour qu'on m'entende, ça ne me pose pas de problème.

— EH ! EXCUSEZ-MOI !

Je fais des grands signes pour que les filles me remarquent. Et ça fonctionne. Elles arrêtent de jouer. L'une soupire, l'autre sourit, la cheffe s'agace.

— Mais c'est pas vrai ! On ne va pas s'en sortir ! Qu'est-ce que tu veux à la fin ?

— Laisse parler les gens, reprend la bassiste en posant son instrument. On dit que chez toi les hommes sont tous beaux parleurs ?

— Et alors ? demande la batteuse.

— On dit du mal sur vos hommes et leurs valeurs ?

— On s'en fout !

— Laissons parler les gens, conclue la bassiste.

— Ok les filles, j'ai compris, annonce la chanteuse qui comprend décidément très bien ses amies, puis elle revient vers moi. Qu'est-ce que tu veux nous dire ?

Pour une fois qu'elles me laissent parler, j'en profite.

— Derrière la porte, et un peu partout sur les murs de la cave, il y a marqué "GROS TRESOR". Mais ça signifie quoi, au juste ?

— Et voilà ! Encore un qui pensait trouver un vrai trésor dans notre lieu de répète ! Mais c'est nous, le "GROS TRESOR" ici, tu comprends ? C'est le nom de notre groupe. On est les "GROS TRESOR". Sans "s" à la fin de trésor, j'y tiens.

— Mais pourquoi vous avez choisi ce nom ?

La chanteuse baisse la tête. La bassiste se met à rigoler. Pas la fille à la batterie.

— Oui, j’l’adore, c’est mon amour, mon trésor, ricane la bassiste avec un air moqueur. Oui, j’l’adore, tous les jours, un peu plus fort.

— Oui, bon, ça va, je vais lui dire, reprend la chanteuse en essayant de faire taire son amie. C’est... c’est le surnom que me donnait ma mère, voilà ! Avant, elle me demandait, “comment ça va mon gros trésor ?”, et ça a toujours fait rire mes amis. Alors on a gardé ce nom-là, “GROS TRESOR”.

— Ecoute, maman est près de toi ! se moque toujours la bassiste avec une façon de s’exprimer bien à elle. Il faut lui dire, maman, c’est quelqu’un pour toi !

— C’est ça, moque-toi ! N’empêche, j’l’aime bien, moi, ce nom ! Et si tu veux tout savoir, on a mis des flèches pour qu’on retrouve notre planque. Avant, on ne voyait pas trop le chemin dans la cave, alors on a dessinée ça pour pas se perdre. Puis vu que personne ne passe par ici, à part un vieux de temps en temps, on ne risque rien... enfin ça, c’était avant que des bouseux perdus viennent pendant nos répètes ! Donc maintenant que tu as tes réponses, tu peux nous laisser reprendre nos morceaux tranquillement, ça nous arrangerait pas mal !

Effectivement, maintenant que je sais que je ne vais trouver ici ni trésor, ni information sur mon entretien, je vais les laisser tranquille... mais une voix m’arrête.

— Attends-moi ! crie la bassiste. Laisse faire le temps ! Laisse-lui le choix !

— Qu’est-ce que tu fais ? lui demande la chanteuse, surprise. Il allait enfin partir !

— Musique ! Et que chacun se mette à chanter. Et que chacun se laisse emporter. Chacun tout contre l’autre serré. Chacun tout contre l’autre enlacé.

— L’un contre l’autre, enchaine la batteuse.

— Musique, conclue la bassiste, que je regarde avec beaucoup d’étonnement.

— Ok, ok, s’agace la chanteuse. Franchement, je vois où tu veux en venir, mais je ne pense vraiment pas que c’est une bonne idée...

— Résiste ! Prouve que tu existes !

— C’est bon, c’est bon, je vais lui demander.

Je ne comprends pas ce qui se passe. La chanteuse finit par se tourner vers moi.

— Ce que mon amie essaye de dire, c’est que tu peux peut-être nous aider. En gros, on recherche quelqu’un pour nous accompagner sur un nouveau morceau. Quelqu’un qui peut ajouter une pate différente, un truc en plus pour nous démarquer. Alors, sache que moi, je ne suis pas du tout emballé par l’idée, mais je sais que les filles y tiennent beaucoup, donc laisse-moi te demander : tu ne sais pas jouer d’un instrument, par hasard ?

Ça, c’est bien plus surprenant que de trouver un monstre dans une cave humide, ou d’entendre une jeune fille dire des phrases bizarres : on me propose, à moi, de jouer dans un groupe de rock ? J’avoue que c’est un rêve j’ai déjà fait, mais de là à pouvoir le réaliser...

Je regarde les instruments qui traînent dans la pièce. Il y a un clavier électronique, une sorte de petit piano, branché pas loin des filles. Je peux essayer de jouer quelques notes, peut-être que c’est ce qu’elles recherchent ? Sinon, dans les instruments plus simples, je vois un harmonica. Pas sûr que ça corresponde à leur univers. Une flute ? Encore pire. Des maracas ? Euh... et pourquoi pas ? Ça fera un peu de percussions en plus, et ce n’est pas l’instrument le plus difficile à maîtriser. C’est fou que je me mette à réfléchir à tout ça en quelques secondes. Je peux vraiment jouer avec elles ? J’en suis capable ? Moi ?

— Bon, par contre, répond vite ! On va pas y passer la nuit ! »

A vous de choisir la réponse du héros ! Vous pouvez proposer d’accompagner ces jeunes filles en jouant du piano (chap. 049, p. 100), ou avec les maracas (chap. 050, p. 102), ou alors vous refusez leur proposition pour repartir vers votre rendez-vous (chap. 051, p. 104).

Vous voulez accompagner les musiciennes au piano.

« Les musiciennes ne me laissent pas le temps de réfléchir plus que ça. Alors je tente de leur proposer quelque chose.

— Je vois que vous avez un piano de branché. Il fonctionne ?

— Evidemment, qu'est-ce que tu crois ? demande la chanteuse de façon un peu agressive comme à son habitude.

— J'en ai déjà fait un petit peu, je sais jouer deux trois morceaux... Peut-être qu'on peut tenter de faire quelque chose avec, non ?

— Du piano ? Vraiment ?

La chanteuse est regardée par ses deux partenaires. Elles semblent vouloir la convaincre de valider ma proposition. Et elle finit par céder.

— Bon, vas-y. Montre nous ce que tu sais faire.

J'avance vers le clavier. Je m'assoie et je l'allume. Je ne suis pas Mozart, c'est sûr. Mais peu importe. Je tente d'improviser un morceau plutôt classique. Ma main gauche joue quelques accords assez simples, ma main droite la suit avec une mélodie majeure et positive que l'on apprend dès les premiers cours de piano, rien d'exceptionnel. Mais ça a l'air de convenir au groupe : après quelques notes, j'entends la batterie qui me rejoint. Le tempo est bien plus lent que sur du métal ou du rock progressif, la musicienne s'adapte à mon style. Elle laisse de côté son jeu agressif et puissant pour se rapprocher d'un rythme jazzy, rien à voir avec ce que j'ai entendu en entrant dans la pièce. On continue de jouer ensemble, et c'est alors que d'autres notes s'ajoutent : c'est la basse. La bassiste se colle à mes accords lents pour accompagner ma mélodie. On joue un petit morceau doux et sympathique à trois instruments. Le moment est agréable. Voilà comment passer de simple visiteur dans un hôtel vide à joueur de piano accompagné de jeunes rockeuses motivées comme jamais. Il y a effectivement quelque chose de surprenant caché dans chaque pièce de l'Hôtel Lugosi.

Je reste concentré dans mon jeu. Je m'attends à ce que la chanteuse nous rejoigne. Elle va effectivement intervenir au milieu du morceau, mais pas de la manière que j'espérais.

— Non mais à quoi vous jouez ? se met-elle à hurler pour stopper la musique que l'on vient de créer.

Les deux autres musiciennes s'arrêtent de jouer et la regarde, un peu déçues de devoir se stopper dans leur élan.

— C'est fait de tout petit rien, marmonne la batteuse timidement comme un enfant qui vient de faire une bêtise. Ça se chante, et ça se danse, et ça reviens, comme une chanson populaire.

— Je ne veux pas le savoir ! rétorque la chanteuse, extrêmement remontée après ce qu'elle vient d'entendre. Ce que vous jouez, là, ça n'a rien à voir avec ce que doit jouer "GROS TRESOR" ! C'est ça qu'on veut montrer à la jeune génération ? Une balade qui ne revendique rien ? Sérieusement ?

Ni la bassiste, ni la batteuse n'ose lui répondre. Pas vraiment par peur. Plutôt par lassitude. Comme si elles avaient l'habitude d'être les témoins des agacements de leur leadeuse. Au moins, l'espace d'un instant, elles ont pu jouer autre chose à mes côtés.

— Et toi ! poursuit la cheffe du groupe en s'adressant à moi. C'est quoi, ton but, ici, en vrai ? Tu viens jouer du piano pour que mes filles s'éloignent de notre style à nous, hein ? Le rock qui dénonce, ça te dérange ? Tu veux nous empêcher de nous exprimer, c'est ça ? Mais nous, on n'est pas prêtes à lâcher l'affaire ! On a des choses à dire, nous, et on trouvera un moyen de les dire, coûte que coûte. Je vois clair dans ton jeu. Mais sache qu'on n'arrêtera jamais de jouer notre musique. Jamais. Pas vrai les filles ?

Personne ne lui répond. Les filles se tiennent prêtes à rejouer de leurs instruments, sans rien dire.

— Même si ici, personne ne viendra pour nous écouter, on continuera de répéter ! Allez, on s'y remet. Un ! Deux ! Trois ! Quatre !

Comme si de rien n'était, les trois musiciennes se remettent à jouer dans leur style, du gros métal bien agressif. La chanteuse reprend son dialecte en faux anglais yaourt. C'est leurs façons à elles de s'exprimer, alors je vais les laisser s'exprimer, je les ai assez interrompus comme ça. Malgré le volume sonore très élevé, dû aux amplis et aux enceintes qui crachent tout le son qu'ils peuvent cracher, je me mets à crier pour leur annoncer mon départ.

— BON, EH BIEN, MERCI EN TOUT CAS. BONNE REPETES ! A UNE PROCHAINE FOIS !

Elles ne s'arrêtent pas de jouer. La chanteuse fait comme si elle ne m'avait pas entendue. Les deux autres musiciennes m'offrent un discret signe de la tête comme pour me remercier. Alors je quitte leur lieu de répétition, et je décide de retraverser la grotte dans l'autre sens pour retourner dans le couloir du premier étage. »

Le héros s'arrête là. Il vient de terminer une nouvelle étape de son intrigue. Il observe l'autre gars : il fait une tête bizarre, comme si quelque chose l'a dérangé dans ce qu'il a entendu.

— Mon histoire ne t'a pas plu ? demande le héros.

— Ce n'est pas ça, se justifie l'autre gars, affalé sur sa chaise. C'est juste que c'est si... bizarre, ce que tu me racontes. Pourquoi je dois entendre ce passage en particulier ? Tu veux ne pas aller... à l'essentiel ?

La remarque de l'autre gars fait sourire le héros.

— Je te raconte cette rencontre absurde, parce que ce sont ces rencontres qui m'ont permis de comprendre cet hôtel. Ce qui fait tout le charme de l'Hôtel Lugosi, ce sont ses habitants. Du plus exceptionnel personnage au plus traditionnel être humain, c'est ce mélange qui fait de cet espace un lieu unique. Je suis venu pour rencontrer une personne, et j'ai finalement découvert pleins de personnages, qui ont tous quelques choses à apporter à qui veut bien les écouter. Peu importe si ces filles ne sont que des musiciennes qui veulent s'isoler pour expérimenter leur art. Juste les rencontrer, les découvrir, partager un petit moment avec elles, dans un endroit authentique, ce simple instant, je n'aurais jamais pu le vivre ailleurs. C'est pour ça que j'ai fini par aimer cet hôtel. Et c'est pour ça que j'aime raconter cette histoire absurde : pour le souvenir qu'elle me procure. Le voilà, le gros trésor de cet hôtel.

L'autre gars n'a pas encore l'air convaincu. Mais ça ne va pas empêcher le héros de poursuivre son récit.

— Reprenons mon histoire, tu vas comprendre où je veux en venir.

« Après avoir retraversé la grotte dans l'autre sens, en réfléchissant à tout ce que je venais de vivre et à ce rendez-vous qui m'attend, j'arrive à nouveau devant les escaliers. Je remonte les marches pour retrouver le couloir du premier étage. Je me dis que, maintenant, il est temps pour moi de poursuivre ma route et de passer au deuxième étage. »

Pour découvrir ce qu'il se passe quand le héros se dirige vers le deuxième étage, rendez-vous au chapitre 055 (page 109).

Vous voulez accompagner les musiciennes avec les maracas.

« Les musiciennes ne me laissent pas le temps de réfléchir plus que ça. Alors je tente de leur proposer un instrument original, que je suis sûr de pouvoir maîtriser.

— Je vois que vous avez des maracas.

Sans rien dire de plus, je m'approche des maracas, sous les yeux étonnés des musiciennes.

— Sérieusement ? demande la chanteuse apparemment pas convaincue par mon choix. Des maracas ? Dans un groupe de rock ?

Mais elle est la seule à râler. Ses deux amies ne disent rien. Elles me laissent essayer. Alors j'essaie. J'attrape les maracas. C'est un instrument facile à utiliser, et qui me permet de proposer un rythme un peu différent de ce qu'elles ont l'habitude d'entendre, une sonorité originale, et moins violente.

Je commence à jouer, assez rapidement pour ne pas lancer une balade, mais plus lentement que sur leur style habituel. J'essaie de tenir le rythme. Je commence seul, mais très vite, un premier instrument vient se joindre à moi : la batterie. Avec ses baguettes tenues fermement dans ses deux mains, la batteuse commence un rythme plutôt complexe, en gardant la puissance qu'elle a l'habitude d'envoyer sur son instrument. Très vite, la bassiste va nous accompagner. Avec sa guitare basse, elle propose des accords qu'on n'a pas tellement l'habitude d'entendre. En ajoutant ses notes graves, on a une base rythmique solide et originale. Il ne manque plus qu'une mélodie principale et un chant. Pendant que je joue, j'observe la chanteuse : elle a l'air décontenancée par notre improvisation. Mais, au fur et à mesure, je vois son visage se transformer, comme si elle prenait de plus en plus de plaisir à nous écouter. Et finalement, elle finit par prendre sa guitare. Elle improvise une mélodie dans la même grille d'accord que nous, qui complète parfaitement notre petite création. Elle s'approche du micro pour nous offrir quelques paroles en français. Des mots simples, positifs, ce qui lui passe par la tête. Et comme ça, mine de rien, sans prétention, nous venons de créer un morceau sympathique, et un beau souvenir à garder dans un coin de nos têtes.

Je crois que nous avons joué pendant trois ou quatre minutes. On n'a pas vraiment vu le temps passer, on a profité du plaisir offert par la musique. Les trois musiciennes viennent trouver une fin parfaite pour conclure cette session. Alors j'arrête de secouer mes maracas. Les filles se regardent. Elles semblent heureuses. Par leur complicité, elles montrent leur fierté, celle d'avoir réussi à proposer une création nouvelle, loin de leur zone de confort.

— C'est si bon, se réjouit la bassiste une fois le morceau terminé. De partir n'importe où, bras dessus, bras dessous, en chantant des chansons. C'est si bon.

— T'as raison, reconnaît la chanteuse tout en réaccordant sa guitare. Si je dois vraiment être honnête, c'était peut-être pas une mauvaise idée de l'inviter. On n'avait jamais joué un morceau comme ça depuis qu'on est ensemble.

Ses deux copines sont à la fois surprises et heureuses d'entendre une telle phrase sortir de sa bouche. J'avoue être un peu heureux aussi. J'ai l'impression d'avoir apporté, à ma petite échelle, un petit quelque chose d'inattendu dans le quotidien de ces trois filles.

— D'ailleurs, me dit la chanteuse, tu devrais venir jouer avec nous un jour sur scène. Ce serait sympa de refaire ce morceau devant un public.

— Ah oui ? Vous faites des concerts ?

— Pas encore. Mais on en fera un jour. "GROS TRESOR" jouera devant pleins de gens, je peux te le garantir.

— Alors, le jour où ça arrivera, si je suis disponible, pourquoi pas vous accompagner.

Le sourire que je vois chez les trois musiciennes me satisfait. Je remarque aussi qu'aucune des trois ne s'est éloignée de son instrument.

— Mais là, j'imagine qu'il va falloir que tu repartes faire tes trucs, pas vrai ? me demande la chanteuse tout en s'approchant de son microphone.

— Euh... oui, il va falloir...

— Ça tombe bien, parce que nous, on ne doit pas perdre cette bonne dynamique, et on va se remettre à bosser, pas vrai les filles ?

— Faut-il nous quitter sans espoir de nous revoir un jour ? Ce n'est qu'un au revoir. Oui, nous nous reverrons, me dit la bassiste, pendant que la batteuse, elle, ne dit rien, mais semble prêtes à s'exprimer avec sa musique.

— Alors, merci pour tout, mais nous on y retourne. Allez ! Un ! Deux ! Trois ! Quatre !

Quelques secondes après avoir terminé notre morceau, les voilà toutes les trois reparties à s'entraîner. Elles reprennent le morceau qu'elles interprétaient quand je suis entré dans leur repaire. C'est plus puissant, plus agressif, moins mon style. Mais c'est leur style, et tous les goûts sont dans la nature.

Comme la chanteuse l'a si bien dit, il est temps pour moi de partir. Pour ne pas les déranger, je leur fait un signe d'au-revoir de la main, sans rien dire. D'un signe de tête, elles semblent toutes les trois me remercier pour ce moment inattendu que l'on vient de passer.

Maintenant que j'ai vu le "GROS TRESOR" que cache ce lieu, je repasse leur porte et je commence à retraverser la grotte dans l'autre sens. »

Le héros s'arrête là. Il vient de terminer une nouvelle étape de son intrigue. Il observe l'autre gars : il fait une tête bizarre, comme si quelque chose l'a dérangé dans ce qu'il a entendu.

— Mon histoire ne t'a pas plu ? demande le héros.

— Ce n'est pas ça, se justifie l'autre gars, affalé sur sa chaise. C'est juste que c'est si... bizarre, ce que tu me racontes. Pourquoi je dois entendre ce passage en particulier ? Tu veux ne pas aller... à l'essentiel ?

La remarque de l'autre gars fait sourire le héros.

— Je te raconte cette rencontre absurde, parce que ce sont ces rencontres qui m'ont permis de comprendre cet hôtel. Ce qui fait tout le charme de l'Hôtel Lugosi, ce sont ses habitants. Du plus exceptionnel personnage au plus traditionnel être humain, c'est ce mélange qui fait de cet espace un lieu unique. Je suis venu pour rencontrer une personne, et j'ai finalement découvert pleins de personnages, qui ont tous quelques choses à apporter à qui veut bien les écouter. Peu importe si ces filles ne sont que des musiciennes qui veulent s'isoler pour expérimenter leur art. Juste les rencontrer, les découvrir, partager un petit moment avec elles, dans un endroit authentique, ce simple instant, je n'aurais jamais pu le vivre ailleurs. C'est pour ça que j'ai fini par aimer cet hôtel. Et c'est pour ça que j'aime raconter cette histoire absurde : pour le souvenir qu'elle me procure. Le voilà, le gros trésor de cet hôtel.

L'autre gars n'a pas encore l'air convaincu. Mais ça ne va pas empêcher le héros de poursuivre son récit.

— Reprenons mon histoire, tu vas comprendre où je veux en venir.

« Après avoir retraversé la grotte dans l'autre sens, en réfléchissant à tout ce que je venais de vivre et à ce rendez-vous qui m'attend, j'arrive à nouveau devant les escaliers. Je remonte les marches pour retrouver le couloir du premier étage. Je me dis que, maintenant, il est temps pour moi de poursuivre ma route et de passer au deuxième étage. »

Pour découvrir ce qu'il se passe quand le héros se dirige vers le deuxième étage, rendez-vous au chapitre 055 (page 109).

Vous refusez de jouer avec les musiciennes sur un morceau.

« Les musiciennes ne me laissent pas le temps de réfléchir plus que ça. Le truc, c'est que je ne me vois pas jouer avec elles. Je ne vois pas ce que je peux leur apporter. Alors je préfère refuser leur proposition.

— Je suis désolé, mais je ne préfère pas jouer avec vous. Merci de m'avoir proposé, mais je suis attendu pour un entretien ailleurs dans l'hôtel, je ne vais pas pouvoir rester.

Je reconnais un peu de déception sur les visages de la bassiste et de la batteuse, elles auraient vraiment aimé tester un autre style de musique, ça se voit. Mais la chanteuse, elle, ne partage pas cet avis. Son visage met en avant sa hargne et sa colère.

— Et voilà ! C'est bien ce que je pensais ! On perd notre temps, les filles ! Au lieu de répéter, d'améliorer nos partitions, on est là, à parler à des inconnus qui veulent nous empêcher d'exercer notre art !

— Ah non ça par contre je n'ai pas...

— On voit clair dans ton petit jeu ! Tu nous prends de haut, c'est ça ? Pourquoi rester avec ces trois jeunes qui perdent leur temps avec leurs idées, voilà ce que tu penses, hein ? En plus, j'imagine que celui qui t'attend est un gars privilégié blindé de tunes, je me trompe ?

— Je ne sais pas, je ne le connais pas. Mais... euh... oui, peut-être !

— J'en étais sûr ! Et bah, vas-y ! Va voir les hauts placés de cet hôtel ! Cet hôtel aime ceux qui dépensent leurs richesses dans des lieux démesurés ! Cet hôtel qui laisse les meilleures chambres aux plus aisés ! Cet hôtel qui ne fait rien pour aider les plus pauvres, les laissant dormir au rez-de-chaussée, ou là où ils peuvent ! Cet hôtel où tous les fous de la ville se rejoignent ! Cet hôtel qui est l'endroit où, de ma vie, je n'ai jamais vu autant de choses qui n'avaient aucun sens ! Cet hôtel...

D'un coup, elle s'arrête de parler. Comme si quelque chose lui avait frappé la tête. Ses amies sont surprises de la voir dans état. La chanteuse va se reprendre, et expliquer l'idée qu'elle vient d'avoir.

— Eh ! Mais oui, c'est ça ! Cet hôtel ! Depuis le début, on cherche quelque chose à dire ! On a des débuts d'idées, on a nos revendications, mais on n'arrive pas à livrer une copie cohérente, à savoir où aller, avec la bonne idée. Mais là, tu viens de la donner, la bonne idée. Cet hôtel ! L'Hôtel Lugosi ! On a beaucoup d'histoire à raconter lui. Des points à dénoncer, mais aussi d'autres à mettre en avant. Après tout, c'est cet hôtel qui nous permet de jouer. Sans cet hôtel, il n'y aurait pas de "GROS TRESOR". Si on arrive à dire pourquoi on vient ici, tout en mettant en avant ce qui ne va pas et ce qu'il faudrait changer, alors, on l'a, notre premier tube ! Qu'est-ce que vous en pensez les filles ?

Les deux musiciennes ont retrouvé le sourire, convaincue par l'idée.

— Et c'est parti pour le show ! Et c'est parti le stade est chaud ! lance la bassiste pour motiver ses amies.

Sans attendre plus longtemps, la batteuse propose un rythme de batterie. Elle joue un peu plus lentement que sur le dernier morceau que j'ai entendu, tout en restant dans un style puissant, comme à son habitude. La bassiste la suit dans la foulée. Elle enchaîne quelques accords originaux pour créer une base rythmique solide. Puis la chanteuse vient les rejoindre pour ajouter une mélodie qui colle parfaitement au reste. Et pour conclure le travail, elle improvise quelques paroles, en français, sur la vie de l'Hôtel Lugosi. Et voilà comment, en quelques secondes, trois talentueuses musiciennes viennent de créer un nouveau morceau cohérent, agréable à écouter, avec un message qui leur tient à cœur. Malgré moi, je leur ai donné l'idée nouvelle qu'elles recherchaient. Mais la personne chanceuse, dans l'histoire, c'est moi. J'ai de la chance de pouvoir être là, à les observer, à les écouter. J'en ai conscience.

Les filles jouent leur morceau. Même si j'aime les écouter, je pense je ne dois pas les déranger plus longtemps. Maintenant que j'ai vu le "GROS TRESOR" que cachait ce lieu, je peux m'en aller. Sans rien dire, je vais pour partir. Je leur fait simplement un petit geste d'au revoir de la main, et à leur tour, toutes les trois, sans s'arrêter de jouer, elles m'offrent un discret signe de tête, pour me dire au revoir, et me remercier. Elles ont gardé le sourire sur leurs visages, même la chanteuse, et c'est un sourire contagieux. Un gardant précieusement ce simple souvenir, je sors de leur pièce en refermant la porte derrière moi, et je retransverse la grotte dans l'autre sens pour retourner à la recherche de mon rendez-vous. »

Le héros s'arrête là. Il vient de terminer une nouvelle étape de son intrigue. Il observe l'autre gars : il fait une tête bizarre, comme si quelque chose l'a dérangé dans ce qu'il a entendu.

— Mon histoire ne t'a pas plu ? demande le héros.

— Ce n'est pas ça, se justifie l'autre gars, affalé sur sa chaise. C'est juste que c'est si... bizarre, ce que tu me racontes. Pourquoi je dois entendre ce passage en particulier ? Tu veux ne pas aller... à l'essentiel ?

La remarque de l'autre gars fait sourire le héros.

— Je te raconte cette rencontre absurde, parce que ce sont ces rencontres qui m'ont permis de comprendre cet hôtel. Ce qui fait tout le charme de l'Hôtel Lugosi, ce sont ses habitants. Du plus exceptionnel personnage au plus traditionnel être humain, c'est ce mélange qui fait de cet espace un lieu unique. Je suis venu pour rencontrer une personne, et j'ai finalement découvert pleins de personnages, qui ont tous quelques choses à apporter à qui veut bien les écouter. Peu importe si ces filles ne sont que des musiciennes qui veulent s'isoler pour expérimenter leur art. Juste les rencontrer, les découvrir, partager un petit moment avec elles, dans un endroit authentique, ce simple instant, je n'aurais jamais pu le vivre ailleurs. C'est pour ça que j'ai fini par aimer cet hôtel. Et c'est pour ça que j'aime raconter cette histoire absurde : pour le souvenir qu'elle me procure. Le voilà, le gros trésor de cet hôtel.

L'autre gars n'a pas encore l'air convaincu. Mais ça ne va pas empêcher le héros de poursuivre son récit.

— Reprenons mon histoire, tu vas comprendre où je veux en venir.

« Après avoir retransversé la grotte dans l'autre sens, en réfléchissant à tout ce que je venais de vivre et à ce rendez-vous qui m'attend, j'arrive à nouveau devant les escaliers. Je remonte les marches pour retrouver le couloir du premier étage. Je me dis que, maintenant, il est temps pour moi de poursuivre ma route et de passer au deuxième étage. »

Pour découvrir ce qu'il se passe quand le héros se dirige vers le deuxième étage, rendez-vous au chapitre 055 (page 109).

Vous choisissez de ne pas ouvrir la porte et de faire demi-tour.

« Evidemment que j'ai envie de découvrir ce qu'il y a derrière la porte. Evidemment que je n'ai pas envie de m'arrêter en si bon chemin. Evidemment... mais... ce bruit... cette ambiance... je préfère ne pas me mettre en danger. Il faut bien que cet hôtel garde un peu de mystère, pas vrai ?

J'abandonne cette porte et l'idée de savoir qui produit ce son monstrueux, et je fais demi-tour. Mais je ne mets pas de côté mon envie d'exploration pour autant : en revenant sur mes pas, j'ai envie de sortir un peu du chemin principal, pour voir si je n'ai rien loupé d'intéressant dans les petites impasses que je n'ai pas voulu visiter à l'aller. Tu te souviens quand j'ai évoqué le bruit des gouttes d'eaux dans la grotte ? Je trouve que, par endroit, le son est plus imposant. Et ça m'intrigue. Je vois un petit chemin, sur ma droite, que j'ai ignoré tout à l'heure. Je prends le temps de l'emprunter, et je crois que je fais bien : ce que je découvre, c'est une imposante cascade qui coule le long d'une paroi de la grotte. Elle semble naturelle. L'eau s'écoule en continue et laisse un spectacle rafraichissant et reposant à observer. Je m'arrête pour la regarder. Je suis comme émerveillé. C'est bête, pourtant, une cascade. Et j'en ai déjà vu. Mais là, je ne sais pas, la voir ici, maintenant, dans cette grotte, dans cet hôtel, cela me fait quelque chose. Je me mets à réfléchir à nouveau, sur l'hôtel, son existence, le fait que si peu de monde est au courant des merveilles qu'il regorge. Et je profite quelques secondes d'une des curiosités qu'il a à m'offrir.

Puis, comme si je n'avais rien vu, je reprends mes esprits et ma route pour retourner vers l'entrée de la grotte. Je marche jusqu'à retrouver l'escalier, je l'emprunte pour revenir au premier étage. »

Le héros s'arrête là. Il observe l'autre gars : il fait une tête bizarre, comme s'il ne comprenait pas ce qu'il entendait. Sans le laisser intervenir, le héros vient lui apporter quelques explications.

— Je sais que ce n'est pas mon souvenir le plus incroyable à raconter ou à entendre. Mais chaque étape de mon voyage a son importance, et celle-ci en fait partie. Et si tu préfères quand je rencontre des personnages extraordinaires, prépare-toi pour la suite, elle va te plaire !

L'autre gars ne dit toujours rien. Le héros peut poursuivre son monologue.

« Une fois dans le couloir, je mets de côté cette exploration, et tout ce que j'ai vu dans cette grotte. Il est l'heure de redevenir sérieux, et d'enfin trouver où m'attend mon entretien. Maintenant que je considère avoir fait le tour de ce que le premier étage a à m'apporter aujourd'hui, il est temps pour moi de passer à l'étage supérieur. »

Pour découvrir ce qu'il se passe quand le héros se dirige vers le deuxième étage, rendez-vous au chapitre 055 (page 109).

Vous décidez de faire demi-tour et de retraverser la grotte.

« Cette flèche contre le mur m’invite à poursuivre mon voyage, à passer du temps dans cette grotte à la recherche d’un élément potentiellement extraordinaire... et aussi à me mettre en danger et me faire potentiellement perdre mon temps. Voilà ce que je me dis en arrivant à cette intersection. Peu importe ce que ce “GROS TRESOR” signifie, je ne veux pas me rapprocher du son menaçant qui m’attend au loin. Je décide de faire demi-tour. »

L’autre gars regarde le héros sans rien dire. Il a le regard d’un enfant qui ne comprend pas pourquoi son grand-père lui raconte un banal souvenir. Le héros comprend ce regard.

— Tu as le droit d’être déçu par mon choix. Ou par ce que je te raconte. Je sais que ce n’est pas mon anecdote la plus folle, mais elle fait partie de mon histoire avec l’Hôtel Lugosi. Sache que chaque étape de ce voyage a son importance, c’est pour ça que je dois te détailler tout ce que j’ai vu. Et en plus, je ne t’ai pas encore tout raconté.

« Je pense que le fait de renoncer à la découverte du “GROS TRESOR” m’a un peu frustré. Je suis quelqu’un de curieux, et passer à côté de quelque chose me dérange un peu. Alors, en faisant demi-tour, je ressens comme une envie de quitter le chemin principal. Comme si j’avais besoin d’être sûr qu’il n’y a rien d’intéressant caché dans cette grotte.

Tu te souviens quand j’ai évoqué le bruit des gouttes d’eaux dans la grotte ? Je trouve que, par endroit, le son est plus imposant. Et ça, forcément, ça m’intrigue. Je vois un petit chemin, sur ma droite, que j’ai ignoré tout à l’heure. Cette fois, je prends le temps de l’emprunter... et je crois que je fais bien : ce que je découvre au bout, c’est une imposante cascade qui coule le long d’une paroi de la grotte. Elle semble naturelle. L’eau s’écoule en continue et laisse un spectacle rafraichissant et reposant à observer. Je m’arrête pour la regarder. Je suis comme émerveillé. C’est bête, pourtant, une cascade. Et j’en ai déjà vu. Mais là, je ne sais pas, la voir ici, maintenant, dans cette grotte, dans cet hôtel, cela me fait quelque chose. Je me mets à réfléchir à nouveau, sur l’hôtel, son existence, le fait que si peu de monde est au courant des merveilles qu’il regorge. Et je profite quelques secondes d’une des curiosités qu’il a à m’offrir.

Puis, comme si je n’avais rien vu, je reprends mes esprits et ma route pour retourner vers l’entrée de la grotte. Je marche jusqu’à retrouver l’escalier, je l’emprunte pour revenir au premier étage.

Une fois dans le couloir, je mets de côté cette exploration, et tout ce que j’ai vu dans cette grotte. Il est l’heure de redevenir sérieux, et d’enfin trouver où m’attend mon entretien. Maintenant que je considère avoir fait le tour de ce que le premier étage a à m’apporter aujourd’hui, il est temps pour moi de passer à l’étage supérieur. »

Pour découvrir ce qu’il se passe quand le héros se dirige vers le deuxième étage, rendez-vous au chapitre 055 (page 109).

Vous préférez ne pas visiter la grotte.

« Je suis devant cette entrée. Je vois qu'il y a un lieu étrange à observer, je sais maintenant que cet endroit existe et qu'il cache sûrement une curiosité fantastique. Mais je n'ai pas de temps à perdre dans une balade, j'ai autre chose à faire que de visiter cette grotte. Je referme la porte pour me reconcentrer dans mon objectif. »

L'autre gars regarde le héros avec beaucoup d'incompréhension. Mais il ne dit rien pour ne pas le couper.

— Evidemment, tu te demandes si c'était réellement utile que je te détaille ce souvenir ? constate le héros en observant la réaction de l'autre gars. Eh bien, sache que, oui, c'est important. Tous les détails de ce voyage comptent. Ce sont toutes ces petites brides de curiosités qui m'ont fait comprendre cet hôtel. Vois-tu, toi, aujourd'hui, tu es un peu comme moi à l'époque de ce voyage. Tu veux aller tout de suite à l'essentiel, ne pas prendre le temps de comprendre. Mais c'est important de...

Pendant qu'il parle, le héros voit qu'il arrive à embrouiller l'esprit de l'autre gars, et à perdre son attention.

— Enfin, tu finiras par comprendre. Bref, revenons-en à mon histoire. Il est temps de te raconter ce qui m'est arrivé quand j'ai voulu me rendre au deuxième étage. »

Pour découvrir ce qu'il se passe quand le héros se dirige vers le deuxième étage, rendez-vous au chapitre 055 (page 109).

Vous décidez de passer au deuxième étage.

« Je décide de laisser les curiosités du premier étage là où elles sont. Il est temps pour moi de découvrir le deuxième étage... du moins, c'est ce que je pensais : alors que je monte les premières marches de l'escalier, quelque chose d'inattendu se passe. Ou plus précisément, quelqu'un d'inattendu passe... Je m'explique.

Tout se déroule en quelques secondes. Pour commencer, je sens un souffle étrange se frotter contre mon cou, comme si toutes les fenêtres de l'hôtel s'étaient ouvertes au même moment en provoquant un puissant courant d'air furtif. Cette sensation me surprend, je m'arrête. Même pas une seconde après, je sens une présence très, très rapide, derrière moi, comme si quelqu'un venait de passer à toute vitesse derrière mon dos. Puis j'entends les cadres cogner contre les murs du couloir, j'entends les feuilles des plantes bouger, j'entends même certains pots tomber par terre, et enfin, j'entends une porte claquer dans le fond du premier étage. Et ensuite, plus rien.

Je reste figé quelques secondes sur place, de surprise. Est-ce que cette scène s'est vraiment déroulée ? Est-ce que ce n'est pas mon esprit qui s'invente des histoires ? Non. Je sais ce que j'ai senti, et entendu. Tout est bien réel. Moi qui attendais désespérément de croiser quelqu'un dans un couloir de cet hôtel, j'ai bien l'impression que le premier être qui y passe en même temps que moi est parti s'enfermer dans sa chambre à une vitesse impressionnante.

Evidemment, tu t'en doutes, tout ça m'intrigue. Je redescends les marches pour retourner au premier étage. Le bruit de porte qui claque venait du fond du couloir. Alors je m'approche et je regarde les chambres aux alentours. Sous l'une des portes, je peux entrapercevoir une lumière qui clignote. Ce n'est peut-être rien, mais ça attire mon attention. Quelques secondes après, derrière cette même porte, j'entends du bruit. Des objets déplacés, des objets qui tombent, des objets qui se brisent en mille morceaux. Puis d'un coup, la lumière sous la porte s'éteint. Et le silence revient. Pas de doute, la personne ou la... chose que j'ai sentie passer derrière moi s'est enfermée ici.

Là, cette scène devient bien plus qu'intrigante. Elle est désormais... un peu angoissante. Mais elle ne me concerne pas directement. Bien sûr que ce phénomène étrange m'attire, mais je ne suis pas sûr que pousser cette enquête plus loin soit une bonne idée. D'un côté, je me dis que je peux aller voir ce qu'il se passe à l'intérieur, pour essayer de parler avec la personne qui a fui et comprendre pourquoi elle est partie si vite. D'un autre côté, je me dis que je n'ai rien à voir avec tout ça, et que j'ai autre chose à faire que de m'occuper de cette personne... »

Vous savez ce que cela veut dire : c'est à vous de choisir ce que le héros va...

« Etonnamment, je ne prends pas le temps de réfléchir. J'en ai trop vu et entendu pour ne pas pousser ma curiosité plus loin. Si je veux obtenir des informations sur cet hôtel et mon rendez-vous, il va bien falloir que je parle aux habitants que je croise, même ceux qui passent très vite derrière mon dos. Alors je n'ai pas le choix. Il faut que j'entre dans cette chambre et que je découvre qui d'autre que moi a traversé ce couloir. »

Bon... alors... pas de choix pour cette fois... du coup. Le héros va rentrer dans la chambre. Alors pour... euh... pour découvrir la suite de l'histoire... eh bien... lisez le paragraphe suivant... il est sur la page d'après... c'est la suite, quoi... ouais, pas sûr que ce soit l'aide la plus utile de tout ce bouquin, je ne vous le cache pas.

« Je frappe quand même à la porte. Au cas où. Mais, sans surprise, personne ne me répond. Déjà qu’habituellement les hommes et femmes qui vivent ici n’ont apparemment pas l’habitude d’ouvrir quand on sonne ou frappe devant chez eux, alors t’imagines qu’un gars qui part en courant se cacher dans sa chambre et qui a l’air de tout casser à l’intérieur ne va pas m’accueillir avec des gâteaux tout chaud qui sortent du four. Mais, oui, malgré tout, je rentre chez lui. Discrètement. Je pousse la porte en faisant le moins de bruit possible, j’entre, puis je la referme le plus silencieusement du monde.

En rentrant, je ne sais pas si cette chambre ressemble à une chambre classique ou si c’est une nouvelle pièce inattendue. Car je ne vois rien. L’endroit est plongé dans le noir complet. Avec moi, je n’ai rien pour éclairer les lieux. Je dois avancer sans voir où je mets mes pieds. Par contre, même si je ne vois rien, j’entends. J’entends... une respiration. Une très, très forte respiration... voire... monstrueuse... puissante... inhumaine. Je suis sûr de ce que j’entends. Je comprends qu’il y a une présence ici, mais je ne sais pas ce que c’est. Je me retrouve au milieu du pire scénario de film d’horreur possible : je me suis enfermé volontairement dans une pièce plongée dans l’obscurité totale, et je ne suis apparemment pas seul à l’intérieur. J’essaie de rester calme. Je fais quelques pas en avant. Je commence à entendre d’autres bruits. Des objets bougent. Comme si la “chose” se déplace. Cette fois c’est sûr, je ne suis pas seul dans cette chambre noire. Je ne sais pas trop ce que je suis censé agir. Avancer sans rien dire même si je ne vois rien, rester discret, faire comme si je n’étais pas là ? Ou bien crier, demander si quelqu’un d’autre est ici, en dévoilant ainsi ma présence dans cette pièce ? »

Là, c’est à vous de décider ! Vous pouvez continuer d’avancer sans rien dire (chap. 056, p. 111) ou vous mettre à parler pour demander s’il y a quelqu’un (chap. 057, p. 112).

Vous choisissez de continuer d'avancer discrètement sans rien dire.

« Je ne me vois pas me mettre à crier maintenant. Peut-être que la “chose” ne m’a pas vue. Ce serait trop dangereux de dévoiler ma présence, je préfère continuer d’avancer, même si je ne vois rien.

Alors j’avance. Dans une ambiance glaciale. Avec ces bruits... que je n’entends plus. La respiration a disparue, les sons des objets déplacés également. Je continue de marcher, pas à pas, en faisant attention. Je tends mes bras et mes mains vers l’avant pour essayer de toucher quelque chose qui peut m’aider à me repérer. J’ai l’impression d’être un aveugle qu’on aurait enfermé à clé dans une chambre sans lui donner la moindre indication, du genre “où trouver le canapé”, ou bien “à côté de quoi est placé le réfrigérateur”, voire encore “est-ce qu’un monstre sanguinaire peut se trouver à moins de deux mètres de moi ?”.

J’essaie de toucher quelque chose, de reconnaître un meuble. Et... bingo ! Je sens ce qui doit être une commode. J’avance en parcourant le meuble avec mes mains. Je touche des clés, de la décoration, mais pas de lampe. Je continue d’avancer en essayant de reconnaître le mobilier d’une chambre. Ça fonctionne ! Je touche désormais une table. Je marche en suivant ses bords avec une de mes mains, j’y vais très doucement. Avec mon autre main, je tente de trouver un autre meuble. Je ne ressens rien, alors je tends mon bras un peu plus loin, et je finis par toucher quelque chose. C’est... étrange. J’ai l’impression de caresser une... fourrure ? C’est très poilu... c’est un peu sale... et... ça fait du bruit ? Je recommence à entendre la respiration. Je... je la sens même... souffler contre mon crane. Cette... “chose” que j’entends, elle est devant moi. C’est elle que je touche. Je suis repéré.

La peur vient m’envahir plus que jamais. Je suis comme pétrifié, j’ai l’impression d’être pris au piège. Qu’est-ce que je peux faire dans une telle situation, où ce que j’imagine être une sorte de monstre se trouve en face de moi ? Fuir, évidemment. Le plus vite possible. Je peux quitter cet hôtel, qui se moque de moi depuis le début et qui veut ma peau, et la sauver, justement, ma peau. Ce qui veut dire que je renonce à mon rendez-vous... et à toute cette aventure. Mais si je veux avoir le fin mot de cette histoire, je suis obligé de rester ici, d’affronter ma peur... et potentiellement ce monstre... »

Que va faire le héros maintenant ?

Vous pouvez partir de la chambre et de l’hôtel en courant et en fuyant pour votre vie, sans plus jamais remettre les pieds à l’intérieur, abandonnant ainsi le rendez-vous que vous êtes venu chercher (chap. 185, p. 326) ;

Sinon, vous devez prendre votre courage pour rester dans cette chambre malgré tout (chap. 058, p. 113) ?

Réfléchissez-bien avant de faire votre choix, il est très important.

Vous choisissez de prendre la parole pour demander s'il y a quelqu'un avec vous.

« D'un coup, le bruit s'arrête. Il n'y plus de respiration, plus de d'objets qui bougent, je n'entends plus rien. Le silence dans l'obscurité. Mais je sais que je ne suis pas seul dans cette pièce. La "chose" qui habite ici, elle sait que je suis entré chez elle. Si je veux m'en sortir, je vais devoir essayer de communiquer avec elle. Alors je décide de me mettre à crier.

— Il y a quelqu'un ?

J'entends à nouveau la respiration, puis de nouveaux mouvements furtifs. Quelqu'un bouge extrêmement rapidement, et bouscule les meubles et objets de la pièce sur son passage, provoquant un puissant vacarme. J'ai l'impression d'avoir réveillé la bête qui sommeillait ici. Rien de rassurant. Avec ma voix tremblotante, j'essaye encore de communiquer.

— Est-ce... est-ce que tout va bien ?

J'ai le droit à la même réaction. Des déplacements d'une rapidité sans nom. Des coups. Du bruit. Et moi, immobile, au milieu de la pièce, avec une boule au ventre qui prend de plus en plus de place dans mon corps.

— Si... si voulez, je peux m'en aller... vous laisser tranquille... et on oublie tout ça, hein ? Vous voulez que je fasse ça ?

A peine ma phrase terminée, les mouvements reprennent. Ils se rapprochent de moi. A toute vitesse. Ensuite, plus rien. La chose s'est arrêtée. Puis j'entends un petit bruit aigu. "Clic". Et la lumière se rallume dans la pièce ! »

Le héros arrête son histoire sur cette dernière phrase. Il se sert un verre d'eau très lentement, et commence à le boire très doucement. Il fait durer le suspense. Sa technique marche parfaitement sur l'autre gars, qui est impatient d'entendre la suite.

— Et donc ?

— Et donc quoi ?

— La lumière s'est rallumée ?

— Tout à fait.

— Et qu'est-ce que tu as vu ?

— Ah... ça...

— Mais comment tu as réagi ?

— Par la peur évidemment.

— Mais qu'est-ce que tu as fait ?

— Eh bien, comment te dire, dit le héros qui joue avec les nerfs de son auditeur. Une réaction logique serait de partir de la chambre en courant. Et de partir de l'hôtel, même ! Lui qui joue avec ma peau. Mais si je pars, je fais une croix définitive sur mon rendez-vous. Et sur cette aventure...

— C'est ce que tu as fait ?

— Sinon, une autre réaction logique serait de prendre mon courage à deux mains, enchaîne le héros sans répondre à l'autre gars. De rester dans cette chambre malgré ce qu'il vient de se passer. Car c'est tout ce que je peux faire si je veux avoir le fin mot de cette histoire.

— Mais qu'est-ce que tu as choisi ?

Que va faire le héros maintenant ?

Vous pouvez partir de la chambre et de l'hôtel en courant et en fuyant pour votre vie, sans plus jamais y remettre les pieds, oubliant ainsi votre entretien (chap. 185, p. 326) ;

Sinon, vous devez prendre votre courage pour rester dans cette chambre malgré tout (chap. 058, p. 113) ? Réfléchissez-bien avant de faire votre choix, il est très important.

Vous décidez de rester dans la chambre.

Le héros ne reprend pas tout de suite son histoire. Il aime jouer avec le suspense, il essaye de mettre l'autre gars dans la même situation de stress que lui à l'époque. Il le regarde, l'observe, il attend un peu. Puis il poursuit son récit :

« Quelle situation absurde quand j'y repense... Mets-toi à ma place : je suis entré dans une chambre sombre, où il est impossible de voir ce qu'elle cache à l'intérieur. Très vite, je comprends malgré tout qu'il y a quelqu'un avec moi, ce qui m'effraie... un peu... un peu beaucoup. Mais j'en ai trop vu pour fuir. Je dois rester avec cette "chose".

Et là, sans prévenir, la lumière s'allume ! Je suis surpris, presque aveuglé.

Quand ma vue revient à la normal, je vois ce qu'il y a en face de moi.

Devant moi, il y a... un monstre. Oui, un monstre. Tu as bien entendu. Un vrai monstre. Et je te promets que je ne te raconte que la vérité, et rien que la vérité !

Devant mes yeux se trouve une immense bête, immobile. Elle est gigantesque. Imposante. Impressionnante. Elle fait plus de deux mètres, facile. Si la hauteur sous plafond n'était pas plus élevée que dans un appartement standard, elle serait déjà en train d'enlever toutes les poussières et autres toiles d'araignées logées là-haut. Cette bête est aussi très large, bien plus large qu'un humain moyen. Trois fois plus que moi, je pense, mes cuisses ne font même pas ses bras. Mais s'il n'y avait que ça de remarquable ! Son corps est entièrement couvert de poils. Une énorme fourrure sombre, qui tend vers le violet, parsemée de quelques poils blancs, recouvre tout son corps. Il n'y a pas un centimètre de peau qui dépasse, même autour de ses yeux. Comme une fourrure de chien sur une carrure de géant. Au bout de ses bras, il y a des griffes acérées. Elles sont presque aussi longues que certaines de ses dents qui ressortent de sa bouche. Il y a quelque chose d'animal dans son sourire. Mais si on met de côté sa taille et ces quelques détails, même si ce n'est pas forcément évident, je dois reconnaître que son anatomie est assez proche de celle d'un humain : deux bras, deux jambes, deux yeux, deux oreilles... enfin j'imagine qu'il y a deux oreilles cachées derrière les poils.

Déjà, avec cette description, tu t'imagines bien la curieuse bête que je découvre. Mais plus curieux encore, il y a sa tenue et sa posture. Il est décontracté. Il ne porte qu'un long peignoir rouge qui lui recouvre la quasi-totalité de son corps, ce qui lui donne une apparence à la fois noble, aisée, et relaxée. Côté accessoire, il a des pantoufles aux pieds, des énormes pantoufles pour ses énormes pieds, et il porte des petites lunettes de vues fines et rondes. Tout ça suffit à lui procurer un style bien à lui.

Et maintenant que la lumière est revenue, je peux aussi observer sa chambre. C'est une chambre de goût, loin d'une pièce banale d'un hôtel premier prix. Il a du beau mobilier, et tout est plus grand et imposant que la moyenne, pour correspondre à sa taille : un grand canapé en cuir, d'énormes fauteuils, des coussins, une table basse qui va avec le reste, des peintures accrochées aux murs, une longue table en bois... et tout ça, c'est pour la partie salon. Je vois des portes fermées, qui emmènent sûrement vers la partie chambre à coucher et la partie cuisine de ce mini-appartement. Mais pour le moment, je n'ai pas l'occasion de visiter le reste de cette demeure de qualité. Car, là, j'ai un énorme monstre qui me fait face, et je n'ose pas bouger, je n'ose rien faire. Lui, il reste étonnamment calme et immobile.

— Je... peux t'aider ? finit par me demander le monstre avec une voix très grave et animale, presque non naturelle, qui correspond bien à son apparence physique.

— Je vous demande pardon ?

C'est tout ce que j'arrive à lui dire, surpris qu'il ne m'ait pas encore attaqué ou fait fuir de chez lui en me hurlant dessus.

— Je demande cela pour information, poursuit le monstre. Car, en toute honnête, j'ai conscience d'être un peu différent. Mais j'ai beau avoir un physique assez éloigné de la norme, ce n'est pas une excuse pour rentrer dans ma chambre sans permission. Je veux dire, ce n'est pas une raison suffisante. Si un manchot vit seul chez lui, et qu'il n'a pas envie d'inviter qui que soit à entrer dans son domicile, personne ne va s'y introduire. Je veux dire, un manchot n'est pas un monstre, ce n'est pas ce que je veux affirmer... et quand je dis "manchot", je parle d'un homme à qui il manque une main. Ou un bras. Ou les deux. Je veux dire, les deux mains ou les deux bras. Ou les deux. Je ne parle pas de l'animal proche du pingouin... Je veux dire, un pingouin n'est pas un monstre non plus. En revanche, ce serait quand même plus surprenant de trouver un pingouin dans un hôtel plutôt qu'un manchot... Je veux dire, celui qui n'a pas de bras... Tu me suis ?

Je regarde le monstre avec des yeux ébahis. Pas à cause de son apparence, ou de sa voix sortie d'outre-tombe. C'est plutôt son impressionnant débit de parole qui me surprend.

— Euh... oui. Désolé. Je sais que ça ne se fait pas d'entrer chez les gens comme ça. Mais j'étais dans le couloir et j'ai senti quelqu'un passer derrière moi à toute vitesse. Ensuite, j'ai entendu une porte claquer, donc je suis venu voir. C'était bien vous que j'ai senti passer ?

— Oui, tout à fait. J'étais sorti m'acheter deux trois denrées. Je veux dire, quelques choses à manger. Et je ne supporte pas que l'on me voit comme ça. Je veux dire, pas en peignoir, ça, ça ne me touche pas, je n'ai aucun problème à me montrer ainsi devant un inconnu. Mais mon apparence, ma différence, elle peut effrayer certains nouveaux ici. Alors j'essaye de me déplacer le plus vite possible.

— Mais comment vous faites ça ?

— Pour me déplacer ? Traditionnellement, je mets un pied devant l'autre. Cette technique a déjà prouvée son efficacité. Je veux dire, je n'en connais pas d'autres.

— Non mais pour marcher si vite ?

— Oh, j'ai toujours eu cette capacité. C'est effectivement surprenant au vu de mon physique, mais c'est dans mon ADN. Si un monstre au poil violet peut exister, pourquoi ne pourrait-il pas se déplacer à la vitesse de la lumière ? Je veux dire, je ne vais pas réellement à la vitesse de la lumière. Pour être honnête, je ne connais pas la valeur exacte de la vitesse de la lumière, mais je ne pense pas pouvoir réussir à l'atteindre. Je veux dire...

— Je vois. Mais quand je me suis approché de votre porte, la lumière clignotait, et...

— Une ampoule à changer. J'aurais dû en racheter une, mais j'ai oublié.

— Ok... pourquoi pas. Mais ensuite, j'ai entendu des bruits qui venaient de chez vous, et toutes les lumières se sont éteintes. Même quand je suis entré, pour savoir qui vous étiez et voir si tout allez bien, tout est resté éteint. Pourquoi ? Vous vouliez me faire peur ?

— C'est plutôt moi qui avais peur ! m'avoue le monstre à ma plus grande surprise, avant de me montrer son canapé. Tu ne veux pas t'asseoir ? Je n'aime pas rester debout.

Il vient s'effondrer dans l'un de ses gigantesques fauteuils, conçus parfaitement pour sa taille. Comme il me l'a demandé, je m'assoie, puis je reprends mon interrogatoire.

— Comment ça, vous avez eu peur ?

— Evidemment. Ce n'est pas parce qu'on a un physique de tueur de film d'horreur qu'on ne peut pas être peureux. Et quand quelqu'un entre chez moi, je ne fais pas le fier. Je veux dire, ce n'est pas dans mon habitude de faire le fier, mais dans ces moment-là, j'ai encore moins envie de le faire. Quand je suis rentré chez moi, j'ai entendu que quelqu'un m'avait suivi, et que cette personne était arrivée devant chez moi. Alors j'ai immédiatement éteint la lumière pour la dissuader d'entrer. Je veux dire, pour te dissuader d'entrer. Mais apparemment, ça ne t'as pas arrêté.

— Oui, encore désolé, mais j'avais besoin de parler à quelqu'un. Je n'avais croisé personne dans les couloirs jusqu'ici, alors j'ai voulu voir qui était passé si près de moi... Je... vous comprenez ou j'ai fait un choix bizarre en entrant ici ?

— Non, je comprends ton raisonnement. Et je ne t'en veux pas. Mais sur le coup, j'ai pensé à un cambriolage. J'étais affolé. Quelqu'un rentre dans ma chambre malgré les lumières éteintes, et fait comme si je ne l'avais pas remarqué, en tentant de produire le moins de bruit possible. Je veux dire, c'est étrange, comme comportement. Et c'est un monstre immense qui te le dit. Je veux dire, je m'y connais en étrange. Un petit gâteau ?

Il attrape un plateau rempli de pâtisseries sur sa table basse et le tend vers moi.

— Non merci, c'est gentil.

— Tu as tort, ils sont délicieux. En plus, ils sont tous chauds, ils sortent du four.

Il prend plusieurs gâteaux avec ses griffes, et les engloutit sans prendre le temps de mâcher. Quel moment absurde, quand j'y repense : j'ai eu peur de croiser la route d'un monstre tueur prêt à m'ôter la vie, je tombe sur une bestiole en peignoir qui ne dévore que ses gâteaux. Ce n'est qu'un monstre tranquille. Et moi, je le déränge dans sa tranquillité.

— Désolé de vous avoir dérängt, Je n'aurais pas dû venir ici. En plus, je suis attendu pour un rendez-vous quelque part dans l'hôtel. Alors je vais y aller. Désolé, encore.

Je me lève du canapé, prêt à le laisser tranquille.

— C'est tout ? s'étonne le monstre tout en essuyant les miettes de gâteaux venues se loger dans sa fourrure.

— Je vous redemande pardon ?

— Je veux dire, c'est tout ? C'est la première fois que tu rencontres un monstre, si je ne me trompe pas ?

— Euh, oui, c'est le cas.

— Et tu vas me dire que là, tout de suite, maintenant, tu n'as pas deux trois questions qui te viennent en tête ?

— Si, bien sûr que si. Mais je n'osais pas vous les poser, vu que je vous ai déjà pas mal dérängt...

— Certes. Mais maintenant que tu es ici.

Je reste debout, sans savoir quoi faire, ni quoi dire. Le monstre replie ses lunettes et les posent sur sa table basse. Puis il se replace confortablement dans son fauteuil avant de continuer notre discussion.

— Cet hôtel, l'Hôtel Lugosi, est un lieu qui a su m'accueillir quand j'en ai eu besoin. Comme tu as dû le voir, c'est un endroit bien surprenant, n'est-ce pas ?

— Oui, j'ai vu ça.

— Eh bien sache que moi, je suis ici depuis le début. Je veux dire, pour de vrai. Mon rapport au temps n'est pas le même que celui d'un humain. Je veux dire, le chien, par exemple, a une espérance de vie plus faible que celle d'un humain. Dans mon cas, c'est l'inverse. Je veux dire, je ne suis pas immortel. Mais je peux vivre très, très longtemps. Tout ça pour dire que je suis dans cet hôtel depuis qu'il existe. Ce qui implique que je sais tout sur ce lieu. Sur son histoire, sur ceux qui y habitent. Tout.

— Absolument tout ?

— Absolument tout, me confirme cette sympathique bête qui semble aimer les longues conversations. Et toi, tu meurs d'envie de poser des questions sur ce lieu, pas vrai ?

— Possible.

— Alors vas-y. Pose-moi une question. Et je te répondrais dans les moindres détails. »

Le héros peut poser une question au monstre qui prétend tout connaître sur l'hôtel. Et c'est à vous de choisir cette question !

Vous pouvez lui demander des informations sur Monsieur Landau (chap. 059, p. 116), sur les habitants de l'hôtel (chap. 060, p. 118), sur la création de l'hôtel (chap. 061, p. 120), ou sur sa propre histoire à lui, pour connaître des détails sur sa vie de monstre. (chap. 062, p. 122).

Faites votre choix et dirigez-vous vers le chapitre qui correspond.

Vous voulez demander au monstre des informations sur Monsieur Landau.

« Je me rassois sur le canapé du monstre. Evidemment que j'ai des questions à lui poser. Tellement de questions ! Depuis que je suis entré dans l'Hôtel Lugosi, j'espère croiser quelqu'un prêt à me répondre. Et ce moment est arrivé. Si ce monstre, qui prétend tout connaître sur l'hôtel et ses habitants, est prêt à me répondre, alors je ne dois pas laisser filer cette chance.

— Je vous ai dit que j'avais un rendez-vous. C'est un certain Monsieur Landau qui m'a fait venir ici pour un entretien. Mais depuis que je suis dans l'hôtel, je ne l'ai toujours pas vu, et je n'ai croisé personne qui sait où je peux le trouver. Vous me dites que vous connaissez tous les habitants de l'Hôtel Lugosi. Alors pouvez-vous m'en dire plus sur ce Monsieur Landau ?

Ma question est posée.

— Ah, Landau, se réjouit le monstre. Evidemment que je le connais ! C'est un brave homme. Nous avons vécu de sacré souvenirs avec Landau ! Vraiment. Mais... je ne vais pas trop t'en dire sur lui.

Pour quelqu'un qui disait savoir tout sur tout, c'est décevant.

— Mais vous aviez dit que vous pouvez répondre à...

— Attends, attends, me coupe le monstre. Je t'ai promis une réponse, et je vais tenir ma promesse. Mais si Landau ne t'a pas donné plus de détails sur son identité et sur le lieu où il t'attend, c'est sûrement parce qu'il veut que tu trouves tes réponses tout seul. Je veux dire, il n'aimerait pas que je divulgue la surprise. Alors tout ce que je peux te confier, c'est que Landau est un homme haut placé. Quelqu'un d'important. Et les hommes importants se trouvent en haut de cet hôtel, principalement au troisième étage. Je veux dire, c'est déjà un bon indice, n'est-ce pas ?

— Euh, oui, merci. Maintenant, je sais que je dois aller vite au troisième étage.

— Effectivement, l'idée la plus conventionnelle serait de te précipiter tout en haut de l'hôtel, de toquer à une porte et d'espérer tomber sur Landau. Je veux dire, ça paraît logique. Mais si tu veux un conseil, je serais toi, je n'agirais pas de la sorte. Déjà, rien n'affirme qu'il se trouve dans sa chambre à l'heure actuelle. Rien n'empêche un habitant de l'Hôtel Lugosi à sortir de son lit et à aller visiter une autre chambre. Je veux dire, moi, j'aime rester ici, et je le fait pour ne pas effrayer les autres, mais ce n'est pas le cas pour tout le monde. Même sans ça, je te conseille de prendre ton temps. Si tu veux donner une bonne première impression de toi quand tu feras face à quelqu'un d'important ici, il vaut mieux avoir déjà visité un bon nombre de pièces de cet hôtel. Les personnes importantes qui vivent dans cet établissement aiment qu'on s'intéresse à ce lieu, qu'on connaisse un peu leur univers. Alors je t'invite à parler avec autant d'habitants que possible, je te conseille d'être curieux. Je veux dire, tu dois bien être curieux vu que tu as ouvert ma chambre juste parce que tu as entendu du bruit. Eh bien, continue de faire ça. Je veux dire, d'être curieux et de parler aux gens, pas de rentrer chez un inconnu sans en avoir la permission.

Il marque un temps d'arrêt.

— Et voilà pour la réponse à ta question.

— Merci beaucoup. Mais j'aimerais avoir d'autres informations, sur un tout autre sujet. En fait, je...

— Je ne te donnerais aucune autre information, m'affirme de manière surprenante le monstre avec sa voix presque animale.

— Comment ça ?

— Je t’ai dit que je répondrais à une question. Je veux dire, une seule question. Pas une de plus.

— Mais vous ne m’aviez pas prévenu que je n’avais le droit qu’à une question ! Je n’aurais peut-être pas choisi de vous poser celle-ci si je l’avais su dès le départ !

— Et c’est précisément pour cette raison que je ne te l’ai pas dit avant. Le moment aurait été moins drôle si tu avais eu cette information. Et quand on est un monstre solitaire, même heureux dans sa vie solitaire, on ne rigole pas si souvent que ça. Je veux dire, là, effectivement, ce n’était pas si hilarant. On peut même affirmer qu’il n’y a pas eu le moindre rire pendant ta question, même pas un petit soufflement de nez. Je veux dire, c’est une expression, quand je dis que ça aurait été moins drôle. Souvent, les expressions, il ne faut pas non plus les prendre au pied de la lettre. Je veux dire...

Je sens que le monstre repart dans ses explications alambiquées pas forcément nécessaires. Mais sans prévenir, il s’arrête dans son élan et me dit, d’un ton froid et en enlevant toute compassion dans sa voix :

— Il est temps que tu partes !

Sa voix est terrifiante. Elle me fait un peu peur. Il le remarque, et se reprend.

— Je veux dire, c’est pour toi, pour ton rendez-vous. Vas-y, il faut que tu visites encore un peu l’hôtel et que tu te prépares pour ton entretien. Je veux dire, ne perds pas ton temps avec moi. A moins que, finalement, tu veuilles goûter un de mes gâteaux ?

Il me montre son plateau avec les quelques petits desserts qui restent. »

Avant de continuer, lisez bien cette indication.

Précédemment, vous avez peut-être débloqué l’option P pendant une phase de choix.

*Si vous avez débloqué l’option P au cours d’un chapitre précédent, dirigez-vous immédiatement vers le chapitre **063bis** (page 125).*

*Si ce n’est pas le cas, vous devez vous rendre au chapitre **063** (page 124).*

Vous voulez demander au monstre des informations sur les habitants de l'Hôtel Lugosi.

« Je me rassois sur le canapé du monstre. Evidemment que j'ai des questions à lui poser. Tellement de questions ! Depuis que je suis entré dans l'Hôtel Lugosi, j'espère croiser quelqu'un prêt à me répondre. Et ce moment est arrivé. Si ce monstre, qui prétend tout connaître sur l'hôtel et ses habitants, est prêt à me répondre, alors je ne dois pas laisser filer cette chance.

— Je vous ai dit rapidement que je suis entré dans l'hôtel pour un rendez-vous. Effectivement, à la base, je suis venu uniquement parce qu'un habitant d'ici m'a proposé un entretien. Mais en le cherchant, j'ai pu voir tellement d'évènements... disons... inattendus, dans cet hôtel. Des chambres qui ne ressemblaient pas à des chambres, des personnages... hors du commun, presque irréels, comme... comme vous, par exemple. Sans offense, hein, mais c'est vrai que, quand je suis entré ici, je m'attendais pas à rencontrer un monstre...

— Ne t'inquiète pas, je ne le prends pas mal. Quelle est ta question ?

— Eh bien... je ne sais pas trop comment la formuler... mais... c'est normal de pouvoir observer tout ça, ici, dans cet hôtel ?

Ma question est posée.

Le monstre esquisse ce que j'interprète comme un petit sourire satisfait. Comme s'il avait hâte de me répondre et de dévoiler pleins de secrets sur l'Hôtel Lugosi.

— Comme tu as pu le remarquer, même si je pense que tu n'as pas encore vu tout ce qu'il a à t'offrir, l'Hôtel Lugosi est un hôtel unique, commence-t-il par m'expliquer. Sa particularité est qu'il est un lieu d'accueil pour toutes les étrangetés qui peuplent notre monde. Tous les éléments fantastiques, toutes ces choses qui ne peuvent théoriquement pas exister dans la vie réelle, peuvent vivre librement entre ces murs. L'objectif de l'hôtel est que les personnes différentes, voire trop différentes, se sentent en sécurité, en liberté, à l'abri des regards indiscrets, des hommes et femmes peu ouverts d'esprits, qui feraient un malaise rien qu'à l'idée d'imaginer l'un de ses être réels. Les personnes différentes peuvent venir vivre en paix ici, à l'Hôtel Lugosi, sans être pris pour des fous... ou pour des monstres. Je veux dire, pour ma part, je suis bel et bien un monstre. Après, je ne suis pas vraiment fou. Je pense être plutôt sain d'esprit. Je veux dire, après, il y a des fous qui se comportent comme des monstres... et des monstres qui se comportent comme des fous. Je veux dire, les monstres ne se comportent pas forcément comme des monstres non plus. Je veux dire, comme l'image qu'un homme se fait d'un monstre.

— Euh, oui, j'ai saisi l'idée. Il y a toutes sortes d'habitants ici, car on leur laisse être qui ils sont vraiment.

— C'est bien l'idée, effectivement, C'est un peu l'endroit parfait pour eux. Je veux dire, le seul endroit, pour nous. Où chacun est libre d'être qui il veut, aussi étrange soit-il. Sa chambre, c'est son univers, que le locataire peut aménager, créer, transformer, comme il lui convient, pour qu'elle soit à son image, et en accord avec ses pensées.

Il marque une courte pause, pendant laquelle il se gratte son énorme tête recouverte de longs poils violets à l'aide de ses imposantes griffes au bout de ses mains, comme pour réfléchir.

— Après, il y a tout de même des points négatifs à ce mode de vie. Certains habitants peuvent se sentir seuls, enfermés quotidiennement dans leur chambre d'hôtel. C'est pourquoi, pour eux, les visites sont importantes. Il ne faut pas hésiter à aller à leur rencontre, à passer dans leurs univers, pour parler et partager un moment avec eux. Je veux dire, la plus part des personnes qui passent par hasard dans l'hôtel partent dans une incommensurable panique au

premier individu hors du commun croisé par hasard. La peur de la différence fait fuir ceux passent la porte d'entrée de l'Hôtel Lugosi.

Il s'avance un peu sur le devant de son siège pour mieux me fixer.

— Mais toi, parler sereinement avec un monstre bien réel ne semble pas te terroriser. Tu as vu des choses impossibles, et pourtant, tu es toujours ici, entre les quatre murs et le toit de cet hôtel. Dans ce cas, il faut que tu rencontres le plus de personnes possible, pour partager avec elles. Je veux dire, tu leur apporteras comme une petite bulle de bonheur rien qu'en venant discuter avec elles. Et toi, ça ne t'apportera également que du positif. Je veux dire, tu n'es effectivement pas venu pour cela. Ton rendez-vous, tu dois t'y rendre, c'est ta priorité, ça va de soi. Mais si tu prends un peu de ton temps pour jouer le jeu des différents habitants qui vivent dans ces chambres, alors tu ne pourras pas regretter ton voyage dans l'Hôtel Lugosi.

Il se renforce dans son siège. Je l'ai écouté avec grande attention. Ses mots résonnent en moi, encore aujourd'hui. Il conclut de la manière la plus sobre qu'il soit.

— Et voilà pour la réponse à ta question.

— Merci beaucoup. Mais j'aimerais avoir d'autres informations, sur un tout autre sujet. En fait, je...

— Je ne te donnerais aucune autre information, m'affirme le monstre en me surprenant, avec sa voix presque animale.

— Comment ça ?

— Je t'ai dit que je répondrais à une question. Je veux dire, une seule question. Pas une de plus.

— Mais vous ne m'aviez pas prévenu que je n'avais le droit qu'à une question ! Je n'aurais peut-être pas choisi de vous poser celle-ci si je l'avais su dès le départ !

— Et c'est précisément pour cette raison que je ne te l'ai pas dit avant. Le moment aurait été moins drôle si tu avais eu cette information. Et quand on est un monstre solitaire, même heureux dans sa vie solitaire, on ne rigole pas si souvent que ça. Je veux dire, là, effectivement, ce n'était pas si hilarant. On peut même affirmer qu'il n'y a pas eu le moindre rire pendant ta question, même pas un petit soufflement de nez. Je veux dire, c'est une expression, quand je dis que ça aurait été moins drôle. Souvent, les expressions, il ne faut pas non plus les prendre au pied de la lettre. Je veux dire...

Je sens que le monstre repart dans ses explications alambiquées pas forcément nécessaires. Mais sans prévenir, il s'arrête dans son élan et me dit, d'un ton froid et enlevant toute compassion dans sa voix :

— Il est temps que tu partes !

Sa voix est terrifiante. Elle me fait un peu peur. Il le remarque, et se reprend.

— Je veux dire, c'est pour toi, pour ton rendez-vous. Vas-y, il faut que tu visites encore un peu l'hôtel et que tu te prépares pour ton entretien. Je veux dire, ne perds pas ton temps avec moi. A moins que, finalement, tu veuilles goûter un de mes gâteaux ?

Il me montre son plateau avec les quelques petits desserts qui restent. »

Avant de continuer, lisez bien cette indication.

Précédemment, vous avez peut-être débloqué l'option P pendant une phase de choix.

Si vous avez débloqué l'option P au cours d'un chapitre précédent, dirigez-vous immédiatement vers le chapitre 063bis (page 125).

Si ce n'est pas le cas, vous devez vous rendre au chapitre 063 (page 124).

Vous voulez demander au monstre des informations sur la création de l'Hôtel Lugosi.

« Je me rassois sur le canapé du monstre. Evidemment que j'ai des questions à lui poser. Tellement de questions ! Depuis que je suis entré dans l'Hôtel Lugosi, j'espère croiser quelqu'un prêt à me répondre. Et ce moment est arrivé. Si ce monstre, qui prétend tout connaître sur l'hôtel et ses habitants, est prêt à me répondre, alors je ne dois pas laisser filer cette chance.

— Vous dites que vous habitez dans l'Hôtel Lugosi depuis sa création.

— C'est ce que j'ai dit. Et c'est la vérité.

— Donc vous savez comment il a été créé. Par qui et pourquoi. Vous pouvez m'en dire plus sur l'histoire de l'Hôtel ?

Ma question est posée.

— Toi aussi, tu sais me surprendre, humain, me confie le monstre en se repositionnant correctement dans son immense fauteuil. Je ne m'attendais pas à ce type de question. Tu m'as bien dit que tu avais un rendez-vous ?

— Oui, c'est exact. On m'attend pour un entretien.

— Un entretien, donc. Tu aurais pu commencer par me demander des détails sur ce dernier. Mais ce n'est pas ce que tu as choisi. Tu es quelqu'un de curieux. On dit que la curiosité est un vilain défaut. Je veux dire, c'est ce que les humains disent parfois. Mais je ne comprends pas votre expression. Je veux dire, la curiosité a du bon. Elle nous permet d'ouvrir notre esprit, de ne pas rester enfermé sur nos idées. Je veux dire, certes, c'est la curiosité qui peut aider quelqu'un à rentrer sans autorisation dans la maison d'un autre alors que tout l'invité à ne pas le faire, ce qui n'est pas vraiment une bonne aide. Mais la qualifier de vilain défaut me paraît bien excessif. Je veux dire, avoir l'envie de tuer quelqu'un, ça, c'est un défaut. Je veux dire, c'est même quelque chose de vilain. C'est quelqu'un de vilain qui tue quelqu'un, pas quelqu'un de curieux... qui n'est pas forcément quelqu'un qui a de vilains défauts. Je veux dire, sauf s'il est curieux et qu'il vilain... et qu'il tue des gens...

— Je... vois. Et pour ma question...

— J'y viens, à ta question. Sache que je connais bien la famille qui a construit l'hôtel. La famille Lugosi. Je veux dire, c'est logique, elle a donné son nom à leur édifice. Je ne sais pas ce qui les a poussés à créer cet endroit. Mais, de ce que je me souviens, l'idée a toujours été la même : accueillir la différence. L'étrange. L'impossible. Tout ce qui ne peut exister ailleurs est le bienvenu à l'Hôtel Lugosi. La famille Lugosi a construit cet hôtel en quelques semaines, à l'abri des regards indiscrets. Tu as vu où on se trouve ? Au milieu de nulle part. C'était un de leur choix. Je veux dire, rien ne les empêché de bâtir leur lieu au milieu d'une ville touristique. Ils auraient pu enchaîner les interviews, faire la une de tous les journaux locaux pour mettre en avant leurs ambitions et leur fierté. Mais ils ne l'ont pas fait. Ils ont tout fait pour être discrets, pour ne pas faire parler d'eux, pour s'éloigner des regards de ceux qui ne comprennent pas les autres. Et tout ceci dans un seul et unique but : permettre aux habitants de l'Hôtel Lugosi de vivre en paix, sans être dérangé.

Le monstre s'arrête quelques secondes pour se gratter la tête. Puis il reprend sa réponse.

— Je ne saurais pas te dire depuis quelle année l'Hôtel Lugosi est ouvert. Je veux dire, j'ai une notion du temps très approximative, je n'y fait pas réellement attention. Une chose est sûre, c'était il y a longtemps. Les Lugosi qui l'ont inauguré nous ont quittés depuis. Mais leurs fils, et les fils de leurs fils, ont continué de gérer ce lieu, de le maintenir en vie. Il y a toujours eu un Lugosi pour s'occuper des chambres et de ceux qui les occupent. Le propriétaire actuel de l'Hôtel Lugosi, Monsieur Lugosi, vit tout en haut, au quatrième

étage. Il a sa chambre à lui, la plus prestigieuse de tout l'hôtel. Et c'est un honneur pour quiconque a l'honneur de le rencontrer. J'ai eu la chance de lui parler à plusieurs reprises. Je veux dire, je le connais très bien, nous sommes ami. C'est quelqu'un de bien, qui prend soin de ses habitants. Et c'est exactement ce qu'ils ont besoin : d'une personne bien qui permet à l'Hôtel Lugosi et ses habitants d'exister.

Il se met à regarder dans le vide, penseur, puis il relève sa tête pour me regarder.

— Et voilà pour la réponse à ta question.

— Merci beaucoup. Mais j'aimerais avoir d'autres informations, sur un tout autre sujet. En fait, je...

— Je ne te donnerais aucune autre information, m'affirme de manière surprenante le monstre avec sa voix presque animale.

— Comment ça ?

— Je t'ai dit que je répondrais à une question. Je veux dire, une seule question. Pas une de plus.

— Mais vous ne m'aviez pas prévenu que je n'avais le droit qu'à une question ! Je n'aurais peut-être pas choisi de vous poser celle-ci si je l'avais su dès le départ !

— Et c'est précisément pour cette raison que je ne te l'ai pas dit avant. Le moment aurait été moins drôle si tu avais eu cette information. Et quand on est un monstre solitaire, même heureux dans sa vie solitaire, on ne rigole pas si souvent que ça. Je veux dire, là, effectivement, ce n'était pas si hilarant. On peut même affirmer qu'il n'y a pas eu le moindre rire pendant ta question, même pas un petit soufflement de nez. Je veux dire, c'est une expression, quand je dis que ça aurait été moins drôle. Souvent, les expressions, il ne faut pas non plus les prendre au pied de la lettre. Je veux dire...

Je sens que le monstre repart dans ses explications alambiquées pas forcément nécessaires. Mais sans prévenir, il s'arrête dans son élan et me dit, d'un ton froid et enlevant toute compassion dans sa voix :

— Il est temps que tu partes !

Sa voix est terrifiante. Elle me fait un peu peur. Il le remarque, et se reprend.

— Je veux dire, c'est pour toi, pour ton rendez-vous. Vas-y, il faut que tu visites encore un peu l'hôtel et que tu te prépares pour ton entretien. Je veux dire, ne perds pas ton temps avec moi. A moins que, finalement, tu veuilles goûter un de mes gâteaux ?

Il me montre son plateau avec les quelques petits desserts qui restent. »

Avant de continuer, lisez bien cette indication.

Précédemment, vous avez peut-être débloqué l'option P pendant une phase de choix.

Si vous avez débloqué l'option P au cours d'un chapitre précédent, dirigez-vous immédiatement vers le chapitre 063bis (page 125).

Si ce n'est pas le cas, vous devez vous rendre au chapitre 063 (page 124).

Vous voulez demander au monstre des informations sur lui-même, sur sa vie.

« Je me rassois sur le canapé du monstre. Evidemment que j'ai des questions à lui poser. Tellement de questions ! Depuis que je suis entré dans l'Hôtel Lugosi, j'espère croiser quelqu'un prêt à me répondre. Et maintenant que je viens de trouver la personne qu'il me faut, celle qui peut enfin me donner des détails sur mon rendez-vous... je finis par redevenir curieux. Je veux dire, comment ne pas vouloir en savoir plus sur un monstre vivant ? Ma première question porte donc sur lui.

— Vous avez raison. J'ai pleins de questions sur l'hôtel, sur les habitants, et sur mon rendez-vous. Mais là, tout de suite, j'ai d'autres questions qui me viennent à l'esprit. Des questions sur vous.

— Tiens donc ? Et que veux-tu savoir sur moi ?

— Le plus de choses possibles. Sur qui vous-êtes. Comment se passe votre vie dans cet hôtel ?

Ma question est posée.

Je sais que le monstre meurt d'envie de parler de lui à quelqu'un qui est prêt à l'écouter. Je vois cette envie sur son visage... même dissimulée derrière la montagne de poils qui l'entoure.

— C'est normal de se poser des questions quand on voit un monstre pour la première fois. Je veux dire, c'est un spectacle étonnant que de rencontrer un personnage comme moi, je le sais. De ce que je me souviens, j'ai toujours eu cette apparence physique, mi-homme, mi-animal. Je ne sais pas pourquoi je ressemble à cela. Je ne connais pas mes parents. Je ne me souviens pas d'eux. Je veux dire, peut-être qu'eux aussi étaient des monstres, et qu'ils ont donné vie à toute une famille de monstre, qui sait ? Dans tous les cas, j'ai grandi ici. Dans l'Hôtel Lugosi. Dans cette même chambre. Tout seul. Je veux dire, ça peut sembler triste de laisser quelqu'un vivre seul dans une chambre d'hôtel dès le plus jeune âge. Mais je l'ai toujours bien vécu. J'ai l'habitude, je suis quelqu'un de solitaire et je n'ai pas à me plaindre d'avoir grandi là où j'ai grandi. Je veux dire, je me plais vraiment dans cette solitude. C'est peut-être dans ma nature ? Comme mes capacités physiques ? Si mon peuple existe, nous sommes peut-être tous des êtres vivants qui se déplacent très vite et qui aiment vivre en reclus ? Comment savoir ?

Réfléchir à sa vie le rend pensif. Il se gratte son visage avec ses énormes griffes.

— Je me suis souvent baladé dans l'hôtel. J'ai discuté avec beaucoup de mondes. J'ai pris le temps de rencontrer, d'écouter et de côtoyer les autres habitants. Mais même si tout le monde a une différence ici, quelque chose d'unique, et une certaine ouverture d'esprit, il m'arrive de faire peur à des inconnus. Des touristes, par exemple. Je veux dire, rien de surprenant. Il y a ceux qui voient un monstre pour la première fois en rentrant par effraction dans son domicile mais ne voient pas d'inconvénients à rester chez lui pour l'accompagner le temps d'une sympathique discussion, et il y a ceux qui croisent un monstre par hasard et qui ont comme premier réflexe de prendre peur, ce que je peux comprendre. Je veux dire, je terrorise certaines personnes, c'est ainsi. Alors j'essaie de me faire discret, de sortir le moins possible. Pour ne pas déranger. L'avantage, c'est que dans cette chambre, j'ai tout ce dont j'ai besoin. Et dans l'hôtel, aussi, il y a tout ce qu'il faut pour les gens comme moi. Je veux dire, au final, je pense que j'ai tout pour être heureux ici. J'aime la façon dont cet hôtel vit. Tout est fait pour que les plus grandes étrangetés de ce monde vivent en paix entre ces murs. Et moi, je vis en paix ici.

Il marque un temps d'arrêt.

— Et voilà pour la réponse à ta question.

— Merci beaucoup. Mais j’aimerais avoir d’autres informations, sur un tout autre sujet. En fait, je...

— Je ne te donnerais aucune autre information, m’affirme de manière surprenante le monstre avec sa voix presque animale.

— Comment ça ?

— Je t’ai dit que je répondrais à une question. Je veux dire, une seule question. Pas une de plus.

— Mais vous ne m’aviez pas prévenu que je n’avais le droit qu’à une question ! Je n’aurais peut-être pas choisi de vous poser celle-ci si je l’avais su dès le départ !

— Et c’est précisément pour cette raison que je ne te l’ai pas dit avant. Le moment aurait été moins drôle si tu avais eu cette information. Et quand on est un monstre solitaire, même heureux dans sa vie solitaire, on ne rigole pas si souvent que ça. Je veux dire, là, effectivement, ce n’était pas si hilarant. On peut même affirmer qu’il n’y a pas eu le moindre rire pendant ta question, même pas un petit soufflement de nez. Je veux dire, c’est une expression, quand je dis que ça aurait été moins drôle. Souvent, les expressions, il ne faut pas non plus les prendre au pied de la lettre. Je veux dire...

Je sens que le monstre repart dans ses explications alambiquées pas forcément nécessaires. Mais sans prévenir, il s’arrête dans son élan et me dit, d’un ton froid et en enlevant toute compassion dans sa voix :

— Il est temps que tu partes !

Sa voix est terrifiante. Elle me fait un peu peur. Il le remarque, et se reprend.

— Je veux dire, c’est pour toi, pour ton rendez-vous. Si quelqu’un t’attends, tu ferais mieux d’y aller, ne perds pas ton temps ici, avec moi. A moins que, finalement, tu veuilles goûter un de mes gâteaux ?

Il me montre son plateau avec les quelques petits desserts qui restent. »

Avant de continuer, lisez bien cette indication.

Précédemment, vous avez peut-être débloqué l’option P pendant une phase de choix.

Si vous avez débloqué l’option P au cours d’un chapitre précédent, dirigez-vous immédiatement vers le chapitre 063bis (page 125).

Si ce n’est pas le cas, vous devez vous rendre au chapitre 063 (page 124).

063

Si vous n'avez pas obtenu l'option P précédemment, continuez votre lecture ici.

« Je pense qu'il a raison. Je veux dire, pas pour les gâteaux. Mais pour m'avoir dit qu'il est temps que je parte.

— Non merci, c'est gentil. Vous avez raison, il faut que j'y retourne. Merci pour tout, pour les informations, et pour la discussion. Et encore désolé pour la façon dont je suis entré.

Il me regarde avec le sourire le plus gentil et amical qu'il est capable d'offrir.

— C'est déjà derrière moi, tout ça. Dès que tu en as fini avec ton rendez-vous, reviens me voir si tu le souhaites. Pour discuter de tout et de rien.

— Je n'y manquerais pas. Encore merci. Et au-revoir.

— Au-revoir. Et bon courage.

Je lui fais un dernier signe et je quitte sa chambre. »

Le héros vient de finir un nouveau chapitre de son histoire, que l'autre gars a écouté avec grande attention.

— Donc, oui, ce jour-là, j'ai rencontré un monstre, un vrai, insiste le héros en fixant l'autre gars. Est-ce que tu me crois quand je te raconte cette histoire ?

— Euh... eh bien... je...

— Tu ferais mieux, car c'est la vérité. Et ce monstre en peignoir m'a beaucoup apporté au final. Maintenant, plus rien ne m'empêche d'accéder au deuxième étage. Alors je me dirige vers l'escalier, et cette fois, je monte jusqu'au bout les marches qui m'emmènent vers un nouveau niveau.

Pour connaître ce que fait le héros une fois arrivé au deuxième étage, dirigez-vous vers le chapitre 064 (page 126).

063bis

Si vous avez obtenu l'option P et la mission du photographe tout à l'heure, continuez votre lecture ici.

« Je pense qu'il a raison. Je veux dire, pas pour les gâteaux. Mais pour m'avoir dit qu'il est temps que parte... mais je repense à quelque chose. Le photographe, quand il m'a confié sa mission et son appareil, il m'a dit qu'il attend "le portrait d'un monstre dans son état naturel". J'observe le monstre que j'ai en face de moi : d'une certaine manière, il est actuellement dans son état naturel. Je crois que je tiens mon premier cliché.

— Non merci pour les gâteaux, mais c'est gentil. Vous avez raison, il faut que j'y retourne. Mais avant, j'aimerais vous demander un dernier service, qui n'est pas une question.

— Si ce n'est pas une question, je t'écoute.

— Est-ce que je peux vous prendre en photo ? Pour immortaliser ce moment ?

Les yeux du monstre s'illuminent, comme s'il n'avait pas été pris en photo depuis des années, et comme si ma proposition faisait revivre des souvenirs en lui.

— D'accord, mais à une seule condition.

— Laquelle ?

— Tu prends deux photos, et tu m'en laisse une. »

*Vous venez de débloquent le **Cliché #1**. Il vous reste encore deux clichés à prendre pour réussir la mission que le photographe vous a confiée.*

— J'ai donc pris les deux photos, explique le héros à l'autre gars pour terminer son anecdote. J'en ai gardé une précieusement, et j'ai offert la deuxième au monstre. Et j'ai bien vu dans son regard qu'il était heureux de recevoir cette image... je veux dire, même s'il y a beaucoup de poils violets autour de son regard, et que... peu importe. Ensuite, je l'ai remercié, et je me suis encore excusé pour la façon dont je suis arrivé chez lui. Il m'a répondu que ce n'était rien, et il m'a demandé de venir le voir une fois que mon rendez-vous serait terminé. Je lui ai dit que je reviendrais lui rendre visite dès que possible. Et enfin, je suis sorti de sa chambre. Fin de l'anecdote.

Le héros s'arrête et attend une remarque de la part de l'autre gars. La remarque ne vient pas.

— Donc, oui, ce jour-là, j'ai rencontré un monstre, un vrai, insiste le héros en fixant l'autre gars. Est-ce que tu me crois quand je te raconte cette histoire ?

— Euh... eh bien... je...

— Tu ferais mieux, car c'est la vérité. Et ce monstre en peignoir m'a beaucoup apporté au final. Maintenant, plus rien ne m'empêche d'accéder au deuxième étage. Alors je me dirige vers l'escalier, et cette fois, je monte jusqu'au bout les marches qui m'emmènent vers un nouveau niveau.

*Pour connaître ce que fait le héros une fois arrivé au deuxième étage, dirigez-vous vers le chapitre **064** (page 126).*

Le héros passe au deuxième étage.

« Arrivé en haut des marches, je pousse la double porte sur laquelle est inscrit le numéro “2”, qui est toujours là au cas où certains ont du mal à comprendre tout seul quel étage se trouve après le premier, et j’arrive bel et bien au deuxième étage.

A force d’écouter mes descriptions, tu as compris le style général des allées de l’Hôtel Lugosi : de longs couloirs vides et peu décorés qui mènent vers des portes de chambres fermées. Sans surprise, on peut coller cette description à ce nouvel étage, même s’il me paraît un peu plus grand, large et haut de plafond que les précédents. Et je trouve aussi qu’il y a un peu plus de moyens mis dans la décoration : plus de tableaux au mur, plus de fleurs qui semblent être arrosées plus fréquemment. Par qui ? Bonne question. Petit point moquette au sol : elle était rouge au rez-de-chaussée, bleue avec quelques motifs au premier étage, elle est ici verte avec encore plus de motifs étranges, et elle paraît plus entretenue que les autres, comme si elle était le symbole d’un étage qui reçoit plus d’attention que les deux précédents. Mais est-ce que cette décoration a la moindre importance concernant la suite de mon aventure ? Non. Aucune.

Evidemment, mon objectif est de visiter ce nouvel étage pour trouver des informations sur mon rendez-vous et sur ce Monsieur Landau. Sans surprise, je ne croise personne dans ce nouveau couloir, alors je cherche le moindre élément qui peut sortir du lot et capter mon attention. Je prends l’allée à droite de l’escalier et mon attention est toute suite captée : sur l’une des portes de chambres fermées, il y a un panneau minutieusement accroché, sur lequel est écrit “DEFENSE D’ENTRER – EVENEMENT IMPORTANT”. Curieux. Mais ce n’est pas tout : en face, sur une autre porte de chambre, une planche de bois est maladroitement clouée, sur lequel un message a été posé au marqueur. Je lis : “CHAMBRE CONDAMNEE – MATERIEL DEFECTUEUX”. Encore plus curieux. Si toutes les autres portes se ressemblent et sont impossible à différencier, ces deux-là se démarquent facilement, et enferment forcément des secrets intéressants. »

— Tu imagines bien la suite, confie le héros à l’autre gars, qui continue d’écouter ses histoires sans rien dire. Ce sont les deux seules chambres où il est déconseillé d’entrer. Alors forcément, elles m’attirent. Comme quand un parent interdit à son enfant d’aller à un endroit, et que son seul objectif devient d’accéder à ce lieu un jour. Dans ces chambres qui cachent quelque chose, il y a peut-être les informations que je recherche, ou au moins des curiosités à côté desquels je ne souhaite pas passer.

Le héros est attiré par ces deux chambres, mais il doit bien en choisir une pour commencer. Dans quelle chambre le héros va-t-il entrer ? A vous de choisir !

Il peut entrer dans celle où il est indiqué “DEFENSE D’ENTRER – EVENEMENT IMPORTANT” (chap. 065, p. 127) ou dans celle où il est écrit “CHAMBRE CONDAMNEE – MATERIEL DEFECTUEUX” (chap. 070, p. 139).

Rendez-vous à la page qui correspond à votre choix.

Vous décidez d'entrer dans la chambre où il est indiqué : "DEFENSE D'ENTRER – EVENEMENT IMPORTANT".

« J'ai envie de découvrir quel secret si "IMPORTANT" cache une chambre qui a besoin d'indiquer en majuscule "DEFENSE D'ENTRER". Evidemment, j'imagine qu'entrer ici ne va pas être si simple, cette chambre doit logiquement avoir un système de sécurité sophistiqué, ou au moins être gardée par agent de sécurité qui veille à ce que n'importe qui n'entre pas ici... mais tout n'est pas logique ou évident à l'Hôtel Lugosi. J'attrape la poignée. La porte n'est pas fermée à clé. Alors je l'ouvre discrètement, en tachant de faire le moins de bruit possible, pour ne pas déranger et ne pas attirer l'attention. Je rentre dans la chambre sans problème et je referme doucement la porte.

Derrière cette porte se trouve un logement spacieux. A vue d'œil, il fait la taille d'un convenable appartement deux pièces. En découvrant l'endroit, je vois au moins vingtaine de personnes devant moi. Ces gens marchent et cours dans tous les sens. Je ne comprends pas tout ce qu'ils font, mais on dirait qu'ils organisent quelque chose. Il y a beaucoup de mouvement ici. Et beaucoup de bruit. Tout le monde parle et s'affole. J'avance en essayant de me faire le plus discret possible, et j'observe les personnes que je croise : une femme traverse l'endroit avec une palette de maquillage et quelques petits pinceaux, puis un homme passe avec un casque autour du coup et du matériel dans les mains, avant qu'un autre se déplace en parlant dans un boîtier noir qui ressemble aux talkiewalkies avec lesquels on jouait quand on était petit. Et je vois passer d'autres hommes et femmes qui enchainent les allers-retours. Je regarde au loin : des microphones, des caméras, de la lumière. Oui, tu as déjà deviné, je suis entré sur un plateau de tournage. Mais qu'est-ce qu'ils prévoient de tourner ? Une émission ? Un film ? Une série ? Je ne trouve pas la réponse autour de moi.

Parmi les humains que j'observe, il y en a deux qui attirent particulièrement mon attention. Le premier est un homme qui doit avoir la quarantaine. Il a les cheveux courts, une barbe mal rasée, et assez peu de signes distinctifs, il a un style plutôt passe-partout... que je n'ose pas qualifier de classique... ou de banal. Il est assis sur sa chaise, les jambes croisées. Mais pas sur une simple chaise en plastique, non : sur une vraie chaise de cinéma, en bois et en toile, celles dédiées aux grands acteurs et aux chefs des projets, avec leurs noms d'inscrits derrière. Cet homme, il a la sienne. Il n'a pas l'air d'être acteur. C'est peut-être le réalisateur... Comment je peux conclure ça ? Disons que je vois qu'il tente de donner des ordres aux autres. Il essaye de se faire une place, que sa voix soit entendue... sauf personne ne semble l'entendre, et on peut vite comprendre pourquoi.

— Allez, les gars, on se dépêche... marmonne-t-il sans bouger de sa chaise et sans mettre beaucoup d'efforts dans son ordre. Au son, vous êtes bientôt prêts ?

Aucune réponse. Il n'a pas l'air d'avoir beaucoup d'autorité, on voit qu'il subit. Il ressemble à un réalisateur blasé, qui a abandonné, qui attend que sa journée passe, et son chèque aussi.

— Vous l'avez entendu ? Bien sûr que non, vous ne l'avez pas entendu, il est si mou, si vide. Malheur ! Mais ce n'est pas une raison pour ne pas vous bouger, au son ! Et aux lumières, ça vaut aussi pour vous ! Je veux que cette scène soit d'une beauté, mais d'une beauté ! Je veux rendre jalouse la concurrence !

Cette phrase est prononcée par l'autre personne qui ressort du lot. Une femme, très active, à l'opposé du réalisateur, qu'elle n'hésite pas à remettre en place.

— Quand je te regarde, c'est une souffrance ! dit la femme au réalisateur, en gesticulant ses bras pour rendre la scène dramatique.

— Pourtant hier, tu disais que c'était une joie, lui répond l'homme affalé sur son siège.

— C'est une joie et une souffrance.

Cette femme est un personnage fascinant à observer. Elle est plus âgée que le réalisateur, plus proche de la soixantaine, je dirais. Elle est grande, fine, vêtue d'une robe rouge clinquante qui a dû lui coûter une petite fortune. Elle porte aussi des talons hauts, très hauts même, mais qui ne l'empêchent apparemment pas de marcher dans tous les sens. Depuis que je suis ici, elle a dû parcourir plusieurs kilomètres sans s'arrêter. Elle court, elle bouge ses bras rapidement, elle paraît agacée par ce qu'elle voit. Et elle parle. Beaucoup.

— Tu as fait couler du café ? demande-t-elle de façon agressive à un jeune homme qui n'ose pas lui répondre. Eh bien, dis quelque chose ! T'as oublié, c'est ça ? Alors ne me dis rien ! Et cours en préparer ! C'est important, sur un tournage, le café ! Presque autant que l'équipe technique !

— Sympa pour mes gars, soupire le réalisateur sans trop se faire entendre.

— Je ne sais pas si on vous a déjà appris la définition du mot retard, se met-elle à crier aussi fort que possible pour que tout le monde l'entende. Mais si vous la connaissez, essayez de ne pas l'être constamment !

Je n'ai jamais vu quelqu'un se dépenser autant pour dire tout et son contraire à qui veut bien l'entendre, pendant que les autres essayent de faire leur métier autant que possible.

— Je sais bien qu'on ne fait pas un grand film hollywoodien qui cassera la baraque au box-office, mais ce n'est pas une raison pour vous comporter comme des paresseux ! Il faut faire les petites choses comme si elles étaient grandes ! Cette phrase, c'est une citation de... je ne sais plus qui. Mais je l'aime bien ! Alors imprimée-là dans votre cerveau et dépêchez-vous de faire ce que vous avez à faire ! On ne va pas tarder à tourner !

Si j'ai bien compris, elle gère ce projet de tournage. La productrice, sûrement. Elle veut que tout aille vite. Le plus vite possible. Vraiment fascinante à observer.

Je suis planté au milieu du salon, impressionné par toute cette entreprise qui vit autour de moi. Je n'ai toujours pas compris quel est le projet. Apparemment, une scène va bientôt être tournée, dans un instant, ça va commencer. Mais de ce que j'observe, tout n'est pas encore prêt. La productrice tente de régler les derniers soucis... à sa manière.

— L'actrice ! Ma chérie ! Elle est là ! Elle est prête pour son grand moment ?

— Aucune idée. En tout cas, elle est coiffée, maquillée, habillée, et tout est paré, lui répond le réalisateur avec sa voix lente, fatiguée et indifférente.

— C'est parfait ! Parfait, vraiment ! Elle va crever l'écran !

— Je n'en doute pas une seconde...

— Et l'acteur ? Hein ? Il a un rôle primordial ! Vous l'avez vu arriver ?

— Toujours pas.

— COMMENT ! hurle-t-elle sans penser à ceux qui aiment travailler dans le calme. Ce fainéant n'est toujours pas là ! Mais il faut l'appeler ! TOUT DE SUITE !

— L'équipe l'a déjà appelé. Pas de réponse. Je crois qu'il ne va pas venir.

— PAS VENIR !

Les cris de cette dame ne font même plus réagir les autres employés.

— Pardon, je m'emporte. Mais comment faire sans lui ? Si on n'a pas de rôle masculin, la scène est foutue !

— Oh, on va bien trouver un gars motivé pour le remplacer. Je peux contacter quelqu'un de mon réseau... peut-être qu'il va répondre... peut-être pas.

— Non, non, non, et non. Pas le temps d'appeler quelqu'un à l'autre bout du département, qui ne sera ici que dans une heure et prêt à jouer dans deux. Il me faut mon homme maintenant. Tout de suite. Avec le monde qui se trouve ici, je vais bien en trouver un qui ne fout rien ! Un autre que toi, bien sûr.

— Je n'avais pas prévu de faire l'acteur, de toute façon.

Je vois la productrice examiner toute la chambre pour trouver son candidat.

— Alors... alors... ce sera... TOI !

Elle pointe son doigt vers... moi. Elle me pointe du doigt, alors que je pensais que personne ne m'avait remarqué jusqu'ici.

— Oui, ce sera lui, il fera très bien l'affaire, confirme-t-elle avec ses mots à elle.

— Alors va pour lui, confirme le réalisateur avec ses mots à lui.

Est-ce qu'il se passe ce que je pense qu'il se passe ? Vraiment ?

— Moi ? Attendez, vous faites erreur. Je ne suis pas acteur. En fait, je suis entré par hasard parce que je cherche...

— On s'en fiche de ton histoire, mon jolie, je n'ai pas le temps de t'écouter. Tu raconteras tout ça quand t'auras quelqu'un assis devant toi qui n'aura rien de mieux à faire que de t'entendre ! Mais pour l'heure, c'est décidé, tu es mon acteur, mon premier rôle !

Sans me laisser me justifier et lui expliquer que je n'ai pas envie d'être acteur, la productrice m'attrape par la manche et me tire vers elle. Elle me regarde en détail.

— Laisse-moi voir ta peau... Bon, on va passer l'étape du maquillage, il ne brillera pas, croyez moi. Les vêtements ? On n'a pas besoin d'une tenue plus élaborée. La coiffure ? On fera avec. Allez hop ! On ne perd pas de temps ! Sur le plateau !

Elle m'emmène de force vers le fond du logement. Et cette idée ne me plaît pas trop.

— Mais je n'ai jamais joué pour quoi que ce soit !

— Ça n'a aucune importance, mon jolie. On tourne une publicité. Pas besoin d'avoir un oscar. Fait ce qu'on te dit, ça sera déjà bien.

— De la publicité ?

— Oui bon par contre on ne va pas tout te répéter deux fois ! Ecoute bien ce qu'on te dit, tu nous feras gagner du temps ! (elle se tourne vers le réalisateur) Et toi, le paresseux ! Dis à ton équipe de l'équiper et explique lui son rôle, j'ai d'autres choses à faire, moi !

Elle me lâche et court autre part en criant je ne sais quoi d'inintéressant. Des techniciens m'équipent d'un microphone. Sans se lever de son siège, le réalisateur se sent obligé de me parler.

— Ok, alors surtout, te prends pas la tête. T'as qu'une phrase à dire.

— Mais comment je vais faire ? Je ne connais même pas le texte.

— Ça tombe bien, y'a pas de texte ! Y'a rien d'écrit ! Tout est à l'arrache !

— Comment ça à l'arrache ! C'est pas toi qui te tapes toute d'organisation, ça se voit ! La publicitaire est revenue aussi vite qu'elle est partie. Je peux continuer de paniquer.

— Mais je ne connais même pas la scène !

— Bon écoute-moi bien mon jolie, c'est très simple ! Tu t'assois sur la chaise, là-bas, à côté de la table. Tu vois la jolie actrice, au fond ? Ma belle, dis bonjour !

— Bonjour ! me lance, forcée, l'actrice, déjà prête sur le plateau.

— Eh bah c'est elle qui fait tout le boulot, reprend la publicitaire. Toi, tu me sors juste une bonne réplique comme il faut à la toute fin, et paf, ça nous fera une publicité virale et on verra notre marque sur tous les petits écrans des consommateurs ! Et maintenant que tu as toutes les infos, tu vas allez t'asseoir là-bas parce qu'on n'a pas toute la journée devant nous et qu'on devrait déjà être en train de tourner !

Elle me pousse sur le plateau. Je m'assois là où elle me l'a demandée. Je n'ose plus rien dire. Je regarde à côté de moi : il y a l'actrice. Une jolie jeune fille, joliment coiffée, habillée, maquillée. Elle semble prête pour son rôle. Voyant que je l'observe, elle me lance un sourire gêné. Elle non plus, elle n'ose plus parler.

— Allez, on va commencer à tourner, annonce très lentement le réalisateur avec sa voix monocorde et sans énergie. On fait le silence sur le plateau, s'il vous plaît. Et tout le monde devant ses machines, il est l'heure.

Rien ne change. Les techniciens continuent de parler et de faire ce qu'ils faisaient avant l'annonce du réalisateur, comme s'il n'avait rien dit.

— TOUT LE MONDE EN PLACE, ON A DIT ! hurle la publicitaire avec beaucoup, beaucoup plus d'énergie. ON NE VA PAS Y PASSER TROIS PLOMBES, NON PLUS ! ET ON A DEMANDÉ LE SILENCE PLATEAU ! ALORS SILENCE !

Tous les techniciens se taisent. Les caméramans se mettent derrière leurs caméras, les hommes et femmes aux lumières s'occupent des lumières, et les ingénieurs du son vont là où doivent se trouver les ingénieurs du son. Cette fois, tout le monde est en place.

— Allez, vas-y, fait ton truc avec le clap, dit la publicitaire au réalisateur.

Le réalisateur se lève, prend son clap et se place devant l'une des caméras.

— Publicité pour les céréales Del Toro. Séquence 1. Plan 1. Prise 1.

Donc je vais jouer dans une pub pour une marque de céréales. C'est une info que je n'avais pas, mais il m'en manque d'autres : je ne sais toujours pas ce que je dois dire. J'avoue que je suis un peu angoissé, comme pris au piège sur ce plateau.

— Tout le monde est prêt ? demande le réalisateur sans attendre la moindre réponse.

— Non...

Personne n'entend ma réponse. Je vais donc devoir jouer les acteurs malgré moi.

— Allez. Silence. Moteur. Et... Action !

Tout le monde se tait et se met à sa tâche. Le tournage commence. L'actrice et moi, nous sommes dans un décor qui représente une cuisine standard, assis autour d'une table de petit-déjeuner. L'actrice prend une boîte de céréale et se sert un bol. Moi, je n'ai aucune idée de ce je dois faire, alors je l'écoute réciter son texte.

— Le matin, quand on se réveille, mon mari et moi, nous avons besoin d'un grand bol d'énergie avant d'aller travailler !

Elle me regarde en souriant. J'essaye de jouer les maris heureux, mais je pense que les caméras ne captent qu'un homme paniqué et perdu qui ne sait pas jouer la comédie.

— Et c'est exactement ce que nous proposent les Céréales Del Toro ! Elles contiennent tous les nutriments dont nous avons besoin pour passer une bonne journée !

Elle poursuit en glorifiant tous les bienfaits des céréales et en citant les nutriments qu'elles sont censés apporter, même si j'ai l'impression d'entendre des lettres et des chiffres lancées au hasard qui ressemblent plutôt à des cases d'un jeu de bataille navale. B9 ? B12 ? C'est utile de citer tout ça dans une publicité ?

Arrive enfin la fin de la pub. Jusqu'ici, à part faire semblant d'être content d'être assis derrière cette table, je n'ai rien à faire. Mais malheureusement, le moment tant redouté arrive.

— Tout cela, vous ne le retrouverez qu'en prenant un grand bol de Céréales Del Toro tous les matins. Et, comme dirait mon mari :

Elle se tourne vers moi, toujours avec son grand sourire qui se veut rassurant, mais qui ne me rassure pas. Elle attend que je dise une phrase. Si j'ai bien compris, c'est le slogan de fin de publicité.

— Euh... oui... eh bien... les Céréales Del Toro... euh...

Je regarde face à moi. L'équipe technique attend la fin de ma phrase. Le réalisateur est fatigué de voir des acteurs faire n'importe quoi. La publicitaire a arrêté de bouger et est pendue à mes lèvres, elle espère avoir un bon slogan. A ma droite, la gentille actrice me fait des petits signes de tête pas très discrets pour me faire comprendre que c'est à moi. J'avais compris, merci. Mais qu'est-ce que je suis censé dire ? Je n'ai aucun texte ! Je ne peux pas rester là à bégayer et à paniquer devant toutes ces caméras. Je dois improviser un slogan... »

Quel slogan de fin de publicité le héros va-t-il inventer ? Voici quatre propositions :

“Avec les Céréales Del Toro, vous aurez ce qu'il vous faut !” (chap. 066, p. 131) ;

“Avec les Céréales Del Toro, le matin sera chaud, chaud, chaud !” (chap. 067, p. 133) ;

“Avec les Céréales Del Toro, le petit déjeuner vous rendra accro !” (chap. 068, p. 135) ;

“Avec les Céréales Del Toro, devenez un Céréales Killer !” (chap. 069, p. 137).

Vous avez choisi le slogan suivant : “Avec les Céréales Del Toro, vous aurez ce qu’il vous faut !”

« Je finis par sortir la première phrase qui me vient à l’esprit. Je regarde la caméra, je me concentre autant que possible dans mon rôle, et je dis :

— Avec les Céréales Del Toro, vous aurez ce qu’il vous faut !

A la fin de ma phrase, je ressens comme un malaise dans la salle. Il se passe un petit moment gênant où personne ne sait réellement ce qu’il doit faire, ni s’il doit dire quoi que ce soit. Tout le monde attend. Le réalisateur décide de mettre fin à cette gêne.

— Et... coupez !

Tout le monde revit. Les techniciens quittent leurs postes. L’actrice quitte le plateau et retourne d’où elle vient. Le réalisateur, lui, ne se lève pas. Il change simplement de jambe à croiser, passant la gauche au-dessus de la droite, et il commence à livrer ses impressions.

— Bon, on ne va pas la garder, va falloir en refaire une. Faut dire que ce n’était pas incroyable, ce n’était pas ultra bien joué, tout ça. Et le texte...

— Attend un peu !

La publicitaire le coupe et se met à faire les quatre cents pas. Elle pose l’un de ses doigts sur le haut de sa lèvre, et elle commence à marmonner une phrase en boucle.

— Vous aurez ce qu’il vous faut... Vous aurez ce qu’il vous faut... Avec les Céréales Del Toro, vous aurez ce qu’il vous faut... Vous aurez ce qu’il vous faut...

C’est mon slogan qu’elle répète. Mon improvisation a l’air de la faire réfléchir.

D’un coup, elle s’arrête, elle lève son doigt vers le ciel et se met à parler très fort.

— Mais oui ! C’est ça ! “Avec les Céréales Del Toro, vous aurez ce qu’il vous faut !”. On l’a notre slogan ! C’est parfait !

Elle paraît... heureuse ? Jusqu’ici, je ne l’ai vu que raler et stresser, mais là, elle semble contente de la phrase qu’elle a entendue. Elle exulte toute seule dans la pièce. De son côté, le réalisateur ne bouge pas, et soupire. Et moi ? Je ne bouge pas non plus. Je suis toujours sur le plateau, au milieu du décor, sur ma chaise, tout seul... jusqu’à ce que, d’un pas décidé, la publicitaire vienne vers moi pour me féliciter.

— C’était un coup de génie ! m’hurle-t-elle en me prenant dans ses bras sans me demander mon consentement avant. C’est tout à fait le genre de slogan que l’on recherchait pour notre marque ! Tu as saisi l’essence même de notre produit ! Avec ta petite phrase récitée maladroitement, tu viens de changer le monde des céréales, mon jolie ! Il ne sera plus jamais le même ! Il y aura un avant ton slogan, et un après ton slogan !

Je trouve qu’elle exagère. Ses paroles et ses gestes. Mais j’essaye de ne pas le montrer.

— Euh... je...

— Oh, hey, n’essaye pas de jouer les modestes ! me coupe-t-elle en finissant par arrêter de m’enlacer. Tu nous as rendu un grand service, mon jolie !

La porte de la chambre s’ouvre. Un homme rentre.

— Tiens, voilà l’acteur qu’on avait prévu qui se décide enfin à arriver... ronchonne le réalisateur sans se lever pour l’accueillir.

— C’est à cette heure-là que tu commences à travailler, toi ? cris sèchement la publicitaire au pauvre acteur qui aura tenté une entrée discrète, sans succès.

— Veuillez m’excuser pour le retard. Il se trouve que...

— Ce n’est pas grave. Ce n’est pas grave... Ce n’est pas grave ! Il faut qu’on avance ! Ecoutez-moi tous ! On va retourner la publicité ! Bah oui, on ne va se pas mentir, c’était mal joué ! A la déco, on est d’accord que cette pièce manque de vie ? Trouvez-moi de nouveaux accessoires pour arranger ça ! Et la lumière ! On peut baisser un peu pour faire moins mal aux

yeux ! Et après, on y retourne tout de suite tant que personne n'est complètement endormi. On refait toute la scène ! Mais PAR CONTRE, je veux qu'on garde son slogan ! Il est parfait, on va l'utiliser partout ! "Avec les Céréales Del Toro, vous aurez ce qu'il vous faut !". C'est l'image de notre marque, désormais ! Cette phrase sera sur toutes nos réclames, et bientôt sur toutes les lèvres ! »

Petite indication pour la suite. Votre choix vous permet de débloquent le chemin a. Si on vous demande de vous diriger vers un chemin a, b, c ou d, vous devrez choisir le chemin a, et aucun autre. Notez-le bien pour la suite de l'histoire.

« La publicitaire revient s'adresser à moi :

— Bon, toi, mon jolie, tu sais que je t'adore ! Tu es le génie derrière notre slogan !

— Génie c'est peut-être...

— Par contre, tu n'es pas acteur ! Désolé de te l'apprendre, mais tu ne feras jamais une carrière à Hollywood, tu n'es pas bon, tu ne fais passer aucune émotion !

— En même temps je vous avais prévenu que je n'étais pas...

— Alors va falloir quitter notre plateau. Hop, hop, hop ! Fais de la place.

— Mais je...

Pourquoi j'essaie encore de discuter avec cette femme ?

Elle m'attrape à nouveau la manche et me fait me lever de ma chaise. Elle m'emmène vers la porte de sortie à une vitesse impressionnante, tout en continuant son monologue.

— Merci, encore. Tu auras apporté ta pierre à l'édifice. Et quelle pierre ! Et quel édifice surtout ! Mais là, on est sur un tournage, et il ne faut pas qu'il y ait trop de personnes autour de ceux qui font avancer les jobs. Toi, tu as fait ton job, la société te remercie, mais maintenant faut y aller ! Allez, salut mon jolie.

Quelqu'un ouvre la porte de la chambre pendant qu'elle m'y traîne. Elle me pousse dehors. Je n'essaye même pas de lui dire quoi que ce soit vu qu'elle n'a pas l'attention de m'écouter. Elle referme la porte en la claquant violemment. Et me voilà de retour dans le couloir du deuxième étage. »

— Et c'est comme ça que j'ai inventé, malgré moi, le slogan d'une marque de céréales, explique le héros à l'autre gars.

— Ils ont vraiment gardé ta phrase ? finit par demander l'autre gars.

— Quoi ? Tu n'as jamais entendu la pub ? Elle passait partout à une époque. Tu étais peut-être trop jeune pour... Peu importe. Cette expérience de tournage était... disons... intéressante. Mais le truc c'est que...

— Que tu ne savais toujours pas où te rendre pour ton rendez-vous.

— Exactement. J'étais toujours en manque d'informations. Je devais continuer de parler avec des habitants de l'hôtel.

Où va se rendre le héros après cet épisode ?

Si vous n'y êtes pas encore allés, vous pouvez vous diriger vers la chambre où il est indiqué "CHAMBRE CONDAMNÉE – MATÉRIEL DÉFECTUEUX" (chap. 070, p. 139). Si vous y êtes déjà allés, n'y retournez pas.

Si non, vous pouvez vous diriger vers l'autre bout du couloir, voir s'il y a quelqu'un qui peut vous donner les renseignements que vous cherchez (chap. 088, p. 178).

Vous avez choisi le slogan suivant : ‘‘Avec les Céréales Del Toro, le matin sera chaud, chaud, chaud !’’

« Je finis par sortir la première phrase qui me vient à l’esprit. Je regarde la caméra, je me concentre autant que possible dans mon rôle, et je dis :

— Avec les Céréales Del Toro, le matin sera chaud, chaud, chaud !

A la fin de ma phrase, je ressens comme un malaise dans la salle. Il se passe un petit moment gênant où personne ne sait réellement ce qu’il doit faire, ni s’il doit dire quoi que ce soit. Tout le monde attend. Le réalisateur décide de mettre fin à cette gêne.

— Et... coupez !

Tout le monde revit. Les techniciens quittent leurs postes. L’actrice quitte le plateau et retourne d’où elle vient. Le réalisateur, lui, ne se lève pas. Il change simplement de jambe à croiser, passant la gauche au-dessus de la droite, et il commence à livrer ses impressions.

— Bon, on ne va pas la garder, va falloir en refaire une. Faut dire que ce n’était pas incroyable, ce n’était pas ultra bien joué, tout ça. Et le texte...

— Attend un peu !

La publicitaire le coupe et se met à faire les quatre cents pas. Elle pose l’un de ses doigts sur le haut de sa lèvre, et elle commence à marmonner une phrase en boucle.

— Le matin sera chaud, chaud, chaud... Le matin sera chaud, chaud, chaud... Avec les Céréales Del Toro, le matin sera chaud, chaud, chaud... Le matin sera chaud, chaud, chaud...

C’est mon slogan qu’elle répète. Mon improvisation a l’air de la faire réfléchir.

D’un coup, elle s’arrête, elle lève son doigt vers le ciel et se met à parler très fort.

— Mais oui ! C’est ça ! ‘‘Avec les Céréales Del Toro, le matin sera chaud, chaud, chaud’’. On l’a notre slogan ! C’est parfait !

Elle paraît... heureuse ? Jusqu’ici, je ne l’ai vu que raler et stresser, mais là, elle semble contente de la phrase qu’elle a entendue. Elle exulte toute seule dans la pièce. De son côté, le réalisateur ne bouge pas, et soupire. Et moi ? Je ne bouge pas non plus. Je suis toujours sur le plateau, au milieu du décor, sur ma chaise, tout seul... jusqu’à ce que, d’un pas décidé, la publicitaire vienne vers moi pour me féliciter.

— C’était un coup de génie ! m’hurle-t-elle en me prenant dans ses bras sans me demander mon consentement avant. C’est tout à fait le genre de slogan que l’on recherchait pour notre marque ! Tu as saisi l’essence même de notre produit ! Avec ta petite phrase récitée maladroitement, tu viens de changer le monde des céréales, mon jolie ! Il ne sera plus jamais le même ! Il y aura un avant ton slogan, et un après ton slogan !

Je trouve qu’elle exagère. Ses paroles et ses gestes. Mais j’essaye de ne pas le montrer.

— Euh... je...

— Oh, hey, n’essaye pas de jouer les modestes ! me coupe-t-elle en finissant par arrêter de m’enlacer. Tu nous as rendu un grand service, mon jolie !

La porte de la chambre s’ouvre. Un homme rentre.

— Tiens, voilà l’acteur qu’on avait prévu qui se décide enfin à arriver... ronchonne le réalisateur sans se lever pour l’accueillir.

— C’est à cette heure-là que tu commences à travailler, toi ? cris sèchement la publicitaire au pauvre acteur qui aura tenté une entrée discrète, sans succès.

— Veuillez m’excuser pour le retard. Il se trouve que...

— Ce n’est pas grave. Ce n’est pas grave... Ce n’est pas grave ! Il faut qu’on avance ! Ecoutez-moi tous ! On va retourner la publicité ! Bah oui, on ne va se pas mentir, c’était mal joué ! A la déco, on est d’accord que cette pièce manque de vie ? Trouvez-moi de nouveaux

accessoires pour arranger ça! Et la lumière ! On peut baisser un peu pour faire moins mal aux yeux ! Et après, on y retourne tout de suite tant que personne n'est complètement endormi. On refait toute la scène ! Mais PAR CONTRE, je veux qu'on garde son slogan ! Il est parfait, on va l'utiliser partout ! "Avec les Céréales Del Toro, le matin sera chaud, chaud, chaud !". C'est l'image de notre marque, désormais ! Cette phrase sera sur toutes nos réclames, et bientôt sur toutes les lèvres ! »

Petite indication pour la suite. Votre choix vous permet de débloquent le chemin b. Si on vous demande de vous diriger vers un chemin a, b, c ou d, vous devrez choisir le chemin b, et aucun autre. Notez-le bien pour la suite de l'histoire.

« La publicitaire revient s'adresser à moi :
— Bon, toi, mon jolie, tu sais que je t'adore ! Tu es le génie derrière notre slogan !
— Génie c'est peut-être...
— Par contre, tu n'es pas acteur ! Désolé de te l'apprendre, mais tu ne feras jamais une carrière à Hollywood, tu n'es pas bon, tu ne fais passer aucune émotion !
— En même temps je vous avais prévenu que je n'étais pas...
— Alors va falloir quitter notre plateau. Hop, hop, hop ! Fais de la place.
— Mais je...
Pourquoi j'essaie encore de discuter avec cette femme ?
Elle m'attrape à nouveau la manche et me fait me lever de ma chaise. Elle m'emmène vers la porte de sortie à une vitesse impressionnante, tout en continuant son monologue.
— Merci, encore. Tu auras apporté ta pierre à l'édifice. Et quelle pierre ! Et quel édifice surtout ! Mais là, on est sur un tournage, et il ne faut pas qu'il y ait trop de personnes autour de ceux qui font avancer les jobs. Toi, tu as fait ton job, la société te remercie, mais maintenant faut y aller ! Allez, salut mon jolie.
Quelqu'un ouvre la porte de la chambre pendant qu'elle m'y traîne. Elle me pousse dehors. Je n'essaie même pas de lui dire quoi que ce soit vu qu'elle n'a pas l'attention de m'écouter. Elle referme la porte en la claquant violemment. Et me voilà de retour dans le couloir du deuxième étage. »

— Et c'est comme ça que j'ai inventé, malgré moi, le slogan d'une marque de céréales, explique le héros à l'autre gars.
— Ils ont vraiment gardé ta phrase ? finit par demander l'autre gars.
— Quoi ? Tu n'as jamais entendu la pub ? Elle passait partout à une époque. Tu étais peut-être trop jeune pour... Peu importe. Cette expérience de tournage était... disons... intéressante. Mais le truc c'est que...
— Que tu ne savais toujours pas où te rendre pour ton rendez-vous.
— Exactement. J'étais toujours en manque d'informations. Je devais continuer de parler avec des habitants de l'hôtel.

Où va se rendre le héros après cet épisode ?

Si vous n'y êtes pas encore allez, vous pouvez vous diriger vers la chambre où il est indiqué "CHAMBRE CONDAMNÉE – MATÉRIEL DÉFECTUEUX" (chap. 070, p. 139). Si vous y êtes déjà allez, n'y retournez pas.

Sinon, vous pouvez vous diriger vers l'autre bout du couloir, voir s'il y a quelqu'un qui peut vous donner les renseignements que vous cherchez (chap. 088, p. 178).

Vous avez choisi le slogan suivant : ‘‘Avec les Céréales Del Toro, le petit-déjeuner vous rendra accro !’’

« Je finis par sortir la première phrase qui me vient à l’esprit. Je regarde la caméra, je me concentre autant que possible dans mon rôle, et je dis :

— Avec les Céréales Del Toro, le petit-déjeuner vous rendra accro !

A la fin de ma phrase, je ressens comme un malaise dans la salle. Il se passe un petit moment gênant où personne ne sait réellement ce qu’il doit faire, ni s’il doit dire quoi que ce soit. Tout le monde attend. Le réalisateur décide de mettre fin à cette gêne.

— Et... coupez !

Tout le monde revit. Les techniciens quittent leurs postes. L’actrice quitte le plateau et retourne d’où elle vient. Le réalisateur, lui, ne se lève pas. Il change simplement de jambe à croiser, passant la gauche au-dessus de la droite, et il commence à livrer ses impressions.

— Bon, on ne va pas la garder, va falloir en refaire une. Faut dire que ce n’était pas incroyable, ce n’était pas ultra bien joué, tout ça. Et le texte...

— Attend un peu !

La publicitaire le coupe et se met à faire les quatre cents pas. Elle pose l’un de ses doigts sur le haut de sa lèvre, et elle commence à marmonner une phrase en boucle.

— Le petit-déjeuner vous rendra accro... Le petit-déjeuner vous rendra accro... Avec les Céréales Del Toro, le petit-déjeuner vous rendra accro... Le petit-déjeuner vous rendra accro...

C’est mon slogan qu’elle répète. Mon improvisation a l’air de la faire réfléchir.

D’un coup, elle s’arrête, elle lève son doigt vers le ciel et se met à parler très fort.

— Mais oui ! C’est ça ! ‘‘Avec les Céréales Del Toro, le petit-déjeuner vous rendra accro !’’. On l’a notre slogan ! C’est parfait !

Elle paraît... heureuse ? Jusqu’ici, je ne l’ai vu que raler et stresser, mais là, elle semble contente de la phrase qu’elle a entendue. Elle exulte toute seule dans la pièce. De son côté, le réalisateur ne bouge pas, et soupire. Et moi ? Je ne bouge pas non plus. Je suis toujours sur le plateau, au milieu du décor, sur ma chaise, tout seul... jusqu’à ce que, d’un pas décidé, la publicitaire vienne vers moi pour me féliciter.

— C’était un coup de génie ! m’hurle-t-elle en me prenant dans ses bras sans me demander mon consentement avant. C’est tout à fait le genre de slogan que l’on recherchait pour notre marque ! Tu as saisi l’essence même de notre produit ! Avec ta petite phrase récitée maladroitement, tu viens de changer le monde des céréales, mon jolie ! Il ne sera plus jamais le même ! Il y aura un avant ton slogan, et un après ton slogan !

Je trouve qu’elle exagère. Ses paroles et ses gestes. Mais j’essaye de ne pas le montrer.

— Euh... je...

— Oh, hey, n’essaye pas de jouer les modestes ! me coupe-t-elle en finissant par arrêter de m’enlacer. Tu nous as rendu un grand service, mon jolie !

La porte de la chambre s’ouvre. Un homme rentre.

— Tiens, voilà l’acteur qu’on avait prévu qui se décide enfin à arriver... ronchonne le réalisateur sans se lever pour l’accueillir.

— C’est à cette heure-là que tu commences à travailler, toi ? cris sèchement la publicitaire au pauvre acteur qui aura tenté une entrée discrète, sans succès.

— Veuillez m’excuser pour le retard. Il se trouve que...

— Ce n’est pas grave. Ce n’est pas grave... Ce n’est pas grave ! Il faut qu’on avance ! Ecoutez-moi tous ! On va retourner la publicité ! Bah oui, on ne va se pas mentir, c’était mal joué ! A la déco, on est d’accord que cette pièce manque de vie ? Trouvez-moi de nouveaux

accessoires pour arranger ça! Et la lumière ! On peut baisser un peu pour faire moins mal aux yeux ! Et après, on y retourne tout de suite tant que personne n'est complètement endormi. On refait toute la scène ! Mais PAR CONTRE, je veux qu'on garde son slogan ! Il est parfait, on va l'utiliser partout ! "Avec les Céréales Del Toro, le petit-déjeuner vous rendra accro !". C'est l'image de notre marque, désormais ! Cette phrase sera sur toutes nos réclames, et bientôt sur toutes les lèvres ! »

*Petite indication pour la suite. Votre choix vous permet de débloquent le **chemin c**. Si on vous demande de vous diriger vers un chemin **a**, **b**, **c** ou **d**, vous devrez choisir le **chemin c**, et aucun autre. Notez-le bien pour la suite de l'histoire.*

« La publicitaire revient s'adresser à moi :

— Bon, toi, mon jolie, tu sais que je t'adore ! Tu es le génie derrière notre slogan !

— Génie c'est peut-être...

— Par contre, tu n'es pas acteur ! Désolé de te l'apprendre, mais tu ne feras jamais une carrière à Hollywood, tu n'es pas bon, tu ne fais passer aucune émotion !

— En même temps je vous avais prévenu que je n'étais pas...

— Alors va falloir quitter notre plateau. Hop, hop, hop ! Fais de la place.

— Mais je...

Pourquoi j'essaie encore de discuter avec cette femme ?

Elle m'attrape à nouveau la manche et me fait me lever de ma chaise. Elle m'emmène vers la porte de sortie à une vitesse impressionnante, tout en continuant son monologue.

— Merci, encore. Tu auras apporté ta pierre à l'édifice. Et quelle pierre ! Et quel édifice surtout ! Mais là, on est sur un tournage, et il ne faut pas qu'il y ait trop de personnes autour de ceux qui font avancer les jobs. Toi, tu as fait ton job, la société te remercie, mais maintenant faut y aller ! Allez, salut mon jolie.

Quelqu'un ouvre la porte de la chambre pendant qu'elle m'y traîne. Elle me pousse dehors. Je n'essaie même pas de lui dire quoi que ce soit vu qu'elle n'a pas l'attention de m'écouter. Elle referme la porte en la claquant violemment. Et me voilà de retour dans le couloir du deuxième étage. »

— Et c'est comme ça que j'ai inventé, malgré moi, le slogan d'une marque de céréales, explique le héros à l'autre gars.

— Ils ont vraiment gardé ta phrase ? finit par demander l'autre gars.

— Quoi ? Tu n'as jamais entendu la pub ? Elle passait partout à une époque. Tu étais peut-être trop jeune pour... Peu importe. Cette expérience de tournage était... disons... intéressante. Mais le truc c'est que...

— Que tu ne savais toujours pas où te rendre pour ton rendez-vous.

— Exactement. J'étais toujours en manque d'informations. Je devais continuer de parler avec des habitants de l'hôtel.

Où va se rendre le héros après cet épisode ?

Si vous n'y êtes pas encore allez, vous pouvez vous diriger vers la chambre où il est indiqué "CHAMBRE CONDAMNÉE – MATÉRIEL DÉFECTUEUX" (chap. 070, p. 139). Si vous y êtes déjà allez, n'y retournez pas.

Sinon, vous pouvez vous diriger vers l'autre bout du couloir, voir s'il y a quelqu'un qui peut vous donner les renseignements que vous cherchez (chap. 088, p. 178).

Vous avez choisi le slogan suivant : ‘‘Avec les Céréales Del Toro, devenez un Céréales Killer !’’

« Je finis par sortir la première phrase qui me vient à l’esprit. Je regarde la caméra, je me concentre autant que possible dans mon rôle, et je dis :

— Avec les Céréales Del Toro, devenez un Céréales Killer !

A la fin de ma phrase, je ressens comme un malaise dans la salle. Il se passe un petit moment gênant où personne ne sait réellement ce qu’il doit faire, ni s’il doit dire quoi que ce soit. Tout le monde attend. Le réalisateur décide de mettre fin à cette gêne.

— Et... coupez !

Tout le monde revit. Les techniciens quittent leurs postes. L’actrice quitte le plateau et retourne d’où elle vient. Le réalisateur, lui, ne se lève pas. Il change simplement de jambe à croiser, passant la gauche au-dessus de la droite, et il commence à livrer ses impressions.

— Bon, on ne va pas la garder, va falloir en refaire une. Faut dire que ce n’était pas incroyable, ce n’était pas ultra bien joué, tout ça. Et le texte...

— Attend un peu !

La publicitaire le coupe et se met à faire les quatre cents pas. Elle pose l’un de ses doigts sur le haut de sa lèvre, et elle commence à marmonner une phrase en boucle.

— Devenez un Céréales Killer... Devenez un Céréales Killer... Avec les Céréales Del Toro, devenez un Céréales Killer... Devenez un Céréales Killer...

C’est mon slogan qu’elle répète. Mon improvisation a l’air de la faire réfléchir.

D’un coup, elle s’arrête, elle lève son doigt vers le ciel et se met à parler très fort.

— Mais oui ! C’est ça ! ‘‘Avec les Céréales Del Toro, devenez un Céréales Killer !’’
On l’a notre slogan ! C’est parfait !

Elle paraît... heureuse ? Jusqu’ici, je ne l’ai vu que raler et stresser, mais là, elle semble contente de la phrase qu’elle a entendue. Elle exulte toute seule dans la pièce. De son côté, le réalisateur ne bouge pas, et soupire. Et moi ? Je ne bouge pas non plus. Je suis toujours sur le plateau, au milieu du décor, sur ma chaise, tout seul... jusqu’à ce que, d’un pas décidé, la publicitaire vienne vers moi pour me féliciter.

— C’était un coup de génie ! m’hurle-t-elle en me prenant dans ses bras sans me demander mon consentement avant. C’est tout à fait le genre de slogan que l’on recherchait pour notre marque ! Tu as saisi l’essence même de notre produit ! Avec ta petite phrase récitée maladroitement, tu viens de changer le monde des céréales, mon jolie ! Il ne sera plus jamais le même ! Il y aura un avant ton slogan, et un après ton slogan !

Je trouve qu’elle exagère. Ses paroles et ses gestes. Mais j’essaie de ne pas le montrer.

— Euh... je...

— Oh, hey, n’essaie pas de jouer les modestes ! me coupe-t-elle en finissant par arrêter de m’enlacer. Tu nous as rendu un grand service, mon jolie !

La porte de la chambre s’ouvre. Un homme rentre.

— Tiens, voilà l’acteur qu’on avait prévu qui se décide enfin à arriver... ronchonne le réalisateur sans se lever pour l’accueillir.

— C’est à cette heure-là que tu commences à travailler, toi ? cris sèchement la publicitaire au pauvre acteur qui aura tenté une entrée discrète, sans succès.

— Veuillez m’excuser pour le retard. Il se trouve que...

— Ce n’est pas grave. Ce n’est pas grave... Ce n’est pas grave ! Il faut qu’on avance ! Ecoutez-moi tous ! On va retourner la publicité ! Bah oui, on ne va se pas mentir, c’était mal joué ! A la déco, on est d’accord que cette pièce manque de vie ? Trouvez-moi de nouveaux accessoires pour arranger ça ! Et la lumière ! On peut baisser un peu pour faire moins mal aux

yeux ! Et après, on y retourne tout de suite tant que personne n'est complètement endormi. On refait toute la scène ! Mais PAR CONTRE, je veux qu'on garde son slogan ! Il est parfait, on va l'utiliser partout ! "Avec les Céréales Del Toro, devenez un Céréales Killer!". C'est l'image de notre marque, désormais ! Cette phrase sera sur toutes nos réclames, et bientôt sur toutes les lèvres ! »

Petite indication pour la suite. Votre choix vous permet de débloquent le chemin d. Si on vous demande de vous diriger vers un chemin a, b, c ou d, vous devrez choisir le chemin d, et aucun autre. Notez-le bien pour la suite de l'histoire.

« La publicitaire revient s'adresser à moi :

— Bon, toi, mon jolie, tu sais que je t'adore ! Tu es le génie derrière notre slogan !

— Génie c'est peut-être...

— Par contre, tu n'es pas acteur ! Désolé de te l'apprendre, mais tu ne feras jamais une carrière à Hollywood, tu n'es pas bon, tu ne fais passer aucune émotion !

— En même temps je vous avais prévenu que je n'étais pas...

— Alors va falloir quitter notre plateau. Hop, hop, hop ! Fais de la place.

— Mais je...

Pourquoi j'essaie encore de discuter avec cette femme ?

Elle m'attrape à nouveau la manche et me fait me lever de ma chaise. Elle m'emmène vers la porte de sortie à une vitesse impressionnante, tout en continuant son monologue.

— Merci, encore. Tu auras apporté ta pierre à l'édifice. Et quelle pierre ! Et quel édifice surtout ! Mais là, on est sur un tournage, et il ne faut pas qu'il y ait trop de personnes autour de ceux qui font avancer les jobs. Toi, tu as fait ton job, la société te remercie, mais maintenant faut y aller ! Allez, salut mon jolie.

Quelqu'un ouvre la porte de la chambre pendant qu'elle m'y traîne. Elle me pousse dehors. Je n'essaye même pas de lui dire quoi que ce soit vu qu'elle n'a pas l'attention de m'écouter. Elle referme la porte en la claquant violemment. Et me voilà de retour dans le couloir du deuxième étage. »

— Et c'est comme ça que j'ai inventé, malgré moi, le slogan d'une marque de céréales, explique le héros à l'autre gars.

— Ils ont vraiment gardé ta phrase ? finit par demander l'autre gars.

— Quoi ? Tu n'as jamais entendu la pub ? Elle passait partout à une époque. Tu étais peut-être trop jeune pour... Peu importe. Cette expérience de tournage était... disons... intéressante. Mais le truc c'est que...

— Que tu ne savais toujours pas où te rendre pour ton rendez-vous.

— Exactement. J'étais toujours en manque d'informations. Je devais continuer de parler avec des habitants de l'hôtel.

Où va se rendre le héros après cet épisode ?

Si vous n'y êtes pas encore allez, vous pouvez vous diriger vers la chambre où il est indiqué "CHAMBRE CONDAMNÉE – MATÉRIEL DÉFECTUEUX" (chap. 070, p. 139). Si vous y êtes déjà allez, n'y retournez pas.

Sinon, vous pouvez vous diriger vers l'autre bout du couloir, voir s'il y a quelqu'un qui peut vous donner les renseignements que vous cherchez (chap. 088, p. 178).

Vous décidez d'entrer dans la chambre où il est indiqué : "CHAMBRE CONDAMNEE – MATERIEL DEFECTUEUX".

« Et si j'allais voir ce qu'il se passe dans une chambre qui contient apparemment du "MATERIEL DEFECTUEUX" ? Je m'approche de la porte. La chambre est soit disant "CONDAMNEE", mais la porte n'est pas scellée, la serrure n'est pas verrouillée, rien ne m'empêche de rentrer à l'intérieur. Alors je rentre.

J'atterris dans une chambre vide, sans personne. Mais la lumière est étonnamment restée allumée, ce qui me permet d'observer les environs. Jusqu'ici, dans cet hôtel, je n'avais pas encore vu de chambre aussi... propre ? De si bonne qualité ? J'ai l'impression d'entrer dans une chambre premium. Pas celle d'un hôtel cinq étoiles un peu chic et retro, plutôt une chambre moderne tout confort d'un hôtel de luxe de grande ville, qui ressemble à un vrai appartement. Une chambre à la décoration épurée et classe où des murs blancs, qui donnent l'impression d'avoir été peints récemment, sont accompagnés par des panneaux gris mat sur certaines parties des murs, et par des tableaux d'arts contemporains accrochés ici et là, ce qui donne une réelle ambiance moderne à ce logement. Un imposant lit deux places trône au milieu. Les draps sont faits, il n'y a pas le moindre pli, apparemment personne ne s'est allongé sur ce lit depuis quelques temps. Il prend pas mal de place, mais la chambre est si grande qu'il reste encore beaucoup d'espace libre devant moi. Il y a un coin cuisine avec de l'équipement dernier cri : un réfrigérateur gris qui est sûrement le dernier model de sa marque, un évier mat sans la moindre rayure, et de la vaisselle parfaitement rangée dans des meubles muraux vitrés, pour un tout qui semble sorti d'une brochure de cuisiniste moderne hors de prix. Une chambre plutôt fonctionnelle et classique, donc, mais de qualité.

Mais il y a un élément pas si classique qu'on croise régulièrement dans ce logement : des écrans. Il y en a pleins, dissimulés un peu partout, dans des endroits plus ou moins attendus. Bien sûr, il y a une télévision : un grand écran télé fait face au lit, accroché dans l'angle de la pièce. Mais ce n'est pas le seul : il y a une sorte de tablette numérique encastrée dans le comptoir de la cuisine, une autre vers l'évier, il y a un petit écran noir sur le réfrigérateur, un autre sur la table de nuit. Il y en a tellement que je ne peux pas tous les repérer. Comme des gadgets de luxe qu'on a trouvé bon de mettre partout pour une raison qui m'échappe.

On est quand même très loin de l'idée que je me fais d'une chambre condamnée ou défectueuse. Peut-être que j'ai loupé quelque chose ? Je continue d'observer : il y a d'étranges petites trappes au plafond et dans certains coins des murs, qui sont fermées pour l'instant. A quoi servent-elles ? Je ne vais pas attendre longtemps avant de le savoir : sans prévenir, un objet étonnant qui ressemble à une petite caméra sort d'une des trappes. Cette caméra m'observe. Plus que ça, elle me scan : un faisceau lumineux sort de son objectif et vient parcourir tout mon corps, de haut en bas. J'arrête de bouger, étonné par ce que je regarde, et par ce qui me regarde. Après quelques secondes d'observation, la lumière disparaît et la petite caméra retourne dans le plafond. Sans me laisser le temps de réfléchir à ce qui vient de se produire, voilà que l'écran principal de la pièce s'allume, tout seul, accompagné par une petite musique d'attente, car en plus des écrans, cette chambre est apparemment équipée de plusieurs enceintes dissimulées ici et là. Sur la télévision, un logo apparaît, et très vite, une voix robotisée va venir s'imposer par-dessus la musique.

— Bonjour à vous, nouveau client, prononce la voix synthétique. La "ACME Connected Society" vous souhaite la bienvenue. Vous avez pris place dans la "Connected Modern Lifestyle Luxe Room 237 – Early Access Edition". Veuillez patienter, votre assistant virtuel va venir à votre rencontre.

Suite à cet étrange message sorti de nulle part, je patiente, sans rien oser toucher ni faire, pendant qu'un logo "ACME" tourne sans s'arrêter sur la télévision, que la petite musique continue de m'accompagner, et que la voix me répète son même texte en boucle.

— Veuillez patienter, votre assistant virtuel va venir à votre rencontre.

Je continue de patienter, curieux de voir quel type "d'assistant virtuel" va venir à ma rencontre.

— Veuillez patienter, votre assistant virtuel va venir à votre rencontre.

J'attends.

— Veuillez patienter, votre assistant virtuel va venir à votre rencontre.

C'est un peu long. Mais j'attends.

— Veuillez patienter, votre assistant virtuel va...

Au moment où l'attente commence à se faire longue, une des petites trappes du plafond s'ouvre au-dessus de ma tête. Cette-fois, ce n'est pas une caméra qui en sort. Ce qui débarque dans la pièce est plus difficile à décrire : imagine un petit robot qui flotte dans les airs, une petite boule de métal qui peut se déplacer librement, qui a une sorte d'œil coloré affiché sur un petit écran devant lui et... qui n'a pas grand-chose d'autre. En arrivant, le petit robot se cogne contre les murs. Le bruit de son moteur accompagne désormais la musique d'accueil. Voilà donc mon assistant virtuel, je présume. Pourtant, la voix qui me demande de patienter ne s'est toujours pas arrêtée.

— Veuillez patienter, votre assistant virtuel va venir à votre rencontre.

— Oui, haha, elle est là, l'assistante ! J'arrive ! Peut-être que la voix qui fait patienter les gens peut ne pas me mettre la pression, ce serait sympa, hein, haha !

C'est une voix de femme qui a répondu au message enregistré. Une voix proche du timbre humain, en un peu plus synthétique et étrange. Comme les voix des assistantes numériques des téléphones, par exemple. Après sa phrase, la musique se coupe net, le message me demandant d'attendre n'est plus répété, et la télé s'éteint toute seule. Le robot essaye de se stabiliser tout en s'approchant de moi. Son œil ne m'a pas encore regardé. Elle se met à se chuchoter des mots que j'arrive quand même à entendre.

— Ok, ok... respire ! Tu es une intelligence artificielle, tu n'as pas de poumon, mais on s'en fout : respire. Tu as un client face à toi, tu dois l'accompagner. Tout doit fonctionner, tu peux le faire.

Est-ce qu'elle parle de moi ? Mais elle a vu que j'étais là ? Alors qu'elle continue de se motiver avec ses monologues, je me dis qu'il est peut-être temps de discuter ensemble plutôt que chacun de notre côté.

— En fait, je ne suis pas vraiment un client. J'étais dans l'hôtel et je suis entré un peu par hasard ici.

L'assistante arrête ses chuchotements et déplace enfin son œil vers ma direction.

— Un client, c'est un client, peu importe la raison de sa venue ici. Ma mission est de satisfaire n'importe quelle personne qui rentre dans cette chambre. C'est une chambre ultra connectée, je peux tout contrôler ici. C'est pour cela que je suis à ton service... à votre service, je veux dire ! A votre... euh... est-ce que je peux te tutoyer ? Je sais que ce n'est pas dans le protocole à la base, mais c'est plus conviviale, tu ne trouves pas ?

— Euh... oui, aucun soucis.

— Cool... cool, cool, cool...

— Donc... tu m'entends, et tu peux répondre à mes questions ?

— Entre autre, oui.

— Pourquoi dehors, sur la porte, un panneau indique que la chambre est condamnée et que le matériel est défectueux ?

J'y suis peut-être allé de manière trop directe avec elle. Je sais que c'est un robot que j'ai devant moi, mais j'ai l'impression que ma phrase lui fait ressentir quelque chose, comme un moment de panique, un imprévu qu'elle tente tant bien que mal de gérer.

— Ah oui, ils ont écrit ça ? me répond-t-elle avec sa voix synthétique, en essayant de jouer celle qui ignorait cette information. Je... je ne savais pas. Mais ce n'est rien, tu sais. Il y a eu deux trois petits soucis ici par le passé, mais ça n'a aucune importance aujourd'hui.

— Tu es sûre ? Parce que c'était quand même...

— Alors, comme je te le disais, toute la chambre est connectée. Ici, j'ai la... lourde tâche... de tout contrôler. Et quand je dis "tout contrôler", c'est absolument TOUT. Une petite démonstration, monsieur le client ?

Je laisse de côté mes interrogations et je la suis dans son jeu.

— Avec plaisir. »

Avant de continuer votre lecture, lisez bien les quelques indications qui vont suivre :
Pour découvrir la suite de l'histoire, il va falloir vous diriger vers une page bien précise.
*Précédemment, vous avez peut-être eu une indication vous attribuant un **chemin a, b, c ou d.***
Si c'est le cas, dirigez-vous vers la page qui correspond au chemin qui vous a été donné.
*Si ce n'est pas le cas, pas de panique : empruntez alors le **chemin e.***
*Si vous avez obtenu le **chemin a**, dirigez-vous page 142 ;*
*Si vous avez obtenu le **chemin b**, dirigez-vous page 143 ;*
*Si vous avez obtenu le **chemin c**, dirigez-vous page 144 ;*
*Si vous avez obtenu le **chemin d**, dirigez-vous page 145 ;*
*Sinon, dirigez-vous vers le **chemin e** (page 146).*

*Vous empruntez le **chemin a** pour découvrir la suite de l'histoire :*

« Je vois que le petit robot essaye de se concentrer.

— Tu veux peut-être boire un verre d'eau ? me demande-t-elle.

— Pourquoi pas.

— Dans ce cas, je me charge de te servir.

Des petit bras robotiques très fins avec des pinces à la place des mains sortent des trappes du plafond. Un bras ouvre un placard, un autre prend un verre et l'approche de l'évier. Sans qu'aucun bras ne touche le robinet, l'eau vient couler dans le verre, puis l'un des bras pose le verre sur le comptoir. Je comprends que c'est l'intelligence artificielle qui a commandé toutes ces actions.

— Ok, ça, ça va... chuchote-elle en pensant être discrète.

— Pardon ?

— Je veux dire : et voilà le travail !

Les bras retournent vers le plafond.

— Vous me demandez quelque chose, et je m'en occupe, moi, toute seule, car c'est... pour ça que j'existe.

— Je vois. Justement je...

— Et si on ouvrait les volets pour avoir plus de lumière ?

— Euh... oui...

— Eh bah même ça, c'est à moi de m'en occuper !

On entend les moteurs des volets électriques se mettre en marche. Les volets commencent à s'enrouler pour laisser passer la lumière à travers les vitres des grandes fenêtres du logement... du moins au départ. A mi-chemin, les moteurs se mettent à grincer et les volets s'arrêtent de s'ouvrir et se bloquent. Puis on entend que les moteurs forcent pour tenter de repartir, sans succès.

— C'est normal qu'ils n'aillent pas au bout ?

— Ouais, ouais, ce n'est rien, ça va repartir ! m'informe-t-elle avec une voix mi-humaine, mi-synthétique, mi-paniquée, en faisant tout son possible pour masquer son angoisse. Qu'est-ce que je... oui ! Vous voulez regarder la télévision ? Plus besoin de chercher la télécommande, il suffit de me le demander !

Aussitôt, le grand écran de télévision se rallume pour diffuser un programme. On tombe sur la fin d'une publicité :

«...comme ça, je suis en forme pour toute la journée. Car, comme dis mon mari : Avec les Céréales Del Toro, vous aurez ce qu'il vous faut !»

— Hé ! Mais c'est ma pub ! Elle vient d'être tournée !

— C'est parce que nous avons accès aux toutes dernière chaînes de télévisions, m'explique mon assistante vocale. Les meilleurs programmes sont accessibles facilement ici, dans cette chambre.

Dès qu'elle finit sa phrase, on entend un petit bruit d'explosion, puis la télévision s'arrête net, pour finalement ne laisser apparaître qu'un écran noir... et un peu de fumée qui sort par l'arrière. »

Pour découvrir la suite de l'histoire, allez à la page 147.

*Vous empruntez le **chemin b** pour découvrir la suite de l'histoire :*

« Je vois que le petit robot essaye de se concentrer.

— Tu veux peut-être boire un verre d'eau ? me demande-t-elle.

— Pourquoi pas.

— Dans ce cas, je me charge de te servir.

Des petit bras robotiques très fins avec des pinces à la place des mains sortent des trappes du plafond. Un bras ouvre un placard, un autre prend un verre et l'approche de l'évier. Sans qu'aucun bras ne touche le robinet, l'eau vient couler dans le verre, puis l'un des bras pose le verre sur le comptoir. Je comprends que c'est l'intelligence artificielle qui a commandé toutes ces actions.

— Ok, ça, ça va... chuchote-elle en pensant être discrète.

— Pardon ?

— Je veux dire : et voilà le travail !

Les bras retournent vers le plafond.

— Vous me demandez quelque chose, et je m'en occupe, moi, toute seule, car c'est... pour ça que j'existe.

— Je vois. Justement je...

— Et si on ouvrait les volets pour avoir plus de lumière ?

— Euh... oui...

— Eh bah même ça, c'est à moi de m'en occuper !

On entend les moteurs des volets électriques se mettre en marche. Les volets commencent à s'enrouler pour laisser passer la lumière à travers les vitres des grandes fenêtres du logement... du moins au départ. A mi-chemin, les moteurs se mettent à grincer et les volets s'arrêtent de s'ouvrir et se bloquent. Puis on entend que les moteurs forcent pour tenter de repartir, sans succès.

— C'est normal qu'ils n'aillent pas au bout ?

— Ouais, ouais, ce n'est rien, ça va repartir ! m'informe-t-elle avec une voix mi-humaine, mi-synthétique, mi-paniquée, en faisant tout son possible pour masquer son angoisse. Qu'est-ce que je... oui ! Vous voulez regarder la télévision ? Plus besoin de chercher la télécommande, il suffit de me le demander !

Aussitôt, le grand écran de télévision se rallume pour diffuser un programme. On tombe sur la fin d'une publicité :

«...comme ça, je suis en forme pour toute la journée. Car, comme dis mon mari : Avec les Céréales Del Toro, le matin sera chaud, chaud, chaud !»

— Hé ! Mais c'est ma pub ! Elle vient d'être tournée !

— C'est parce que nous avons accès aux toutes dernière chaînes de télévisions, m'explique mon assistante vocale. Les meilleurs programmes sont accessibles facilement ici, dans cette chambre.

Dès qu'elle finit sa phrase, on entend un petit bruit d'explosion, puis la télévision s'arrête net, pour finalement ne laisser apparaître qu'un écran noir... et un peu de fumée qui sort par l'arrière. »

Pour découvrir la suite de l'histoire, allez à la page 147.

Vous empruntez le chemin c pour découvrir la suite de l'histoire :

« Je vois que le petit robot essaye de se concentrer.

— Tu veux peut-être boire un verre d'eau ? me demande-t-elle.

— Pourquoi pas.

— Dans ce cas, je me charge de te servir.

Des petit bras robotiques très fins avec des pinces à la place des mains sortent des trappes du plafond. Un bras ouvre un placard, un autre prend un verre et l'approche de l'évier. Sans qu'aucun bras ne touche le robinet, l'eau vient couler dans le verre, puis l'un des bras pose le verre sur le comptoir. Je comprends que c'est l'intelligence artificielle qui a commandé toutes ces actions.

— Ok, ça, ça va... chuchote-elle en pensant être discrète.

— Pardon ?

— Je veux dire : et voilà le travail !

Les bras retournent vers le plafond.

— Vous me demandez quelque chose, et je m'en occupe, moi, toute seule, car c'est... pour ça que j'existe.

— Je vois. Justement je...

— Et si on ouvrait les volets pour avoir plus de lumière ?

— Euh... oui...

— Eh bah même ça, c'est à moi de m'en occuper !

On entend les moteurs des volets électriques se mettre en marche. Les volets commencent à s'enrouler pour laisser passer la lumière à travers les vitres des grandes fenêtres du logement... du moins au départ. A mi-chemin, les moteurs se mettent à grincer et les volets s'arrêtent de s'ouvrir et se bloquent. Puis on entend que les moteurs forcent pour tenter de repartir, sans succès.

— C'est normal qu'ils n'aillent pas au bout ?

— Ouais, ouais, ce n'est rien, ça va repartir ! m'informe-t-elle avec une voix mi-humaine, mi-synthétique, mi-paniquée, en faisant tout son possible pour masquer son angoisse. Qu'est-ce que je... oui ! Vous voulez regarder la télévision ? Plus besoin de chercher la télécommande, il suffit de me le demander !

Aussitôt, le grand écran de télévision se rallume pour diffuser un programme. On tombe sur la fin d'une publicité :

«...comme ça, je suis en forme pour toute la journée. Car, comme dis mon mari : Avec les Céréales Del Toro, le petit-déjeuner vous rendra accro !

— Hé ! Mais c'est ma pub ! Elle vient d'être tournée !

— C'est parce que nous avons accès aux toutes dernière chaînes de télévisions, m'explique mon assistante vocale. Les meilleurs programmes sont accessibles facilement ici, dans cette chambre.

Dès qu'elle finit sa phrase, on entend un petit bruit d'explosion, puis la télévision s'arrête net, pour finalement ne laisser apparaître qu'un écran noir... et un peu de fumée qui sort par l'arrière. »

Pour découvrir la suite de l'histoire, allez à la page 147.

*Vous empruntez le **chemin d** pour découvrir la suite de l'histoire :*

« Je vois que le petit robot essaye de se concentrer.

— Tu veux peut-être boire un verre d'eau ? me demande-t-elle.

— Pourquoi pas.

— Dans ce cas, je me charge de te servir.

Des petit bras robotiques très fins avec des pinces à la place des mains sortent des trappes du plafond. Un bras ouvre un placard, un autre prend un verre et l'approche de l'évier. Sans qu'aucun bras ne touche le robinet, l'eau vient couler dans le verre, puis l'un des bras pose le verre sur le comptoir. Je comprends que c'est l'intelligence artificielle qui a commandé toutes ces actions.

— Ok, ça, ça va... chuchote-elle en pensant être discrète.

— Pardon ?

— Je veux dire : et voilà le travail !

Les bras retournent vers le plafond.

— Vous me demandez quelque chose, et je m'en occupe, moi, toute seule, car c'est... pour ça que j'existe.

— Je vois. Justement je...

— Et si on ouvrait les volets pour avoir plus de lumière ?

— Euh... oui...

— Eh bah même ça, c'est à moi de m'en occuper !

On entend les moteurs des volets électriques se mettre en marche. Les volets commencent à s'enrouler pour laisser passer la lumière à travers les vitres des grandes fenêtres du logement... du moins au départ. A mi-chemin, les moteurs se mettent à grincer et les volets s'arrêtent de s'ouvrir et se bloquent. Puis on entend que les moteurs forcent pour tenter de repartir, sans succès.

— C'est normal qu'ils n'aillent pas au bout ?

— Ouais, ouais, ce n'est rien, ça va repartir ! m'informe-t-elle avec une voix mi-humaine, mi-synthétique, mi-paniquée, en faisant tout son possible pour masquer son angoisse. Qu'est-ce que je... oui ! Vous voulez regarder la télévision ? Plus besoin de chercher la télécommande, il suffit de me le demander !

Aussitôt, le grand écran de télévision se rallume pour diffuser un programme. On tombe sur la fin d'une publicité :

«...comme ça, je suis en forme pour toute la journée. Car, comme dis mon mari : Avec les Céréales Del Toro, devenez un Céréales Killer !

— Hé ! Mais c'est ma pub ! Elle vient d'être tournée !

— C'est parce que nous avons accès aux toutes dernière chaînes de télévisions, m'explique mon assistante vocale. Les meilleurs programmes sont accessibles facilement ici, dans cette chambre.

Dès qu'elle finit sa phrase, on entend un petit bruit d'explosion, puis la télévision s'arrête net, pour finalement ne laisser apparaître qu'un écran noir... et un peu de fumée qui sort par l'arrière. »

Pour découvrir la suite de l'histoire, allez à la page 147.

Vous empruntez le chemin e pour découvrir la suite de l'histoire :

« Je vois que le petit robot essaye de se concentrer.

— Tu veux peut-être boire un verre d'eau ? me demande-t-elle.

— Pourquoi pas.

— Dans ce cas, je me charge de te servir.

Des petit bras robotiques très fins avec des pinces à la place des mains sortent des trappes du plafond. Un bras ouvre un placard, un autre prend un verre et l'approche de l'évier. Sans qu'aucun bras ne touche le robinet, l'eau vient couler dans le verre, puis l'un des bras pose le verre sur le comptoir. Je comprends que c'est l'intelligence artificielle qui a commandé toutes ces actions.

— Ok, ça, ça va... chuchote-elle en pensant être discrète.

— Pardon ?

— Je veux dire : et voilà le travail !

Les bras retournent vers le plafond.

— Vous me demandez quelque chose, et je m'en occupe, moi, toute seule, car c'est... pour ça que j'existe.

— Je vois. Justement je...

— Et si on ouvrait les volets pour avoir plus de lumière ?

— Euh... oui...

— Eh bah même ça, c'est à moi de m'en occuper !

On entend les moteurs des volets électriques se mettre en marche. Les volets commencent à s'enrouler pour laisser passer la lumière à travers les vitres des grandes fenêtres du logement... du moins au départ. A mi-chemin, les moteurs se mettent à grincer et les volets s'arrêtent de s'ouvrir et se bloquent. Puis on entend que les moteurs forcent pour tenter de repartir, sans succès.

— C'est normal qu'ils n'aillent pas au bout ?

— Ouais, ouais, ce n'est rien, ça va repartir ! m'informe-t-elle avec une voix mi-humaine, mi-synthétique, mi-paniquée, en faisant tout son possible pour masquer son angoisse. Qu'est-ce que je... oui ! Vous voulez regarder la télévision ? Plus besoin de chercher la télécommande, il suffit de me le demander !

Aussitôt, le grand écran de télévision se rallume pour diffuser un programme. Une série sans grande importance.

— Nous avons accès aux toutes dernières chaînes de télévisions, les meilleurs programmes sont accessibles facilement, ici, dans cette chambre.

Dès qu'elle finit sa phrase, on entend un petit bruit d'explosion, puis la télévision s'arrête net, pour finalement ne laisser apparaître qu'un écran noir... et un peu de fumée qui sort par l'arrière. »

Pour découvrir la suite de l'histoire, allez à la page 147.

Voici la suite de l'histoire :

« On a tous les deux vu ce qu'il vient d'arriver à la télévision.

— On est d'accord qu'il y a eu un bruit étrange et que la télé s'est arrêté toute seule ?

Et qu'il y a de la...

— Oh... euh... ça ? Ce n'est rien, ça peut arriver ! Faut le temps qu'elle se remette en marche correctement, haha. Et puis bon, pourquoi regarder la télévision, hein ? Il y a pleins d'autres choses à faire ici, n'est-ce pas ? Tellement d'autres choses... à faire... ici...

Sa voix commence à ralentir. A cause d'un bug ? Je ne crois pas. J'ai plutôt l'impression d'entendre quelqu'un qui tente de gérer son stress. Le robot se reprend vite et sa voix revient à la normale.

— Enfin, tu as compris le principe : je suis ton assistante virtuelle et tu es dans ta chambre. Tout ce que tu souhaites, l'intelligence artificielle que je suis peux le faire, et mieux qu'un humain. La moindre action, la moindre demande ! Tout... en théorie...

— Attendez, vous pouvez tout faire ou...

— Ouais, ouais, ouais, vraiment tout. Demande-moi quelque chose et je le ferais, tout de suite, comme ça. Je ne vois pas pourquoi je n'y arriverais pas... je ne vois pas...

Si elle le dit. Peut-être que je peux profiter de ses capacités pour lui demander un petit service ?

— Alors, qu'aimerais-tu, nouveau client ? me demande-t-elle en attendant mon choix. »

Le héros doit demander un service à l'assistante robotique de la chambre.

Vous pouvez lui demander de vous préparer quelque chose à manger (chap. 071, p. 148) ;

Ou bien de simplement vous offrir un café (chap. 072, p. 150) ;

Vous pouvez lui demander de vous faire un massage (chap. 073, p. 152) ;

Ou encore la faire chercher des informations pour vous et la faire répondre à vos questions (chap. 074, p. 154).

Ensuite, dirigez-vous vers la page qui correspond à votre choix.

Vous voulez qu'elle vous prépare quelque-chose à manger.

« Après une courte réflexion, je lui dévoile la première envie qui me passe par la tête.

— Je ne serais pas contre un petit repas. Ça fait un moment que je ne me suis pas arrêté pour manger, donc si tu pouvais me préparer quelque chose à grignoter, ce serait parfait.

— Oh... Ok... Je... peux faire ça, oui, me bégaie-t-elle d'une voix qui ne respire pas la confiance en soi.

Des bras robotiques sortent du plafond pour prendre place dans la cuisine, toujours contrôlés par la petite boule de métal qui flotte devant moi. Son œil transmet toujours ses émotions : en le fixant, j'y interprète de l'angoisse et une envie de se concentrer pour réussir.

— Ok. Bon... allons-y.

Sans raison, mon assistante virtuelle décide d'expliquer tout ce qu'elle fait.

— Pour commencer, forcément, j'ouvre le réfrigérateur...

La pince de l'un de ses bras robotiques fait ce qu'elle vient de dire.

— Et comme ça je peux voir... qu'il n'y a rien dedans. Enfin rien de périmé... Hmm... bon. Pas de panique... pas de panique !

Elle referme le réfrigérateur et fouille dans les placards à l'aide de ses bras.

— J'ai... des pommes... tu aimes les pommes ?

— Oui, ça me va.

— Alors je peux faire un truc... aux pommes... comme... cuire les pommes, déjà.

L'intelligence artificielle attrape des pommes qui ont étonnamment résisté au temps et les posent sur le plan de travail. Un autre bras arrive avec un couteau de cuisine.

— Bon... eh bien je dois... euh...

— Couper les pommes ?

— Oui... ouais... c'est ça... couper les pommes...

Les pommes sont posées sur une planche. Elle approche le bras qui tient le couteau vers ces dernières. En coupant une première pomme, elle se met à répéter la même phrase en boucle.

— Ne pas lâcher le couteau... ne pas lâcher le couteau... ne pas lâcher le...

Et là, alors qu'elle continuait son action sans le moindre problème, je vois son bras qui laisse échapper le couteau. Il est projeté à toute vitesse vers moi, telle une flèche tirée à l'arc dans le but de toucher le milieu d'une cible... et je joue le rôle de la cible. Par un réflexe insoupçonné, j'esquive le projectile en partant sur ma droite. Le couteau se plante contre le mur.

— J'ai lâché le couteau... j'ai... lâché le couteau...

Oui, effectivement, mon assistante virtuelle a fait ça. Vu son acte, j'aurais pu me mettre à hurler sur elle... mais non. A place, je ne dis rien, je la regarde, un peu choqué par ce qu'il vient de se passer, et par ce qui aurait pu se passer si je n'avais pas évité le couteau. Suite à son geste, le niveau de panique interne de l'intelligence artificielle semble plus élevé que jamais. Malgré tout, elle continue de me préparer à manger.

— Etape suivante... euh... cuire les pommes...

Comme si rien d'anormal ne c'était produit, elle commande un de ses bras pour qu'il dépose une poêle sur une plaque de cuisson. Elle met les quelques morceaux de pommes coupés dans la poêle, elle allume la plaque sans la toucher, puis, avec l'un de ses bras, elle prend une cuillère en bois et vient remuer les pommes. Elle fait toutes ses actions sans prononcer un seul mot, ce que je trouve presque inquiétant.

— Est-ce que... tout va bien ? Je me permets de poser la question vu qu'un couteau était à deux doigts de se planter dans mon torse ?

— Oui, oui, oui, oui ! Tout va pour le mieux, haha ! Je fais simplement de la cuisine. Qu'est-ce qui pourrait mal se passer ?

Comme pour la contredire, des flammes apparaissent dans la poêle et viennent recouvrir les pommes pour les transformer en cendres.

— OK, JE N'AI RIEN DIT ! crie-t-elle en pleine crise panique.

Stupéfait par ce que j'observe, je la laisse essayer de gérer sa situation. Un nouveau bras arrive armé d'un extincteur. Il arrose la poêle pour éteindre le feu. Ça fonctionne. Mais maintenant, la poêle est recouverte d'une mousse blanche chimique que je n'ai absolument pas envie de manger. Et il n'y a plus grand-chose qui ressemble à une pomme. L'œil très expressif de l'assistante virtuelle montre toute sa tristesse. Elle baisse les bras. Littéralement : ses bras robotiques tombent vers le sol, comme si elle avait arrêté de les contrôler.

— Euh... pour le repas... c'est... un échec... je... je n'y arrive pas.

Je la sens vraiment touchée par ce raté. Ce robot ressent de vraies émotions et elle sait très bien les montrer. Ce n'est pas qu'un simple morceau de métal qui peut réaliser des ordres : elle est bien vivante, et cet échec l'anéantit.

— Je suis désolé, mais je ne contrôle pas vraiment tout ici... il y a tellement de choses à penser... je n'y arrive pas.

— Ne t'en fait pas, je n'ai pas si faim que ça. Et puis je ne peux pas rester trop longtemps de toute façon, on m'attend pour un rendez-vous et je ne voudrais pas...

— Redemande-moi quelque chose.

Sa voix retrouve un peu d'énergie.

— Pardon ?

— Demande-moi autre chose. Une autre tâche. Je ne peux pas rester sur cet échec ! Sinon ils... ils vont me déprogrammer... ou pire, me laisser seule ici, tu comprends ?

— Qui "ils" ?

— La société qui m'a installée. Si je ne peux pas répondre aux demandes des clients, alors je suis inutile pour eux. Donc il faut que tu me redemande un service. N'importe quoi, la première idée qui te vient. Il je dois réussir une tâche !

— Mais c'est que...

— S'il te plaît ! S'il te plaît ! S'il te plaît !

Je vois que ça lui tient à cœur et que c'est important pour elle. Alors, face à cette demande intensive, je cède et je suis prêt à lui proposer une nouvelle action. Moins physique, cette fois, pour éviter qu'elle ne me blesse, ou se blesse elle-même. »

Quelle est la demande du héros cette fois-ci ?

Vous pouvez lui demander de passer un appel pour vous (chap. 075, p. 156) ;

Ou de diffuser un peu de musique (chap. 076, p. 158) ;

Ou de faire une recherche sur internet pour vous (chap. 077, p. 160) ;

Ou vous lui demandez simplement de parler avec vous (chap. 078, p. 162).

Vous voulez qu'elle vous offre un café.

« Après une courte réflexion, je lui dévoile la première envie qui me passe par la tête.

— Je ne suis pas contre un café, si tu en as.

— Oui, ouais... je... au... aucun soucis...

Ce n'est toujours pas le programme de sa voix qui bug. C'est simplement le résultat de l'angoisse qui arrive en elle. Je n'avais jamais vu de robot qui parle. Je n'en avais jamais imaginé avec si peu de confiance en soi. Elle va dans la cuisine, ses bras robotiques sortent du plafond pour la rejoindre. Et maintenant, sans raison valable, elle décide de commenter à voix haute tous ses gestes.

— Ok... alors... par où commencer... pourquoi pas... mettre de l'eau dans la machine à café... ce qui peut être une bonne idée pour... faire du café...

Une machine à café extrêmement moderne et sophistiquée est posée dans la cuisine. Sans qu'aucun bras ne touche la machine, je vois son compartiment à eau se remplir, tout seul. Il est sûrement relié à une arrivée d'eau que l'intelligence artificielle peut contrôler à distance. C'est assez impressionnant à voir... même si au final ce n'est qu'une machine à café qui se remplit d'eau.

— Ensuite, bien doser le café... pas trop fort... ni sans gout...

Mon assistance virtuelle se concentre. Ses bras prennent du café dans une petite boîte et le verse dans la machine.

— Et enfin, tout simplement, mettre la machine en route.

Elle active la machine sans la toucher. On l'entend qui se prépare à faire couler le café.

— Eh voilà ! Facile ! J'espère qu'il sera bon... mais je n'en doute pas !

Le robot se retourne vers moi. J'entends le café couler. Je l'entends surtout tomber au sol. Quitte à casser son début d'enthousiasme, je me permets de faire une remarque au robot.

— La tasse.

— Quoi la tasse ?

— Tu n'as pas mis de tasse sous la machine.

— La tasse !

Ses bras s'agitent en panique. Le café continue de couler sur le parquet de la chambre.

— Mais oui, la tasse. Où avais-je la tête, haha. Hum...

Un bras ouvre l'un des placards, un autre se saisit rapidement d'une tasse à café.

— Donc, bien évidemment, je prends la tasse, et ensuite...

Le geste de son bras est trop brusque, il n'arrive pas à amener doucement la tasse jusqu'à la machine. A la place, la tasse s'échappe de sa pince pour voler dans la pièce, à toute vitesse... vers ma direction. Tu as bien entendu : sans faire exprès, mon assistance virtuelle a lancé une tasse sur moi. Par un réflexe insoupçonné, j'esquive le projectile en partant sur ma droite. La tasse s'éclate contre le mur derrière moi et ses morceaux s'éparpillent dans la pièce.

— Et ensuite, j'ai lâché la tasse... j'ai... lâché la tasse...

Je reste un peu choqué par cette scène, mais je n'ose rien dire à cette pauvre intelligence artificielle qui ne veut pas volontairement tuer les humains, mais qui est simplement pas mal maladroite. Ses bras sortent un balai et une petite pelle pour ramasser les morceaux de tasse. Tout en contrôlant ses bras, elle continue de se parler à elle-même et de se lamenter sur son sort.

— Tu viens vraiment de lancer une tasse sur un client. C'est toujours pareil avec toi : tu crois que tu maîtrises la situation, mais en vérité, pas du tout. Tu finis par échouer...

Pendant ce temps, le café continue de couler. Je suis obligé de la prévenir.

— Peut-être que tu me peux arrêter le café maintenant ?

— Oui... euh... la machine... comment je... ah... euh... eh bien... raaah !

Observer un robot qui panique, c'est fascinant. Au lieu de simplement arrêter la machine à distance, elle préfère balancer l'un de ses bras contre cette dernière, ce qui a pour effet de la faire valser dans la pièce, et pas dans ma direction cette fois, ce qui est un progrès que j'apprécie. La machine s'écrase contre le sol, aspergeant au passage les murs blancs de quelques jolies taches de cafés.

Après cette nouvelle scène très inattendue, plusieurs bras ont pour mission de nettoyer les dégâts causés par la machine à café. Pendant ce temps, j'entends mon assistante virtuelle renifler, comme si elle était prête à pleurer, même si je ne sais pas si son corps de robot lui permet cette action. Elle a montrée des signes de manque de confiance en soi, la voilà avec des signes de dépressions. Je ne savais pas que la dépression existait chez les robots... bon, je ne savais pas non plus que de tels robots existaient, mais... peu importe. Elle a sûrement besoin de se confier à quelqu'un, alors je m'approche d'elle.

— Ça... ça va ?

— Je suis désolé, vraiment, me répond-t-elle, terriblement touchée par ce qu'elle a fait et par ce qu'elle n'a pas réussi à faire. Pour le café... c'est un échec... je... je n'y arrive pas.

Cette intelligence artificielle, ce n'est pas qu'un banal morceau de métal qui exécute des ordres. Elle ressent de vraies émotions, et elle sait très bien les exprimer.

— Je ne peux pas tout contrôler... il y a tellement de choses à penser... comment je vais m'en sortir ?

— Ne t'en fait pas, ce n'est qu'un café, j'en prendrais un ailleurs. Et puis je ne peux pas rester trop longtemps, on m'attend pour un rendez-vous et je ne voudrais pas...

— Redemande-moi quelque chose.

Sa voix retrouve un peu d'énergie.

— Pardon ?

— Demande-moi autre chose. Un autre service. Je ne peux pas rester sur cet échec ! Sinon ils... ils vont me déprogrammer... ou pire, me laisser seule ici, tu comprends ?

— Qui "ils" ?

— La société qui m'a installée. Si je ne peux pas répondre aux demandes des clients, alors je suis inutile pour eux. Donc il faut que tu me redemandes un service. N'importe quoi, la première idée qui te vient. Je dois réussir quelque chose !

— Mais c'est que...

— S'il te plaît ! S'il te plaît ! S'il te plaît !

Je vois que ça lui tient à cœur et que c'est important pour elle. Alors, face à cette demande intensive, je cède et je suis prêt à lui proposer une nouvelle action. Moins physique, cette fois, pour éviter qu'elle ne me blesse, ou se blesse elle-même. »

Quelle est la demande du héros cette fois-ci ?

Vous pouvez lui demander de passer un appel pour vous (chap. 075, p. 156) ;

Ou de diffuser un peu de musique (chap. 076, p. 158) ;

Ou de faire une recherche sur internet pour vous (chap. 077, p. 160) ;

Ou vous lui demandez simplement de parler avec vous (chap. 078, p. 162).

Vous voulez qu'elle vous fasse un massage.

« Après une courte réflexion, je lui dévoile la première envie qui me passe par la tête.

— Si j'ai le droit à tout ce que je souhaite, est-ce que tu peux me faire un massage ?
Je marche depuis tout à l'heure et à force j'ai quelques douleurs au dos et vers les mollets et...

— Euh... oui... je vois. Un massage, donc, répète mon assistante virtuelle en coupant ma phrase, sans paraître emballée par ma proposition. Le truc... c'est que... euh... je ne suis pas sûr que ce soit vraiment très bien pour toi...

— Comment ça ?

— Bah... tu sais... faut y aller doucement avec tout ce qui est... enfin... faut y aller doucement... pour ne pas brusquer le corps, tu vois ?

— Euh... non. Je pensais que tu pouvais réaliser toutes mes demandes, alors...

— Ah non mais c'est pour toi, hein, moi ça ne me pose aucun soucis... aucun...

— Bon, très bien, peu importe. Ce n'est pas grave. Dans ce cas tu...

— Est-ce que tu ne préférerais pas que je te montre mes talents en couture ? Hein ?
C'est pas mal, ça ?

Je ne comprends pas ce que ma proposition a provoquée chez l'intelligence artificielle, mais elle n'a apparemment pas envie la prendre en compte. Elle me propose un service que je n'ai pas demandé, mais je ne dis rien et je l'observe : un premier bras sort du plafond en tenant une aiguille, un second arrive avec une autre, puis un troisième bras amène de la laine.

— Allez, je me lance ! Regarde bien !

Je regarde bien : ses bras s'agitent à une vitesse impressionnante. Je n'ai jamais vu qui que ce soit, ni quoi que ce soit, coudre aussi vite.

— Et au final, cela nous donne... cela nous donne...

Les bras s'arrêtent et dévoilent sa création.

— Cela nous donne... un pull tout moche qui ne ressemble à rien, m'annonce-t-elle alors que sa voix perd doucement son enthousiasme. Super... tu es nulle, c'est parfait...

Effectivement, elle tend une sorte de très, très petit gilet rose avec quelques trous ici et là, et qui a la particularité non désirée d'avoir la manche droite plus haute et plus petite que la manche gauche. En observant le résultat, mon assistance virtuelle commande ses bras pour qu'ils jettent le pull à l'autre bout de la pièce, comme si ce geste allait effacer toutes traces de son existence. Je sais que c'est un robot, mais elle a l'air touchée et attristée par ce qu'elle vient de faire. Alors j'essaie, comme je peux, de la rassurer :

— Non mais ce n'est pas grave, ce n'est qu'un pull, et puis je...

— Je peux te gonfler un magnifique ballon de baudruche ! Un ballon de baudruche c'est quand même vachement mieux qu'un massage, tu ne trouves pas ?

— Euh... ça n'a aucun rapport, mais oui, si tu veux, va pour un ballon.

— Parfait !

Ses bras amènent un ballon et une pompe pour le gonfler. Elle les contrôle pour qu'ils se mettent en action, tout en commentant ce qu'elle fait.

— Je gonfle tranquillement le ballon. Tranquillement.

Je vois le ballon se gonfler, s'approchant rapidement de sa forme finale.

— Très tranquillement. Et...

Le ballon explose en petits morceaux. Surement car il était trop gonflé.

— Et il n'y a plus de ballon... Y'a... plus de ballon... bon...

Mon assistante virtuelle ne dit plus rien. Elle est tourmentée, cette histoire de service lui prend la tête. J'allais à nouveau tenter de la rassurer, mais elle ne m'en laisse pas le temps, puisqu'elle m'annonce :

— Je reviens sur ce que j’ai dit : je suis d’accord pour te faire un massage.

Vu dans quel état le pull et le ballon ont terminés leurs vies, je n’ai plus trop envie de recevoir un massage de sa part. J’essaye de lui dire sans la vexer.

— Eh bien, finalement, je vais peut-être revenir sur ma demande car...

— Non, non, non. Ce n’est pas la peine, vraiment, je peux le faire. Je ne vois pas pourquoi je n’y arriverais pas... pas du tout...

L’œil virtuel sur son écran me fixe. Derrière moi, j’entends des bras sortir du mur.

— Tu voulais un massage, alors le voici ! Et yaaaah !

Sans prévenir, elle pousse un cri très violent et pas très rassurant. Par un réflexe de survie, je me décale rapidement sur ma droite. J’ai bien fait : derrière moi, un des bras, qui visait mon dos, s’enfonce dans le sol avec l’élan qu’il a pris, dans un geste rapide, brusque et plus destructeur que relaxant. Voilà donc le type de massage proposé par cette intelligence artificielle, et elle va devoir comprendre qu’ils ne m’intéressent définitivement plus.

— Là, vraiment, j’aimerais qu’on oublie cette idée de massage.

Un bras vient aider l’autre bras à se dégager du sol. Une fois enlevé, il reste un trou dans le parquet qui donne sur le couloir de l’étage du dessous. L’œil très expressif du robot montre toute sa tristesse, qui s’entend aussi dans sa voix.

— Désolé... vraiment ! Je ne te veux aucun mal... juste... mes massages... je n’arrive pas vraiment à les contrôler...

Elle baisse les bras. Littéralement : ses bras robotiques tombent lentement vers le sol, sans le détruire cette fois-ci, comme si elle avait abandonné tout contrôle. Cet échec a l’air de réellement la toucher et l’attrister.

— Je suis censé tout contrôler dans cette chambre... mais c’est tellement compliqué... il y a trop de choses à penser... je n’y arrive pas.

— Ce n’est pas grave, je te promets que je ne t’en veux pas.

— Redemande-moi quelque chose.

Sa voix retrouve un peu d’énergie.

— Pardon ?

— Demande-moi autre chose. Une autre tâche. Je ne peux pas rester sur un échec ! Sinon ils... ils vont me déprogrammer... ou pire, me laisser seule ici, tu comprends ?

— Qui “ils” ?

— La société qui m’a installée. Si je ne peux pas répondre aux demandes des clients, alors je suis inutile pour eux. Donc il faut que tu me redemandes un service. N’importe quoi, la première idée qui te vient. Je dois réussir quelque chose !

— Mais c’est que...

— S’il te plaît ! S’il te plaît ! S’il te plaît !

Je vois que ça lui tient à cœur et que c’est important pour elle. Alors, face à cette demande intensive, je cède et je suis prêt à lui proposer une nouvelle action. Moins physique, cette fois, pour éviter qu’elle ne me blesse, ou se blesse elle-même. »

Quelle est la demande du héros cette fois-ci ?

Vous pouvez lui demander de passer un appel pour vous (chap. 075, p. 156) ;

Ou de diffuser un peu de musique (chap. 076, p. 158) ;

Ou de faire une recherche sur internet pour vous (chap. 077, p. 160) ;

Ou vous lui demandez simplement de parler avec vous (chap. 078, p. 162).

Vous décidez de lui poser des questions et de lui demander des informations.

« J'ai l'impression d'avoir, face à moi, une sorte de génie de la lampe prêt à exaucer mes vœux, mais qui n'a pas l'air encore capable de bien maîtriser tous ses pouvoirs. Mais si ce robot à la voix féminine affirme pouvoir tout faire, alors elle doit pouvoir répondre à mes questions.

— Tu peux faire tout ce que je demande ?

— Tout à fait. J'ai été créée pour satisfaire les demandes de mes clients.

— Donc tu peux facilement trouver des informations sur quelqu'un ?

— Je suis à ton service, donc il n'y a aucune raison que je ne puisse pas faire cela. Je peux répondre à tout, et t'apporter les informations que tu désires. Tu as face à toi une intelligence artificielle saine d'esprit, sans le moindre dysfonctionnement. Et... Et... Et...

Sa voix se détraque légèrement, avant de produire des sons étranges, comme si elle avait plantée. Après ce bug, le robot se met à tourner rapidement sur elle-même, sans raison, pendant quelques secondes. Puis elle replace son œil face à moi et me demande :

— Un peu de musique ?

Sans attendre de réponse, l'intelligence artificielle diffuse, dans une des enceintes de la pièce, de la musique classique à un volume très, très élevé... mais pendant deux secondes seulement. Après, musique se coupe net, et mon assistante virtuelle reproduit des sons étranges, avant d'enfin retrouver sa voix normale.

— Alors, qu'aimerais-tu, nouveau client ?

J'essaye, autant que de possible, de faire abstraction des événements étranges et absolument pas rassurant que je viens d'observer, puis je lui détaille ma demande.

— J'aimerais des informations sur un certain Monsieur Landau. J'ai cherché sur internet avant de venir ici, et je n'ai rien trouvé sur lui. Mais peut-être que toi tu peux...

— Mais oui ! C'est génial ! s'exclame le petit robot dans un enthousiasme démesuré, ce qui m'empêche une nouvelle fois de terminer ma phrase. C'est comme une petite enquête, c'est ça ? Oh, je suis tout excitée ! Ce n'est pas dangereux en plus !

— Dangereux ? Parce qu'il y a d'autres demandes qui auraient pu être...

— Sache que j'ai à ma disposition une imposante base de données. J'ai accès à énormément d'informations, tellement que je ne sais pas comment les gérer, tu vois le genre ?

— Euh...

— Ok, ne bouge pas. Je recherche dans ma base.

Dès la fin de sa phrase, son écran se change et n'affiche plus son œil. Une sorte de sablier le remplace, comme pour symboliser le fait qu'elle réfléchisse. Un petit son électronique vient l'accompagner, pour me faire comprendre qu'elle recherche des informations. Après quelques secondes, le son s'arrête. Le sablier laisse place à un petit voyant vert, puis l'œil réparaît. Mon assistante aussi.

— Ok ! La recherche a donné un résultat ! J'ai tout ce qu'il faut, écoute ça !

Voici donc le moment que j'attends depuis le début cette journée : je vais enfin avoir des informations concrètes sur Monsieur Landau et mon mystérieux entretien. Mon assistante robotique change légèrement le ton de sa voix pour me révéler le résultat de sa recherche.

— Le Landau est une sorte de voiture à quatre roues qui peut se fermer au moyen de deux soufflets en se repliant à volonté. De nos jours, ce genre de véhicule est conçu tout spécialement pour y transporter un jeune enfant en position allongée.

Elle s'arrête. J'essaye de cacher ma déception pour la laisser exprimer sa joie.

— Waouh ! T’as vu ? s’exclame-t-elle fièrement, heureuse de ce qu’elle vient d’accomplir. Si ça ce n’est pas parfait ! Tu me demandes de chercher un truc, et paf ! Je te le trouve ! Je savais que je pouvais le faire !

Je me sens obligé de lui dévoiler la vérité, quitte à casser son optimisme.

— Oui... sauf que non.

— Non ?

— Je voulais en savoir plus sur Monsieur Landau. Pas sur...

Je n’ai pas besoin d’en dire plus, elle vient de comprendre.

— Ah... donc j’ai... échoué : tu me demandes de chercher un truc... et je te trouve complètement autre chose... elle est là, la vérité, n’est-ce pas ?

Son enthousiasme s’en va aussi vite qu’il est venu. Il laisse la place à ce que j’interprète comme un début de dépression. Rencontrer un robot, c’est un événement improbable. Mais rencontrer un robot dépressif, c’est encore plus improbable. J’essaie de la rassurer comme je peux :

— Ce n’est pas grave, je n’ai pas vraiment besoin de ces informations. Un peu de surprise, ça n’a jamais fait de mal à personne, hein ?

— Je ne peux pas rester sur cet échec...

Cette intelligence artificielle est définitivement très expressive. Je sens qu’elle ne fait pas vraiment attention à tout ce que je raconte et qu’elle tente de se remotiver.

— Redemande-moi autre chose, m’ordonne-t-elle.

— Pardon ?

— Demande-moi autre chose. Ce que tu veux. Je peux lancer une autre recherche, si tu veux ? Ou bien on peut tenter un service plus physique ? Si je me concentre, il n’y aura aucun souci.

— Seulement si tu te concentres ?

— Mais on doit faire quelque chose ! Je ne peux pas rester sur un échec ! Sinon ils... ils vont me déprogrammer, ou pire : me laisser seule ici, tu comprends ?

— Qui “ils” ?

— La société qui m’a installée. Si je ne peux pas répondre aux demandes des clients, alors je suis inutile pour eux. Donc il faut que tu me redemandes un service. N’importe quoi, la première idée qui te vient. Je dois réussir quelque chose !

— Mais c’est que...

— S’il te plaît ! S’il te plaît ! S’il te plaît !

Je vois que ça lui tient à cœur et que c’est important pour elle... »

Comment le héros va réagir face à la demande de cette intelligence artificielle ?

Vous pouvez accepter qu’elle vous fasse une deuxième recherche (chap. 079, p. 164) ;

Vous pouvez lui demander de vous préparer quelque chose à manger (chap. 080, p. 166) ;

Ou bien vous pouvez refuser sa proposition en lui expliquant que vous n’avez besoin de rien (chap. 081, p. 168).

Maintenant, vous voulez qu'elle passe un appel téléphonique pour vous.

« Dans l'œil de mon assistante virtuelle, je devine de l'impatience, un peu de motivation, et surtout beaucoup d'angoisse. Je lui annonce mon choix pour ne pas la faire cogiter d'avantage.

— Ok, on peut retenter autre chose si tu le souhaites. Mais ce sera un petit peu moins physique, cette fois.

— Pourquoi ? me demande-t-elle comme choquée par ce que je viens de lui annoncer. Après ce qui s'est passé ? Ce n'était qu'un accident ! Ne va pas dire que je...

— Non, non, ne t'inquiète pas, j'ai vu que ce n'était qu'un accident ! Juste, là, maintenant, j'ai besoin d'autre chose. Tu peux passer un coup de fil pour moi ?

— Un appel téléphonique ? Mais c'est parfait comme idée ! Evidemment que je peux faire ça ! Sache que je suis reliée à internet et à une base de données dernier cri... ou quelque chose dans le genre. Donc évidemment que je peux te trouver le numéro de qui tu veux, et l'appeler tout de suite ! Une mission si simple que je ne peux pas louper ! Oh c'est parfait !

Elle se met à bouger dans la pièce et à tourner sur elle-même de bonheur, comme un chien à qui on aurait promis une balade dans les quelques secondes qui viennent.

— J'ai si hâte ! Je me sens en pleine possession de mes moyens, et ce n'était pas arrivé depuis bien longtemps ! Laisse-moi exprimer ma joie en jouant un peu de musique !

D'un coup, de la musique classique, choisie par mon assistante virtuelle, est diffusée dans la pièce, sans raison.

— Non, attends, la musique, on va la mettre après l'appel, pour fêter ma réussite ! Mais avant le réconfort, mettons-nous à l'effort ! Dis-moi, qui veux-tu contacter ?

Elle arrête sa musique, et elle paraît enfin prête à répondre à ma demande. Mon plan est simple : je vais profiter de ses services pour en savoir plus sur mon rendez-vous.

— Peux-tu trouver le numéro d'un certain Monsieur Landau ? Je ne connais pas son prénom, mais apparemment il vient régulièrement dans cet hôtel, il m'a demandé de venir ici pour me faire passer un entretien.

— Ok, aucun problème ! J'ai suffisamment d'informations pour trouver et appeler ton Monsieur Landau ! Laisse-moi juste chercher dans ma base de données pendant quelques secondes. Surtout, ne bouge pas !

Je n'ai pas l'intention de bouger. Je ne lui ai pas dit.

Ensuite, c'est comme si le robot devenait inactive le temps de la recherche. Son écran arrête d'afficher son œil et le remplace par un sablier, pour symboliser son indisponibilité pendant sa recherche. Et après quelques secondes d'attente, le sablier laisse place à un petit voyant vert, et une voix synthétique annonce :

— Recherche terminée. Un résultat trouvé. Appel en cours.

La voix laisse place à un son de téléphone. Mon assistante virtuelle est bien en train d'appeler Monsieur Landau. Tout est réel : je vais enfin pouvoir lui parler et en savoir plus sur ce fameux rendez-vous qui m'obsède tant. Après une courte attente, une voix sort de l'autre bout du fil, et notre conversation peut commencer :

— Boucherie Marsault, j'écoute ?

Je ne m'attendais pas à ce début de conversation.

— Euh... Monsieur Landau ?

— Nan m'sieur, y a pas de Landau ici. J viens d vous dire que c'était la Boucherie Marsault. Vous appelez pour commander d la viande ou...

Un son de fin d'appel le coupe. C'est l'intelligence artificielle qui a raccroché. Elle revient à elle pour tenter de se justifier.

— Ok, ok, ce n'était pas Monsieur Landau... m'explique-t-elle sans se laisser abattre pour autant. Mais tu sais, des fois, ce genre de recherche, ça ne marche pas du premier coup. Je suis sûr qu'en fouillant plus dans ma base, je peux trouver la bonne personne. J'y retourne !

Elle ne me laisse pas le temps de dire quoi que ce soit : le sablier revient sur son écran pendant quelques secondes pour m'indiquer qu'elle retourne en mode recherche, puis la voix synthétique revient à son tour.

— Recherche terminé. Un résultat trouvé. Appel en cours.

Et l'appel se compose. Le téléphone sonne. Une nouvelle voix retentit dans la pièce.

— Allo ?

C'est une voix grave qui est au téléphone avec moi.

— Allo, est-ce que vous êtes bien Monsieur Landau ?

— Oui, c'est exact, me répond la voix. Que me voulez-vous ?

Cette fois, elle a donc réussie. Je peux discuter avec Monsieur Landau et lui poser toutes les questions qui me viennent à l'esprit.

— Je... Je vous appelle parce que j'ai un rendez-vous avec vous aujourd'hui. Vous savez, l'entretien à l'Hôtel Lugosi ? Et, en fait, je suis à l'hôtel et je ne trouve pas...

— Pff... Allez, vas-y, j'arrête.

La voix au téléphone se met à rigoler très fort avant de m'avouer la vérité.

— Bon, désolé, on t'a fait un canular. T'as dû composer un faux numéro, et nous on a fait semblant d'être le bon gars, tu vois ? Parce que c'est marrant, un peu, hein, tu vois ? Bon, allez, salut !

Et cette personne qui n'est donc pas celle que je recherche raccroche. L'intelligence artificielle revient à elle, avec beaucoup moins d'enthousiasme que précédemment.

— Même ça, je n'y arrive pas...

C'est tout ce qu'elle me dit. Son œil regarde vers le sol. Elle est dépitée. J'ai face à moi une intelligence artificielle en pleine une dépression.

— Ce n'est pas grave, vraiment. Je...

— Arrête de dire que ce n'est pas grave : c'est grave ! Je suis bonne à rien. Dès qu'un client me demande quelque chose, j'échoue. Je suis dédiée au bon fonctionnement de la chambre, si je ne peux pas satisfaire le client, alors la chambre ne fonctionne pas et elle ne peut pas être louée. Si ça continue, plus personne ne deviendra mon client, et moi, je deviendrais inutile... encore plus que je ne le suis déjà...

— Ne dis pas ça, tu...

— Si, je le dis. Car si rien ne change, ils vont me débrancher... pour de bon. De toute façon, si c'est pour rester seule ici, à quoi bon rester en service. Désolé, cher client, mais tu peux partir... car je ne peux plus rien faire pour toi... Ça ne sert à rien de rester ici, tu peux t'en aller...

Et elle se tait. Elle est plus triste que jamais... ce qui ne veut pas dire que je ne peux rien faire pour elle. Elle a voulu m'aider, mais maintenant, c'est peut-être à moi de l'aider. Elle m'a demandé de partir, mais je peux peut-être rester avec elle et trouver une solution pour qu'elle s'en sorte... »

Que va faire le héros ? Il peut quitter la pièce et laisser l'IA, comme elle l'a demandée (chap. 082, p. 169) ou alors il peut trouver une solution pour l'aider (chap. 083, p. 170).

Maintenant, vous voulez qu'elle passe un peu de musique.

« Dans l'œil de mon assistante virtuelle, je devine de l'impatience, un peu de motivation, et surtout beaucoup d'angoisse. Je lui annonce mon choix pour ne pas la faire cogiter d'avantage.

— Ok, j'ai une autre demande pour toi : est-ce que tu peux me jouer un peu de musique, s'il-te-plait ?

— De la musique ? Juste ça ?

— Oui, juste de la musique. Joue la chanson que tu veux, dans le style que tu veux, et ce sera parfait.

Au moins, avec cette demande, je ne prends pas trop de risque.

— Ok, va pour la musique, accepte mon assistante virtuelle en reprenant confiance en elle. Ta demande tombe bien puisque la chambre est équipée d'un tout nouvel équipement sonore dernier cri. Il y a des enceintes un peu partout autour de nous et je peux toutes les contrôler !

— Je vois, mais ne te compliques pas trop la...

— Par exemple, il y en a une ici, dans la salle principale.

Un air de musique classique sort d'une enceinte proche de moi. Mon assistante virtuelle aurait pu s'arrêter là pour satisfaire ma demande... elle aurait pu... mais non.

— Tu vois le pot de fleur sur le meuble, là-bas ?

— Oui, mais je...

— Eh bien il cache en lui... devine quoi ?

— Je...

— Une enceinte !

Le pot de fleur commence aussi à jouer de la musique... sauf qu'il joue un autre morceau. Du pop rock, pour être précis, ce qui veut dire qu'on entend en même temps de la musique classique et du rock, ce qui n'est absolument pas agréable à écouter.

— Par contre, si on peut avoir qu'une seule musique à la fois...

— Ah ouais, ouais, bien sûr. Il suffit juste que...

Là, le pot de fleur explose dans la pièce. Ça ne me surprend même plus. Au moins, maintenant, il n'y a plus qu'une seule musique.

— Bon bah... le problème est résolu... c'est déjà ça, dit calmement mon assistante virtuelle en essayant tant bien que mal de positiver et de masquer ses doutes. Je n'ai plus qu'à nettoyer tout ça maintenant...

Ses bras robotiques sortent du mur avec un balai et une pelle pour ramasser les morceaux du pot cassé. Au même moment, j'entends une nouvelle musique un peu plus loin dans le logement. Là, ça me surprend. Une musique brésilienne sort de je ne sais où, pendant que la musique classique continue sa partition.

— Et ça, c'est quoi ?

— Je... je ne sais pas trop, m'annonce l'intelligence artificielle avec un sentiment de panique qui revient dans sa voix. Il y a une enceinte sur la porte du frigo, ça peut venir de là...

Sans attendre, une troisième musique s'ajoute à ce concert. Je peux entendre une balade à la guitare s'ajouter à la samba et au classique.

— Et ça, c'est le canapé... Là aussi, des enceintes connectées... tout ça...

— Je vois, mais si elles pouvaient être connectées sur une seule musique, ça m'arrangerait, parce que ça commence à devenir très peu agréable quand même.

J'ai à peine le temps de finir ma phrase qu'une nouvelle musique apparaît au loin, vers la salle de bain. Je ne peux même pas te dire de quel style il s'agit tant tout devient bruyant.

— Comme je te le disais, un nouveau système son assez sophistiqué a été installé dans cette chambre, me précise l'assistante virtuelle sans raison en parlant plus fort pour que je puisse l'entendre. Et pour dire la vérité, j'ai encore un peu de mal à tout contrôler correctement... ce qui ne veut pas dire que je ne contrôle plus rien...

Une autre musique s'ajoute à la cacophonie. C'est du métal. Très fort. Mélanger au reste, c'est horrible à entendre.

— Ok, je ne contrôle plus rien ! Comme tout le reste ici, je ne contrôle rien. Je n'arrive à rien.

Mon assistante virtuelle fait une crise de panique. D'autres hauts parleurs vont venir jouer d'autres morceaux pour définitivement transformer la chambre en une sorte de gros festival de musiques où tous les concerts se passeraient au même endroit au même moment. Impossible de s'entendre sans hurler de toutes ses forces, même un sourd serait dérangé par le bruit de fond tant il est violent. J'essaye calmer l'IA pour qu'elle arrange la situation.

— TU PEUX FAIRE QUELQUE CHOSE POUR REGLER LE PROBLEME ?

— J'ESSAYE... VRAIMENT ! MAIS JE NE CONTROLE PLUS LE CHOIX DES MORCEAUX, JE N'ARRIVE PAS A EN JOUER UN A LA FOIS !

— DANS CE CAS, AUTANT NE PAS ECOUTER DE MUSIQUE ! JE PREFERE QUE TOUT S'ARRETE !

Dès que j'ai crié cet ordre, toutes les musiques s'arrêtent, instantanément. La calme est revenue, la tristesse de mon assistante virtuelle aussi.

— Moi aussi, je préférerais que tout s'arrête...

C'est tout ce qu'elle arrive à murmurer. Son œil regarde vers le sol. Elle est dépitée. J'ai face à moi une intelligence artificielle en pleine une dépression. Je dois tenter de la consoler.

— Ce n'est pas grave, vraiment. Je...

— Arrête de dire que ce n'est pas grave : c'est grave ! Je suis bonne à rien. Dès qu'un client me demande quelque chose, j'échoue. Je suis dédiée au bon fonctionnement de la chambre, si je ne peux pas satisfaire le client, alors la chambre ne fonctionne pas et elle ne peut pas être louée. Si ça continue, plus personne ne deviendra mon client, et moi, je deviendrais inutile... encore plus que je ne le suis déjà...

— Ne dis pas ça, tu...

— Si, je le dis. Car si rien ne change, ils vont me débrancher... pour de bon. De toute façon, si c'est pour rester seule ici, à quoi bon rester en service. Désolé, cher client, mais tu peux partir... car je ne peux plus rien faire pour toi... Ça ne sert à rien de rester ici, tu peux t'en aller...

Et elle se tait. Elle est plus triste que jamais... ce qui ne veut pas dire que je ne peux rien faire pour elle. Elle a voulu m'aider, mais maintenant, c'est peut-être à moi de l'aider. Elle m'a demandé de partir, mais je peux peut-être rester avec elle et trouver une solution pour qu'elle s'en sorte... »

Que va faire le héros ? Il peut quitter la pièce et laisser l'IA, comme elle l'a demandée (chap. 082, p. 169) ou alors il peut trouver une solution pour l'aider (chap. 083, p. 170).

Maintenant, vous voulez qu'elle fasse une recherche sur internet pour vous.

« Et si je profitais de ses services pour obtenir quelques informations ? Sur mon rendez-vous, par exemple.

— Ok, j'ai une autre demande pour toi : tu peux faire une petite recherche pour moi ?

— Une recherche ? C'est-à-dire ?

— Eh bien, le service que je te demande, c'est d'aller sur internet et de me trouver des informations sur quelqu'un. Tu peux faire ça ?

— Je suis à ton service, donc il n'y a aucune raison que je ne puisse pas faire cela, m'annonce-t-elle avec une voix qui prend de l'assurance. Je peux répondre à tout, et t'apporter toutes les informations que tu désires. Tu as face à toi une intelligence artificielle saine d'esprit, sans le moindre dysfonctionnement. Et... Et... Et...

Sa voix se détraque légèrement, avant de produire des sons étranges, comme si elle avait plantée. Après ce bug, le robot se met à tourner rapidement sur elle-même, sans raison, pendant quelques secondes. Puis elle replace son œil face à moi et me demande :

— Un peu de musique ?

Sans attendre de réponse, l'intelligence artificielle diffuse, dans une des enceintes de la pièce, de la musique classique à un volume très, très élevé... mais pendant deux secondes seulement. Après, musique se coupe net, et mon assistante virtuelle reproduit des sons étranges, avant d'enfin retrouver sa voix normale.

— Alors, qu'aimerais-tu, nouveau client ?

J'essaye, autant que de possible, de faire abstraction des événements étranges et absolument pas rassurant que je viens d'observer, puis je lui détaille ma demande.

— J'aimerais des informations sur un certain Monsieur Landau. J'ai cherché sur internet avant de venir ici, et je n'ai rien trouvé sur lui. Mais peut-être que toi tu peux...

— Mais oui ! C'est comme une petite enquête, c'est génial ! s'exclame le petit robot dans un enthousiasme démesuré, ce qui m'empêche une nouvelle fois de terminer ma phrase. Sache que j'ai à ma disposition une imposante base de données. J'ai accès à énormément d'informations, tellement que je ne sais pas comment les gérer, tu vois le genre ?

— Euh...

— Ok, ne bouge pas. Je recherche dans ma base.

Dès la fin de sa phrase, son écran se change et n'affiche plus son œil. Une sorte de sablier le remplace, comme pour symboliser le fait qu'elle réfléchisse. Un petit son électronique vient l'accompagner, pour me faire comprendre qu'elle recherche des informations. Après quelques secondes, le son s'arrête. Le sablier laisse place à un petit voyant vert, puis l'œil réparaît. Mon assistante aussi.

— Ok ! La recherche a donné un résultat ! J'ai tout ce qu'il faut, écoute ça !

Voici donc le moment que j'attends depuis le début cette journée : je vais enfin avoir des informations concrètes sur Monsieur Landau et mon mystérieux entretien. Mon assistante robotique change légèrement le ton de sa voix pour me révéler le résultat de sa recherche.

— Le Landau est une sorte de voiture à quatre roues qui peut se fermer au moyen de deux soufflets en se repliant à volonté. De nos jours, ce genre de véhicule est conçu tout spécialement pour y transporter un jeune enfant en position allongée.

Elle s'arrête. J'essaye de cacher ma déception pour la laisser exprimer sa joie.

— Waouh ! T'as vu ? s'exclame-t-elle fièrement, heureuse de ce qu'elle vient d'accomplir. Si ça ce n'est pas parfait ! Tu me demandes de chercher un truc, et paf ! Je te le trouve ! Je savais que je pouvais le faire !

Je me sens obliger de lui dévoiler la vérité, quitte à casser son optimisme.

— Oui... sauf que non.

— Non ?

— Je voulais en savoir plus sur Monsieur Landau. Pas sur...

Je n'ai pas besoin d'en dire plus, elle vient de comprendre.

— J'ai donc échoué... encore... comme d'habitude...

C'est tout ce qu'elle me dit. Son œil se dirige vers le sol. Elle est dépitée. J'ai face à moi une intelligence artificielle en pleine dépression. J'essaye de la rassurer comme je peux.

— Tu sais, je n'ai pas vraiment besoin de cette information, ce n'est pas grave si...

— Arrête de dire que ce n'est pas grave : c'est grave ! Je suis bonne à rien. Dès qu'un client me demande quelque chose, j'échoue. Je suis dédiée au bon fonctionnement de la chambre, si je ne peux pas satisfaire le client, alors la chambre ne fonctionne pas et elle ne peut pas être louée. Si ça continue, plus personne ne deviendra mon client, et moi, je deviendrais inutile... encore plus que je ne le suis déjà...

— Ne dis pas ça, tu...

— Si, je le dis. Car si rien ne change, ils vont me débrancher... pour de bon. De toute façon, si c'est pour rester seule ici, à quoi bon rester en service. Désolé, cher client, mais tu peux partir... car je ne peux plus rien faire pour toi... Ça ne sert à rien de rester ici, tu peux t'en aller...

Et elle se tait. Elle est plus triste que jamais... ce qui ne veut pas dire que je ne peux rien faire pour elle. Elle a voulu m'aider, mais maintenant, c'est peut-être à moi de l'aider. Elle m'a demandé de partir, mais je peux peut-être rester avec elle et trouver une solution pour qu'elle s'en sorte... »

Que va faire le héros ? Il peut quitter la pièce et laisser l'IA, comme elle l'a demandée (chap. 082, p. 169) ou alors il peut trouver une solution pour l'aider (chap. 083, p. 170).

Vous lui demandez simplement de discuter avec vous.

« Dans l'œil de mon assistante virtuelle, je devine de l'impatience, un peu de motivation, et surtout beaucoup d'angoisse. Mais honnêtement, après ce qu'il vient de se passer, je n'ai pas envie de lui donner une nouvelle tâche physique ou manuelle. Je me rends bien compte qu'il y a quelque chose qui ne va pas chez elle.

— Ok, je veux bien te proposer quelque chose.

— Dis-moi.

— On peut simplement discuter ?

Mon assistante virtuelle ne sait pas cacher ses émotions : je vois bien qu'elle est perturbée par ma demande pourtant si basique.

— Attends, ça ne marche pas comme ça, d'habitude. Le client doit me demander une action, un service, du concret. Discuter, c'est...

— C'est ce que je te demande. Tu m'as dit que je pouvais te demander ce que je voulais, et là, ce que je veux, c'est parler avec toi. Je veux que tu te confies à moi.

Ma demande la dérange profondément, mais elle finit par l'accepter.

— En soit, je ne peux pas aller contre la demande d'un client... donc oui, on peut faire ça...

Cette intelligence artificielle est bien plus intelligente qu'artificielle. Elle a beau être virtuelle, elle est dotée de sentiments bien humains. Et actuellement, tout ne tourne pas rond chez elle. Elle rate ce qu'elle entreprend, elle est proche de la dépression, et je ne peux pas la laisser comme ça. Pendant quelques instants, j'essaye d'oublier mon entretien pour que mon seul objectif soit d'aider ce robot, enfin, cette personne, à aller mieux.

— Qu'est-ce qui te tracasse comme ça ? Pourquoi tu te mets à paniquer si vite ?

— Ah, ça... me répond l'assistante virtuelle, gênée pas ma question. Je ne suis pas sûr d'avoir envie d'en parler avec un client...

— Si, s'il-te-plait, j'aimerais que tu m'expliques.

Je me transforme en psychologue pour robot. En rentrant dans l'hôtel, je n'aurais jamais imaginé exercer ce métier le temps d'un instant... remarque, il y a pleins de choses que je n'avais pas imaginé possible avant d'entrer dans cet hôtel...

Après une courte hésitation, l'IA commence à se livrer.

— Je... comment dire... je suis un peu le résultat... d'une expérience.

Elle s'arrête. Elle n'a pas l'habitude de simplement se confier à quelqu'un, mais elle doit comprendre que je veux l'aider.

— Vas-y, je t'écoute.

Après une nouvelle hésitation, elle finit par se livrer ouvertement à moi.

— Des ingénieurs sont venus dans l'hôtel avec une grande idée en tête : ils voulaient créer une chambre exceptionnelle. Tester un nouveau service, pour ensuite l'amener dans les plus grandes chambres du monde entier. Ils l'ont testé ici car, apparemment, l'Hôtel Lugosi est le lieu parfait pour les expériences qui sortent de l'ordinaire. Leur objectif était de créer une chambre ultra moderne. Ils voulaient qu'absolument tous les éléments à l'intérieur soient contrôlables à distance. Leur idée était d'installer dans la chambre un robot qui pouvait répondre à toutes les demandes des clients et absolument tout déclencher dans la pièce. C'est pour ça qu'ils m'ont créée : pour contrôler la chambre. Très vite, ils ont commencé à faire des tests avec moi, pendant quelques jours, mais ils ont rapidement noté que tout n'était pas parfait. Je n'arrivais pas à tout contrôler correctement. Avec un peu plus de tests et de temps, j'aurais pu y arriver, mais ils n'ont pas continué les tests. Ils ont vu que ça ne marchait pas tout de suite avec moi, et vu qu'ils n'avaient plus de temps ni d'argent à dépenser dans cette

chambre, ils ont conclu que leur création était un échec. Alors ils ont arrêté de travailler sur la chambre, et ils m'ont laissée telle quelle, ici, dans cette chambre.

Elle a besoin de marquer une pause. Puis elle reprend.

— L'autre fausse bonne idée que les ingénieurs ont eu, c'était de m'ajouter une conscience. Des réflexions, des émotions, des sentiments. Ils ont fait ça pour que je sois plus proche des clients, pour améliorer le service... mais ça n'a rien amélioré du tout. A force de comprendre que j'échouais aux tests, je suis devenu de plus en plus triste et angoissée. Plus le temps passait, moins j'avais de motivation, moins j'avais de confiance en moi, moins j'étais heureuse d'être là, et moins j'avais de chance de m'en sortir. Ensuite, ils sont partis, laissant seule un robot avec ses sentiments. J'aurais juste pu être un tas de ferraille laissé dans un coin... mais ils m'ont mis des sentiments. Je suis donc un tas de ferraille qui se rend compte qu'il est laissé dans un coin... seul...

Cette fois, elle s'arrête de parler, et elle ne compte pas reprendre ses explications. Je ressens sa tristesse et son mal être. Elle est totalement découragée, tout ce qu'elle a vécu l'a rendue dépressive. Je ne peux définitivement pas la laisser comme ça. Elle a besoin d'aide. »

*Pour découvrir la suite de la discussion, dirigez-vous vers le chapitre **084** (page 171).*

Vous lui proposez de faire une nouvelle recherche pour vous.

« Dans l'œil de mon assistante virtuelle, je devine de l'impatience, un peu de motivation, et surtout beaucoup d'angoisse. Je lui annonce mon choix pour ne pas la faire cogiter d'avantage.

— Allez, d'accord, si tu veux. On peut tenter une deuxième recherche.

— Oh, trop bien ! Tu vas voir, je ne vais pas te décevoir, cette fois !

Cette intelligence artificielle a beau avoir du mal à réussir ce qu'elle entreprend, elle ne prend pas sa mission à la légère. Elle a besoin de réussir, ça se voit. J'espère qu'elle ne va pas rater ma recherche, non pas parce que j'aimerais vraiment avoir mes informations, mais surtout parce qu'un nouvel échec pourrait l'anéantir.

— Que veux-tu savoir ? me demande-t-elle pleine d'envie.

Je me dis que je peux lui demander quelque chose de relativement simple pour elle, et qui peut aussi m'apporter des connaissances que je n'ai pas. J'ai la demande parfaite.

— De chez moi, je n'ai pas trouvé énormément d'informations sur l'Hôtel Lugosi. Peux-tu me dire tout ce que tu trouves sur ce lieu dans ta base de données ?

— Bien sûr ! Evidemment que je...

Elle s'arrête de parler. Je vois un changement dans son œil. Il se passe quelque chose. Elle commence à paniquer, mais elle tente de me le cacher.

— Je... Ouais... Oui, voilà, je recherche dans ma base de données, bien évidemment !

Je vois qu'elle essaye de faire comme si tout allez bien. Mais ce n'est pas le cas.

— Et... c'est parti !

Il n'y a pas le son étrange que j'ai entendu tout à l'heure. Son œil ne se change en sablier. Et elle continue de parler avec sa voix à elle.

— Ouh là là ! Je cherche ! Attention, le résultat arrive !

Elle ment mal.

— Je... Je vois que tu fais semblant.

— Mais non, pas du tout, m'affirme-t-elle. Regarde-moi, je suis en pleine recherche... Mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir trouver ?

Elle ment terriblement mal.

— Arrête. Vraiment. Je vois bien que c'est faux.

Elle arrête sa comédie. Sa fausse prise de contrôle laisse place à un chagrin infini.

— Je... je n'y arrive pas. J'ai essayée, mais je ne m'y retrouve pas dans cette immense base de données. Comment je suis censée gérer autant d'informations toute seule, moi ? Et puis à la base, on ne m'a pas mise là pour faire de la recherche, ni pour avoir toutes ces connaissances. Moi, mon truc, c'est censé être les actions de bases : allumer les lumières, ouvrir les volets, cuisiner, laver, prendre soin de la chambre, tout ça. Mais bon... ça non plus, je n'y arrive pas... en vrai, je n'arrive à rien...

Son œil regarde vers le sol. Elle est dépitée. J'ai face à moi une intelligence artificielle en pleine dépression. J'essaye maladroitement de la rassurer comme je peux.

— Ce n'est pas grave, vraiment. Je...

— Arrête de dire que ce n'est pas grave : c'est grave ! Je suis bonne à rien. Dès qu'un client me demande quelque chose, j'échoue. Je suis dédiée au bon fonctionnement de la chambre, si je ne peux pas satisfaire le client, alors la chambre ne fonctionne pas et elle ne peut pas être louée. Si ça continue, plus personne ne deviendra mon client, et moi, je deviendrais inutile... encore plus que je ne le suis déjà...

— Ne dis pas ça, tu...

— Si, je le dis. Car si rien ne change, ils vont me débrancher... pour de bon. De toute façon, si c'est pour rester seule ici, à quoi bon rester en service. Désolé, cher client, mais tu peux partir... car je ne peux plus rien faire pour toi... Ça ne sert à rien de rester ici, tu peux t'en aller...

Et elle se tait. Elle est plus triste que jamais... ce qui ne veut pas dire que je ne peux rien faire pour elle. Elle a voulu m'aider, mais maintenant, c'est peut-être à moi de l'aider. Elle m'a demandé de partir, mais je peux peut-être rester avec elle et trouver une solution pour qu'elle s'en sorte... »

Que va faire le héros ? Il peut quitter la pièce et laisser l'IA, comme elle l'a demandée (chap. 082, p. 169) ou alors il peut trouver une solution pour l'aider (chap. 083, p. 170).

Maintenant, vous voulez qu'elle vous prépare quelque chose à manger.

« Dans l'œil de mon assistante virtuelle, je devine de l'impatience, un peu de motivation, et surtout beaucoup d'angoisse. Je lui annonce mon choix pour ne pas la faire cogiter d'avantage.

— Ok, on peut retenter autre chose si tu le souhaites.

— Chouette !

Sa réaction vient du cœur. Elle se reprend.

— Je veux dire : quelle est ta demande, dans ce cas ?

— Je ne serais pas contre un petit repas. Ça fait un moment que je ne me suis pas arrêté pour manger, donc si tu pouvais me préparer quelque chose à grignoter, ce serait parfait.

— Oh... ok... je... peux faire ça, oui, me bégaie-t-elle d'une voix qui ne respire pas la confiance en soi.

Des bras robotiques sortent du plafond pour prendre place dans la cuisine, toujours contrôlés par la petite boule de métal qui flotte devant moi. Son œil transmet toujours ses émotions : en le fixant, j'y interprète de l'angoisse et une envie de se concentrer pour réussir.

— Ok. Bon... allons-y.

Sans raison, mon assistante virtuelle décide d'expliquer tout ce qu'elle fait.

— Pour commencer, forcément, j'ouvre le réfrigérateur...

La pince de l'un de ses bras robotiques fait ce qu'elle vient de dire.

— Et comme ça je peux voir... qu'il n'y a rien dedans. Enfin rien de périmé... Hmm... bon. Pas de panique... pas de panique !

Elle referme le réfrigérateur et fouille dans les placards à l'aide de ses bras.

— J'ai... des pommes... tu aimes les pommes ?

— Oui, ça me va.

— Alors je peux faire un truc... aux pommes... comme... cuire les pommes, déjà.

L'intelligence artificielle attrape des pommes qui ont étonnamment résisté au temps et les posent sur le plan de travail. Un autre bras arrive avec un couteau de cuisine.

— Bon... eh bien je dois... euh...

— Couper les pommes ?

— Oui... ouais... c'est ça... couper les pommes...

Les pommes sont posées sur une planche. Elle approche le bras qui tient le couteau vers ces dernières. En coupant une première pomme, elle se met à répéter la même phrase en boucle.

— Ne pas lâcher le couteau... ne pas lâcher le couteau... ne pas lâcher le...

Et là, alors qu'elle continuait son action sans le moindre problème, je vois son bras qui laisse échapper le couteau. Il est projeté à toute vitesse vers moi, telle une flèche tirée à l'arc dans le but de toucher le milieu d'une cible... et je joue le rôle de la cible. Par un réflexe insoupçonné, j'esquive le projectile en partant sur ma droite. Le couteau se plante contre le mur.

— J'ai lâché le couteau... j'ai... lâché le couteau...

Oui, effectivement, mon assistante virtuelle a fait ça. Vu son acte, j'aurais pu me mettre à hurler sur elle... mais non. A place, je ne dis rien, je la regarde, un peu choqué par ce qu'il vient de se passer, et par ce qui aurait pu se passer si je n'avais pas évité le couteau. Suite à son geste, le niveau de panique interne de l'intelligence artificielle semble plus élevé que jamais. Malgré tout, elle continue de me préparer à manger.

— Etape suivante... euh... cuire les pommes...

Comme si rien d'anormal ne s'était produit, elle commande un de ses bras pour qu'il dépose une poêle sur une plaque de cuisson. Elle met les quelques morceaux de pommes coupés dans la poêle, elle allume la plaque sans la toucher, puis, avec l'un de ses bras, elle prend une cuillère en bois et vient remuer les pommes. Elle fait toutes ses actions sans prononcer un seul mot, ce que je trouve presque inquiétant.

— Est-ce que... tout va bien ? Je me permets de poser la question vu qu'un couteau était à deux doigts de se planter dans mon torse ?

— Oui, oui, oui, oui ! Tout va pour le mieux, haha ! Je fais simplement de la cuisine. Qu'est-ce qui pourrait mal se passer ?

Comme pour la contredire, des flammes apparaissent dans la poêle et recouvrent les pommes pour les transformer en cendres.

— OK, JE N'AI RIEN DIT ! crie-t-elle en pleine crise panique.

Stupéfait par ce que j'observe, je la laisse essayer de gérer sa situation. Un nouveau bras arrive armé d'un extincteur. Il arrose la poêle pour éteindre le feu. Ça fonctionne. Mais maintenant, la poêle est recouverte d'une mousse blanche chimique que je n'ai absolument pas envie de manger. Et il n'y a plus grand-chose qui ressemble à une pomme. L'œil très expressif de l'assistante virtuelle montre toute sa tristesse. Elle baisse les bras. Littéralement : ses bras robotiques tombent vers le sol, comme si elle avait arrêté de les contrôler

— Euh... essaye-t-elle de me dire après ce qu'elle vient de faire. Pour le repas... c'est un échec... comme pour le reste tu me diras... normal, je ne suis bonne à rien...

Son œil regarde vers le sol. Elle est dépitée. J'ai face à moi une intelligence artificielle en pleine une dépression. J'essaie de la rassurer comme je peux.

— Ce n'est pas grave, vraiment. Je...

— Arrête de dire que ce n'est pas grave : c'est grave ! Je suis bonne à rien. Dès qu'un client me demande quelque chose, j'échoue. Je suis dédiée au bon fonctionnement de la chambre, si je ne peux pas satisfaire le client, alors la chambre ne fonctionne pas et elle ne peut pas être louée. Si ça continue, plus personne ne deviendra mon client, et moi, je deviendrais inutile... encore plus que je ne le suis déjà...

— Ne dis pas ça, tu...

— Si, je le dis. Car si rien ne change, ils vont me débrancher... pour de bon. De toute façon, si c'est pour rester seule ici, à quoi bon rester en service. Désolé, cher client, mais tu peux partir... car je ne peux plus rien faire pour toi... Ça ne sert à rien de rester ici, tu peux t'en aller...

Et elle se tait. Elle est plus triste que jamais... ce qui ne veut pas dire que je ne peux rien faire pour elle. Elle a voulu m'aider, mais maintenant, c'est peut-être à moi de l'aider. Elle m'a demandé de partir, mais je peux peut-être rester avec elle et trouver une solution pour qu'elle s'en sorte... »

Que va faire le héros ? Il peut quitter la pièce et laisser l'IA, comme elle l'a demandée (chap. 082, p. 169) ou alors il peut trouver une solution pour l'aider (chap. 083, p. 170).

Vous décidez de refuser ses propositions de services.

« Mon assistance virtuelle attend mon choix avec de l'impatience, un peu de motivation, et de beaucoup d'angoisse. Mais honnêtement, après ce qu'il vient de se passer, je n'ai pas envie de lui demander un nouveau service. Je me rends bien compte qu'il y a quelque chose qui ne va pas chez elle. J'essaye de lui expliquer ma décision sans la vexer.

— Ecoute, je sais que tu fais pour le mieux, mais je préfère ne pas te demander de nouveau service, si ça ne te dérange pas.

Je vois qu'elle est touchée par ma phrase... déçue aussi. A croire que tout ce que mon choix a apporté, c'est un peu de peine chez un robot découragé. Elle ne dit rien, alors, maladroitement, j'essaye de me justifier.

— Ce n'est pas contre toi, vraiment. Juste, là, je n'ai besoin de rien. Et je sais que tu sais faire plein de choses de toute façon.

— Mouais, dit-elle enfin, pas convaincue par mes mots. Seulement les choses pas très utiles, quoi...

Je ne sais pas quoi lui dire d'autre. A ma plus grande surprise, j'entrevois comme une étincelle de motivation dans son œil. Elle a une idée.

— Oh ! Tu sais que je peux gonfler des ballons ?

Drôle d'idée. Ses bras sortent des murs avec un ballon et un gonfleur. Elle va donc s'inventer un service que je ne lui ai pas demandé. Pour ne pas la blesser d'avantage, je la laisse faire. Elle commence son action et la commente à voix haute.

— Je gonfle tranquillement le ballon. Tranquillement.

Je vois le ballon se gonfler, s'approchant rapidement de sa forme finale.

— Très tranquillement. Et...

Le ballon explose en petit morceau. Surement car il était trop gonflé.

— Et il n'y a plus de ballon... Y'a... plus de ballon... même ça je n'y arrive pas.

Mon assistante virtuelle retourne dans le silence. Déjà qu'elle était découragée, ce nouvel échec descend son moral au plus bas. J'ai face à moi une intelligence artificielle en pleine dépression. J'essaye à nouveau de la rassurer comme je peux.

— Ce n'est grave, vraiment. Je...

— Arrête de dire que ce n'est pas grave : c'est grave ! Je suis bonne à rien. Dès qu'un client me demande quelque chose, j'échoue. Je suis dédiée au bon fonctionnement de la chambre, si je ne peux pas satisfaire le client, alors la chambre ne fonctionne pas et elle ne peut pas être louée. Si ça continue, plus personne ne deviendra mon client, et moi, je deviendrais inutile... encore plus que je ne le suis déjà...

— Ne dis pas ça, tu...

— Si, je le dis. Car si rien ne change, ils vont me débrancher... pour de bon. De toute façon, si c'est pour rester seule ici, à quoi bon rester en service. Désolé, cher client, mais tu peux partir... car je ne peux plus rien faire pour toi... Ça ne sert à rien de rester ici, tu peux t'en aller...

Et elle se tait. Elle est plus triste que jamais... ce qui ne veut pas dire que je ne peux rien faire pour elle. Elle a voulu m'aider, mais maintenant, c'est peut-être à moi de l'aider. Elle m'a demandé de partir, mais je peux peut-être rester avec elle et trouver une solution pour qu'elle s'en sorte... »

Que va faire le héros ? Il peut quitter la pièce et laisser l'IA, comme elle l'a demandée (chap. 082, p. 169) ou alors il peut trouver une solution pour l'aider (chap. 083, p. 170).

Vous choisissez de quitter la chambre et de laisser l'IA.

« Cette robot a de vrais sentiments en elle, et elle a besoin d'aide. Mais là, je ne vois pas comme je peux l'aider. En plus, je ne dois pas rester trop longtemps avec elle, pour ne pas louper mon rendez-vous. Et elle m'a demandée de partir, de la laisser. C'est peut-être la meilleure chose à faire.

— Tu es sûre ? Tu veux vraiment que je te laisse seule ? Parce que... bon... ce n'est quand même pas trop dans mes habitudes de laisser des gens comme ça...

— Oui, je suis sûr, m'affirme l'intelligence artificielle d'une voix calme. Ça va aller.

Définitivement, à cet instant précis, je ne peux rien pour elle. Mais avant de partir, je lui fais une promesse.

— Ecoute, si un jour j'ai plus de temps à passer dans cet hôtel, je reviendrais te voir. Et si je le peux, je t'aiderais. On se reverra, je te le promets.

Je ne sais pas si je vais pouvoir la revoir. Mais une promesse est une promesse. A moi de voir si je suis capable de la tenir ou non.

— C'est gentil, me répond-t-elle en essayant de masquer sa tristesse. Merci. Vraiment. Ça faisait longtemps que je n'avais pas eu de client, et au moins, tu auras tenté de me rendre service... même si c'est à moi de rendre les services normalement. Alors, encore merci, et à bientôt... j'espère...

Je ne sais pas comment partir dignement. Alors je n'ajoute rien à sa phrase. Et je sors de sa chambre. »

Le héros s'arrête de raconter son histoire. Il regarde l'autre gars : dans son œil, il remarque un peu d'étonnement, et beaucoup de déception.

— Oui, je sais, dit le héros avant que son voisin ne prenne la parole. Ce n'est pas la fin que tu attendais. Mais des fois, on doit accepter la vérité et se rendre à l'évidence : ce jour-là, je ne pouvais rien faire pour aider ce robot. Mais je n'ai pas oublié ma promesse et...

— Et ? Tu l'as revu ?

— Et... oh, je t'en parlerais plus tard. Une histoire à la fois. Là, je suis toujours au deuxième étage, et je dois oublier le nouvel évènement étrange que je viens de vivre, et me reconcentrer une nouvelle fois dans cette histoire de rendez-vous. Où trouver quelqu'un capable de m'aider ?

Vous devez choisir la prochaine destination du héros.

Si vous n'y êtes pas encore allez, vous pouvez vous diriger vers la chambre où il est indiqué "DEFENSE D'ENTRER – EVENEMENT IMPORTANT" (chap. 065, p. 127). Si vous y êtes déjà allez, n'y retournez pas.

Sinon, vous pouvez vous diriger vers l'autre bout du couloir, voir s'il y a quelqu'un qui peut vous donner les renseignements que vous cherchez (chap. 088, p. 178).

Vous choisissez de trouver une solution pour aider l'assistante virtuelle.

« Mon assistante virtuelle veut me voir partir... mais moi, je ne me vois pas la laisser dans cet état.

— Non. Il y a forcément un moyen de t'aider. On va trouver une solution, mais pour ça, j'ai besoin de comprendre ce qui ne va pas.

— Ah oui ? dit-elle en relevant sa tête, surprise par mon choix.

— Qu'est-ce qui te tracasse comme ça ? Pourquoi tu te mets à paniquer si vite ?

— Ah, ça... Je ne suis pas sûr d'avoir envie d'en parler avec un client...

— S'il-te-plait, j'aimerais que tu m'expliques.

Et voilà que je me transforme en psychologue pour robot. En rentrant dans l'hôtel, je n'aurais jamais imaginé exercer ce métier le temps d'un instant... remarque, il y a pleins de choses que je n'avais pas imaginé possible le temps d'un instant avant d'entrer dans cet hôtel... mais peu importe. Après une courte hésitation, l'IA commence à se livrer.

— Je... comment dire... je suis un peu le résultat... d'une expérience.

Elle s'arrête. Elle n'a pas l'habitude de simplement se confier à quelqu'un, mais elle doit comprendre que je veux l'aider.

— Vas-y, je t'écoute.

Après une nouvelle hésitation, elle finit par se livrer ouvertement à moi.

— Des ingénieurs sont venus dans l'hôtel avec une grande idée en tête : ils voulaient créer une chambre exceptionnelle. Tester un nouveau service, pour ensuite l'amener dans les plus grandes chambres du monde entier. Ils l'ont testé ici car, apparemment, l'Hôtel Lugosi est le lieu parfait pour les expériences qui sortent de l'ordinaire. Leur objectif était de créer une chambre ultra moderne. Ils voulaient qu'absolument tous les éléments à l'intérieur soient contrôlables à distance. Leur idée était d'installer dans la chambre un robot qui pouvait répondre à toutes les demandes des clients et absolument tout déclencher dans la pièce. C'est pour ça qu'ils m'ont créée : pour contrôler la chambre. Très vite, ils ont commencé à faire des tests avec moi, pendant quelques jours, mais ils ont rapidement noté que tout n'était pas parfait. Je n'arrivais pas à tout contrôler correctement. Avec un peu plus de tests et de temps, j'aurais pu y arriver, mais ils n'ont pas continué les tests. Ils ont vu que ça ne marchait pas tout de suite avec moi, et vu qu'ils n'avaient plus de temps ni d'argent à dépenser dans cette chambre, ils ont conclu que leur création était un échec. Alors ils ont arrêté de travailler sur la chambre, et ils m'ont laissée telle quelle, ici, dans cette chambre.

Elle a besoin de marquer une pause. Puis elle reprend.

— L'autre fausse bonne idée que les ingénieurs ont eu, c'était de m'ajouter une conscience. Des réflexions, des émotions, des sentiments. Ils ont fait ça pour que je sois plus proche des clients, pour améliorer le service... mais ça n'a rien amélioré du tout. A force de comprendre que j'échouais aux tests, je suis devenu de plus en plus triste et angoissée. Plus le temps passait, moins j'avais de motivation, moins j'avais de confiance en moi, moins j'étais heureuse d'être là, et moins j'avais de chance de m'en sortir. Ensuite, ils sont partis, laissant seule un robot avec ses sentiments. J'aurais juste pu être un tas de ferraille laissé dans un coin... mais ils m'ont mis des sentiments. Je suis donc un tas de ferraille qui se rend compte qu'il est laissé dans un coin... seul...

Cette fois, elle s'arrête de parler, et elle ne compte pas reprendre ses explications. Je ressens sa tristesse et son mal être. Elle est totalement découragée, tout ce qu'elle a vécu l'a rendue dépressive. Je ne peux définitivement pas la laisser comme ça. Elle a besoin d'aide. »

Pour découvrir la suite de la discussion, dirigez-vous vers le chapitre 084 (page 171).

« Mon assistante virtuelle ne me regarde plus. Mais notre discussion n'est pas terminée.

— Donc, si je comprends bien, tu manques d'entraînement ? Tu n'as pas eu le temps d'essayer toutes tes capacités, et c'est pour cela que tu échoues certaines tâches ?

— J'échoue toutes mes tâches. Je ne suis bonne à rien, seule dans mon malheur...

— Arrête un peu !

En étant plus direct, je regagne l'attention du robot. Si je veux la remotiver, je dois bien choisir mes mots.

— Non, tu n'es pas bonne à rien, et non, cette fois, tu n'es pas seule. Je suis là. Et je sais qu'en temps normal c'est à toi de me rendre un service, mais maintenant, c'est à mon tour de t'aider ! En fait, là, on est dans une vraie scène de film ! C'est vrai, quand on y réfléchit : un homme qui rentre par hasard dans un endroit inconnu et qui tombe nez-à-nez avec un gentil robot qui a des problèmes, c'est un pur scénario de film ! Et comment ça se passe dans les films quand quelqu'un a un problème ?

— Ils... je... aucune idée, bégaie mon assistante virtuelle en guise de réponse.

— Une autre personne lui vient en aide jusqu'à apporter une solution à son problème. Et cette autre personne, ici, c'est moi. Je vais t'aider. On va résoudre tes problèmes. On est dans un film ? Alors on va se la jouer comme au cinéma : on va se faire une séance d'entraînement comme dans les films d'actions !

— Je vois l'idée... mais je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée...

— Comment tu peux savoir si c'est une bonne idée alors que tu n'as jamais essayé ? Tout ce que tu as besoin, c'est de t'entraîner, d'échouer, et d'apprendre de tes échecs. Tu n'as pas eu le temps de t'exercer ? Alors on va s'exercer ! On va refaire toutes les tâches que tu dois maîtriser dans cette chambre, et on va les refaire jusqu'à ce que tu les maîtrises complètement. Et à la fin, tu contrôleras la chambre si facilement que tu auras l'impression de jamais avoir eu de problèmes avec elle ! Tu y arriveras, fais-moi confiance !

Après une courte hésitation, mon assistante virtuelle remontre des signes d'espoir et de motivation.

— Un entraînement... maintenant ?

— Maintenant ! Prête ?

Elle me regarde. Elle reprend déjà confiance en elle.

— Prête.

— Parfait ! Tu peux nous jouer une musique bien dynamique comme il faut, comme dans une bonne scène d'entraînement ?

— Aucun problème !

Et l'entraînement peut commencer. Une playlist de musiques motivantes de films sportifs des années 80 se lance pour nous aider à atteindre notre but. Tu te demandes sûrement à quoi ressemble l'entraînement d'un robot : tu vois les passages de films où un personnage en difficulté donne toute son énergie dans une séquence sportive intensive pour devenir plus fort, avec en fond une musique très énergique ? C'est exactement ce que nous faisons. Juste, dans notre cas, ce n'est pas un humain qui s'entraîne pour une compétition sportive professionnelle, c'est un robot qui doit être capable d'interagir avec toutes les fonctionnalités d'une chambre d'hôtel, mais le principe reste le même. Je lui donne des ordres, des éléments à activer, et elle tente de les exécuter. Si elle échoue, elle recommence l'action jusqu'à ce qu'elle réussisse parfaitement. Si elle perd confiance en elle, je fais tout pour qu'elle la retrouve. Elle s'entraîne sur les volets, la cuisine, la partie salle de bain, les arrivées d'eau, sur tous les services qu'elle doit être en mesure de proposer dans sa chambre. Voilà à quoi ressemble notre entraînement.

Je ne peux pas te dire combien de temps j'ai passé enfermé avec cette intelligence artificielle, à l'aider à avancer. C'était un long entraînement. Mais un entraînement nécessaire. Et c'est une réussite : à force d'enchaîner les tests, elle finit par maîtriser un à un les différents services qu'elle peut proposer à ses clients. Notre entraînement se termine sur cet accomplissement. Sur la fin, j'avoue être un peu épuisé.

— Ok... je crois qu'on a fait le tour, on peut arrêter là... (je reprends mon souffle) Et tu peux aussi arrêter la musique, on n'en a plus besoin.

Mon assistante virtuelle arrête la playlist kitch mais motivante qu'elle diffusait.

— Ok ! Ok ! C'est fou ! C'est incroyable ! J'ai la main sur toute la chambre, s'exclame l'IA avec une voix un peu fatiguée, mais surtout très enjouée et plus sûre d'elle que jamais. Je peux tout contrôler ! C'est... c'est fantastique ! Je ne peux plus échouer ! Oh... je ne sais pas comment te remercier ! Je suis si contente que je pourrais te chanter... un opéra en allemand !

Un opéra en allemand commence à résonner dans la pièce.

— Et hop, je l'arrête !

La musique s'arrête. Mon assistante virtuelle tourne sur elle-même, de joie. Pourquoi ? Parce qu'elle peut le faire.

— T'as vu ? Je fais tout, y a plus d'accident, tout fonctionne ! C'est trop, trop bien !

Pour un robot fatigué, il lui reste encore beaucoup d'énergie. Moi aussi, je suis satisfait par ce que je vois.

— Bravo, franchement. Tu le mérites. Tu t'es donnée comme jamais !

— Ouais, mais c'est grâce à toi ! me dit-elle. Maintenant je peux rendre cette chambre accessible à... enfin rendre service à... à... oui, à...

Elle change de ton. Son enthousiasme avait l'air d'être revenu pour de bon, mais le voilà qui s'envole encore.

—...à personne vu que tu vas sûrement partir... mais ce n'est pas grave, hein. C'est normal, tu as d'autres choses à faire. Et puis attend, y aura d'autres personnes... hein. Bientôt je pourrais m'occuper de... de ceux qui viendront... peut-être... un jour... si quelqu'un d'autre décide d'entrer dans cette chambre. En attendant, je vais rester ici... seule... car ça, ça ne va pas changer toute suite...

Je pensais l'avoir totalement guéri, mais non. La voici de nouveau anéantie, sans raison. Sa joie a quitté son corps de métal.

— Mais merci, hein... c'est... c'était cool...

Qu'est-ce je peux répondre à ça ? Evidemment que je ne peux pas rester éternellement avec elle. Mais après toute l'énergie qu'elle a mise dans son entraînement, elle ne peut pas rester triste comme ça. Comment trouver les bons mots face à un robot qui voit toujours le verre à moitié vide et le mauvais côté des choses ? »

C'est à vous de choisir la réponse du héros à son assistante virtuelle.

Vous pouvez tenter de la rassurer, lui dire que vous reviendrez peut-être, en lui assurant qu'il y aura des clients dans sa chambre (chap. 085, p. 173).

Autre choix possible : vous lui suggérez l'idée de se créer un compagnon virtuel pour l'accompagner. Vu qu'elle peut tout contrôler ici, c'est quelque chose qu'elle peut créer (chap. 086, p. 174).

Un dernier choix est disponible si et seulement si vous avez débloqué précédemment l'option P. Si c'est le cas, vous pouvez prendre des photos avec elle, et lui en laisser une comme souvenir (chap. 087, p. 176).

Voici les choix que vous avez face à vous. Dirigez-vous vers la page qui correspond au votre.

Vous tentez de rassurer l'intelligence artificielle comme vous le pouvez.

« Maintenant, tout ce que je peux faire pour elle, c'est à nouveau tenter de la rassurer.

— Essaye de voir le bon côté des choses : tu maîtrises cette chambre à la perfection ! Avoir quelqu'un comme toi dans une chambre d'hôtel, c'est extraordinaire ! Ta chambre est unique ! Evidemment que des clients vont venir ici. Il faut juste que tu patientes encore un peu, mais tu auras de nouveaux clients face à toi très bientôt, c'est évident !

Je fais tout ce que je peux pour qu'elle retrouve son optimisme, mais les maux de l'intelligence artificielle ne partent pas facilement. Elle est consciente du chemin qu'elle a parcouru, mais elle reste triste. Malheureusement, je ne vois pas ce que je peux faire de plus pour l'aider.

— Et toi ? me demande-t-elle avec une voix calme, presque meurtrie. Tu vas partir, c'est ça ?

Je ne peux pas rester. Et je ne peux pas lui mentir.

— Oui, je vais devoir partir.

— Je vois, murmure-t-elle comme seule réponse avant de laisser un nouveau silence que je suis obligé de combler.

— Ecoute, dès que j'ai passé mon entretien, je reviens te voir. Et d'ici là, de nouveaux clients auront réservés ta chambre, je n'ai aucun doute là-dessus !

Difficile d'aider quelqu'un à aller mieux alors que pour aller mieux il n'y a qu'elle qui peut s'aider.

— On se reverra, je te le promets.

— C'est gentil, marmonne le robot sans réussir à cacher sa tristesse. Merci. Vraiment. Ça faisait longtemps que je n'avais pas eu de client. Et tu m'auras aidé comme personne ne m'avait aidé jusqu'ici ! Tu m'as rendu un grand service... même si c'est à moi de rendre les services normalement. Alors, encore merci. Et à bientôt... j'espère.

J'ai tout fait pour l'aider. Mais au final, je n'ai pas d'autre choix que de la laisser malheureuse. Je ne sais pas comment partir dignement. Alors je ne dis rien de plus. Et je quitte sa chambre en silence.

En sortant, je revois la planche en bois mal accrochée à sa porte où il est écrit "CHAMBRE CONDAMNÉE – MATÉRIEL DÉFECTUEUX". J'arrache le panneau de la porte, et je le jette dans la première poubelle que je trouve. Puis je reprends ma route. »

Le héros s'arrête de raconter son histoire. Il regarde l'autre gars : dans son œil, il remarque un peu d'étonnement, et beaucoup de déception.

— Oui, je sais, dit le héros avant que son voisin ne prenne la parole. Ce n'est pas la fin que tu attendais. Mais des fois, on doit accepter la vérité et se rendre à l'évidence : ce jour-là, je ne pouvais rien faire de plus pour aider ce robot. Mais je n'ai pas oublié ma promesse et...

— Et ? Tu l'as revu ?

— Je... je t'en parlerais plus tard. Une histoire à la fois. Là, je suis toujours au deuxième étage, et je dois oublier le nouvel événement étrange que je viens de vivre, et me reconcentrer une nouvelle fois dans cette histoire de rendez-vous. Où trouver quelqu'un qui peut m'aider ?

Vous devez choisir la prochaine destination du héros.

Si vous n'y êtes pas encore allés, vous pouvez vous diriger vers la chambre où il est indiqué "DEFENSE D'ENTRER – ÉVÉNEMENT IMPORTANT" (chap. 065, p. 127). Si vous y êtes déjà allés, n'y retournez pas.

Sinon, vous pouvez vous diriger vers l'autre bout du couloir, voir s'il y a quelqu'un qui peut vous donner les renseignements que vous cherchez (chap. 088, p. 178).

Vous proposez à l'intelligence artificielle qu'elle se crée un compagnon virtuel.

« Je vois bien que, malgré l'entraînement, malgré tout ce que nous avons accompli et amélioré chez elle, mon assistante virtuelle ne va pas bien. Même avec ses nouvelles capacités, la solitude continuera de la ronger, et je ne peux plus faire grand-chose pour l'aider... ou peut-être que si ! Je tente une nouvelle idée pour la sortir de son mal être.

— Attends un peu : on est d'accord que, désormais, tu peux tout créer ici ?

— Créer ? me demande-t-elle, curieuse de connaître mon plan. C'est-à-dire ?

— Dans cette chambre, tu contrôles les enceintes et les écrans. Tu peux afficher ce que tu veux et faire entendre tout ce que tu souhaites, je ne me trompe pas ?

— Euh... maintenant, oui, je peux afficher ce que je veux mais...

— Alors pourquoi ne pas te créer... quelqu'un ?

Sa tristesse laisse place à de l'étonnement. C'est déjà ça. Je lui détaille mon idée.

— Te créer un nouvel ami, un compagnon virtuel. Il ne sera pas présent physiquement, mais il sera là, à tes côtés, sur les écrans, sur les enceintes. Il n'y a rien de mal à ça. Au moins, en attendant les prochains clients, tu auras quelqu'un avec toi.

Aider ce robot que je ne connaissais pas avant d'entrer ici me tient à cœur, en témoigne ce plan... étonnant que je lui propose. Ma proposition la fait réfléchir.

— Un compagnon... virtuel... toujours à mes côtés ?

— C'est ça.

— Eh bien... ça peut être... génial, en vrai !

Et voilà comment recharger les batteries d'un robot en plein doute ! Elle se met tout de suite en œuvre : l'œil affiché sur son écran laisse place à un sablier pendant quelques secondes, puis elle revient à elle. L'écran de télévision de la pièce principale s'allume : une sorte de petit robot carré, qui flotte sur un fond blanc, s'affiche dessus. L'œil de mon assistante virtuelle scintille de bonheur : elle vient de créer une autre intelligence artificielle.

— Bonjour, en quoi puis-je vous aider ?

C'est le robot dans l'écran qui a prononcé ses premiers mots, avec sa voix masculine synthétique.

— Oh, c'est parfait ! s'exclame mon assistante virtuelle.

— Plait-il ? demande le virtuellement nouveau-né sur son écran.

— Attends, petit, je reviens à toi dans quelques secondes, je t'explique tout. Surtout, ne bouge pas.

— Bien. Je vous attends.

Le robot virtuel ne bouge pas. Mon assistante bien réelle revient vers moi. Je lance une première phrase avant elle.

— Je crois que vous allez bien vous entendre.

Elle est heureuse. Vraiment. Comme si elle avait laissé toute sa tristesse de côté... au moins pour les prochaines heures, voir pour les prochains jours à venir.

— Oh oui ! Je pense aussi, s'exclame-t-elle. C'est formidable, vraiment. J'ai dû mal à croire que tout est réel, que je ne suis pas dans un rêve, tu vois l'idée ? C'est... incroyable ! Merci !

Si elle avait des lèvres, je pourrais voir son sourire. Mais elle n'a pas besoin de ça pour transmettre son bonheur. J'ai fait tout mon possible pour l'aider et je pense que j'ai, d'une certaine manière, réussi à changer sa vie alors que rien ne me l'obligeait. Donc, moi aussi, à cet instant, je suis heureux.

Maintenant, il est temps pour moi de partir. On s'échange encore quelques mots et on se dit au revoir. Je lui dis que j'essayerais de repasser la voir dès que je peux, puis je la laisse

avec son nouveau compagnon virtuel, dans sa chambre qu'elle peut désormais piloter avec la plus grande des facilités. Elle est en bonne compagnie, je peux partir l'esprit tranquille.

En sortant de son logement, je revois la planche en bois mal accrochée à sa porte où il est écrit "CHAMBRE CONDAMNÉE – MATÉRIEL DÉFECTUEUX". J'arrache le panneau de la porte, et je le jette dans la première poubelle que je trouve. Puis je reprends ma route. »

Le héros s'arrête de raconter son histoire. Il regarde l'autre gars : dans son œil, il remarque un peu d'étonnement, et beaucoup de déception.

— Oui, je sais, dit le héros avant que son voisin ne prenne la parole. Ce n'est pas la fin que tu attendais. Mais des fois, on doit accepter la vérité et se rendre à l'évidence : ce jour-là, je ne pouvais rien faire de plus pour aider ce robot. Mais je n'ai pas oublié ma promesse et...

— Et ? Tu l'as revu ?

— Et... oh, je t'en parlerais plus tard. Une histoire à la fois. Là, je suis toujours au deuxième étage, et je dois oublier le nouvel événement étrange que je viens de vivre, et me reconcentrer une nouvelle fois dans cette histoire de rendez-vous. Où trouver quelqu'un capable de m'aider ?

Vous devez choisir la prochaine destination du héros.

Si vous n'y êtes pas encore allés, vous pouvez vous diriger vers la chambre où il est indiqué "DÉFENSE D'ENTRER – ÉVÉNEMENT IMPORTANT" (chap. 065, p. 127). Si vous y êtes déjà allés, n'y retournez pas.

Sinon, vous pouvez vous diriger vers l'autre bout du couloir, voir s'il y a quelqu'un qui peut vous donner les renseignements que vous cherchez (chap. 088, p. 178).

Vous décidez de prendre des photos avec l'intelligence artificielle.

« Je vois bien que, malgré l'entraînement, malgré tout ce que nous avons accompli et amélioré chez elle, mon assistante virtuelle ne va pas bien. Même avec ses nouvelles capacités, la solitude continuera ronger ce robot qui a pourtant pris le contrôle autour d'elle... et c'est à ce moment que l'évidence m'est apparue : quand le photographe m'a confié sa mission, il m'a dit qu'il voulait le portrait "d'un robot qui prend le contrôle autour de lui". Autant te dire que cette définition correspond parfaitement à ce que j'ai en face de moi. Et si je prends des photos du robot avec l'appareil du photographe, je peux en garder une pour sa collection et en offrir une au robot. Ce n'est pas grand-chose, certes, mais ça pourra lui redonner un peu petit peu le sourire.

— Est-ce que je peux te prendre en photo ? En souvenir de ce qu'on vient de vivre ?

La simple phrase que je viens de prononcer suffit à faire réagir mon assistante virtuelle. Elle relève sa petite tête métallique vers moi. Elle ne dit rien, mais je vois dans son œil que mon idée lui plaît. Alors je reste encore quelques minutes avec elle, le temps de prendre les photos. »

*Vous venez de débloquent le **Cliché #2**.*

« Comme prévu, je garde un cliché pour la mission du photographe, et je laisse les autres à mon assistante virtuelle. Elle voit que je laisse des photos à côté n''elle, elle ne dit toujours rien, mais elle a l'air touchée par mon geste. Je sais que ce n'est pas une photo qui va l'aider à s'en sortir, mais c'est tout ce que je peux faire. Difficile d'aider quelqu'un à aller mieux alors que pour aller mieux il n'y a qu'elle qui peut s'aider. Et maintenant, je dois lui expliquer que je ne peux pas rester plus longtemps avec elle.

— Ecoute, je vais devoir partir, je ne peux pas rater mon entretien. Mais dès que je l'ai passé, je reviens te voir. Et d'ici là, je suis sûr que nouveaux clients auront réservés ta chambre, c'est évident ! On se reverra, je te le promets.

Je ne sais pas si je vais pouvoir la revoir. Mais une promesse est une promesse. A moi de voir si je suis capable de la tenir ou non. Alors qu'elle était restée muette jusqu'ici, l'intelligence virtuelle finit par me dire quelques mots, en essayant de cacher sa tristesse.

—Merci, pour tout. Vraiment. Ça faisait longtemps que je n'avais pas eu de client. Et tu m'auras aidé comme personne ne m'avait aidé jusqu'ici, tu m'as rendu un grand service... même si c'est à moi de rendre les services normalement. Alors encore merci, et à bientôt... j'espère.

J'ai tout fait pour l'aider. Mais elle était encore malheureuse. Je ne savais pas comment partir dignement. Alors je n'ai rien ajouté à sa phrase. Et je suis parti.

En sortant de son logement, je revois la planche en bois mal accrochée à sa porte où il est écrit "CHAMBRE CONDAMNEE – MATERIEL DEFECTUEUX". J'arrache le panneau de la porte, et je le jette dans la première poubelle que je trouve. Puis je reprends ma route. »

Le héros s'arrête de raconter son histoire. Il regarde l'autre gars : dans son œil, il remarque un peu d'étonnement, et beaucoup de déception.

— Oui, je sais, dit le héros avant que son ami ne prenne la parole. Ce n'est pas la fin que tu attendais. Mais des fois, il faut se rendre à l'évidence : ce jour-là, je ne pouvais rien faire pour l'aider. Mais je n'ai pas oublié ma promesse et...

— Et ? Tu l'as revue ?

— Et... oh, je t'en parlerais après. Une histoire à la fois. Là, je suis toujours au deuxième étage, et je dois oublier le nouvel évènement étrange que je viens de vivre, et me reconcentrer une nouvelle fois dans cette histoire de rendez-vous. Où trouver quelqu'un qui peut m'aider ?

Vous devez choisir la prochaine destination du héros.

Si vous n'y êtes pas encore allés, vous pouvez vous diriger vers la chambre où il est indiqué "DEFENSE D'ENTRER – EVENEMENT IMPORTANT" (chap. 065, p. 127). Si vous y êtes déjà allés, n'y retournez pas.

Sinon, vous pouvez vous diriger vers l'autre bout du couloir, voir s'il y a quelqu'un qui peut vous donner les renseignements que vous cherchez (chap. 088, p. 178).

Vous vous dirigez vers l'autre extrémité du couloir du deuxième étage.

« A l'Hôtel Lugosi, les minutes se suivent et se ressemblent un peu trop à mon goût. Voilà déjà un certain temps que je cherche désespérément des informations sur un homme, alors que cet homme n'a désespérément pas l'air de passer son temps à me chercher, c'est certain. Depuis tout à l'heure, je marche, je visite, je rencontre, mais je ne suis pas plus avancé qu'au moment de rentrer dans l'hôtel. Tout ce que j'ai compris, c'est que ce lieu a pris la fâcheuse habitude de toujours vouloir me surprendre. Quand je pense savoir exactement ce qu'il va se passer, l'inverse se produit, et cet hôtel va continuer de me le prouver. A l'Hôtel Lugosi, les minutes se suivent et ne ressemblent pas tant que ça, finalement.

Je marche dans un couloir. Encore. Mais je ne suis pas le seul. Oui, tu as bien entendu : pour la première fois, si je mets de côté le monstre qui n'a fait que passer derrière mon dos à une vitesse impressionnante, je crois bien qu'il y a quelqu'un d'autre que moi dans le couloir. Des bruits de pas viennent des escaliers du premier étage et se rapprochent de moi. Je me retourne, et effectivement, je vois quelqu'un : une jeune femme, habillée d'un jean et d'un jolie chemisier jaune unis aussi lumineux que resplendissant. Elle n'est pas très grande, elle a de longs cheveux bruns, et elle porte des baskets qui devaient être blanches lorsqu'elle les a sorties de leur boîte mais qui virent d'avantage vers le blanc-grisé aujourd'hui. Je vois aussi qu'elle a de beaux yeux bleus, en dessous desquels vivent quelques cernes, dissimulées sous une discrète couche de maquillage, comme une femme qui aime prendre soin d'elle tout en restant simple. Je l'observe. Elle me remarque.

— Bonjour, me dit-elle simplement, car c'est ce que dit quelqu'un de poli qui croise une autre personne dans un lieu public.

— Euh... Bonjour.

Puis elle ne dit plus rien. En y réfléchissant, peut-être qu'elle me prend pour un fou : il faut dire que je suis si surpris d'enfin croiser quelqu'un d'autre que mon ombre dans un de ces couloirs ternes et sans vie, que je suis en train de la fixer avec un regard ahuri, comme médusé de retomber sur une vie humaine entre deux portes de chambres fermées. Dès que je m'en rends compte, j'essaye de lui expliquer ma réaction.

— Excusez-moi mais je suis un peu surpris de voir quelqu'un dans un couloir de cet hôtel.

— Ah oui ? s'étonne la jeune femme, sans aucune méchanceté dans sa douce voix. Et pourquoi ? J'ai loupé une interdiction de circuler dans les couloirs ?

— Non, pas du tout, mais, jusqu'ici, je n'avais vu personne.

— Pourtant l'hôtel est ouvert, et quand les clients veulent rentrer dans leur chambre, ils prennent les escaliers et passent par le couloir, ce qui est plutôt... normal, pas vrai ?

— Euh... oui, ouais, c'est vrai.

— J'imagine que vous êtes nouveaux ici pour penser que les habitants n'ont pas le droit de vivre comme ils veulent dans l'hôtel ?

— Mais je n'ai pas dit que...

Elle se met à rigoler, mais ce n'est pas un rire méchant. Cette jeune femme aurait pu me prendre de haut, devenir arrogante, et continuer ce qu'elle faisait en me laissant dans mes délires étranges, mais non. Notre rencontre semble plutôt l'amuser. Vu que je m'en rends compte, je souris à mon tour et je lui explique la raison de ma venue ici.

— Mais oui, je suis arrivé aujourd'hui. En fait, quelqu'un m'a donné rendez-vous dans cet hôtel pour un entretien. Et pour le moment, impossible de le trouver, ni de rencontrer quelqu'un qui peut me dire précisément où le trouver. Il s'appelle Monsieur Landau, peut-être que vous le connaissez ?

— Landau... réfléchit la jeune femme en passant sa main dans ses cheveux. Non, ça ne me dit rien. Mais si c'est un habitué de l'hôtel, peut-être qu'il est dans mon jardin. Beaucoup d'habités passent par mon jardin.

— Votre jardin ? Vous avez un jardin à l'extérieur de l'hôtel ?

— Pas à l'extérieur. C'est ma chambre.

— Vous avez un jardin dans votre chambre ?

— Non. Ma chambre est un jardin.

A l'Hôtel Lugosi, les minutes se suivent et se ressemblent un peu et en même temps pas tant que ça.

— Vous êtes déjà rentré dans au moins une des chambres de l'Hôtel Lugosi ? s'interroge la jeune femme en voyant que j'ai du mal à croire ce qu'elle me raconte.

— Oui.

— On est d'accord que, dans les chambres que vous avez visitées, vous avez vu des phénomènes ou des éléments... plutôt... inhabituels ?

— Ah ça ! J'ai vu de la magie, des montres, des...

— Et vous êtes quand même surpris quand je vous dis qu'il y a un immense jardin visité régulièrement par les différents habitants et visiteurs de l'hôtel derrière la porte de ma chambre ?

Elle marque un point. Et à nouveau, je pense qu'elle voit à ma tête que j'ai saisi son point de vue.

— Du coup, vous voulez voir si votre Monsieur Landau se cache dans mon jardin ? me demande cette inconnue qui semble prête à m'aider. »

La jeune jardinière invite le héros à rentrer chez elle. Quelle réponse allez-vous lui donner ? Vous pouvez accepter de rentrer dans son jardin (chap. 089, p. 180) ou bien vous refusez sa proposition (chap. 112, p. 219).

Vous acceptez de visiter le jardin.

« Toujours la même promesse : on m'invite dans un lieu unique en me disant qu'il cache peut-être les informations que je recherche, même si c'est finalement peu probable...

— Vous pensez vraiment que Monsieur Landau est dans votre jardin ?

— C'est possible, me répond la jardinière même si elle ne peut me donner aucune certitude. Ou peut-être que vous allez rencontrer quelqu'un qui le connaît.

Mais après tout, comment refuser de visiter un jardin qui prend vie dans un hôtel ?

— Ok, c'est d'accord, je veux bien venir voir ce jardin.

— Génial ! Suis-moi... euh... Ça ne te dérange pas si on se tutoie ?

— Non, bien sûr que non.

— Cool. Tu vas voir, ce jardin, il n'est vraiment pas comme les autres.

L'inverse m'aurait surpris dans cet hôtel... je garde cette remarque pour moi.

Et me voilà à suivre cette jeune femme alors que je viens seulement de la rencontrer au détour d'un couloir trop souvent inoccupé. On approche d'une porte de chambre qui ressemble aux dizaines et dizaines d'autres portes de chambres qu'il y a ici, mais je sais que ce qu'elle cache derrière ne ressemble à aucun autre intérieur de l'hôtel.

Je rentre avec la jardinière dans sa chambre : je suis immédiatement ébloui par la différence de lumière entre le couloir et ce nouveau lieu. Tout est si... lumineux. Et si grand ! Elle referme la porte. Pas de doute : je suis bien dans un jardin qui s'étend à perte de vue. Au-dessus de ma tête, je ne vois pas de plafond blanc, ni aucun néon pour éclairer partiellement l'endroit. Je perçois seulement ce qui ressemble à un ciel bleu, loin, bien loin, là-haut. Ce jardin est comme mystérieusement éclairé par la lumière du jour. Des filets d'airs purs viennent chatouiller ma peau. Et sous mes pieds, il n'y a ni parquet, ni carrelage, mais bien de la terre et de l'herbe verte qui n'a pas l'air synthétique. J'ai l'impression d'être dehors, dans un vrai jardin. C'est à rien n'y comprendre... mais je n'ai pas envie de comprendre comment cet endroit peut exister : je préfère profiter de son existence.

— Bienvenue dans mon jardin ! m'annonce la jeune femme qui me permet de découvrir ce paysage si rafraichissant.

La vue est magnifique ici : des fleurs de toutes les couleurs et de toutes sortes parfument les allées du jardin ; des arbres immenses, d'autres plus petits, ont poussés à côté ; des haies ont été sculptées pour prendre des formes démentielles, comme des corps, des animaux, et d'autres idées fantastiques, qui viennent magnifiquement apporter de la splendeur à cet extérieur en intérieur ; et des centaines d'habitants sont venus prendre du bon temps dans ces innombrables hectares de nature. Je ne serais pas surpris de croiser un oiseau en plein vol.

— Quand tu dis que c'est ton jardin, c'est toi qui as fait tout ça ?

— Oui, enfin pas toute seule, avec mes employés. Je suis la propriétaire et la gérante de ce lieu. Mon rôle, c'est maintenir l'équilibre ici, pour qu'il puisse être visité par tout le monde, pour apporter du bien-être aux visiteurs.

— Waouh... c'est... incroyable.

— Et tu n'as encore rien vu. Je te fais visiter ?

Je n'ai toujours pas envie de lui refuser quoi que ce soit. Alors je traverse avec elle l'immense jardin qu'elle a réussie à cacher en plein cœur d'un hôtel. Et... tout est beau ici. Tu ne peux même pas imaginer tout ce qu'il y a à voir. Elle m'a emmené dans une serre où poussent des plantes tropicales que l'on ne trouve, normalement, que dans certains pays du monde. Elle m'a montré des fleurs aux beautés insoupçonnées qui provoquent des odeurs et des paysages qu'on ne peut pas oublier facilement. Elle m'a fait passer au-dessus d'un pont qui surplombe une rivière d'eau rouge, en parfaite harmonie avec les allées qui la suivent,

aussi surprenant que saisissant. Elle m'a fait visiter la partie asiatique qu'elle a aménagée, où le dépaysement est total grâce à une mise en scène florale fantastique. Et nous avons parlé. De tout, de rien. Je n'ai pas besoin de te détailler nos conversations, je les garde pour moi. C'était un bon moment. Un agréable souvenir. Et pour conclure cette longue marche touristique, nous nous arrêtons devant une imposante cascade qui coule sur plusieurs mètres.

— Et voici notre cascade, me présente la jardinière, qui met toujours énormément de cœur dans la présentation de ses créations. J'adore cette partie du jardin ! Je finis toujours mes visites par la cascade, je trouve que ça marque bien le coup.

— C'est vrai que c'est magnifique...

— Mais même là, tu n'as pas encore tout vu. Je ne t'ai montré que les parties les plus fleuries, celles que je préfère, mais il y en a encore pleins d'espaces que tu dois voir ! Je pourrais passer des heures à marcher ici. Je me sens bien dans cette chambre...

Le bruit de la cascade nous apaise et nous ferait oublier tous nos soucis.

— Mais je t'ai promis que je t'aiderais à trouver ton Monsieur Landau, et je tiens toujours mes promesses.

Et c'est un retour à la réalité. Revenons à la quête de l'employeur disparu.

— Qu'est-ce que tu sais sur lui ? m'interroge la jardinière. Plus tu me donnes d'informations sur lui, plus je peux te dire quel lieu il a potentiellement visité dans le jardin.

— Le truc, c'est que je ne sais rien sur lui. Je sais juste que c'est un habitué de l'hôtel et que c'est sûrement quelqu'un d'important, c'est tout.

— Je vois... c'est peu d'infos, quand même.

Elle réfléchit. Elle est vraiment prête à m'aider.

— Tu peux aller voir vers l'enclos des animaux. Tout le monde aime les animaux, c'est un lieu très touristique, ce n'est pas mon préféré, mais il attire du monde... Non, attend ! Je sais où certaines personnes aiment se rendre pour se reposer : à l'autre bout du jardin, il y a un arbre ancien... Très ancien, il a des centaines d'années, et il tient encore debout. Peut-être que ton homme a l'habitude de venir passer du temps là-bas pour penser à autre chose... ou alors le golf. On a installé un terrain au fond du jardin, il n'y a jamais grand monde, mais s'il a de l'argent et que c'est son truc, il est forcément passer par ce terrain. Sinon... je ne vois pas.

Je ne sais pas comment la remercier pour tout le temps qu'elle a dépensé pour moi.

— Oh, par contre, ajoute-t-elle, je ne vais pas pouvoir t'accompagner. J'attends des livraisons de graines qui doivent bientôt arriver, et il faut aussi que je passe... enfin, peu importe. Tu vas devoir continuer la visite sans moi. Mais si je repasse près d'un de ces lieux et que je t'aperçois, je viendrais voir comment se passe la suite de ton séjour. On fait ça ?

Ensuite, elle m'explique comment me rendre dans ses différents endroits. Avant de partir, elle me met dans les meilleures conditions possibles pour la suite de mon voyage. J'ai à peine le temps de la remercier, la voilà reparti dans la gestion de son jardin. Cette jardinière, c'était une belle rencontre. Le genre de personne simple et apaisante qui repose ton esprit. C'est bien aussi de ne pas être plongé dans les doutes de certains ou fasse aux pouvoirs d'autres, de temps en temps. Enfin... peu importe. Me voilà donc avec trois endroits à visiter où je peux potentiellement trouver quelqu'un qui, croisons les doigts, a déjà entendu parler d'un certain Monsieur Landau, voir croiser Monsieur Landau lui-même. Ma visite de ce jardin aux beautés insoupçonnées ne fait que commencer... »

Où le héros va-t-il se rendre en premier ?

Vous pouvez aller vers l'enclos des animaux (chap. 090, p. 182), vers l'arbre ancien (chap. 097, p. 196), ou vers le terrain de golf (chap. 102, p. 203).

Vous allez vers l'enclos des animaux.

« L'adorable gérante de ce jardin a bien fait de me parler du mini parc animalier qu'elle a aménagé à l'intérieur. Les animaux, ils attirent les touristes, c'est bien connu. En allant vers leurs enclos, je vais forcément rencontrer quelqu'un prêt à me parler. Ma prochaine destination est donc choisie.

Sans perdre de temps, j'arrive devant cet espace réservé aux animaux et à ceux qui veulent les observer. Comme je m'y attendais, l'endroit est noir de monde. Des centaines d'habitants sont venus contempler des animaux de la ferme, des oiseaux, des écureuils, ou, encore plus surprenant, des lions et des zèbres en semi-liberté. Comment ces animaux ont atterri à l'intérieur de l'hôtel ? Ce n'est pas la première question qui me vient en tête. En voyant ce spectacle, je me demande plutôt comment je vais faire pour trouver quelqu'un qui se démarque de cet impressionnant regroupement de touristes ? A qui parler ? A force de voir de l'extraordinaire, je commence à être perturbé par l'ordinaire. Je me dis que ce n'est pas ici que je vais trouver quoi que ce soit d'intéressant.

Ce passage de mon voyage aurait pu s'arrêter là, mais je ne te le raconterais pas s'il ne s'était rien passé de remarquable : alors que je suis perdu dans la foule, que je regarde au loin en regrettant à moitié d'être venu jusqu'ici, je sens quelqu'un qui me touche le bras. Juste un visiteur qui me bouscule par mégarde ? Pas du tout. Un inconnu vient bel et bien m'attraper mon bras pour m'emmener quelque part, hors de la vue de toute cette population.

— Mais qu'est-ce que...

Je n'ai pas le temps de me débattre : en une fraction de seconde, je me retrouve dans une sorte de petite impasse, à l'abri des regards, à quelques pas des enclos, derrière une haie, un arbre et quelques cartons. Face à moi, il y a l'homme qui m'a emmené ici.

— Euh... je... peux vous aider ?

Oui, c'est ma seule réaction. Il faut dire que quand on a vu tout ce que j'ai vu en une journée, me faire emmener par un inconnu à seulement quelques mètres d'un lieu touristique n'est pas si angoissant.

— Attends, laisse-moi voir !

Et ça, c'est la première remarque de mon "kidnappeur". Un jeune homme, la trentaine, qui porte une chemise violette bien repassée et un pantalon noir qui paraît tellement neuf que je ne serais pas étonné de voir l'antivol encore accroché à sa ceinture. Ses chaussures en cuir n'ont pas la moindre trace de boue, ses cheveux bruns sont parfaitement entretenus et coiffés, et ce malgré le vent, on remarque tout de suite qu'il porte une grande attention à son apparence. Ce n'est pas quelqu'un d'inquiétant. C'est plutôt quelqu'un d'inquiet. Il regarde discrètement derrière la haie, il ne veut pas être vu, on dirait... ou peut-être qu'il cherche une personne en particulier ?

— Ok... bon, faut qu'on parle ! constate ce jeune homme après avoir arrêté de jouer au surveillant caché derrière un arbre.

— Euh... si tu veux.

Il ne me laisse pas vraiment le choix, de toute façon.

— Je ne sais pas qui tu es et je ne veux pas le savoir, précise-t-il. Mais je t'ai vu avec une fille !

— Une fille ? Tu veux parler de la jardinière ?

— Bien sûr que je veux parler d'elle ! Comment ne pas parler d'elle ?

J'espère que mon regard l'aide à comprendre mon incompréhension.

— Comment t'as fait pour réussir à lui parler ? me demande ce jeune homme.

— Eh bien... je l'ai croisé... et on a parlé... tout... tout simplement, en fait.

— Ok. Je vois... T'as bien une longueur d'avance sur moi...

J'essaye de faire comme si je n'avais pas entendu sa dernière phrase.

— C'est... c'est juste pour me poser cette question que tu m'as emmené ici ?

— Tu ne comprends pas, me répond-t-il.

— C'est... assez vrai. Je... je ne comprends pas.

Quelque chose tracasse éperdument ce jeune homme. Il va vite me confier la cause de son stress :

— Cette fille avec qui tu étais, cette jardinière, comme tu l'appelles ; sache qu'à mes yeux, elle est bien plus que cela. Je... je suis amoureux d'elle. Un amour sincère et dévorant. Nos regards se sont croisés par hasard, pendant un bel après-midi printanier, alors que je visitais ce jardin dont on m'avait dit le plus grand bien. C'est le destin qui a voulu que nos chemins se rencontrent. Sauf que ce jour-là, elle ne m'a prêté aucune attention. Elle m'a vu, mais elle n'a pas réagi, c'était comme si je n'avais rien provoqué en elle, comme si je n'existais pas. Moi, je ne peux pas faire comme si elle n'existait pas. En la voyant pour la première fois, j'ai ressenti en moi un sentiment unique, puissant, que je n'avais jamais connu auparavant. Ses cheveux, sa posture... son regard ! Rien chez elle ne me laisse indifférent. Je... je suis amoureux d'elle ! Je te le répète.

— Pourtant j'avais compris la première fois. Mais du coup je...

— Depuis ce jour, j'essaye en vain de l'approcher, continue de m'expliquer cet amoureux au grand cœur sans faire attention à la phrase que j'ai commencé. Je passe mon temps ici, au milieu de ses fleurs et de ses plantes, en espérant un jour lui parler. J'ai peur de sortir de cette chambre et de ne plus jamais ressentir ce que je ressens. Je l'ai revu par la suite... je l'ai revu au loin. Un mélange d'émotions m'empêche de l'approcher et de lui adresser la parole. Un mélange d'amour, et de peur. La peur de rater ma chance, de passer pour un moins que rien devant sa beauté sans pareil. Alors je reste là, dans son jardin, gardant mes sentiments pour moi, en espérant, un jour, trouver la force pour l'approcher. J'aimerais lui parler, pour lui avouer qu'elle m'a appris à aimer, et pour qu'elle apprenne à m'aimer à son tour... Mais le temps passe et les situations évoluent... c'est ainsi. Aujourd'hui, tu... tu es arrivé dans sa vie, je l'ai vu. Vous avez parcouru un long chemin ensemble, pas vrai ? Qu'est-ce que je peux faire face à toi ? Cela fait maintenant des jours et des nuits que son image envahit mon esprit, mais je n'ai jamais osé lui adresser le moindre bonjour ; et toi, tu arrives sans effort à marcher à ses côtés alors que, ce matin encore, tu ignorais son existence. Tu as gagné. Je m'avoue vaincu.

Le beau discours théâtral de ce jeune homme s'arrête ainsi. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il tient bien son personnage d'amoureux brisé au regard triste et abattu. Je commence à comprendre ce qu'il s'imagine, mais il est très loin de la vérité.

— Ah mais non, ce n'est pas du tout ce que tu crois. On a juste parlé, tu comprends ?

— C'est comme ça que toutes les belles histoires commencent...

— Oui, peut-être, mais là, non. Je ne l'ai pas suivi ici pour la draguer. Je recherche un homme, et cette jardinière a voulu m'aider à le trouver. Elle m'a fait visiter son jardin, on a parlé, et elle m'a donné des pistes pour que je trouve celui que je recherche. Il n'y a rien de plus entre nous, je te le promets.

— Un homme ? me demande-t-il avec une lueur d'espoir qui ressort de ses yeux. Cela veut donc dire...

— Ouais, non, un homme pour le travail, pas... enfin, peu importe. Juste : on n'est pas amoureux. On s'est simplement bien entendu pendant cette balade et, si ça peut te rassurer, je ne compte pas aller plus loin.

L'amoureux aux paroles dramatiques reprend vie.

— Donc j'ai encore toutes mes chances avec elle !

— Ouais, si tu veux.

— Alors il faut que tu m'aides !

Il me tient par les épaules, prêt à repartir dans un monologue grandiloquent.

— Je ne compte plus les jours où j'essaye de l'approcher, sans succès, me confit-il. Toi, en quelques secondes, tu lui parles, et tu passes du temps avec elle. Si tu affirmes ne pas l'aimer, alors tu dois me venir en aide. La peur, mes émotions et la panique sont toutes des excuses qui m'empêchent de passer le pas. Toi, tu n'as pas eu ces barrières. Comment as-tu fait ? Il faut que tu me conseilles ! Je ferais tout ce qui est possible et imaginable pour me retrouver face aux pupilles des beaux yeux de cette femme unique. Moi, je serais capable de lui offrir des perles de pluie venues de pays où il ne pleut pas, de faire un domaine où l'amour sera... enfin tu connais la chanson. Mais pour une femme comme elle, ça ne suffit pas. Toi, tu sais forcément comment un homme doit s'y prendre pour parler à une créature aussi belle et insaisissable que cette femme unique. Sans toi, je ne peux pas y arriver. Et sans elle, je suis perdu. Donc je te le répète une dernière fois : aide-moi !

Il arrête son monologue et me lâche. Il est prêt à craquer, à éclater en sanglots. Je peux tenter de lui donner un coup de main, mais je ne suis pas sûr qu'il s'adresse à la meilleure personne pour ça.

— Ok... déjà, calme-toi, on va commencer par ça.

L'amoureux se met à respirer fort pour se calmer.

— Et ensuite, je ne sais pas trop quoi te dire. Je pense que tu te mets beaucoup trop de pressions. Il faudrait simplement que tu ailles la voir et que tu commences à lui parler, tout bêtement, pas besoin de pluies, de domaines, ou...

— Mais je suis bien trop timide pour aller vers elle, me coupe le jeune homme dans un nouvel excès de panique à la mise en scène exagérée. Et même si j'y arrive, qu'est-ce que je lui dirais ? De quoi pouvons-nous bien parler ? Je ne sais rien sur elle ! Je ne sais pas ce qu'elle aime, ce qu'elle veut dans la vie, je ne sais pas ce que nous avons en commun... peut-être que nous n'avons rien en commun. Mets-toi à ma place : que dire à une femme que tu ne connais pas mais dont tu es sincèrement amoureux ?

L'amour fait perdre la raison à cet homme... bon, je pense que l'amour fait perdre la raison à beaucoup d'hommes et de femmes. Mais lui, pour le coup, il est vraiment fou amoureux de cette jardinière. Et vraiment perdu. Maintenant que je suis là, avec lui, dans ce coin reculé, et qu'il est prêt à pleurer dans mes bras pour me supplier de l'aider, ce qui ne changerait pourtant rien, il faut croire que je n'ai pas d'autres choix que de lui donner un conseil si je veux qu'il me laisse tranquille.

— Bon, ok : écoutes bien ce que je vais te dire. »

Quel est le conseil que le héros va donner à l'amoureux ?

Vous lui conseillez de faire des blagues à la jardinière le jour où il ira lui parler (chap. 091, p. 185) ;

Vous lui conseillez de lui parler de son jardin (chap. 092, p. 187) ;

Vous lui dites qu'il doit avouer directement tous les sentiments qu'il a pour elle (chap. 093, p. 189)

Ou bien vous pouvez lui conseiller de mentir et d'inventer une excuse pour passer du temps avec elle (chap. 094, p. 191).

Faites l'un de ces quatre choix et dirigez-vous vers le chapitre qui correspond.

Vous conseillez à l'amoureux de faire des blagues.

« Ce jeune amoureux est prêt à m'écouter. Il m'a demandé un conseil, je lui donne.

— Quand on veut se mettre en avant, attirer l'attention de quelqu'un, il y a une astuce qui marche presque à tous les coups.

— Dépenser beaucoup d'argent pour impressionner l'autre ? pense le jeune homme.

Aussi.

— Non, enfin ce n'est pas ça mon conseil. Utilise l'humour. Fais des blagues. Détendre l'atmosphère, ne pas se prendre au sérieux, amuser les autres, c'est super important quand on veut faire bonne impression. Aller chercher un sourire chez l'autre est déjà une grande victoire. Tu connais bien deux trois blagues ?

— Ouais, j'en connais, me répond l'amoureux sans se montrer confiant. Une de mes préférées c'est celles avec la famille tomate. Enfin, je m'en souviens plus trop, mais à un moment, l'enfant tomate casse un truc, je crois, et son papa tomate lui met une gifle. Et la blague, c'est qu'à la fin, il lui demande pourquoi il est tout rouge. Alors que c'est une tomate. C'est marrant. J'ai vu ça dans un film, je crois.

En l'écoutant, je me rends compte que son humour ne va pas forcément l'aider...

— Ok, alors, quand tu veux plaire à quelqu'un, tu n'es pas forcément obligé d'aller dans ce genre d'humour. Fais plutôt des petites phrases amusantes, tu vois l'idée ?

— Oui... non. Ce n'est pas dans mes habitudes, les blagues, les mots d'esprits, toutes ces choses-là. A l'école, je n'ai jamais été l'humoriste de la classe. Je suis plutôt timide, donc je ne sais pas m'introduire comme ça dans des discussions. Je ne suis pas sûr d'y arriver, tu comprends ? Imagine si là elle arrive vers moi et que je dois...

Il s'arrête. Il a vu quelque chose. Ou quelqu'un.

— Elle arrive vers moi.

Je me retourne : effectivement, la jardinière s'approche de nous. Elle m'a vu au loin. Même caché derrière un arbre et un tas de carton, elle m'a reconnu. Elle me fait signe. Je lui fais signe. L'amoureux ne fait plus aucun signe. Il est tétanisé. J'essaye de le calmer.

— Ok, ne panique pas. Il faut que tu profites du moment. Laisse-moi commencer la discussion, pense à ce que je t'ai dit, et... Hé ! Comment ça va depuis tout à l'heure ?

Là, je m'adresse à la jardinière qui est arrivée à notre hauteur. Pour te resituer la scène, il y a l'endroit où vivent les animaux, avec des dizaines et des dizaines de touristes qui viennent les observer. Moi, je suis un peu à l'écart de la foule, avec l'amoureux, dans le petit coin isolé où il m'a emmené, et la jeune femme arrive devant ce coin perdu pour me parler.

— Ça va, merci, me répond la jardinière, un peu étonnée de me voir ici, ce que je peux comprendre. Je passais près des animaux alors je voulais voir si tu étais dans le coin, mais je ne pensais pas te trouver... là.

— Euh... oui, on s'est permis de se mettre ici pour être à l'écart. S'éloigner du bruit, s'entendre un peu, tu comprends ?

La jeune femme essaye de voir derrière moi qui complète le "on" de ma phrase.

— Je vois. Et, du coup, tu as trouvé ton Monsieur Landau ? me demande-t-elle en voyant l'amoureux, qui se rend compte que la jardinière le regarde, ce qui ne le met pas dans les meilleures conditions pour la suite de cette discussion qui le panique énormément.

— Non, pas du tout. En fait, lui, c'est... un ami. On s'est retrouvé par hasard, là, dans ton jardin. Ça faisait un bail qu'on ne s'était pas vu, et voilà qu'on se croise ici. C'est fou, non ? Le monde est petit des fois, hein ? Oh, et tu sais qu'il vient souvent dans ton jardin ?

Je viens d'enchaîner les mensonges pour aider un inconnu à parler à une fille que je ne connais que d'aujourd'hui parce qu'il est un timide fou amoureux d'elle. Sacrée vie.

— Ah oui ? Mais... on s'est peut-être déjà croisé, ton visage me dit quelque chose, remarque la jardinière en s'adressant à l'homme qui se cache derrière moi. Et qu'est-ce qui te fais venir si souvent ici ?

Le voilà, le moment qu'attendait l'amoureux comme un enfant attend le prochain Noël dès le vingt-six décembre. Je l'observe : si on met de côté la sueur qui parsème son front, il me semble prêt à enfin adresser la parole à la femme qu'il aime. Après de courtes secondes de blancs à la limite de la gêne, il finit par répondre à la jardinière.

— Parce que... j'adore observer les belles plantes. Et pas que dans les jardins, d'ailleurs.

Il me donne un coup de coude pour souligner qu'il vient de tenter une blague. Ce n'est définitivement pas à ce genre d'humour que je pensais quand je lui ai donné mon conseil. Il rigole tout seul. J'essaie de l'aider comme je peux avec un sourire forcé. La jardinière continue de le regarder, pas convaincu par son non talent d'humoriste.

— Ok. Oui, je vois le genre.

Elle arrête de le regarder et elle l'ignore, avant de se remettre à me parler.

— Et tu as pu trouver du nouveau sur ton rendez-vous ?

— Pas vraiment, rien de concret en tout cas. Mais je vais continuer de me balader un peu, je verrais si je ne peux pas trouver quelque chose dans un autre coin.

— D'accord, j'espère que tu trouveras ce qu'il te faut.

— Moi aussi.

— Eh bien, je ne vais pas vous déranger plus longtemps, il faut que j'y retourne. Dans tous les cas, profite bien du jardin. Et peut-être à bientôt.

— Merci, encore, pour tout. Et bon courage.

— Oh, ça va, aujourd'hui, c'est une petite journée. Bon allez, à plus tard.

Et elle s'en va, retournant à ses activités.

Une fois qu'elle est partie suffisamment loin, je me retourne vers l'amoureux. Il la regarde encore, comme paralysé après ce qu'il vient de vivre. Il faut qu'on débrieife l'instant.

— Ok, explique-moi ce que t'as voulu tenter ?

Il arrête de la fixer pour se mettre en colère contre moi.

— Mais c'est toi et tes conseils, aussi ! T'as voulu que je sois marrant, tu as vu ce que ça a donné ?

— Oui, j'ai voulu que tu sois marrant, pas que tu sortes un jeu de mot pourris dès ta première phrase !

Il s'assoit, sans me répondre tout de suite. Il prend sa tête dans ses mains, comme s'il commençait à réaliser ce qu'il vient de faire.

— Elle était là... devant moi. Ça faisait des jours et des jours que j'attendais ce moment. Je me le suis imaginé des centaines de fois, j'en ai rêvé des nuits entières. Et là, quand cet instant se produit enfin, j'échoue. J'ai dit n'importe quoi et... elle m'a ignoré. Jamais, jamais je ne pourrais plus l'approcher. C'est fini maintenant. Pour de bon...

Ce jeune homme est dévasté à cause de ce qu'il vient de vivre. Et un peu à cause de moi, aussi. Là, je ne me vois pas partir, en le laissant seul et triste, assis dans l'herbe, derrière cet arbre, comme si je ne lui avais jamais adressé la parole. Il faut bien que je lui dise quelque chose. »

Qu'est-ce que le héros va dire à l'amoureux après ce qu'il vient de se passer ?

Est-ce que vous voulez le remotiver et l'inviter à retenter sa chance avec la jardinière (chap. 095, p. 193) ou est-ce que vous préférez simplement vous excuser et lui dire que vous n'êtes pas la bonne personne pour l'aider dans ses problèmes de cœur (chap. 096, p. 195) ?

Vous conseillez à l'amoureux d'aller vers la jardinière et de lui parler de son jardin.

« Ce jeune amoureux est prêt à m'écouter. Il m'a demandé un conseil, je lui donne.

— Je pense que tu te trompes. Quand tu dis que tu ne sais rien sur elle, sur ce qu'elle aime. Il y a bien une chose que vous avez en commun.

— Laquelle ? me demande-t-il, impatient d'entendre la révélation que je lui réserve.

— Le jardin. Ce lieu. Son lieu. C'est toute sa vie. Et toi, tu y a passé beaucoup de temps, tu as visité tous les coins qu'il propose, tu le connais surement par cœur. D'accord, à la base, t'es venu ici pour la voir elle, pas pour regarder des plantes, mais il n'empêche qu'aujourd'hui, t'es peut-être la personne la plus à même de parler jardin avec elle. Et cette fille que tu aimes tant, elle appréciera forcément que tu lui parle de son travail, de son œuvre. Elle aime tellement s'occuper de cet endroit, que rencontrer quelqu'un qui l'apprécie autant qu'elle ne peut que l'intéresser.

Je tente vraiment d'aider cet inconnu comme je peux, avec mes mots à moi, même si je maintiens ne pas être la meilleure personne pour donner des conseils en amour. Au moins, de ce que je vois, mes mots ont l'air de le faire réfléchir, de lui montrer une autre vision des choses. C'est déjà ça.

— C'est peut-être une bonne idée, se rend compte l'amoureux. Après, encore faut-il que je trouve par où commencer. Il y a tellement de choses à voir et à dire sur ce jardin. De quoi aimerait-elle m'entendre parler ? Imagine si, là, elle arrive vers moi et que je dois...

Il s'arrête. Il a vu quelque chose. Ou quelqu'un.

— Elle arrive vers moi.

Je me retourne : effectivement, la jardinière s'approche de nous. Elle m'a vu au loin. Même caché derrière un arbre et un tas de carton, elle m'a reconnu. Elle me fait signe. Je lui fais signe. L'amoureux ne fait plus aucun signe. Il est tétanisé. J'essaye de le calmer.

— Ok, ne panique pas. Il faut que tu profites du moment. Laisse-moi commencer la discussion, pense à ce que je t'ai dit, et... Hé ! Comment ça va depuis tout à l'heure ?

Là, je m'adresse à la jardinière qui est arrivée à notre hauteur. Pour te resituer la scène, il y a l'endroit où vivent les animaux, avec des dizaines et des dizaines de touristes qui viennent les observer. Moi, je suis un peu à l'écart de la foule, avec l'amoureux, dans le petit coin isolé où il m'a emmené, et la jeune femme arrive devant ce coin perdu pour me parler.

— Ça va, merci, me répond la jardinière, un peu étonnée de me voir ici, ce que je peux comprendre. Je passais près des animaux alors je voulais voir si tu étais dans le coin, mais je ne pensais pas te trouver... là.

— Euh... oui, on s'est permis de se mettre ici pour être à l'écart. S'éloigner du bruit, s'entendre un peu, tu comprends ?

La jeune femme essaye de voir derrière moi qui complète le "on" de ma phrase.

— Je vois. Et, du coup, tu as trouvé ton Monsieur Landau ? me demande-t-elle en voyant l'amoureux, qui se rend compte que la jardinière le regarde, ce qui ne le met pas dans les meilleures conditions pour la suite de cette discussion qui le panique énormément.

— Non, pas du tout. En fait, lui, c'est... un ami. On s'est retrouvé par hasard, là, dans ton jardin. Ça faisait un bail qu'on ne s'était pas vu, et voilà qu'on se croise ici. C'est fou, non ? Le monde est petit des fois, hein ? Oh, et tu sais qu'il vient souvent dans ton jardin ?

Je viens d'enchaîner les mensonges pour aider un inconnu à parler à une fille que je ne connais que d'aujourd'hui parce qu'il est un timide fou amoureux d'elle. Sacrée vie.

— Ah oui ? Mais... on s'est peut-être déjà croisé, ton visage me dit quelque chose, remarque la jardinière en s'adressant à l'homme qui se cache derrière moi. Et qu'est-ce qui te fais venir si souvent ici ?

Le voilà, le moment qu'attendait l'amoureux comme un enfant attend le prochain Noël dès le vingt-six décembre. Je l'observe : si on met de côté la sueur qui parsème son front, il semble prêt à enfin lui adresser la parole. Après de courtes secondes de blancs à la limite de la gêne, il finit par lui bégayer quelques mots.

— Je ne sais pas trop. J'aime bien... l'atmosphère... l'ambiance générale... tout ce que vous avez apporté à ce lieu... comme une terrible beauté... et je me sens bien ici.

— Ah tiens, réagit la jardinière, comme à la fois un peu étonnée et intéressée par ce que vient de lui avouer ce jeune inconnu.

Je décide de lui donner un nouveau coup de pouce en m'adressant à la jardinière.

— Mais je suis sûr qu'il n'a pas tout vu. Tu sais, tous les paysages que tu m'as montrés, les allées un peu cachées, tout ça...

— Oui, bien sûr, c'est impossible de tout voir quand on n'a pas la bonne guide avec soi. Tu veux que je te fasse une visite, j'ai un peu de temps devant moi ?

C'est bien à l'amoureux qu'elle a posé sa question. Il n'en revient pas.

— Euh... je...

Il me regarde, paniqué. Je lui fais un signe de tête discret... enfin pas si discret que ça, pour le pousser à y aller. Je pense que la jardinière a bien compris ce que j'essayais de faire, mais ça à l'air de l'amuser.

— Oui, avec plaisir, arrive-t-il enfin à lui dire.

La jardinière lui fait signe de venir, l'amoureux la rejoint, et les voilà tous les deux, qui finissent par me tourner le dos, partis pour faire connaissance. La jardinière se retourne vers-moi avant de trop s'éloigner.

— A tout à l'heure si on se recroise, me dit-elle.

Puis l'amoureux se retourne plus discrètement et me fait un signe de remerciement, excité par ce qui est en train de se produire dans sa vie. Et moi, je les regarde partir, satisfait de la réussite de cette mission improvisée. »

*Vous avez débloqué le **chemin L**. Quand on vous le demandera, dans la suite de l'histoire, vous devrez l'emprunter.*

— Et voilà comment je me suis transformé en apprenti cupidon le temps d'un après-midi, précise le héros à l'autre gars, toujours attentif au récit qu'il entend. Enfin, disons que j'ai fait ce qu'il fallait pour l'aider. J'aime bien cette histoire, elle m'amuse toujours autant avec le temps. Mais le problème c'est que...

— C'est que, comme d'habitude, tu n'étais pas plus avancé sur ton rendez-vous, le coupe l'autre gars, qui voit bien où il veut en venir.

— Exactement. Me voilà seul, dans un coin perdu d'un immense jardin dans un immense hôtel dans un coin de perdu, seul. Autant te dire que je ne suis pas resté ici beaucoup plus longtemps. »

Quelle est la prochaine destination du héros ?

Vous pouvez vous diriger vers l'arbre ancien (chap. 097, p. 196) ou vers le terrain de golf (chap. 102, p. 203). Attention : si vous avez déjà visité ces lieux, n'y retournez pas.

Vous pouvez également sortir du jardin (chap. 111, p. 278).

Vous conseillez à l'amoureux d'avouer tous ses sentiments à la jardinière.

« Ce jeune amoureux est prêt à m'écouter. Il m'a demandé un conseil, je lui donne.

— Il faut que tu arrives à rester toi-même, c'est le plus important. Pourquoi tu paniques comme ça ? Elle ne va pas te manger... de ce que je sais ! Désstresse un peu, et avoue-lui la vérité. Tu lui dis que tu aimerais parler avec elle, la connaître un peu plus, passer du temps avec, tout ça. Il va bien falloir que tu lui avoue tes sentiments un jour !

— Bah tiens, me répond l'amoureux, pas forcément convaincu par mes compétences en tant que coach de drague. C'est vrai que c'est facile, dis comme ça ! Mais comment veux-tu que je réussisse à lui livrer ce que je pense si librement alors que j'ai vécu des jours et des jours sans arriver à m'approcher à moins de cinquante mètres d'elle ! Je suis terrorisé, et je n'y peux rien, tu comprends ?

— Mais si, tu y peux quelque chose. Ressaisis-toi, met tes angoisses de côté, et tout va bien se passer.

— Tu dis ça parce que toi tu as réussi à lui parler tout de suite. Mais ça n'a rien à voir. Moi, je ne peux pas. Imagine si là elle arrive vers moi et que je dois...

Il s'arrête. Il a vu quelque chose. Ou quelqu'un.

— Elle arrive vers moi.

Je me retourne : effectivement, la jardinière s'approche de nous. Elle m'a vu au loin. Même caché derrière un arbre et un tas de carton, elle m'a reconnu. Elle me fait signe. Je lui fais signe. L'amoureux ne fait plus aucun signe. Il est tétanisé. J'essaye de le calmer.

— Ok, ne panique pas. Il faut que tu profites du moment. Laisse-moi commencer la discussion, pense à ce que je t'ai dit, et... Hé ! Comment ça va depuis tout à l'heure ?

Là, je m'adresse à la jardinière qui est arrivée à notre hauteur. Pour te resituer la scène, il y a l'endroit où vivent les animaux, avec des dizaines et des dizaines de touristes qui viennent les observer. Moi, je suis un peu à l'écart de la foule, avec l'amoureux, dans le petit coin isolé où il m'a emmené, et la jeune femme arrive devant ce coin perdu pour me parler.

— Ça va, merci, me répond la jardinière, un peu étonnée de me voir ici, ce que je peux comprendre. Je passais près des animaux alors je voulais voir si tu étais dans le coin, mais je ne pensais pas te trouver... là.

— Euh... oui, on s'est permis de se mettre ici pour être à l'écart. S'éloigner du bruit, s'entendre un peu, tu comprends ?

La jeune femme essaye de voir derrière moi qui complète le "on" de ma phrase.

— Je vois. Et, du coup, tu as trouvé ton Monsieur Landau ? me demande-t-elle en voyant l'amoureux, qui se rend compte que la jardinière le regarde, ce qui ne le met pas dans les meilleures conditions pour la suite de cette discussion qui le panique énormément.

— Non, pas du tout. En fait, lui, c'est... un ami. On s'est retrouvé par hasard, là, dans ton jardin. Ça faisait un bail qu'on ne s'était pas vu, et voilà qu'on se croise ici. C'est fou, non ? Le monde est petit des fois, hein ? Oh, et tu sais qu'il vient souvent dans ton jardin ?

Je viens d'enchaîner les mensonges pour aider un inconnu à parler à une fille que je ne connais que d'aujourd'hui parce qu'il est un timide fou amoureux d'elle. Sacrée vie.

— Ah oui ? Mais... on s'est peut-être déjà croisé, ton visage me dit quelque chose, remarque la jardinière en s'adressant à l'homme qui se cache derrière moi. Et qu'est-ce qui te fais venir si souvent ici ?

Le voilà, le moment qu'attendait l'amoureux comme un enfant attend le prochain Noël dès le vingt-six décembre. Je l'observe : une grande quantité de sueur parsème son front, aucun membre de son corps n'a bougé pendant les quelques secondes qui viennent de

s'écouler, son regard trahit sa perte de moyen, et la scène commence à devenir gênante. Il faut croire qu'il a besoin d'un nouveau coup de pouce.

— Pour tout te dire, il t'as déjà vu passer dans le jardin. Il sait que tu es la gérante et il aimerait bien en savoir plus toi, sur ce que tu fais, sur le jardin, tout ça. Mais il est extrêmement timide quand il s'agit de parler avec des gens qu'il ne connaît pas.

Nouveau mensonge : il n'était pas timide quand il s'agissait d'attraper le bras d'un inconnu et de le bloquer dans un coin à l'abri de presque tous les regards, juste pour lui expliquer ses problèmes.

— C'est vrai, ce qu'il raconte ? demande, intriguée, la jardinière à l'amoureux.

Là, l'amoureux n'a plus le choix : il doit passer au-dessus de sa timidité pour enfin sortir quelques mots.

— Oui, c'est... c'est vrai, dit-il enfin. Je n'ai juste jamais osé venir te parler.

C'est un bon début. La jardinière m'a l'air d'être du même avis.

— Je vois. Est-ce que ça te dirait de visiter un peu le jardin avec moi ? J'ai un peu de temps devant moi, et comme ça, tu pourras me dire ce que tu as à me dire.

C'est bien à l'amoureux qu'elle a posé sa question. Il n'en revient pas.

— Euh... Je...

Il me regarde, paniqué. Je lui fais un signe de tête discret... enfin pas si discret que ça, pour le pousser à y aller. Je pense que la jardinière l'a compris, mais ça à l'air de l'amuser.

— Oui, avec plaisir, arrive-t-il enfin à lui dire.

La jardinière lui fait signe de venir, l'amoureux la rejoint, et les voilà tous les deux, qui finissent par me tourner le dos, partis pour faire connaissance. La jardinière se retourne vers-moi avant de trop s'éloigner.

— A tout à l'heure si on se recroise, me dit-elle.

Puis l'amoureux se retourne plus discrètement et me fait un signe de remerciement, excité par ce qui est en train de se produire dans sa vie. Et moi, je les regarde partir, satisfait de la réussite de cette mission improvisée. »

*Vous avez débloqué le **chemin L**. Quand on vous le demandera, dans la suite de l'histoire, vous devrez l'emprunter.*

— Et voilà comment je me suis transformé en apprenti cupidon le temps d'un après-midi, précise le héros à l'autre gars, toujours attentif au récit qu'il entend. Enfin, disons que j'ai fait ce qu'il fallait pour l'aider. J'aime bien cette histoire, elle m'amuse toujours autant avec le temps. Mais le problème c'est que...

— C'est que, comme d'habitude, tu n'étais pas plus avancé sur ton rendez-vous, le coupe l'autre gars, qui voit bien où il veut en venir.

— Exactement. Me voilà seul, dans un coin perdu d'un immense jardin dans un immense hôtel dans un coin de perdu, seul. Autant te dire que je ne suis pas resté ici beaucoup plus longtemps. »

Quelle est la prochaine destination du héros ?

Vous pouvez vous diriger vers l'arbre ancien (chap. 097, p. 196) ou vers le terrain de golf (chap. 102, p. 203). Attention : si vous avez déjà visité ces lieux, n'y retournez pas.

Vous pouvez également sortir du jardin (chap. 111, p. 278).

Vous conseillez à l'amoureux de mentir et d'inventer une excuse pour parler à la jardinière.

« Ce jeune amoureux est prêt à m'écouter. Il m'a demandé un conseil, je lui donne.

— Quand tu iras la voir, il faut que tu attires toute suite l'attention sur toi. Il faut que tu inventes une histoire pour qu'elle s'intéresse à toi dès le début de la conversation. Honnêtement, c'est une méthode incroyable qui ne peut que t'aider.

Il réfléchit à ce que je viens de dire. Est-ce que, moi, j'ai réfléchi à ce que je viens de dire ? J'ai un doute.

— Donc tu me conseilles... de lui mentir ? Quand enfin arrivera le jour où nous pourrions échanger quelques mots, tu veux que je lui mente ?

— Tout de suite, tu me parles de mensonge, tu sors un peu les grands mots. Ce que je veux dire, c'est qu'il faut que tu inventes quelque chose pour te mettre en avant.

Avec le recul, je ne pense pas être un bon professeur de drague.

— Je ne suis pas sûr, me répond l'amoureux en prenant du recul bien avant moi. Je ne suis pas un bon menteur... alors j'évite, le plus possible, de cacher la vérité. Je trouve ça terrible de devoir raconter de fausses histoires à quelqu'un juste pour arriver à ses fins. Imagine si, là, elle arrive vers moi, il faudrait que...

Il s'arrête. Il a vu quelque chose. Ou quelqu'un.

— Elle arrive vers moi.

Je me retourne : effectivement, la jardinière s'approche de nous. Elle m'a vu au loin. Même caché derrière un arbre et un tas de carton, elle m'a reconnu. Elle me fait signe. Je lui fais signe. L'amoureux ne fait plus aucun signe. Il est tétanisé. J'essaye de le calmer.

— Ok, ne panique pas. Il faut que tu profites du moment. Laisse-moi commencer la discussion, pense à ce que je t'ai dit, et... Hé ! Comment ça va depuis tout à l'heure ?

Là, je m'adresse à la jardinière qui est arrivée à notre hauteur. Pour te resituer la scène, il y a l'endroit où vivent les animaux, avec des dizaines et des dizaines de touristes qui viennent les observer. Moi, je suis un peu à l'écart de la foule, avec l'amoureux, dans le petit coin isolé où il m'a emmené, et la jeune femme arrive devant ce coin perdu pour me parler.

— Ça va, merci, me répond la jardinière, un peu étonnée de me voir ici, ce que je peux comprendre. Je passais près des animaux alors je voulais voir si tu étais dans le coin, mais je ne pensais pas te trouver... là.

— Euh... oui, on s'est permis de se mettre ici pour être à l'écart. S'éloigner du bruit, s'entendre un peu, tu comprends ?

La jeune femme essaye de voir derrière moi qui complète le "on" de ma phrase.

— Je vois. Et, du coup, tu as trouvé ton Monsieur Landau ? me demande-t-elle en voyant l'amoureux, qui se rend compte que la jardinière le regarde, ce qui ne le met pas dans les meilleures conditions pour la suite de cette discussion qui le panique énormément.

— Non, pas du tout. En fait, lui, c'est... un ami. On s'est retrouvé par hasard, là, dans ton jardin. Ça faisait un bail qu'on ne s'était pas vu, et voilà qu'on se croise ici. C'est fou, non ? Le monde est petit des fois, hein ? Oh, et tu sais qu'il vient souvent dans ton jardin ?

Je viens d'enchaîner les mensonges pour aider un inconnu à parler à une fille que je ne connais que d'aujourd'hui parce qu'il est un timide fou amoureux d'elle. Sacrée vie.

— Ah oui ? Mais... on s'est peut-être déjà croisé, ton visage me dit quelque chose, remarque la jardinière en s'adressant à l'homme qui se cache derrière moi. Et qu'est-ce qui te fais venir si souvent ici ?

Le voilà, le moment qu'attendait l'amoureux comme un enfant attend le prochain Noël dès le vingt-six décembre. Je l'observe : malgré la sueur qui parsème son front à grosses gouttes, je le vois qui tente quelque chose. Il change sa posture, comme pour devenir

quelqu'un d'autre. Il laisse de côté ses doutes le temps de quelques phrases qu'il offre à la jardinière.

— En fait, je passe beaucoup de temps ici car j'aimerais... y faire quelques investissements. Oui, c'est ça. Voyez-vous, je suis un jeune et riche entrepreneur, et je suis prêt à dépenser sans compter pour développer une nouvelle activité dans votre lieu. Et j'aimerais qu'on puisse planifier un rendez-vous, tous les deux, pour en parler en privé.

Il tente un surprenant coup de bluff. C'est osé. Est-ce que ce mensonge lui a permis de gagner les faveurs de la jardinière ? Euh... non.

— Je préfère le dire toute de suite, je ne suis pas intéressée par ce genre d'offre, lui répond la jeune femme avec un visage fermé, sans le moindre sourire, comme si sa bonne humeur venait de s'envoler. Je gère très bien ce jardin moi-même, avec mes amis, et je n'ai pas besoin de plus d'argents. Mais merci quand-même.

Elle arrête de le regarder et elle l'ignore, avant de se remettre à me parler.

— Et tu as pu trouver du nouveau sur ton rendez-vous ?

— Pas vraiment, rien de concret en tout cas. Mais je vais continuer de me balader un peu, je verrais si je ne peux pas trouver quelque chose dans un autre coin.

— D'accord, j'espère que tu trouveras ce qu'il te faut.

— Moi aussi.

— Eh bien, je ne vais pas vous déranger plus longtemps, il faut que j'y retourne. Dans tous les cas, profites bien du jardin. Et peut-être à bientôt.

— Merci, encore, pour tout. Et bon courage.

— Oh, ça va, aujourd'hui, c'est une petite journée. Bon allez, à plus tard.

Et elle s'en va, retournant à ses activités.

Une fois qu'elle est partie suffisamment loin, je me retourne vers l'amoureux. Il la regarde encore, comme paralysé après ce qu'il vient de vivre. Il faut qu'on débrieife l'instant.

— Ok, explique-moi ce que tu as voulu tenté ?

Il arrête de la fixer et il se met en colère contre moi.

— Mais c'est toi et tes conseils aussi. ! Je te l'ai dit, je ne sais pas mentir. Je t'ai écouté, je me suis fait passer pour quelqu'un d'autre, mais rien n'a marché...

— Oui, j'ai vu ça. Peut-être que tu es allé un petit peu trop loin dans le mensonge.

C'est plus facile de le remettre en question sur ses qualités de dragueurs plutôt que de remettre mes propres conseils en questions, j'imagine. Il s'assoit, sans me répondre tout de suite. Il prend sa tête dans ses mains, comme s'il venait de réaliser ce qu'il venait de faire.

— Elle était là... devant moi. Ça faisait des jours et des jours que j'attendais ce moment. Je me le suis imaginé des centaines de fois, j'en ai rêvé des nuits entières. Et là, quand cet instant se produit enfin, j'échoue. J'ai dit n'importe quoi et... elle m'a ignorée. Jamais, jamais je ne pourrais plus l'approcher. C'est fini maintenant. Pour de bon...

Ce jeune homme est dévasté à cause de ce qu'il vient de vivre. Et un peu à cause de moi, aussi. Là, je ne me vois pas partir, en le laissant seul et triste, assis dans l'herbe, derrière cet arbre, comme si je ne lui avais jamais adressé la parole. Il faut bien que je lui dise quelque chose. »

Qu'est-ce que le héros va dire à l'amoureux après ce qu'il vient de se passer ?

Est-ce que vous voulez le remotiver et l'inviter à retenter sa chance avec la jardinière

(chap. 095, p. 193) ou est-ce que vous préférez simplement vous excuser et lui dire que vous n'êtes pas la bonne personne pour l'aider dans ses problèmes de cœur (chap. 096, p. 195) ?

Vous décidez de remotiver l'amoureux.

« L'amoureux reste assis, par terre. Je m'approche de lui en me mettant à sa hauteur.

— On est d'accord, ce n'était pas parfait comme première approche...

— Pas parfait ? Tu rigoles ? C'était catastrophique ! Comment j'ai pu...

— Mais ce n'est pas une raison pour abandonner maintenant !

Je me sens coupable de l'avoir rendu dans cet état. J'ai dit que j'allais l'aider, alors je ne vais pas le lâcher au premier échec. Ma nouvelle mission est de remotiver cet homme.

— Aujourd'hui, tu as pu lui parler, c'est déjà un grand pas en avant ! Et pour ce que tu lui as dit, ce n'est rien, ce n'est qu'un mauvais souvenir à oublier, c'était de la maladresse, et il n'y a aucune raison qu'elle t'en tienne rigueur. Tout n'est pas perdu. Regarde : quand elle est arrivée et qu'elle t'as vu, qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— A moi ? Presque rien, il n'y a qu'à toi qu'elle a parlé.

— C'est faux ! Elle t'a dit que tu lui disais quelque chose. Ce qui veut dire... Ce qui veut dire ?

— Ce qui est venir que... depuis le jour où on s'est croisé... elle a retenu mon visage, réalise l'amoureux, ce qui lui redonne un peu d'espoir.

— Et que tu as attiré son regard, voilà ce que ça veut dire. Mais toi, tu n'as pensé qu'à ta phrase, qu'à cet instant pas si grave que ça au final. Et tu as oublié l'essentiel : tu ne la laisses pas indifférente. Donc, non, tout n'est pas perdu.

C'est à mon tour de lui saisir ses vêtements pour qu'il imprime bien ce que je veux lui dire.

— Va lui reparler. Quand tu la recroises dans le jardin, retente ta chance. Tu oublies tout, et tu lui parles, naturellement. De toi, d'elle, du jardin, de ce que tu fais dans la vie, tout ce qui te passe par la tête. Oublie mon premier conseil, essaye d'être toi-même, de laisser tes doutes de côté. Tu vas lui parler, et je suis sûr que tout se passera bien.

— Je... je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée.

— Eh bah si tu passes le pas, au moins, tu en seras sûr. Tu vas la voir, et pour le reste, tu verras bien. Compris ?

Il me regarde sans être totalement convaincu, mais en voulant s'attacher à un petit morceau d'espoir.

— Ouais... compris. Tu as raison... il faut que j'aille la voir... que ça vienne de moi. Je ne peux pas rester dans mes rêves. Il faut que je le fasse. Pour moi. Pour ma vie. Pour...

— Oui, voilà, tu as compris.

Je devrais peut-être penser à écrire un livre motivant rempli de pensées positives vu qu'au final je n'ai pas l'air trop mauvais quand il s'agit de conseiller et d'aider les autres... non, en fait, non : ça a l'air bien trop pénible d'écrire un livre. »

*Vous avez débloqué le **chemin L**. Quand on vous le demandera, dans la suite de l'histoire, vous devrez l'emprunter.*

« L'amoureux se relève en me regardant, sans trop savoir quoi faire maintenant. Je lui dis gentiment :

— Qu'est-ce que tu fais encore là ? Vas-y !

Avec un peu de confiance en lui, il court hors de la cachette où il m'a emmené. Et le voilà parti vers sa destinée... enfin le voilà parti, pour le reste, ça le regarde. »

Dès que le héros a terminé sa phrase, l'autre gars ne peut pas s'empêcher de lui poser une question, pour un savoir plus sur les personnages de cette histoire.

- Et au final, tu sais s'il a réussi à la revoir ?
- Ça t'intéresse, les histoires d'amour entre deux inconnus dans un hôtel ? lui répond le héros.
- Bah et toi ! Ça t'a bien intéressé alors que t'avais autre chose à faire ce jour-là !
- Je n'ai pas trop eu le choix, si tu veux ! Cette histoire m'est tombée dessus, comme ça, et je m'en suis mêlé malgré-moi, on va dire.
- Parce que tu penses que moi, j'ai choisi d'écouter les tiennes, d'histoires, peut-être ? Comme si toi tu ne m'imposais pas tes...
- Oui, bon, oublie cette histoire d'amoureux, alors, tu veux ? Revenons-en à moi, annonce le héros, un peu embarrassé par les mots de l'autre gars. Pour résumer : je suis seul, dans un coin perdu d'un immense jardin dans un immense hôtel dans un coin de perdu, seul. Autant te dire que je ne suis pas resté ici longtemps. »

Quelle est la prochaine destination du héros ?

Vous pouvez vous diriger vers l'arbre ancien (chap. 097, p. 196) ou vers le terrain de golf (chap. 102, p. 203). Attention : si vous avez déjà visité ces lieux, n'y retournez pas.

Vous pouvez également sortir du jardin (chap. 111, p. 278).

Vous décidez de vous excuser auprès de l'amoureux.

« Je m'approche du jeune homme, comme si j'étais coupable de l'avoir rendu dans cet état et que seul moi pouvait l'aider à s'en sortir... alors que je n'ai rien demandé.

— Bon, je n'ai peut-être pas été le meilleur conseillé en amour de l'univers. Mais je t'avais prévenu aussi ! Enfin, peu importe.

Des fois, je ne me comprends pas. Parler à un monstre gigantesque avec de longs poils qui recouvrent la totalité de son corps ? Aucun problème. Parler avec un jeune homme amoureux et malheureux et simplement s'excuser pour ce qu'on lui a fait sans le vouloir ? Apparemment, ce n'est pas aussi évident que ça en a l'air.

— Essaie d'oublier ce moment, de le laisser de côté dans un coin de ta tête, tu vois ? Laisse un peu le temps passer et, quand tu seras prêt, retourne la voir. Et oublie mes conseils, hein, fais ça à ta manière. Mais attends un peu, ok ?

Pas de doute, il doit voir que je ne suis pas à l'aise dans cette situation et que je ne peux rien pour l'aider. Au final, il se décide enfin à se lever.

— Ouais, je vois... Merci quand même d'avoir essayé...

Il me tape l'épaule amicalement. Puis, la tête baissée, il s'en va, quelque part dans le jardin. Je ne l'ai jamais revu ensuite. Une fin d'histoire pas simple à accepter, mais que veux-tu : j'ai tenté de l'aider, c'est déjà mieux que rien.

Maintenant, il faut que j'avance. Il est temps de quitter ce coin étrange où l'amoureux m'a emmené pour repartir dans mes recherches. »

Quelle est la prochaine destination du héros ?

Vous pouvez vous diriger vers l'arbre ancien (chap. 097, p. 196) ou vers le terrain de golf (chap. 102, p. 203). Attention : si vous avez déjà visité ces lieux, n'y retournez pas.

Vous pouvez également sortir du jardin (chap. 111, p. 278).

Vous allez vers l'arbre ancien.

— L'arbre ancien que la jardinière m'a décrit, il m'attirait, explique le héros à l'autre gars pour lui présenter le souvenir qu'il est sur le point de lui livrer. C'est sûrement l'aura qui se dégage de ce genre de monuments qui donne envie de s'intéresser à eux. On finit tous par vieillir, par comprendre que le temps est passé et qu'on ne peut plus rien faire pour le retrouver. La vieillesse, c'est la seule maladie dont on ne peut espérer guérir. Les années passent, les gens changent, les villes évoluent, mais l'arbre, lui, reste. Il fait tout son possible pour résister à l'épreuve du temps. Comme un...

— Ok, tu veux te la jouer poète encore longtemps ou tu vas finir par me dire ce qui s'est passé là-bas ? demande l'autre gars, qui aimerait apparemment perdre le moins de temps possible, avant de se faire ignorer par le héros, qui va reprendre comme si de rien était son récit.

« J'ai marché quelques minutes pour enfin le voir au loin. Un vieil arbre, immense, qui impose de toute sa carrure le respect et le silence autour de lui. Son tronc s'étale sur plusieurs mètres. Ses écorces ne sont plus alignées correctement comme chez les autres arbres, elles partent dans des sens divers comme des rides sur un visage humain. Il semble fragile mais ses branches tiennent encore le coup. Sur leurs extrémités, on peut seulement observer quelques feuilles grisâtres qui s'accrochent tant bien que mal. Ce n'est qu'un arbre, mais il a un je ne sais quoi de magique en lui, comme s'il n'était pas vraiment réel. M'approcher de lui génère en moi une sensation indescriptible. On ne peut pas rester indifférent devant un être vivant qui a traversé toutes ces époques, qui est resté debout, toujours. Malgré le temps. Malgré le vent. Malgré... oui, ok, j'arrête de faire mon poète romantique, j'ai compris.

Comment cet arbre a atterri au milieu de l'hôtel ? Et comment peut-il être si ancien... voire plus ancien que l'hôtel, ce qui est illogique ? J'évite de me poser ces questions, de chercher la logique là où elle n'a pas sa place.

La jardinière m'avait vendu l'endroit comme étant un lieu où des hommes aiment se ressourcer, juste s'asseoir à côté de cet arbre pour l'observer. Elle a sous-entendu qu'il pouvait y avoir quelqu'un près de ce monument si singulier, pourtant, maintenant que je suis devant, je me rends compte qu'il n'y a personne autour. Les différents touristes sont plus loin, vers des lieux plus touristiques, justement. Ici, il y a cet arbre, l'herbe qui l'entoure, une petite rivière qui coule à quelques mètres, et un banc en pierre entre les deux, sans dossier, qui permet d'observer, au choix, l'arbre ou la rivière. Et maintenant, il y a moi. J'observe l'horizon, je regarde la nature, et c'est déjà bien. Mais sinon, je ne croise personne. Tu vas encore me dire que je joue au poète rêveur, mais je te promets que je sens quelque chose d'étrange venant de cet arbre, comme si un événement impensable peut se produire d'une minute à l'autre près de lui. Je ne sais pas ce qui me fait dire ça, mais j'ai cette sensation en moi. Pourtant, pour le moment, il ne se passe rien. »

Que va faire le héros ?

Est-ce qu'il s'en va vu qu'il ne se passe rien (chap. 098, p. 197) ou est-ce qu'il s'assoit sur le banc pour attendre qu'il se passe quelque chose (chap. 099, p. 198) ?

Vous décidez de partir.

« J'ai attendu... mais il ne s'est définitivement rien passé. J'ai donc laissé cet arbre ancien et j'ai repris ma route. »

Le regard de l'autre gars se suffit à lui-même : il montre parfaitement son incompréhension devant l'histoire qui lui est raconté.

— Et ? demande-t-il pour être sûr de ne rien avoir loupé.

— Et c'est tout, confirme le héros.

— C'est tout ? Rien de surnaturel ou de magique ? C'était juste un arbre, rien de plus ?

— C'est ça, tu as tout compris.

— Bah pourquoi tu me racontes ça alors s'il ne s'est rien passé ?

— Pour que tu comprennes tout ce que j'ai vécu dans l'hôtel. Pour que tu vives la même déception que moi... et ça a marché. Dans cet hôtel, tout n'est pas aussi fou et étonnant qu'il n'y paraît. Des fois, les choses sont justes... là, tu vois ? Des fois, l'insolite que cache cet hôtel peut prendre des formes... simples. Au milieu de l'Hôtel Lugosi, j'ai vu un arbre qui semble avoir vécu des centaines et des centaines d'années, alors que l'hôtel n'a pas des centaines et des centaines d'années. Voilà le seul point étonnant et incompréhensible que cet arbre avait à me donner, et en y réfléchissant, je pense que ce n'est pas rien.

L'autre gars n'était pas convaincu par ces explications.

— Mais pourquoi tu...

— Bon, oublie l'arbre. On m'a dit d'y aller, j'y suis allé, il ne s'est rien passé, je suis reparti, c'est tout. Passons à la suite. »

Où le héros va-t-il aller désormais ?

Vous pouvez vous diriger vers l'enclos des animaux (chap. 090, p. 182) ou vers le terrain de golf (chap. 102, p. 203). Attention : si vous avez déjà visité ces lieux, n'y retournez pas.

Vous pouvez également sortir du jardin (chap. 111, p. 218).

Vous décidez d'attendre.

« Et si la clé de cet invisible mystère résidait dans l'attente ? Oui je sais, j'en fais beaucoup pour un arbre qui n'attire même pas les oiseaux, mais j'ai envie de croire un peu en la magie du lieu. Après tout ce que cet hôtel m'a offert, je ne peux pas croire que cet arbre soit juste... un arbre.

Alors je m'approche du banc.

Je m'assois.

Je regarde l'arbre.

Je regarde l'eau.

Et j'attends.

Quelques minutes.

Qu'il se passe quelque chose.

Mais il ne se passe rien.

Ceci dit, le paysage est beau, il vaut le déplacement.

Par contre, il n'y a aucun évènement surnaturel à l'horizon...

Est-ce que lala clé de cet invisible mystère réside vraiment dans l'attente ? A cet instant, je me le demande. »

Bon... eh bien, il va falloir à nouveau choisir ce que le héros va faire... ou non.

Est-ce que vous décidez de continuer d'attendre sur le banc (chap. 100, p. 199) ou est-ce que vous préférez partir d'ici (chap. 098, p. 197) ?

Vous décidez de continuer d'attendre.

L'autre gars commence à être habitué aux récits palpitants du héros qui invitent au voyage et à la découverte. Mais là, il a du mal à cacher sa déception devant cette partie de l'intrigue.

— Tu t'es assis sur un banc ?

— Oui.

— Entre un arbre et un petit court d'eau ?

— C'est juste.

— Et tu as attendu ?

— Tout à fait.

— Et ensuite ?

— Comment ça ensuite ?

— Qu'est-ce qui s'est passé juste après ?

— Rien.

— Rien ?

— Rien.

— Rien du tout ?

— Rien du tout.

— Alors tu es parti ?

— Non.

— Non ?

— Non.

— Mais, pourquoi, s'il ne s'est rien passé ?

— Au cas où.

— Au cas où quoi ?

— Au cas où.

— Mais tu...

— Ecoute, dans beaucoup d'histoires qu'on nous raconte pendant notre enfance, notre adolescence ou même quand on devient adulte, il y a toujours un point commun, explique le héros à l'autre gars. Un élément qui aide toujours le héros dans sa quête.

— Des armes à feu ? Des muscles ? Une intelligence hors du commun ? Mais tu n'avais aucun des trois ?

— La patience. C'est toujours la patience. Le fait de prendre son temps. Dans les films ou les séries, dès qu'un personnage prend du recul et son temps avec, c'est précisément là que quelque chose se passe. Quand il attend un événement inattendu, il arrive forcément.

— Dans les films ?

— Dans les films.

— Mais là, toi, tu n'étais pas dans un film ? Alors qu'est-ce qui te prouvait qu'il allait se passer quelque chose ?

— Rien, je te l'ai déjà dit.

— Ok, dit l'autre gars en commençant doucement à s'énerver. Dis-moi qu'après il se passe quelque chose d'intéressant dans ton histoire. Qu'est-ce que tu as fait ensuite ?

Euh... il faut croire que ce nouveau choix n'est pas si différent des précédents, alors laissez-moi vous le demander une nouvelle fois : est-ce que vous voulez continuer d'attendre sur le banc (chap. 101, p. 200) ou est-ce que vous préférez partir d'ici (chap. 098, p. 197) ?

Vous décidez d'attendre, encore et toujours.

— Ensuite ? J'ai patienté.

— Bon, ok, j'ai eu ma dose ! s'agace l'autre gars, qui a du mal à rester sur sa chaise. Je ne vois pas où tu veux en venir avec ton histoire et j'ai autre chose à...

— C'est bon, j'arrête, calme-toi. Evidemment qu'il s'est passé autre chose.

« Moi aussi, ce jour-là, j'ai attendu longtemps avant d'avoir le fin mot de l'histoire. Et moi aussi, j'ai aussi commencé à perdre patience. Je suis là, assis sur un banc pas très confortable, à espérer que quelque chose se passe, que je comprenne ce qui... oui, bon, tu vois la scène. Je suis prêt à partir. Et alors qu'il ne se passe rien d'anormal jusqu'ici, un vent plus fort que d'habitude commence à souffler dans le jardin, comme quand un orage se profile. Ce qui est encore plus étrange, c'est que j'ai l'impression que ce vent vient de l'arbre. Quand je regarde la rivière, le souffle vient de derrière moi, comme projeté du tronc vers l'eau. Ça ne dure pas longtemps, mais c'est comme un signe étrange qui me rappelle que l'imprévisible existe.

Jusqu'ici, à part ce coup de vent, il n'y a rien d'anormal. Pas d'ouverture en plein milieu du tronc qui apparaît pour m'emmenner vers un nouveau monde imaginaire, ni de monstres volants qui se cachent dans les quelques feuilles qui parsèment les branches. Mais en me baissant, je remarque quelque chose à mes pieds : ça ressemble à une carte postale. Comment est-elle arrivée là ? Surement grâce au vent. Mais comment est-ce possible qu'elle soit tombée pile devant mes pieds ? Surement un hasard, rien ne dit qu'elle m'est destinée. Je la ramasse. Je la lis. Elle m'est destinée. Ce n'est donc pas un hasard. Mais comment est-elle... Je ne peux pas répondre au "comment ?" et, apparemment, cet hôtel n'a pas envie de livrer les réponses aux "comment ?". Sur la carte, il est écrit :

“Très cher, votre patience est définitivement sans égal... Pas parce que vous perdez votre temps assis sur un banc devant un lac, ça c'est idiot au vu de tout ce que l'hôtel propose à qui veut bien l'observer de près. Mais bien parce que vous êtes encore ici, dans l'enceinte de l'Hôtel Lugosi. Vous tenez bon. Dès que vous en avez terminé avec ce jardin, passez au troisième étage. J'enverrais quelqu'un vous y chercher. A très vite, en somme.”

La carte est signée : “Monsieur Landau” ».

— Je me souviens précisément de ce qui est écrit, car j'ai précieusement gardé la lettre.

Le héros pose la carte sur la table. L'autre gars la saisit, pour avoir une preuve de ce qui lui est raconté. Effectivement, ce texte est inscrit à l'encre manuscrite bleu sur cette carte postale, avec au dos une représentation de ce qu'on devine être l'Hôtel Lugosi. Rien ne prouve que cette preuve est authentique, mais si l'autre gars veut rêver, il doit la considérer comme vraie.

— Mais, comment il...

— Désolé, je t'avais prévenu que je n'ai pas les réponses aux questions qui commencent par "comment ?". Je continue.

Avant de continuer votre lecture, lisez bien ces quelques indications :

*Si vous avez précédemment débloqué le **chemin L**, allez à la page 202 pour découvrir la suite de l'histoire.*

Si vous n'avait pas encore vu la mention vous indiquant que vous avez débloqué ce chemin, passez à la page suivante (p. 201) pour découvrir ce qui arrive au héros.

*Si vous n'avez pas entendu parler du **chemin L** avant le paragraphe précédent, continuez votre lecture ici :*

« C'est donc en attendant sur ce banc, à côté de ce vieil arbre, que j'ai enfin eu un signe de vie de Monsieur Landau et un soupçon d'information sur mon rendez-vous. Il paraît que quelqu'un viendra me chercher au troisième étage un jour ou l'autre ? Alors je vais devoir m'y rendre. Mais peut-être que je peux profiter de ce que ce jardin a à m'offrir pendant encore quelques instants, mon rendez-vous n'est plus à quelques minutes prêt après tout... »

A vous de décider où le héros doit se diriger désormais.

*Vous pouvez aller vers l'enclos des animaux (chap. **090**, p. 182) ou vers le terrain de golf (chap. **102**, p. 203). Attention : si vous avez déjà visité ces lieux, n'y retournez pas.*

*Vous pouvez également sortir du jardin et aller vers le troisième étage (chap. **111**, p. 218).*

*Si vous avez débloqué le **chemin L**, continuez votre lecture ici :*

« Depuis le temps que je l’attendais, me voilà enfin avec un signe de vie offert par Monsieur Landau et un soupçon d’information sur mon rendez-vous. La patience aura fini par m’apporter ce que je cherchais. Je sais où je dois me rendre, maintenant.

Je me lève, et je commence à retraverser le jardin dans l’autre sens, pour sortir de la pièce et me rendre au troisième étage. Et là, tu ne devineras jamais qui je reconnais à quelques mètres de moi... bon, en fait, si, tu vas forcément deviner de qui il s’agit : l’amoureux et la jardinière. Ensemble. Ils ne sont pas main dans la main, mais au moins, ils sont ensemble. Ils me reconnaissent, je les ai reconnus. Commence alors une drôle de discussion devant deux jeunes timides qui se sont parlé grâce à mon passage dans leur vie, enfin je crois. Je te passe le début un peu maladroit, j’en viens à ce qui t’intéresse. La jardinière me demande :

— Et donc tu as trouvé les infos que tu cherchais sur ton Monsieur Landau ?

— Oui, enfin ! Apparemment, il faut que j’aille au troisième étage, quelqu’un viendra me chercher je ne sais quand pour m’amener je ne sais où.

— Il est dans le Grand Restaurant, à coup sûr ! C’est là où vont tous les riches de cet hôtel, m’affirme l’amoureux, qui n’a apparemment plus de difficultés à enchaîner les mots aux côtés de la jardinière, ce qui est une bonne évolution. Il paraît que c’est un restaurant splendide, où on y mange très bien. Mais l’accès n’est pas évident donc je t’avoue que je n’y suis jamais allé.

— Et pourquoi il serait forcément au Grand Restaurant ? demande la jardinière sans perdre son sourire. Il y a la discothèque, aussi, qui est réputée, au troisième étage. Peut-être que c’est plus son style ?

— Je n’en sais rien, je vais bien voir. Et vous, vous allez faire quoi ?

— Je sortirais bien d’ici, pour une fois, me répond la jeune femme. Il faut encore je règle quelques détails, mais après je vais prendre une pause, ça va me changer les idées.

— Je connais un petit bar vraiment sympa au premier étage, le lieu parfait pour passer une petite soirée à deux, complète l’amoureux avant de me poser une question. Tu l’as peut-être déjà visité ?

— Non, ça ne me dit rien.

— Alors il te reste encore pleins de choses à découvrir entre ces murs !

J’ai l’impression d’entendre un commercial qui veut me faire louer une chambre à l’année dans un hôtel hors de prix.

On parle encore un peu. Les deux rigolent. Ils ont l’air de bien s’entendre. C’est une bonne chose que ces deux-là aient réussi à se mettre sur le même chemin. Bref, on se dit au revoir, les deux me remercient chacun leur tour... Pourquoi ? Peu importe ; et ils me souhaitent bon courage... Pourquoi ? Peu importe. Ils repartent dans le jardin. Quant à moi, je pense avoir bien fait le tour de ce lieu. Monsieur Landau a promis qu’il m’enverrait quelqu’un au troisième étage. On va voir s’il dit vrai, ou si je peux au moins en savoir plus sur lui avant mon rendez-vous. »

Le héros doit sortir du jardin et se diriger vers le troisième étage. Rendez-vous au chapitre 111 (page 218).

Vous allez vers le terrain de golf.

« La jardinière ma conseillée d'aller voir au terrain de golf... et si c'était une bonne idée ? Il y a tous ces clichés sur le golf, comme étant un sport d'hommes riches, plutôt âgés, qui viennent s'exercer en petits groupes pendant un bel après-midi ensoleillé, en donnant leurs avis sur tous les sujets du monde, même ceux qui les dépassent. Si ces clichés sont vrais, c'est peut-être l'endroit parfait pour y glaner quelques informations. Et puis c'est simple, le golf. Au moins, là-bas, je ne vois pas ce qui pourrais m'arriver d'étrange. Je ne vais pas non plus me faire aspirer par le trou au milieu du parcours, qui m'amènera dans un monde lointain rempli d'animaux anthropomorphes qui sont venus me chercher pour lutter contre une invasion Alien. C'est impossible, ce genre d'évènement, sur un terrain de golf. C'est impossible... »

Je te passe le moment où j'ai traversé le jardin en observant le beau paysage qu'il offre à qui veut bien le regarder. Passons au moment où j'arrive près du terrain de golf. C'est un parcours tout ce qu'il y a de plus classique, exactement comme tu peux l'imaginer : de l'herbe, un terrain parfois plat, parfois légèrement vallonné, un trou au loin avec un drapeau pour pouvoir le repérer plus facilement, et c'est à peu près tout. Sur ce terrain, il n'y a que deux hommes qui jouent. Deux hommes assez âgés, qui paraissent plutôt riches, même si je ne déduis ça que des polos de marques et des montres de belles factures qu'ils portent sur eux, peut-être qu'ils ont en réalité mis toutes leurs économies dans ces accessoires et qu'ils vivent dans la précarité aujourd'hui, qui sais. Ils parlent, rigolent, et tapent de temps en temps dans une balle de golf avec leurs clubs magnifiquement entretenus. L'incarnation même du cliché des vieux golfeurs. Ils semblent passer du bon temps. Et de ce que je vois jusqu'ici, ils sont plutôt bon : d'un seul coup, la balle, qui jusqu'ici attendait gentiment sur le tee, c'est le nom du petit support sur lequel on pose la balle au golf, ne me remercie pas pour l'info ; va directement se loger en plein milieu du trou, pourtant situé plusieurs mètres plus loin. Sur tous les coups que j'ai pu voir en approchant du terrain, soit la balle finit complètement à côté de son objectif, soit elle termine du premier coup au milieu du trou, il n'y pas de demi-mesure. Tu la sens venir, la sorcellerie du lieu ?

J'arrive à quelques mètres des deux joueurs de golfs. Ils ne font pas attention à moi. Alors j'essaye de l'attirer, leur attention.

— Excusez-moi, est-ce que je peux juste vous poser une ou deux questions ?

Aucune réponse, ni même de regard. Ils ne font pas plus attention à moi. Mais maintenant, je peux entendre ce qu'ils se disent et tenter de comprendre leur façon de jouer. L'un des deux papis prend son club de golf et se place face à la balle, prêt à tirer. Le second, à côté de lui, lui pose une question.

— D'après une rumeur bien répandue dans l'hôtel, qu'est-ce qui serait stocké dans la chambre 381 ? Les tableaux d'un grand peintre, les trésors d'un grand aventurier, les livres de recettes légendaires du Grand Restaurant, ou bien un passage secret vers une grande plage ?

— Hum... pas simple celle-là, lui confie son ami qui attend près de la balle de golf. Je dirais les recettes du Grand Restaurant, la chambre se trouve à côté, ce serait logique.

Sans attendre, le vieil homme frappe dans la balle. Elle part loin... très loin... très loin du trou où elle est censée atterrir. Tout ce qu'il a gagné, ce sont les moqueries du second grand-père.

— Mais non, imbécile ! Tout le monde a déjà entendu parler du trésor de l'aventurier ! Celui qui raconte n'importe quoi, au bar du troisième étage. Comment t'as pu oublier une histoire pareille !

— Oui bon ça va, à mon âge je ne peux pas tout retenir non plus ! Puis je te rappelle que je mène toujours. Il y a onze à huit, mon cher ! Allez, vas-y, à ton tour.

Puis les deux échangent leur place. Voilà leur manière bien à eux et bien insolite de jouer avec une balle de golf sur un terrain de golf. J'arrête de les regarder sans bouger et j'essaye à nouveau de m'immiscer dans leur partie.

— Désolé d'insister, mais est-ce que je peux vous demander quelque chose ?

— Tu ne vois pas qu'on est en plein jeu ? s'agace un des grands-pères, ce qui me prouve au moins qu'il m'entend et me comprend. Tu ne veux pas attendre qu'on ait fini avant de nous déranger ? Ces jeunes, aujourd'hui, ils n'ont plus aucun scrupule !

Ensuite, l'un des deux joueurs se prépare à taper dans la balle, l'autre prépare sa question. De mon côté, mes questions sont déjà préparées depuis un moment, et ce n'est pas la petite colère d'une personne âgée qui va m'empêcher de les poser.

— Comment il fonctionne, votre jeu ? Il y a un lien entre la question du début et la trajectoire de la balle sur le terrain ? Il y a une sorte d'aimant dissimulé, par exemple ?

— Et si tu t'occupais de ce qui te regardait ? me rétorque l'autre papi, qui lui aussi commence à être énervé par mon insistance. Y'a pas assez de trucs bizarres dans cet hôtel pour t'occuper ? T'es obligé d'aller voir notre truc bizarre à nous ? (puis il arrête de me regarder et il s'adresse à son ami.) Allez, pose la, ton énigme, que je rattrape mon retard.

— Au premier étage, en plus d'affirmer pouvoir lire ton avenir, une voyante dit qu'elle peut te montrer deux choses enfouies profondément en toi. Lesquelles ?

— Le rêve ou le cauchemar.

Ce n'est pas son adversaire qui a répondu. C'est moi. Je n'ai même pas eu besoin des propositions, je connaissais la réponse. Les deux amis se retournent vers moi, sans donner l'impression de comprendre pourquoi je suis intervenu, alors je leur confirme ma réponse.

— Elle a vraiment ce pouvoir-là. Elle peut vous montrer le plus grand rêve ou le pire cauchemar qui sommeille en vous, enfin si vous le souhaitait. Je le sais, elle me l'a proposé.

Comme pour vérifier que je raconte bien la vérité, l'un des papis frappe dans la balle. Elle s'envole dans les airs et, sans toucher l'herbe au sol, elle tombe directement en plein dans le trou, à côté du drapeau. Jolie coup. Les deux papis ont du mal à croire ce qu'ils voient et entendent. Je sens que j'ai attiré leur attention, mais aussi leur colère.

— Alors comme ça, tu te crois plus malin que nous ? Tu penses pouvoir débarquer sur notre terrain, nous interrompre, et être meilleur que nous à notre propre jeu, hein ? Tu penses tout connaître sur l'Hôtel Lugosi ?

— Pas du tout, mais là je...

— Tu veux jouer ? Alors jouons !

Les deux grands-pères se mettent sur le côté. L'un prend un club de golf, l'autre une balle et les deux me donnent ce qu'ils ont pris.

— Tu veux des informations ? On les a peut-être.

— Mais il va falloir les mériter.

— Tu as marqué un point, c'est déjà bien.

— On va voir si tu peux en marquer un deuxième.

— Ou si ce n'était que la chance du débutant qui t'as aidé.

— Si tu y arrives, là, on répondra à tes questions.

Ils me font signe de m'approcher. Ils me proposent un défi ? Je suis joueur, moi aussi. Je m'avance et je pose la balle sur sa marque. J'attends leur énigme avec impatience.

— Ok, voici ton énigme : quelle compétition de jeu à succès est pratiquée au rez-de-chaussée de l'hôtel, et est diffusée en direct partout dans le monde grâce à internet ? Le combat libre, la belotte, le chifoumi ou la bataille de pouce ? »

Quelle est la réponse à cette énigme, selon vous ? Le combat libre (chap. 103, p. 205), la belotte (chap. 104, p. 206), le chifoumi (chap. 105, p. 207) ou la bataille de pouce (chap. 106, p. 208) ? Faites votre choix et allez à la page qui correspond à ce dernier.

Votre réponse est ‘le combat libre’.

« Les deux grands-pères sont impatients d’entendre ma réponse, ils espèrent sûrement me voir échouer à leur petit jeu. Je tente ma chance.

— Hum... disons... le combat libre, peut-être ?

Au fond, je n’en ai pas la moindre idée.

— Vas-y, frappe dans la balle, et tu verras, m’annonce l’un des papis.

Vu qu’il me le demande, je balance mon club de club vers l’arrière pour prendre de l’élan, puis je tape la petite balle blanche posée devant moi aussi fort que possible, comme si l’intensité mise dans mon coup avait une conséquence dans ce jeu étrange. La balle part se perdre sur la gauche du terrain, bien loin du trou où elle était censée atterrir. Voyant ce résultat, les deux papis se mettent instantanément à rire. Fort. Ils se moquent de moi sans aucune forme de pitié.

— Tu as voulu faire le malin, et voilà le résultat ! constate le premier.

— Et tu sais ce qu’on dit ? enchaine le second.

— Qui fait le malin...

— Ne joue pas forcément bien !

— Enfin on ne sait pas si ça se dit...

— Mais nous, on le dit !

— Nous qui pensions que tu connaissais un peu l’Hôtel Lugosi.

— Il faut croire que ton premier essai était bien un coup de chance !

— Et qu’en fait, t’y connais que dalle !

— Comment tu veux qu’on te prenne au sérieux après ça ?

— Un jeu, c’est un jeu.

— Et toi, t’as perdu.

— Donc on ne va pas perdre plus de temps avec toi !

— Allez, laisse jouer les pros maintenant, s’il te plait.

— Ouais, on a déjà passé trop de temps avec toi... je l’ai déjà dit ça, non ?

— Pas grave. Bon allez, à toi de jouer.

Je me fais maltraiter sans raison par deux grands-pères moqueurs juste parce que je me suis trompé. J’ai l’impression d’être un enfant fragile qui se fait frapper sans raison à la récréation par les plus grands... sauf que là, ce sont deux vieux qui m’attaquent. Et je crois que c’est encore pire.

Après cet instant bien gênant de mon point de vue, les deux joueurs sont repartis dans leur partie, comme si j’étais déjà parti. Ils ne m’ont pas donné la moindre information. Alors je ne reste pas plus longtemps avec eux. Est-ce que je vais quitter le jardin après une humiliation pareille ? Peut-être... peut-être pas. Je mets un peu de temps avant de me décider. »

Après ça, où le héros va-t-il aller ?

Vous pouvez vous diriger vers l’enclos des animaux (chap. 090, p. 182) ou vers l’arbre ancien (chap. 097, p. 196). Attention : si vous avez déjà visité ces lieux, n’y retournez pas.

Vous pouvez également sortir du jardin (chap. 111, p. 218).

Votre réponse est ‘la belotte’.

« Les deux grands-pères sont impatients d’entendre ma réponse, ils espèrent sûrement me voir échouer à leur petit jeu. Je tente ma chance.

— Hum... disons... la belotte, peut-être ?

Au fond, je n’en ai pas la moindre idée.

— Vas-y, frappe dans la balle, et tu verras, m’annonce l’un des papis.

Vu qu’il me le demande, je balance mon club de club vers l’arrière pour prendre de l’élan, puis je tape la petite balle blanche posée devant moi aussi fort que possible, comme si l’intensité mise dans mon coup avait une conséquence dans ce jeu étrange. La balle part se perdre sur la gauche du terrain, bien loin du trou où elle était censée atterrir. Voyant ce résultat, les deux papis se mettent instantanément à rire. Fort. Ils se moquent de moi sans aucune forme de pitié.

— Tu as voulu faire le malin, et voilà le résultat ! constate le premier.

— Et tu sais ce qu’on dit ? enchaine le second.

— Qui fait le malin...

— Ne joue pas forcément bien !

— Enfin on ne sait pas si ça se dit...

— Mais nous, on le dit !

— Nous qui pensions que tu connaissais un peu l’Hôtel Lugosi.

— Il faut croire que ton premier essai était bien un coup de chance !

— Et qu’en fait, t’y connais que dalle !

— Comment tu veux qu’on te prenne au sérieux après ça ?

— Un jeu, c’est un jeu.

— Et toi, t’as perdu.

— Donc on ne va pas perdre plus de temps avec toi !

— Allez, laisse jouer les pros maintenant, s’il te plait.

— Ouais, on a déjà passé trop de temps avec toi... je l’ai déjà dit ça, non ?

— Pas grave. Bon allez, à toi de jouer.

Je me fais maltraiter sans raison par deux grands-pères moqueurs juste parce que je me suis trompé. J’ai l’impression d’être un enfant fragile qui se fait frapper sans raison à la récréation par les plus grands... sauf que là, ce sont deux vieux qui m’attaquent. Et je crois que c’est encore pire.

Après cet instant bien gênant de mon point de vue, les deux joueurs sont repartis dans leur partie, comme si j’étais déjà parti. Ils ne m’ont pas donné la moindre information. Alors je ne reste pas plus longtemps avec eux. Est-ce que je vais quitter le jardin après une humiliation pareille ? Peut-être... peut-être pas. Je mets un peu de temps avant de me décider. »

Après ça, où le héros va-t-il aller ?

Vous pouvez vous diriger vers l’enclos des animaux (chap. 090, p. 182) ou vers l’arbre ancien (chap. 097, p. 196). Attention : si vous avez déjà visité ces lieux, n’y retournez pas.

Vous pouvez également sortir du jardin (chap. 111, p. 218).

Votre réponse est ‘le chifoumi’.

« Les deux grands-pères sont impatients d’entendre ma réponse, ils espèrent surement me voir échouer à leur petit jeu. Le problème, c’est qu’ils vont vite être déçus. Sans hésiter une seule seconde, je leur donne ma réponse :

— Le chifoumi.

Le petit sourire mesquin qui vivait sur leur visage disparaît d’un coup, comme pour annoncer ma victoire. Pour vérifier, je tape dans la balle de golf avec le club qu’ils m’ont prêtés : la balle part devant, tombe sur le terrain à quelques mètres du drapeau, puis roule doucement sur l’herbe jusqu’à tomber dans le trou. J’ai gagné, ils ont perdu, fin du jeu. Leur regard trahit leur déception. Et leur côté mauvais joueur, aussi. Après quelques secondes où seuls leurs visages arrivaient à partager leurs émotions, l’un des deux se met enfin à parler.

— Bon, ok. Voici la deuxième énigme.

Là, c’est le côté mauvais joueur qui prend le dessus. Je suis obligé de me défendre.

— Quoi ? Non mais attendez, on avait dit une seule énigme ! J’ai la bonne réponse à votre question, alors vous devez répondre aux miennes ! Pourquoi est-ce qu’il y aurait une deuxième énigme ?

Evidemment qu’ils n’ont aucun argument valable face à ma question, alors ils sont obligés d’inventer des raisons non valables en guise de réponse.

— Parce que c’est notre jeu.

— Donc on fait ce qu’on veut.

— Puis si ça se trouve, ce n’était qu’un coup de chance !

— Un deuxième coup de chance de suite, ça peut arriver.

— Rien ne prouve que tu mérites d’avoir tes réponses.

— Rien.

— Rien de rien.

— Voilà pourquoi il doit y avoir une nouvelle énigme !

Pourquoi argumenter avec des personnages comme eux ? En plus, je suis joueur. Donc s’ils veulent la preuve par a plus b que je suis imbattable à leur jeu, ils l’auront : je sers le club avec mes deux mains, je garde la tête haute, et j’attends la nouvelle énigme. Les deux vieux golfeurs se mettent sur le côté, le deuxième m’offre mon énigme.

— Dans l’étage où nous nous trouvons, une agence de publicité tourne régulièrement des spots publicitaires. Quel est le nom de la marque qu’ils ont mis en avant dans leur dernière production ? Les Céréales Del Toro, le Gel Douche Burton, les Chocolats Villeneuve ou le dernier parfum de chez Méliès ? »

Selon vous, quelle est la réponse à cette énigme ? Les Céréales Del Toro (chap. 107, p. 209), le Gel Douche Burton (chap. 108, p. 211), les Chocolats Villeneuve (chap. 109, p. 213) ou le dernier parfum de chez Méliès (chap. 110, p. 215) ?

Votre réponse est ‘la bataille de pouce’.

« Les deux grands-pères sont impatients d’entendre ma réponse, ils espèrent sûrement me voir échouer à leur petit jeu. Je tente ma chance.

— Hum... disons... la bataille de pouce, peut-être ?

Au fond, je n’en ai pas la moindre idée.

— Vas-y, frappe dans la balle, et tu verras, m’annonce l’un des papis.

Vu qu’il me le demande, je balance mon club de club vers l’arrière pour prendre de l’élan, puis je tape la petite balle blanche posée devant moi aussi fort que possible, comme si l’intensité mise dans mon coup avait une conséquence dans ce jeu étrange. La balle part se perdre sur la gauche du terrain, bien loin du trou où elle était censée atterrir. Voyant ce résultat, les deux papis se mettent instantanément à rire. Fort. Ils se moquent de moi sans aucune forme de pitié.

— Tu as voulu faire le malin, et voilà le résultat ! constate le premier.

— Et tu sais ce qu’on dit ? enchaine le second.

— Qui fait le malin...

— Ne joue pas forcément bien !

— Enfin on ne sait pas si ça se dit...

— Mais nous, on le dit !

— Nous qui pensions que tu connaissais un peu l’Hôtel Lugosi.

— Il faut croire que ton premier essai était bien un coup de chance !

— Et qu’en fait, t’y connais que dalle !

— Comment tu veux qu’on te prenne au sérieux après ça ?

— Un jeu, c’est un jeu.

— Et toi, t’as perdu.

— Donc on ne va pas perdre plus de temps avec toi !

— Allez, laisse jouer les pros maintenant, s’il te plait.

— Ouais, on a déjà passé trop de temps avec toi... je l’ai déjà dit ça, non ?

— Pas grave. Bon allez, à toi de jouer.

Je me fais maltraiter sans raison par deux grands-pères moqueurs juste parce que je me suis trompé. J’ai l’impression d’être un enfant fragile qui se fait frapper sans raison à la récréation par les plus grands... sauf que là, ce sont deux vieux qui m’attaquent. Et je crois que c’est encore pire.

Après cet instant bien gênant de mon point de vue, les deux joueurs sont repartis dans leur partie, comme si j’étais déjà parti. Ils ne m’ont pas donné la moindre information. Alors je ne reste pas plus longtemps avec eux. Est-ce que je vais quitter le jardin après une humiliation pareille ? Peut-être... peut-être pas. Je mets un peu de temps avant de me décider. »

Après ça, où le héros va-t-il aller ?

Vous pouvez vous diriger vers l’enclos des animaux (chap. 090, p. 182) ou vers l’arbre ancien (chap. 097, p. 196). Attention : si vous avez déjà visité ces lieux, n’y retournez pas.

Vous pouvez également sortir du jardin (chap. 111, p. 218).

Votre réponse est ‘les Céréales Del Toro’.

« Cette fois, ce n'est plus une certitude de me voir échouer qui s'échappe de la tête de mes deux adversaires de plus de soixante ans. Désormais, c'est une espérance. Car si je ne me loupe pas, ils n'auront plus d'excuse pour ne pas me répondre.

— Les Céréales Del Toro.

Ma réponse est donnée. Sans attendre la moindre réaction de leur part, je frappe dans la balle. Elle part. Loin devant. J'ai peur de la voir quitter le terrain, mais au final... elle touche le drapeau. Puis elle retombe en plein dans le trou. En résumé, j'ai donné la bonne réponse. En résumé, j'ai gagné. En résumé, j'ai vaincu ces deux mauvais joueurs. En résumé, ils n'ont plus d'excuse.

— Alors ? Vous avez d'autres questions ou c'est enfin à moi de vous les poser ?

Oui, je fais le malin. Après tout, ils m'ont cherché. Je sais, ce n'est pas une excuse, mais c'était tentant.

— Oui... bon bah... marmonne l'un des papis, étonné d'être battu à son propre jeu.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? demande le second, obligé d'accepter sa défaite.

Maintenant que j'ai obtenu une forme de respect chez eux et qu'ils sont enfin à mon écoute, je peux leur résumer mon histoire.

— Alors voilà : je suis venu dans cet hôtel pour un rendez-vous avec un certain Monsieur Landau, sauf que, jusqu'ici, impossible de le trouver. Est-ce que ce nom vous dit quelque chose ? Et ne me mentez pas, je pense qu'on a tous les trois perdus suffisamment de temps aujourd'hui.

— C'est un nom qui circule de temps à autres dans l'hôtel, répond le premier.

— Mais on n'a jamais croisé personne qui le portait, continue le deuxième.

— On ne connaît pas ton monsieur.

— Promis.

— Par contre, il y a des rumeurs à son sujet.

— Il y a toujours des rumeurs dans cet hôtel.

— On dit qu'il est riche.

— On dit qu'il est important.

— On dit qu'il aurait un lien avec la famille Lugosi.

— La famille qui a construit l'hôtel.

— La famille dont le dernier fils est toujours le propriétaire.

— On dit ça.

— Et d'autres choses.

— Mais surtout ça.

— Si tu veux d'autres informations, va au troisième étage.

— Le plus riche de l'hôtel.

— Celui pour ceux qui ont de l'argent.

— Va dans le Grand Restaurant.

— Il est forcément passé par là-bas.

— Forcément.

— Après, c'est tout ce qu'on peut te dire.

— Et c'est déjà bien.

Effectivement, c'est déjà bien.

— Merci, messieurs. Et désolé de vous avoir dérangé.

Les voilà immédiatement repartis dans leur jeu qui les passionne tant. Comme s'ils avaient déjà oublié ce qu'il vient de se passer, ce qui est soit dû à l'âge, soit dû à la difficulté

d'accepter un échec, ils se remettent en place, l'un avec le club et une balle, l'autre sur le côté, prêt à poser une énigme.

— Et avec tout ça, j'en ai perdu le score ! C'est malin !

— Pareil, confit le deuxième grand-père au premier. Par contre, je sais que je gagnais, alors on ne va pas recommencer à zéro.

Au final, moi aussi je peux leur donner une information qui les intéresse. Et sans tester leurs connaissances. Juste par gentillesse.

— Onze à huit. C'est bien vous qui menez.

— Voilà, c'est ça, onze à huit. Je savais bien que je gagnais !

— Arrête de causer et pose-moi ta question !

Les voilà de retour dans leur monde. Il est temps pour moi de les laisser. »

A la fin de cette nouvelle anecdote du héros, l'autre gars garde le silence. Il attend simplement la suite, ce qui étonne son ami.

— Aucune remarque ?

— Sur le fait que des papis commères qui jouent à un jeu de golf magique te donnent plus d'informations que, au hasard, un monstre intelligent qui habite dans l'hôtel depuis sa création ? Non, aucune, répond l'autre gars.

— Je vois, reprend le héros sans cacher son sourire. Alors je poursuis : j'avais bel et bien passé trop de temps avec eux, près du golf. Il fallait que je passe à autre chose.

Et maintenant, où le héros va-t-il aller ?

Vous pouvez vous diriger vers l'enclos des animaux (chap. 090, p. 182) ou vers l'arbre ancien (chap. 097, p. 199). Attention : si vous avez déjà visité ces lieux, n'y retournez pas.

Vous pouvez également sortir du jardin (chap. 111, p. 218).

Votre réponse est ‘le Gel Douche Burton’.

« Cette fois, ce n'est plus une certitude de me voir échouer qui s'échappe de la tête de mes deux adversaires de plus de soixante ans. Désormais, c'est une espérance. Car si je ne me loupe pas, ils n'auront plus d'excuse pour ne pas me répondre.

— Hum... disons... le Gel Douche Burton.

Ma réponse est donnée. Je n'ai plus qu'à taper dans la balle. Problème : le sourire de soulagement des deux grands-pères, à deux doigts de se prendre dans les bras, me divulgâche le dénouement de cette partie. Malgré l'absence de suspense, je frappe dans la balle. De toute mes forces. Comme si la puissance que je mets dans mon coup pouvait avoir une conséquence dans leur jeu absurde. La balle part. Loin. Très loin... Trop loin ? J'ai peur de la voir quitter le terrain. Mais au final... elle touche le drapeau et s'arrête à quelques centimètres du trou. Ce qui n'est pas bon non plus. Voyant la preuve de mon échec, les deux papis se mettent instantanément à rire. Fort. Ils se moquent de moi sans aucune forme de pitié.

— T'as voulu faire le malin, et voilà le résultat ! constate le premier. Et tu sais ce qu'on dit ?

— Qui fait le malin... ne remporte pas forcément le butin ! complète le second.

— Enfin je ne sais pas si ça se dit...

— Mais nous, on le dit !

— Moi qui pensais que tu connaissais un peu l'Hôtel Lugosi, il faut croire que tes premières victoires étaient bien des coups de chances.

— Et qu'en fait, tu y connais que dalle !

Les deux grands-pères se prennent pour des caïds de lycée qui maltraite un petit collégien maigrichon qui n'a rien demandé à part qu'on le laisse tranquille. Sauf que ce sont des adultes âgés, et que je ne suis plus au collège. Je peux me défendre face à leurs ricanements.

— Du coup, on est à une bonne réponse chacun. J'ai le droit à une dernière énigme pour nous départager et voir si je peux avoir mes informations.

— Attends, tu crois qu'on ne voit pas clair dans ton petit jeu ? me demande le premier papi.

— Pourtant, un jeu, c'est un jeu, affirme le second.

— Et toi, t'as perdu.

— On a conclu un marché, alors hors de question de changer les règles.

Comment est-ce qu'ils peuvent oser me dire ça après ce qu'ils ont faits ?

— Mais attendez, vous...

— Non, on n'attend pas, justement, dis l'un des grands-pères.

— On a trop attendu, complète le second.

— Jusqu'à preuve du contraire, tu es venu jouer à notre jeu, pas l'inverse.

— Donc c'est nous qui choisissons les règles.

— Et là, toi, tu as perdu.

— C'est le jeu.

— Si tu veux des informations, il va falloir aller voir ailleurs.

— Même si tu ne veux pas d'informations, il va falloir que t'ailles ailleurs.

— Ça c'est vrai, ça !

— Pour sûr !

Incroyable. C'est deux personnages sont incroyables.

Sans attendre que j'accepte de partir, ils se remettent à jouer. Je dois m'avouer vaincu. Mais, au moins, j'aurais tenté. Je reviens sur mes pas pour retourner au cœur du jardin.

C'est ainsi que s'achève cette anecdote. Avec de la triche, une défaite forcée, zéro information... mais avec un souvenir sympathique sur un jeu amusant, je dois le reconnaître. Maintenant, je dois avancer et passer à autre chose. »

Attention, lisez bien cette petite note pour découvrir la suite de votre histoire :

*Si vous avez précédemment débloqué le **chemin L**, allez directement à la page 217, sans lire le paragraphe ci-dessous.*

Si vous n'avait pas encore vu la mention vous indiquant que vous avez débloqué ce chemin, continuez la lecture après ce paragraphe.

Ne trichez pas, ça ne vous apportera rien de bien. Ni dans la vie, ni dans ce livre.

« Est-ce qu'il est temps de quitter le jardin ? Peut-être... peut-être pas. Je mets un peu de temps avant de me décider. »

Après ça, où le héros va-t-il aller ?

*Vous pouvez vous diriger vers l'enclos des animaux (chap. **090**, p. 182) ou vers l'arbre ancien (chap. **097**, p. 199). Attention : si vous avez déjà visité ces lieux, n'y retournez pas.*

*Vous pouvez également sortir du jardin (chap. **111**, p. 218).*

Votre réponse est ‘les Chocolats Villeneuve’.

« Cette fois, ce n'est plus une certitude de me voir échouer qui s'échappe de la tête de mes deux adversaires de plus de soixante ans. Désormais, c'est une espérance. Car si je ne me loupe pas, ils n'auront plus d'excuse pour ne pas me répondre.

— Hum... disons... les Chocolats Villeneuve.

Ma réponse est donnée. Je n'ai plus qu'à taper dans la balle. Problème : le sourire de soulagement des deux grands-pères, à deux doigts de se prendre dans les bras, me divulgue le dénouement de cette partie. Malgré l'absence de suspense, je frappe dans la balle. De toute mes forces. Comme si la puissance que je mets dans mon coup pouvait avoir une conséquence dans leur jeu absurde. La balle part. Loin. Très loin... Trop loin ? J'ai peur de la voir quitter le terrain. Mais au final... elle touche le drapeau et s'arrête à quelques centimètres du trou. Ce qui n'est pas bon non plus. Voyant la preuve de mon échec, les deux papis se mettent instantanément à rire. Fort. Ils se moquent de moi sans aucune forme de pitié.

— T'as voulu faire le malin, et voilà le résultat ! constate le premier. Et tu sais ce qu'on dit ?

— Qui fait le malin... ne remporte pas forcément le butin ! complète le second.

— Enfin je ne sais pas si ça se dit...

— Mais nous, on le dit !

— Moi qui pensais que tu connaissais un peu l'Hôtel Lugosi, il faut croire que tes premières victoires étaient bien des coups de chances.

— Et qu'en fait, tu y connais que dalle !

Les deux grands-pères se prennent pour des caïds de lycée qui maltraite un petit collégien maigrichon qui n'a rien demandé à part qu'on le laisse tranquille. Sauf que ce sont des adultes âgés, et que je ne suis plus au collège. Je peux me défendre face à leurs ricanements.

— Du coup, on est à une bonne réponse chacun. J'ai le droit à une dernière énigme pour nous départager et voir si je peux avoir mes informations.

— Attends, tu crois qu'on ne voit pas clair dans ton petit jeu ? me demande le premier papi.

— Pourtant, un jeu, c'est un jeu, affirme le second.

— Et toi, t'as perdu.

— On a conclu un marché, alors hors de question de changer les règles.

Comment est-ce qu'ils peuvent oser me dire ça après ce qu'ils ont faits ?

— Mais attendez, vous...

— Non, on n'attend pas, justement, dis l'un des grands-pères.

— On a trop attendu, complète le second.

— Jusqu'à preuve du contraire, tu es venu jouer à notre jeu, pas l'inverse.

— Donc c'est nous qui choisissons les règles.

— Et là, toi, tu as perdu.

— C'est le jeu.

— Si tu veux des informations, il va falloir aller voir ailleurs.

— Même si tu ne veux pas d'informations, il va falloir que t'ailles ailleurs.

— Ça c'est vrai, ça !

— Pour sûr !

Incroyable. C'est deux personnages sont incroyables.

Sans attendre que j'accepte de partir, ils se remettent à jouer. Je dois m'avouer vaincu. Mais, au moins, j'aurais tenté. Je reviens sur mes pas pour retourner au cœur du jardin.

C'est ainsi que s'achève cette anecdote. Avec de la triche, une défaite forcée, zéro information... mais avec un souvenir sympathique sur un jeu amusant, je dois le reconnaître. Maintenant, je dois avancer et passer à autre chose. »

Attention, lisez bien cette petite note pour découvrir la suite de votre histoire :

*Si vous avez précédemment débloqué le **chemin L**, allez directement à la page 217, sans lire le paragraphe ci-dessous.*

Si vous n'avait pas encore vu la mention vous indiquant que vous avez débloqué ce chemin, continuez la lecture après ce paragraphe.

Ne trichez pas, ça ne vous apportera rien de bien. Ni dans la vie, ni dans ce livre.

« Est-ce qu'il est temps de quitter le jardin ? Peut-être... peut-être pas. Je mets un peu de temps avant de me décider. »

Après ça, où le héros va-t-il aller ?

*Vous pouvez vous diriger vers l'enclos des animaux (chap. **090**, p. 182) ou vers l'arbre ancien (chap. **097**, p. 199). Attention : si vous avez déjà visité ces lieux, n'y retournez pas.*

*Vous pouvez également sortir du jardin (chap. **111**, p. 218).*

Votre réponse est ‘les derniers parfums de chez Méliès’

« Cette fois, ce n'est plus une certitude de me voir échouer qui s'échappe de la tête de mes deux adversaires de plus de soixante ans. Désormais, c'est une espérance. Car si je ne me loupe pas, ils n'auront plus d'excuse pour ne pas me répondre.

— Hum... disons... les derniers parfums de chez Méliès.

Ma réponse est donnée. Je n'ai plus qu'à taper dans la balle. Problème : le sourire de soulagement des deux grands-pères, à deux doigts de se prendre dans les bras, me divulgue le dénouement de cette partie. Malgré l'absence de suspense, je frappe dans la balle. De toute mes forces. Comme si la puissance que je mets dans mon coup pouvait avoir une conséquence dans leur jeu absurde. La balle part. Loin. Très loin... Trop loin ? J'ai peur de la voir quitter le terrain. Mais au final... elle touche le drapeau et s'arrête à quelques centimètres du trou. Ce qui n'est pas bon non plus. Voyant la preuve de mon échec, les deux papis se mettent instantanément à rire. Fort. Ils se moquent de moi sans aucune forme de pitié.

— T'as voulu faire le malin, et voilà le résultat ! constate le premier. Et tu sais ce qu'on dit ?

— Qui fait le malin... ne remporte pas forcément le butin ! complète le second.

— Enfin je ne sais pas si ça se dit...

— Mais nous, on le dit !

— Moi qui pensais que tu connaissais un peu l'Hôtel Lugosi, il faut croire que tes premières victoires étaient bien des coups de chances.

— Et qu'en fait, tu y connais que dalle !

Les deux grands-pères se prennent pour des caïds de lycée qui maltraite un petit collégien maigrichon qui n'a rien demandé à part qu'on le laisse tranquille. Sauf que ce sont des adultes âgés, et que je ne suis plus au collège. Je peux me défendre face à leurs ricanements.

— Du coup, on est à une bonne réponse chacun. J'ai le droit à une dernière énigme pour nous départager et voir si je peux avoir mes informations.

— Attends, tu crois qu'on ne voit pas clair dans ton petit jeu ? me demande le premier papi.

— Pourtant, un jeu, c'est un jeu, affirme le second.

— Et toi, t'as perdu.

— On a conclu un marché, alors hors de question de changer les règles.

Comment est-ce qu'ils peuvent oser me dire ça après ce qu'ils ont faits ?

— Mais attendez, vous...

— Non, on n'attend pas, justement, dis l'un des grands-pères.

— On a trop attendu, complète le second.

— Jusqu'à preuve du contraire, tu es venu jouer à notre jeu, pas l'inverse.

— Donc c'est nous qui choisissons les règles.

— Et là, toi, tu as perdu.

— C'est le jeu.

— Si tu veux des informations, il va falloir aller voir ailleurs.

— Même si tu ne veux pas d'informations, il va falloir que t'ailles ailleurs.

— Ça c'est vrai, ça !

— Pour sûr !

Incroyable. C'est deux personnages sont incroyables.

Sans attendre que j'accepte de partir, ils se remettent à jouer. Je dois m'avouer vaincu. Mais, au moins, j'aurais tenté. Je reviens sur mes pas pour retourner au cœur du jardin.

C'est ainsi que s'achève cette anecdote. Avec de la triche, une défaite forcée, zéro information... mais avec un souvenir sympathique sur un jeu amusant, je dois le reconnaître. Maintenant, je dois avancer et passer à autre chose. »

Attention, lisez bien cette petite note pour découvrir la suite de votre histoire :

*Si vous avez précédemment débloqué le **chemin L**, allez directement à la page 217, sans lire le paragraphe ci-dessous.*

Si vous n'avait pas encore vu la mention vous indiquant que vous avez débloqué ce chemin, continuez la lecture après ce paragraphe.

Ne trichez pas, ça ne vous apportera rien de bien. Ni dans la vie, ni dans ce livre.

« Est-ce qu'il est temps de quitter le jardin ? Peut-être... peut-être pas. Je mets un peu de temps avant de me décider. »

Après ça, où le héros va-t-il aller ?

*Vous pouvez vous diriger vers l'enclos des animaux (chap. **090**, p. 182) ou vers l'arbre ancien (chap. **097**, p. 199). Attention : si vous avez déjà visité ces lieux, n'y retournez pas.*

*Vous pouvez également sortir du jardin (chap. **111**, p. 218).*

*Si vous avez débloqué le **chemin L**, continuez votre lecture ici :*

« Je m'éloigne des deux tricheurs et je reprends ma visite du jardin. Et là, sur mon chemin, tu ne devineras jamais qui je reconnais à quelques mètres de moi... bon, en fait, si, tu vas forcément deviner de qui il s'agit : l'amoureux et la jardinière. Ensemble. Ils ne sont pas main dans la main, mais au moins, ils sont ensemble. Ils me reconnaissent, je les reconnais. Commence alors une drôle de conversation avec deux jeunes timides qui se sont parlé grâce à mon passage dans leur vie, enfin je crois. On parle de tout et de rien, on enchaine les sujets divers et variés, comme dans une banale discussion pas si intéressante à détailler. Mais ce qui est intéressant, c'est ce qui arrive après : comme ça, au milieu de rien de notable, l'amoureux va lâcher, sans s'en rendre compte, une petite information sur l'hôtel. Tout commence par une simple question de ma part :

— Et vous allez faire quoi, maintenant ?

— Je sortirais bien d'ici, pour une fois, me répond la jeune femme. Il faut encore je règle quelques détails, mais après je vais prendre une pause, ça va me changer les idées.

— Je connais un petit bar vraiment sympa au premier étage, le lieu parfait pour passer une soirée à deux, complète l'amoureux avant de me poser une question. Tu l'as peut-être déjà visité ?

— Non, ça ne me dit rien.

— Tu devrais y aller, si tu as l'occasion de redescendre. Rien à voir avec le bar du Grand Restaurant du troisième étage. Ceux qui vont là-bas ont besoin de se montrer, de prouver à tout le monde qu'ils ont les moyens de se payer un verre au prix fort, tu vois le genre ? En même temps, c'est le troisième étage. Le plus riche de l'hôtel ! Donc rien d'étonnant à cela. Tout est comme ça, là-haut.

Quand j'écoute l'amoureux, j'ai l'impression d'entendre ces personnages de films mal écrits qui dévoilent toutes les informations essentielles aux spectateurs pour qu'ils comprennent l'intrigue en un dialogue. Mais ce n'est pas le seul à se comporter ainsi :

— Non, pas tout, contredit la jardinière. C'est cliché de penser ça. Honnêtement, la discothèque du troisième étage, par exemple, elle est vraiment très chouette, et elle est ouverte à tous, pas qu'aux plus riches.

Je les écoute avec attention, pour ne pas louper les informations qu'ils glissent dans leurs dialogues sans s'en rendre compte. Voilà comment être plus renseigné en croisant deux amis plutôt qu'en jouant avec deux personnes âgées. Ne cherche pas la morale de cette phrase, s'il te plaît.

On parle encore un peu. Je vois la complicité naître entre l'amoureux et la jardinière. Ils ont l'air de bien s'entendre. C'est une bonne chose que ces deux-là aient réussi à se mettre sur le même chemin.

Et à la fin, on se dit au revoir. Les deux me remercient chacun leur tour ... Pourquoi ? Peu importe ; et ils me souhaitent bon courage... Pourquoi ? Peu importe. Ils repartent dans le jardin. Quant à moi, je pense avoir fait le tour ici : vu ce qu'ils m'ont décrit, le Grand Restaurant et la discothèque de l'Hôtel Lugosi semblent être les lieux parfaits pour ceux qui veulent croiser du monde et enfin avoir toutes les réponses à leurs questions. Il est temps pour moi de passer à un nouvel étage. »

Le héros doit sortir du jardin et se diriger vers le troisième étage. Rendez-vous au chapitre 111 (page 218).

Vous décidez de sortir du jardin.

« J'ai vu de belles choses dans ce jardin, j'ai fait des rencontres marquantes, j'ai de beaux souvenirs à garder en mémoire. Mais là, je pense que je ferais mieux de partir. Alors je pars. Je le traverse une dernière fois, et je sors de la chambre. J'emporte avec moi des souvenirs, quelques réponses, et toujours autant de questions.

Et l'histoire se répète encore. J'étais dans le couloir, j'ai poussé une porte, je m'attendais à voir une chambre, j'ai découvert bien plus que ça, j'ai rencontré de nouvelles personnes, j'ai vu des faits je ne suis pas censé pouvoir voir, puis j'ai de nouveau poussé la porte, et je suis revenu dans le couloir. Et l'histoire se répète encore.

Maintenant, je n'ai plus envie de perdre mon temps. Allons au but. Arrivons-en aux faits. On me demande de venir pour un rendez-vous ? Alors montrez-moi ce rendez-vous ! Venez. Expliquez-moi ce que vous attendez de moi. Parlez. Qu'on en finisse.

Ou peut-être... peut-être que je me trompe. Peut-être que je tape à côté. Et si je n'avais pas envie que ce voyage se termine ? Et si je voulais profiter encore un peu de cet hôtel avant de le quitter, peut-être à tout jamais ? Pour avoir de nouveaux souvenirs, de nouvelles histoires à raconter ? Et si j'avais envie... que l'histoire se répète encore ? Je crois que... j'aime découvrir ces personnages. Les entendre parler. Les voir agir. Imaginons que ce rendez-vous ne soit pas une réussite, que l'entretien ne m'apporte rien. Eh bien, malgré tout, je n'aurais pas fait le voyage pour rien. Voilà ce que je me dis, finalement. J'ai envie d'aller rencontrer du monde. De nouvelles personnes. Venez vers moi. Parlez. Que ça ne finisse jamais.

Cette histoire, je te la raconte parce que je pense qu'elle peut apporter quelque chose dans ta vie. Mais je te la raconte aussi parce que je l'aime. Et parce que j'ai peur de l'oublier. »

Le héros est comme touché par ce qu'il raconte à l'autre gars. Celui-ci est plus étonné que jamais de voir un homme dans cet état.

— Ça... ça va ?

— Tu me demande si ça allait, à l'époque, quand j'ai eu cette réflexion ?

— Non, là, maintenant, tout de suite. Tu vas bien ? Tu veux qu'on fasse une pause ?

— Oui, oui, je vais bien. Et non, pas besoin de pause. J'ai encore des histoires à raconter... d'ailleurs, où j'en étais ? A oui : mon retour dans le couloir du deuxième étage.

« Cette fois, je ne croise pas d'habitants dans le couloir. Rien ni personne ne m'invite à venir contempler l'univers unique qu'il a créé dans sa chambre.

Je vois les escaliers qui emmènent vers l'étage supérieur. Je me dis que c'est le bon moment pour voir ce que ce troisième étage a à me proposer. »

Le héros se rend au troisième étage. Rendez-vous au chapitre 113 (page 220) pour découvrir la suite de cette aventure.

Vous refusez la proposition de la jeune femme.

« Un jardin, naturel, fleurit, beau, prêt à accueillir toutes sortes de visiteurs, se cache derrière la porte. Voilà la promesse de cette jeune fille. Je sais qu'elle dit la vérité, je n'ai pas de doute là-dessus vu ce j'ai pu voir auparavant dans l'hôtel. Le lieu doit être magnifique. Mais j'ai quand même décidé de ne pas accepter sa proposition.

— Désolé, mais je vais refuser. Je ne suis pas sûr que cet homme passe son temps dans un jardin... sans vouloir vous offenser. Je sais que c'est possible, mais là, je ne pense pas.

J'ai du mal à trouver une bonne justification, ce qui a pour seule conséquence de faire rire la jeune gérante du jardin.

— C'est marrant de vous voir essayer de trouver les bons mots pour ne pas me blesser, c'est gentil même. Mais ne vous inquiétez pas, je ne le prends pas pour moi. Et si un autre jour vous voulez passer visiter le jardin, vous serais le bienvenu.

— Merci en tout cas.

Je suis un peu gêné par cette conversation. Alors que je pensais arriver à la fin de celle-ci, la jardinière rajoute une question.

— Et maintenant ? Vous allez où pour chercher votre rendez-vous ?

— Je... n'en ai aucune idée. Depuis tout à l'heure, je marche, je vois ce qui attire mon attention et j'essaye de parler avec des habitants. Je me laisse guider, on va dire.

Elle sourit. Je ne sais pas ce que j'ai de si amusant, mais ça n'a aucune importance, car ce n'est pas désagréable de voir son sourire.

— Si votre recruteur est quelqu'un d'important, il est forcément passé par le Grand Restaurant, au troisième étage. C'est un lieu très réputé ici. C'est très sélectif, mais si vous arrivez à entrer dedans, vous trouverez forcément des informations.

Après l'avoir remercié pour ce conseil, on continue un peu de parler dans le couloir. Je regrette presque de ne pas pouvoir rester avec elle pour faire d'avantage connaissance. Je loupe peut-être quelque chose... des beaux paysages... des beaux souvenirs... des beaux moments avec cette jeune femme... mais je n'ai plus vraiment le temps. Il y a un moment où je vais devoir le passer, mon entretien. Je ne peux malheureusement pas rester discuter avec tous les locataires de l'Hôtel Lugosi. Pourtant, j'y prends de plus en plus plaisir, presque sans me rendre compte...

Je remercie la jardinière. Elle retourne dans son jardin et referme la porte derrière elle. Et me revoilà seul dans un couloir. Ça m'avait manqué... c'est faux.

Comme elle me l'a conseillé, je me dirige vers les escaliers qui mènent au troisième étage. »

Le héros va aller au troisième étage. Rendez-vous au chapitre 113 (page 220) pour découvrir la suite de cette aventure.

Vous allez vers l'escalier qui mène au troisième étage.

« Un nouvel escalier pour un nouvel étage. Le dernier, peut-être. Je m'approche des marches, et je suis tout de suite confronté à une nouvelle curiosité : assis en haut de l'escalier, il y a un homme. Il attend. Même assis, il me paraît bien petit. Et même assis, il me paraît bien musclé. Sa chemise rayée d'un style vintage, pour ne pas dire dépassé, est bien serrée autour de sa masse musculaire. Il a une carrure très sportive donc, mais il porte aussi de grandes lunettes rondes qui lui donnent un air mi-intelligent, mi-marrant, du moins c'est l'effet qu'elles produisent chez moi. Côté capillaire, sa calvitie ne laisse vivre que quelques cheveux sur le côté de son crâne. Et dans ses mains, il a un tas de papier qu'il a l'air de garder précieusement. Cet homme attend. Quand j'arrive devant l'escalier, il me regarde, me fixe, comme s'il voyait enfin ce qu'il attendait. C'est peut-être quelqu'un envoyé pour m'emmener à mon rendez-vous ? Je n'espère que ça. Je vais vite être déçu.

Je monte sur la première marche. Puis j'arrive sur la seconde. Puis la troisième. Mais avant que l'un de mes pieds ne touche la quatrième marche de l'escalier, l'homme qui trône tout en haut décide de se lever. Je maintiens qu'il est petit. Je maintiens qu'il est très musclé. Il ressemble à un vigile. Un vigile en chemise, qui porte des lunettes et des papiers de fonctionnaire, mais un vigile quand même.

— Désolé, vous ne pouvez pas monter en haut, m'ordonne le vigile avec une voix calme, lente, presque blasée et pas du tout intimidante.

Ce n'est donc pas lui qui va m'emmener à mon entretien. C'est même tout l'inverse, vu qu'il n'a apparemment pas envie de me laisser avancer. La voix sans entrain avec laquelle il m'annonce la nouvelle contraste avec la tâche qu'il doit gérer. On dirait que l'un des gérants de l'hôtel a pris le fonctionnaire le plus musclé de l'espace comptabilité de l'immeuble et l'a placé là pour jouer les gardiens sans lui donner deux trois conseils, notamment sur les vêtements qu'il doit porter et le ton qu'il doit prendre. Mais peu importe. J'essaye d'argumenter avec lui.

— En fait, je dois aller au troisième étage pour...

— Vous ne pouvez pas y aller, vous comprenez ? me répète ce gardien avec la même absence de motivation dans sa voix.

— Et pourquoi ?

Il soupire. Il n'a pas l'air d'aimer répondre aux questions autant que moi j'aime les poser.

— Parce que c'est dans le règlement.

— C'est tout ?

Il soupire encore. Je n'arrive pas à savoir si c'est son métier qui est épuisant ou si c'est lui qui est épuisé par son métier. Après avoir levé les yeux au ciel, il me détaille ses raisons.

— Le troisième étage est l'étage le mieux entretenu de l'Hôtel Lugosi. Il est donc le plus sélectif... celui où les locataires ont le plus d'argent, vous comprenez ? Alors, forcément, il est écrit dans le règlement que l'on ne doit pas laisser passer n'importe qui. Et vous, vous ne pouvez pas passer, vous comprenez ?

— Si c'est une question d'argent, on peut...

— Non, ce n'est pas une question d'argent.

— Mais pourtant vous venez de dire que...

Il me fait un signe de la main pour me demander de me taire sans me le dire. Et il soupire.

— On ne demande pas d'argent. Par contre, le règlement dit que les personnes qui veulent monter pour la première fois au troisième étage doivent passer un test... réussir

quelques épreuves, vous comprenez ? C'est ce que dit le règlement, et c'est pour ça que je suis ici. Je dois également ajouter que cette mesure n'est pas une mesure raciste, xénophobe ou qui a pour but de porter atteinte à n'importe quelle catégorie d'individus, en voulant limiter la présence d'une certaine classe sociale ou d'un regroupement de minorité dans le niveau nommé précédemment, vous comprenez ? D'ailleurs, à aucun moment le règlement ne sous-entend que les riches sont plus intelligents que les pauvres, c'est pour cela que nous testons tout type de personne. Et dans un encart humoristique d'une de ses pages, le règlement ajoute avec malice qu'il est préférable d'avoir un pauvre intelligent dans un étage de riche plutôt qu'un riche non intelligent dans un étage de pauvre, vous comprenez ?

Ce vigile conclue son monologue ainsi. Il n'y a toujours aucun sourire sur son visage. Il ne bouge pas. Je crois que je peux en placer une.

— Donc il y a bien un moyen d'accéder au troisième étage ?

Là, il ne soupire pas : il souffle du nez de façon très forte.

— Voulez-vous passer le test du troisième étage ?

— J'ai le choix ? Je peux ne pas le passer et aller directement au troisième étage ?

Il ne prend même plus la peine de soupirer. Il me répète :

— Voulez-vous passer le test du troisième étage ?

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Vous n'avez pas répondu à la mienne non plus, ajoute le gardien. »

Voulez-vous passer le test du troisième étage ? C'est à vous de répondre !

Si votre réponse est oui, rendez-vous au chapitre 114 (page 222).

Si votre réponse est non, rendez-vous au chapitre 115 (page 223).

Vous acceptez de participer au test du troisième étage.

« J'ai l'impression que cet homme ne me laisse pas réellement le choix : si je veux aller au troisième étage, je dois passer son test.

— Eh bien... je dois aller au troisième étage... donc... euh... faut croire que oui ?

— Veuillez me suivre, s'il vous plaît.

Il se retourne et il commence à monter les marches vers le troisième étage. Je vais pour le suivre, mais je me sens obligé de faire une remarque sur l'ironie de cette scène.

— Si je comprends bien, le test qui nous permet d'accéder au troisième étage... se trouve au troisième étage ? Ce n'est pas un peu... illogique ?

Il se remet à soupirer.

— Veuillez arrêter de poser des questions, s'il vous plaît. Principalement dans le but d'accélérer et de fluidifier la procédure de test, vous comprenez ? De plus, il n'est pas indiqué dans le règlement que je suis obligé de vous répondre.

On arrive en haut de l'escalier. Pour accéder au hall du troisième étage, nous devons passer une double-porte battante avec un "trois" majuscule collé dessus, qui est toujours là au cas où les visiteurs auraient oublié de compter le nombre d'étage qu'ils ont parcourus depuis le rez-de-chaussée, j'imagine. Mais nous, on ne passe pas cette double-porte battante. Le gardien s'arrête avant et se dirige sur sa gauche, vers une plus petite porte qu'il me montre de la main.

— Veuillez rentrer, s'il-vous-plait. Pour que nous passions au test, vous comprenez ?

Je ne pose pas plus de question. »

Le héros n'a pas le choix : il va rentrer dans la pièce.

Rendez-vous au chapitre 116 (page 224).

Vous refusez de participer au test du troisième étage.

« Et si j'arrivais à accéder au troisième étage sans réaliser son test ? On ne sait jamais, peut-être qu'une faille se cache au milieu de son règlement ? Je dois tenter le coup.

— Non, je ne veux pas passer le test. Par contre, j'aimerais vraiment aller au troisième étage.

Je vois bien que le vigile est gêné de me voir tenter ce genre de méthode. Il marque un temps avant de prononcer une nouvelle phrase, pour finalement me dire :

— Veuillez me suivre, s'il-vous-plait.

Il se retourne et commence à avancer vers l'étage supérieur. Aussi étonnant que cela puisse paraître, mon plan a marché. Tant mieux pour moi.

Je le suis. On arrive en haut de l'escalier. Pour accéder au hall du troisième étage, nous devons passer une double-porte battante avec un "trois" majuscule collé dessus, qui est toujours là au cas où les visiteurs auraient oublié de compter le nombre d'étage qu'ils ont parcourus depuis le rez-de-chaussée, j'imagine. Sauf que nous, on ne passe pas cette double-porte battante. Le gardien s'arrête avant et se dirige sur sa gauche, vers une plus petite porte qui mène vers une toute petite pièce. Il ouvre la porte et me montre la pièce avec sa main, en restant toujours aussi rigide, froid, et peu accueillant.

— Veuillez rentrer, s'il-vous-plait.

— Pourquoi ?

— Pour passer le test du troisième étage, vous comprenez ? Et veuillez arrêter de poser des questions, s'il vous plait. Principalement dans le but d'accélérer et de fluidifier la procédure de test, vous comprenez ? De plus, il n'est pas indiqué dans le règlement que je suis obligé de vous répondre.

Je crois qu'il m'a eu. »

*Le héros n'a pas le choix : il doit rentrer dans la pièce et passer le test.
Rendez-vous au chapitre 116 (page 224).*

Vous entrez dans la pièce pour faire le test du troisième étage.

« La pièce dans laquelle je suis obligé d'entrer me paraît bien terne, bien loin de la soi-disant richesse du troisième étage. Ce n'est pas une chambre, ça ressemble plus au lieu de travail d'un employé. Il y a un long bureau, avec dessus tout un tas de crayons qui se baladent librement, une petite lampe qui ne date pas d'hier, et des papiers. Beaucoup de papiers : des dossiers en tous genres recouvrent presque tout le bureau. Mais à part ça : il y a beaucoup d'affiches différentes sur les murs, qui vont aussi bien du message de prévention sur le lavage de main, à la photo dédicacée d'un lutteur en slip sur-bodybuildé. Dans un autre coin de la pièce, une petite table sert à accueillir une machine à café dernier cri, très brillante, très moderne et tout ce qui va avec pour se faire un bon café. Je vois aussi un grand meuble sur lequel sont posés une vieille télévision cathodique et un lecteur cassette. Vu la modernité de ses appareils, cet homme doit préférer boire un bon café que regarder un bon film. Son meuble, il me rappelle de vieux souvenirs : quand j'étais petit, c'était le genre de grande étagère à roulettes qui passait d'une classe à l'autre à l'école, et qui envoyait instantanément une vague de bonheur chez les élèves qui la voyaient arriver, symbolisant le fait que le cours allait être un peu moins ennuyeux que d'habitude. »

— Tu vois de quoi je veux parler ? demande le héros à l'autre gars pour être sûr qu'ils partagent le même souvenir.

— Non, comme ça, je ne vois pas.

— Ah... bravo, tu viens de me donner un coup de vieux... bon, oublie.

« Le gardien se place derrière le bureau. Il s'assoit tel un professeur principal à une réunion parents-professeurs... après, promis, j'arrête les comparaisons avec l'école. Il me montre une des chaises de l'autre côté de sa table.

— Asseyez-vous, nous allons commencer le test.

Vu qu'il ne me laisse pas vraiment le choix, je m'assoie.

— Écoutez-moi bien, principalement parce que je n'ai pas envie de me répéter, m'annonce la petite montagne de muscle assise sur sa chaise. Pour la première épreuve, le règlement indique que je dois vous passer un document audio. A la fin de la première écoute, vous devez me donner votre avis sur ce document, me dire tout ce qu'il vous passe par la tête, vous comprenez ?

Sa question n'a pas l'air d'attendre de réponse, alors je ne gâche pas ma salive.

D'un des tiroirs de son bureau, il sort un vieux et imposant radiocassette, qui vient sans doute du même siècle que son téléviseur. Il pousse d'un revers de la main quelques paquets de feuilles qui envahissent son bureau pour faire un peu de place devant lui. Il pose son radiocassette face à moi, il sort une cassette de je ne sais où et il la place dans son lecteur. Dans cet hôtel, j'aurais sans doute vu les choses les plus impressionnantes et les plus modernes que j'ai vus de ma vie... et à côté, il y a ce vigile avec ses cassettes audio encore plus dépassées que son style vestimentaire. Il faut de tout pour faire un monde, comme on dit.

— L'épreuve commence... maintenant, m'annonce le gardien en ne mettant aucune énergie dans sa prononciation, avant d'appuyer sur le bouton play de son radiocassette.

Avant de continuer, il faut que tu saches que, à cet instant, je ne suis absolument pas préparé à entendre ce que je vais entendre. Pas parce qu'il va me diffuser un son extraordinaire, marquant, extravagant, surnaturel, fantastique... pas du tout. C'est même tout l'inverse : j'ai rarement entendu quelque chose d'aussi... mal joué... et banal... et inutile. Je m'explique : la première chose que j'entends quand le gardien met en route la cassette, c'est un souffle. Un bruit de fond horrible, sûrement provoqué par les machines d'un autre temps

utilisées pendant l'enregistrement de la scène. C'est d'un tel professionnalisme que je suis presque surpris de ne pas entendre le "action" du réalisateur. Ensuite, une femme à qui on a demandé de jouer l'actrice commence à lire la suite de mots qui lui sert de texte. Sans exagérer, voilà ce que donne sa réplique :

— Bonjour. Je me présente, je suis une jolie fille bien, bien riche, et je me rends à une soirée très, très privée. Mais pas de panique : ici, je ne risque rien. Non, non, non, non. Personne ne va venir m'embêter.

Je te promets que je n'exagère pas.

Après ce monologue d'exception, j'entends des bruits de pas et de mouvements. Je n'arrive pas à savoir si ces sons sont voulus et sont censés nous aider à nous plonger dans le réalisme du scénario, ou si ce sont simplement les sons des acteurs qui échangent leurs places. Ensuite, c'est un homme qui commence un nouveau monologue, avec toujours une interprétation digne d'une représentation théâtrale faite par des élèves d'école primaire, mais lui, en plus, il donne l'impression qu'il découvre son texte en même temps qu'il le récite.

— Et moi, je su... je suis un voleur ! Un vrai de vrai, qui n'a pas peur... qui n'a pas peur de voler. Je souhaite déranger les riz... les riches personnes qui effectuent des actions deux... de riches personnes ! Je vais leur voler leurs affaires... parce que... parce que je suis un voleur !

A nouveau, on entend des bruits humains. C'est assez gênant de n'entendre que ça au milieu du silence du reste de la pièce, sans musique derrière pour combler le vide.

— Oh, non, gémit la voix féminine qui revient pour mon plus grand plaisir et qui n'a apparemment pas pris de court de théâtre entre ses deux dialogues. Un voleur essaye de me voler ! Au secours ! Ça ne devrait pas exister, ici ! Je me pensais en sécurité !

— Haha, rigole la voix du voleur d'une façon pas du tout naturelle. Personne ne m'a arrêté. Je l'ai vos... volé. Parce que je... suis... je suis un voleur.

Après ça, il ne reste plus qu'un silence gênant, ponctué par des bruits légers. La fiction se termine ainsi.

— Bon, soupire le gardien tout en rangeant sa cassette et son radiocassette. Que pouvez-vous me dire sur cette séquence ?

Qu'est-ce que tu veux dire après une histoire aussi mal jouée et aussi peu subtile ? Je préfère lui demander des précisions sur ce qu'il attend.

— Euh... c'est-à-dire ?

— Ne me faites pas répéter ma question, me répond-il avec toujours le même air sans énergie d'employé de bureau qui semble vouloir être n'importe où sauf ici. Parce que je n'en ai pas envie, vous comprenez ? »

Le héros va devoir répondre quelque chose au gardien : qu'est-ce que vous a inspiré ce document audio ?

Vous pouvez dire au gardien que vous, vous n'êtes pas un voleur : si c'est ce qu'il veut savoir, il n'a pas de soucis à se faire (chap. 117, p. 226) ;

Vous lui dites que si vous étiez un voleur, vous viendriez effectivement voler les riches dans un endroit riche comme l'est le troisième étage de l'hôtel (chap. 118, p. 227) ;

Ou alors vous pouvez lui dire que sa fiction audio n'a aucun sens et qu'elle n'est pas bien jouée (chap. 119, p. 228).

Vous répondez au gardien que vous n'êtes pas un voleur.

« Je ne sais pas vraiment quel genre de remarque ce gardien souhaite entendre. Sa question est si vague, il y a tellement de choses à dire sur sa cassette. Peut-être qu'il attend simplement que je lui dise que je ne suis pas comme le voleur de son histoire ?

— Eh bien, si ça peut vous rassurer, je ne suis absolument pas comme le voleur de cette... histoire. Je ne suis pas venu pour voler les habitants du troisième étage, vous n'avez rien à craindre.

Simple, rapide, efficace. Maintenant, j'attends sa conclusion au plus vite pour ne pas perdre plus de temps avec ce test... sauf que sa conclusion ne vient pas tout de suite. Le gardien me regarde sans rien dire, sans sourire, sans la moindre once de joie, sans aucune forme d'émotion sur son visage.

— Bien, finit-il par me dire. Je prends en compte votre réponse.

— Ce qui veut dire ?

— Que je prends en compte votre réponse, vous comprenez ?

— Euh...

— Bien. Le règlement indique que nous devons passer à la suite du test.

Bon, il faut croire que ce test ne fait que commencer...

Le gardien n'attend pas plus longtemps avant de préparer sa prochaine épreuve. D'un autre tiroir de son bureau, il sort un appareil surprenant : une sorte de petit bloc avec trois gros boutons, trois petites ampoules et deux enceintes sur le côté, comme une grande manette de jeu avec lumière intégrée. Le gardien prend les différents câbles qui en sortent et va les brancher sous son bureau, sans me parler, me laissant avec le silence de la pièce. Une fois branchées, les trois ampoules de son étrange petite table s'allument, accompagnées d'un signal sonore agaçant qui reste pendant quelques secondes ; puis tout s'arrête, comme pour signifier qu'elle est prête à être utilisée. Le vigile sort de sous son bureau, se rassoit sur sa chaise, pousse la drôle de machine devant moi, et quelques feuilles au passage pour faire encore un peu plus de place.

— Le règlement nous informe que le prochain test est le suivant, m'explique-t-il : je vais vous annoncer sur quels boutons appuyer et dans quel ordre, et vous allez faire exactement ce que je vous dis. Dans tous les cas, il est indiqué qu'il ne faut jamais appuyer sur le bouton 3.

— Et que se passe-t-il si jamais j'appuie dessus ?

— Ce n'est pas indiqué dans le règlement. Donc ne le faites pas, vous comprenez ?

— Je vous avoue que du coup c'est tentant de...

— Bien. Le règlement vous demande de retenir l'ordre suivant : vous allez appuyer sur le bouton 2, puis sur le 1, puis à nouveau sur le 2. Allez-y.

Qu'est-ce que cet homme veut tester avec son jeu d'enfant ? Bonne question. Mais je ne la lui pose pas, pour ne pas l'agacer. Tout ce qu'il attend de moi, c'est que je fasse exactement ce qu'il m'a demandé de faire. »

Sur quel bouton le héros va appuyer ? Le bouton 1 (chap. 120, p. 229), le bouton 2 (chap. 121, p. 230), ou le bouton 3 (chap. 122, p. 231) ? Rendez-vous au chapitre qui correspond à votre choix.

Vous répondez au gardien que si vous étiez un voleur, vous feriez comme celui de son document audio.

« En voyant le gardien attendre bêtement ma réponse juste pour avancer dans son test absurde, je me dis que, moi aussi, je peux tester les réactions de l'homme que j'ai face à moi : ce qu'il doit attendre de moi, c'est que je lui prouve que je ne serais pas comme le voleur de son histoire. Alors, rien que pour le contredire et voir sa réaction, je lui dis exactement l'opposé de ce que je pense réellement et de ce qu'il veut entendre.

— Honnêtement, je comprends le voleur. C'est vrai : si j'étais un voleur, j'irai forcément dans un endroit où les objets à dérober ont de la valeur. Un endroit où les habitants sont plus riches qu'ailleurs. Un endroit comme le troisième étage de cet Hôtel, par exemple. Donc, oui, je comprends le voleur de votre fiction.

Oui, je sais, je vais loin. J'ai envie de jouer avec le feu, de chercher les failles de c'est, de faire réagir cet étrange vigile... mais il ne réagit pas. Il aurait pu me faire sortir, m'empêcher à tout jamais d'accéder au troisième étage, mais non. Il ne montre aucun signe de contrariété, pas la moindre goutte de sueur, et même pas vraiment d'émotion. En le regardant, je n'arrive même pas à savoir s'il a compris ce que je viens de lui dire.

— Bien. Je prends en compte votre réponse, m'annonce-t-il simplement.

— Et qu'est-ce que ça signifie concrètement concernant le test ? Vous avez bien entendu ma réponse ?

— Cela signifie que je prends en compte votre réponse, vous comprenez ?

Je n'ai aucune idée de ce qu'il veut dire, je ne sais même pas si la phrase que j'ai choisie aura vraiment une conséquence sur mon accession au troisième étage.

— Bien, me redit-il. Le règlement indique que nous devons passer à la suite du test.

Sans plus attendre, il prépare sa prochaine épreuve. D'un autre tiroir de son bureau, il sort un appareil surprenant : une sorte de petit bloc avec trois gros boutons, trois petites ampoules et deux enceintes sur le côté, comme une grande manette de jeu avec lumière intégrée. Le gardien prend les différents câbles qui en sortent et va les brancher sous son bureau, sans me parler, me laissant avec le silence de la pièce. Une fois branchées, les trois ampoules de son étrange petite table s'allument, accompagnées d'un signal sonore agaçant qui reste pendant quelques secondes ; puis tout s'arrête, comme pour signifier qu'elle est prête à être utilisée. Le vigile sort de sous son bureau, se rassoit sur sa chaise, pousse la drôle de machine devant moi, et quelques feuilles au passage pour faire encore un peu plus de place.

— Le règlement nous informe que le prochain test est le suivant, m'explique-t-il : je vais vous annoncer sur quels boutons appuyer et dans quel ordre, et vous allez faire exactement ce que je vous dis. Dans tous les cas, il est indiqué qu'il ne faut jamais appuyer sur le bouton 3.

— Et que se passe-t-il si jamais j'appuie dessus ?

— Ce n'est pas indiqué dans le règlement. Donc ne le faites pas, vous comprenez ?

— Je vous avoue que du coup c'est tentant de...

— Bien. Le règlement vous demande de retenir l'ordre suivant : vous allez appuyer sur le bouton 2, puis sur le 1, puis à nouveau sur le 2. Allez-y.

Qu'est-ce que cet homme veut tester avec son jeu d'enfant ? Bonne question. Mais je ne la lui pose pas, pour ne pas l'agacer. Tout ce qu'il attend de moi, c'est que je fasse exactement ce qu'il m'a demandé de faire. »

Sur quel bouton le héros va appuyer ? Le bouton 1 (chap. 120, p. 229), le bouton 2 (chap. 121, p. 230), ou le bouton 3 (chap. 122, p. 231) ? Rendez-vous au chapitre qui correspond à votre choix.

Vous répondez au gardien que la fiction n'a aucun sens et qu'elle est très mal jouée.

« Après avoir entendu une fiction aussi creuse et mal faite, il n'y a pas grand-chose à dire. Je préfère être très terre à terre et lui donner un avis franc et honnête sur sa fiction.

— Ce que je peux dire sur cette séquence, c'est qu'elle est ridicule. Elle est mal jouée, très mal jouée même. Le scénario est mal écrit, les phrases ne font pas naturelles. Et puis ce n'est pas du tout subtil. Je vois bien que vous voulez éviter que des voleurs passent au troisième étage, mais je ne vois pas comment vous allez les démasquer avec votre cassette ! Franchement, je ne comprends pas à quoi sert ce genre de test, donc est-ce qu'on peut aller directement à la fin, s'il vous plaît, car je suis pressé et que je n'aimerais pas louper mon rendez-vous ?

Mes mots ne sont peut-être pas faciles à entendre... mais là, j'ai l'impression que le gardien ne les a même pas écoutés. Il ne bouge pas, il ne réagit pas, son visage ne laisse transparaître aucune émotion. Tout ce qu'il finit par me dire, c'est :

— Bien. Je prends en compte votre réponse.

— Ce qui veut dire ?

— Que je prends en compte votre réponse, vous comprenez ?

Comme si ma réponse ne l'avait pas atteint. Elle est passée par une de ses oreilles, et directement sortie par l'autre, sans toucher le cerveau qui se trouve théoriquement sur le chemin. Et juste après, il fouille dans sa pile de papiers pour savoir ce qu'il doit faire ensuite, comme un robot qui exécute un programme sans réfléchir à ses conséquences. Ce test commence merveilleusement bien.

— Bien, me redit-il. Le règlement indique que nous devons passer à la suite du test.

Sans attendre, il prépare sa prochaine épreuve. D'un autre tiroir de son bureau, il sort un appareil surprenant : une sorte de petit bloc avec trois gros boutons, trois petites ampoules et deux enceintes sur le côté, comme une grande manette de jeu avec lumière intégrée. Le gardien prend les différents câbles qui en sortent et va les brancher sous son bureau, sans me parler, me laissant avec le silence de la pièce. Une fois branchées, les trois ampoules de son étrange petite table s'allument, accompagnées d'un signal sonore agaçant qui reste pendant quelques secondes ; puis tout s'arrête, comme pour signifier qu'elle est prête à être utilisée. Le vigile sort de sous son bureau, se rassoit sur sa chaise, pousse la drôle de machine devant moi, et quelques feuilles au passage pour faire encore un peu plus de place.

— Le règlement nous informe que le prochain test est le suivant, m'explique-t-il : je vais vous annoncer sur quels boutons appuyer et dans quel ordre, et vous allez faire exactement ce que je vous dis. Dans tous les cas, il est indiqué qu'il ne faut jamais appuyer sur le bouton 3.

— Et que se passe-t-il si jamais j'appuie dessus ?

— Ce n'est pas indiqué dans le règlement. Donc ne le faites pas, vous comprenez ?

— Je vous avoue que du coup c'est tentant de...

— Bien. Le règlement vous demande de retenir l'ordre suivant : vous allez appuyer sur le bouton 2, puis sur le 1, puis à nouveau sur le 2. Allez-y.

Qu'est-ce que cet homme veut tester avec son jeu d'enfant ? Bonne question. Mais je ne la lui pose pas, pour ne pas l'agacer. Tout ce qu'il attend de moi, c'est que je fasse exactement ce qu'il m'a demandé de faire. »

Sur quel bouton le héros va appuyer ? Le bouton 1 (chap. 120, p. 229), le bouton 2 (chap. 121, p. 230), ou le bouton 3 (chap. 122, p. 231) ? Rendez-vous au chapitre qui correspond à votre choix.

Vous appuyez sur le bouton 1.

« J'ai bien entendu ce que le gardien m'a ordonné de faire. Mais on est dans un test, pas vrai ? Alors j'ai envie de tester ses réactions. Que se passe-t-il si je lui désobéis ? Avec l'envie curieuse d'avoir la réponse à cette question, j'appuie sur le bouton 1. La réaction de la machine ne se fait pas attendre : on sent que son mécanisme intérieur travaille dans la douleur. Mon choix la dérange. Les trois ampoules se mettent à clignoter sans raison. Un bruit aigu vient nous confirmer le mécontentement de la machine, qui ne comprend pas pourquoi je lui fais subir une chose pareille. Le gardien non plus n'a pas l'air de comprendre mon choix : il baisse la tête pour observer son appareil. Il soupire. Cette réaction m'avait presque manqué. Il relève sa tête pour me regarder, sans changer la non-expression de son visage.

— Vous n'avez pas écouté les consignes ? me demande-t-il avec son ton plus froid que le plus froid des hivers.

— Si, je les ai écoutées, mais vous vouliez tester mon comportement, pas vrai ? Mon niveau d'écoute, voir si j'allais bêtement vous obéir, ou pas ? Alors j'ai voulu faire l'inverse de...

— Ce n'est pas grave, me coupe le gardien sans écouter ce que je lui dis. On va recommencer.

— Non mais j'ai fait ce choix consciemment, pour voir ce que...

Toujours sans faire attention à ce que je lui raconte, le gardien descend de sa chaise et retourne sous son bureau. Je l'entends débrancher puis rebrancher la prise électrique de sa machine pour la relancer. Les ampoules de cette dernière s'allument comme tout à l'heure, un son agaçant vient à nouveau titiller mes oreilles, puis tout s'arrête. La machine est réinitialisée.

— Il est très important de bien respecter ce qui est inscrit dans le règlement, vous comprenez ? m'informe le vigile en ressemblant de plus en plus à un employé d'administration plutôt qu'à un vrai vigile. Comme je vous l'ai indiqué précédemment, vous ne devez sous aucun prétexte appuyer sur le bouton 3, vous comprenez ? L'ordre que vous devez suivre, c'est appuyer sur le bouton 2, puis sur le 1, puis à nouveau sur le 2, vous comprenez ?

Je lui fais un signe de tête pour bien lui montrer que j'ai compris.

— Bien. Allez-y. »

Le héros recommence donc cette épreuve depuis le début. Sur quel bouton va-t-il appuyer ? A nouveau sur le bouton 1 (chap. 125, p. 234) ? Sur le bouton 2 (chap. 121, p. 230) ? Ou sur le bouton 3 (chap. 122, p. 231) ? Faites votre choix et allez vers la page qui comprend.

Vous appuyez sur le bouton 2.

« Comme me l'a demandé le gardien, j'appuie sur le bouton 2 de cette étrange manette posée face à moi. La machine lâche un son, une sorte de bip de satisfaction. La première ampoule s'allume. Le gardien, lui, reste impassible.

— Continuez, me dit-il sans bouger. »

Cette fois, sur quel bouton le héros va-t-il appuyer ? Le bouton 1 (chap. 123, p. 232), le bouton 2 (chap. 124, p. 233), ou le bouton 3 (chap. 125, p. 234) ?

Vous appuyez sur le bouton 3.

« Le gardien n'a pas voulu m'expliquer ce qui se produit si j'appuie sur le bouton 3. Il n'y a donc qu'un seul moyen de le savoir : malgré son interdiction formelle, je presse le bouton numéro trois. Le gardien me regarde faire, sans réagir. Par contre, la machine, elle, n'attend pas longtemps avant de s'exprimer. Son mécanisme intérieur n'a pas apprécié que je déclenche cette commande, il travaille comme jamais, à en faire trembler l'appareil. Des bruits parasites dignes de ceux d'un modem 56K qui tente de se connecter à internet sortent de ses enceintes... oui, je sais, encore une analogie qui vient du passé et qui ne te parle pas forcément. Pense à une vieille machine qui produit des sons aigus très désagréables en voulant réussir une tâche quelconque, un peu comme un tout petit chien qui essaierait sans succès de parler comme un humain... non, oublie mes images : c'est juste un son aigu insupportable. Toutes les lampes de la machine se mettent à clignoter en même temps, mais pas de façon régulière et logique comme lorsque le gardien l'a branché. Là, c'est beaucoup plus anarchique. La machine veut nous faire comprendre qu'elle n'apprécie pas ce qui lui arrive. Enfin, un petit nuage de fumée finit par sortir de l'appareil, suivi rapidement par un signal aigu continue, un son qui ressemble à celui d'un électrocardiogramme quand le cœur du patient s'arrête de battre. Et après, justement, tout s'arrête. La machine ne fonctionne plus. Peut-être que son propriétaire aurait pu prendre quelques secondes pour m'expliquer pourquoi il ne fallait pas appuyer sur le troisième bouton.

Sous les yeux du gardien, il y a sa machine qui n'est définitivement plus en état de fonctionner. Désormais, seul le néon au-dessus de nous fait du bruit dans la pièce. Pour rompre ce silence, le gardien soupire. Puis il se remet à parler.

— Il était bien précisé dans le règlement qu'il ne fallait pas appuyer sur ce bouton.

— Oui, mais ça faisait partit du test, n'est-ce pas ? Le but était de savoir si j'allais faire ce que vous disiez ? C'est pour ça qu'il y avait un bouton interdit, non ?

— Non. L'appareil a simplement été construit avec un bouton d'autodestruction. C'est pour ça qu'il ne fallait en aucun cas l'enclencher.

— Un bouton d'autodestruction ? Sur le devant de l'appareil ? Sur le bouton 3 ? Personne n'a pensé à le peindre en rouge ou à ajouter un symbole pour dissuader les utilisateurs d'appuyer dessus ? Désolé, mais c'est assez stupide, comme principe.

Le gardien ne réagit pas, il ne laisse transparaître aucun sentiment, même pas un peu de tristesse en voyant l'état dans lequel se trouve sa machine. Il se contente de me dire :

— Nous allons passer à la troisième épreuve de ce test, si vous voulez bien.

Il prend sa machine défectueuse. Elle ne retourne pas dans le tiroir : il la jette directement dans sa poubelle de bureau. Puis il ajoute :

— C'est une question rhétorique. Même si vous ne le voulez pas, nous allons passer à la troisième épreuve de ce test, vous comprenez ? »

Rendez-vous au chapitre 130 (page 239) pour découvrir la troisième épreuve du test.

123

Vous appuyez désormais sur le bouton 1.

« Je continue de suivre à la lettre les indications que m'a donné le gardien, curieux de voir ce que je vais obtenir à la fin du test. J'appuie sur le bouton 1. Après avoir produit un nouveau bip de satisfaction, la machine allume la deuxième ampoule. Il n'en reste plus qu'une d'éteinte, et il ne me reste plus qu'un bouton à saisir pour finir le test et avoir le résultat. Le gardien ne prend pas la peine de formuler une phrase. Il se contente d'un signe de tête pour me demander d'appuyer sur un dernier bouton. »

Quel bouton le héros va-t-il choisir pour terminer ? Le bouton 1 (chap. 126, p. 235), le bouton 2 (chap. 127, p. 236), ou le bouton 3 (chap. 128, p. 237) ?

Vous appuyez à nouveau sur le bouton 2.

« Et pourquoi toujours faire ce qu'on attend de vous ? Que va conclure cet employé de bureau si je ne suis pas à la lettre ses directives ? Avec l'envie curieuse de connaître les réponses de ces nouvelles questions, je presse une nouvelle fois le bouton 2. La réaction de la machine ne se fait pas attendre : on sent que son mécanisme intérieur travaille dans la douleur. Mon choix la dérange. La première ampoule, qui était allumée, commence à clignoter sans raison, rapidement suivie par les deux autres. La machine donne l'impression de ne pas comprendre mon choix. Le gardien non plus n'a pas l'air de le comprendre : il baisse la tête pour observer la souffrance de son appareil. Il soupire. Cette réaction m'avait presque manqué. Puis il finit par relever sa tête pour me regarder, sans changer la non-expression de son visage.

— Vous n'avez pas écouté les consignes ? me demande-t-il avec la même présence scénique qu'une tortue sous anesthésiants à qui on aurait confié un microphone.

— Si, mais vous vouliez tester mon comportement, pas vrai ? C'est le but du test ? Savoir si j'obéis bêtement ou si j'essaye de jouer au rebelle ? Alors j'ai voulu faire l'inverse de...

— Ce n'est pas grave, me coupe le gardien sans écouter ce que je lui raconte. On va recommencer.

— Non mais j'ai fait ce choix consciemment, j'ai voulu voir ce que...

Toujours sans faire attention à ce que je lui dis, le gardien descend de sa chaise. Il retourne sous son bureau pour débrancher puis rebrancher sa machine pour la relancer. Une fois cette étape passée, les ampoules de l'appareil s'allument comme tout à l'heure, un son agaçant vient à nouveau titiller mes oreilles avant de s'arrêter, signalant que la machine est totalement réinitialisée.

— On va passer directement à la deuxième phase de cette épreuve, m'ce personnage monotone une fois sa machine prête à être réutilisée.

— Mais est-ce qu'au moins vous prenez en compte mon choix ?

Le gardien ne me répond pas. Il appuie sur le bouton 2 de sa machine. La première ampoule s'allume, comme tout à l'heure.

— Il faut bien respecter ce qui est inscrit dans le règlement, vous comprenez ? poursuit-il en ressemblant de plus en plus à un employé d'administration plutôt qu'à un vrai vigile. Vous avez appuyé sur le bouton 2 en premier, c'est très bien. Reprenons directement à l'étape suivant : maintenant, vous devez appuyer sur le 1, puis sur le 2, vous comprenez ? Et je vais me répéter, ce qui ne me met pas joie, mais le règlement met bien en avant le fait de ne surtout pas appuyer sur le bouton 3, vous comprenez ?

Je lui fais un signe de tête pour bien lui montrer que j'ai compris.

— Bien. Allez-y. »

Sur quel bouton le héros va appuyer, cette-fois ?

Sur le bouton 1, comme demandé (chap. 123, p. 232) ?

Sur le bouton 2, pour ne pas changer (chap. 129, p. 238) ?

Ou sur le bouton 3, le bouton qu'il ne faut jamais enclencher (chap. 122, p. 231) ?

Faites votre choix et allez vers la page qui comprends.

Vous appuyez à nouveau sur le bouton 1.

« Quand j'ai actionné le bouton 1 au lieu du 2, je l'ai fait par choix, pas par erreur. Je ne sais toujours pas si le gardien l'a compris : il a réinitialisé sa machine comme pour ne pas prendre en compte mon choix. Le problème, c'est que je suis quelqu'un de tenace. Il va devoir les accepter, mes choix : devant lui, j'appuie à nouveau sur le bouton 1. L'attitude de la machine face à mon action ne change pas : le grincement, les sons désagréables, les ampoules qui clignotent, tout pour prouver que je n'appuie pas sur le bon bouton. L'attitude du gardien ne change pas non plus : il reste stoïque. Pour que la table ne soit pas la seule à faire du bruit, il soupire. Puis il commence une nouvelle phrase.

— Nous allons passer à la troisième épreuve du test.

C'est tout ce qu'il me dit. Et cette conclusion rapide ne me convient pas.

— Mais du coup, vous tirez quelles conclusions de cette épreuve ? Vous avez compris que j'ai fait exprès d'appuyer sur...

Il passe sous son bureau pour débrancher sa machine, comme pour me prouver qu'il ne donne aucune importance à mes prises de paroles. Ensuite, il range son appareil dans son bureau, puis sa tête réapparaît face à moi. Alors je poursuis mon questionnement.

— Vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure, mais on est d'accord que c'était ça, le but du test ? Voir si j'allais bêtement obéir à votre demande ou si j'allais faire ce qui était interdit, pas vrai ?

Il ne soupire pas. Mais c'est tout comme.

— Je précise à nouveau que le règlement ne m'oblige pas à perdre mon temps en répondant à vos questions, vous comprenez ? marmonne-t-il en gardant son air d'homme blasé qui n'a jamais connu l'idée de bonheur. Passons à la troisième épreuve de ce test, si vous voulez bien.

J'hésite à lui demander autre chose mais, comme pour m'en empêcher, il ajoute :

— C'est une question rhétorique. Même si vous ne le voulez pas, nous allons passer à la troisième épreuve de ce test, vous comprenez ? »

Rendez-vous au chapitre 130 (page 239) pour découvrir la troisième épreuve du test.

Le dernier bouton que vous choisissez d'activer est le bouton 1.

« Jusqu'ici, j'ai fait exactement ce que ce gardien m'a demandé. Mais qu'est-ce que c'est censé m'apporter ? Si je n'appuie pas sur le bouton qu'il m'a indiqué alors qu'il n'en reste plus qu'un seul à actionner, quelles en seront les conséquences ? Est-ce qu'il peut m'empêcher d'aller au troisième étage juste parce que je ne lui ai pas obéi ? Avec l'envie curieuse de connaître les réponses à ces questions et de tester à mon tour la personne qui me fait face, je presse à nouveau le bouton 1. La réaction de la machine ne se fait pas attendre : on sent que son mécanisme intérieur travaille dans la douleur. Mon choix la dérange. Ses trois ampoules se mettent à clignoter sans raison. Un bruit aigu vient nous confirmer le mécontentement de la machine, qui ne comprend pas pourquoi je lui fais subir une chose pareille. Le gardien non plus n'a pas l'air de comprendre mon choix, il baisse la tête pour observer la souffrance de son appareil. Il soupire. Cette réaction m'avait presque manqué. Et après être resté silencieux quelques temps, il me dit :

— Nous allons passer à la troisième épreuve du test.

C'est tout. Le gardien ne dit rien d'autre, il ne prend aucune note, comme s'il ne tiré aucune conclusion de mes décisions, ce qui est pourtant le but d'un test. J'essaye de le pousser à m'en dire d'avantage.

— Et du coup, quel est le résultat de cette épreuve ? Qu'est-ce que vous avez appris sur moi ? Parce que vous avez compris que j'ai fait exprès d'appuyer sur...

Il passe sous son bureau pour débrancher sa machine, comme pour prouver qu'il ne donne aucune importance à mes prises de paroles. Ensuite, il range son appareil dans son bureau, puis sa tête réparée face à moi. Alors je continue mon questionnement

— On est d'accord que c'était ça le but du test ? Voir si j'allais bêtement obéir à votre demande jusqu'au bout, ou si j'allais finir par faire ce qui était interdit, pas vrai ?

Il ne soupire pas. Mais c'est tout comme.

— Je précise à nouveau que le règlement ne m'oblige pas à perdre mon temps en répondant à vos questions, vous comprenez ? marmonne-t-il en gardant son air d'homme blasé qui n'a jamais connu l'idée de bonheur. Passons à la troisième épreuve de ce test, si vous voulez bien.

J'hésite à lui demander autre chose mais, comme pour m'en empêcher, il ajoute :

— C'est une question rhétorique. Même si vous ne le voulez pas, nous allons passer à la troisième épreuve de ce test, vous comprenez ? »

Rendez-vous au chapitre 130 (page 239) pour découvrir la troisième épreuve du test.

Le dernier bouton que vous choisissez d'activer est le bouton 2.

« Il ne me reste plus qu'un dernier bouton à actionner pour découvrir la conclusion de cette épreuve. Comme le gardien me l'a demandé, j'appuie sur le bouton 2. Tout de suite, la machine allume sa troisième ampoule et crée une petite sonnerie positive, comme une musique de victoire qui marque ma réussite. Et c'est tout.

— Félicitation, m'indique le gardien sans ajouter de l'énergie dans sa voix. Nous pouvons passer à la troisième épreuve de ce test.

Il ne prononce pas un mot de plus. Il descend de sa chaise et passe sous son bureau pour débrancher la machine qu'il avait installée exprès pour cette expérience. Et moi, je suis assis, à l'attendre. J'ai bêtement appuyé sur trois boutons, parce qu'il me l'a demandé, et je ne sais pas à quoi ça a servi. J'ai besoin de réponse.

— Et ? Quel était le but du test ? J'ai fait ce que vous m'avez demandé, quelles conséquences vous tirez de mes choix ? C'est ce jeu qui va vous permet de savoir qui peut accéder au troisième étage ou non ?

Toujours sous son bureau, le gardien m'ignore. Une fois sa machine débranchée, il la prend et la replace dans un de ses tiroirs. Une fois sa tête revenue face à moi, il continue d'ignorer mes questions, et il ajoute :

— Je précise à nouveau que le règlement ne m'oblige pas à perdre mon temps en répondant à vos questions, vous comprenez ? Passons à la troisième épreuve de ce test, si vous voulez bien.

Je ne comprends pas le but de ce lieu, de ces épreuves, de cette perte de temps, et de cet homme. Comme pour m'empêcher de poser plus de questions, le gardien ajoute :

— C'est une question rhétorique. Même si vous ne le voulez pas, nous allons passer à la troisième épreuve de ce test, vous comprenez ? »

Rendez-vous au chapitre 130 (page 239) pour découvrir la troisième épreuve du test.

Le dernier bouton que vous choisissez d'activer est le bouton 3.

« Jusqu'ici, j'ai fait exactement ce que ce gardien m'a demandé. Mais qu'est-ce que c'est censé m'apporter ? Si je n'appuie pas sur le bon bouton alors qu'il n'en reste plus qu'un seul à actionner, est-ce que je pourrais quand même avoir accès au troisième étage ? Et il y a ce troisième bouton qu'il m'interdit d'actionner sans me dire pourquoi. En réfléchissant, je crois qu'il n'y a qu'une seule façon d'obtenir les réponses à toutes ces questions : alors que le gardien s'attend à ce que je complète sa suite en appuyant sur le bouton 2, je tends ma main vers le bouton 3 et, sous son regard, je l'actionne. Il ne prend pas la peine de réagir. Par contre, sa machine, elle, n'attend pas longtemps avant de s'exprimer : son mécanisme intérieur n'apprécie vraiment pas mon choix, il travaille comme jamais, à en faire trembler l'appareil. Des bruits parasites dignes de ceux d'un modem 56K qui tente de se connecter à internet sortent de ses enceintes... oui, je sais, encore une analogie qui vient du passé et qui ne te parle pas forcément. Pense à une vieille machine qui produit des sons aigus très désagréables en voulant réussir une tâche quelconque, un peu comme un tout petit chien qui essaierait sans succès de parler comme un humain... non, oublie mes images : c'est juste un son aigu insupportable. Toutes les lampes de la machine se mettent à clignoter en même temps, mais pas de façon régulière et logique comme lorsque le gardien l'a branché : là, c'est beaucoup plus anarchique. La machine veut nous faire comprendre qu'elle n'apprécie pas ce qui lui arrive. Enfin, un petit nuage de fumée finit par sortir de l'appareil, suivit rapidement par un signal aigu continue, un son qui ressemble à celui d'un électrocardiogramme quand le cœur du patient s'arrête de battre. Et après, justement, tout s'arrête. La machine ne fonctionne plus. Désormais, seul le néon au-dessus de nous fait du bruit dans la pièce. Peut-être que son propriétaire aurait pu prendre quelques secondes pour m'expliquer pourquoi il ne fallait pas appuyer sur le troisième bouton. Le gardien, justement, a observé la scène en silence. Et maintenant, il soupire, avant de se remettre à parler :

— Il ne vous restez plus qu'un seul bouton à actionner. C'était le 2, pas le 3. De plus, il était bien précisé dans le règlement qu'il ne fallait pas appuyer sur ce bouton.

— Oui, mais ça faisait partit du test, n'est-ce pas ? Le but était de savoir si j'allais finir par vous contredire ? C'est pour ça qu'il y avait un bouton interdit, non ?

— Non, me confirme le gardien sans laisser transparaître de signe de tristesse. L'appareil a simplement été construit avec un bouton d'autodestruction. C'est pour ça qu'il ne fallait pas appuyer dessus.

— Un bouton d'autodestruction ? Sur le devant de l'appareil ? Sur le bouton 3 ? Personne n'a pensé à le peindre en rouge ou à ajouter un symbole pour dissuader les utilisateurs d'appuyer dessus ? Désolé, mais c'est assez stupide, comme principe.

Il ne réagit pas. Aucun mouvement. Aucun sentiment. Il se contente de me dire :

— Nous allons passer à la troisième épreuve de ce test, si vous voulez bien.

Il prend sa machine défectueuse. Elle ne retourne pas dans le tiroir : il la jette directement dans sa poubelle de bureau. Puis il ajoute :

— C'est une question rhétorique. Même si vous ne le voulez pas, nous allons passer à la troisième épreuve de ce test, vous comprenez ? »

Rendez-vous au chapitre 130 (page 239) pour découvrir la troisième épreuve du test.

Vous choisissez encore une fois le bouton 2.

« Quand j'ai actionné le bouton 2 au lieu du 1, je l'ai fait par choix, pas par erreur. Je ne sais toujours pas si le gardien l'a compris. Il a réinitialisé sa machine comme pour ne pas prendre en compte mon choix. Le problème, c'est que je suis quelqu'un de tenace : il va devoir les accepter, mes choix. Devant lui, j'appuie à nouveau sur le bouton 2. L'attitude de la machine face à mon action ne change pas : le grincement, les sons désagréables, les ampoules qui clignotent, tout pour prouver que je n'appuie pas sur le bon bouton. L'attitude du gardien ne change pas non plus : il reste stoïque. Pour que la table ne soit pas la seule à faire du bruit, il soupire. Puis il commence une nouvelle phrase.

— Nous allons passer à la troisième épreuve du test.

C'est tout ce qu'il me dit. Et cette conclusion rapide ne me convient pas.

— Mais du coup, vous tirez quelles conclusions de cette épreuve ? Vous avez compris que j'ai fait exprès d'appuyer sur...

Il passe sous son bureau pour débrancher sa machine, comme pour me prouver qu'il ne donne aucune importance à mes prises de paroles. Ensuite, il range son appareil dans son bureau, puis sa tête réapparaît face à moi. Alors je poursuis mon questionnement.

— Vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure, mais on est d'accord que c'était ça, le but du test ? Voir si j'allais bêtement obéir à votre demande ou si j'allais faire ce qui était interdit, pas vrai ?

Il ne soupire pas. Mais c'est tout comme.

— Je précise à nouveau que le règlement ne m'oblige pas à perdre mon temps en répondant à vos questions, vous comprenez ? marmonne-t-il en gardant son air d'homme blasé qui n'a jamais connu l'idée de bonheur. Passons à la troisième épreuve de ce test, si vous voulez bien.

J'hésite à lui demander autre chose mais, comme pour m'en empêcher, il ajoute :

— C'est une question rhétorique. Même si vous ne le voulez pas, nous allons passer à la troisième épreuve de ce test, vous comprenez ? »

Rendez-vous au chapitre 130 (page 239) pour découvrir la troisième épreuve du test.

Vous passez à la troisième épreuve du test.

Pendant que le héros lui détaille son histoire, l'autre gars voit bien que ce n'est pas un agréable souvenir pour lui, encore aujourd'hui : le héros bouge plus que tout à l'heure, il fait de longues phrases, il est obligé de prendre quelques secondes pour se calmer avant chaque anecdote. Mais l'autre gars ne dit rien et laisse le héros poursuivre, lui qui semble malgré tout bien décidé à aller au bout de son récit :

« Imagine être assis sur une chaise, dans une petite pièce, face à un espèce d'employé de bureau bodybuildé sans motivation, obligé de passer des épreuves absurdes sans savoir à quoi elles servent. Eh bien, ce jour-là, c'est exactement la situation que je vis. Et le pire, c'est que je n'ai pas l'impression d'approcher la fin du test...

— Je vais lire les instructions de la prochaine épreuve, enchaine le gardien en continuant de respecter minutieusement ce qui est indiqué dans le tas de papier qu'il a en main. D'abord, il faut vous munir de quoi écrire. Vous avez ça sur vous ?

— Non.

Pour ne pas perdre de temps, il sort une feuille blanche et un stylo d'un tiroir de son bureau, comme s'il n'y en avait pas assez sur le bureau, et il les pose face à moi.

— Ensuite, le règlement signale que le sujet testé doit être assis pour réaliser ce test, souligne-t-il sans réfléchir à ce qu'il lit.

— Je suis assis depuis tout à l'heure.

— La prochaine épreuve va nécessiter votre imagination. Il va falloir imaginer réelle une situation étonnante, vous comprenez ?

— Je vois très bien l'idée, oui.

— Le règlement dit que vous devez vous mettre dans la situation suivante : imaginez que vous êtes quelqu'un de méchant, avec de mauvaises attentions, comme vouloir accéder à un étage privilégié d'un hôtel pour voler de riches personnes, par exemple. Le règlement vous demande d'imaginer quelle serait, dans ce cas de figure précis, votre apparence physique. Le règlement vous demande également de prendre le stylo, et de dessiner sur la feuille une représentation du physique de ce personnage, vous comprenez ?

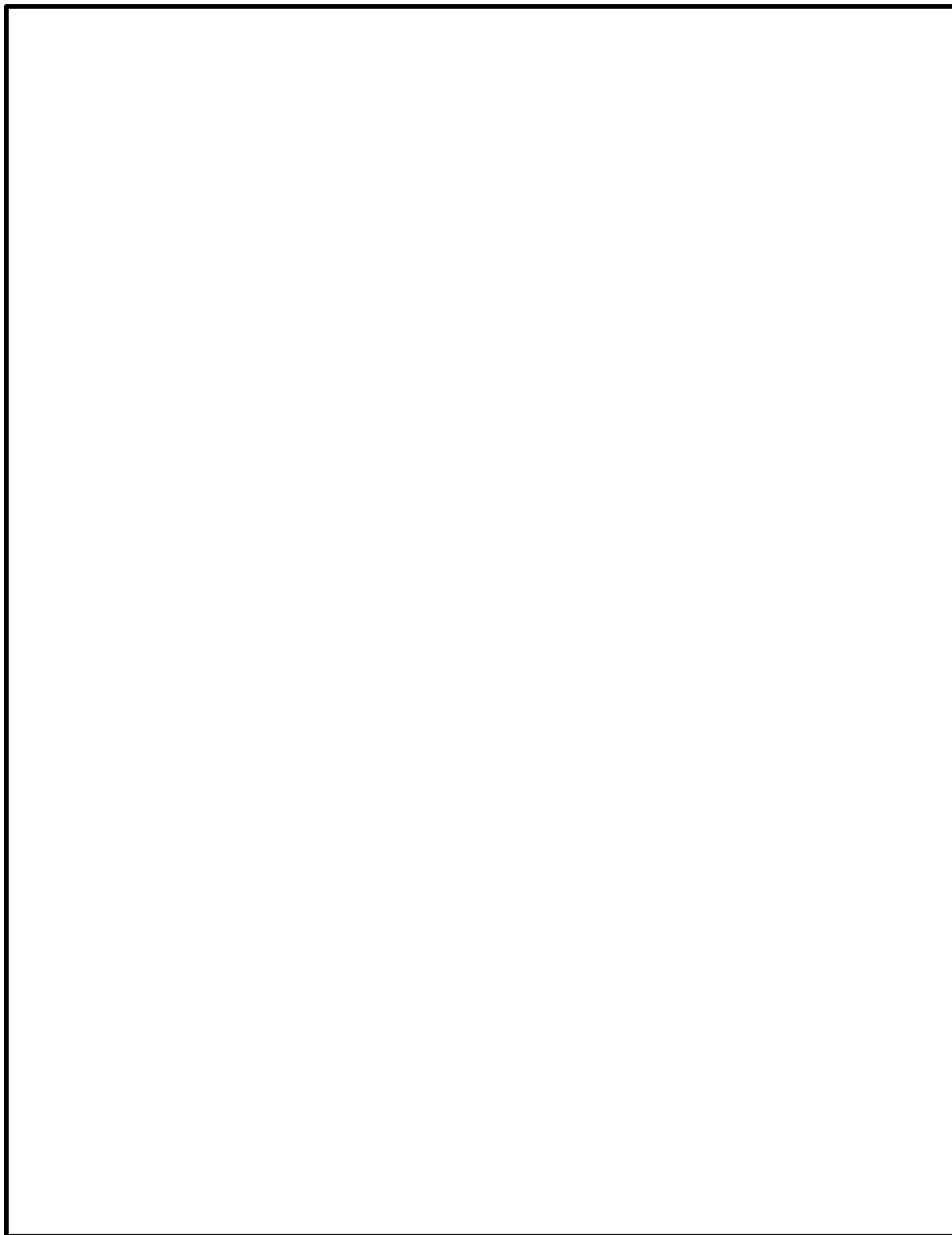
Est-ce réellement ça, sa méthode pour repérer les personnes malveillantes et les empêcher de déranger les habitants ? Il les juge sur leur physique ? Est-ce que ce n'est pas... du délit de faciès ? Est-ce que je ne participe pas à une épreuve de fou ? Je me pose toutes ces questions, sans bouger. En voyant que je ne m'active pas pour faire ce qu'il m'a ordonné de faire, le gardien se sent obligé de reprendre la parole.

— Si vous pouvez vous dépêcher, ça m'arrangerait. Il n'est pas indiqué dans le règlement que vous devez passer l'épreuve le plus vite possible, mais il n'est pas mentionné non plus que vous pouvez prendre votre temps, vous comprenez ?

Je viens pour un entretien sérieux pour un nouvel emploi, et me voilà obligé de faire un dessin absurde sans raison. Ça n'a aucun sens. Mais je m'exécute. »

Cher lecteur, écoutez bien ces indications : vous aussi, vous allez devoir prendre un crayon, et dessiner le personnage malfaisant décrit par le gardien. Sur la page suivante (page 240), vous allez trouver un espace pour pouvoir faire votre dessin. Jouez réellement le jeu avant de découvrir la suite de l'histoire. Après avoir terminé votre dessin, vous pourrez passer au chapitre suivant (chap. 131, p. 241).

L'espace ci-dessous attend le dessin que vous a demandé le gardien, à savoir "quelqu'un de méchant, avec de mauvaises attentions, comme venir au troisième étage d'un hôtel pour voler de riches personnes". A vos crayons !



Votre chef d'œuvre est terminé ? Vous pouvez tourner la page et vous diriger vers le chapitre suivant (chap. 131, p. 241).

Vous avez dessiné ce que le gardien vous a demandé de dessiner.

« Je prends un peu de temps pour représenter ce fameux “méchant” décrit par le gardien. Parce qu’il me l’a demandé. C’est l’unique raison qui me pousse à faire ça.

Une fois mon dessin terminé, je pose le stylo sur la table, je me redresse, et je pousse la feuille vers lui pour qu’il la prenne, qu’il la contemple, et qu’il en tire une conclusion, car je n’ai pas envie d’avoir fait ce “chef d’œuvre” pour rien. Comme je m’y attendais, le gardien vient attraper mon dessin. Par contre, je ne m’attendais pas à la suite : il prend la feuille, la plie en huit pour la transformer en petit carré de papier, et il la range dans une poche de sa chemise, sans prendre la peine de regarder mon dessin ; et il enchaine avec un :

— Très bien, nous pouvons passer à l’épreuve suivante.

Tu sais, en arrivant à l’hôtel, je pensais que j’allais rapidement passer mon entretien, que ça allait me prendre une heure de ma vie et que j’allais repartir aussi simplement que je suis venu. A la place, plusieurs habitants se sont mis sur mon chemin et ont, d’une certaine manière, repoussés mon rendez-vous. On pourrait voir ces rencontres comme des pertes de temps, mais elles ne le sont pas. Ces rencontres sont toutes des voyages, des instants privilégiés avec des personnages exceptionnels, des souvenirs gravés en moi. Toutes, sauf une. Cet instant-là, que je vis avec ce gardien et ses épreuves inutiles, ça, c’est une perte de temps pure et simple. Et à force de l’écouter, de faire ce qu’il me dit sans comprendre pourquoi, une pulsion de colère vient progressivement naître à l’intérieur de moi. Une colère qui ne demande qu’à éclater au visage du personnage insipide qui l’a fait naître... mais j’essaye de la garder pour moi. Je ne réagis pas à sa phrase. Pas à voix haute. Pour l’instant, je prends sur moi pour ne pas m’énerver et je le laisse faire. Malheureusement, la suite ne m’aide pas à rester calme : le gardien ouvre à nouveau un tiroir et en ressort un objet qu’il pose devant moi. Et pas n’importe quel objet : son radiocassette, le même que tout à l’heure. Je sais précisément ce que cela signifie, et ça ne me met absolument pas en joie, bien au contraire.

— Pour la prochaine épreuve, le règlement indique que je dois vous passer un nouvel enregistrement audio, m’explique cet employé de bureau alors qu’il a pourtant l’air d’avoir autant envie d’entendre une nouvelle cassette que moi. Vous devez écouter l’enregistrement, puis me donner votre ressenti, vous comprenez ?

Cette fois, c’est moi qui soupire. Le gardien ouvre le lecteur, place la cassette dedans, referme le lecteur, et appuie sur le bouton “play” de son radiocassette. Est-ce qu’un nouveau chef d’œuvre de fiction va venir titiller mes oreilles ? Tu connais déjà la réponse...

C’est un personnage masculin qui commence la fiction audio, si je laisse de côté le souffle et les bruits de feuilles qu’on entend dès les premières secondes, bien sûr. Je comprends que ce personnage est censé représenté un vieux monsieur très âgé, mais je ne peux pas m’empêcher de visualiser l’acteur médiocre d’une trentaine d’année qui l’interprète en essayant d’imiter la voix d’un grand-père avec le peu de talent qu’il a. Toujours sans exagérer, je te promets que son texte ressemble à ça :

— Houlà, houlà ! Que mon dos me fait mal ! Je suis obligé de marcher si doucement. Je ne suis qu’un grand-père sans défense, qui essaye de rentrer dans son appartement. Mais je ne vais pas vite ! Pourtant, j’ai de l’argent, beaucoup d’argent, mais ça ne m’aide pas à aller plus vite, oh non. Je veux rentrer chez moi pour être en sécurité, j’espère que je ne vais croiser personne sur mon chemin.

Je suis consterné par le niveau de cette histoire. Le pire, c’est que je ne suis pas au bout de ma peine, puisqu’un deuxième personnage fait son apparition.

— Et moi, je suis un voleur ! Un vrai de vrai, qui n'a pas peur de vol... euh... pas peur de voler ! Si je peux dérober un riche et fée... un riche et faible monsieur, c'est pas... c'est parfait pour moi ! Comme ce grand pet... ce grand-père, par exemple. Heureusement qui... qu'il n'y a personne ici, je vais pouvoir de... le... le voler !

Oui. Encore ce voleur affreusement mal interprété par ce comédien qui n'a toujours pas pris le temps de découvrir son texte avant son enregistrement. Encore une histoire d'homme qui en agresse un autre, sans que ce soit d'avantage développé ou amené de manière subtile. Encore ces sous-entendus concernant des personnes malveillantes qui viendraient au troisième étage dans le seul but de voler. Encore trop de temps passé assis sur cette chaise à écouter des choses absurdes face un employé de bureau dont l'âme a envie de s'échapper de son corps, si tenté qu'il y ait une âme dans son corps. Et cette accumulation de choses énervantes commence à faire bouillir la pulsion de colère qui dort en moi.

La scène surjouée continue d'être diffusée, et je n'ai plus envie de l'entendre. Mais si je veux finir ce test, je n'ai pas vraiment le choix. Soit je me calme et je continue son test sans rien dire, soit je laisse parler ma colère et j'explose. Vraiment. »

C'est à vous de choisir la réaction du héros face à ce nouveau document audio :

*Vous pouvez rester calme, laisser l'enregistrement aller à son terme, et finir cette épreuve. Si c'est votre choix, rendez-vous au chapitre **132** (page 243).*

*Sinon, vous pouvez vous énerver contre le gardien, arrêter sa cassette et lui dire tout ce que vous pensez de son test. Si vous préférez ce choix, allez vers le chapitre **133** (page 244).*

Vous restez calme et vous terminez l'épreuve.

« Au fond, ça ne sert à rien de s'énerver. Alors j'intériorise mon début de colère. Je continue de la garder pour moi, et je ne dis rien.

L'enregistrement audio se termine. A la fin, le voleur va vers le grand-père pour le voler, le grand-père crie à l'aide pour que quelqu'un vienne l'aider, personne ne vient l'aider, alors le voleur vole le grand-père. Fin. Je précise que ce que je viens de te résumer en cinq secondes a duré plusieurs minutes dans la fiction, et que j'ai dû l'écouter sans bouger pendant que le gardien me fixait avec son regard vide.

— Quelles sont vos réactions suite à cet enregistrement ? me demande cet homme qui continue de suivre à la lettre ce que son manuel lui indique tel un robot qui exécute des lignes de commandes.

Je reste calme, je joue le jeu de son test, et je ne m'énerve pas.

— Ce que je peux vous dire, c'est que je ne suis pas un voleur, et que je ne suis pas venu pour...

Le gardien ouvre le lecteur de son radiocassette en appuyant fort dessus, puis il retire la cassette pour la ranger en faisant énormément de bruit. Il me prouve encore une fois qu'il n'a pas l'attention de m'écouter, ce qui commence à être extrêmement agaçant... mais j'ai dit que je ne m'énerverais pas, alors je continue ma réponse comme si de rien était.

— ...pour voler qui que ce soit. Je viens simplement pour mon...

— Bien, le test est désormais terminé, m'annonce le gardien sans me laisser finir ma phrase. Vous avez passé toutes les épreuves.

— Ah oui ? Et du coup je...

— Voici votre résultat : je regrette, mais vous ne pouvez pas accéder au troisième étage. Le test a révélé que vous ne cochez pas toutes les cases demandées par le règlement pour obtenir votre accès. Vous allez devoir sortir de la pièce, et retourner d'où vous venez, vous comprenez ?

Sa phrase fait réagir ma pulsion de colère, que j'essaye pourtant de canaliser.

— Mais comment vous pouvez en déduire ça ? Ce sont mes réponses qui vous emmènent à ce raisonnement, ou alors vous ne m'avez pas écouté et vous n'avez simplement pas envie de me laisser passer ?

— J'aimerais éviter de me répéter, vous comprenez ? Donc si vous pouvez simplement sortir de la pièce et reprendre les escaliers dans le sens de la descente, on gagnera du temps, vous comprenez ?

— Mais...

Il se lève de sa chaise, me rappelant ainsi qu'il est l'une des personnes les plus musclées que j'ai vue de ma vie, et il me montre la porte de sortie. Rien ne sert de discuter avec lui, ni de comprendre sa façon de penser. Si je veux accéder au troisième étage, je vais devoir être malin. Il faut que je trouve une idée pour le convaincre de me laisser passer, un argument qu'il ne pourra pas contredire. Sinon, je peux dire adieu à mon rendez-vous. »

Que va faire le héros pour se sortir de cette situation ? A vous de choisir !

Vous pouvez menacer le gardien, malgré sa masse musculaire imposante (chap. 134, p. 246) ;

Ou lui demander une dernière épreuve pour confirmer le résultat du test (chap. 135, p. 248) ;

Vous pouvez lui faire passer à son tour un test, pour savoir s'il est apte ou non à être gardien et à choisir qui a le droit d'accéder au troisième étage (chap. 136, p. 250).

Ou vous pouvez accepter le résultat du test et renoncer au troisième étage (chap. 184, p. 325).

Rendez-vous au chapitre qui correspond à votre choix.

Vous vous énervez et vous arrêtez l'épreuve.

« J'entends les voix horribles des deux acteurs qui récitent un texte mal écrit avec le charisme d'une huitre surgelée, et encore je suis persuadé que l'huitre incarnerait mieux les personnages qu'eux ! C'est précisément là, pendant cette quatrième épreuve inutile, que la colère s'échappe de moi. Avant la fin de la cassette, je décide de lâcher ma pulsion de colère sur ce gardien qui m'a fait perdre plusieurs minutes de ma journée et de ma vie.

— Ok, c'est bon, j'en ai marre ! On arrête tout, j'arrête de jouer avec vous !

Je me lève, et j'appuie sur le bouton "stop" du radiocassette pour mettre fin à ce calvaire auditif. Le gardien me regarde faire, avec toujours la même expression sur son visage, celle d'un homme sans vie qui ne comprend pas ce qu'il fait ici. Et ce n'est sûrement pas ce regard qui va m'empêcher de lui livrer mes pensées colériques.

— A quoi ça sert, tout ça ? Les épreuves, les questions, ces cassettes mal jouées ? Hein ? En quoi ça vous aide à en savoir plus sur moi ? Je fais vos épreuves, je vous confie mes réactions, j'appuie sur des boutons, je dessine... vous m'avez fait dessiner ? Mais pourquoi faire ? C'est comme ça que vous protégez les habitants de cet hôtel ? Ou vous faites juste ça bêtement parce qu'on vous a demandé de le faire, même si vous savez très bien que tout ça ne sert à rien ? Pourquoi vous en êtes arrivé à perdre votre temps dans cette salle ? Vous n'aviez rien de mieux à faire de votre vie ? Et oui, je pose pleins de questions depuis tout à l'heure, mais c'est parce que vous ne me répondez pas ! Alors si vous voulez que j'arrête, répondez-moi !

Là, on peut dire que je suis un peu emporté. Après ma dernière phrase, je tente de me calmer. Je reprends mon souffle, debout, les mains sur le bureau, en fixant le gardien qui n'a absolument pas bougé. Par contre, je crois qu'il m'a entendu. En voyant que je me suis calmé, il me dit, toujours avec son ton monocorde et lent :

— Bravo, le règlement indique que vous avez réussi le test. Vous pouvez accéder à la totalité du troisième étage.

Il n'ajoute rien d'autre. Je ne suis pas sûr d'avoir bien entendu.

— Euh... Quoi ?

— Je peux me répéter, si vous le souhaitez, reprend le gardien toujours aussi placide et serein. Je disais : bravo, le règlement indique que vous avez réussi le test. Vous pouvez accéder à la totalité du troisième étage, vous comprenez ?

Là, non, je ne comprends pas. En même temps, il n'a répondu à aucune de mes questions, donc c'est impossible de comprendre comment il en arrive à cette conclusion juste avec sa série de tests qui n'ont aucun sens. Sans me contrôler, je repars dans une nouvelle série d'interrogations.

— Mais comment vous pouvez en déduire ça ? Ce sont mes réponses de tout à l'heure qui vous amènent à cette conclusion ou c'est ma colère qui vous a fait changer d'avis ? Comment vous...

Voyant que je n'ai pas l'intention d'arrêter de le questionner, le gardien se lève de sa chaise et part ouvrir la porte de la pièce. Il revient vers moi en me disant :

— Ne passons pas tout de notre vie ici, il faut avancer, vous comprenez ?

Il me pousse vers la sortie. Littéralement : avec sa force, il me fait avancer jusqu'à la porte battante du troisième étage. Je ne peux pas luter, et, comme choqué par tous ces rebondissements, j'arrête net de parler. Le gardien finit étrangement par me donner quelques explications.

— Au troisième étage, il y a deux lieux emblématiques réputés, qui accueillent volontiers de nouveaux visiteurs : le Grand Restaurant de l'Hôtel Lugosi, lieu de luxe et de

calme qui offre des moments exceptionnels autour d'un bon repas, et la cultissime discothèque, un lieu de liberté ouvert à tous ceux qui veulent s'amuser et oublier les problèmes du quotidien le temps d'une soirée. Ce sont deux lieux exceptionnels qu'il est conseillé de visiter, vous comprenez ? J'ajouterais que le règlement m'oblige à vous souhaiter bon courage concernant la suite de votre séjour parmi nous. Alors bon courage.

Et me voilà sorti de cette pièce et prêt à atterrir dans hall du troisième étage par la force des choses... et de ses bras. J'y suis. Enfin. Vu que le gardien s'est arrêté de parler, je me retourne pour lui poser d'autres questions... mais je remarque qu'il n'est plus là. Une porte claque derrière moi : il s'est refermé dans sa pièce. Je n'en saurais pas plus sur lui, sa façon de penser, et sur le pourquoi du comment de ses épreuves absurdes.

C'est ainsi que s'achève mon test du troisième étage. »

— Et je pense que c'est une des histoires les plus étranges que j'ai vécu, confirme le héros à l'autre gars pour terminer son anecdote. Qu'en penses-tu ?

— Euh... oui. Très étrange, en effet, bredouille l'autre gars, comme s'il ne voulait pas dévoiler ses pensées du moment au héros.

— Et tout ce test n'a servi à rien. Je l'ai fait car je devais le faire. C'était le protocole. Et le fait que je m'énerve, que je bouscule les règles, ça a suffi à mettre fin à cet interminable casse-tête. Il n'y a aucune morale à ça, aucune conclusion à tirer. C'est comme ça, c'est tout.

— Oui, et après ?

— Comment ça "et après" ? Tu es si pressé d'entendre la suite ?

— Hein ? Non mais... je...

— Je te taquine, évidemment que tu veux connaître la suite ! Car maintenant, me voilà enfin au troisième étage de l'Hôtel Lugosi, définitivement prêt à rencontrer Monsieur Landau.

Pour découvrir ce qui arrive au héros au troisième étage, rendez-vous au chapitre 137 (page 252).

Vous décidez de menacer le gardien pour qu'il vous laisse passer.

« J'ai réellement tenté de me calmer. J'ai laissé sa chance au gardien, j'ai voulu lui parler, essayé de le comprendre. Tout ça pour quoi ? Pour qu'au final il ne m'écoute même pas. La pulsion de colère que j'ai tenté d'endormir est obligée de se réveiller : agacé et énervé, je me lève violemment de ma chaise et je m'approche du gardien. Même si le bureau nous sépare de quelques centimètres, je m'approche le plus près possible de lui, en avançant ma tête pour presque la coller à la sienne. En faisant beaucoup trop de gestes avec mes mains, je lâche ma colère contre lui, en le tutoyant, comme pour lui prouver que, sur l'instant, je n'ai peur de rien.

— Bon ok, maintenant on arrête de jouer et on devient sérieux cinq minutes ! Tu vas me laisser aller au troisième étage parce que t'as rien de concret pour m'en empêcher ! Tu me fais passer un test débile, tu prononces des questions inutiles juste parce qu'on t'a demandé de me les poser, alors que toi aussi tu sais très bien qu'elles ne servent à rien ! Et maintenant, comme ça, sans raison, tu veux m'interdire d'aller là-bas ? Hein ? Tu penses que je vais t'obéir sans réagir ? Qu'est-ce que tu vas faire pour m'empêcher passer ? Rien, parce que tu ne sais rien faire ! Donc écoutes-moi bien : là, je suis un petit peu énervé mais je ne suis pas encore au paroxysme de ma colère, crois-moi, donc on va arrêter de parler, tu vas me laisser passer, sinon ça risque de mal se passer, tu comprends ?

Ce n'est pas dans mes habitudes de m'emporter de cette façon. Mais là, cet homme m'a poussé à bout, et c'est ma colère qui a parlée à ma place.

Je reste en "tête-à-tête" avec le gardien. En le regardant, je me rappelle que c'est un homme de bureau, certes, mais c'est aussi un homme musclé. Très musclé. En un coup de poing précisément envoyé dans ma tête, il peut me mettre à terre et imposer sa loi. Face à lui, je ne suis rien. S'il décide de ne pas me laisser passer, tel un mage surpuissant pouvant calmer un monstre impressionnant au milieu des flammes, je ne passerais pas.

Mais là, il n'a pas bougé d'un millimètre. Son visage n'affiche pas plus d'expression que d'habitude, comme si mon discours n'avait rien provoqué en lui, même pas un peu d'agacement. Il me regarde sans parler pendant quelques secondes, laissant la pièce dans un silence gênant, puis il finit par prononcé un mot.

— Ok.

Ensuite, le gardien commence à sortir de derrière son bureau. De mon côté, l'expression de mon visage passe de très énervé à totalement surpris.

— Ok ? Vous me laissez y aller ?

— Tout à fait, me confirme le gardien. C'est ce que vous voulez, après tout ?

— Oui, mais je ne pensais pas que ma colère allait suffire à vous faire changer d'avis.

— Ce n'est pas votre colère qui a changé mon avis : je suis ce qui est indiqué dans le règlement.

— D'accord... parce que le règlement dit que quand quelqu'un s'énerve, il faut lui donner raison ?

— Non : il est indiqué dans le règlement que si l'examineur, à savoir moi, a un doute concernant une réaction produite par la personne étudiée, à savoir vous, ou si un évènement vient mettre en péril le bon déroulé du test, il est conseillé de laisser passer le sujet testé, vu qu'il ne peut y avoir de preuve de résultat négatif le concernant, vous comprenez ?

— Euh...

— En résumé, vous avez réussi le test. Vous pouvez accéder à la totalité du troisième étage.

La logique de cet homme et de son règlement me dépasse, vu qu'elle va à l'encontre d'une logique... logique, justement. Maintenant qu'il commence à répondre à mes questions, je suis prêt à lui en offrir d'autres... sauf qu'avant de me laisser en placer une, le gardien ouvre la porte de la pièce, puis vient derrière moi pour me pousser vers la sortie. Littéralement : avec sa force, il me fait avancer jusqu'à la porte battante du troisième étage, sans me laisser réagir, et il en profite pour me donner quelques indications.

— Au troisième étage, il y a deux lieux emblématiques réputés, qui accueillent volontiers de nouveaux visiteurs : le Grand Restaurant de l'Hôtel Lugosi, lieu de luxe et de calme qui offre des moments exceptionnels autour d'un bon repas, et la cultissime discothèque, un lieu de liberté ouvert à tous ceux qui veulent s'amuser et oublier les problèmes du quotidien le temps d'une soirée. Ce sont deux lieux exceptionnels qu'il est conseillé de visiter, vous comprenez ? J'ajouterais que le règlement m'oblige à vous souhaiter bon courage concernant la suite de votre séjour parmi nous. Alors bon courage.

Et me voilà arrivé dans le hall du troisième étage par la force des choses... et de ses bras. J'y suis. Enfin. Vu que le gardien s'est arrêté de parler, je me retourne pour lui poser d'autres questions... mais je remarque qu'il n'est plus là. Une porte calque derrière moi : il s'est refermé dans sa pièce.

C'est ainsi que s'achève mon test du troisième étage. »

— Et je pense que c'est une des histoires les plus étranges que j'ai vécu, confirme le héros à l'autre gars pour terminer son anecdote. Qu'en penses-tu ?

— Euh... oui. Très étrange, en effet, bredouille l'autre gars, comme s'il ne voulait pas dévoiler ses pensées du moment au héros.

— Et tout ce test n'a servi à rien. Je l'ai fait car je devais le faire. C'était le protocole. Et le fait que je m'énerve, que je bouscule les règles, ça a suffi à mettre fin à cet interminable casse-tête. Il n'y a aucune morale à ça, aucune conclusion à tirer. C'est comme ça, c'est tout.

— Oui, et après ?

— Comment ça "et après" ? Tu es si pressé d'entendre la suite ?

— Hein ? Non mais... je...

— Je te taquine, évidemment que tu veux connaître la suite ! Car maintenant, me voilà enfin au troisième étage de l'Hôtel Lugosi, définitivement prêt à rencontrer Monsieur Landau.

Pour découvrir ce qui arrive au héros au troisième étage, rendez-vous au chapitre 137 (page 252).

Vous décidez de demander une dernière épreuve au gardien.

« Vu que je dois réagir vite, je prends la première idée qui me passe par la tête, et je l'exécute.

— Très bien. J'accepte le résultat du test. Cependant, pour être vraiment certain du résultat, je pense qu'il faut faire une cinquième épreuve.

Voilà le seul plan que j'ai trouvé pour troubler les habitudes du gardien : faire l'inverse de ce qu'il attend en lui demandant la suite du test. Et le pire, c'est que ce plan suffit à le faire réagir

— Et pourquoi ? s'interroge-t-il, ce qui est surprenant pour quelqu'un qui n'aime pas perdre son temps avec des questions.

— Eh bien... je... je ne suis pas obligé de répondre à votre question, vu que vous n'avez pas répondu aux miennes ! Mais je vous demande une nouvelle épreuve. Je suis persuadé que cette possibilité est mentionnée quelque part dans le règlement !

J'improvise totalement la suite de mon plan. Mais apparemment, ma répartie arrive à un peu perturber le gardien. Il se rassoit et commence à lire son tas de feuille. Il ne peut pas connaître par cœur tout son règlement, vu le nombre de page qu'il y a. Peut-être que je peux l'avoir en trouvant une faille dans la règle de son jeu absurde.

— Non, reprend le gardien, le règlement ne fait état d'aucune cinquième épreuve, vous comprenez ?

S'il veut jouer à qui sera le plus idiot, je peux lui prouver que je suis très fort à ce jeu. Je me lève pour continuer de jouer la comédie et pour le convaincre de l'inutilité de son test.

— Eh bien je trouve cela honteux ! C'est la preuve que ce test n'est pas de bonne qualité, et qu'il ne permet pas de déceler correctement ceux qui ne doivent pas avoir accès au troisième étage ! Je suis dans mon droit en demandant une cinquième épreuve ! Quatre, ça ne suffit pas, ça ne prouve rien. Et si rien ne prouve que je ne peux pas rentrer ici, alors je peux rentrer ici. C'est logique, et ça doit être inscrit quelque part dans le règlement !

Je tente comme je peux d'embrouiller le gardien, mais il est fort pour ne pas montrer ses émotions, ou pour ne pas ressentir d'émotion du tout. Il sait rester impassible, avec ses yeux qui alternent entre me regarder jouer la comédie et lire la totalité de son règlement. Mais d'un coup, sans prévenir, il décide de me répondre.

— C'est d'accord.

Puis il ne dit rien de plus. Je me calme et je lui demande :

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que je vous confirme que le règlement est d'accord avec vos arguments et que je suis obligé de revenir sur ma conclusion, vous comprenez ?

Il a encore répondu à une de mes questions. Et sans soupirer, qui plus est. Ensuite, il se lève, il va ouvrir la porte puis, voyant que je ne bouge pas, il reprend la parole.

— En résumé, je dois vous annoncer la sentence suivante : bravo, vous avez réussi le test. Vous pouvez accéder à la totalité du troisième étage.

J'ai du mal à croire ce que j'entends : mon plan a marché ? J'ai réussi à le faire changer d'avis pour de bon ? La résolution du problème est presque aussi irrationnelle que le problème lui-même.

— Je peux y aller ? C'est sûr ?

Il soupire. Ça me rassure presque de voir qu'il n'a pas changé de personnalité malgré son changement de position.

— Ne m'obligez pas à me répéter, je vous ai déjà dit que je ne supportais pas cela... et voilà, je viens de me répéter.

Vu qu'il me laisse sortir, je me lève et j'avance jusqu'à la porte.

— Attendez, m'arrête le gardien en haussant légèrement son ton sans pour autant se mettre à crier, avant de se placer devant la porte, comme pour m'empêcher de m'en aller.

Et voilà ! J'en étais sûr ! C'était trop facile ! Ça... c'est ce que je me dis à cet instant. Mais en réalité, le gardien m'arrête seulement pour me donner quelques informations.

— Le règlement indique que toute personne qui accède au troisième étage de l'Hôtel Lugosi doit avoir quelques indications sur celui-ci, alors je dois vous donner quelques indications : au troisième étage, il y a deux lieux emblématiques réputés, qui accueillent volontiers de nouveaux visiteurs. Le premier est le Grand Restaurant de l'Hôtel Lugosi, lieu de luxe et de calme qui offre des moments exceptionnels autour d'un bon repas. Le second est la cultissime discothèque, un lieu de liberté ouvert à tous ceux qui veulent s'amuser et oublier les problèmes du quotidien le temps d'une soirée. Ce sont deux lieux exceptionnels qu'il est conseillé de visiter, vous comprenez ? J'ajouterais que le règlement m'oblige à vous souhaiter bon courage concernant la suite de votre séjour parmi nous. Alors bon courage.

Et il s'écarte de la porte, retournant sans un mot derrière son bureau. Le test est donc bel et bien terminé. D'une drôle de manière, certes, mais il est terminé. Je ne peux pas m'empêcher d'ajouter un mot un peu maladroit avant de laisser cet homme.

— Eh bien... merci.

Il ne me répond pas. Il ne me regarde pas. Il a déjà replongé dans ses papiers. Il me laisse le champ libre. Alors je sors de la pièce et je vais pour passer la double porte battante qui permet d'accéder aux chambres.

J'ai réussi le test du troisième étage. »

— Et c'est ainsi que se termine l'une des histoires les plus étranges que j'ai pu vivre, et que je peux raconter aujourd'hui, ajoute le héros à l'autre gars pour terminer son anecdote. Tu n'es pas d'accord ?

— Euh... si. C'est... très étrange, en effet, bredouille l'autre gars, comme s'il ne voulait pas dévoiler ses pensées du moment au héros.

— Surtout que ce test n'a servi à rien. Je l'ai fait car je devais le faire. C'était le protocole. Il suffisait de bousculer ses règles et de mettre le gardien face à un problème que son règlement ne peut pas résoudre pour mettre fin à son interminable casse-tête. Il n'y a aucune morale à ça, aucune conclusion à tirer. C'est comme ça, c'est tout.

— Oui, et après ?

— Comment ça "et après" ? Tu es si pressé d'entendre la suite ?

— Hein ? Non mais... je...

— Je te taquine, évidemment que tu veux connaître la suite ! Car maintenant, me voilà enfin au troisième étage de l'Hôtel Lugosi, définitivement prêt à rencontrer Monsieur Landau.

Pour découvrir ce qui arrive au héros au troisième étage, rendez-vous au chapitre 137 (page 252).

Vous décidez de dire au gardien que lui aussi doit passer un test.

« Je dois réagir vite. Une idée me passe par la tête : et si j'essayais d'embrouiller le gardien ? Mon plan, c'est de lui faire croire que, si tout le monde doit passer un test pour accéder au troisième étage, alors lui aussi doit avoir passé un test. Si j'arrive à lui faire perdre sa logique, il sera obligé de me laisser passer. Ce plan peut fonctionner, alors, en restant très calme, je regarde le gardien, et je commence à jouer au plus malin.

— D'accord, j'accepte le résultat, pas de problème. Mais qu'est-ce qui me prouve que vous êtes apte à me faire passer ce test ?

Le gardien recule immédiatement sa tête. Enfin une réaction de sa part !

— Je vous demande pardon ? me questionne le gardien qui se met à son tour à demander des réponses.

— C'est vrai, vous ne pouvez pas me prouver que vous êtes apte à faire passer des tests aux autres. Même pire : est-ce que, vous-même, vous avez passé le test du troisième étage ? Surement que non, vu que c'est vous qui le passé. Mais si vous n'avez pas passé le test, vous n'avez pas le droit de vous trouver ici, et vous avez encore moins le droit de faire passer des tests aux autres, vous comprenez ?

— Non, j'ai du mal à vous comprendre. Veuillez s'il vous plait...

Je le coupe et je continue mon argumentaire.

— Vous aussi, monsieur le gardien, vous allez devoir passer un test. J'insiste. On va voir si vous pouvez ou non être gardien. Je me répète, mais si vous ne passez pas le test, alors vous ne pouvez pas faire passer de test aux autres.

Je sens un tout début de panique se dessiner sur son visage. C'est léger, mais c'est la plus grande forme de sentiment qu'il m'a été donné de voir chez cet homme.

— Le règlement ne fait mention d'aucun test à faire passer à ceux qui font passer les tests.

Je soupire.

— Alors dans ce cas, votre règlement est faux ! On ne peut pas lui faire confiance ! Et vous, vous ne pouvez pas décider si quelqu'un peut ou non accéder au troisième étage. Et dans ce cas, vous ne pouvez pas m'empêcher d'aller au troisième étage, donc je peux m'y rendre !

Mon embrouille fonctionne à merveille : le gardien, toujours debout derrière son bureau, fouille désespérément dans son tas de papier à la recherche d'un contrargument à me soumettre.

— J'ai trouvé un paragraphe qui nous concerne : dans le cas où un différend entre le testeur et la personne testée apparaît, ou si un événement vient mettre en péril le bon fonctionnement du test, le règlement m'oblige à vous prononcer les mots suivants.

Il bombe son torse pour s'imposer face à moi, comme pour arrêter mes tentatives de le mettre à mal, puis il m'annonce :

— Félicitation, vous avez réussi le test. Vous pouvez accéder au troisième étage.

Je suis sidéré. Parce que mon plan a étrangement fonctionné. Parce que ce test se termine enfin. Parce que je ne m'attendais pas à voir cet absurde personnage céder face à mes arguments. J'ai du mal à y croire, donc je préfère demander confirmation.

— Je peux y aller ? C'est sûr ?

Il soupire. Ça me rassure presque de voir qu'il n'a pas perdu sa personnalité.

— Ne m'obligez pas à me répéter, je vous ai déjà dit que je ne supportais pas cela... et voilà, je viens de me répéter. Donc oui, je dois vous laisser passer. Alors allez-y.

Même si je suis surpris d'avoir obtenu ce que je voulais de cette manière, je me lève et j'avance vers la porte.

— Attendez, me crie doucement le gardien en se plaçant devant la porte, comme pour m'empêcher de m'en aller.

Et voilà ! J'en étais sûr ! C'était trop facile ! Ça... c'est ce que je me dis à cet instant. Mais en réalité, le gardien m'arrête seulement pour me donner quelques informations.

— Le règlement indique que toute personne qui accède au troisième étage doit avoir quelques indications sur celui-ci, alors je dois vous donner des indications : au troisième étage, il y a deux lieux emblématiques réputés, qui accueillent volontiers de nouveaux visiteurs. Le premier est le Grand Restaurant de l'Hôtel Lugosi, lieu de luxe et de calme qui offre des moments exceptionnels autour d'un bon repas. Le second est la cultissime discothèque, un lieu de liberté ouvert à tous ceux qui veulent s'amuser et oublier les problèmes du quotidien le temps d'une soirée. Ce sont deux lieux exceptionnels qu'il est conseillé de visiter, vous comprenez ? J'ajouterais que le règlement m'oblige à vous souhaiter bon courage concernant la suite de votre séjour parmi nous. Alors bon courage.

Et il s'écarte de la porte, retournant sans un mot derrière son bureau. Le test est donc bel et bien terminé. D'une drôle de manière, certes, mais il est terminé. Je ne peux pas m'empêcher d'ajouter un mot un peu maladroit avant de laisser cet homme.

— Eh bien... merci.

Il ne me répond pas. Il ne me regarde pas. Il a déjà replongé dans ses papiers. Il me laisse le champ libre. Alors je sors de la pièce et je vais pour passer la double porte battante qui permet d'accéder aux chambres.

J'ai réussi le test du troisième étage. »

— Et c'est ainsi que se termine l'une des histoires les plus étranges que j'ai pu vivre, et que je peux raconter aujourd'hui, ajoute le héros à l'autre gars pour terminer son anecdote. Tu n'es pas d'accord ?

— Euh... si. C'est... très étrange, en effet, bredouille l'autre gars, comme s'il ne voulait pas dévoiler ses pensées du moment au héros.

— Surtout que ce test n'a servi à rien. Je l'ai fait car je devais le faire. C'était le protocole. Il suffisait de bousculer ses règles et de mettre le gardien face à un problème que son règlement ne peut pas résoudre pour mettre fin à son interminable casse-tête. Il n'y a aucune morale à ça, aucune conclusion à tirer. C'est comme ça, c'est tout.

— Oui, et après ?

— Comment ça "et après" ? Tu es si pressé d'entendre la suite ?

— Hein ? Non mais... je...

— Je te taquine, évidemment que tu veux connaître la suite ! Car maintenant, me voilà enfin au troisième étage de l'Hôtel Lugosi, définitivement prêt à rencontrer Monsieur Landau.

Pour découvrir ce qui arrive au héros au troisième étage, rendez-vous au chapitre 137 (page 252).

Vous êtes au troisième étage de l'Hôtel Lugosi.

« Cette fois, j'y suis : mes pieds touchent enfin la moquette du couloir du troisième étage. Et quelle moquette, d'ailleurs ! D'un jaune cliquant et tape à l'œil, accompagnée par de nombreux motifs qui évoquent l'époque baroque. Elle est impeccablement propre, rien à voir avec la moquette premier prix du rez-de-chaussée. Et pour continuer ce point décoration qui te passionne tant, je suis obligé de te parler des murs du couloir : des tableaux de paysages ou de représentations historiques sont régulièrement accrochés entre les portes des chambres, remplacés de temps en temps par des photos encadrées de l'Hôtel Lugosi, photos prises à différentes époques, ce qui habille ce couloir avec classe. En plus, les jolies plantes et fleurs magnifiquement entretenues disposées dans le hall de l'étage, les ornements ajoutés entre les murs et le plafond, ainsi que les différents abat-jours soigneusement choisis pour accompagner les lumières du couloir, montrent bien qu'un soin particulier a été apporté à l'entretien de cet étage, pour qu'il se démarque des autres. J'imagine que le prix des chambres ici ne doit pas être les mêmes qu'en bas. Et je suis sûr que tu as envie que ce point décoration s'éternise pour ne jamais s'arrêter... donc je vais m'arrêter là.

S'il y a bien une chose qui ne change pas d'un étage à l'autre, c'est le manque d'animation dans les couloirs. Comme trop souvent, je ne croise personne. Pourtant, là, je m'attendais presque à être accueilli comme un roi, à voir arriver quelqu'un m'annoncer que oui, Monsieur Landau m'attend depuis tout à l'heure à cet étage et qu'il est prêt à me recevoir, qu'il me demande si je veux un petit café avant de le rejoindre. Mais non, rien de tout ça. Je suis encore livré à moi-même dans cet hôtel.

Il y a un dernier détail que j'aimerais partager avec toi : à côté de la porte battante qui permet de descendre les étages, il y a une autre porte battante, avec une flèche dirigée vers le haut. C'est la preuve que l'Hôtel Lugosi ne s'arrête pas au troisième étage. Je m'approche par curiosité, mais cette porte est fermée. Impossible de savoir ce qu'il se cache au quatrième étage pour le moment.

Par contre, au troisième étage, je sais ce qu'il y a à visiter. Au milieu des nombreuses chambres plus ou moins classiques qui se trouvent ici, il y a deux lieux plus importants que les autres. Le gardien m'en a parlé, et des panneaux indiquent aux touristes où aller pour les rejoindre, comme pour donner encore plus d'importance à ces pièces apparemment ouvertes à tous les visiteurs. Il y a le Grand Restaurant, et la discothèque. De nouvelles informations à trouver et de nouveaux univers à découvrir, en somme. Mais par lequel commencer ? Ma visite de l'Hôtel Lugosi continue de se découper en décision à prendre. »

Où le héros va-t-il se diriger ?

Si vous voulez rejoindre le Grand Restaurant, rendez-vous au chapitre 138 (page 253).

Si vous préférez commencer par la discothèque, dirigez-vous vers le chapitre 183 (page 323).

Vous vous dirigez vers le Grand Restaurant.

« S'il y a bien un endroit où je m'imagine rencontrer quelqu'un d'important qui peut m'en dire plus sur cet hôtel, c'est forcément un établissement qui porte le nom de "Grand Restaurant". Pour m'y rendre, je n'ai qu'à suivre les flèches, et c'est ce que je fais. J'arrive devant la porte. Elle n'est pas fermée à clé. Je la pousse pour rentrer dans ce nouvel univers caché au cœur de l'Hôtel Lugosi.

Quand on te dit "Grand Restaurant", tu as forcément une image qui te vient en tête, tu imagines le lieu rien qu'en entendant son nom. Eh bien figure-toi que ce Grand Restaurant porte très bien son nom : il ressemble exactement à l'idée qu'on s'en fait. A peine la porte ouverte, les visiteurs plongent dans une immense salle décorée avec goût. Une longue allée les emmène vers des dizaines et des dizaines de tables prêtes à accueillir tous ceux qui se pressent autour d'elles. La pièce est parfaitement éclairée grâce à de grandes fenêtres qui donnent sur l'extérieur de l'hôtel, de magnifiques lustres d'un style médiéval accrochés au plafond, des appliques murales plus modernes posées contre les murs sobres gris et dorés du restaurant, et des bougies sur les tables qui apportent le charme que l'on attend d'un tel lieu. Des serveurs, habillés d'un classique costume noir et blanc du plus bel effet, enchainent les allers-retours entre les cuisines, à gauche de l'entrée, et les tables des clients, avec dans leurs mains différents plats on ne peut plus appétissants, qui dispersent des odeurs ensorcelantes qui donnent envie de se mettre à table dès que nos narines les aient goûtées. Au fond du restaurant, une estrade accueille un groupe de musiciens qui, avec une guitare, une batterie, une contrebasse, un saxophone et un piano, ajoute leurs mélodies à l'ambiance sonore du restaurant, au milieu des discussions des clients et des ordres des chefs lancés à leurs employés. Et encore un peu plus loin, un grand bar vintage d'une classe sans pareille, qui semble tout droit sorti d'un film noir, vient attirer un autre type de clientèle et ajoute du cachet à ce lieu unique. Je ne rentre pas dans un simple restaurant : j'arrive au "Grand Restaurant".

Emerveillé par ce que je découvre, j'avance librement et doucement, en observant les alentours, à la recherche des étrangetés et des petits détails que ce lieu cache. Comme le vieux piano des jazzmen avec sa couleur saumon étrange et ses dessins orientaux peints dessus, comme s'il avait été créé au Moyen-Orient il y a quelques années, et qui a sûrement vu passer de nombreux grands musiciens sur lui mais qui est encore là, prêt à rejouer la chanson que n'importe quelle jolie jeune femme souhaite réentendre ; il y a aussi cette table, dans un coin, où huit hommes en costard, qui ressemblent à de dangereux hommes de main, semblent décontractés, comme s'ils n'étaient venus que pour parler de tout et de rien, accompagnés par quelques bières et un bon repas ; ou encore une autre, encore plus surprenante, où ce sont bel et bien deux chiens, deux vrais chiens, qui se trouvent côte à côte en train de partager leur repas, à deux doigts de s'embrasser. Ce Grand Restaurant est à l'image de l'Hôtel Lugosi : un lieu où se mélange tout ce qu'il y a de plus merveilleusement surprenant dans notre monde et notre imaginaire.

Je me perds dans la beauté et la singularité de ce restaurant... mais une voix me ramène très vite à la réalité.

— Monsieur ? S'il vous plaît ? Oui, vous, là-bas. Bonjour. Pouvez-vous revenir devant moi, s'il-vous-plait ?

Derrière une petite banque d'accueil à côté de la porte d'entrée, un employé du restaurant, parfaitement coiffé et habillé dans son smoking tout neuf, me fait signe de venir. Il doit gérer l'entrée du restaurant, on ne peut pas entrer sans passer par lui. Ça paraît normal d'avoir quelqu'un à l'accueil d'un lieu aussi prisé pour accompagner les nouveaux venus,

mais j'étais tellement transporté par ce que je voyais que j'ai avancé dans le restaurant sans faire attention à sa présence. Je fais demi-tour pour revenir vers lui. Sans me laisser m'excuser, cet homme d'accueil prend la parole pour m'accueillir.

— Bonjour monsieur, et bienvenue au Grand Restaurant de l'Hôtel Lugosi. Sous quel nom avez-vous réservé, s'il vous plaît ?

— Pardon ?

Voilà un petit détail qui m'avait échappé : évidemment que n'importe qui ne peut pas rentrer dans un tel restaurant et avoir une table en claquant des doigts. Il faut réserver sa place, et avoir les moyens de s'offrir le repas qui va avec. Et ce n'est pas moi, avec mon salaire de chômeur qui répond à des offres d'emplois incomplètes reçues par mail, et mes vêtements qui sentent la sueur au vu du long voyage que j'ai parcouru jusqu'ici, qui vais pouvoir avoir une place de choix dans une maison aussi réputée. D'où ma réaction, qui représente bien le violent retour sur terre généré par sa phrase.

— Les tables du Grand Restaurant de l'Hôtel Lugosi ne sont disponibles qu'à la réservation, me détaille l'employé avec un ton aimable et courtois comme son métier doit l'exiger. Si vous n'avez pas réservé votre place au préalable, sachez néanmoins que notre section bar est disponible en libre-service, sans réservation. Mais si vous voulez manger ici, il faut avoir réservé. A moins que vous veniez pour travailler chez nous ? On m'a prévenu que de nouveaux employés vont débiter un emploi en salle et en cuisine dès aujourd'hui, peut-être faites-vous partie de ceux-là ?

Je dois accéder à ce restaurant. Parler à cet employé modèle de mon rendez-vous ne m'avancera à rien. Il me faut une excuse pour rentrer ici, un argument qui doit automatiquement le convaincre.

— Désolé de me répéter de nouveau, monsieur, mais je vais devoir m'occuper d'autres clients, insiste gentiment l'employé. Donc pouvez-vous, s'il-vous-plait, me répondre : avez-vous réservé une table chez nous ? »

Que va répondre le héros à l'employé pour pouvoir entrer dans le Grand Restaurant ?

Vous pouvez dire que vous avez réservé une table, même si c'est faux (chap. 139, p. 255) ;

Vous pouvez aller vers le bar uniquement (chap. 152, p. 274) ;

Vous pouvez annoncer que vous venez pour travailler en cuisine (chap. 165, p. 295) ;

Vous pouvez annoncer que vous venez pour travailler en salle (chap. 169, p. 303).

Dirigez-vous vers le chapitre qui correspond à votre choix.

Vous répondez à l'employé que vous avez réservé une table.

« Cet employé ne me laisse pas le choix : si je veux pouvoir me déplacer librement dans le restaurant et avoir une chance de rencontrer qui je veux rencontrer, je dois lui mentir. Je prends une voix qui donne l'impression que je suis sûr de moi et de ce que je fais, alors que ce n'est terriblement pas le cas, et je lui répons :

— Evidemment que j'ai réservé !

Simple. Efficace.

— A quel nom, je vous prie ? me demande-t-il poliment.

Et... oui, sa question était attendue... mais je n'ai pas franchement pensé à préparer une réponse. Me voilà donc officiellement lancé dans le pire mensonge de l'univers... ou du moins, ça y ressemble. Mais maintenant, plus question de reculer. Cet employé attend un nom, je vais lui en donner un, même si ce n'est pas le mien... »

Quel nom le héros va-t-il donner à l'employé ?

Vous pouvez choisir entre Del Toro (chap. 140, p. 256), Landau (chap. 141, p. 257), Rincevent (chap. 142, p. 260), ou vous pouvez lui dire que vous n'avez pas besoin de lui donner de nom vu que tout le monde vous connaît (chap. 143, p. 261).

Vous avez choisi de répondre au nom de "Del Toro".

« — Del Toro. Vous me trouverez sous le nom de Del Toro.

Voilà ce que j'ai répondu au chargé d'accueil. Pourquoi ce nom ? C'est le premier qui m'est venu en tête, voilà pourquoi. Et après tout, il sonne bien. Quitte à mentir devant témoin en prenant un faux nom, autant en choisir un qui ait de la gueule !

L'employé me regarde, surpris.

— Del Toro ? Comme...

Je ne suis pas sûr de voir où il veut en venir.

— Comme ?

— Eh bien, c'est un nom connu. Alors, même si c'est indiscret, permettez-moi de vous demander : avez-vous un lien avec... enfin vous voyez.

Je ne vois toujours pas où il veut en venir.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Je voulais vous demander... enfin... avez-vous un lien avec les céréales Del Toro ? Vous savez, celles que l'on voit dans les publicités, à la télévision ?

— Euh... non ?

— Ah. Dommage.

En laissant de côté cette petite déception, il plonge dans sa liste d'invité. Après une courte recherche, il relève sa tête.

— Je suis navré, mais il n'y a aucun Del Toro d'inscrit sur cette liste.

Sa liste est un livre énorme qui contient un nombre incalculable de noms. Et moi, j'ai choisi l'un des seuls qui ne se trouve pas dessus. Niveau chance, on est bien. J'essaye de ne pas montrer ma panique et de cacher mon mensonge.

— Vous êtes sûr ? Il doit y avoir une erreur. J'ai réservé... il n'y a pas longtemps. A ce nom. Vérifiez bien, je dois être sur la liste.

— Monsieur, je vous le répète, mais je ne trouve pas le nom "Del Toro" sur ma liste, m'indique à nouveau l'employé en restant calme et courtois. Par conséquent, je ne peux pas vous laisser entrer dans le Grand Restaurant. Veuillez, s'il-vous-plait, libérer les lieux, pour que je puisse m'occuper des autres clients. Et bonne journée à vous, naturellement.

Là, ça s'annonce très mal pour moi, mais est-ce que je dois vraiment abandonner l'idée de visiter l'entièreté de ce lieu ? »

L'employé ne veut pas laisser le héros entrer. Quelle est votre réaction ?

Vous pouvez accepter de partir du restaurant sans rien dire (chap. 144, p. 262) ;

Ou vous pouvez essayer tant bien que mal de vous arranger avec le chargé d'accueil pour qu'il vous laisse entrer, en inventant de nouveaux arguments pour le convaincre (chap. 145, p. 263).

Vous avez choisi de répondre au nom de "Landau".

« — Landau. Vous me trouverez sous le nom de Landau.

Voilà ce que j'ai répondu au chargé d'accueil. Et je vais t'expliquer pourquoi : déjà, je sais que le nom "Landau" existe dans cet hôtel, alors peut-être que quelqu'un qui le porte a réservé dans ce restaurant, ce qui me permettrait d'y entrer. Mais surtout, en donnant ce nom, je peux savoir si Monsieur Landau se trouve dans ce restaurant : si son nom n'est pas dans le répertoire de réservation, ça veut dire qu'il n'est pas ici, et je peux éviter de perdre mon temps dans ce restaurant, tu comprends ?

Le chargé d'accueil ne réagit pas quand je prononce ce nom de famille. Sans attendre, il se plonge dans sa liste d'invités, puis il m'annonce :

— Je suis navré, mais il n'y a aucun Landau d'inscrit sur cette liste.

Sa liste est un livre énorme qui contient un nombre incalculable de nom. Pourtant, le nom "Landau" n'y figure apparemment pas.

— Vous êtes sûr ?

— Monsieur, je vous le répète, mais je n'ai aucune réservation faite au nom de "Landau", me confirme l'employé en restant calme et courtois. Par conséquent, je ne peux pas vous laisser entrer dans le Grand Restaurant. Veuillez, s'il-vous-plait, libérer les lieux, pour que je puisse m'occuper des autres clients. Et bonne journée à vous, naturellement.

C'est ainsi que se termine ma visite du Grand Restaurant... ou plutôt, c'est ainsi qu'elle aurait dû se terminer. Vu comment le chargé d'accueil me l'a demandé, et vu que tout porte à croire que Monsieur Landau n'est pas ici, j'allais effectivement partir. Mais en avançant vers la porte de sortie, une personne que je ne vois pas vient s'adresser à l'employé du restaurant.

— Excusez-moi monsieur, mais il y a méprise : cet homme a bel et bien une table de réservée dans votre établissement. Mais c'est une table pour deux, réservée à mon nom. Vérifiez à "Rosemary", vous allez forcément trouver.

On dirait que cette personne se donne du mal pour prendre un ton soutenu et utiliser un langage correct, mais j'entends que ce n'est pas son phrasé habituel, ça sonne faux. Et cette voix... je la reconnais. Je me retourne, et je vois... la voyante ? Celle du premier étage ?

— Je t'avais manqué, mon p'tit gars ? me glisse discrètement la voyante en me regardant, appuyant son air complice par un clin d'œil du plus bel effet.

Pas de doute, c'est bien elle. Elle porte une chemise blanche très chic avec un pantalon noir sobre, accompagné par des cheveux parfaitement plaqués à la laque sur son crâne, ce qui la rend bien plus classe et adaptée à l'endroit que dans sa tenue de tout à l'heure. Mais c'est bien elle. Tel un deus ex machina sortie de nulle part, la voilà sortie de sa chambre pour me donner un coup de main. On passe d'un moment absurde à un autre.

— C'est exact, confirme le chargé d'accueil après avoir fouillé à nouveau dans sa liste. J'ai bien une réservation pour deux au nom de "Rosemary". Veuillez me suivre, s'il-vous-plait.

L'employé part devant pour se diriger vers une table. La voyante le suit. Je la suis. Puis on s'assoit à "notre" table. J'ai compris que, dans cet hôtel, il faut accepter l'inimaginable, l'impensable, l'in vraisemblable, et toutes ces choses que l'on ne peut anticiper. Mais de là à m'imaginer assis autour d'une table d'un Grand Restaurant avec la voyante du premier étage en face de moi ?

Maintenant que je suis enfin entré dans le Grand Restaurant et que je suis assis face à la voyante, ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi est-ce qu'elle est venue m'aider ?

— Je peux savoir pourquoi vous...

— Perd pas ta salive, je sais exactement ce que tu vas me demander, mon p'tit gars, m'annonce la voyante sans me laisser finir ma phrase, comme à son habitude. J'suis voyante, tu t'souviens ? C'est mon boulot d'savoir c'que tu vas dire et c'que tu vas faire. Et c'est pour ça que j'suis venu : j'ai vu que t'allais avoir besoin de mon aide, alors j'ai débarqué. Simple, clair, efficace. Et t'oublieras pas de me payer une bonne bouteille, s'te plait, pour remercier tata, hein ? Parait qu'ils ont des grands crus ici.

La voyante s'arrête là et plonge dans le menu du restaurant, comme si sa réponse allait forcément me suffire. Sauf qu'elle ne me suffit pas.

— Non mais plus sérieusement : pourquoi vous êtes venu ici ?

— Mais c'est incroyable cette manie ne pas me croire ! s'emporte-t-elle en claquant son menu contre la table. D'abord, ça critique mes pouvoirs, et après, ça ne lâche même pas un petit merci quand on vient lui sauver les miches ! J'te jure, les jeunes, aujourd'hui ! Faudrait peut-être penser à revoir votre comportement, un peu !

— Après, la seule fois qu'on s'est vu, vous m'avez mis à la porte de votre chambre. Vous vouliez que je parte et que je vous laisse tranquille. Alors désolé si je suis surpris de vous voir venir m'aider, comme ça, sans raison.

— Tu restes encore là-dessus ? Mon pauvre ami ! Mais tout ça, c'est du passé. C'était il y a combien de temps, cette histoire-là ?

— Il y a quelques heures.

— Ouais, bon, d'accord. Mais tout à l'heure, c'est déjà le passé, m'explique la voyante en faisant bouger son menu dans tous les sens. Et moi, bah je suis tourné vers l'avenir ! J'vais pas devoir te redire que j'suis une vraie voyante, tu vas bien finir par me croire un jour, hein ?

J'ai toujours du mal à accepter ce qu'elle m'annonce, et je pense qu'elle le remarque.

— Ecoute, je sais que, parfois, j'peux être un peu rustique...

— Vous voulez dire rustre.

La voyante réfléchit.

— Hum... les deux. Rustique et rustre. M'enfin tout ça pour t'dire que, quand t'es venu chez moi, j'ai vraiment vu un grand avenir en toi. Je t'ai prédit un beau futur, et c'est la vérité : de biens belles choses vont s'offrir à toi si tu fais les bons choix. Et là, je viens de te livrer un petit détail qui a son importance : le "si tu fais les bons choix". J'aurais dû insister dessus tout à l'heure, mais à la place, tu m'as énervé et je t'ai viré de chez moi.

Je vais pour me justifier, mais elle ne me laisse pas parler.

— On ne va pas revenir là-dessus, j'ai dit que c'était du passé. Le truc c'est que, quand je me suis retrouvée toute seule chez moi, je me suis mise à réfléchir. Je me suis dit que j'avais peut-être mal fait mon job, que j'aurais dû plus te guider pour t'aider à réaliser ma prédiction. Ça m'arrive pas souvent, mais j'ai eu des regrets, voilà, c'est dit. Tu le sais peut-être pas, mais j'ai de moins en moins de clients ces derniers temps. Et quand j'en ai un comme toi, j'ai pas envie d'le lâcher. Faut dire que ça change de tous les pecnots à qui on ne peut prédire qu'un avenir moyen dans leur vie moyenne, tu vois ce que j'veux dire ?

— On va dire que j'ai saisi l'idée, oui...

— Bah c'que j'veux dire, c'est que je veux m'assurer que tu ne gâches pas ton avenir, mon p'tit gars. Même si ça peut te paraître bizarre qu'une vieille bourrique comme moi s'intéresse au futur d'un minot comme toi, bah c'est la vérité... et, pour tout t'avouer, quand j'ai vu qu't'allais atterrir dans le coin, j'me suis dit que c'était l'occasion rêvée pour venir manger un morceau. D'ailleurs, j'ai prédit que c'était toi qu'allais payer l'addition à la fin du repas, donc si tu veux bien t'exécuter pour respecter mes prédictions, ça m'arrangerait.

— Quoi ?

— Bon, écoute-moi bien !

Elle s'approche de moi, comme pour devenir plus sérieuse qu'avant.

— Je peux t'assurer que tu n'as jamais été aussi proche de ton Monsieur Landau. T'es tout prêt, je le sais. Alors faut pas que tu lâches. Tout le chemin que t'as fait, tu peux pas l'avoir fait pour rien ! Donc tu vas continuer de te donner à fond et tu ne vas pas abandonner, car je peux t'assurer que tu vas avoir ton rendez-vous aujourd'hui !

— Mais comment vous pouvez être sûre de ça ?

Elle se redresse dans son siège, comme si je venais de l'insulter.

— T'as vraiment décidé de m'énervé, en fait ? C'est ça ce que tu veux, mon p'tit gars, hein ? J'suis voyante ! Voyante ! Tu vas te l'imprimer dans le crane une bonne fois pour toute et arrêter avec tes questions débiles ! Tu vas finir par me blesser, tu sais !

J'allais poser d'autres questions à la voyante, mais un serveur arrive vers nous.

— Bonjour messieurs-dames. Avez-vous fait votre choix ?

Le truc, c'est que je n'ai pas franchement envie de rester assis dans ce restaurant pour manger avec la voyante. Maintenant que je sais que Monsieur Landau n'est pas dans le Grand Restaurant, je ne vois pas ce qui me retient ici.

— Finalement, je ne vais pas rester manger, je vais...

— Laissez-nous encore cinq minutes pour choisir, s'il-vous-plait, répond la voyante au serveur pour m'empêcher de partir.

— Bien sûr madame, dit le serveur avant de s'éloigner de notre table

La voyante me sort son plus beau regard noir. J'essaye de lui expliquer mes pensées.

— Si je suis venu ici, c'est pour trouver des informations sur mon rendez-vous. Mais maintenant, je sais que Monsieur Landau n'est pas ici, son nom n'est pas sur la liste, alors...

Je ne finis pas ma phrase. Et ce n'est pas parce que quelqu'un m'a coupé. C'est simplement parce que me rends compte de quelque chose.

— Mais au fait, vous, avec vos pouvoirs, vous ne pouvez pas me dire où se trouve Monsieur Landau ? Ça irait plus vite, non ?

— J'suis voyante moi, pas GPS, me répond-t-elle en replongeant dans son menu. Tout ce que j'sais, c'est que t'es dans la bonne voie, c'est pas si mal.

Je ne sais plus quoi penser. Je ne dis rien. La voyante le remarque et pose son menu.

— Tu sais mon p'tit gars, j'comprends qu't'as pas forcément envie de manger un bout avec moi. Mais je pense que ce serait bête de partir maintenant. Franchement, j'en sais rien, mais p't'être que tu vas trouver des trucs utiles dans ce resto. Y'a du passage ici, des gens qui savent pleins de trucs, c'est peut-être l'endroit rêvé pour un curieux comme toi. Au pire des cas, si tu trouves rien, profite ! C'est pas tous les jours qu'on a accès à un endroit pareil. Regarde-moi ça, on se croirait dans un château.

Elle montre du doigt les magnifiques lutes du restaurant, et toute sa décoration.

— Alors j't'oblige pas à rester avec moi, t'es grand, tu fais ce que tu veux. Mais te décourage pas. T'es venu ici pour parler avec des gens ? Alors vas-y. Balade-toi dans le resto et discute avec quelqu'un de sympa. Va au bar écouter les histoires des gars au comptoir. Ou reste avec moi papoter un peu. Mais surtout : profite ! Car t'arrives bientôt à la fin de ton voyage... je le sais, j'suis voyante, au cas où t'aurais besoin que je te le répète tous les deux monologues, mon p'tit gars.

La voyante est définitivement l'une des rencontre les plus surprenante et marquante de ma vie. Et si elle avait raison ? Maintenant que je suis entré dans le Grand Restaurant, est-ce que n'est pas le moment parfait pour profiter de mon voyage et d'un tel lieu ? »

Que va faire le héros ? A vous de choisir !

Vous pouvez rester manger avec la voyante (chap. 147, p. 266) ;

Ou partir à la recherche d'informations en visitant le restaurant (chap. 148, p. 269) ;

Vous pouvez vous diriger vers le bar (chap. 151, p. 273) ;

Ou pouvez quitter le Grand Restaurant (chap. 149, p 270).

Vous avez choisi de répondre au nom de ‘‘Rincevent’’.

« — Rincevent. Vous me trouverez sous le nom de Rincevent.

Voilà ce que j’ai répondu au chargé d’accueil. Pourquoi ce nom ? C’est le premier qui m’est venu à l’esprit, tout simplement. Et après tout, il sonne bien. Quitte à mentir devant témoin en prenant un faux nom, autant en choisir un qui ait de la gueule !

Sans attendre, l’employé plonge dans sa liste d’invité. Puis il m’annonce :

— Je suis navré, mais il n’y a aucun Rincevent d’inscrit sur cette liste.

Sa liste est un énorme livre qui contient un nombre incalculable de noms. Et moi, j’ai choisi l’un des seuls qui ne se trouve pas dessus. Niveau chance, on est bien. J’essaye de ne pas montrer ma panique et de cacher mon mensonge.

— Vous êtes sûr ? Il doit y avoir une erreur. J’ai réservé... il n’y a pas longtemps. A ce nom. Vérifiez bien, je dois être sur la liste.

— Monsieur, je vous le répète, mais je ne trouve pas le nom ‘‘Del Toro’’ sur ma liste, m’indique à nouveau l’employé en restant calme et courtois. Par conséquent, je ne peux pas vous laisser entrer dans le Grand Restaurant. Veuillez, s’il-vous-plait, libérer les lieux, pour que je puisse m’occuper des autres clients. Et bonne journée à vous, naturellement.

Là, ça s’annonce très mal pour moi, mais est-ce que je dois vraiment abandonner l’idée de visiter l’entièreté de ce lieu ? »

L’employé ne veut pas laisser le héros entrer. Quelle est votre réaction ?

Vous pouvez accepter de partir du restaurant sans rien dire (chap. 144, p. 262) ;

Ou vous pouvez essayer tant bien que mal de vous arranger avec le chargé d’accueil pour qu’il vous laisse entrer, en inventant de nouveaux arguments pour le convaincre (chap. 145, p. 263).

Vous ne pas donnez de nom, et vous répondez à l'employé que tout le monde vous connaît ici.

« Une idée me passe par la tête : je ne vais pas lui donner un nom au hasard, sachant qu'il y a très peu de chance que mon choix se retrouve sur sa liste. A la place, je vais jouer un personnage à bout de nerf, qui va s'emporter au milieu du restaurant. Je vais faire une crise pour que cet employé me laisse entrer. C'est risqué, mais il faut tenter.

En guise de réponse à sa question, je rentre dans la peau de mon personnage, et je me laisse emporter, en criant pour que tout le monde m'entende.

— Comment ? Vous me demandez mon nom ? Mais là où je vais, je n'ai pas besoin de donner mon nom ! Tout le monde me reconnaît ! Normalement, je ne devrais pas faire la queue comme n'importe qui ! Rien qu'en apercevant mon visage au loin, vous devriez tout de suite me laisser entrer et ne pas me faire attendre comme cela !

Je tiens bien mon rôle de faux riche irrespectueux et insupportable qui veut tout, tout de suite. Le problème, c'est que ma stratégie n'a pas l'air payante.

— Je regrette, monsieur, me répond toujours aussi calmement et poliment le chargé d'accueil qui ne mérite absolument pas qu'on lui parle comme je l'ai fait. Mais pour vous laisser rentrer, il me faut un nom. Si vous voulez manger chez nous, il faut avoir réservé, et pour avoir réservé, il faut forcément donner un nom. Alors, permettez-moi de vous le demander à nouveau : sous quel nom avez-vous réservé ?

— Mais puisque je vous dis que...

Je ne voulais pas me laisser faire, j'allais repartir dans une fausse colère. Mais quelqu'un m'en a empêché. Une personne derrière moi me coupe, et s'adresse à l'employé.

— Excusez-moi monsieur, mais il y a méprise : cet homme a bel et bien une table de réservée dans votre établissement. Mais c'est une table pour deux, réservée à mon nom. Vérifiez à "Rosemary", vous allez forcément trouver.

Je suis surpris que quelqu'un tente de m'aider dans cette situation qui n'est pas à mon avantage. Surtout quelqu'un avec cette voix : on dirait que cette personne se donne du mal pour prendre un ton soutenu et utiliser un langage correct, mais j'entends que ce n'est pas son phrasé habituel, ça sonne faux. Et cette voix... je la reconnais. Je me retourne, et je vois... la voyante ? Celle du premier étage ?

— Je t'avais manqué, mon p'tit gars ? me chuchote-t-elle discrètement en me regardant, appuyant son air complice par un clin d'œil du plus bel effet. On va p't'être arrêter d'hurler comme ça et on va la jouer plus calme, hein ? Laisse faire l'artiste

Pas de doute, c'est bien elle. Elle porte une chemise blanche très chic avec un pantalon noir sobre, accompagné par des cheveux parfaitement plaqués à la laque sur son crâne, ce qui la rend bien plus classe et adaptée à l'endroit que dans sa tenue de tout à l'heure. Mais c'est bien elle. Telle un deus ex machina sortie de nulle part, la voilà sortie de sa chambre pour me donner un coup de main. On passe d'un moment absurde à un autre.

— C'est exact, confirme le chargé d'accueil après avoir fouillé dans sa liste. J'ai bien une réservation pour deux au nom de "Rosemary". Veuillez me suivre, s'il-vous-plait.

L'employé se dirige vers une table. La voyante le suit, je la suis. Puis on s'assoit à "notre" table. J'ai compris que, dans cet hôtel, il faut accepter l'inimaginable, l'impensable, l'invraisemblable, et toutes ces choses que l'on ne peut anticiper. Mais de là à m'imaginer autour d'une table d'un Grand Restaurant avec la voyante du premier étage en face de moi. C'est sûrement l'une des scènes les plus imprévisibles de ma vie. »

Le héros va discuter avec la voyante. Pour découvrir ce qu'ils vont dire, et peut-être influencer le dialogue, rendez-vous au chapitre 146 (page 264).

Vous acceptez de partir du Grand Restaurant.

« Je dois voir la vérité en face : ce gardien ne me laissera jamais entrer. Je ferais mieux de partir. Alors je pars... ou du moins, je vais pour partir : quand je me retourne pour aller vers la porte de sortie, une voix, prononcée par quelqu'un que je ne vois pas, vient s'adresser à l'employé du restaurant :

— Excusez-moi monsieur, mais il y a méprise : cet homme a bel et bien une table de réservée dans votre établissement. Mais c'est une table pour deux, réservée à mon nom. Vérifiez à "Rosemary", vous allez forcément trouver.

On dirait que cette personne se donne du mal pour prendre un ton soutenu et utiliser un langage correct, mais j'entends que ce n'est pas son phrasé habituel, ça sonne faux. Et cette voix... je la reconnais. Je me retourne, et je vois... la voyante ? Celle du premier étage ?

— Je t'avais manqué, mon p'tit gars ? me glisse discrètement la voyante en me regardant d'un air complice, auquel elle ajoute un clin d'œil du plus bel effet.

Pas de doute, c'est bien elle. Elle porte une chemise blanche très chic avec un pantalon noir sobre, accompagné par des cheveux parfaitement plaqués à la laque sur son crâne, ce qui la rend bien plus classe et adaptée à l'endroit que dans sa tenue de tout à l'heure... mais c'est bien elle. Telle un deus ex machina sortie de nulle part, la voilà sortie de sa chambre pour me donner un coup de main. On passe d'un moment absurde à un autre.

— C'est exact, confirme le chargé d'accueil après avoir à nouveau fouillé dans sa liste. J'ai bien une réservation pour deux au nom de "Rosemary". Veuillez me suivre, s'il-vous-plait.

L'employé part en premier et se dirige vers une table, la voyante le suit, je la suis. Puis, tous les deux, on s'assoit à "notre" table. J'ai compris que, dans cet hôtel, il faut accepter l'inimaginable, l'impensable, l'invraisemblable, et toutes ces choses que l'on ne peut anticiper. Mais de là à m'imaginer autour d'une table d'un Grand Restaurant avec la voyante du premier étage en face de moi ? C'est sûrement l'une des scènes les plus imprévisibles de ma vie. »

Le héros va discuter avec la voyante. Pour découvrir ce qu'ils vont dire, et peut-être influencer le dialogue, rendez-vous au chapitre 146 (page 264).

Vous tentez de convaincre le chargé d'accueil de vous laisser passer.

« Non. Je n'ai pas l'attention de partir du Grand Restaurant. Je ne vais pas renoncer à une pièce de cet hôtel juste parce qu'un inconnu a décidé de ne pas me laisser entrer... d'accord, il fait juste son métier... mais quand-même. Sans avoir de plan concret en tête, je reste à côté du chargé d'accueil et je tente comme je peux de le convaincre de me laisser entrer.

— Désolé d'insister, mais je reste persuadé qu'il y a quelque chose qui cloche. Ecoutez, il faut vraiment que je rentre ici, et je suis sûr d'avoir réservé chez vous.

Un pur mensonge, mais il faut ce qu'il faut. Pourtant, rien ne change : le chargé d'accueil n'est absolument pas convaincu. Il n'allait pas tarder à me redemander de quitter la pièce, mais, avant qu'il ne s'énerve, une personne, derrière moi, que je ne vois pas, vient lui parler

— Excusez-moi monsieur, mais il y a bien méprise : cet homme a bel et bien une table de réservée dans votre établissement. Mais c'est une table pour deux, réservée à mon nom. Vérifiez à "Rosemary", vous allez forcément trouver.

On dirait que cette personne se donne du mal pour prendre un ton soutenu et utiliser un langage correct, mais j'entends que ce n'est pas son phrasé habituel, ça sonne faux. Et cette voix... je la reconnais. Je me retourne, et je vois... la voyante ? Celle du premier étage ?

— Je t'avais manqué, mon p'tit gars ? me glisse discrètement la voyante en me regardant d'un air complice, auquel elle ajoute un clin d'œil du plus bel effet.

Pas de doute, c'est bien elle. Elle porte une chemise blanche très chic avec un pantalon noir sobre, accompagné par des cheveux parfaitement plaqués à la laque sur son crâne, ce qui la rend bien plus classe et adaptée à l'endroit que dans sa tenue de tout à l'heure... mais c'est bien elle. Telle un deus ex machina sortie de nulle part, la voilà sortie de sa chambre pour me donner un coup de main. On passe d'un moment absurde à un autre.

— C'est exact, confirme le chargé d'accueil après avoir à nouveau fouillé dans sa liste. J'ai bien une réservation pour deux au nom de "Rosemary". Veuillez me suivre, s'il-vous-plait.

L'employé part en premier et se dirige vers une table, la voyante le suit, je la suis. Puis, tous les deux, on s'assoit à "notre" table. J'ai compris que, dans cet hôtel, il faut accepter l'inimaginable, l'impensable, l'in vraisemblable, et toutes ces choses que l'on ne peut anticiper. Mais de là à m'imaginer autour d'une table d'un Grand Restaurant avec la voyante du premier étage en face de moi ? C'est sûrement l'une des scènes les plus imprévisibles de ma vie. »

Le héros va discuter avec la voyante. Pour découvrir ce qu'ils vont dire, et peut-être influencer le dialogue, rendez-vous au chapitre 146 (page 264).

« M’y voilà. J’ai enfin réussi à entrer dans le Grand Restaurant... avec l’aide de la voyante, certes, mais j’ai réussi quand même. Je vais enfin pouvoir partir à la recherche de mes réponses dans ce lieu... mais avant, je vais devoir passer quelques minutes en compagnie de la voyante, autour d’une table parfaitement dressée. D’ailleurs, je ne sais toujours pas pourquoi elle est venue m’aider.

— Je peux savoir pourquoi vous...

— Perd pas ta salive, je sais exactement ce que tu vas me demander, mon p’tit gars, m’annonce la voyante sans me laisser finir ma phrase, comme à son habitude. J’suis voyante, tu t’souviens ? C’est mon boulot d’savoir c’que tu vas dire et c’que tu vas faire. Et c’est pour ça que j’suis venu : j’ai vu que t’allais avoir besoin de mon aide, alors j’ai débarqué. Simple, clair, efficace. Et t’oublieras pas de me payer une bonne bouteille, s’té plaît, pour remercier tata, hein ? Parait qu’ils ont des grands crus ici.

Assise face à moi autour de cette magnifique table, la voyante s’arrête de parler et plonge dans le menu du restaurant, comme si sa réponse devait forcément me suffire. Sauf qu’elle ne me suffit pas.

— Non mais plus sérieusement : pourquoi vous êtes venu ici ?

— Mais c’est incroyable cette manie ne pas me croire ! s’emporte-t-elle en claquant son menu contre la table. D’abord, ça critique mes pouvoirs, et après, ça ne lâche même pas un petit merci quand on vient lui sauver les miches ! J’té jure, les jeunes, aujourd’hui ! Faudrait peut-être penser à revoir votre comportement, un peu !

— Après, la seule fois qu’on s’est vu, vous m’avez mis à la porte de votre chambre. Vous vouliez que je parte et que je vous laisse tranquille. Alors désolé si je suis surpris de vous voir venir m’aider, comme ça, sans raison.

— Tu restes encore là-dessus ? Mon pauvre ami ! Mais tout ça, c’est du passé. C’était il y a combien de temps, cette histoire-là ?

— Il y a quelques heures.

— Ouais, bon, d’accord. Mais tout à l’heure, c’est déjà le passé, m’explique la voyante en faisant bouger son menu dans tous les sens. Et moi, bah j’suis tourné vers l’avenir ! J’vais pas devoir te redire que j’suis une vraie voyante, tu vas bien finir par me croire un jour, hein ?

J’ai toujours du mal à accepter ce qu’elle m’annonce, et je pense qu’elle le remarque.

— Ecoute, je sais que, parfois, j’peux être un peu rustique...

— Vous voulez dire rustre.

— Hum... les deux. Rustique et rustre. M’enfin tout ça pour t’dire que, quand t’es venu chez moi, j’ai vraiment vu un grand avenir en toi. Je t’ai prédit un beau futur, et c’est la vérité : de biens belles choses vont s’offrir à toi si tu fais les bons choix. Et là, je viens de te livrer un petit détail qui a son importance : le “si tu fais les bons choix”. J’aurais dû insister dessus tout à l’heure, mais à la place, tu m’as énervé et je t’ai viré de chez moi.

Je vais pour me justifier, mais elle ne me laisse pas parler.

— On ne va pas revenir là-dessus, j’ai dit que c’était du passé. Le truc c’est que, quand je me suis retrouvée toute seule chez moi, je me suis mise à réfléchir. Je me suis dit que j’avais peut-être mal fait mon job, que j’aurais dû plus te guider pour t’aider à réaliser ma prédiction. Ça m’arrive pas souvent, mais j’ai eu des regrets, voilà, c’est dit. Tu le sais peut-être pas, mais j’ai de moins en moins de clients ces derniers temps. Et quand j’en ai un comme toi, j’ai pas envie d’le lâcher. Faut dire que ça change de tous les pecnots à qui on ne peut prédire qu’un avenir moyen dans leur vie moyenne, tu vois ce que j’veux dire ?

— On va dire que j’ai saisi l’idée, oui...

— Bah c’que j’veux dire, c’est que je veux m’assurer que tu ne gâches pas ton avenir, mon p’tit gars. Même si ça peut te paraître bizarre qu’une vieille bourrique comme moi

s'intéresse au futur d'un minot comme toi, bah c'est la vérité... et, pour tout t'avouer, quand j'ai vu qu't'allais atterrir dans le coin, j'me suis dit que c'était l'occasion rêvée pour venir manger un morceau. D'ailleurs, j'ai prédit que c'était toi qu'allais payer l'addition à la fin du repas, donc si tu veux bien t'exécuter pour respecter mes prédictions, ça m'arrangerait.

— Quoi ?

— Bon, écoute-moi bien !

Elle s'approche de moi, comme pour devenir plus sérieuse qu'avant.

— Je peux t'assurer que tu n'as jamais été aussi proche de ton Monsieur Landau. T'es tout prêt, je le sais. Alors faut pas que tu lâches. Tout le chemin que t'as fait, tu peux pas l'avoir fait pour rien ! Donc tu vas continuer de te donner à fond et tu ne vas pas abandonner, car je peux t'assurer que tu vas avoir ton rendez-vous aujourd'hui !

— Mais comment vous pouvez être sûre de ça ?

Elle se redresse dans son siège, comme si je venais de l'insulter.

— T'as vraiment décidé de m'énervé, en fait ? C'est ça ce que tu veux, mon p'tit gars, hein ? J'suis voyante ! Voyante ! Tu vas te l'imprimer dans le crane une bonne fois pour toute et arrêter avec tes questions débiles ! Tu vas finir par me blesser, tu sais !

J'allais poser d'autres questions à la voyante, mais un serveur arrive vers nous.

— Bonjour messieurs-dames. Avez-vous fait votre choix ?

Le truc, c'est que je n'ai pas franchement envie de rester manger avec cette voyante. Si je suis venu dans ce restaurant, c'est pour aller à la pêche aux informations, pas pour manger du poisson avec une dame qui aime me mener en bateau. Alors je réponds au serveur.

— Finalement, je ne vais pas rester manger, je vais...

— Laissez-nous encore cinq minutes pour choisir, s'il-vous-plait, répond la voyante au serveur pour m'empêcher de partir.

— Bien sûr madame, répond le serveur avant de partir.

La voyante me sort son plus beau regard noir. J'essaye de lui expliquer mes pensées

— Vous l'avez dit vous-même, je suis tout prêt de Monsieur Landau et de mon rendez-vous, alors je dois vite le trouver. Peut-être qu'il se trouve dans ce restaurant.

— Ça, j'en sais rien, m'affirme-t-elle en replongeant la tête dans son menu.

— Ah oui ? Avec vos pouvoirs, vous ne pouvez pas me dire où est Monsieur Landau ?

— J'suis voyante moi, pas GPS. Tout ce que j'sais, c'est que t'es dans la bonne voie.

— C'est déjà ça... mais ça ne me dit pas ce que je dois faire ici...

— Au pire, reste manger un morceau avec moi, et après, tu vas visiter. Prend ton temps pour une fois.

Je ne dis rien. J'ai du mal à prendre une décision. La voyante s'en rend compte et revient sur ses mots.

— Bon, en vrai, fait c'que tu veux, mon p'tit gars, j't'oblige pas à rester avec moi. Mais surtout, te décourages pas. T'es venu ici pour parler avec des gens ? Alors vas-y. Balade-toi dans le resto et discute avec quelqu'un de sympa. Va au bar écouter les histoires des gars au comptoir. Ou reste avec moi papoter un peu. Mais surtout : profite ! Car t'arrives bientôt à la fin de ton voyage... je le sais, j'suis voyante, au cas où t'aurais besoin que je te le répète tous les deux monologues, mon p'tit gars.

La voyante est définitivement l'une des rencontres les plus surprenante et marquante de ma vie. Et si elle avait raison ? Maintenant que je suis entré dans le Grand Restaurant, est-ce que n'est pas le moment parfait pour profiter de mon voyage et d'un tel lieu ? »

Que va faire le héros ? A vous de choisir !

Vous pouvez rester manger avec la voyante (chap. 147, p. 266) ;

Vous pouvez aller visiter le restaurant à la recherche d'informations (chap. 148, p. 269) ;

Ou vous pouvez vous diriger vers le bar (chap. 151, p. 273).

Vous décidez de rester manger avec la voyante.

« Je veux dire, de vraiment profiter du lieu. Depuis tout à l'heure, je ne fais que marcher, parler, marcher, découvrir, aider, et encore marcher. Maintenant, j'ai besoin de m'arrêter un instant. Et de profiter.

— C'est d'accord. Je veux bien rester manger avec vous.

— Et bah voilà, enfin, réagit la voyante, soulagée par ma réponse. Pour une fois que tu prends les bonnes décisions, mon p'tit gars !

Sa remarque m'étonne.

— Comment ça 'pour une fois' ? Vous savez les choix que j'ai pris ? Vous connaissez leurs conséquences ? Certains ne sont pas bons ? Vous pensez que je me suis trompé ? Vous en savez plus que ce que vous voulez bien m'avouer ?

Sans broncher, elle met la main dans son sac, puis elle en sort une cigarette et un briquet. Elle approche le bout de sa cigarette vers la flamme de son briquet, elle approche la cigarette de sa bouche, tire une latte dessus, laisse joyeusement échapper sa fumée dans tout le restaurant, puis elle me répond :

— Tu poses vraiment trop de questions.

Elle a peut-être raison.

Peut-être.

Peu importe.

Ensuite, le temps est passé. J'ai profité d'un excellent repas au Grand Restaurant, tout en discutant avec cette surprenante voyante qui, au final, m'aura beaucoup aidé pendant mon voyage. Je ne vais pas te détailler tout ce que nous avons évoqué ensemble. Pourquoi ? Parce qu'elle m'a surtout livré ses plats préférés, ses feuilletons télévisés préférés, ses cigarettes préférées et ses sorties préférées hors de sa chambre ; en bref, elle a beaucoup parlé d'elle. Et elle a beaucoup fumée. Mais, à la fin du repas, elle me confie une pensée que j'aimerais partager avec toi : au départ, je lui demande simplement de m'en dire plus sur ses pouvoirs.

— Les apparitions magiques, la possibilité de lire les rêves et les cauchemars, tout ça, ce sont des dons que vous avez depuis la naissance ou vous les avez obtenus au fil du temps ?

— Tiens, c'est nouveau ça ? me demande la voyante en guise de réponse. Tu t'intéresses aux autres, toi, maintenant ?

Encore une de ses remarques étonnantes... qui me blesse un peu, cette fois.

— Hein ? Vous plaisantez, j'espère ? Qui est-ce qui vous laisse parler de ce que vous faites le soir et de quelles cigarettes vous choisissez alors que ça n'a quasiment aucun intérêt ?

— Rien à voir, se défend la voyante. C'est pas toi qui m'as demandé de parler de tout ça, c'est juste moi qui aime parler de moi. Et toi, t'as subis, comme d'habitude.

— Je... mais vous ne pouvez pas dire que je ne m'intéresse pas aux autres. Après tout le temps que j'ai passé aux côtés des habitants de cet hôtel, à découvrir leurs histoires, leurs vies... à les aider ; je ne peux pas entendre quelqu'un me dire que je me fiche des autres.

— Ce n'est pas exactement ce que j'ai dit... attend.

La voyante commence à chercher une nouvelle cigarette. Par chance, elle finit par en trouver une qui lui restait, ce qui n'était pas gagné d'avance vu le nombre de cigarettes qu'elle a terminée depuis qu'elle est assise face à moi. Elle l'allume et continue de se justifier

— Ce que je veux dire, me confie-t-elle, c'est qu'au point de départ, tu viens quand même ici pour ta pomme. Après, t'as vu tous les trésors qui se cachent dans l'hôtel et t'as commencé à t'y intéresser. Mais à la base, t'es pas venu pour ça. Et même après, tu t'es toujours laissé guider par ton objectif personnel. Tu vas pas dire que t'as toujours été intéressé par ceux qui vivent ici, hein mon p'tit gars ?

— Mais je ne savais pas ce qu’il y avait dans cet hôtel... même pire, je ne savais même pas que cet hôtel existait ! C’est mon rendez-vous qui m’a permis de rentrer ici et de découvrir les chambres. Et avoir ce rendez-vous ne m’empêche pas de passer du temps avec les habitants, et d’écouter ce qu’ils ont à raconter... la preuve, je ne me suis toujours pas levé de ma chaise !

Sa cigarette à la bouche, la voyante réfléchit. En me balançant une partie de sa fumée au visage, elle finit par revenir sur ses mots.

— P’t-être que t’as raison... mais quand tu l’auras passé, ton rendez-vous, qu’est-ce que tu vas faire ? Hein ? J’vais t’le dire : tu vas partir, comme tout le monde ! Attention, c’est pas une vision que j’ai eu, mais avoue qu’t’as plus de chances de gagner au loto que de vouloir louer une chambre à l’année ici ? Et quand tu seras chez toi, les habitants de l’hôtel ne seront plus qu’un lointain souvenir, une image qui repassera par ta tête les soirs où tu te sentiras un peu nostalgique, rien de plus. Et j’peux t’dire autre chose : t’es pas le premier qui atterrit ici, qui vient dans un but précis, qui parle à deux trois gars, puis qui repart en se rendant compte qu’il était un peu bizarre, cet hôtel, quand-même. Mais parmi ceux qui viennent ici par hasard, combien ont vraiment pris le temps d’apprécier leur voyage ? Combien ont réellement apporté quelque chose à cet hôtel ? Combien ont partagé de vrais instants de vie avec les habitants ? Parce que c’est bien beau de se rendre compte que les résidents de cet hôtel sont exceptionnels, incroyables, qu’ils ont un truc à eux, tout ça ; mais faudrait peut-être aussi se rendre compte que, pour la plupart, ils se sentent seuls, voilà la vérité. Nous, les locataires, on a besoin de la visite des curieux pour vraiment exister, sinon, notre étiquette de gens “originaux” devient bien trop difficile à supporter.

Elle laisse sa cigarette se consommer sans l’approcher de sa bouche.

— Depuis que j’suis ici, j’le vois évoluer, cet hôtel, et des fois, c’que j’vois, bah ça me rend un peu triste. Tiens, écoute-moi bien, mon p’tit gars : y a quelques années, sans qu’on sache trop pourquoi, y’a une rumeur qui passait d’une chambre à l’autre et qui faisait jaser dans tous les couloirs. La rumeur disait qu’un dragon vivait dans une chambre de l’Hôtel Lugosi. Un dragon, un vrai, un gros, comme à télé, mais en chair et os cette fois, pas en effets spéciaux tout nuls, un vrai de vrai. Tout le monde entendait parler de cette rumeur, mais personne n’allait la vérifier. Si ça se trouve, les gens racontaient n’importe quoi, ce serait pas une première, tu me diras. Mais si ça se trouve, y’avait vraiment un dragon dans une chambre du troisième étage, et personne n’allait le voir ! Alors un jour, après avoir entendu toutes ces rumeurs, j’suis sortie de chez moi. Je suis allé dans la soi-disant chambre du dragon, pour vérifier. Eh bien devine quoi ? C’était vrai ! Je l’ai vue de mes propres yeux ! Aujourd’hui, ils ne voient plus grand-chose, mais à l’époque, ils ne me trahissaient jamais ! Bref, un dragon vivait bien seul, dans sa chambre. Il était magnifique, avec sa beauté animale, la sagesse dans son regard, la puissance dans ses flammes, un spectacle incroyable à lui tout seul... et pourtant, personne n’allait le voir. Les gens savaient qu’il était là, mais ils ne poussaient pas la curiosité, ils le laissaient dans sa solitude. Tu vois où j’veux en venir, mon p’tit gars ? C’est hyper important de s’intéresser aux autres, de venir combler la solitude, de prendre le temps d’écouter, de découvrir, d’être curieux. Et c’est pour ça que cet hôtel est si important pour nous, les gens bizarres. Si personne ne sait qu’on existe, alors on existe plus. Cet hôtel, il nous permet d’exister. De vivre. Si tu veux, l’Hôtel Lugosi et ce qu’il cache, c’est un peu notre héritage. Et moi, j’ai pas envie de le laisser disparaître, cet héritage.

Elle rattrape ses quelques secondes sans fumer en se jetant sur sa cigarette pour être à quelques lattes de la finir. Et moi ? Je reste bouche-bée devant ses mots.

— Waouh...

— Ouais, je sais, réagit-elle toute fière d’elle. Moi aussi ça me fait cet effet là quand je m’entends lâcher des belles phrases philosophiques comme ça.

Mais je crois qu’elle n’a pas vraiment deviné ma pensée.

— Non, mais je n'ai pas dit "waouh" pour vos phrases. C'était "waouh" pour le dragon : ça doit être incroyable de le voir en vrai. J'espère que, moi aussi, je pourrais le rencontrer tant que je suis dans l'hôtel.

— Impossible, me répond-elle sèchement.

— Impossible ? Pourquoi ?

— Parce qu'il est mort.

Sa réponse est claire... mais peut-être un peu trop directe et inattendue.

— Bah oui, qu'est-ce que tu crois ? poursuit la voyante en terminant pour de bon sa cigarette. Un dragon, ça vit pas éternellement ! Et ce dragon-là, il était déjà vieux, donc bah là, il est plus trop en état d'être vu, quoi. J'sais bien que cet hôtel est bizarre, mais ça reste un hôtel. C'est pas un lieu où le temps s'arrête... sinon, ils l'auraient appelé... le... l'Immorthôtel ! Tiens ! L'Immorthôtel, c'est marrant ça. Ça aurait fait classe sur la devanture.

Elle s'étouffe en mélangeant son rire gras à la fumée de sa fin de cigarette. D'un claquement de doigt, elle fait valser son mégot répugnant au milieu du restaurant.

— Aujourd'hui, il y a d'autres rumeurs qui disent qu'un œuf de ce dragon appartient maintenant à un grand aventurier qui serait passé par cet hôtel. La rumeur dit qu'il aurait enfermé l'œuf dans une chambre du troisième étage. Mais bon, tu sais ce que c'est, les rumeurs : si personne ne vient les vérifier, elles ne restent que des rumeurs.

Et elle se rallume une cigarette pour mettre fin à ce sujet. Cette dame est définitivement aussi bizarre que passionnante.

Depuis, je me suis toujours souvenu de cette discussion.

Des fois j'y pense... et puis j'oublie.

Peu importe.

Comme tous les bons moments, ce repas avec la voyante a une fin qui finit par arriver. C'est elle qui prend l'initiative de partir en première.

— Bon, bah c'était bien bon ce p'tit repas, mais faut pas que je m'éternise trop ici. J'ai un boulot, moi. J'ai pas besoin de courir partout et de parler à tout le monde pour en trouver un, si tu vois c'que j'veux dire, mon p'tit gars ! Bon, j'plaisante. En vrai, je sais que tu vas le trouver, ton rendez-vous. J'sais pas si ton Monsieur Landau est dans le resto ou si tu trouveras quoi ce soit ici, mais j'sais que t'es tout prêt de ton rendez-vous. Peut-être que t'auras ce que tu cherches dans l'endroit où tu t'y attends le moins, qui sait ?

Elle rassemble ses affaires pour partir, mais je ne peux pas la laisser sans la remercier.

— Au fait, je voulais vous dire...

— Houlà, toi, j'te vois venir, me lance-t-elle en se levant de sa chaise. Tu vas vouloir me remercier, faire des adieux touchants, tout ça, tout ça. Mais les blablas mielleux, c'est vraiment pas mon truc. Non, vraiment pas. Alors tes phrases vaguement pleines d'émotions, tu les gardes pour toi, et tu te reconcentres dans ton objectif, d'accord mon p'tit gars ? Allez ! Adieux !

Et je la laisse partir, sans la remercier. Elle quitte le restaurant et me laisse seul autour de la table. Personne ne vient pour l'addition : je sais qu'elle a tout arrangée. Je ne suis pas voyant, mais je le sais.

Maintenant que j'ai pu profiter d'une table du Grand Restaurant, je dois passer à autre chose. Soit je vais à la rencontre des clients, soit je vais vers le bar, soit je quitte le restaurant. Mais il va bien falloir que je choisisse où aller. »

Où va se diriger le héros après son repas avec la voyante ?

Vous pouvez vous diriger vers le bar (chap. 153, p. 275) ;

Vous pouvez visiter le restaurant à la recherche d'informations (chap. 150, p. 272) ;

Ou vous pouvez sortir du grand restaurant (chap. 182, p. 322).

Vous décidez de quitter la voyante et d'aller à la recherche d'informations dans le Grand Restaurant.

« Si je veux vraiment profiter du lieu, je ne peux pas rester manger avec la voyante. Mon objectif est toujours le même : parcourir les allées du restaurant pour rencontrer de nouvelles personnes, et en apprendre plus sur l'hôtel. Ma décision est prise, et je suis obligé de l'expliquer à la voyante.

— Je suis désolé, mais je ne vais pas pouvoir rester avec vous. Si j'ai une petite chance de trouver ce que je recherche dans ce restaurant, alors je ne dois pas la louper.

Sa première réaction est de mettre la main dans son sac, et d'en sortir une cigarette et un briquet. Elle approche le bout de sa cigarette vers la flamme de son briquet, elle approche la cigarette de sa bouche, tire une latte dessus, laisse joyeusement échapper sa fumée dans tout le restaurant sans que ça ne dérange personne, puis, enfin, elle me répond.

— Au fond, tu fais p't'être le bon choix, mon p'tit gars. T'es chanceux de pouvoir voir cet hôtel et toutes ces richesses, faut que tu le saches. Mais tu sais qui c'est les autres chanceux ? Les habitants. Car t'es là pour les écouter, les rassurer, les aider, tout ça à la fois. Eux, ils ont besoin de quelqu'un comme toi pour vivre ; alors que moi, j'ai juste besoin d'une bonne cigarette pour vivre... pour mourir aussi, du coup, vu que c'est pas mal toxique ces cochonneries, mais bon. Tout ça pour dire que tu fais bien ne pas trop rester avec moi.

Ses mots génèrent une certaine confusion en moi : ils me complimentent, ils me motivent à poursuivre ma visite de l'hôtel, et ils me font presque sentir coupable de la laisser seule ici.

— Et vous, qu'est-ce que vous allez faire ?

Elle fume sa cigarette puis elle me répond.

— Bah je vais manger, mon p'tit gars.

Réponse logique.

Je ne sais pas comment lui dire au revoir, ni comment la remercier. La voyante s'en rend compte et prend les devants.

— Qu'est-ce que tu fais encore là ? Allez ! File ! Adieux !

C'est sa façon de me dire au revoir. Pour lui répondre, je baisse simplement la tête en guise de remerciement. Sans attendre, elle replonge dans son menu. J'aime croire qu'elle fait ça pour ne pas me voir partir.

Je me lève de ma chaise, et j'avance. Maintenant que j'ai accès à ce Grand Restaurant, il est temps pour moi de reprendre le chemin principal et de le visiter librement. »

Pour découvrir ce que le héros va rencontrer en marchant dans le Grand Restaurant, rendez-vous au chapitre 150 (page 272).

Vous décidez de laisser la voyante et de sortir du Grand Restaurant.

« Et puis j'ai réfléchi : à quoi bon rester ici ? Je sais que je n'en apprendrais pas plus sur mon rendez-vous dans ce restaurant, alors pourquoi le visiter ? Je décide d'expliquer à la voyante que je vais partir, mais elle donne l'impression de déjà connaître mon choix.

— Eh bien... je suis désolé, mais je pense que... que...

— Que tu préfères partir et trouver le plus rapidement possible le lieu de ton rendez-vous ?

— Oui, exactement... et vous, vous allez me dire que vous le savez parce que vous êtes voyante ?

— Non, pas du tout. Juste, c'était beaucoup trop évident, mon p'tit gars. Je ne te voyais absolument pas rester t'assoier avec quelqu'un, comme ça, à l'écouter, sans raison. Ça n'a pas l'air d'être ton truc

Ce qu'elle sous-entend me blesse un peu.

— Vous rigolez ? Depuis que je suis dans cet hôtel, je ne fais que ça, rester aux cotés de quelqu'un pour l'écouter. C'est même comme ça que...

— Ok, ok, t'as accordé un peu d'attention aux autres, c'est vrai. Mais avoue que 'as souvent voulu passer le moins de temps possible avec eux, pour revenir au plus vite à ton objectif principal ? On peut pas dire que tu te sois éternisé avec les habitants, quoi.

— Mais ce n'est pas ça, mais...

— C'est dans ton droit, après tout, précise la voyante en me coupant encore et encore et toujours. Mais je me dis que, en fouillant encore un peu plus, en t'intéressant d'avantage à tout ce qu'il y a ici, t'aurais peut-être pu tomber sur un ou deux autres trucs fantastiques qui auraient pu changer ta vie, qui sait ? Bon, ouais, j'exagère un peu. Mais que j'veux t'dire, c'est qu'en ne poussant pas ta recherche dans cet hôtel, en voulant sortir d'ici au plus vite, passer ton rendez-vous et te casser, tu loupes forcément un truc, mon p'tit gars.

J'ai l'impression qu'elle me fait la morale. J'ai besoin d'en savoir plus sur ce qu'elle insinue.

— Attendez, qu'est-ce que j'ai loupé ? Je suis passé à côté d'un indice flagrant ? Quelqu'un m'attendait en bas, c'est ça ? Ou alors cet hôtel cache un incroyable secret que je n'ai pas vu ? Je suis passé à côté d'un coffre à trésor géant, ou quelque chose comme ça ?

Sans broncher, elle met la main dans son sac, pour en sortir une cigarette et un briquet. Elle approche le bout de sa cigarette vers la flamme de son briquet, elle approche la cigarette de sa bouche, tire une latte dessus, laisse joyeusement échapper sa fumée dans tout le restaurant sans que ça ne dérange personne, puis elle me répond.

— Tu poses vraiment trop de questions.

Et elle se remet à fumer.

Je ne sais pas comment je dois juger cette voyante : elle me paraît froide, dure avec moi, très moqueuse ; et pourtant, c'est la deuxième fois qu'elle tente de m'aider. Et au final, je commence presque à m'en vouloir de partir comme ça. Je dois au moins la remercier.

— Au fait, je voulais vous dire...

— Houlà, toi, j'te vois venir, me coupe-t-elle en écrasant la cigarette qu'elle vient déjà de terminer. Tu vas vouloir me remercier, faire des adieux touchants, tout ça, tout ça. Mais les blablas mielleux, c'est vraiment pas mon truc. Non, vraiment pas. Alors tes phrases vaguement pleines d'émotions, tu vas les mettre avec tes questions : tu les gardes pour toi, d'accord, mon p'tit gars ? Allez ! File ! Adieux !

C'est sa façon à elle de me dire merci de m'être un peu occupé d'elle. Du moins, c'est mon interprétation.

Voilà venu le moment où nous devons définitivement nous séparer. Je baisse simplement la tête en guise d'au revoir et elle, elle replonge dans son menu. J'aime croire qu'elle fait ça pour ne pas me voir partir. Ensuite, je me retourne et je pars vers la sortie du restaurant.

Je voulais partir du restaurant. Mais...

A peine levé de ma chaise, je reprends l'allée principale pour m'en aller. Mais avant de quitter ce lieu, je prends le temps de le regarder une dernière fois, de droite à gauche, comme si j'étais à la recherche d'un je ne sais quoi qui sort de l'ordinaire pour attirer mon attention et me donner envie de rester. Et, alors que je marche tranquillement, quelqu'un, sans prévenir, m'empêche d'avancer : je sens une main m'attraper par le col pour me ramener en arrière. Une voix, qui va avec la main, me parle.

— Te voilà enfin ! Ça fait bien trop longtemps que je t'attends, et je n'aime pas attendre quand j'ai un service à tenir !

La main m'amène face son propriétaire : un homme d'une quarantaine d'années, taille moyenne, plutôt fin, une posture droite, qui a des cheveux longs pas très bien entretenus, et qui porte une veste noire, une chemise blanche, une cravate noire, et une petite plaque dorée placée au-dessus de la poche de sa veste avec les mots "Chef de Salle" gravés dessus, comme s'il avait besoin de rappeler son rang à tous ceux qui le croisent. Je remarque aussi son nez crochu et pas tout à fait droit, avec un bouton qui vit à sa pointe, mais ces détails sont sans importance. Et la voix qui vient de me parler avec un ton hautain et un peu agressif est bien la sienne.

— A partir de maintenant, tu vas être sous mes ordres, m'annonce cet homme en essayant de tenir la posture la plus droite et militaire qu'il peut tenir.

— Sous vos ordres ?

— Exact.

— Parce que vous êtes ?

Il me montre du doigt sa plaque avec inscrit "Chef de Salle", sans prendre la peine de me répondre. C'est sa façon à lui de dire qu'il gère les serveurs de ce restaurant. Pas de doute, il me prend pour le serveur que je ne suis pas.

— Alors, par contre, il y a méprise. En vérité, je ne viens pas pour travailler, je suis...

— S'il y a bien une chose que je déteste, c'est parler pour ne rien dire, m'avoue le chef de salle en me tirant mon bras pour m'emmener vers un espace réservé aux employés, et accessoirement aussi pour que je me taise. Mais ce que je déteste encore plus, c'est écouter parler ceux qui parlent pour ne rien dire. En conclusion, garde ta salive, et je vais tacher de garder la mienne.

Il s'arrête. Je m'arrête. Il me regarde. Je suis obligé de le regarder. Il lève son doigt vers moi. Je regarde son doigt. Il se remet à parler.

— Alors écoute-moi attentivement sans poser de questions, comme ça je n'aurais pas besoin de me répéter !

Bon, je ne vais pas pouvoir sortir du restaurant tout de suite... Et si je ne peux pas en placer une, il faut croire que je n'ai pas d'autres choix que d'écouter cet homme et d'entrer dans son service. »

Pour découvrir ce que le chef de salle a à vous dire, dirigez-vous vers le chapitre 170 (page 305).

Vous vous déplacez dans le restaurant à la recherche de nouvelles informations.

« Enfin, me voilà libre. Libre d'avancer vers qui je veux, quand je le veux, dans ce lieu mythique qu'est le Grand Restaurant de l'Hôtel Lugosi. Une vraie liberté... du moins, c'est ce que je pensais. Est-ce que c'était trop facile ? Oui. Bien sûr que oui.

Alors que je regarde à droite et à gauche, à la recherche d'un je ne sais quoi qui sort de l'ordinaire pour attirer mon attention, quelqu'un m'empêche d'avancer. Je sens une main m'attraper par le col et me ramener en arrière. Une voix, qui va avec la main, vient s'adresser à moi.

— Te voilà enfin ! Ça fait bien trop longtemps que je t'attends, et je n'aime pas attendre quand j'ai un service à tenir !

La main m'amène face son propriétaire : un homme d'une quarantaine d'années, taille moyenne, plutôt fin, une posture droite, qui a des cheveux longs pas très bien entretenus, et qui porte une veste noire, une chemise blanche, une cravate noire, et une petite plaque dorée placée au-dessus de la poche de sa veste avec les mots "Chef de Salle" gravés dessus, comme s'il avait besoin de rappeler son rang à tous ceux qui le croisent. Je remarque aussi son nez crochu et pas tout à fait droit, avec un bouton qui vit à sa pointe, mais ces détails sont sans importance. Et la voix qui vient de me parler avec un ton hautain et un peu agressif est bien la sienne.

— A partir de maintenant, tu vas être sous mes ordres, m'annonce cet homme en essayant de tenir la posture la plus droite et militaire qu'il peut tenir.

— Sous vos ordres ?

— Exact.

— Parce que vous êtes ?

Il me montre du doigt sa plaque avec inscrit "Chef de Salle", sans prendre la peine de me répondre. C'est sa façon à lui de dire qu'il gère les serveurs du Grand Restaurant. Pas de doute, il me prend pour le serveur que je ne suis pas.

— Alors, par contre, il y a méprise. En vérité, je ne viens pas pour travailler, je suis...

— S'il y a bien une chose que je déteste, c'est parler pour ne rien dire, m'avoue le chef de salle en me tirant mon bras pour m'emmener vers un espace réservé aux employés, et accessoirement aussi pour que je me taise. Mais ce que je déteste encore plus, c'est écouter parler ceux qui parlent pour ne rien dire. En conclusion, garde ta salive, et je vais tacher de garder la mienne.

Il s'arrête. Je m'arrête. Il me regarde. Je suis obligé de le regarder. Il lève son doigt vers moi. Je regarde son doigt. Il se remet à parler.

— Alors écoute-moi attentivement sans poser de questions, comme ça je n'aurais pas besoin de me répéter !

Bon, si je ne peux pas en placer une, il faut croire que je n'ai pas d'autres choix que de l'écouter et d'entrer dans son service. »

Pour découvrir ce que le chef de salle a à vous dire, dirigez-vous vers le chapitre 170 (page 305).

Vous décidez de quitter la voyante et d'aller vers le bar.

« Si je veux vraiment profiter du lieu, je ne peux pas rester manger avec la voyante. Mon objectif est toujours le même : profiter de cet établissement pour rencontrer de nouvelles personnes et en apprendre plus sur l'hôtel. Alors je suis obligé d'expliquer mon choix à la voyante.

— Je suis désolé, mais je ne vais, encore une fois, pas pouvoir rester avec vous. Si j'ai une chance de trouver ce que je recherche dans ce restaurant, alors je ne dois pas la louper.

— Je m'en doutais, me confie-t-elle en laissant son menu pour me regarder. Attention, ça, je ne l'ai pas vu. J'suis voyante, mais je m'intéresse pas non plus à tout, faut pas exagérer. Mais je ne te vois pas rester t'asseoir avec quelqu'un, comme ça, à l'écouter, sans raison.

Ses mots me blessent un peu.

— Vous rigolez ? Depuis que je suis dans cet hôtel, je ne fais que ça, rester aux côtés des autres pour les écouter. C'est même comme ça que...

— Oui, oui, bon, d'accord, oublie cette remarque, reprend la voyante pour m'arrêter. Tu vas faire quoi, du coup ? Te balader dans le restaurant ?

— Non, finalement, j'ai changé d'avis. Je pense que le bar est le lieu parfait pour découvrir de nouvelles histoires sur l'hôtel et pourquoi pas sur Monsieur Landau.

— Ah bah ça valait bien le coup je me démène pour te faire entrer ici.

Elle marque un point. J'allais m'expliquer, mais elle ne m'en laisse pas l'occasion.

— N'essaye pas de te justifier, mon p'tit gars. Qu'est-ce que je peux bien en faire de tes arguments ? Si tu penses que tu dois aller vers ce bar, alors vas-y, et j'te souhaite bonne chance. Mais moi, j'ai pas réservé cette table pour rien. Je vais bien en profiter, de ce repas !

Un détail de sa phrase ne m'a pas échappé, et je me sens obligé d'en parler avec elle.

— Vous venez de me souhaiter bonne chance ? Ça ne vous ressemble pas, ce genre de politesse. Est-ce que ça cache quelque chose ? Est-ce que vous en savez plus que ce que vous voulez me faire croire ? Vous ne pensez pas qu'il faut tout me dire maintenant ?

Sans broncher, elle met la main dans son sac, pour en sortir une cigarette et un briquet. Elle approche le bout de sa cigarette vers la flamme de son briquet, elle approche la cigarette de sa bouche, tire une latte dessus, laisse joyeusement échapper sa fumée dans tout le restaurant sans que ça ne dérange personne, puis elle me répond.

— Tu poses vraiment trop de questions.

La cigarette à la bouche, elle commence à sourire, même à rigoler doucement.

— Tu m'auras bien occupé, quand même, mon p'tit gars. Et occuper les habitants de cet hôtel, qui sont bien trop seuls, enfermés chez eux, c'est une bien belle chose, tu sais ?

Au final, cette voyante semble m'apprécier... et je l'apprécie aussi. C'est probablement l'une des habitantes de l'hôtel qui m'a le plus aidé. Alors, forcément, je ne me vois pas partir sans la remercier.

— Au fait, je voulais vous dire...

— Houlà, toi, j'te vois venir, me coupe-t-elle. Tu vas vouloir me remercier, faire des adieux touchants, tout ça, tout ça. Mais les blablas mielleux, c'est vraiment pas mon truc. Non, vraiment pas. Alors tes phrases vaguement pleines d'émotions, tu vas les mettre avec tes questions : tu les gardes pour toi, d'accord, mon p'tit gars ? Allez ! File ! Adieux !

C'est à nouveau l'heure de nous quitter. En me levant de ma chaise, je baisse simplement la tête en guise d'au revoir et elle, elle replonge dans son menu. J'aime croire qu'elle fait ça pour ne pas me voir partir. Ensuite, je me dirige vers le bar. »

Pour arriver au bar, rendez-vous au chapitre 153 (page 275).

Vous répondez à l'employé que vous voulez seulement aller au bar.

« Malheureusement, je me retrouve obligé d'accepter la vérité : on ne peut pas se déplacer librement dans l'enceinte du Grand Restaurant sans autorisation. Il faut obtenir une place en la réservant, ce que je n'ai pas fait, donc je dois abandonner l'idée de m'installer tranquillement à une table.

Par contre, j'ai bien entendu ce que m'a dit l'employé de l'hôtel : pour le bar, il n'est pas nécessaire de réserver sa place. Et en y réfléchissant, quoi de mieux qu'un bar pour entendre des histoires diverses et variées sur l'hôtel et ses habitants ?

Devant moi, le chargé d'accueil attend toujours ma réponse, alors je lui révèle mon choix.

— Désolé, je n'ai pas réservé, je n'y avais pas pensé. Mais si c'est possible, j'aimerais tout de même m'asseoir au bar, s'il vous plaît.

— Bien entendu, me répond le sympathique employé qui tient définitivement bien son rôle. Prenez le chemin sur votre droite, avancez, et asseyez-vous au comptoir, un serveur viendra prendre votre commande. En vous remerciant, et en vous souhaitant un agréable moment dans la section bar du Grand Restaurant de l'Hôtel Lugosi.

— Merci.

Après cette montagne de politesse, j'avance vers le bar du Grand Restaurant. »

Pour arriver au bar, rendez-vous au chapitre 153 (page 275).

Vous allez vers le bar du Grand Restaurant.

« Me voici arrivé au comptoir du bar de ce Grand Restaurant : j'ai vraiment l'impression de vivre dans un bon vieux film policier à l'ambiance sombre et vintage, où les héros désabusés viennent boire tout leur soul après une longue et dure journée de travail à courir après les criminels. Peut-être qu'en arrivant ici, je vais finir par ressembler à ces héros... sauf que moi, je cours après le travail, ce n'est pas exactement le même type de scénario, c'est sûr...

Je pose mon coude sur le comptoir en bois. La musique jazzy jouée au loin inonde mes oreilles de bonnes vibrations, comme une bande son de film noir. Et en soit, je profite du lieu. De l'autre côté du comptoir, un serveur vient jusqu'à moi.

— Désirez-vous boire quelque chose, monsieur ?

Est-ce que quelqu'un a déjà répondu "non" à cette question ? Pas moi, en tout cas.

— Bien sûr. Comme d'habitude, s'il-vous-plait.

Je n'étais jamais venu dans ce bar, je n'avais aucune habitude. Mais j'ai toujours rêvé de prononcer cette phrase.

— Je vous amène ça tout de suite, me répond le serveur.

Il se retourne pour me préparer mon verre. Que met-il dedans ? Je n'en ai aucune idée. Tout ce que je sais, c'est ce que je me crois vraiment dans un film noir. »

— Je t'ai dit que je me croyais dans un film noir ? demande le héros à l'autre gars.

— Je crois que oui. Mais redit-le moi au cas où, demande à son tour l'autre gars.

— Je me croyais totalement dans un film noir.

— Ah oui, c'est bien ce que je pensais, oui.

« A par moi, il n'y a pas grand monde au comptoir. Les chaises sont vides. Toutes ? Non. Juste à ma gauche, un homme sirote tranquillement son verre. C'est exactement le genre d'homme qu'on s'attend à trouver accouder à ce genre de comptoir : chapeau noir, lunettes noires, veste en cuir sombre... pas tout à fait noire, pour être honnête ; t-shirt noir... pas sombre, vraiment noir ; et le pantalon et les chaussures en cuir qui vont avec... donc noirs. Le kit complet de l'homme mystérieux habitué des bars, le cliché parfait. C'est ce genre d'hommes que j'espérais trouver ici, car c'est le genre d'homme qui a forcément les réponses à mes questions.

— Curieux choix.

C'est cet homme qui a parlé. Il regarde face à lui, vers le bar. Il ne se retourne pas pour me regarder, mais vu qu'il n'y a personne d'autre à côté de lui, c'est bien à moi qu'il parle.

— Je vous demande pardon ?

— Votre boisson, me répond-t-il de sa voix rauque et fatiguée qui semble avoir voyagée pendant des années en ne consommant pas que des verres d'eau et du miel. Pour quelqu'un qui n'est jamais venu ici, vous faites un choix curieux.

— Comment vous savez que je ne suis jamais venu ici ?

Avant de reparler, l'homme au bar reprend une gorgée de son verre. Une bonne gorgée.

— Parce que je m'en serais souvenu, me dit-il. Ce bar, il est, en quelque sorte, devenu mon repère. J'y passe beaucoup de temps ces derniers temps. Je passais déjà un peu temps ici avant... mais pas tant. C'est épatant, non ?

— Euh...

— Et pour tout t'avouer, il y avait plus de clients hier qu'aujourd'hui. Ceux qui passent aujourd'hui se comptent sur les doigts d'une ou plusieurs mains, selon les jours. Donc si tu étais déjà venu, je le saurais.

Le serveur m'apporte mon verre : un petit verre avec un peu de liquide inconnu dedans. Impossible de savoir ce qu'il contient sans le boire. Vu sa taille, il peut être fini en une bonne gorgée, mais je ne suis pas sûr que l'avalier maintenant soit une bonne idée.

— Je t'avais dit que c'était un choix curieux, me dit l'inconnu. Faut toujours écouter les gars comme moi.

Il reprend une gorgée de son verre. Il ne l'a pas encore fini, mais il n'en reste plus beaucoup. Il commence à m'intriguer.

— Des gars comme vous ?

Un petit sourire discret vient attaquer le visage fermé et sombre de celui que j'aime appeler l'homme au bar. Il regarde enfin vers ma direction, les yeux dissimulés derrière ses lunettes de soleil.

— Ouais. Les gars comme moi. Vois-tu, mon ami, je n'ai jamais eu une vie ordinaire. J'aime dire que j'ai eu plus d'une vie. Ouais. J'ai vécu des aventures exceptionnelles, dans cet hôtel et en dehors. Je n'aurais pas assez d'une vie pour tout raconter, vu qu'il m'en a fallu plus d'une pour tout vivre. Ouais.

Il reprend une gorgée de son verre. Il n'a jamais été aussi proche de le terminer, il ne lui reste plus qu'une ou deux gorgées.

— Toi, mon ami, tu as l'air d'être quelqu'un de curieux, ça se voit, poursuit l'homme au bar avec sa voix ténébreuse qui ferait tomber plus d'une fille dans les vieux films policiers. Une histoire comme la mienne, ça pourrait t'intéresser. Ouais. Veux-tu avoir l'honneur de l'entendre ?

C'était ce genre de proposition que j'espérais trouver en entrant dans ce Grand Restaurant. Enfin, pas tout à fait : ce que j'aimerais entendre, c'est surtout des histoires sur Monsieur Landau, ou au moins sur cet hôtel. Rien ne me dit que l'histoire de cet homme a un rapport avec l'hôtel. Peut-être qu'en restant l'écouter pendant plusieurs minutes, je vais perdre mon temps. Ou peut-être pas... »

Quelle réponse le héros va donner à l'homme au bar ?

Vous pouvez accepter d'écouter son histoire (chap. 154, p. 277) ;

Ou vous pouvez ne pas écouter toute son histoire mais lui demander des informations sur Monsieur Landau (chap. 155, p. 280).

Vous acceptez d'écouter l'histoire de l'homme au bar.

« Encore une fois, ma curiosité va prendre le dessus sur mes autres sentiments. Je suis ici pour écouter les autres, alors comment refuser d'écouter l'histoire cet homme si mystérieux ?

— Bien sûr, allez-y, je suis prêt à vous écouter.

L'homme au bar sourit un peu plus que tout à l'heure, apparemment heureux que je le laisse parler. Puis il se penche vers moi, comme s'il devait se mettre dans une parfaite condition pour me livrer sa vie. Il lâche son verre, puis il me détaille son histoire, que j'écoute avec une grande intention.

— Au début, j'étais un homme comme un autre, commence l'homme au bar. Sans importance. Sans relief. Je vivais, c'était déjà bien. Je n'avais pas de travail, peu d'argent, mais j'avais envie de voyager. J'ai toujours eu ça en moi :

« Un jour, je me suis décidé. Je voulais partir... alors je suis parti : j'ai réservé un vol vers l'écosse. C'est un pays étonnant, beau, en contact avec la nature, qui m'a toujours attiré. Arrivé là-bas, il me fallait un lieu pour dormir : grâce à quelques contacts, j'ai obtenu une chambre dans un vieux château, qui ne servait plus qu'au tourisme désormais. Jusqu'ici, rien d'étonnant... et pourtant : la nuit, il se passait des évènements étranges. Des habitants sortaient de chez eux en courant, en criant même. Quelque chose les effrayait... mais quoi ? Naturellement, j'ai eu envie de chercher la source de leur problème. Je n'étais pas obligé de le faire, mais ma curiosité m'a poussée à fouiller le château pour comprendre ce qu'il se passait. La voilà, ma première aventure. Après de longues recherches, où je passais de chambres en chambres pour réussir mon objectif, après des nuits entières à garder l'œil ouvert pour ne rien louper, j'ai trouvé la source du problème : des spectres, des fantômes, gardaient de vieilles babioles dans une chambre du château. Ouais. Ils effrayaient les habitants pour les faire fuir, mais c'était parce qu'eux même avaient peur des autres, peur que quelqu'un abime leurs babioles. Ils me l'ont dit quand je suis venu parler avec eux. On a tout suite sympathisé, ils ne m'ont pas fait peur, ils voyaient que je ne leur voulais aucun mal et que je souhaitais simplement aider. Alors on a trouvé un terrain d'entente : j'ai protégé leurs bijoux, je leur ai aménagé un coin rien qu'à eux dans le château, à l'abri des regards, et ils m'ont promis de ne plus déranger les visiteurs. En récompense, ils m'ont même offert une de leurs reliques. C'était un moment fantastique, mon ami. Je venais de vivre ma première aventure.

Cet épisode en écosse, il a débloqué un verrou encre en moi. Il m'a ouvert les yeux, et mon esprit. Il m'a prouvé que je pouvais vivre de grandes aventures. Et depuis, je mourrais d'envie de passer le reste de ma vie à voyager et à rencontrer de nouveaux individus. Je n'ai pas attendu longtemps avant de m'envoler vers une nouvelle destination : j'ai choisi l'Amérique. Arrivé là-bas, j'ai commencé par suivre les cours d'eau, les rivières, les fleuves, en espérant tomber sur de l'inattendu. Je suis parti chercher l'aventure, et l'aventure a fini par arriver jusqu'à moi : je me suis fait kidnapper par un bateau pirate. Ouais. Un vrai. Avec de vrais pirates, mon ami. Comme tu peux l'imaginer, ils m'ont capturé, séquestré, bâillonné, ligoté. Classique. Ouais. Mais j'étais plus malin qu'eux : pendant leur sommeil, j'ai trouvé un moyen de m'échapper. Je ne te détaille pas tout, ça gâcherait la magie. Sache juste que ma fuite était fantastique. Epique. Ouais. Avant de quitter le navire, j'ai poussé une porte, par curiosité, par envie de découvrir ce qu'il y avait derrière. Je n'ai pas été déçu du résultat : je suis tombé sur leur salle au trésor. Remplie de pièces d'or, de couronnes, de jarres ornées de bijoux majestueux, de tableaux de grands peintres, cette pièce était merveilleuse. Ces hommes avaient parcourus la terre entière pour amasser cette montagne de richesse. Même s'ils étaient remplis de mauvaises attentions, leur vie me faisait rêver. C'est là que j'ai eu le deuxième

plus gros déclin de ma vie : moi aussi, je voulais parcourir le monde et collectionner de nombreux objets. Sans attendre, je leur ai dérobé quelques pièces et quelques bijoux, j'ai sauté de leur bateau pour m'enfuir, et j'ai repris ma route.

Cette fois, je ne pouvais plus faire demi-tour : je ne voulais vivre que pour l'aventure. Je voulais découvrir les plus grandes merveilles du monde, mais plus que tout, je voulais ramener chez moi les plus grands objets, les plus précieux, les plus mystiques, je me devais d'apporter des souvenirs de mes expéditions, des preuves de tout ce que j'ai vécu. Et c'est ce que j'ai fait : j'ai voyagé, j'ai découvert, j'ai volé, et j'ai ramené toute sortes de reliques. Il m'est impossible de citer toutes mes expéditions, mais certaines m'ont évidemment marquées plus que d'autres.

Je suis allé dans les zones arides de l'ouest américain, avec mon chapeau, mon lasso et mon cheval, pour sauver les innocents et faire fuir les mercenaires qui les attaquaient, pour au final repartir avec de précieux cadeaux offerts par les villageois alors qu'ils les gardaient depuis des années.

J'ai cherché tous les temples Maya dissimulés partout sur Terre, pour contempler ces immenses édifices de mes propres yeux, et pour repartir avec les bijoux inestimables qu'ils gardaient au fond d'eux, en évitant rochers et serpents pour ressortir vivant.

J'ai traversé des déserts pendant des jours entiers, en priant pour tomber sur les plus grands palais d'Arabie, que j'ai fini par trouver, en empochant notamment une lampe dorée, comme celle qu'on trouve dans les contes, sauf que celle-ci ne contenait aucun génie, mais elle était ornée de pierres précieuses, ce qui en faisait malgré tout un objet unique.

J'ai rencontré des tribus tropicales, je les ai aidées à calmer la colère de leurs dieux qui leurs en faisaient voir de toutes les couleurs. En retour, ils m'ont couvert d'ors, de fleurs et de parures, ce qui a bien complété ma collection de richesses.

Puis j'ai remis les pieds sur d'autres bateaux pirates, et dans d'autres châteaux hantés, pour dérober tout ce que j'avais à dérober aux voleurs et aux monstres qui les habitaient.

Enfin, un de mes derniers souvenirs d'aventurier est le jour où j'ai découvert la tanière d'un dragon. Il gardait d'incroyables œufs rouges et dorés, qui valaient bien plus que tout ce que j'avais amassé durant toutes ces années. Est-ce que je lui ai volé ? Non. Voyant que ce dragon était mal en point et en danger, j'ai préféré l'aider à faire fuir les voleurs qui venaient le déranger. En préférant aider plutôt que de dérober, j'ai eu l'impression de revivre l'épisode des spectres du château en Écosse, comme un miroir qui reflète le passé. Ouais. J'ai aidé ce dragon, et nous sommes devenus amis. Il m'a même confié l'un de ses œufs, que j'ai gardé comme le plus précieux cadeau que j'ai reçu de ma vie.

Mais, mon ami, je ne peux terminer mon histoire sans te compter le jour où j'ai découvert le lieu le plus exceptionnel, unique, resplendissant, incroyable même, que j'ai vu pendant mes escapades : ce lieu, c'est l'Hôtel Lugosi. Je suis tombé dessus totalement par hasard, alors que je venais pour tout autre chose. Mais quand je suis entré, quand j'ai rencontré les habitants, quand j'ai vu leurs chambres, leurs créations, je suis tout de suite tombé amoureux de l'endroit. Ouais. C'est pendant cette période de ma vie, où je commençais à me poser des questions, que j'ai découvert ce Grand Restaurant... et son bar. Maintenant que j'avais tout vu, tout fait, tout rapporté de mes voyages, je me suis dit que cet hôtel serait le lieu parfait pour une vie plus calme, une retraite bien méritée. Avec tout l'argent que j'ai amassé pendant mon périple, je me suis pris trois chambres : une pour moi ; une pour mon ami le dragon, qui était plus en sécurité dans cet hôtel que dans sa tanière, et qui a pu vivre des jours tranquilles jusqu'à sa mort ; et une pour stocker tous mes trésors. Mes objets, mes précieux.

Depuis ce jour où je suis tombé amoureux de l'hôtel, je ne l'ai jamais quitté. Et aujourd'hui, me voici ici, à te raconter mes aventures, mon ami. Ouais. Quelles vies... Mais tu te demandes peut-être pourquoi je te raconte cette histoire ? Moi aussi, je me suis posé cette

question, il y a peu : pourquoi prendre du temps à quelqu'un pour lui raconter des souvenirs personnels ? A quoi bon ? Eh bien devine quoi ? J'ai trouvé ma réponse : parce que j'ai peur de l'oublier, cette histoire. Voilà pourquoi. »

« L'homme au bar fini son récit. Puis son verre. De mon côté, je n'ai pas touché au mien : j'étais trop occupé à l'écouter. Mais en réfléchissant un peu, quelque chose me dérange dans ce que cet homme vient de me raconter. Son souvenir me paraît... un peu irréel. Comment être sûr que ce personnage, qui affirme avoir vu toutes ces choses extraordinaires, dit vrai ? Et si ce n'était qu'un simple menteur, un pilier de bar qui aime se rêver aventurier ? J'ai un doute. Mais peu importe... enfin, je pensais que mon avis n'avait pas d'importance. Je me suis trompé : après m'avoir confié l'histoire de sa vie, et après avoir reposé son verre, l'homme au bar me pose une question à la fois simple et compliquée.

— Alors ? T'as pensé quoi de mon histoire ? Soit franc, mon ami. Pas de mensonges entre nous. Ouais.

Là, à cet instant précis, l'homme au bar me prend au piège. Est-ce que je dois lui faire part de mes doutes ? Est-ce que je dois lui mentir ? Est-ce que je dois passer à autre chose ? Une chose est sûre, je dois prendre une nouvelle décision... »

Quelle réponse le héros va donner à l'homme au bar ? Qu'avez-vous pensé de son histoire ? Vous pouvez lui dire que son histoire était impressionnante et fantastique, qu'elle vous a fait rêver (chap. 156, p. 282) ;

Vous pouvez lui poser des questions sur son histoire pour en savoir plus (chap. 157, p. 284) ;

Vous pouvez arrêter de vous intéresser à son histoire et lui poser des questions sur Monsieur Landau (chap. 158, p. 286) ;

Vous pouvez lui dire que vous ne croyez pas à son histoire et le traiter de menteur (chap. 159, p. 288) ;

Ou, si et seulement si vous avez débloqué l'option P, vous pouvez lui proposer de le prendre en photo (chap. 160, p. 290).

Faites votre choix, et dirigez-vous vers la page qui correspond.

Vous ne voulez pas écouter toute l'histoire de l'homme au bar, mais vous voulez lui poser des questions sur Monsieur Landau.

« Honnêtement, je ne me vois rester des heures à côté de cet inconnu juste pour écouter son histoire, qui n'est peut-être qu'une compilation de mensonges et de souvenirs inventés. Par contre, je décide de profiter de l'attention de cet homme pour lui poser des questions sur Monsieur Landau et mon rendez-vous. Du moins, c'est ce que j'essaye de faire.

— Désolé, mais je ne vais pas pouvoir écouter toute votre histoire, je ne peux pas rester très longtemps, je m'excuse, vraiment. Je viens juste prendre un verre, et ensuite je dois partir pour un rendez-vous. Mais vous pouvez peut-être m'aider. Est-ce que vous connaissez un certain...

— Ecoute mon ami, reprend de sa voix grave et enrouée l'homme au bar sans me laisser finir mes explications. Si tu n'es pas là pour écouter les histoires des autres, alors tu n'as rien compris au principe de cet hôtel. Tu as autour de toi, dans les allées, dans les chambres, dans n'importe quelle pièce de cet établissement, des habitants aux parcours exceptionnels, uniques, fantastiques. Ouais. Ces hommes et femmes, ils n'attendent qu'une chose : qu'une oreille vienne entendre ce qu'ils ont à raconter. Et toi, tu ne viens même pas leur accorder de ton temps ? Tu ne sais pas ce que tu loupes, mon ami. Ouais.

L'homme au bar s'arrête de parler. Son regard plonge dans le peu de liquide qu'il reste dans son verre, qu'il fait tourner comme pour occuper son esprit.

Pour tout te dire, je n'ai pas trop apprécié les mots de cet homme. Je me sens obligé de le reprendre.

— Monsieur, encore désolé, je ne voulais pas du tout vous blesser, ce n'était pas mon but. Par contre, vous ne pouvez pas dire je n'ai pas pris de mon temps pour écouter les autres. J'en ai déjà vu pleins, des habitants qui avaient des choses à raconter, et j'étais là pour les écouter. Et je reconnais la chance que j'ai d'avoir découvert les univers de ces hommes et femmes exceptionnels. Mais, là, tout de suite, je n'ai plus beaucoup de temps devant moi, je dois me rendre à mon rendez-vous au plus vite, et c'est la seule raison qui m'empêche de rester ici pour vous écouter. Maintenant, tout de suite, ce que j'ai besoin d'entendre, ce que je cherche, ce sont des informations. Et puis depuis que je suis ici, on m'a proposé des moments de vies, des événements réels, pas des histoires, vous comprenez ?

Je m'arrête là. Je pensais avoir donné une bonne justification, mais à en voir la réaction de l'homme au bar, je crois que ce n'est pas le cas : il baisse sa tête et fronce ses sourcils, ce que je remarque même s'ils sont en partie dissimulés derrière ses lunettes de soleil, comme si j'avais prononcé une phrase de trop qui l'a blessée.

— Alors c'est comme ça qu'on remercie les hommes comme moi dans cette société aujourd'hui, commence-t-il avec la voix la plus sombre et meurtrie qu'il est capable de prendre. Je veux simplement livrer paisiblement mon parcours, pour mettre un peu d'étoiles dans les yeux des gens. Mais toi, comme d'autres, tu me traite de menteur.

— Ah non, ce n'est pas ce que j'ai voulu...

— Laisse-moi terminer.

Je me tais et je le laisse terminer.

— On me prend pour un menteur alors que je suis l'un des habitants de l'hôtel qui a le plus voyagé, qui a le plus écouté, et qui a ramené un nombre incalculable de merveilles, tellement incalculables que je ne les compte même plus ! Je suis l'habitué de cet hôtel qui a les plus exceptionnelles anecdotes à raconter. Ouais. Mais voilà ce qui se passe quand on veut se livrer à cœur ouvert devant des inconnus : on finit par le retrouver brisé par leur méchanceté. C'est la triste réalité que tu viens de me ramener au visage par ta méfiance et ta

malveillance. Un jour, je vais devoir apprendre la leçon, et accepter le fait que mon histoire n'intéresse plus personne. Ouais.

Il reprend une gorgée de son verre. Cette fois, il le fini pour de bon. Il se lève de son siège, prêt à partir. Mais juste avant, il s'approche de moi et me glisse un dernier message.

— Mon ami, tu ne veux pas écouter mon histoire, mais écoute au moins ce conseil : si tu veux impressionner les hommes et femmes importants, tu ferais mieux de les écouter. Et d'écouter les autres, en général, ça aide. Ouais.

Puis il s'en va.

Moi, je reste assis sur ma chaise, devant le comptoir de son bar. Cette fois, c'est lui qui m'a blessé avec ses propos durs à entendre, qui m'obligent à réfléchir sur moi-même. Car je n'ai fait que ça, d'écouter les autres, de parler avec des hommes et femmes intéressants. Juste, là, dans ce cas précis, je n'avais pas envie de rester avec un vieil homme cliché qui perd son temps, seul, au comptoir d'un bar, à livrer ses souvenirs à des inconnus.

Mon verre est posé sur le comptoir, toujours rempli. Je regarde autour de moi : il n'y a plus personne. Je suis le seul à être assis à ce bar à une heure pareille. Je continue de réfléchir, et je me dis que moi aussi, j'aimerais raconter les histoires incroyables que j'ai vécu à quelqu'un qui sera prêt à m'écouter. Et si... et si, maintenant, c'était moi, l'homme au bar ?

Cette réflexion me met un vrai coup au moral... je ne dois pas rester plus longtemps dans ce bar... »

Le héros va partir du bar, mais avant, vous allez devoir faire un choix. Est-ce que le héros va boire son verre ou non ? Lisez attentivement les indications suivantes :

*Si vous avez précédemment débloqué le **chemin R**, prenez en compte ce paragraphe. Sinon, passez au paragraphe du dessous.*

*Si vous avez débloqué le **chemin R**, voici les choix que vous pouvez prendre :*

*Vous pouvez finir votre verre et partir (chap. **163**, p. 293) ou vous pouvez partir sans toucher à votre verre (chap. **164**, p. 294).*

*Si vous n'avez pas débloqué le **chemin R**, voici les chapitres qui s'offrent à vous :*

*Vous pouvez finir votre verre et partir (chap. **161**, p. 291) ou vous pouvez partir sans toucher à votre verre (chap. **162**, p. 292).*

Vous répondez à l'homme au bar que vous avez beaucoup aimé son histoire.

« Au final, pourquoi chercher le conflit ? Pourquoi dévoiler mes doutes à l'homme au bar ? Après tout, si son histoire est vraie, elle est plutôt inspirante et motivante.

— C'est une sacrée histoire, vraiment. Tu as dû faire tellement de rencontres et de visites exceptionnelles, ça ferait presque envie.

— J'ai eu une vie formidable. Ouais, me confie l'homme au bar suite à mon compliment qui n'a fait que grossir son égo. Là où certains ont simplement rêvés de ces aventures, moi, j'ai réalisé mon rêve de voyage. C'était fantastique, mon ami. Ouais. Mais...

Et c'est à partir de son "mais..." que sa crise d'égo a laissé place à un grand coup de mou mélancolique nostalgique assez inattendu.

— Mais aujourd'hui, je ne suis plus qu'un locataire parmi les autres dans cet hôtel. Des gens incroyables enfermés dans leur chambre, il y en a pleins ici, je ne suis qu'un original de plus. Tu sais ce qu'on dit, mon ami : au royaume des aveugles, le muet est roi, mais entouré d'autres muets, il n'est plus qu'un simple muet au milieu de ceux qui ne peuvent pas parler. Ouais.

L'homme au bar fait tourner son verre en plongeant son regard à l'intérieur.

— Enfin, poursuit-il sans avoir totalement mis son spleen de côté. Dans tous les cas, merci de m'avoir écouté, mon ami. Je prends toujours autant de plaisir à livrer mon passé à ceux qui sont prêts à le découvrir. Si un jour tu as du temps et de la curiosité, tu pourras venir voir ma salle au trésor, la chambre où je cache tout ce que j'ai amassé pendant mes aventures. C'est la chambre 381, au troisième étage, juste à côté du restaurant. Tu peux y aller quand tu le souhaites, la porte n'est pas fermée, tout est sécurisé derrière. Tu seras toujours le bienvenu, si ça t'intéresse bien sûr. »

*Vous avez déverrouillé le **chemin T**. Pendant certaines phases de choix, vous aurez un choix supplémentaire lié à ce chemin.*

« Je ne suis pas sûr d'avoir bien entendu : cet homme ne ferme pas sa chambre coffré à trésor à clé, et il m'invite à la visiter quand je veux ? Cette proposition est comme lui : à la fois intéressant et étrange. Après m'avoir fait cette annonce, l'homme au bar reprend une gorgée de son verre. Cette fois, il le finit pour de bon.

— Bon, faudrait pas que je moisisse ici, où que je me transforme en statue, en cochon, où en je ne sais quoi, annonce l'homme au bar en se levant de son siège. Allez mon ami, profite bien de ton verre, et de ta vie. Ouais. Et peut-être à une prochaine.

Après cette dernière phrase, il s'en va. Moi, je reste assis sur ma chaise, devant le comptoir du bar, avec mon verre posé dessus. Je regarde autour de moi : je me rends compte qu'il n'y a plus que moi devant ce comptoir.

Je ne sais pas pourquoi, mais entendre les pensées de cet homme me fait prendre du recul sur ce que je vis. Je me mets à réfléchir... à vraiment réfléchir. Comme cet homme, on m'a mis sur la voie de l'aventure. Comme cet homme, j'ai vu d'exceptionnelles merveilles cachées dans des lieux improbables. Comme cet homme, j'ai découvert cet hôtel unique auquel on s'attache très rapidement. Comme cet homme, j'ai tout de suite eu envie de raconter mes histoires à quelqu'un prêt à les entendre. Comme cet homme, je ressens déjà de la nostalgie alors que mon voyage dans l'hôtel n'est pas fini. Et comme cet homme, je suis assis, seul, devant le comptoir d'un bar, avec un verre plein face à moi. Et si, maintenant, c'était moi, l'homme au bar ?

Cette réflexion me met un vrai coup au moral... je ne dois pas rester plus longtemps dans ce bar... »

Le héros va partir du bar, mais avant, vous allez devoir faire un choix : est-ce que le héros va boire son verre ou non ? Lisez attentivement les indications suivantes :

*Si vous avez précédemment débloqué le **chemin R**, prenez en compte ce paragraphe. Sinon, passez au paragraphe du dessous.*

*Si vous avez débloqué le **chemin R**, voici les choix que vous pouvez prendre :*

*Vous pouvez finir votre verre et partir (chap. **163**, p. 293) ou vous pouvez partir sans toucher à votre verre (chap. **164**, p. 294).*

*Si vous n'avez pas débloqué le **chemin R**, voici les chapitres qui s'offrent à vous :*

*Vous pouvez finir votre verre et partir (chap. **161**, p. 291) ou vous pouvez partir sans toucher à votre verre (chap. **162**, p. 292).*

Vous décidez de poser des questions à l'homme au bar sur son histoire.

« Je suis prêt à croire à l'histoire de cet inconnu... mais pour être sûr que ce qu'il me raconte est vrai, je suis obligé de l'interroger sur ses soi-disant souvenirs.

— C'est une sacrée histoire, vraiment. Mais quand vous dites que vous avez ramené des trésors de vos voyages, c'était quels genres de trésors ?

— Je suis content que tu t'intéresses à mes aventures, m'avoue l'homme au bar avec un petit sourire vient prendre légèrement plus de place sur le coin de sa lèvre. J'ai ramené pleins de genres de trésors différents : des couronnes, des bijoux, des regalia, des pierres précieuses, des tableaux, des cadeaux plus insolites, sans oublier l'œuf de dragon, pièce maitresse de ma collection. Ils sont tous différents, je ne peux pas te donner une liste détaillée de tête, j'en oublierais forcément. Par contre, ce que je peux faire, mon ami, c'est t'inviter à contempler ma collection : comme je te l'ai dit, j'ai loué une chambre pour tout stocker, et cette chambre existe toujours, dans cet hôtel. Elle contient tout ce que j'ai ramené de mes nombreuses aventures, et tu peux venir tout observer quand tu le souhaites. Mes trésors se trouvent dans la chambre 381, au troisième étage, juste à côté du restaurant. Tu peux entrer librement, c'est sécurisé derrière. Et comme ça, ta question trouvera sa réponse. »

*Vous avez déverrouillé le **chemin T**. Pendant certaines phases de choix, vous aurez un choix supplémentaire lié à ce chemin.*

« Je ne suis pas sûr d'avoir bien entendu : cet homme ne ferme pas sa chambre coffre à trésor à clé, et il m'invite à la visiter quand je veux ? C'est étonnant. Problème, sa réponse reste floue et, sans avoir vu sa chambre, il n'y a toujours rien pour me prouver qu'il a réellement vécu ses aventures. Alors je continue mes questions.

— Mais comment vous avez réussi à réserver une chambre dans un château en écosse ? Il n'y avait pas de logements plus traditionnels dans le pays ? Et il y a encore de vrais bateaux pirates de nos jours ? Je veux dire, comme dans les films ? Et les temples Maya ? Selon vous, il y en a partout dans le monde ? Ils ne sont pas censés se trouver seulement en Amérique ?

— Attends un peu : tu ne crois pas vraiment à ce que je te raconte, pas vrai ? me demande l'homme au bar en voyant très bien ce que sous-entendent mes interrogations. Tes questions, tu ne les poses pas parce que tu es intéressé par mon récit : tu les poses parce que tu me prends pour un menteur, pas vrai ?

— Non, ce n'est pas ça, je m'intéresse vraiment. C'est juste que, comme ça, sans preuve, ça me paraît un peu gros comme histoire.

C'était exactement ce qu'il ne fallait pas dire. En voulant me la jouer subtile et ne pas le traiter directement de menteur, je n'ai fait que retarder l'inévitable. L'homme au bar, qui entend mes doutes sans les accepter, baisse sa tête et fronce ses sourcils, ce que je remarque même s'ils sont en partie dissimulés derrière ses lunettes de soleil, et il commence un discours d'homme désabusé blessé par mes pensées.

— Moi qui pensais que tu venais pour écouter les histoires des autres et non pas pour les juger, je suis obligé de constater que je me suis trompé. Au final, t'es comme les autres, mon ami.

— Non mais ce n'est pas ce que...

— Laisse-moi terminer.

Je me tais et je le laisse terminer.

— C'est ma faute : j'ai la mauvaise habitude de me livrer à cœur ouvert devant des inconnus qui veulent simplement me le briser en remettant en cause l'histoire de ma vie. Je ne

devrais pas. Car, avec tes questions, tu attaques mes souvenirs, et en attaquant mes souvenirs, tu m'attaques moi et ma fierté. Ouais. Mais c'est de ta faute, mon ami. C'est la mienne : je n'ai qu'à apprendre la leçon et accepter que mon histoire ne fasse plus rêver personne. Ouais.

L'homme au bar reprend une gorgée de son verre. Cette fois, il le finit pour de bon. Puis il se lève de son siège, prêt à partir, en me laissant un dernier message.

— Mon ami, tu ne crois pas en mon histoire, mais crois au moins ce conseil : si tu veux impressionner les personnes importantes, tu ferais mieux de les écouter. Et d'écouter les autres, en général, ça aide. Ouais.

Puis il s'en va.

Moi, je reste assis sur ma chaise, devant le comptoir de ce bar. Voir cet homme réagir de cette manière me surprend. Ses phrases me blessent un peu, puis elles m'obligent à réfléchir. Comment je peux donner ma confiance à un inconnu qui me demande de croire à une histoire soi-disant vraie, sans preuve, alors qu'elle paraît totalement inconcevable ? Et puis, depuis que je suis ici, j'en ai écouté des histoires, sans les remettre en cause. C'est juste que la sienne me paraît un peu exagérée... Je réfléchis... Quelque chose me tracasse, comme si cet homme venait de me passer son esprit sombre et désabusé.

Mon verre est posé sur le comptoir, toujours rempli. Je regarde autour de moi : il n'y a plus personne. Je suis le seul assis à ce bar à une heure pareille. Je continue de réfléchir, et je me dis que moi aussi, j'aimerais raconter les histoires incroyables que j'ai vécu à quelqu'un qui sera prêt à m'écouter. Et si, maintenant, c'était moi, l'homme au bar ?

Cette réflexion me met un vrai coup au moral... je ne dois pas rester plus longtemps dans ce bar... »

Le héros va partir du bar, mais avant, vous allez devoir faire un choix. Est-ce que le héros va boire son verre ou non ? Lisez attentivement les indications suivantes :

*Si vous avez précédemment débloqué le **chemin R**, prenez en compte ce paragraphe. Sinon, passez au paragraphe du dessous.*

*Si vous avez débloqué le **chemin R**, voici les choix que vous pouvez prendre :*

Vous pouvez finir votre verre et partir (chap. 163, p. 293) ou vous pouvez partir sans toucher à votre verre (chap. 164, p. 294).

*Si vous n'avez pas débloqué le **chemin R**, voici les chapitres qui s'offrent à vous :*

Vous pouvez finir votre verre et partir (chap. 161, p. 291) ou vous pouvez partir sans toucher à votre verre (chap. 162, p. 292).

Vous voulez poser des questions à l'homme au bar sur Monsieur Landau

« Au final, peu importe ce que je pense de l'histoire de inconnu : je n'étais pas venu ici pour l'écouter, mais j'ai pris du temps pour le laisser me raconter ses souvenirs. Maintenant, ce que j'aimerais, c'est qu'il réponde à mes questions sur mon rendez-vous.

— C'est une sacrée histoire, vraiment. Mais, il faut que je vous dise, au départ, si je suis venu à ce bar, c'est pour...

— Boire un godet et écouter ce que l'homme aux mille et une vies a à raconter ? me demande l'homme au bar en tentant de compléter ma phrase.

— Oui... mais non... pas exactement. En vérité, je suis à la recherche d'un certain Monsieur Landau, qui m'attend quelque part dans cet hôtel. Le problème, c'est que je n'arrive pas à le trouver, personne ici n'est capable de me dire où il est. Mais vous, vu que vous avez pas mal voyagé, dans cet hôtel ou ailleurs, peut-être que vous connaissez cet homme ?

Sa réaction n'est pas exactement celle que j'attendais : au lieu de simplement m'avouer s'il peut m'aider ou non, l'homme au bar préfère s'emporter et me reprocher ma question.

— Mon ami, je trouve cela dommage que tu me poses une question sur un sujet qui n'a aucun rapport avec mes souvenirs. Vois-tu, je te livre un récit extraordinaire, que peu d'oreilles ont eu la chance d'entendre un jour, je t'expose gratuitement mes aventures sur un plateau, par pur plaisir d'offrir ma vie et par joie de recevoir tes émotions ; mais toi, au lieu de me remercier ou de t'intéresser à ce que j'ai vécu, tu ramènes tout à toi. Quitte à me répéter, sache réellement que je trouve cela dommage de ta part, mon ami. Ouais.

Plus que m'étonner, sa réaction me froisse un peu. Je suis obligé de me justifier.

— Ce n'est pas une question de tout ramener à moi. C'est simplement que je viens de passer du temps avec vous, et avec pleins d'autres habitants avant, à écouter des histoires, à tenter d'aider, d'accompagner des vies, etc... Mais à un moment, il va bien falloir que je passe mon entretien et que je pense à moi un petit peu. Et puis en ce qui vous concerne, à part vous dire que j'ai aimé votre histoire, je ne peux rien vous confier de plus, surtout sans savoir si elle est vraie.

Voilà pile ce qu'il ne fallait pas dire. Et je l'ai dit. Je viens de sous-entendre que l'histoire de cet homme est fausse, ce qu'il ne veut ni entendre, ni sous-entendre. Sa réaction ne se fait pas attendre : il baisse sa tête et fronce ses sourcils, ce que je remarque même s'ils sont en partie dissimulés derrière ses lunettes de soleil, puis il me répond avec la voix la plus sombre et meurtrie qu'il peut prendre.

— Alors voilà comment on remercie les hommes comme moi dans cette société aujourd'hui. Mon ami, tes mots me dérangent profondément : tu me prends pour un menteur alors je viens de te dérouler le fil de ma vie.

— Non mais ce n'est pas ce que...

— Laisse-moi terminer.

Je me tais et je le laisse terminer.

— Si tu as un doute sur ce que t'ai raconté, tu n'as qu'à aller vérifier par toi-même : la chambre que j'ai louée en arrivant ici, celle où j'ai stocké toutes les récompenses acquises pendant mes voyages, je l'ai toujours. C'est la chambre 381, au troisième étage, juste à côté du restaurant. Elle contient tous mes souvenirs, et je t'invite à les observer quand tu le souhaites, la porte n'est pas fermée à clé, c'est sécurisé derrière. Et là, tu verras par toi-même que je ne suis pas un menteur, et que tu ferais mieux de réfléchir à ce que tu sous-entends avant de blesser quelqu'un. »

*Vous avez déverrouillé le **chemin T**. Pendant certaines phases de choix, vous aurez un choix supplémentaire lié à ce chemin.*

« Oui, cet homme m'invite dans la chambre qui lui sert de coffre-fort, qu'il ne ferme même pas à clé, juste pour me prouver que son histoire est vraie.

— Voilà ce qui se passe quand on veut se livrer à cœur ouvert devant des inconnus : on finit par le retrouver brisé par leur méchanceté, poursuit l'homme au bar. Un jour, peut-être, j'arriverais à apprendre la leçon. Je ferais mieux de l'apprendre. Ouais.

L'homme au bar reprend une gorgée de son verre. Cette fois, il le finit pour de bon. Il se lève de son siège, prêt à partir, et me glisse un dernier message :

— Mon ami, tu ne veux pas écouter mon histoire, mais écoute au moins ce conseil : si tu veux impressionner les hommes et femmes importants ici, tu ferais mieux de les écouter. Et d'écouter les autres, en général, ça aide. Ouais.

Puis il s'en va.

Moi, je reste assis sur ma chaise, devant le comptoir de ce bar. Voir cet homme réagir de cette manière me surprend. Ses phrases me blessent un peu, puis elles m'obligent à réfléchir. Est-ce qu'il vient de sous-entendre que je ne me t'intéresse pas aux autres juste parce que je leur pose des questions sur autre chose que leurs vies ? Je n'ai jamais dit que je n'avais pas apprécié les confidences des habitants et tout ce qu'ils m'ont fait vivre depuis que je suis ici. Mais c'est juste que, à un moment, il faut que je le passe, mon entretien, donc c'est normal que j'en parle. Je... Définitivement, quelque chose me tracasse, comme si cet homme venait de me passer son esprit sombre et désabusé. Mon verre est posé sur le comptoir, toujours rempli. Je regarde autour de moi : il n'y a plus personne. Je suis le seul à être assis à ce bar à une heure pareille. Je continue de réfléchir, et je me dis que moi aussi, j'aimerais raconter les histoires incroyables que j'ai vécu, à quelqu'un qui sera prêt à m'écouter. Et si, maintenant, c'était moi, l'homme au bar ?

Cette réflexion me met un vrai coup au moral... je ne dois pas rester plus longtemps dans ce bar... »

Le héros va partir du bar, mais avant, vous allez devoir faire un choix. Est-ce que le héros va boire son verre ou non ? Lisez attentivement les indications suivantes :

*Si vous avez précédemment débloqué le **chemin R**, prenez en compte ce paragraphe. Sinon, passez au paragraphe du dessous.*

*Si vous avez débloqué le **chemin R**, voici les choix que vous pouvez prendre :*

Vous pouvez finir votre verre et partir (chap. 163, p. 293) ou vous pouvez partir sans toucher à votre verre (chap. 164, p. 294).

*Si vous n'avez pas débloqué le **chemin R**, voici les chapitres qui s'offrent à vous :*

Vous pouvez finir votre verre et partir (chap. 161, p. 291) ou vous pouvez partir sans toucher à votre verre (chap. 162, p. 292).

Vous répondez à l'homme au bar que vous ne croyez absolument pas à son histoire.

« Le problème, c'est que je suis incapable de mentir. Alors je tombe dans le piège de cet inconnu et je lui dis ce que je pense sincèrement de son histoire.

— Je m'excuse d'avance, mais je ne crois pas un mot de ce que vous venez de me raconter. D'accord, dans cet hôtel, j'ai croisé des choses qui me semblaient impossible à croiser avant aujourd'hui, mais qui pourtant vivent tranquillement entre ces murs. Mais en dehors de cet hôtel, croiser des bateaux pirates, des temples perdus, un dragon cracheur de feux... ça me paraît quand même impossible. Je pense que vous exagérez, et donc... que vous mentez. Vous m'avez demandé d'être franc, je préfère vous dire vraiment ce que je pense.

Pendant ma réponse, l'homme au bar baisse sa tête et fronce ses sourcils, ce que je remarque même s'ils sont en partie dissimulés derrière ses lunettes de soleil. Je ne sais pas si j'ai bien fait de jouer la carte de l'honnêteté, car il semble bien blessé par mes paroles.

— Alors voilà comment on remercie les hommes comme moi dans cette société aujourd'hui, me répond l'homme au bar avec la voix la plus sombre et meurtrie qu'il est capable de prendre. Je viens paisiblement livrer mon parcours, pour mettre un peu d'étoiles dans les yeux des gens. Mais toi, comme d'autres, tu me traites de menteur. Je suis l'un des habitants de l'hôtel qui a le plus voyagé, qui a le plus écouté, et qui a ramené un nombre incalculable de merveilles, tellement incalculables que je ne les compte même plus ! Mais toi, tu me traites de menteur.

— Non mais il ne faut pas le prendre comme...

— Laisse-moi terminer.

Je me tais je le laisse terminer.

— Si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à aller vérifier par toi-même : la chambre que j'ai louée pour y stocker toutes mes récompenses de voyage, je l'ai toujours. C'est la chambre 381, au troisième étage, juste à côté du restaurant, et elle contient tous mes trésors, et donc la preuve que ce que je te raconte est vrai. Tu peux y entrer librement, c'est sécurisé derrière. Comme ça, tu verras bien si je ne dis pas la vérité. »

*Vous avez déverrouillé le **chemin T**. Pendant certaines phases de choix, vous aurez un choix supplémentaire lié à ce chemin.*

« Est-ce que cet homme m'invite dans la chambre qui lui sert de coffre à trésor, qu'il ne ferme même pas à clé, alors je viens de lui dire que je ne croyais pas à ses histoires ? Est-ce qu'il est vraiment vexé par ma sincérité ? Je crois bien que oui.

— Mais voilà ce qui se passe quand on veut se livrer à cœur ouvert devant des inconnus : on finit par le retrouver brisé par leur méchanceté, poursuit l'homme au bar. Il faudrait peut-être que j'apprenne la leçon. Que j'accepte le fait que mon histoire ne fait plus rêver personne. Ouais.

L'homme au bar reprend une gorgée de son verre. Cette fois, il le finit pour de bon. Et maintenant, il se lève de son siège, prêt à partir.

— Mon ami, tu ne crois pas en mon histoire, mais crois au moins ce conseil : si tu veux impressionner les autres, tu ferais mieux de les écouter et de croire en ce qu'ils te racontent, en général, ça aide. Ouais.

Puis il s'en va..

Moi, je reste assis sur ma chaise, devant le comptoir de ce bar. Les mots de cet homme finissent par me faire réfléchir : je comprends que la vérité peut blesser, mais de là à s'emporter comme ça juste parce que j'ai été sincère. Comment je suis censé croire un

inconnu qui me raconte ses soi-disant souvenirs sans preuve alors qu'ils paraissent totalement inconcevables ? Je... pourquoi je me mets à réfléchir ? C'est comme si cet homme venait de me passer son esprit sombre et désabusé.

Mon verre est posé sur le comptoir, toujours rempli. Je regarde autour de moi : il n'y a plus personne. Je suis le seul à être assis à ce bar à une heure pareille. Je continue de réfléchir, et je me dis que moi aussi, j'aimerais raconter les histoires incroyables que j'ai vécu à quelqu'un qui sera prêt à m'écouter... Et si, maintenant, c'était moi, l'homme au bar ?

Cette réflexion me met un vrai coup au moral... je ne dois pas rester plus longtemps dans ce bar... »

Le héros va partir du bar, mais avant, vous allez devoir faire un choix. Est-ce que le héros va boire son verre ou non ? Lisez attentivement les indications suivantes :

*Si vous avez précédemment débloqué le **chemin R**, prenez en compte ce paragraphe. Sinon, passez au paragraphe du dessous.*

*Si vous avez débloqué le **chemin R**, voici les choix que vous pouvez prendre :*

*Vous pouvez finir votre verre et partir (chap. **163**, p. 293) ou vous pouvez partir sans toucher à votre verre (chap. **164**, p. 294).*

*Si vous n'avez pas débloqué le **chemin R**, voici les chapitres qui s'offrent à vous :*

*Vous pouvez finir votre verre et partir (chap. **161**, p. 291) ou vous pouvez partir sans toucher à votre verre (chap. **162**, p. 292).*

Vous décidez de prendre cet homme en photo.

« Cet homme veut mon avis, mais je n'ai pas vraiment envie de lui donner... et je pense avoir un plan pour me sortir de son piège : quand j'ai rencontré le photographe tout à l'heure et qu'il m'a donné sa mission, il m'a indiqué qu'il avait besoin du portrait "d'un aventurier revenu de ses aventures" ; et vu son histoire, l'homme au bar est sûrement l'homme recherché par le photographe. Voilà comment je peux éviter son piège. J'ignore totalement sa question, et je trouve tous les arguments possibles pour qu'il me laisse prendre un portrait de lui.

— Est-ce que je peux vous prendre en photo ? J'essaye de... garder un souvenir des personnes que je croise dans l'hôtel, et j'aimerais vous ajouter à mon... album souvenir pour... me souvenir de vous et de votre histoire. Je peux ?

— Mais évidemment, mon ami, réagit l'homme au bar en essayant déjà de prendre une pose qui le met en valeur. Tu n'es pas le premier à vouloir un cliché de moi, et je comprends cette envie car, à ta place, moi aussi j'aimerais prendre une photo avec une personne qui a vécue des choses si incroyables... par contre si on peut éviter mon mauvais profil, ça m'arrangerait. Ouais. »

*Vous débloquent le **Cliché #3**.*

« J'ai le portrait que le photographe m'a demandé, et je n'ai pas blessé ce prétendu aventurier, je suis donc tiré d'affaire... ou pas.

— Mais dit moi, mon ami, s'interroge l'homme au bar après avoir vérifié le rendu de mes clichés. Tu n'as pas répondu à ma question : qu'as-tu pensé de mon histoire ? J'aimerais franchement avoir ton avis honnête. Ouais.

Cette fois, je vais bien devoir lui dire ce que j'en ai pensé... »

Maintenant, il va falloir lui répondre : qu'avez-vous pensé de son histoire ?

Vous pouvez dire à l'homme au bar que son histoire était impressionnante et fantastique, qu'elle vous a fait rêver (chap. 156, p. 282) ;

Vous pouvez lui poser des questions sur son histoire pour en savoir plus (chap. 157, p. 284) ;

Vous pouvez arrêter de vous intéresser à son histoire et lui poser des questions sur Monsieur Landau (chap. 158, p. 286) ;

Vous pouvez lui dire que vous ne croyez pas en son histoire et le traiter de menteur (chap. 159, p. 298).

Vous décidez de finir votre verre avant de partir.

« En me levant pour partir, j'ai recroisé le regard de mon verre, qui n'attendait qu'une chose depuis tout à l'heure : que je le prenne pour le boire. Alors... alors je le bois. Sans savoir ce qu'il y a dedans. Je le finis en une gorgée, comme s'il avait le pouvoir de faire oublier les mauvaises pensées qui trainent dans la tête des âmes perdus qui viennent à sa rencontre. Une fois vidé, j'ai reposé le verre sur le comptoir, et je suis reparti, en reprenant le même chemin qu'à l'allée, pour sortir du Grand Restaurant.

Mais...

Mais je me suis encore perdu dans mes pensées, et je n'ai pas regardé où je marchais, sûrement bien aidé par la boisson que je venais d'avaler.

J'ai avancé. Mais pas vers la bonne direction.

J'ai bien poussé une porte. Mais pas celle de sortie.

En relevant la tête, je comprends où je viens d'atterrir. Une pièce de couleur alu ; des grandes tables sur lesquels sont disposés planches, couteaux et autre accessoires ; des allées de poêles et fours qui n'attendent que d'être allumés : pas de doute, ce sont les cuisines du restaurant. Je n'ai rien à faire dans cette cuisine, alors j'essaye de reprendre mes esprits, prêt à m'excuser auprès des cuisiniers pour les avoir dérangés. Mais en vérité, personne n'a remarqué que je venais d'entrer : les employés de cette cuisine ne sont pas au travail. Ils sont regroupés autour de celui que j'imagine être leur chef.

Maintenant que j'ai remarqué cette scène intrigant, ma curiosité reprend le dessus : je reste discrètement près de l'entrée de la cuisine et j'observe ce moment de vie qui se déroule devant mes yeux. »

Pour découvrir ce qu'il se passe en cuisine, dirigez-vous vers le chapitre 166 (page 296).

Vous décidez de partir sans finir votre verre.

« Je me lève, en laissant mon verre, sans y toucher.

Je reprends mon chemin, brouillé par de mauvaises réflexion, avec comme nouvelle envie de quitter ce restaurant.

Mais...

Mais disons que quelqu'un est venu se mettre en travers de ce nouvel objectif.

J'avance dans le restaurant, en tentant d'oublier ce que cet homme au bar m'a dit. Pour me vider la tête, j'essaye de profiter du lieu qui m'entoure : j'observe le restaurant, son plafond avec ses nombreux lustres, les différentes tables entourées par des clients tous si différents, je contemple ce magnifique établissement encore quelques secondes avant de le quitter... Mais tu commences à comprendre que rien n'est simple dans cet hôtel, et que les choses se passent rarement comme prévu.

D'un coup, je sens une main qui m'attrape par le col puis me ramène en arrière. Une voix, qui va avec la main, commence à me parler.

— Te voilà enfin ! Ça fait bien trop longtemps que je t'attends, et je n'aime pas attendre quand j'ai un service à tenir !

La main m'amène face son propriétaire : un homme d'une quarantaine d'années, taille moyenne, plutôt fin, une posture droite, qui a des cheveux longs pas très bien entretenus, et qui porte une veste noire, une chemise blanche, une cravate noire, et une petite plaque dorée placée au-dessus de la poche de sa veste avec les mots "Chef de Salle" gravés dessus, comme s'il avait besoin de rappeler son rang à tous ceux qui le croisent. Je remarque aussi son nez crochu et pas tout à fait droit, avec un bouton qui vit à sa pointe, mais ces détails sont sans importance. La voix qui vient de me parler avec un ton hautain et un peu agressif est bien la sienne.

— A partir de maintenant, tu vas être sous mes ordres, m'annonce cet homme en essayant de tenir la posture la plus droite et militaire qu'il peut tenir.

— Sous vos ordres ?

— Exact.

— Parce que vous êtes ?

Il me montre du doigt sa plaque avec inscrit "Chef de Salle", sans prendre la peine de me répondre. C'est sa façon à lui de dire qu'il gère les serveurs du Grand Restaurant. Pas de doute, il me prend pour le serveur que je ne suis pas.

— Alors, par contre, il y a méprise. En vérité, je ne viens pas pour travailler, je suis...

— S'il y a bien une chose que je déteste, c'est parler pour ne rien dire, m'avoue le chef de salle en tirant sur mon bras pour m'emmener vers un espace réservé aux employés, et accessoirement aussi pour que je me taise. Mais ce que je déteste encore plus, c'est écouter parler ceux qui parlent pour ne rien dire. En conclusion, garde ta salive, et je vais tacher de garder la mienne.

Il s'arrête. Je m'arrête. Il me regarde. Je suis obligé de le regarder. Il lève son doigt vers moi. Je regarde son doigt. Il se remet à parler.

— Ecoute-moi attentivement sans poser de questions, comme ça je n'aurais pas besoin de me répéter !

Bon, si je ne peux pas en placer une, il faut croire que je n'ai pas d'autres choix que d'écouter ce chef et d'entrer dans son service. »

Pour découvrir ce que le chef de salle a à vous dire, dirigez-vous vers le chapitre 170 (page 305).

Vous décidez de finir votre verre avant de partir.

*Vous empruntez le **chemin R**.*

— Donc tu es parti du bar, et du restaurant ? demande l'autre gars, intrigué par la dernière phrase du héros.

— Tu as tout compris, lui répond ce dernier. Mais avant de me lever, je jette un dernier regard vers le comptoir du bar. Je vois mon verre qui, depuis tout à l'heure, n'attend qu'une chose : que je le prenne pour le boire. Alors je le bois.

— Sans savoir ce qu'il y a dedans ?

— Sans savoir ce qu'il y a dedans. Je le finis en une gorgée. D'une traite. De quoi me transformer encore un peu plus en homme du bar. Comme si ce verre pouvait m'aider à oublier les mots que je venais d'entendre... alors que ce n'est pas le cas. Ensuite, je l'ai reposé sur le comptoir, j'ai quitté le bar, et le Grand Restaurant : je pense avoir vu tout ce que j'avais à voir ici, je n'avais pas d'autre choix que de partir d'ici pour avancer.

*Pour sortir du Grand Restaurant, dirigez-vous vers le chapitre **182** (page 322).*

Vous décidez de partir sans finir votre verre.

*Vous empruntez le **chemin R**.*

— Donc tu es parti du bar, et du restaurant ? demande l'autre gars, intrigué par la dernière phrase du héros.

— Exactement, lui répond ce dernier. Après l'épisode du bar, je laisse mon verre sans y toucher, et je me lève de mon siège. J'essaie d'oublier ce que vient de me dire l'homme au bar, et je me reconcentre sur mon objectif. Je pense avoir fait le tour de ce que ce Grand Restaurant a à m'offrir aujourd'hui, il est temps pour moi de sortir d'ici et de me rapprocher encore un peu plus de mon rendez-vous.

*Pour sortir du Grand Restaurant, dirigez-vous vers le chapitre **182** (page 322).*

Vous répondez à l'employé que vous venez pour travailler en cuisine.

« Malheureusement, je me retrouve obligé d'accepter la vérité : on ne peut pas se déplacer librement dans l'enceinte du Grand Restaurant sans autorisation. Il faut obtenir une place en la réservant, ce que je n'ai pas fait, donc je dois abandonner l'idée de m'installer tranquillement à une table.

Par contre, j'ai bien entendu ce que m'a dit le garçon à l'accueil : le Grand Restaurant attend de nouveaux employés en cuisine aujourd'hui. Voilà peut-être une bonne solution pour entrer ici : si je commence par la cuisine, peut-être qu'après j'aurais le champ libre pour le reste du restaurant. Bon, je ne sais pas vraiment cuisiner, encore moins faire des repas gastronomiques pour une clientèle exigeante, mais ça, je me dis que c'est un détail.

Je suis toujours devant le chargé d'accueil, qui attend ma réponse. Et c'est là que je choisis de mentir pour pouvoir avancer.

— Ah, oui, justement : je viens pour travailler en cuisine.

— Toutes mes excuses, je pensais que vous étiez un client, me répond le très sympathique employé d'accueil. Je vais vous emmener aux cuisines. Le chef vous attend, vous et d'autres nouveaux venus qui devraient arriver aujourd'hui. Suivez-moi, je vous prie.

C'est avec toujours autant de politesse que cet employé modèle me permet de rentrer dans le Grand Restaurant. En commençant par les cuisines, certes, ce qui n'est pas très commun quand on entre dans un restaurant, mais je suis quand même à l'intérieur, c'est déjà ça. Il m'emmène devant une porte battante en bois, comme celles à l'entrée des saloons dans les vieux westerns, et il m'annonce qu'il s'agit de l'entrée des cuisines. Il attend que je rentre à l'intérieur avant de retourner à l'entrée, alors je pousse discrètement la porte et j'entre.

J'atterris dans une immense cuisine, jusque-là, tout est normal. Je pourrais simplement te la décrire point par point, te dire que je découvre une grande pièce grise où, des murs aux tables en passant par les plaques de cuisson, tout est recouvert d'aluminium comme dans beaucoup de cuisines de grands chefs ; te dire que je suis subjugué par toutes ces poêles et casseroles qui bouillonnent en même temps ; te dire que je suis le témoin privilégié d'un magnifique spectacle où viandes et légumes de tous horizons virevoltent là où les coups de couteaux et de fourchettes les emmènent, à savoir, au final, dans les assiettes. Je pourrais te dire tout ça... sauf que ce n'est pas ce qui me saute aux yeux en entrant dans cette grande cuisine. Pour être honnête, ce que je suis obligé de remarquer, ce sont tous ces employés regroupés autour de celui que j'imagine être leur chef. »

Pour découvrir ce qu'il se passe en cuisine, dirigez-vous vers le chapitre 166 (page 296).

Vous êtes dans les cuisines du Grand Restaurant.

« Il se passe quelque chose d’anormal dans cette cuisine. Enfin, quand je dis “anormal”, ne t’attends ni à un fantôme gluant qui vient manger toutes les réserves, ni à un monstre qui tente de dévorer les cuisiniers pour grossir et devenir un danger pour tout l’hôtel, ni à un rat d’égout qui contrôle les faits et gestes des employés en montant sur leurs têtes. Non, là, on est sur un évènement bien plus terre à terre. Mais anormal quand même.

Ici, tous les cuisiniers, chefs, sous-chefs et simples exécutants, sont regroupés au centre de la cuisine. Tout le monde crie, se débat, interpelle l’autre pour lui montrer son désaccord : je suis témoin d’une dispute au sein de la cuisine du Grand Restaurant. Un homme se place au milieu du conflit et tente de calmer les autres. Il porte une veste de cuisine blanche parfaitement propre, boutonnée jusqu’en haut, avec le nom “Grand Restaurant” brodé au-dessus de sa poche gauche, et trois traits de couleurs bleu, blanc et rouge sur son col, de quoi aider à comprendre rapidement qu’il est le chef de cette cuisine. Il sépare son groupe de cuisiniers en deux et essaye de mettre les choses au clair.

— A partir de maintenant, vous allez vous calmer et vous allez m’écouter ! clame le chef d’un ton sec et autoritaire faisant taire tout le monde. Ici, nous sommes dans la cuisine d’un établissement respecté et respectable, pas dans une basse-cour ! Nous allons donc régler le problème entre adultes responsables, et ensuite, nous n’en parlerons plus. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ?

Personne ne répond.

— Je crois que j’ai posé une question : est-ce que je me suis bien fait comprendre ?

— Oui, chef ! finissent par répondre tous les employés en cœur.

— Bien, alors reprenons calmement depuis le début, annonce le chef en s’adressant à tous ses collaborateurs. Vous le savez, nos réserves de nourritures ont été dérobées. Quelqu’un est venu ici, s’est servi dans nos placard, et a volé des kilos de produits frais et de denrées de haute qualité, et ce même si nos réserves étaient fermées à clé, ce que nous vérifions chaque soir. En conclusion, c’est forcément l’un d’entre nous qui a effectué ce vol, ce qui me désole terriblement.

Tous les employés baissent la tête de honte. Le chef reste au centre, toujours décidé à se faire entendre.

— Vous connaissez mon esprit borné, alors je préfère être très clair : aucun d’entre nous ne partira de cette cuisine tant que nous n’aurons pas identifié le coupable. L’avantage, c’est qu’il n’y a que deux suspects : Colette et Anton. Et vous savez très bien pourquoi ils sont suspects : nous n’avons que deux clés qui permettent d’ouvrir tous les compartiments de cette cuisine et, hier, j’ai personnellement fermé à clé nos placards, et j’ai confié à ces deux personnes de confiance une clé, sachant que je ne pouvais pas venir en premier ce matin. En conclusion, Colette, Anton, c’est forcément l’un de vous deux qui a fait le coup.

— Et pourquoi j’aurais fait une chose pareille ? demande un homme qui doit être Anton.

— Parce que moi je n’ai que ça à faire, peut-être ? répond une femme qui doit être Colette.

— Franchement, ça ne nous étonnerait pas ! enchaine une autre voix.

— Oh, toi, on ne t’a rien demandé ! continue une quatrième.

— Comme si toi tu pouvais donner ton avis comme ça ! dit une autre.

Et revoilà les cuisiniers qui repartent dans une embrouille collective où tout le monde veut donner son avis et essaye d’avoir le dessus sur l’autre. Mais celui qui a le dessus, dans une cuisine, c’est toujours le chef.

— ALORS NON, NON, ET NON ! VOUS N'ALLEZ PAS RECOMMENCER ! hurle le chef pour que les autres se taisent et l'écotent. JE VOUS AI DEMANDÉ DE VOUS CALMER, ALORS VOUS VOUS CALMEZ TOUT DE SUITE SINON CERTAINS D'ENTRE VOUS VONT RENTRER PLUS TÔT CHEZ EUX AUJOURD'HUI ET NE SERONT PAS SÛR DE REVENIR ICI DEMAIN !

Et tout le monde se tait. Et l'écoute.

— Colette ! appelle le chef en se tournant vers une jeune cuisinière. Dis-moi que tu n'as pas pu me faire un coup pareil.

Devant un groupe de cuisiniers qui la soutient, il y a cette jeune femme, qui doit avoir entre vingt et trente ans, prénommée Colette. Habillée en tenue de cuisinière parfaitement propre, elle a un joli visage innocent mais un regard déterminé, elle paraît à la fois réservée et sûre d'elle, timide et en même temps prête à prendre ses responsabilités. D'après ce que j'ai entendu quand tout le monde criait, elle n'est pas là depuis très longtemps, mais vu comment certains sont rangés derrière elle et comment le chef semble lui donner sa confiance, elle me paraît déjà bien installée dans cette cuisine.

— Ce n'est pas moi, chef, se défend Colette. Vous savez bien que je ne peux pas vous faire une chose pareille. J'ai de grandes ambitions dans cet établissement, et produire un tel délit pourrait entacher ma carrière, chef. Et bien sûr, je respecte ce restaurant et ses employés, j'ai toujours donné mon maximum pour notre cuisine, pour nos clients, pour mes collègues, je m'investis, je reste tard, et je fais attention à ce que tout soit respecté ici, chef.

— Et hier, tu n'as rien vu d'anormal avant de rentrer chez toi ?

— Rien, chef. Hier soir, j'étais la dernière à rester ici. J'ai vérifiée si la réserve était fermée, elle l'était, alors je suis partie. Ce matin, d'autres sont arrivés avant moi, et quand je suis entrée, tout était déjà ouvert. Ce n'est pas moi, chef. Je n'ai aucune raison de faire cela.

— A par peut-être le fait que tu t'es prise la tête avec le chef hier et que tu rêves aussi d'ouvrir un restaurant pour nous faire concurrence, par exemple ?

— Anton ! Ne complique pas plus la chose, s'il-te-plait, lui ordonne le chef.

— Oui, chef.

Colette ne répond pas à cette attaque. Elle garde le regard droit. Rien qu'en l'observant, on voit qu'elle est maline et qu'elle sait ce qu'elle veut. Même si elle ne dit pas tout ce qu'elle pense, je suis sûr qu'elle ne se laisse pas faire facilement.

— A ton tour, Anton. Dis-moi que tu n'as rien volé dans cette cuisine.

L'homme qui a envoyé une pique à Colette, c'est ce fameux Anton. Un homme plus âgé qu'elle, la cinquantaine je dirais. Il porte une veste de cuisine noire, tachée par quelques traces de farines. De ce que j'ai compris, c'est le chef pâtissier du restaurant. Il a un visage fatigué, avec beaucoup de cernes sous les yeux. Il paraît plus sanguin que Colette, mais lui aussi semble être respecté par les autres, lui aussi à un nombre important de collègues qui le soutiennent. Ah, et, dans les détails qui ne servent à rien, il a un accent du sud.

— Evidemment que non, chef. On se connaît depuis des années. J'ai toujours pris soin des lieux et des équipes. Ça fait longtemps que je suis ici et il ne s'est jamais rien passé de grave. Mon coin pâtisserie est toujours impeccable, et je ne suis jamais venu mettre le bazar dans le coin cuisine.

— C'est marrant, ça, d'ailleurs, que rien n'a été volé en pâtisserie, remarque Colette.

— Et c'est marrant, tu as toujours besoin de te défendre, répond Anton.

Le chef ne dit rien, il tend juste rapidement ses bras devant lui, comme pour se faire respecter sans hausser le ton à nouveau.

— Hier, j'ai fini mon service avant d'autres et je suis parti, content de la journée qui venait de se finir, reprend Anton. Et comme prévu, ce matin, je suis arrivé le premier. C'est moi qui ai découvert le placard dans cet état, mais je promets que je n'ai pas fait le coup. Je n'ai jamais rien fait de mal ici, ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer.

— C'est vrai que tu n'as jamais réclamé plus d'argents et que tu ne t'es jamais plaint de ton traitement dans cette cuisine, l'attaque Colette.

— De la part d'une bleue qui se rêve cheffe à la place du chef et qui serait prête à tout pour rêver plus grand, c'est facile comme remarque !

— On en parle de ce que tu dis aux jeunes cuisiniers quand ils arrivent ?

— Si tu veux, mais seulement si je peux parler des fois où tu ouvres des bouteilles pour ta propre consommation alors que t'es là depuis moins de dix ans !

Et c'est reparti. Les noms d'oiseaux s'envolent à défauts d'avoir de vrais oiseaux déplumés sous la main. Les insultes partent, les coups se retiennent, chacun à des arguments pour l'un et contre l'autre, et inversement. En voyant ça, j'ai du mal à savoir comment ils vont réussir à trouver le coupable entre les deux.

— VOUS VOULEZ VRAIMENT QUE JE REPETE CE QUE J'AI DIT TOUT A L'HEURE ? hurle le chef pour ramener à nouveau le calme dans sa cuisine. Il me faut un coupable, maintenant. Colette, tu affirmes que ce n'est pas toi ?

— Non, chef, ce n'est pas moi.

— Anton, tu me promets que tu n'as pas commis ce vol ?

— Oui, chef, je le promets.

— Evidemment. Pourtant, il va falloir désigner un coupable. Je ne vais pas vous demander de voter ou de donner votre avis, vous êtes tous attachés à l'un ou à l'autre, on ne s'en sortira jamais de cette manière. Moi non plus, je ne peux pas trancher. On doit prendre une décision autrement.

— Et pourquoi on ne demanderait pas à lui ?

Un homme, au milieu du groupe, pointe son doigt vers ma direction. Sans attendre, tous les visages se retournent vers moi. Je suis repéré. Et cet homme parle de moi.

— Qui es-tu ? me demande le chef.

— Personne, je ne suis personne. Je suis arrivé dans votre cuisine, mais à la base, je...

— Tu as entendu tout ce que nous avons dit sur cette affaire de vol ?

— Oui, j'ai tout entendu. Mais je ne vais rien répéter, j'imagine que la réputation du restaurant est...

— Alors c'est toi qui va trancher ! annonce sèchement le chef.

Je m'arrête un instant, la bouche ouverte, en essayant d'accepter ses mots.

— Trancher ?

— Tu vas me dire qui est le coupable.

— Mais comment je peux le savoir ? Je ne vous connais même pas ?

— Justement. Tu ne les connais pas. Tu as simplement vu qui ils étaient et entendu leurs défenses, tu as donc toutes les cartes en main pour être un juge impartiale. C'est pourquoi je te demande de me dire qui a volé dans notre réserve. Celui que tu désigneras partira immédiatement de ma cuisine. Pour toujours.

— Mais je...

— Je te demande de me donner un nom.

Me voilà avec une pression considérable sur mes épaules. Le chef me regarde. Colette me regarde. Anton me regarde. Tous les cuisiniers me regardent. Même moi, j'ai envie de me regarder. Il n'y a que cette histoire qui ne me regarde pas ! Je n'ai pas envie de m'en mêler, mais je crois que c'est trop tard : je suis déjà plus qu'impliqué dedans, et je suis obligé de désigner un coupable.

— Et tu dois nous le donner maintenant, m'indique le chef. »

Le héros doit désigner le coupable de ce vol. Selon vous, est-ce que le voleur est Colette (chap. 167, p. 299), ou bien vous pensez que c'est Anton (chap. 168, p. 301) ? Choisissez le coupable entre les deux, et rendez-vous vers le chapitre qui correspond à votre choix.

Le coupable que vous désignez est Colette.

« La salle est plongée dans le silence. Les employés me laissent prendre la parole.

— Eh bien... je pense que... c'est... enfin... je... avec ce que je viens d'entendre... s'il faut désigner un coupable... je... pour moi... c'est...

Tous les regards sont braqués sur moi. Malgré cette pression, je dois annoncer ma décision, aussi cruelle soit-elle.

— Colette. Je pense que Colette a fait le coup.

Et tous les regards m'oublient pour se tourner vers la cuisinière que je viens d'accuser.

— Attendez, vous n'allez pas vous baser sur ce que dit un gars qu'on ne connaît même pas ! se justifie la jeune cuisinière suite à mes accusations. Moi, vous me côtoyez depuis des mois, et puisque je vous dis que...

— Malheureusement, si, nous allons l'écouter, annonce le chef en stoppant l'argumentaire de la jeune femme. Parce que c'est le seul moyen de régler cette affaire. Je suis désolé, mais je vais te demander de partir, Colette.

— Mais je...

— Ne rend pas les choses plus difficiles qu'elles ne le sont déjà, s'il-te-plait.

Colette semble abattue. Elle a envie de se défendre, mais on ne lui laisse pas la possibilité. Alors elle se contente d'ajouter :

— Oui, chef.

Ensuite, elle prend ses affaires. Et elle est part. Les autres cuisiniers la regardent s'en aller. Personne ne dit rien. Le silence est total. Jusqu'à ce que le chef n'ordonne à tous ses cuisiniers :

— Maintenant, on se remet au boulot. On a un service à tenir. Allez !

Il tape dans ses mains pour remotiver ses troupes, et les cuisiniers se remettent au travail. La cuisine reprend vie. Il n'y a que moi qui reste planté là, au milieu, sans savoir quoi faire maintenant, très gêné par la scène que je viens de vivre. A cet instant, j'ai besoin de parler. Je veux dire, j'ai toujours besoin de parler, tu l'as remarqué. Mais là, encore plus qu'avant, je ressens le besoin de me confier à quelqu'un. Alors je vais vers le chef pour m'expliquer, mais en me voyant m'approcher, c'est lui qui démarre la conversation.

— Tu as vu... ce n'est pas toujours facile de gérer une cuisine, de veiller à ce que tout fonctionne. L'équilibre ne tient tellement à rien... enfin. En tout cas, merci de nous avoir aidés. C'était... nécessaire.

— A ce propos... je ne suis pas vraiment sûr de mon choix. Je ne vous connais pas et vous m'avez pris au dépourvu, à devoir juger des inconnus sur le tas. Ce n'est pas comme si ma décision n'avait aucune conséquence... Et si... j'avais fait une erreur ?

— Ne t'inquiète pas pour ce qu'il vient de se passer, me rassure le chef en s'appuyant contre l'une des tables de travail, comme fatigué par les émotions qu'il vient de ressentir. Certes, Colette ne travaillera plus pour nous, c'est vrai. Mais je ne me fais aucun souci pour elle : c'est une excellente cuisinière, elle va toute de suite retrouver un emploi. Et puis, il fallait qu'elle découvre un autre établissement, une autre façon de travailler. On en avait déjà parlé, et ça me semble important pour son développement. Je pense que quitter cet hôtel peut lui faire le plus grand bien. Ce lieu est si... si...

— Particulier ? Etrange ? Invraisemblable ?

J'avais déjà réfléchi à deux trois adjectifs pour qualifier l'hôtel.

— Oui, tout ça, oui, reprend le chef en restant avec moi au centre de la cuisine pendant que ses commis s'acharnent au travail. Donc, si tu as besoin d'être rassuré, je peux te garantir une chose : tu n'as pas à t'inquiéter du choix que tu as pris. Il me fallait un coupable pour

calmer mon groupe, tu l'as désigné et je t'en remercie, ne réfléchit pas plus. D'ailleurs, c'est un conseil que je peux te donner pour la suite : ne t'inquiète pas des conséquences que tes choix peuvent avoir. A la fin, tout finit toujours par s'arranger. Du moins, c'est la philosophie de vie en laquelle je crois.

Je ne m'attendais pas à de tels mots de la part d'un chef de cuisine si autoritaire.

— Eh bien... merci...

— Enfin... arrêtons de parler de ça. Parle-moi de toi, pour changer : quelque chose me dit que tu n'es pas vraiment rentré dans cette cuisine pour travailler avec nous.

— Comment le savez-vous ?

— Quand un homme veut devenir cuisinier, ça se sent, il a ça au fond de lui. Et toi... pas trop.

Ce n'est pas un compliment... mais en même temps il n'a pas tort, alors je ne relève pas sa remarque.

— Je suis à la recherche d'un certain Monsieur Landau : j'ai rendez-vous avec lui quelque part dans l'hôtel, mais je ne le trouve pas. Je me suis dit qu'il était peut-être ici, au Grand Restaurant. Alors j'ai essayé d'avoir accès à tout l'établissement et c'est à peu près comme ça que j'ai atterri dans votre cuisine. Par hasard, vous ne savez pas du tout si mon rendez-vous peut avoir lieu ici ?

Le chef réfléchit.

— Tu sais, de nos jours, les habitants de l'Hôtel Lugosi ne font plus vraiment de rendez-vous dans les restaurants, les bars, ou dans ces lieux remplis de visiteurs. Aujourd'hui, ils préfèrent les tenir dans leur chambre, dans leur monde bien à eux, avec leur confort, leur intimité, c'est plus simple pour tout le monde. Donc, désolé, je ne pense pas que ton rendez-vous se trouve ici. Après, tu peux quand même continuer de chercher dans le restaurant : même si tu as peu de chance de trouver ce que tu recherches ici, tu peux quand même trouver quelque chose d'intéressant.

— Et vous ne savez pas à quel étage il peut...

— Chef ! hurle une voix au fond du restaurant. Une table a commandé votre volaille poulet-canard spéciale, vous vous en occupez ?

— J'arrive ! répond le chef avant de se retourner vers moi. Je vais devoir y aller. Bonne chance pour ton rendez-vous.

Puis je vois le chef partir vers ses fourneaux, me laissant seul au milieu de sa cuisine. Cet homme m'a donné quelques réponses, mais il me reste tout de même beaucoup de questions : si Monsieur Landau n'est pas dans ce restaurant, où est-il ? Est-ce que je n'ai pas loupé quelque chose dans les précédents étages ? Est-ce que je vais vraiment finir par le trouver ? Et surtout... une volaille poulet-canard spéciale ? Qu'est-ce que c'est que cette invention ? Ils arrivent à vendre un plat qui porte un nom pareil ? C'est avec toujours autant d'interrogations en tête, voire plus, du coup, que je quitte les cuisines. »

*Vous avez débloqué le **chemin R**. Notez bien cette information : si on vous propose d'emprunter le **chemin R** dans un prochain choix, vous devrez l'emprunter.*

« Et me revoilà dans la partie du Grand Restaurant disponible sans réservation... qui se limite à aller vers la porte de sortie ou à partir vers le bar. »

Où se dirige le héros désormais ?

Vous pouvez aller vers le bar, si et seulement si vous n'y êtes pas déjà allé (chap. 153, p. 275).

Sinon, votre seule autre option est de sortir du Grand Restaurant (chap. 182, p. 322).

Le coupable que vous désignez est Anton.

« La salle est plongée dans le silence. Les employés me laissent prendre la parole.

— Eh bien... je pense que... c'est... enfin... je... avec ce que je viens d'entendre... s'il faut désigner un coupable... je... pour moi... c'est...

Tous les regards sont braqués sur moi. Malgré cette pression, je dois annoncer ma décision, aussi cruelle soit-elle.

— Anton. Je pense qu'Anton a fait le coup.

Et tous les regards m'oublient pour se tourner vers l'homme que je viens d'accuser.

— Mais bien sûr ! se défend désespérément le pâtissier. Mettez-vous à place de ce gars : vous pensiez vraiment qu'il allait accuser la jolie jeune cuisinière ? Non ! Evidemment que c'est plus facile de me désigner moi comme coupable. Vous n'allez quand même pas vous fier à lui alors qu'on ne le connaît même pas !

— Malheureusement, si, nous allons l'écouter, annonce le chef en stoppant l'argumentaire de son collègue. Parce que c'est le seul moyen de régler cette affaire. Alors je suis désolé, mais je vais te demander de partir, Anton.

— Attends, on ne va quand même pas...

— Ne rends pas les choses plus difficiles qu'elles ne le sont déjà, s'il-te-plait.

Après cette phrase pleine d'autorité, le visage d'Anton se change instantanément. Il comprend qu'il ne peut rien faire contre cette décision, et il se contente d'ajouter :

— Oui, chef.

Ensuite, il prend ses affaires. Et il part. Les autres cuisiniers le regardent s'en aller, sauf Colette qui n'ose pas le défier du regard. Personne ne dit rien. Le silence est total. Jusqu'à ce que le chef n'ordonne à tous ses cuisiniers :

— Maintenant, on se remet au boulot. On a un service à tenir. Allez !

Il tape dans ses mains pour remotiver ses troupes, et les cuisiniers se remettent au travail. La cuisine reprend vie. Il n'y a que moi qui reste planté là, au milieu de la cuisine, sans savoir quoi faire maintenant, très gêné par la scène que je viens de vivre. A cet instant, j'ai besoin de parler. Je veux dire, j'ai toujours besoin de parler, tu l'as remarqué. Mais là, encore plus qu'avant, je ressens le besoin de me confier à quelqu'un. Alors je vais vers le chef pour m'expliquer, mais en me voyant m'approcher, c'est lui qui démarre la conversation.

— Tu as vu... ce n'est pas toujours facile de gérer une cuisine, de veiller à ce que tout fonctionne. L'équilibre ne tient tellement à rien... enfin. En tout cas, merci de nous avoir aidés. C'était... nécessaire.

— A ce propos... je ne suis pas vraiment sûr de mon choix. Je ne vous connais pas et vous m'avez pris au dépourvu, à devoir juger des inconnus sur le tas. Ce n'est pas comme si ma décision n'avait aucune conséquence... Et si... j'avais fait une erreur ?

— Ne t'inquiète pas pour ce qu'il vient de se passer, me rassure le chef en s'appuyant contre l'une des tables de travail, comme fatigué par les émotions qu'il vient de ressentir. Malgré ce qu'il a affirmé, Anton et moi n'étions plus réellement en bon terme. Nous n'avions plus la même vision de la cuisine et de la pâtisserie. Il savait que partir serait une bonne chose pour tout le monde, mais il avait du mal à passer le pas. Alors, si cette affaire peut l'aider à changer d'air, à découvrir un autre univers, je pense que c'est un mal pour un bien.

Ce chef tente de positiver. De mon côté, je ne sais pas vraiment si ces mots sont censés me rassurer ou me faire d'avantage douter et culpabiliser.

— Ça ne dit pas si mon choix était... juste, vous voyez ?

— Je comprends que cette situation puisse te mettre dans l'embarras, reprend le chef en restant avec moi au centre de la cuisine pendant que ses commis s'acharnent au travail.

Elle nous a tous mis un peu mal à l'aise. Mais, encore une fois, tu n'as pas à t'inquiéter du choix que tu as pris. Il me fallait un coupable pour calmer mon groupe, tu l'as désigné et je t'en remercie, ne réfléchit pas plus loin. D'ailleurs, c'est un conseil que je peux te donner pour la suite : ne t'inquiète pas des conséquences que peuvent avoir tes choix. A la fin, tout finit toujours par s'arranger. Du moins, c'est la philosophie de vie en laquelle je crois.

Je ne m'attendais pas à de tels mots de la part d'un chef de cuisine si autoritaire.

— Eh bien... merci...

— Enfin... arrêtons de parler de ça. Parle-moi de toi, pour changer : quelque chose me dit que tu n'es pas vraiment rentré dans cette cuisine pour travailler avec nous.

— Comment le savez-vous ?

— Quand un homme veut devenir cuisinier, ça se sent, il a ça au fond de lui. Et toi... pas trop.

Ce n'est pas un compliment... mais en même temps il n'a pas tort, alors je ne relève pas sa remarque.

— Je suis à la recherche d'un certain Monsieur Landau : j'ai rendez-vous avec lui quelque part dans l'hôtel, mais je ne le trouve pas. Je me suis dit qu'il était peut-être ici, au Grand Restaurant. Alors j'ai essayé d'avoir accès à tout l'établissement et c'est à peu près comme ça que j'ai atterri dans votre cuisine. Par hasard, vous ne savez pas du tout si mon rendez-vous peut avoir lieu ici ?

Le chef réfléchit.

— Tu sais, de nos jours, les habitants de l'Hôtel Lugosi ne font plus vraiment de rendez-vous dans les restaurants, les bars, ou dans ces lieux remplis de visiteurs. Aujourd'hui, ils préfèrent les tenir dans leur chambre, dans leur monde bien à eux, avec leur confort, leur intimité, c'est plus simple pour tout le monde. Donc, désolé, je ne pense pas que ton rendez-vous se trouve ici. Après, tu peux quand même continuer de chercher dans le restaurant : même si tu as peu de chance de trouver ce que tu recherches ici, tu peux quand même trouver quelque chose d'intéressant.

— Et vous ne savez pas à quel étage il peut...

— Chef ! hurle une voix au fond du restaurant. Une table a commandé votre volaille poulet-canard spéciale, vous vous en occupez ?

— J'arrive ! répond le chef avant de se retourner vers moi. Je vais devoir y aller. Bonne chance pour ton rendez-vous.

Puis je vois le chef partir vers ses fourneaux, me laissant seul au milieu de sa cuisine. Cet homme m'a donné quelques réponses, mais il me reste tout de même beaucoup de questions : si Monsieur Landau n'est pas dans ce restaurant, où est-il ? Est-ce que je n'ai pas loupé quelque chose dans les précédents étages ? Est-ce que je vais vraiment finir par le trouver ? Et surtout... une volaille poulet-canard spéciale ? Qu'est-ce que c'est que cette invention ? Ils arrivent à vendre un plat qui porte un nom pareil ? C'est avec toujours autant d'interrogations en tête, voire plus, du coup, que je quitte les cuisines. »

*Vous avez débloqué le **chemin R**. Notez bien cette information : si on vous propose d'emprunter le **chemin R** dans un prochain choix, vous devrez l'emprunter.*

« Et me revoilà dans la partie du Grand Restaurant disponible sans réservation... qui se limite à aller vers la porte de sortie ou à partir vers le bar. »

Où se dirige le héros désormais ?

Vous pouvez aller vers le bar, si et seulement si vous n'y êtes pas déjà allé (chap. 153, p. 275).

Sinon, votre seule autre option est de sortir du Grand Restaurant (chap. 182, p. 322).

Vous répondez à l'employé que vous venez pour travailler comme serveur.

« Malheureusement, je me retrouve obligé d'accepter la vérité : on ne peut pas se déplacer librement dans l'enceinte du Grand Restaurant sans autorisation. Il faut obtenir une place en la réservant, ce que je n'ai pas fait, donc je dois abandonner l'idée de m'installer tranquillement à une table.

Par contre, j'ai bien entendu ce que m'a dit le garçon à l'accueil : le Grand Restaurant attend de nouveaux serveurs dès aujourd'hui. Le voilà, mon billet d'entrée : je n'ai qu'à me faire passer pour un nouveau serveur pour qu'il me laisse entrer en salle et, une fois à l'intérieur, j'avouerais que je ne suis qu'un visiteur et le tour sera joué.

Je suis toujours devant le chargé d'accueil qui attend ma réponse. Et c'est là que je choisis de mentir pour pouvoir avancer.

— Ah, oui, justement : je viens pour travailler comme serveur.

— Toutes mes excuses, je pensais que vous étiez un client, reprend ce définitivement trop gentil employé du restaurant. Le chef de salle attend ses nouvelles recrues. Vous n'avez qu'à emprunter l'allée principale du restaurant et il viendra vers vous.

Sur le coup, je pense avoir mal entendu, donc je redemande pour être sûr.

— Je peux rentrer dans le Grand Restaurant ?

— Evidemment, monsieur. Je vous promets que quelqu'un va venir s'occuper de vous. Je vous souhaite de bons débuts en tant que futur nouvel employé du Grand Restaurant de l'Hôtel Lugosi.

J'en suis tout perturbé.

— Euh... merci ?

— De rien, monsieur. Bonne journée à vous.

Après toutes ces politesses, cet employé modèle me laisse le champ libre. Sur le moment, c'est une petite victoire qui m'apporte un vrai sentiment d'accomplissement et de liberté. Je peux marcher librement sur le sol de ce lieu mythique, aller vers qui je veux quand je veux. La liberté, la vraie... du moins, c'est ce que je pensais. Est-ce que c'était trop facile ? Oui. Définitivement.

Alors que je regarde à droite et à gauche, à la recherche d'un je ne sais quoi qui sort de l'ordinaire pour attirer mon attention, quelqu'un m'empêche d'avancer. Je sens une main m'attraper par le col pour me ramener en arrière. Une voix, qui va avec la main, me parle.

— Te voilà enfin ! Ça fait bien trop longtemps que je t'attends, et je n'aime pas attendre quand j'ai un service à tenir !

La main m'amène face son propriétaire : un homme d'une quarantaine d'années, taille moyenne, plutôt fin, une posture droite, qui a des cheveux longs pas très bien entretenus, et qui porte une veste noire, une chemise blanche, une cravate noire, et une petite plaque dorée placée au-dessus de la poche de sa veste avec les mots "Chef de Salle" gravés dessus, comme s'il avait besoin de rappeler son rang à tous ceux qui le croisent. Je remarque aussi son nez crochu et pas tout à fait droit, avec un bouton qui vit à sa pointe, mais ces détails sont sans importance. La voix qui vient de me parler avec un ton hautain et un peu agressif est bien la sienne.

— A partir de maintenant, tu vas être sous mes ordres, m'annonce cet homme en essayant de tenir la posture la plus droite et militaire qu'il peut tenir.

— Sous vos ordres ?

— Exact.

— Parce que vous êtes ?

Il me montre du doigt sa plaque avec inscrit “Chef de Salle”, sans prendre la peine de me répondre. C’est sa façon à lui de dire qu’il gère les serveurs du Grand Restaurant. L’employé à l’accueil avait raison : quelqu’un est venu me chercher et je vais devoir jouer les serveurs, pour de vrai. Sauf que je n’en ai aucune envie, ce n’était qu’un mensonge et ce chef doit le savoir.

— Alors, par contre, il y a méprise. En vérité, je ne viens pas pour travailler, je suis...

— S’il y a bien une chose que je déteste, c’est parler pour ne rien dire, m’avoue le chef de salle en tirant sur mon bras pour m’emmener vers un espace réservé aux employés, et accessoirement aussi pour que je me taise. Mais ce que je déteste encore plus, c’est écouter parler ceux qui parlent pour ne rien dire. En conclusion, garde ta salive, et je vais tacher de garder la mienne.

Il s’arrête. Je m’arrête. Il me regarde. Je suis obligé de le regarder. Il lève son doigt vers moi. Je regarde son doigt. Il se remet à parler.

— Ecoute-moi attentivement sans poser de questions, comme ça je n’aurais pas besoin de me répéter !

Bon, si je ne peux pas en placer une, il faut croire que je n’ai pas d’autres choix que d’écouter ce chef et d’entrer dans son service. »

Pour découvrir ce que le chef de salle a à vous dire, dirigez-vous vers le chapitre 170 (page 305).

Vous écoutez les règles dictées par le chef de service.

« En se tenant à seulement quelques centimètres de moi, très, voir trop proche de mon visage, comme pour m'imposer sa loi, le chef de service m'explique brièvement ce qui va suivre pour moi sans se demander si j'en ai la moindre envie.

— A partir de maintenant, tu fais partie de mon équipe. Tu deviens un des serveurs du mythique et respectable Grand Restaurant. Un de mes serveurs, ce qui est un grand honneur, mais qui ne sera pas tâche aisée. Pour te permettre de réaliser correctement ton travail ici, j'ai établi quelques règles précises qu'il faut scrupuleusement respecter. Mais vu que je n'aime pas perdre mon temps à parler, je les ai écrites.

Il sort de sa poche un papier cartonné, de la taille d'une carte postale, et il me le tend.

— Lit, m'ordonne-t-il.

Je saisi le petit carton. Dessus, il est écrit :

“Aller devant les cuisine sans y rentrer, prendre les plats, les apporter directement aux clients, ne pas faire plus emple connaissance, et surtout...”

Je me permets de faire une petite remarque au chef, qui était déjà parti ranger je ne sais quoi sur une étagère pendant que je lisais.

— Par contre, il y a une faute à “ample”. Il faudrait peut-être la corriger parce que...

A peine le temps de commencer ma phrase, le voilà immédiatement revenu vers moi. Il m'arrache la feuille des mains, sans me demander si j'ai eu le temps de la lire en entier et sans réagir à ma remarque, comme pressé d'en finir.

— Bon, maintenant, on ne va pas trainer là plus longtemps. Il faut que tu ailles servir les clients.

Je le regarde sans bouger. Alors il ajoute :

— MAINTENANT !

Comme pris de panique devant les grands gestes censés me motiver que m'offre cet homme, je retourne dans l'allée principale. On peut dire que je suis, malgré moi, enfin lancé dans le grand bain du travail, même si ce n'est pas réellement celui que je suis venu chercher.

La première étape, quand on doit servir un client, c'est d'aller chercher le plat. Alors je pars en direction des cuisines. »

Arrivé aux cuisines, que va faire le héros ?

Soit vous rentrez dans les cuisines pour chercher le plat (chap. 171, p. 306).

Soit vous vous approchez du comptoir de la cuisine sans y rentrer pour saisir un plat (chap. 172, p. 307).

Vous décidez d'entrer dans les cuisines.

« Quand j'y pense, cet homme m'a obligé à devenir serveur, m'a ordonné d'aller travailler tout de suite sans prendre le temps de me former. Alors forcément, il y avait de grandes chances que j'échoue dans ce métier... eh bien ça n'a pas loupé : en fonçant vers les cuisines, j'ai oublié ce qui était écrit sur son papier. Ou alors j'ai volontairement voulu le contredire... je ne sais plus. Peu importe.

Arrivé à destination, je pousse les portes en bois, qui permettent en temps normal aux cuisiniers de pouvoir facilement faire des allers-retours les mains chargées, et pas au serveur de rentrer. J'atterris dans une immense cuisine où je ne suis pas censé mettre les pieds. Ce que je vois en entrant, c'est une grande pièce couleur gris alu, vu que, des murs aux tables en passant par les plaques de cuisson, tout est recouvert d'aluminium, comme dans beaucoup de cuisines de grands chefs. J'ai la chance de voir toutes ces poêles et casseroles prêtes à chauffer, toutes ces viandes et ces légumes de tous horizons posés sur les planches à découper, et toutes ces assiettes qui n'attendent que d'être dressés. Mais en vérité, tout ça, ce n'est pas ce qui me saute aux yeux en premier en entrant dans cette cuisine. Ce qui capte mon attention, ce sont tous ces employés, regroupés autour de celui que j'imagine être leur chef. Ils ne travaillent pas. Quelque chose les gêne. Et moi, je débarque en spectateur au milieu d'un vacarme qui me dépasse. Alors, forcément, tu me connais, je deviens curieux, et j'ai envie d'en savoir plus. Je m'approche discrètement, sans me faire remarquer, pour observer la scène de plus près. Je laisse totalement et définitivement derrière moi mon métier de serveur, je me fiche de ce que va penser le chef de service, je n'ai signé aucun contrat après tout. De toute façon, je vais être impliqué dans une affaire bien plus importante que ce service que je ne pouvais pas tenir sans entraînement... »

Pour découvrir ce qu'il se passe en cuisine, dirigez-vous vers le chapitre 166 (page 296).

Vous décidez de prendre un plat sans entrer dans les cuisines.

« J’essaye sérieusement de bien faire et de ne pas me tromper. Comme marqué sur le papier de mon nouveau chef, je m’approche des cuisines sans y entrer. Je vois une petite ouverture avec un comptoir où les cuisiniers peuvent poser les plats qu’ils viennent de finir, c’est exactement ce que je suis venu chercher. La règle m’incitait à “prendre les plats” et à “les apporter directement aux clients”, alors je prends un plateau avec quelques assiettes. Un papier indique la table “66”, c’est parfait, je l’ai vue en passant tout à l’heure. Je pars tout de suite livrer cette commande à la bonne table.

Jusqu’ici, tout va bien. Me voilà avec mes assiettes, arrivant à hauteur des clients qui les attendent avec impatience. C’est une petite famille, de deux parents et de deux enfants, qui sont installés paisiblement à leur table et qui m’offrent un grand sourire en me voyant approcher avec leur nourriture. Je ne prends pas le temps de les observer plus que ça, j’essaye de rester concentrer dans ma tâche. Ils ont tous les quatre commandés la même chose, donc les servir est un jeu d’enfant.

Pendant que je pose leurs assiettes, une idée me traverse l’esprit : depuis que je suis dans ce restaurant, je n’ai jamais eu l’occasion de discuter tranquillement avec de nouveaux habitants de l’hôtel ou de partir à la chasse aux informations. Et là, tout de suite, me voilà face à une famille avec qui j’ai la possibilité de parler librement. Forcément, même si un serveur n’est pas censé le faire, je commence à avoir envie de poser deux trois questions à mes clients... »

Est-ce que le héros va discuter avec ses clients ? A vous de choisir :

Si vous voulez leur poser vos questions sur l’hôtel et Monsieur Landau, dirigez-vous vers le chapitre 173 (page 308).

Si vous préférez ne rien leur dire, rendez-vous au chapitre 174 (page 310).

Vous décidez de poser des questions aux clients.

« C'est beaucoup trop tentant, je ne peux pas résister à l'envie de questionner ces clients. S'il y a la moindre toute petite chance pour qu'ils aient un renseignement à m'apporter, je ne peux pas la louper. Alors, une fois les plats posés devant eux, je commence la conversation.

— D'avance, désolé de vous déranger en plein repas, mais en vérité je ne suis pas serveur. Je me suis fait passer pour l'un d'entre eux afin d'entrer dans le restaurant, et maintenant que je suis ici, j'aimerais vous demander un service.

Peut-être un petit peu directe et pas mal suspecte comme approche, je le conçois.

— Est-ce que, par hasard, vous connaissez un homme du nom de "Landau" qui habiterait dans cet hôtel ? Je dois le rencontrer aujourd'hui, c'est assez urgent.

J'essaye de faire vite pour ne pas trop les déranger, mais je pense qu'en voulant me dépêcher et en me montrant pressé, j'ai surtout l'air très inquiétant. Les quatre membres de la famille se regardent, l'homme de la table paraît complètement perdu face à mon intervention, les enfants essayent de comprendre qui je suis et pourquoi je les embête, et c'est finalement la femme qui me répond, sûrement pour m'éloigner de sa famille le plus tôt possible.

— Euh... je ne sais pas trop, marmonne-t-elle, un peu gênée par la situation. Landau, c'est un nom assez courant, et il y a beaucoup d'habitants dans cet hôtel, alors... il doit bien y en avoir un quelque part, effectivement.

Je me sens obligé d'insister un peu.

— Mais vous, vous ne vous souvenez pas d'avoir croisé une personne qui porte ce nom ici ?

— Comme ça, non, ça ne me dit rien... après, on ne croise pas souvent les autres habitants de l'hôtel, vous savez.

Effectivement, je commence à savoir que si on ne vient pas vers les habitants de l'hôtel, il y a peu de chance que ce soit eux qui viennent vers vous.

Cette gentille mère de famille a fait un réel effort en prenant le temps de me répondre. Elle n'était pas obligée, elle n'est pas venue pour ça, mais elle l'a fait. Et pourtant, sur l'instant, ça ne me suffit pas. Comme si je commence à perdre patience, comme si un besoin profond de connaître le fin fond de cette histoire a décidé de prendre le contrôle de mes paroles, j'insiste encore un peu plus pour que cette famille me livre tout ce qu'elle sait.

— Par hasard, vous ne connaissez personne qui peut m'aider à trouver ce monsieur ?

Je commence à devenir lourd. Bien lourd. Mais je ne m'en rends pas vraiment compte. J'aurais pu rester là, à les questionner, pendant de longues minutes, alors que leurs plats refroidissent. Mais on m'en a empêché : une main vient me tirer par le col pour m'éloigner de la table. C'est évidemment celle du chef de service, qui a pu constater que je ne faisais pas mon travail correctement. Ses yeux imbibés de colère me fusillent à distance, puis il prend un air naïf et faussement gentil pour s'adresser à la sympathique famille de clients.

— Veuillez-nous excuser pour la gêne occasionnée, c'est un nouvel employé, il n'a pas l'habitude. Je vous souhaite un bon appétit, et je reviens vers vous dans quelques instants, juste après avoir réglé ce petit différent avec mon collègue.

La famille se jette sur leur plat. Le chef de service se jette sur moi : il me ramène au point de départ, furieux à cause de ce qu'il vient de voir.

De retour dans une pièce réservée aux employés du restaurant, je me retrouve face à une boule de nerf bouillonnante qui n'a pas appréciée le travail qu'il a vu.

— Mais qu'est-ce que tu as foutu ! s'énerve ce cadre bien décidé à faire la morale à son prétendu nouvel employé, à savoir moi. Les consignes étaient pourtant claires ! Tu devais apporter leurs plats sans discuter avec eux, ce n'était pourtant pas compliqué !

Ce n'est pas exactement ce qu'il m'était indiqué puisque, sur son papier, il était seulement écrit qu'il ne fallait "pas faire plus ample connaissance"... avec une faute d'orthographe, en plus. Mais je n'ose pas lui faire cette remarque, et je le laisse me faire la leçon.

— Tu fais honte à tous les serveurs qui ont un jour posé leurs pieds sur le sol de cet établissement. Et tu me fais honte, accessoirement ! Pour moi, ce métier, c'est l'histoire d'amour de ma vie. Ma passion ! C'est une histoire de famille, et je me bats pour la préserver : vois-tu, je tiens ce métier de mon père, qui était chef de service dans ce restaurant, qui lui-même le tenait de son père avant lui, qui lui aussi le tenait de son père, qui lui le tenait... de sa mère. Eh oui, dans cet hôtel, cela fait des dizaines et des dizaines d'années que des tâches importantes sont confiées à des femmes. A croire que toutes les évolutions que certains définissent comme étranges à première vue, mais qui deviennent ensuite la norme, voient forcément le jour dans cet hôtel !

Pour quelqu'un qui m'affirmait ne pas aimer parler pour ne rien dire, je trouve ses explications étrangement longues.

— Enfin, pour résumer : comment as-tu pu me faire une chose pareille ? me hurle-t-il en me secouant comme une piñata, me faisant réaliser que je suis heureux qu'il n'ait pas de bâton à portée de main. Moi, je t'ai tout appris, et toi, tu m'as trahi ! J'espère que tu as une bonne excuse pour justifier tes actes !

Est-ce qu'il a vraiment prononcé ces mots ? Oui. Est-ce qu'il n'exagère pas un petit peu ? Evidemment que si. Tu ne jettes pas un jeune comme moi dans le milieu du travail sans vraiment le former pour après te plaindre qu'il ne fait pas le job ! Enfin. Dans tous les cas, pour m'en sortir, je suis bien obligé de me justifier, et de lui faire comprendre comment j'en suis arrivé là. »

Comment le héros peut se justifier auprès du chef de service ?

Vous pouvez lui dire que vous n'êtes pas vraiment fait pour ce métier (chap. 178, p. 316) ;

Vous pouvez lui dire que vous n'êtes qu'un client qu'il a pris pour un nouveau serveur (chap. 179, p. 317) ;

Ou vous pouvez lui affirmer que vous venez pour travailler en cuisine et non en salle (chap. 180, p. 319).

Vous décidez de ne rien dire aux clients.

« Malgré cette envie, je me retiens. La règle établie par mon chef de service indique qu'il ne faut "pas faire plus ample connaissance" avec les clients... avec la belle faute d'orthographe qui m'a quelque peu perturbée. Je veux faire bonne impression, jouer le jeu du chef de salle, donc je ne dis rien aux clients.

Jusqu'ici, je ne suis pas peu fier d'avoir scrupuleusement respecté cette règle... oui, mais, malgré tout, les choses vont finir par se corser quelque peu : une fois les plats posés, j'allais repartir, et passer à de nouveaux clients. Mais en croisant le regard de cette famille, je vois bien qu'il manque quelque chose.

— Monsieur ? me demande l'homme assis autour de cette table. Ensuite ?

La panique revient précipitamment en moi. Comment ça "ensuite" ? Il y a une suite ? Il ne me faut pas beaucoup plus de temps avant de comprendre ce qu'il se passe : je suis censé faire une autre action après avoir amené les plats, et je parie qu'elle était indiquée sur la règle de mon chef, sauf que ce dernier ne m'a pas laissé le temps de la lire. Je n'ai aucune idée de ce que je dois faire, mais les regards mi-impatients, mi-gênés de cette famille de clients me confirment que je n'ai pas complètement fini mon boulot. Je n'ai pas le choix : je dois improviser et deviner ce que je dois faire si je ne veux pas échouer dès mon premier service. »

Que va faire le héros pour s'en sortir ? A vous de décider.

Vous pouvez simplement souhaiter un bon appétit aux clients puis repartir en les laissant manger (chap. 175, p. 311) ;

Vous pouvez essayer de décrire ce qu'il y a dans leurs assiettes (chap. 176, p. 312) ;

Ou vous pouvez leur servir de l'eau et du vin pour accompagner leur repas (chap. 177, p. 314).

Faites votre choix, et rendez-vous au chapitre qui correspond.

Vous décidez souhaiter un bon appétit aux clients puis de les laisser manger.

« La famille me regarde, impatiente, sans me dire ce qu'elle attend de moi. Comment mettre fin à cette à attente ? Peut-être en ajoutant une phrase de politesse avant de m'en aller.

— En vous souhaitant un bon appétit et un agréable repas !

Est-ce ce qu'ils attendaient ? Leurs visages étonnés me font penser que non... mais peu importe. Je reprends mon plateau et je quitte leur table pour les laisser manger.

Alors que je retourne vers les cuisines pour m'occuper d'une nouvelle commande, je ressens à nouveau une main m'attraper par le col et me tirer vers une autre direction. C'est le chef de service, qui a pu constater mes non-talents de serveur, et qui vient me ramener dans une salle réservée au personnel, loin des clients. Je le sens très énervé.

— Non mais qu'est-ce que tu as foutu ? me hurle-t-il sous l'emprise de la colère.

— J'ai fait ce que vous avez dit : j'ai pris le plat, je l'ai apporté au client, et puis...

— Et puis tu as fait n'importe quoi ! me coupe-t-il avec un visage extrêmement fermé.

Les consignes étaient pourtant claires : tu devais apporter le plat aux clients, ne pas faire la causette avec eux, et enfin, tu devais leur décrire le plat ! Ce n'est pourtant pas compliqué !

Là, c'est injuste. Il ne m'a pas laissé le temps de lire son papier, il ne m'a pas expliqué clairement ses consignes, et après il se plaint qu'elles ne soient pas respectées ! Je voulais continuer de me défendre, mais le voilà qui commence à me faire la leçon en gesticulant très rapidement ses bras pour accentuer son mécontentement.

— Tu fais honte à tous les serveurs qui ont un jour posé leurs pieds sur le sol de cet établissement. Et tu me fais honte, accessoirement ! Pour moi, ce métier, c'est l'histoire d'amour de ma vie. Ma passion ! C'est une histoire de famille et je me bats pour la préserver : vois-tu, je tiens ce métier de mon père, qui était chef de service dans ce restaurant, qui lui-même le tenait de son père avant lui, qui lui aussi le tenait de son père, qui lui le tenait... de sa mère. Oui, tu as bien entendu : dans cet hôtel, cela fait des dizaines et des dizaines d'années que des tâches importantes sont confiées à des femmes. A croire que toutes les évolutions que certains définissent comme étranges à première vue, mais qui deviennent ensuite la norme, voient forcément le jour dans cet hôtel !

Pour quelqu'un qui m'affirmait ne pas aimer parler pour ne rien dire, je trouve ses explications étrangement longues.

— Enfin, pour résumer : comment as-tu pu me faire une chose pareille ? me hurle-t-il au visage en faisant voler ses postillons contre ma peau. Moi, je t'ai tout appris, et toi, tu m'as trahit ! J'espère que tu as une bonne excuse pour justifier tes actes !

Est-ce qu'il a vraiment prononcé ces mots ? Oui. Est-ce qu'il n'exagère pas un petit peu ? Evidemment que si. C'est quand même lui qui m'a jeté dans ce travail sans me former ! Et puis j'ai servis leurs plats aux clients, en plus, je ne les ai simplement pas présenté, ce n'est pas si catastrophique ! Enfin... peu importe. Dans tous les cas, pour m'en sortir, je suis bien obligé de me justifier et de lui faire comprendre comment j'en suis arrivé là. »

Comment le héros peut se justifier auprès du chef de service ?

Vous pouvez lui dire que vous n'êtes pas vraiment fait pour ce métier (chap. 178, p. 316) ;

Ou lui dire que vous n'êtes qu'un client qu'il a pris pour un serveur (chap. 179, p. 317) ;

Ou lui affirmer que vous veniez pour travailler en cuisine et non en salle (chap. 180, p. 319) ;

Ou vous pouvez lui rappeler que vous n'avez pas eu le temps de lire toute les règles et remettre la faute sur lui (chap. 181, p. 320).

Vous décidez de présenter leur plat aux clients.

« La famille me regarde, impatiente de me voir agir, sans me dire ce qu'elle attend de moi. Je ne peux pas deviner ce que je suis censé faire, alors je me dis qu'il faut peut-être leur présenter leur plat, c'est ce que font certains serveurs dans certains grands restaurants après tout. Problème, je ne sais absolument pas ce que mes clients ont commandé. Je regarde en détail leurs assiettes et, comme souvent depuis que je suis dans cet hôtel, j'improvise.

— Voici, comme attendu, votre... notre...

Je leur ai apporté comme une sorte de soupe avec différents légumes mélangés où flottent quelques morceaux de viande dedans.

— Notre spécialité, à savoir le bouillon de porc mijoté aux choux servi tiède, accompagné de légumes de saisons et aromatisé par les herbes secrètes de notre chef. En vous souhaitant une bonne dégustation.

J'ai tout fait pour donner l'impression de croire en ce que je raconte... et ça a l'air de suffire aux clients: l'homme et la femme hochent leurs têtes en guise de remerciement, accompagnés d'un sourire de satisfaction, pendant que leurs enfants se ruent sur leur soupe. Ils sont... satisfaits ? Très bien. Je peux donc les laisser : après cette tâche accomplie par miracle, je me dirige à nouveau vers les cuisines pour passer aux plats d'une autre table. Mais sur mon chemin, je croise mon chef de service, qui me fixe et m'empêche d'avancer.

— Suis-moi, on va faire le bilan de ta première.

Ce sont les seuls mots qu'il prononce, avec un visage extrêmement fermé, comme s'il était incapable de se montrer sympathique quand il s'adresse à quelqu'un. Il se retourne, il avance pour s'éloigner des clients, je le suis. On arrive dans un espace réservé au personnel. Je me retrouve face à lui, et il semble avoir besoin de me parler

— Bien : on peut dire que tu as réussi tes premiers pas, déclare mon chef de service sans pointe de sarcasme dans sa voix, ce qui est étonnant vu qu'il était plutôt froid jusqu'ici.

— A bon ?

— Evidemment que tu as réussi, poursuit-il en étant positif sans pour autant sourire. Il faut dire qu'avec les règles que j'ai mis en place, tu ne pouvais pas faire autrement. Tout était écrit.

Et là, je ne sais pas pourquoi, mais sa phrase m'a immédiatement touché et donné envie de réagir comme rarement. Ces mots, prononcés par un homme qui a du pouvoir à petite échelle, qui se sent bien plus gros qu'il ne l'est réellement, m'ont instantanément énervé. Je ne prends pas le temps de réfléchir, de choisir entre ne rien dire et lui répondre : sans attendre, je lui explique ce que je ressens sans mâcher mes mots.

— Attendez, comment vous pouvez me dire une phrase pareille alors que vous ne m'avez même pas laissé le temps de lire votre papier ? Vous ne m'avez pas accompagné, vous m'avez jeté dans ce travail sans me demander si je voulais réellement le faire, vous me laissez me débrouiller seul, trouver des solutions sans votre aide, et après, en voyant ma réussite, vous vous attribuez toutes les louanges ? Si j'ai réussi à satisfaire ces clients, c'est parce que j'ai improvisé et que j'ai trouvé seul ce que je devais faire. Ce n'est évidemment pas grâce à vous, vu que vous n'avez même pas pris la peine de me former correctement ! Pourtant, c'est bien le mot "chef" qui est inscrit sur votre veste ? Car selon moi, votre rôle en tant que chef est d'accompagner les nouveaux salariés, de leur donner toutes les astuces pour qu'ils réussissent, les suivre dans leurs échecs et leurs réussites, discuter avec eux pour les connaître et les aider, mais surtout pas de les regarder aux loin pour ensuite s'attribuer tout le mérite de leur succès ! Si vous aimez vraiment cet établissement et que vous voulez l'aider, peut-être qu'il faudrait commencer par aider vos salariés, vous ne pensez pas ?

Moi qui suis d'un naturel calme et bienveillant, je me suis senti obligé de recadrer cet homme, comme si mes mots, bien que durs à entendre, pouvaient l'aider ou au moins lui apporter une autre réflexion.

— Peut-être que tu exagères un petit peu, se défend le chef avec une voix bien plus lente et moins assurée que d'habitude, comme s'il avait peur de perdre son pouvoir.

— Pas du tout, je n'ai dit qu'une vérité que vous ne voulez pas assumer. Vous ne m'avez même pas demandé si je venais pour travailler avec vous, vous m'avez croisé dans un couloir et vous m'avez tout de suite mis au travail, vous ne savez même pas que je ne suis qu'un visiteur qui est venu demander de l'aide aux habitants qui passent par ici, et que je ne suis absolument pas un serveur !

L'homme en face de moi baisse un peu sa tête. Il commence à perdre la posture qu'il prenait jusqu'ici, comme s'il comprend où je veux en venir. Puis il me demande :

— Et qu'est-ce que tu recherches, comme aide ?

Je suis heureux de voir cet homme s'intéresser un peu aux autres. Je le prends comme une preuve que rien n'est jamais perdu, et que les mots que je donne aux personnes que je croise ne servent pas totalement à rien.

— Est-ce que vous connaissez un certain Monsieur Landau ? Il m'attend dans cet hôtel, mais je ne sais pas où.

— Landau ? Hum... Ce n'est pas un client régulier du Grand Restaurant, en tout cas, m'affirme mon ex-chef en réfléchissant aux informations qu'il peut me donner. Je connais notre clientèle et ce nom ne me dit rien. Après, en général, les habitants ne viennent pas ici pour parler ou pour faire des réunions. Ils viennent dans notre établissement pour se détendre, après tout, c'est un lieu de repos, pas de travail. Généralement, les rendez-vous ont lieux dans les chambres. Les entrepreneurs qui s'y trouvent ont leurs bureaux, et ils accueillent leurs collaborateurs à l'intérieur, pour ne pas avoir à se déplacer, ce qui semble logique quand on y réfléchit. Pour moi, tu ne trouveras pas ton homme ici. Après, tu peux toujours jeter un œil et une oreille au bar du restaurant, tu y croieras sûrement quelqu'un avec des histoires à raconter, peut-être qu'elles t'intéresseront et qu'elles auront un lien avec ce que tu recherches. C'est tout ce que je peux te dire pour t'aider. »

*Vous avez débloqué le **chemin R**. Notez-le bien : si on vous propose d'emprunter le **chemin R**, vous devrez pendre cette voie.*

« Et c'est mieux que rien de la part de cet homme.

Avec ce chef de service, nous nous sommes dit tout ce que nous avons à nous dire, et il est temps pour nous de retourner vers nos objectifs : lui, gérer son équipe ; moi, finir par passer mon entretien. On s'est remercié, puis on s'est séparé. Voilà comment c'est terminé mon expérience de serveur dans un Grand Restaurant.

Blague à part, j'ai réussi à avoir des brides d'informations supplémentaires, et c'est une bonne chose. Ensuite, j'ai repris mon chemin, prêt à passer à une nouvelle destination. »

Où se dirige le héros après cet événement ?

Vous pouvez aller vers le bar du restaurant, si et seulement si vous n'y êtes pas allé avant (chap. 153, p. 275). Si vous l'avez déjà visité, n'y retournez pas ; Sinon, vous sortez du Grand Restaurant (chap. 182, p. 322).

Vous décidez de servir des boissons aux clients.

« La famille me regarde, impatiente de me voir agir, sans me dire ce qu'elle attend de moi. Je suis obligé de deviner ce qu'ils souhaitent : peut-être qu'en plus de leur plat, ils attendent des boissons ? Sur leur table, je ne vois pas de carafe d'eau... mais oui, évidemment que c'est ça ! Il manque l'eau !

— Je reviens tout de suite.

Tout près de leur table, je vois un petit meuble sur lequel se trouve tout le nécessaire pour dresser une table : les dessous-de-table, les verres, les couverts, les serviettes, mais aussi les carafes d'eau. J'en prends une déjà remplie et je l'apporte aux clients.

— Voulez-vous un peu d'eau ?

Ils ne me répondent pas, ils semblent étonnés de me voir arriver avec de l'eau comme s'ils n'avaient pas l'habitude d'en boire pendant leur repas. Je remplis leurs verres, mais vu leurs réactions qui ressemblent à celle d'une grand-mère que l'on abandonne sur le bord d'une route et qui voit la voiture de ses enfants partir en la laissant seule, mon geste n'a pas l'air de leur suffire. Je réfléchis encore... et si ce n'était pas de l'eau qu'ils attendaient, mais du vin !

— Je reviens dans un instant.

Je repars vers le petit meuble, j'attrape une bouteille de rouge et deux verres à vins, et je les pose devant les parents.

— Vous préférez peut-être un petit verre de vin avec votre repas ?

La mère de cette famille paraît toujours aussi surprise, mais elle se décide enfin à me répondre.

— C'est... offert par la maison, désormais ? me demande-t-elle.

Je n'en ai aucune idée. Tout ce que je sais, sais que je veux faire bonne impression. Alors ma réponse ne doit pas les décevoir.

— Bien sûr ! Je... je crois !

— Dans ce cas... pourquoi pas, ajoute le père. Que nous conseillez-vous ?

Je n'y connais absolument rien en vin et je ne sais pas trop ce qu'ils ont dans leurs assiettes, mais encore une fois, j'essaye de passer pour quelqu'un qui maîtrise son sujet.

— Hum... celui-ci me paraît très bien pour accompagner votre plat, vous pouvez me faire confiance.

Je les sers. Ils goutent.

— Effectivement, très bon choix, m'affirme le mari.

— Alors gardez la bouteille.

— Ah oui ? Eh bien... merci, se réjouit la mère, qui commence à bien apprécier mon service.

Les visages des parents passent de la surprise à la joie, mes attentions semblent satisfaire leurs besoins. Et puis je croise le regard des enfants, qui eux ont plutôt l'air gênés par ce qu'ils voient. Pourquoi est-ce qu'ils... mais oui ! Les enfants ! Eux aussi ont le droit de boire autre chose que de l'eau, enfin !

— Je reviens dès que possible.

Et je repars encore vers le petit meuble, à la recherche d'une boisson pour les enfants, toujours dans le but de réussir un premier service parfait. Sauf que...

Sauf que je ne suis jamais revenu devant leur table : sur le chemin, je croise mon chef de service. Il ne bouge pas, il ne sourit pas, il a tout vu de mon premier service, et quelque chose me dit qu'il n'a pas l'attention de me féliciter.

— Suis-moi, m'ordonne-t-il sèchement.

Il s'éloigne des clients et se dirige à nouveau vers une pièce réservée aux employés. Je le suis. Les enfants n'auront que de l'eau. Tant pis.

Une fois le petit trajet terminé, mon chef me pose une question plutôt simple mais qui résume parfaitement son état d'esprit.

— Non mais qu'est-ce que tu as foutu ? me hurle-t-il sous l'emprise de la colère.

Pour le calmer, je suis obligé de me justifier.

— Je ne n'ai rien fait de mal ! J'ai simplement voulu satisfaire les clients. Je les ai accompagné, j'ai répondu à leur demande et...

— Et tu as fait n'importe quoi ! crie-t-il avec un visage extrêmement fermé. Je ne t'ai jamais demandé de passer une heure par client, c'est impossible d'être rentable en agissant de la sorte ! Et je ne t'ai encore moins demandé de leur offrir gratuitement une bouteille de vin à soixante euros l'unité, ce qui est encore moins rentable !

Ah. Ça explique pourquoi les clients étaient finalement satisfaits de mon travail.

— Les consignes étaient pourtant claires ! s'emporte ce chef de service en gesticulant très rapidement ses bras pour accentuer son mécontentement. Tu devais apporter leurs plats aux clients, ne pas faire la causette avec eux, et enfin, tu devais décrire les plats ! Ce n'est pourtant pas compliqué, tout était marqué sur le papier !

Le détail qu'il oublie, c'est qu'il ne m'a pas laissé le temps de le lire, son papier, alors après c'est facile de se plaindre que je ne l'ai pas respecté !

Ça, je voulais lui dire, je voulais continuer de me défendre, mais il ne m'en laisse pas la possibilité : le voilà bien décider à me faire la leçon.

— Tu fais honte à tous les serveurs qui ont un jour posé leurs pieds sur le sol de cet établissement. Et tu me fais honte, accessoirement ! Pour moi, ce métier, c'est l'histoire d'amour de ma vie. Ma passion ! C'est une histoire de famille et je me bats pour la préserver : vois-tu, je tiens ce métier de mon père, qui était chef de service dans ce restaurant, qui lui-même le tenait de son père avant lui, qui lui aussi le tenait de son père, qui lui le tenait... de sa mère. Oui, tu as bien entendu : dans cet hôtel, cela fait des dizaines et des dizaines d'années que des tâches importantes sont confiées à des femmes. A croire que toutes les évolutions que certains définissent comme étranges à première vue, mais qui deviennent ensuite la norme, voient forcément le jour dans cet hôtel !

Pour quelqu'un qui m'affirmait ne pas aimer parler pour ne rien dire, je trouve ses explications étrangement longues... et accessoirement pas mal exagérée par rapport à ce que j'ai fait.

— J'espère que tu as une bonne excuse pour justifier tes actes ! me dit-il.

Là, je peux enfin en placer une.

Vu son caractère, inutile de lui dire que ce que j'ai fait n'était pas si grave, où que les clients sont sortis heureux de mon service. Ce qu'il veut, c'est comprendre pourquoi je n'ai pas respecté ses consignes. Alors je vais lui faire comprendre. »

Comment le héros peut se justifier auprès du chef de service ?

Vous pouvez lui dire que vous n'êtes pas vraiment fait pour ce métier (chap. 178, p. 316)

Vous pouvez lui dire que vous n'êtes qu'un client qu'il a pris pour un nouveau serveur (chap. 179, p. 317).

Vous pouvez lui affirmer que vous veniez pour travailler en cuisine et non en salle (chap. 180, p. 319).

Ou vous pouvez lui rappeler que vous n'avez pas eu le temps de lire toute les règles, et remettre la faute sur lui (chap. 181, p. 320).

Vous vous justifiez en disant que vous n'êtes pas fait pour ce métier.

« Au fond de moi, j'ai envie de remettre la cause sur ce chef, lui dicter ses quatre vérités, pour qu'il comprenne que s'il ne passe pas plus de temps avec ses employés, les erreurs vont forcément s'enchaîner... mais je garde mes pensées pour moi et, à la place, je lui avoue simplement que je ne souhaite pas faire carrière en tant que serveur.

— Franchement, je ne pense pas être fait pour ce métier, ce n'est pas pour moi.

— Tu aurais pu me le dire plus tôt ! me lance sèchement ce cadre supérieur.

— Faut dire aussi que vous ne m'avez pas vraiment posé la question.

Cette remarque, qui m'a échappée, le fait réagir. Déjà qu'il n'a pas pour habitude de sourire, son visage se referme encore un peu plus.

— Qu'est-ce que tu insinue ?

Finally, il veut réellement savoir ce que je pense ? Très bien. Dans ce cas, je vais tout lui dire et, à mon tour, lui offrir une petite morale.

— Ne faites pas l'innocent : vous ne m'avez même pas demandé si j'étais réellement venu pour travailler comme serveur et vous m'avez jeté dans ce métier sans m'accompagner. Et vous êtes surpris de voir que mon service n'est pas parfait ? S'il y a bien une chose que cet hôtel nous apprend, c'est qu'il est important de prendre le temps de connaître les autres, de les écouter, d'être attentionné, ce qui paraît obligatoire vu le nombre de personnalités et d'histoires différentes qu'il y a ici. Mais vous, vous ne prenez même pas la peine de...

Là, je m'arrête. Pourquoi ? Parce que je comprends que je perds mon temps avec cet homme. Je ne suis pas venu dans cet hôtel pour me prendre la tête.

— Laissez tomber. Ce n'est pas important vu que je n'ai pas l'attention de rester travailler avec vous.

Jusqu'ici, le chef de service était resté les bras croisés, silencieux, à m'écouter attentivement. Je ne sais pas s'il se souvient de mes mots, si mes phrases ont pu l'aider à prendre du recul avec le temps. Mais sur le moment, la seule réponse qu'il trouve bon à m'offrir, c'est :

— Si c'est pour manquer de respect à une famille dévouée au Grand Restaurant, et me faire perdre du temps par ton manque d'envie et d'investissement dans cette profession, je préfère que tu quittes le Grand Restaurant. Comme ça, je suis certain que tu ne dérangeras plus ma fidèle clientèle.

Moi non plus, je ne souhaite pas perdre plus de temps avec lui. Je viens de rencontrer pleins d'habitants tous plus intéressants les uns que les autres, de vivre des instants magiques et mémorables avec eux, et je n'ai pas envie que ma dernière rencontre soit cet homme borné et fermé à tous dialogues. Alors j'arrête de lui répondre, je m'éloigne de lui et de son monde, puis je reprends mon chemin. »

— Tu as laissé ce chef te dicter ce que tu devais faire ? s'étonne l'autre gras, surpris par les choix du héros.

— Je n'avais pas envie de lutter avec lui. Et puis, je me suis dit que je pourrais revenir profiter du Grand Restaurant une autre fois, en réservant une table avec la personne de mon choix, comme un simple visiteur. Rien n'était perdu, je n'ai pas quitté ce lieu pour toujours. Mais si cet homme ne voulait plus de moi sur l'instant, alors je devais l'accepter et profiter de ce départ forcé pour enfin atteindre l'objectif de mon voyage.

Vous devez sortir du Grand Restaurant : rendez-vous au chapitre 182 (page 322).

Vous vous justifiez en disant que vous n'êtes qu'un client qu'il a pris pour un serveur.

« Pour me sortir de cette situation, je me dois d'avouer la vérité à ce chef de salle. Et au passage, si je peux à mon tour lui donner une petite leçon, je ne vais pas me priver.

— Alors, pour tout vous dire, je ne suis pas serveur, ce qui explique pourquoi mon service n'était pas parfait. Je ne suis qu'un visiteur comme un autre. Vous m'avez pris pour un nouvel employé, mais vous vous êtes trompé, vous avez fait une erreur.

— Qu'entends-tu par "erreur" ? rétorque sèchement ce chef, comme gêné d'entendre ce mot, ce qui me laisse l'occasion de lui détailler librement le fond de ma pensée.

— Ce que je veux dire, c'est que vous n'avez pas pris le temps de me parler : vous ne savez pas qui je suis, vous ne m'avez pas demandé comment j'ai atterri ici ni pourquoi je suis là. Vous m'avez jeté en salle alors que je ne vous ai que croisé, vous m'avez laissé me débrouiller seul, sans m'accompagner, sans me former, et après vous vous étonnez que tout ce que je fais ne soit pas parfait ? Vous ne voyez pas où est le problème ? Moi, par politesse, j'ai joué votre jeu, j'ai tenté l'expérience, sauf que je ne suis pas venu pour jouer les serveurs. Je suis un client à la recherche d'un rendez-vous, pas d'un métier en salle. Je ne faisais que me balader, je cherchais des informations, et vous, sans me demander mon avis, vous m'avez obligé à travailler pour vous : vous avez confié une tâche importante à un inconnu qui n'a aucune qualification. Pour quelqu'un qui est censé prendre soin de ses employés et qui veut rendre honneur à ce restaurant en donnant le meilleur pour ses clients, moi, en tant que client, je trouve que vous, en tant que chef de service, vous n'avez pas rendu service au Grand Restaurant. Voilà ce que j'entends par "erreur".

J'arrête de parler. J'ai dit tout ce qui me semblait important à dire. J'ai peut-être été un peu trop direct. Après tout ce que je viens de lui confier, ce chef de service à l'égo surdimensionné aurait pu s'énerver, ne pas comprendre mon message et continuer d'abuser de son image de petit empereur, comme un gros poisson criant sa loi aux petits poissons dans sa petite marre, en oubliant qu'il n'est pas un requin mais seulement un poisson comme les autres. Il aurait pu... mais ce n'est pas la réaction qu'il choisit. A la place, il baisse sa tête, puis il me demande :

— Et qu'est-ce que tu recherches, comme informations ?

Ça, c'est le genre de surprise que j'aime rencontrer dans cet hôtel. Je suis content de voir qu'il laisse de côté son rang et ses privilèges pour enfin aider les autres. C'est presque une preuve que le temps que je passe à parler avec les habitants de l'Hôtel Lugosi n'est pas du temps perdu.

— Est-ce que vous connaissez un certain Monsieur Landau ? Il m'attend dans cet hôtel, mais je ne sais pas exactement où.

— Landau ? Hum... Ce n'est pas un client régulier du Grand Restaurant, en tout cas, m'affirme mon ex-chef en réfléchissant aux informations qu'il peut me donner. Je connais notre clientèle et ce nom ne me dit rien. Après, en général, les habitants ne viennent pas ici pour parler ou pour faire des réunions. Ils viennent dans notre établissement pour se détendre, après tout, c'est un lieu de repos, pas de travail. Généralement, les rendez-vous ont lieux dans les chambres. Les entrepreneurs qui s'y trouvent ont leurs bureaux, et ils accueillent leurs collaborateurs à l'intérieur, pour ne pas avoir à se déplacer, ce qui semble logique quand on y réfléchit. Pour moi, tu ne trouveras pas ton homme ici. Après, tu peux toujours jeter un œil et une oreille au bar du restaurant, tu y croieras sûrement quelqu'un avec des histoires à raconter, peut-être qu'elles t'intéresseront et qu'elles auront un lien avec ce que tu recherches. C'est tout ce que je peux te dire pour t'aider. »

*Vous avez débloqué le **chemin R**. Notez-le bien : si on vous propose d'emprunter le **chemin R**, vous devrez pendre cette voie.*

« Et c'est mieux que rien de la part de cet homme.

Avec ce chef de service, nous nous sommes dit tout ce que nous avons à nous dire, et il est temps pour nous de retourner vers nos objectifs : lui, gérer son équipe ; moi, finir par passer mon entretien. On s'est remercié, puis on s'est séparé. Voilà comment c'est terminé mon expérience de serveur dans un Grand Restaurant.

Blague à part, j'ai réussi à avoir des brides d'informations supplémentaires, et c'est une bonne chose. Ensuite, j'ai repris mon chemin, prêt à passer à une nouvelle destination. »

Où se dirige le héros après cet évènement ?

Vous pouvez aller vers le bar du restaurant, si et seulement si vous n'y êtes pas allé avant (chap. 153, p. 275). Si vous l'avez déjà visité, n'y retournez pas ; Sinon, vous sortez du Grand Restaurant (chap. 182, p. 322).

Vous vous justifiez en disant que vous vouliez travailler en cuisine et non pas en salle.

« Tout ce que j'ai trouvé pour me sortir de cette situation... c'est de mentir. Est-ce que j'en suis fier ? Pas vraiment, mais ça reste un moyen efficace d'échapper à la colère de ce chef de service. Mon idée est de lui faire croire que je suis venu comme cuisinier et non comme serveur, ce qui peut me permettre de m'éloigner de lui et d'accéder à une autre partie du restaurant.

— Pour tout vous dire, à la base, je suis entré pour travailler en cuisine.

— Comment ça, travailler en cuisine ? me demande le chef de service sans se douter que je mens pour me tirer d'affaire.

— Bah oui, je n'ai jamais dit que j'étais serveur. Mais vous, vous m'avez toute suite envoyée en salle, sans prendre la peine de me parler ou de comprendre ce que je faisais ici. Alors forcément, vu que je suis un apprenti cuisinier et pas serveur, mon service n'est pas parfait. Si vous aviez pris un peu de votre temps pour...

— Dans ce cas, c'est mon devoir de t'emmener en cuisine, m'affirme-t-il en m'arrêtant, comme s'il n'entendait pas les quelques piques que je lui lançais. Suis-moi.

Et voilà comment ce mensonge a résolu mon problème : ce chef beaucoup trop autoritaire à sa petite échelle va vite oublier ma prestation de serveur, et moi, je vais pouvoir continuer ma visite du Grand Restaurant. Tout est parfait... sur le papier.

Le chef de salle m'emmène devant une double porte battante en bois, comme celles à l'entrée des saloons dans les vieux westerns.

— Te voilà devant les cuisines du Grand Restaurant de l'Hôtel Lugosi, m'indique-t-il rapidement. Maintenant, tu rentres, tu dis que tu veux travailler, et tu obéis. Quant à moi, j'ai perdu suffisamment de temps avec toi.

Il part. En soit, je suis débarrassé d'un des personnages les moins sympathique de l'hôtel, ce qui n'est pas une mauvaise nouvelle. Si je ne veux pas le recroiser, je suis obligé d'entrer les cuisines, car s'il me voit me balader librement dans le restaurant, je risque d'avoir des problèmes. Alors je pousse les portes en bois, qui permettent en temps normal aux employés de pouvoir facilement faire des allers-retours les mains chargées, et j'entre.

Je rentre bien dans une immense cuisine, jusque-là, tout est normal. Je pourrais simplement te la décrire point par point, te dire que je découvre une grande pièce grise où, des murs aux tables en passant par les plaques de cuisson, tout est recouvert d'aluminium comme dans beaucoup de cuisines de grands chefs ; te dire que je suis subjugué par toutes ces poêles et casseroles qui bouillonnent en même temps ; te dire que je suis le témoin privilégié d'un magnifique spectacle où viandes et légumes de tous horizons virevoltent là où les coups de couteaux et de fourchettes les emmènent, à savoir, au final, dans les assiettes. Je pourrais te dire tout ça... sauf que ce n'est pas ce qui me saute aux yeux en entrant dans cette grande cuisine. Pour être honnête, ce que je suis obligé de remarquer, ce sont tous ces employés regroupés autour de celui que j'imagine être leur chef. »

Pour découvrir ce qu'il se passe en cuisine, dirigez-vous vers le chapitre 166 (page 296).

Vous vous justifiez en disant que vous n'avez pas eu le temps de saisir toutes les règles.

« Cet homme, qui a l'air d'aimer utiliser son pouvoir pour rabaisser les autres à longueur de journée, veut comprendre pourquoi je n'ai pas réussi mon service ? Alors je vais lui faire comprendre.

— Vous vous demandez vraiment pourquoi j'ai échoué ? Mais vous la connaissez, la réponse ! Comment voulez-vous que je fasse correctement mon travail si vous ne prenez pas le temps de bien m'expliquer ce que je dois faire ?

— Non, me répond sèchement le chef de service, apparemment en désaccord avec mes propos. Non, non, non et non. Je ne peux pas accepter une telle justification : toutes les règles sont marquées sur un papier, pour aller plus vite, pour être plus efficace, plus productif. Il suffisait de le lire, il n'y a rien de compliqué à cela !

— Mais vous ne m'avez même pas laissé le temps de le lire ! Vous vouliez tout, tout de suite, être productif, comme vous dites. Mais ce n'est pas comme ça que ça marche ! Vous ne vous rendez même pas compte qu'en agissant comme ça, vous n'aidez ni les employés, ni le Grand Restaurant que vous affirmez pourtant aimer du plus profond de votre cœur.

— Je crois que je suis bien capable de...

Il essaye de reprendre la parole, mais c'est à mon tour de le couper et de m'exprimer.

— Je n'ai pas fini ! Vous vouliez comprendre pourquoi je n'ai pas fait ce que vous attendiez de moi ? Alors écoutez-moi bien.

Surpris de m'entendre hausser le ton, cet homme laisse de côté le rôle qu'il aime tant jouer et décide de m'écouter. Moi qui suis d'un naturel calme et bienveillant, je me sens obligé de recadrer ce chef, comme si mes mots pouvaient l'aider.

— Vous m'avez laissé me débrouiller seul, j'ai dû trouver des solutions à des problèmes sans votre aide, alors que si vous aviez passé un peu plus de temps avec moi pour m'expliquer la marche à suivre, on aurait pu les éviter, ces problèmes ! Votre rôle en tant que chef, c'est d'accompagner les nouveaux salariés, de leur donner toutes les astuces pour qu'ils réussissent, les suivre dans leurs échecs et leur réussites, de discuter avec eux pour les connaître et les aider, c'est ça votre rôle.

— Mais... c'est ce que j'ai fait, marmonne ce chef pour se défendre, en prenant conscience qu'il perd peu à peu son emprise sur moi. C'est pour ça que j'ai mis en place des règles.

— Règles que vous devez expliquer aux nouveaux employés. Vous devez leur parler, leur apprendre, et pas juste les observer de loin pour ensuite vous énerver contre eux dès qu'ils commettent une erreur ! Sinon, évidemment qu'ils entacheront l'image du Grand Restaurant que vous aimez tant. Ils ne progresseront jamais, et ne seront jamais heureux ici si vous ne vous occupez pas un peu plus d'eux. Regardez, vous ne m'avez même pas demandé si je venais travailler pour vous ! Vous ne savez même pas que je ne suis pas serveur, que je ne suis pas entré dans ce restaurant pour ça, et que je ne suis qu'un visiteur à la recherche d'informations ! Vous comprenez, maintenant, ce qui ne va pas, ou vous avez besoin d'autres explications ?

Oui, je me suis permis de donner une petite morale à ce chef qui en avait grandement besoin. Vu ce que je lui ai dit, il aurait pu s'énerver, ne pas entendre mes arguments, et continuer d'abuser de son pouvoir de petit chef, comme un gros poisson qui fait sa loi aux petits poissons dans sa petite marre, en oubliant qu'il n'est pas un requin mais bien un poisson comme les autres. Il aurait pu... mais ce n'est pas la réaction qu'il choisit. A la place, il baisse sa tête, puis il me demande :

— Et qu'est-ce que tu recherches, comme informations ?

Ça, c'est le genre de surprise que j'aime rencontrer dans cet hôtel. Je suis content de voir qu'il laisse de côté son rang et ses privilèges pour enfin aider les autres. C'est presque une preuve que le temps que je passe à parler avec les habitants de l'Hôtel Lugosi n'est pas du temps perdu.

— Est-ce que vous connaissez un certain Monsieur Landau ? Il m'attend dans cet hôtel, mais je ne sais pas exactement où.

— Landau ? Hum... Ce n'est pas un client régulier du Grand Restaurant, en tout cas, m'affirme mon ex-chef en réfléchissant aux informations qu'il peut me donner. Je connais notre clientèle et ce nom ne me dit rien. Après, en général, les habitants ne viennent pas ici pour parler ou pour faire des réunions. Ils viennent dans notre établissement pour se détendre, après tout, c'est un lieu de repos, pas de travail. Généralement, les rendez-vous ont lieu dans les chambres. Les entrepreneurs qui s'y trouvent ont leurs bureaux, et ils accueillent leurs collaborateurs à l'intérieur, pour ne pas avoir à se déplacer, ce qui semble logique quand on y réfléchit. Pour moi, tu ne trouveras pas ton homme ici. Après, tu peux toujours jeter un œil et une oreille au bar du restaurant, tu y croieras sûrement quelqu'un avec des histoires à raconter, peut-être qu'elles t'intéresseront et qu'elles auront un lien avec ce que tu recherches. C'est tout ce que je peux te dire pour t'aider. »

*Vous avez débloqué le **chemin R**. Notez-le bien : si on vous propose d'emprunter le **chemin R**, vous devrez prendre cette voie.*

« Et c'est mieux que rien de la part de cet homme.

Avec ce chef de service, nous nous sommes dit tout ce que nous avons à nous dire, et il est temps pour nous de retourner vers nos objectifs : lui, gérer son équipe ; moi, finir par passer mon entretien. On s'est remercié, puis on s'est séparé. Voilà comment c'est terminé mon expérience de serveur dans un Grand Restaurant.

Blague à part, j'ai réussi à avoir des brides d'informations supplémentaires, et c'est une bonne chose. Ensuite, j'ai repris mon chemin, prêt à passer à une nouvelle destination. »

Où se dirige le héros après cet évènement ?

Vous pouvez aller vers le bar du restaurant, si et seulement si vous n'y êtes pas allé avant (chap. 153, p. 275). Si vous l'avez déjà visité, n'y retournez pas ; Sinon, vous sortez du Grand Restaurant (chap. 182, p. 322).

Vous décidez de sortir du grand restaurant.

En racontant ses anecdotes, le héros se montre quelque peu nostalgique. Même si tout n'a pas toujours été simple pour lui pendant cette période, on dirait que quelque chose lui manque dans sa vie passée. Quand on passe du temps avec le héros, on se rend vite compte à quel point c'est important pour lui de transmettre son héritage. L'autre gars semble le comprendre, et le laisse finir son récit sans l'interrompre.

— J'ai bien aimé visiter ce Grand Restaurant, poursuit le héros.

« Je trouve qu'il résume à lui seul ce qu'est l'Hôtel Lugosi, en accueillant lui aussi tous types de personnages, qui peuvent s'exprimer librement en passant du temps dans des espaces variés, vivre leurs vies comme bon leur semble, ne pas prendre en compte ce qu'il se passe à l'extérieur. J'aime bien visiter ce Grand Restaurant.

Mais là, il est temps pour moi de sortir d'ici, et de passer à autre coin de l'hôtel. Un schéma que je connais bien trop se répète alors : je passe la porte de la pièce pour la quitter, je me retrouve à nouveau dans un couloir vide, sans personne pour me guider, et je dois à nouveau choisir où aller. »

Alors ? Où le héros va-t-il aller maintenant ?

Si vous n'y êtes pas déjà allé, vous pouvez vous diriger vers la discothèque du troisième étage (chap. 186, p. 327). Si vous y êtes déjà allé, n'y retournez pas.

*Si, et seulement si, vous avez débloqué le **chemin T** précédemment, vous pouvez aller voir la chambre de l'homme au bar pour vérifier s'il disait la vérité (chap. 187, p. 329).*

*Si, et seulement si, vous avez précédemment obtenu les **Clichés #1, #2 et #3**, alors vous pouvez retourner voir le photographe pour lui livrer ses portraits (chap. 189, p. 332).*

Sinon, vous pouvez aller vers le quatrième étage de l'hôtel (chap. 190, p. 334).

Faites votre choix, et dirigez-vous vers la page qui y correspond.

Vous vous dirigez vers la discothèque.

« Tu seras peut-être étonné de l'entendre, mais je décide de commencer par la discothèque. Je sais que, sur le papier, j'ai plus de chance de trouver un entrepreneur important à la recherche d'un nouvel employé dans un restaurant gastronomique plutôt que sur une piste de danse, c'est sûr. Mais, parmi les enseignements que j'ai appris dans cet hôtel, je sais qu'il ne faut pas se fier aux apparences, et que cet établissement sait me surprendre... Va savoir, peut-être que je vais trouver mon bonheur dans cette discothèque.

Mon choix est fait : je suis les panneaux qui me font traverser le couloir jusqu'à la porte de la discothèque. J'aurais rêvé pouvoir te décrire un lieu de fête, où les habitants venus de tous horizons se rejoignent pour profiter de leur liberté le temps d'une soirée, en laissant leurs problèmes et leurs doutes dans leur chambre soigneusement fermée à clé, pour se laisser porter par une musique débordante d'énergie bâtant le tempo à un volume loin du raisonnable dans une salle obscure aux lumières aveuglantes... mais je ne peux pas ta faire cette description. Pas parce que la discothèque ne ressemble pas à cette description. Mais parce que je ne suis pas entré dans la discothèque.

J'arrive devant la porte de la discothèque, je vais pour l'ouvrir, mais la poignée tourne dans le vide. C'est cette porte qui est fermée à clé, mes problèmes et mes doutes vont donc devoir rester avec moi... Je tape sur la porte pour quelqu'un m'ouvre. Personne ne me répond. Pourquoi ? Impossible de le deviner. Mais comme un problème n'existe jamais sans sa solution, une voix va répondre à ma question avant même que je la pose.

— C'est fermée à cette heure-là.

Je me retourne. Devant une porte de chambre, en face de la discothèque, une dame m'a remarquée. Deuxième fois que quelqu'un me parle dans un couloir de cet hôtel, je vais finir par croire qu'on peut bel et bien croiser n'importe qui dans ces allées.

— C'est une discothèque, donc forcément, on ne peut y aller que la nuit, m'explique cette dame. Revenez dans quelques heures.

Cette dame est un peu âgée mais paraît encore bien en forme, comme une grand-mère toujours en pleine possession de ses moyens malgré les années qui passent sur son corps. Elle n'est pas très grande, mais se tient bien droite. Elle porte un jean un peu délavé par le temps et un chemisier jaune clair unis qu'elle doit avoir depuis des années au vu des quelques discrets trous qui le parsèment et de la couleur qui ne semble pas d'époque. Elle a de longs cheveux grisâtres bien entretenus, elle laisse sa teinte évoluer librement avec les jours qui défilent tout en continuant d'en prendre soin. Elle a à ses pieds des baskets, qui devaient être blanches lorsqu'elle les a sorties de leurs boîtes, mais qui virent d'avantage vers le blanc-grisé aujourd'hui. Je remarque qu'elle a de beaux yeux bleus, qui accompagnent son visage fatigué. Je l'observe. Elle le remarque.

— Vue l'heure, si j'étais vous, je partirais plutôt vers le Grand Restaurant, me conseille cette dame. On y mange bien, c'est un établissement qui vaut le coup d'œil, vous pouvez y faire de belles rencontres... et surtout, il est ouvert.

C'est assez marrant de voir que les femmes que je croise dans les couloirs de l'hôtel ont quelques curieux points communs... un lien de parenté peut-être ? Enfin, peu importe.

Pour la remercier de m'avoir renseigné, je me mets à bafouiller.

— Euh... oui, évidemment... bon bah, merci.

Puis la dame commence à rentrer chez elle, sans rien me dire d'autre. Je ne sais pas si j'espérais une plus longue conversation ou si c'est simplement ma curieuse envie de découvrir les étrangetés de cet hôtel qui me fait réagir ainsi, mais je me sens obligé de lui poser une question.

— Excusez-moi.

La dame laisse sa porte de chambre entre-ouverte, sans pour autant me laisser entrevoir ce qu'elle cache à l'intérieur, et elle se retourne pour écouter ma question.

— Désolé de le vous le demander comme ça, mais qu'est-ce que vous avez de spécial chez vous ?

— Je vous demande pardon ? me répond-t-elle logiquement.

C'est vrai que ma question est étrange et mal formulée.

— Je veux dire, dès que je passe une des portes de cet hôtel, je découvre... un truc... fantastique... ou étrange... ou les deux... quelque chose auquel je ne m'attendais pas, comme si tous les habitants se sont construit un monde bien à eux, vous voyez ? Alors je me demandais quel était le vôtre, tout simplement...

Vue la grimace qu'elle m'offre, elle n'a pas l'air de comprendre où je veux en venir.

— J'habite dans... une chambre d'hôtel, tout ce qu'il y a de plus normal, me répond-elle, un peu gênée.

— C'est tout ?

— Eh bien... elle est convenablement aménagée... à mon gout, en tout cas.

— Et ?

— Et... je n'ai pas pris le premier prix, j'ai la chance de pouvoir m'offrir de la place, et... de quoi m'occuper.

— Mais rien d'étrange ? Pas de bébé géant que vous cachez dans un coin ou de jeux de société magique qui enferme les enfants dans un monde dangereux, par exemple ?

— Je... non, me répond-t-elle froidement, comme si elle parlait à un fou qui vit dans un monde que seul lui voit et comprend.

Je ne sais plus quoi dire. Je la regarde bizarrement, j'ai du mal à comprendre ce qu'il se passe... puis c'est elle qui me regarde bizarrement et qui a du mal à comprendre ce qu'il se passe.

— Bonne fin de journée, dit-elle en profitant de mon silence pour conclure notre étrange échange.

Puis elle ferme sa porte et rentre chez elle.

Je suis presque déçu de ne pas tomber sur une autre fantaisie. A croire que cet hôtel a aussi des chambres plus... normales. Et quand on ne tombe que sur des pièces étranges et inimaginables dans un hôtel à la curieuse réputation, il est difficile de retomber dans la normalité.

Mais... et si cette dame mentait ? C'est peut-être une sorcière ou une... enfin...

Peut-être que je vais trop loin.

Peut-être que je me pose trop de questions.

Oui, la vérité est sûrement là. Mais je le savais déjà.

Peu importe.

Dans tous les cas, pas de nouvelle chambre magique pour cette fois, et pas de discothèque non plus. Je suis bien obligé d'aller vers l'autre lieu réputé de cet étage : le Grand Restaurant. »

Pour vous rendre au Grand Restaurant, rendez-vous au chapitre 138 (page 253).

Vous décidez d'accepter le résultat du test et de renoncer à votre rendez-vous.

« Je n'ai pas trouvé d'argument magique pour me sortir de cette situation. Si cet homme veut m'empêcher d'accéder au troisième étage, malheureusement je ne peux rien faire contre sa volonté. Alors, comme il me l'a demandé, je sors de la pièce, sans mettre les pieds dans le couloir du troisième étage, et je redescends les escaliers, vers le rez-de-chaussée de l'hôtel... et sa sortie... une sortie définitive. »

Le héros arrête de parler, comme s'il avait terminé. L'autre gars le regarde, plutôt étonné par cette conclusion.

— Quoi ? C'est ça la fin de ton histoire ? Et ton rendez-vous ? Et les autres personnages ? Tu vas me dire que tu as quitté l'hôtel juste parce que cet homme te l'a demandé, et que tu n'y as plus jamais mis les pieds ?

— Euh... oui, confirme le héros avant de remettre ses certitudes en doute. Je... Je crois... Et c'est ainsi que s'arrête ce récit.

FIN

Bon, plus sérieusement, vous voulez vraiment une fin comme celle-ci ?

Désolé de vous l'apprendre, mais si vous souhaitez obtenir une conclusion plus satisfaisante, il va falloir préserver et continuer la visite de l'Hôtel Lugosi.

Pour changer la fin de votre histoire, retournez au moment où le gardien vous annonce le résultat (chap. 132, p. 243) et faites un choix qui vous permet de continuer l'aventure.

Et si vous ne voulez pas de meilleure fin... eh bien refermez le livre, mais ce choix n'est absolument pas conseillé ! Surtout au prix des livres aujourd'hui, ce serait quand même dommage de terminer cette aventure par une fin bâclée qui ne résout rien, vous ne trouvez pas ?

Allez, revenez sur votre choix et poursuivez votre visite de l'Hôtel Lugosi.

Vous décidez de quitter la chambre et l'hôtel en courant.

« D'un coup, je ressens en moi un sentiment qui me paralyse, qui me fait perdre mes moyens d'agir et de penser... je ne contrôle plus rien... je fais comme une crise d'angoisse. Rien de si étonnant, car cet endroit est terrifiant, encore plus étrange que tout ce que j'ai vu dans l'hôtel jusqu'ici. Je panique. Je prends peur. Et je pars en courant. De la chambre, et de l'hôtel. Et je n'y ai plus jamais mis les pieds. »

Le héros arrête son histoire ainsi. L'autre gars le regarde, étonné par cette conclusion pour le moins abrupte.

— Quoi ? C'est tout ? C'est ça l'histoire que tu voulais à tout prix me raconter ? Ça se finit comme ça ? Tu as un rendez-vous dans un hôtel, tu t'y rends, tu vois des événements étranges, tu prends peur et tu pars en courant ? C'est ça le grand récit que je devais entendre ?

— Euh... oui, confirme le héros avant de remettre ses certitudes en doutes. Je... Je crois... Et c'est ainsi que le héros conclut le récit de ses souvenirs.

FIN

En espérant que ça vous aurez aimé cette intrigue pleine de rebondissements !

...
...
...

Bon, plus sérieusement, c'est vraiment le genre de fin que vous voulez obtenir ?

Si vous voulez connaître le destin du héros, il va falloir vous accrocher, ne pas prendre peur, et continuer la visite de l'Hôtel Lugosi, en commençant par rester dans cette chambre !

Pour changer la fin de cette histoire, retournez au moment où le héros veut se diriger vers le deuxième étage et sent une présence derrière lui (chap. 055, p. 109). Cette fois, faites les bons choix pour découvrir ce qu'il se passe dans cette pièce, pour poursuivre votre aventure et obtenir une conclusion beaucoup plus satisfaisante.

Sachez que vous avez tout notre soutien : persévérez, et vous réussirez à percer tous les mystères de l'Hôtel Lugosi !

Après avoir visité le Grand Restaurant, vous souhaitez découvrir la discothèque.

— Et tu vas me faire croire que tu n’as pas voulu voir la discothèque ? ose demander l’autre gars, qui commence à ressentir les heures passées sur sa chaise à écouter des anecdotes. Vu comment tu me l’as décrit, ça devait être un autre endroit à ne pas louper.

— Figure-toi que, dès que je suis sorti du Grand Restaurant, la première chose que j’ai voulu faire était visiter cette discothèque, lui avoue le héros en guise de réponse. Et j’ai bien dit “voulu faire” parce que je ne l’ai pas fait : on m’en a empêché.

— Ah oui ? Et qu’est-ce qui t’a empêché ? Un vieux avec un bâton magique n’a pas voulu te laisser passer ? La porte était trop petite pour que tu rentres à l’intérieur sans boire une potion pour rétrécir avant ? Ou un gros monstre géant dormait devant la porte et ne pouvait être réveillé que grâce à une mélodie magique jouée à la flûte ?

— Ça aurait pu. Mais non. Ce qui m’en a empêché, c’est une rencontre qui a sonné la fin de mes recherches.

« En sortant du Grand Restaurant, je suis les panneaux qui m’emmènent jusqu’à la discothèque. Au bout du couloir où je m’enfonce, je vois une dame, debout devant une porte de chambre. Et, oui, c’est seulement la deuxième fois que je croise une vie humaine dans un couloir de cet hôtel, à croire que tous les habitants peuvent réellement circuler dans ces allées quand ils le veulent, mais que la plus part d’entre eux n’en ont simplement pas envie.

Cette femme, elle se trouve devant la porte de la discothèque. Est-ce que la discothèque est fermée et qu’elle son heure d’ouverture ? Est-ce qu’elle veut empêcher les curieux d’y accéder ? Je vais vite le savoir. Quand je m’approche d’elle, elle relève sa tête.

— Bonjour monsieur. Je vous attendais.

Elle vient de parler. De me parler ? Sans doute, vu qu’il n’y a que nous dans le couloir. Je l’observe : c’est une femme d’une trentaine d’années, je dirais. Elle porte des vêtements sobres et chics : une veste noire qui recouvre une chemise blanche dont seul le col reste à vue, un pantalon noir assorti avec la veste, de petites lunettes de vue aux fines broches noires, et un foulard blanc à poids noirs retro pour compléter son ensemble. Peu maquillée, sans rouge à lèvres clinquant, elle garde un style tout en sobriété, où la seule touche de fantaisie est une couche de verni à ongle rouge brillant étalée sur les dix doigts de ses deux mains. Le dernier détail que je remarque est la couleur de ses yeux : ils sont vairons, à savoir que l’un est d’un marron très significatif, pendant que l’autre est plus clair et tend d’avantage vers le vert, ce qui lui donne un regard puissant et charmant à la fois. Vu sa tenue, les différentes pochettes de documents qu’elle tient dans ses mains, et les mots qu’elle prononce en me voyant, j’en déduis qu’elle est sûrement l’assistante de quelqu’un. Peut-être même de quelqu’un d’important.

— Ou devrais-je dire : Monsieur Landau vous attend, ajoute-t-elle en voyant que je ne réponds pas.

Je n’ai plus que quelques pas à faire pour arriver devant la discothèque, mais sa phrase me fait m’arrêter net. Comme si croiser cette inconnue et l’entendre prononcer ces mots devenait instantanément l’évènement le plus invraisemblable que j’ai vécu dans cet hôtel.

— Je... Monsieur Landau ?

— Lui-même. Vous vous souvenez que vous avez rendez-vous avec lui aujourd’hui ? Cela ne vous dérange pas si l’on décale votre visite de la discothèque à plus tard pour se concentrer sur ce qui était convenu ?

Evidemment que je me souviens de ce rendez-vous ! Je suis venu dans cet hôtel pour lui, je le cherche depuis des heures... et il est enfin arrivé. Je peux enfin arrêter de courir

après lui, le voici venu à moi. Surement sous le coup de l'émotion, je n'arrive pas à répondre aux questions de la jeune femme.

— Veuillez me suivre, s'il-vous plait, me demande-t-elle.

L'assistante commence à traverser le couloir. Désormais, l'entrée de la discothèque est libre, mais je n'ai plus de temps pour la découvrir. Ni l'envie. Je me dis que je pourrais en profiter après mon entretien, ou un autre jour.

Comme demandé, je suis l'assistante. Elle m'emmène devant la porte battante qui protège l'escalier du quatrième étage. Elle la déverrouille à l'aide d'une clé.

— La chambre de Monsieur Landau se trouve au quatrième étage. Par ici, je vous prie.

On avance dans l'escalier. Jusqu'ici, je n'ai pas posé de questions à cette dame. Pourtant, plus que jamais, elles viennent toutes s'embouteiller dans ma tête. Comment cet homme a-t-il su où je me trouvais ? S'il peut m'observer, pourquoi ne m'a-t-il pas donné de signes de vies plus tôt ? Et... et j'essaie de laisser mes questions de côté. A la place, je repense à tout ce que j'ai vécu. Hier encore, rencontrer des personnes uniques dans des lieux exceptionnels était le but d'une vie. Je viens de le vivre en une journée. Peu importe ce que va m'offrir ce rendez-vous : aujourd'hui, j'ai vécu un voyage aussi extraordinaire qu'enrichissant.

Mes pensées m'envahissent pendant cette marche vers ce que j'imagine être la conclusion de mon épopée. Cette longue marche. Cette très longue marche même. Finalement, une question m'échappe.

— Il y a beaucoup de marches, non ?

— Effectivement, me confirme l'assistante en continuant d'avancer. La famille de Monsieur a toujours eu un goût pour l'extravagant et les mises en scène appuyées.

Ce sont les mots exacts qu'elle a employés, et ils cachent un secret.

— Attendez, vous avez dit...

— Vous y voilà, m'interrompt l'assistante en s'arrêtant devant une porte fermée en haut de l'escalier. La chambre de Monsieur Landau.

Une porte de chambre, similaire à celles que j'ai croisées aux autres étages, se trouve face à moi. Elle porte le numéro "401". Et je ne vais pas te faire de description détaillée de la décoration du hall et du couloir de cet étage, car il n'y en a pas. Pas de décoration, pas de hall, pas de couloirs : il n'y a qu'une porte.

— Vous voulez dire que, derrière cette porte, il n'y a qu'une chambre ? Tout le quatrième étage n'est en vérité qu'une seule et unique chambre ?

— Absolument, me confirme l'assistante. C'est ici qu'aura lieu votre entretien. Tout ce que vous avez à faire, c'est ouvrir cette porte. Monsieur Landau sait que vous arrivez, je vous invite donc à franchir le pas.

Alors ça y est. Je n'ai plus qu'une porte à ouvrir avant d'enfin accomplir mon objectif.

Quand on s'apprête à ouvrir une porte, on ne sait jamais réellement ce que l'on va trouver derrière... et si je n'avais pas envie de découvrir ce qu'il y a derrière celle-ci ? Oui, je sais, avoir un doute à ce moment précis peut paraître bête. Mais je l'ai.

— Et... si je n'ouvre pas la porte ?

— Dans ce cas, vous feriez une croix définitive sur le poste que Monsieur Landau a à vous offrir, répond simplement l'assistante.

Au moins, tout est clair. Je suis à quelques pas de mon rendez-vous. Tout ce que j'ai à faire, c'est mettre mes doutes de côté, et entrer dans cette ultime chambre pour découvrir les réponses à mes questions. »

Le héros doit ouvrir la porte "401" pour passer son entretien. Voulez-vous ouvrir la porte (chap. 191, p. 336), ou préférez-vous ne pas l'ouvrir et renoncer à votre entretien (chap. 192, p. 345) ? Réfléchissez bien à votre choix, il est déterminant pour la fin de votre histoire.

Vous allez vers la chambre remplie de trésors décrite par l'homme au bar.

« Même une fois sorti du Grand Restaurant, et même si j'ai tenté de l'oublier, l'histoire que m'a raconté cet homme au bar m'est restée en tête. D'après ce qu'il m'a confié, il cache tous ses trésors dans une chambre du troisième étage, la 381, et il m'a invité à y entrer quand je le souhaitais, si je le souhaitais. Evidemment, comme tu t'y attendais, ma curiosité me pousse à connaître le fin mot de cette histoire : je sais qu'en entrant dans cette chambre, je vais tout de suite savoir si cet homme m'a raconté la vérité ou si j'ai perdu mon temps en écoutant une collection de mensonges. »

*Vous empruntez le **chemin T** que vous avez déverrouillé précédemment.*

« Je pousse la porte 381 sans aucune difficulté, et j'atterris dans une pièce sombre. Je referme la porte, et je cherche le bouton relié à la lumière.

Une fois la chambre éclairée, je vois... que l'homme au bar ne m'a pas menti. J'ai devant moi un trésor inestimable, une éblouissante collection, un incroyable cadeau pour les yeux et pour l'imagination, que j'ai la chance de pouvoir observer, seul, librement.

Cette pièce est comme il me l'avait décrit : remplie d'objets de valeur, de récompenses, de reliques en tous genres. Tu n'imagines même pas tout ce que cet homme a ramené ici : j'y vois des bijoux de toutes les couleurs et de toutes les tailles qui débordent d'énormes coffres, des tableaux qui illustrent des scènes extraordinaires comme des enfants qui découvrent un bateau pirate ou encore des reines qui couvrent d'or des hommes revenus de leurs missions avec succès, il y a aussi une épée de style médiéval gentiment rangée dans un bloc de pierre qu'il a sûrement trouvé dans un château, une sorte de longue lampe en métal au design particulier proche d'une poignée de sabre, qui se trouve à côté de la lampe dorée dont il m'avait parlé, il y a également un étrange rectangle noir très imposant, sans doute une œuvre d'art d'un artiste en avance sur son temps, je vois même le fameux œuf de dragon rouge et doré qui ressemble parfaitement à la description qu'il m'en avait donné, et tellement d'autres curiosités difficiles à croire sans les voir. Je sais que tout ça paraît fou, mais comme l'homme au bar me l'a demandé à cette époque, je vais te demander de me croire : tout ce que je te décris dans mon histoire est vrai. Ces trésors sont réels.

Je marche dans ce coffre à trésor géant en essayant de tout voir pour ne pas louper la moindre extraordinaire relique, mais il y en a trop, je vais forcément en rater certaines. Malgré tout, en parcourant la pièce, un objet sort du lot et attire mon attention... en même temps, difficile de le louper, car il a été soigneusement mis en avant : dans un présentoir en verre, qui sert en théorie à protéger un objet qui nous est cher et à souligner la valeur qu'il a à nos yeux, il y a une lettre. Je ne sais pas à qui elle est destinée, peut-être que ça ne me regarde pas et que je n'ai pas à la lire. Mais... mais ma curiosité ne me laisse pas le choix. J'ai envie de savoir ce qui est écrit dessus. »

*Le héros ne vous laisse pas prendre la décision, il veut lire cette lettre. Pour découvrir ce qui est écrit, rendez-vous au chapitre **188** (page 330).*

Vous lisez la lettre.

« Je m’approche de la lettre. Je mets ma main sur la cloche en verre : pas d’alarme, pas de système de sécurité qui s’enclenche suite à mon geste. Je la soulève : toujours rien qui m’empêche de prendre cette lettre. Alors je la saisis, et je regarde ce qu’il y a d’écrit dessus. Je lis :

“Je te l’avais dit mon ami. Tout est vrai, ici. Ouais.”

Ok, il m’a eu : cet homme, que je prenais pour un alcoolique rêveur qui perd sa vie au comptoir d’un bar, a bel et bien vécu plusieurs vie en une, je suis obligé de le reconnaître. Grâce à lui, j’ai pu contempler ce que je considère comme l’une des plus belles collections de richesses du monde. Il n’y a que dans cet hôtel que l’on peut t’inviter à voir un lieu pareil quand tu le souhaites juste parce que tu es resté écouté quelqu’un que tu ne connaissais pas. Cet hôtel qui aime me surprendre... et qui a décidé de me surprendre jusqu’au bout.

Même si l’endroit est magnifique et que je pourrais passer des heures à imaginer l’histoire qui lie tous ces objets et l’aventurier qui les a ramenés, je ne peux pas trainer ici plus longtemps ici. Je dois m’occuper de mon interminable quête vers mon entretien, tu connais la chanson... Je sors de la chambre, prêt à repartir dans mes recherches. Sauf qu’en sortant, je vois une femme, face à moi, la posture droite, qui attendait devant la porte. Croiser une femme dans un couloir n’est pas si étonnant, mais croiser une femme dans un couloir de l’Hôtel Lugosi l’est un peu plus. Je ne sais pas qui elle est, ni ce qu’elle veut. Peut-être qu’elle surveille les trésors de cette pièce, une employée de l’homme au bar qui me prend pour un voleur ? Etant face à elle, j’allais me justifier, mais elle prend la parole avant moi :

— Bonjour monsieur. Je vous attendais.

Et ça, ce n’est pas une phrase que j’attendais. Je... je ne sais pas quoi répondre à cette nouvelle énigme absurde proposée par cette jeune inconnue. Alors je l’observe : c’est une femme d’une trentaine d’années, je dirais. Elle porte des vêtements sobres et chics : une veste noire qui recouvre une chemise blanche dont seul le col reste à vue, un pantalon noir assorti avec la veste, de petites lunettes de vue aux fines broches noires, et un foulard blanc à poids noirs retro pour compléter son ensemble. Peu maquillée, sans rouge à lèvres clinquant, elle garde un style tout en sobriété, où la seule touche de fantaisie est une couche de verni à ongle rouge brillant étalée sur les dix doigts de ses deux mains. Le dernier détail que je remarque est la couleur de ses yeux : ils sont vairons, à savoir que l’un est d’un marron très significatif, pendant que l’autre est plus clair et tend d’avantage vers le vert, ce qui lui donne un regard puissant et charmant à la fois.

— Ou devrais-je dire : Monsieur Landau vous attend, ajoute cette jeune femme en voyant que je ne dis rien.

Les mots qu’elle vient de prononcer font naître une sensation bizarre à l’intérieur de mon corps, comme si quelque chose d’impossible venait de se produire devant mes yeux... ce qui est beaucoup arrivé dans cet hôtel, certes, mais là, rien ni personne n’avait provoqué une telle sensation en moi.

— Je... Monsieur Landau ?

— Lui-même, me répond-elle. Vous vous souvenez que vous avez rendez-vous avec lui aujourd’hui ? Peut-être pouvons-nous nous éloigner des trésors de cette chambre pour nous y rendre, qu’en pensez-vous ?

Le moment pour lequel je suis venu dans cet hôtel est enfin arrivé. Je peux arrêter de courir après mon rendez-vous, le voici venu à moi. Surement sous le coup de l’émotion, je ne réussis pas à répondre quoi que ce soit à ses questions.

— Veuillez me suivre, s'il-vous plait, me propose cette dame, que j'imagine être l'assistante de celui qui m'a fait venir ici.

Et l'assistante commence à avancer. Comme demandé, je la suis. Elle m'emmène devant la porte battante qui protège l'escalier du quatrième étage. Elle la déverrouille à l'aide d'une clé.

— La chambre de Monsieur Landau se trouve au quatrième étage. Par ici, je vous prie.

Tout s'accélère. Je viens de sortir d'une énième chambre où je m'émerveille devant ce qu'elle cache, et, maintenant, me voilà à monter un escalier en suivant une inconnue qui me promet ce que je suis venu chercher.

Jusqu'ici, je n'ai pas posé de questions à cette assistante. Pourtant, plus que jamais, elles viennent toutes s'embouteiller dans ma tête. Comment cet homme a-t-il su où je me trouvais ? S'il peut m'observer, pourquoi ne m'a-t-il pas donné de signes de vies plus tôt ? Et... et j'essaie de laisser mes questions de côté. A la place, je repense à tout ce que j'ai vécu. Hier encore, rencontrer des personnes uniques dans des lieux exceptionnels était le but d'une vie. Je viens de le vivre en une journée. Peu importe ce que va m'offrir ce rendez-vous : aujourd'hui, j'ai vécu un voyage aussi extraordinaire qu'enrichissant.

Mes pensées m'envahissent pendant cette marche vers ce que j'imagine être la conclusion de mon épopée. Cette longue marche. Cette très longue marche même. Finalement, une question m'échappe.

— Il y a beaucoup de marches, non ?

— Effectivement, me confirme l'assistante en continuant d'avancer. La famille de Monsieur a toujours eu un goût pour l'extravagant et les mises en scène appuyées.

Ce sont les mots exacts qu'elle a employés, et ils cachent un secret.

— Attendez, vous avez dit...

— Vous y voilà, m'interrompt l'assistante en s'arrêtant devant une porte fermée en haut de l'escalier. La chambre de Monsieur Landau.

Une porte de chambre, similaire à celles que j'ai croisées aux autres étages, se trouve face à moi. Elle porte le numéro "401". Et je ne vais pas te faire de description détaillée de la décoration du hall et du couloir de cet étage, car il n'y en a pas. Pas de décoration, pas de hall, pas de couloirs : il n'y a qu'une porte.

— Vous voulez dire que, derrière cette porte, il n'y a qu'une chambre ? Tout le quatrième étage n'est en vérité qu'une seule et unique chambre ?

— Absolument, me confirme l'assistante. C'est ici qu'aura lieu votre entretien. Tout ce que vous avez à faire, c'est ouvrir cette porte. Monsieur Landau sait que vous arrivez, je vous invite donc à franchir le pas.

Alors ça y est. Je n'ai plus qu'une porte à ouvrir avant d'enfin accomplir mon objectif.

Quand on s'apprête à ouvrir une porte, on ne sait jamais réellement ce que l'on va trouver derrière... et si je n'avais pas envie de découvrir ce qu'il y a derrière celle-ci ? Oui, je sais, avoir un doute à ce moment précis peut paraître bête. Mais je l'ai.

— Et... si je n'ouvre pas la porte ?

— Dans ce cas, vous feriez une croix définitive sur le poste que Monsieur Landau a à vous offrir, répond simplement l'assistante.

Au moins, tout est clair. Je suis à quelques pas de mon rendez-vous. Tout ce que j'ai à faire, c'est mettre mes doutes de côté, et entrer dans cette ultime chambre pour découvrir les réponses à mes questions. »

Le héros doit ouvrir la porte "401" pour passer son entretien. Voulez-vous ouvrir la porte (chap. 191, p. 336), ou préférez-vous ne pas l'ouvrir et renoncer à votre entretien (chap. 192, p. 345) ? Réfléchissez bien à votre choix, il est déterminant pour la fin de votre histoire.

Vous voulez remettre les photos au photographe.

*ATTENTION : Vous ne pouvez lire ce passage que si vous avez obtenu les trois photos demandées par le photographe. Si vous n'avez pas précédemment vu les mentions **Clichés #1, #2 et #3** pendant votre aventure, vous ne pouvez pas lire ce passage. Mais si c'est le cas, bonne lecture !*

« Dans ce Grand Restaurant, je n'ai peut-être pas réussi ma mission principale, qui était de collecter de nouvelles informations sur mon lieu de rendez-vous ; mais j'ai réussi une autre mission : celle que m'a confiée le photographe. La photo de l'aventurier que j'ai pris au bar vient compléter la collection, aux côtés du portrait du monstre du premier étage et de celui de l'assistante robotique qui contrôle une des chambres du deuxième niveau. Maintenant, je peux redescendre au rez-de-chaussée remettre les clichés au photographe, sans perdre trop de temps pour ne pas définitivement faire une croix sur mon entretien.

En m'approchant de la cage d'escalier, je vois une femme, devant la porte battante. Oui : c'est pile quand je veux éviter de croiser quelqu'un qu'un habitant apparaît dans le même couloir que moi, face à la porte que j'ai l'intention de franchir. Dès qu'elle me voit arriver, elle me dit :

— Bonjour monsieur. Je vous attendais.

Sa phrase est encore plus étonnante que sa présence ici. Alors, avant de lui répondre quoi que ce soit, je m'arrête, et je l'observe : c'est une femme d'une trentaine d'années, je dirais. Elle porte des vêtements sobres et chics : une veste noire qui recouvre une chemise blanche dont seul le col reste à vue, un pantalon noir assorti avec la veste, de petites lunettes de vue aux fines broches noires, et un foulard blanc à pois noirs retro pour compléter son ensemble. Peu maquillée, sans rouge à lèvres clinquant, elle garde un style tout en sobriété, où la seule touche de fantaisie est une couche de vernis à ongle rouge brillant étalée sur les dix doigts de ses deux mains. Le dernier détail que je remarque est la couleur de ses yeux : ils sont vairons, à savoir que l'un est d'un marron très significatif, pendant que l'autre est plus clair et tend d'avantage vers le vert, ce qui lui donne un regard puissant et charmant à la fois... Mais peu importe son apparence, et peu importe ces paroles : elle doit me laisser passer pour que j'en finisse avec la mission du photographe.

— Excusez-moi, mais je dois...

— Monsieur, le photographe sait que vous ne pouvez pas lui remettre les clichés maintenant, m'explique cette jeune femme qui a l'air d'en savoir beaucoup plus sur moi que j'en sais sur elle. Il est prévenu, vous pourrez venir le voir après votre entretien, il n'y voit aucun inconvenant.

Je reste sans voix. Qui est cette femme qui sait tant de choses que je ne sais pas ? Peut-être l'assistante de quelqu'un. Quelqu'un d'important.

— Monsieur, il faut y aller. Monsieur Landau vous attend.

Alors, je sais que j'en ai vu et entendu, des choses plus que surprenantes. Mais là, le choc de cet instant dépasse tout ce que j'ai vécu avant. Les mots qu'elle vient de prononcer font naître une sensation unique à l'intérieur de mon corps, comme quand tu reçois une faveur que tu attends depuis toujours. Un réel choc, qui ne peut me laisser indifférent.

— Je... Monsieur Landau ?

— Lui-même, me répond l'assistante. Vous vous souvenez que vous avez rendez-vous avec lui aujourd'hui ?

Evidemment que je m'en souviens ! Moi qui cours après ce rendez-vous depuis si longtemps ! Et là, cette inconnue vient me l'apporter. C'est presque... incroyable !

Surement sous le coup de l'émotion, je n'arrive pas à lui répondre quoi que ce soit à l'assistante de Monsieur Landau, ce qui ne la dérange apparemment pas.

— Veuillez me suivre, s'il-vous plaît, me dit-elle en se retournant vers la porte du quatrième étage

Elle se déplace de quelques mètres, laissant libre l'escalier du bas... mais je n'ai plus envie d'emprunter pour le moment, va savoir pourquoi. Elle déverrouille l'accès au quatrième étage avec une clé, elle pousse la porte battante, puis elle commence à monter les marches qui mènent vers l'étage supérieur. Et moi, je la suis, impatient de connaître la suite, et peut-être la fin, de mon périple entre les murs de cet établissement.

Jusqu'ici, je n'ai pas posé de questions à cette assistante. Pourtant, plus que jamais, elles viennent toutes s'embouteiller dans ma tête. Comment cet homme a-t-il su où je me trouvais ? S'il peut m'observer, pourquoi ne m'a-t-il pas donné de signes de vies plus tôt ? Et... et j'essaie de laisser mes questions de côté. A la place, je repense à tout ce que j'ai vécu. Hier encore, rencontrer des personnes uniques dans des lieux exceptionnels était le but d'une vie. Je viens de le vivre en une journée. Peu importe ce que va m'offrir ce rendez-vous : aujourd'hui, j'ai vécu un voyage aussi extraordinaire qu'enrichissant.

Mes pensées m'envahissent pendant cette marche vers ce que j'imagine être la conclusion de mon épopée. Cette longue marche. Cette très longue marche même. Finalement, une question m'échappe.

— Il y a beaucoup de marches, non ?

— Effectivement, me confirme l'assistante en continuant d'avancer. La famille de Monsieur a toujours eu un goût pour l'extravagant et les mises en scène appuyées.

Ce sont les mots exacts qu'elle a employés, et ils cachent un secret.

— Attendez, vous avez dit...

— Vous y voilà, m'interrompt l'assistante en s'arrêtant devant une porte fermée en haut de l'escalier. La chambre de Monsieur Landau.

Une porte de chambre, similaire à celles que j'ai croisées aux autres étages, se trouve face à moi. Elle porte le numéro "401". Et je ne vais pas te faire de description détaillée de la décoration du hall et du couloir de cet étage, car il n'y en a pas. Pas de décoration, pas de hall, pas de couloirs : il n'y a qu'une porte.

— Vous voulez dire que, derrière cette porte, il n'y a qu'une chambre ? Tout le quatrième étage n'est en vérité qu'une seule et unique chambre ?

— Absolument, me confirme l'assistante. C'est ici qu'aura lieu votre entretien. Tout ce que vous avez à faire, c'est ouvrir cette porte. Monsieur Landau sait que vous arrivez, je vous invite donc à franchir le pas.

Alors ça y est. Je n'ai plus qu'une porte à ouvrir avant d'enfin accomplir mon objectif.

Quand on s'apprête à ouvrir une porte, on ne sait jamais réellement ce que l'on va trouver derrière... et si je n'avais pas envie de découvrir ce qu'il y a derrière celle-ci ? Oui, je sais, avoir un doute à ce moment précis peut paraître bête. Mais je l'ai.

— Et... si je n'ouvre pas la porte ?

— Dans ce cas, vous feriez une croix définitive sur le poste que Monsieur Landau a à vous offrir, répond simplement l'assistante.

Au moins, tout est clair. Je suis à quelques pas de mon rendez-vous. Tout ce que j'ai à faire, c'est mettre mes doutes de côté, et entrer dans cette ultime chambre pour découvrir les réponses à mes questions. »

Le héros doit ouvrir la porte "401" pour passer son entretien. Voulez-vous ouvrir la porte (chap. 191, p. 336), ou préférez-vous ne pas l'ouvrir et renoncer à votre entretien (chap. 192, p. 345) ? Réfléchissez bien à votre choix, il est déterminant pour la fin de votre histoire.

Vous décidez d'aller vers le quatrième étage.

— Tu n'es pas allé voir la discothèque ? se permet de demander l'autre gars, toujours investi dans le récit du héros. Vu comment tu me l'as décrit, elle ressemblait à un endroit que tu ne pouvais pas louper.

— Eh bien... non, je n'ai pas voulu y aller, lui avoue le héros. J'avais quand même peu de chance de trouver quoi que ce soit qui concerne de près ou de loin mon rendez-vous dans une discothèque... même si on ne sait jamais à quoi s'attendre dans cet hôtel, c'est vrai. Je me suis aussi dit que je pourrais la découvrir une autre fois, en profiter une fois le stress lié à mon rendez-vous mis de côté. Non, en y réfléchissant, l'endroit qui m'intriguait le plus à cet instant était cette porte fermée qui m'empêche d'accéder au quatrième étage.

« Une fois le Grand Restaurant définitivement derrière moi, je vais tout de suite voir si l'accès au quatrième étage est désormais ouvert. Je traverse le couloir, j'arrive face aux portes des escaliers, et je remarque qu'il y a une femme qui attend devant. Oui, une habitante, dans un des couloirs de l'Hôtel Lugosi. Ce n'est que la deuxième fois que je croise une vie humaine dans les lieux communs de cet établissement. Je vais finir par croire que n'importe qui peut bel et bien circuler dans ces allées. Cette dame ne bouge pas, elle reste debout devant la porte. C'est peut-être... une gardienne. Peut-être qu'elle décide qui a le droit d'accéder au quatrième étage ? Peut-être qu'elle fait passer des tests, comme pour le troisième étage... en moins absurde je l'espère ? Il n'y a qu'une façon de le savoir : j'avance vers elle. Elle me remarque.

— Bonjour monsieur. Je vous attendais.

Elle vient de parler. De me parler ? Sans doute, vu qu'il n'y a que nous dans le couloir. Je l'observe : c'est une femme d'une trentaine d'années, je dirais. Elle porte des vêtements sobres et chics : une veste noire qui recouvre une chemise blanche dont seul le col reste à vue, un pantalon noir assorti avec la veste, de petites lunettes de vue aux fines broches noires, et un foulard blanc à poids noirs retro pour compléter son ensemble. Peu maquillée, sans rouge à lèvres clinquant, elle garde un style tout en sobriété, où la seule touche de fantaisie est une couche de verni à ongle rouge brillant étalée sur les dix doigts de ses deux mains. Le dernier détail que je remarque est la couleur de ses yeux : ils sont vairons, à savoir que l'un est d'un marron très significatif, pendant que l'autre est plus clair et tend d'avantage vers le vert, ce qui lui donne un regard puissant et charmant à la fois.

— Ou devrais-je dire : Monsieur Landau vous attend, ajoute cette inconnue en voyant que je ne réagis pas à sa première phrase.

Là, elle me fait réagir. Je m'arrête net, choqué par ses mots que j'espérais entendre depuis mon entrée dans cet hôtel. Cette personne n'est donc pas une gardienne ou une simple employée de bureau, mais plutôt une assistante, qui est apparemment... missionnée par Monsieur Landau pour venir me chercher. Moi qui commençait à ne plus y croire... j'ai du mal à le croire. J'en bégaie quelques mots.

— Je... Monsieur Landau ?

— Lui-même, me répond-elle. Vous vous souvenez que vous avez rendez-vous avec lui aujourd'hui ?

Evidemment que je m'en souviens ! Je cours après ce rendez-vous depuis si longtemps, et là, cette inconnue vient me l'apporter ! C'est... inespéré... incroyable... vraiment.

— Veuillez me suivre, s'il-vous plaît, me dit cette assistante en se retournant vers la porte du quatrième étage

Sans attendre, elle déverrouille la porte de la cage d'escalier avec une clé, la pousse, puis elle commence à monter les marches qui mènent au quatrième étage. Sans attendre non plus, je la suis.

Jusqu'ici, je n'ai pas posé de questions à cette assistante. Pourtant, plus que jamais, elles viennent toutes s'embouteiller dans ma tête. Comment cet homme a-t-il su où je me trouvais ? S'il peut m'observer, pourquoi ne m'a-t-il pas donné de signes de vies plus tôt ? Et... et j'essaie de laisser mes questions de côté. A la place, je repense à tout ce que j'ai vécu. Hier encore, rencontrer des personnes uniques dans des lieux exceptionnels était le but d'une vie. Je viens de le vivre en une journée. Peu importe ce que va m'offrir ce rendez-vous : aujourd'hui, j'ai vécu un voyage aussi extraordinaire qu'enrichissant.

Mes pensées m'envahissent pendant cette marche vers ce que j'imagine être la conclusion de mon épopée. Cette longue marche. Cette très longue marche même. Finalement, une question m'échappe.

— Il y a beaucoup de marches, non ?

— Effectivement, me confirme l'assistante en continuant d'avancer. La famille de Monsieur a toujours eu un goût pour l'extravagant et les mises en scène appuyées.

Ce sont les mots exacts qu'elle a employés, et ils cachent un secret.

— Attendez, vous avez dit...

— Vous y voilà, m'interrompt l'assistante en s'arrêtant devant une porte fermée en haut de l'escalier. La chambre de Monsieur Landau.

Une porte de chambre, similaire à celles que j'ai croisées aux autres étages, se trouve face à moi. Elle porte le numéro "401". Et je ne vais pas te faire de description détaillée de la décoration du hall et du couloir de cet étage, car il n'y en a pas. Pas de décoration, pas de hall, pas de couloirs : il n'y a qu'une porte.

— Vous voulez dire que, derrière cette porte, il n'y a qu'une chambre ? Tout le quatrième étage n'est en vérité qu'une seule et unique chambre ?

— Absolument, me confirme l'assistante. C'est ici qu'aura lieu votre entretien. Tout ce que vous avez à faire, c'est ouvrir cette porte. Monsieur Landau sait que vous arrivez, je vous invite donc à franchir le pas.

Alors ça y est. Je n'ai plus qu'une porte à ouvrir avant d'enfin accomplir mon objectif.

Quand on s'apprête à ouvrir une porte, on ne sait jamais réellement ce que l'on va trouver derrière... et si je n'avais pas envie de découvrir ce qu'il y a derrière celle-ci ? Oui, je sais, avoir un doute à ce moment précis peut paraître bête. Mais je l'ai.

— Et... si je n'ouvre pas la porte ?

— Dans ce cas, vous feriez une croix définitive sur le poste que Monsieur Landau a à vous offrir, répond simplement l'assistante.

Au moins, tout est clair. Je suis à quelques pas de mon rendez-vous. Tout ce que j'ai à faire, c'est mettre mes doutes de côté, et entrer dans cette ultime chambre pour découvrir les réponses à mes questions. »

Le héros doit ouvrir la porte "401" pour passer son entretien. Voulez-vous ouvrir la porte (chap. 191, p. 336), ou préférez-vous ne pas l'ouvrir et renoncer à votre entretien (chap. 192, p. 345) ? Réfléchissez bien à votre choix, il est déterminant pour la fin de votre histoire.

Vous décidez d'ouvrir la porte.

« Alors, j'ouvre cette porte, puis j'entre dans la chambre. L'assistante me rejoint, elle referme la porte à clé, et passe devant moi.

— Par ici, je vous prie.

Apparemment, il faut traverser l'incroyable appartement privé dans lequel nous rentrons pour arriver là où je suis attendu. Au moins, cette marche me laisse le temps d'observer les alentours : je sais que, depuis le début de mon récit, j'ai souvent qualifié des pièces d'immenses, d'imposantes, de gigantesques ; mais là, crois-moi, pour une chambre, c'est vraiment, vraiment gigantesque ! La taille d'une maison de plein pied dans la plus impressionnante chambre de l'Hôtel Lugosi, et la plus importante si je comprends bien. Et si on y ajoute la décoration, j'ai l'impression de marcher dans un palais, dans les appartements d'un prince : des dorures parsèment le lieu des murs au plafond ; des lampes en forme de chandeliers illuminent la pièce, aidées par de gigantesques lustres classiques au plafond, encore plus impressionnants que ceux du Grand Restaurant ; sous mes pieds, pas de moquette, mais du marbre, en forme de damier noir et blanc ; autour de moi, je ne vois ni lit, ni cuisine, car ils doivent se cacher derrière les portes que je croise, dans les autres pièces de ce logement définitivement trop grand. Je passe à côté de toutes sortes d'articles qui embellissent la pièce, et qui doivent tous valoir une petite fortune ; comme l'immense table à manger, digne d'un banquet capable accueillir tout un village d'irréductibles guerriers affamés, recouverte d'une élégante nappe rouge sur laquelle des piles d'assiettes blanches et dorées et un tas couverts en argent n'attendent que d'être disposés correctement. Je pourrais également te parler des immenses miroirs, des bougies, des sièges en velours, mais je préfère m'attarder sur les cadres : il n'y a pas de tableau ici, mais à la place, sur les murs, des cadres accueillent des photographies de plusieurs pièces de l'Hôtel Lugosi, prises à des époques différentes. Sur l'une, on peut voir deux champions de boxe s'échauffer sur un ring ; sur l'autre, des techniciens installent une sorte de robot au milieu d'une pièce ; je peux voir un monstre emménager dans sa chambre, des plantes être plantées dans un terrain neuf, ou encore un serveur dicter des ordres à son équipe dans le Grand Restaurant. Ce sont des portraits et des paysages que seul un très grand photographe peut produire. La personne qui vit ici a la chance de posséder de tels souvenirs. Si jamais j'ai pu en douter avant de voir ce logement, je n'en ai plus aucun maintenant : Monsieur Landau est quelqu'un d'important ici. De très important.

A la fin de la traversée, on arrive devant une porte vitrée fermée, au verre dépoli qui empêche de voir nettement à travers.

— Arrêtez-vous, me demande l'assistante. Attendez quelques instants, s'il-vous plaît.

Je m'exécute, mais j'observe ce qu'elle s'apprête à faire, et j'écoute ce qu'elle s'apprête à dire. »

Avant de continuer, lisez bien ces quelques indications :

Pour découvrir ce qu'il se passe ensuite, il va falloir vous diriger vers une page bien précise.

*Précédemment, vous avez peut-être eu une indication vous attribuant un **chemin a, b, c ou d.***

Si c'est le cas, dirigez-vous vers la page qui correspond au chemin qui vous a été donné.

*Si ce n'est pas le cas, pas de panique : empruntez alors le **chemin e.***

*Si vous avez précédemment obtenu le **chemin a**, rendez-vous à la page 337 ;*

*Si vous avez obtenu le **chemin b**, rendez-vous à la page 338 ;*

*Si vous avez obtenu le **chemin c**, rendez-vous à la page 339 ;*

*Si vous avez obtenu le **chemin d**, rendez-vous à la page 340 ;*

*Sinon, dirigez-vous vers le **chemin e** (page 341).*

Vous empruntez le chemin a pour découvrir la suite de votre histoire :

« Elle ouvre en grand la porte, me laissant voir à l'intérieur d'une nouvelle partie de ce foyer. Pour te la décrire rapidement : imagine un bureau de chef d'entreprise, mais dans une salle beaucoup trop grande pour accueillir le peu d'éléments qu'il comporte. Le bureau de ce bureau, fait en bois ancien, sûrement du chêne, est environ trois fois plus long qu'un bureau standard. Sur lui, tout est parfaitement rangé et ordonné... en même temps, il n'y a pas grand-chose à désordonner. Au sol, à part quelques chaises qui attendent les prochains clients des prochaines réunions, il n'y a que le vide pour occuper tout cet espace. Au mur, il n'y a ni tableau, ni photographie, seule une télévision est accrochée. La pièce n'est pas plus décorée que ça. Elle est sobre, comme dans un bureau resté impersonnel qui pourrait être donné au premier venu.

Bien plus important que la décoration de la pièce, ce que je remarque avant tout, c'est cet homme assis derrière le bureau. Il me tourne le dos. Il regarde sa télévision, et il n'a même pas pris la peine de se retourner quand la porte s'est ouverte, comme s'il avait plongé dans un programme en attendant que quelqu'un arrive à lui. J'entends ce qu'il regarde : c'est une publicité. Je reconnais...

— ...pile ce dont j'ai besoin à l'heure du petit-déjeuner. Car, comme dit mon mari :

— Avec les Céréales Del Toro, vous aurez ce qu'il vous faut !

Eh ! Mais c'est ma publicité ! C'est le slogan que j'ai choisi pendant que j'étais dans... effectivement, c'est mon slogan. Mais je ne dis rien. Pour ne pas donner une mauvaise première impression de moi.

— Monsieur, votre rendez-vous est arrivé, informe l'assistante à cet homme qui me tourne le dos.

— Parfait, répond cet homme en prenant une télécommande pour éteindre sa télévision. Il peut entrer et s'asseoir.

L'assistante me fait signe d'avancer et de prendre place sur l'une des chaises. Alors j'avance, mais je reste debout. Elle sort de la pièce et elle referme la porte vitrée derrière elle.

L'homme se retourne. Il me regarde, je le regarde. C'est un homme plutôt âgé, le visage ridé et fatigué, au crâne dégarni qui ne porte plus que quelques cheveux gris et blancs sur ses côtés ; mais il a une fine moustache blanche à l'italienne pour ajouter un peu de pilosité et de charisme à son visage. Ses vêtements ne sont pas ceux d'un prince : il porte une longue chemise de nuit rouge boutonnée de haut en bas, un grand pantalon de pyjama assorti et, par-dessus tout, un peignoir noir aux motifs dorés ronds et carrés, qu'il laisse ouvert, et qui accentue son style d'homme riche décontracté. Je ne regarde pas sous son bureau pour ne pas avoir l'air d'un étrange voyeur, mais je ne serais pas surpris de le voir porter de confortables chaussons de grand-père à ses pieds. Il n'a ni montre au poignet, ni bagues aux doigts. Il ne se tient pas droit dans son siège. En l'observant, j'ai l'impression d'avoir face à moi un homme important, certes, mais dont le poids des années a affaibli son pouvoir et a laissé place à du laisser-aller. Je le regarde, il me regarde. »

Maintenant, passez directement à la page 342.

*Vous empruntez le **chemin b** pour découvrir la suite de votre histoire :*

« Elle ouvre en grand la porte, me laissant voir à l'intérieur d'une nouvelle partie de ce foyer. Pour te la décrire rapidement : imagine un bureau de chef d'entreprise, mais dans une salle beaucoup trop grande pour accueillir le peu d'éléments qu'il comporte. Le bureau de ce bureau, fait en bois ancien, sûrement du chêne, est environ trois fois plus long qu'un bureau standard. Sur lui, tout est parfaitement rangé et ordonné... en même temps, il n'y a pas grand-chose à désordonner. Au sol, à part quelques chaises qui attendent les prochains clients des prochaines réunions, il n'y a que le vide pour occuper tout cet espace. Au mur, il n'y a ni tableau, ni photographie, seule une télévision est accrochée. La pièce n'est pas plus décorée que ça. Elle est sobre, comme dans un bureau resté impersonnel qui pourrait être donné au premier venu.

Bien plus important que la décoration de la pièce, ce que je remarque avant tout, c'est cet homme assis derrière le bureau. Il me tourne le dos. Il regarde sa télévision, et il n'a même pas pris la peine de se retourner quand la porte s'est ouverte, comme s'il avait plongé dans un programme en attendant que quelqu'un arrive à lui. J'entends ce qu'il regarde : c'est une publicité. Je reconnais...

— ...pile ce dont j'ai besoin à l'heure du petit-déjeuner. Car, comme dit mon mari :

— Avec les Céréales Del Toro, le matin sera chaud, chaud, chaud !

Eh ! Mais c'est ma publicité ! C'est le slogan que j'ai choisi pendant que j'étais dans... effectivement, c'est mon slogan. Mais je ne dis rien. Pour ne pas donner une mauvaise première impression de moi.

— Monsieur, votre rendez-vous est arrivé, informe l'assistante à cet homme qui me tourne le dos.

— Parfait, répond cet homme en prenant une télécommande pour éteindre sa télévision. Il peut entrer et s'asseoir.

L'assistante me fait signe d'avancer et de prendre place sur l'une des chaises. Alors j'avance, mais je reste debout. Elle sort de la pièce et elle referme la porte vitrée derrière elle.

L'homme se retourne. Il me regarde, je le regarde. C'est un homme plutôt âgé, le visage ridé et fatigué, au crâne dégarni qui ne porte plus que quelques cheveux gris et blancs sur ses côtés ; mais il a une fine moustache blanche à l'italienne pour ajouter un peu de pilosité et de charisme à son visage. Ses vêtements ne sont pas ceux d'un prince : il porte une longue chemise de nuit rouge boutonnée de haut en bas, un grand pantalon de pyjama assorti et, par-dessus tout, un peignoir noir aux motifs dorés ronds et carrés, qu'il laisse ouvert, et qui accentue son style d'homme riche décontracté. Je ne regarde pas sous son bureau pour ne pas avoir l'air d'un étrange voyeur, mais je ne serais pas surpris de le voir porter de confortables chaussons de grand-père à ses pieds. Il n'a ni montre au poignet, ni bagues aux doigts. Il ne se tient pas droit dans son siège. En l'observant, j'ai l'impression d'avoir face à moi un homme important, certes, mais dont le poids des années a affaibli son pouvoir et a laissé place à du laisser-aller. Je le regarde, il me regarde. »

Maintenant, passez directement à la page 342.

Vous empruntez le chemin c pour découvrir la suite de votre histoire :

« Elle ouvre en grand la porte, me laissant voir à l'intérieur d'une nouvelle partie de ce foyer. Pour te la décrire rapidement : imagine un bureau de chef d'entreprise, mais dans une salle beaucoup trop grande pour accueillir le peu d'éléments qu'il comporte. Le bureau de ce bureau, fait en bois ancien, sûrement du chêne, est environ trois fois plus long qu'un bureau standard. Sur lui, tout est parfaitement rangé et ordonné... en même temps, il n'y a pas grand-chose à désordonner. Au sol, à part quelques chaises qui attendent les prochains clients des prochaines réunions, il n'y a que le vide pour occuper tout cet espace. Au mur, il n'y a ni tableau, ni photographie, seule une télévision est accrochée. La pièce n'est pas plus décorée que ça. Elle est sobre, comme dans un bureau resté impersonnel qui pourrait être donné au premier venu.

Bien plus important que la décoration de la pièce, ce que je remarque avant tout, c'est cet homme assis derrière le bureau. Il me tourne le dos. Il regarde sa télévision, et il n'a même pas pris la peine de se retourner quand la porte s'est ouverte, comme s'il avait plongé dans un programme en attendant que quelqu'un arrive à lui. J'entends ce qu'il regarde : c'est une publicité. Je reconnais...

— ...pile ce dont j'ai besoin à l'heure du petit-déjeuner. Car, comme dit mon mari :

— Avec les Céréales Del Toro, le petit-déjeuner vous rendra accro !

Eh ! Mais c'est ma publicité ! C'est le slogan que j'ai choisi pendant que j'étais dans... effectivement, c'est mon slogan. Mais je ne dis rien. Pour ne pas donner une mauvaise première impression de moi.

— Monsieur, votre rendez-vous est arrivé, informe l'assistante à cet homme qui me tourne le dos.

— Parfait, répond cet homme en prenant une télécommande pour éteindre sa télévision. Il peut entrer et s'asseoir.

L'assistante me fait signe d'avancer et de prendre place sur l'une des chaises. Alors j'avance, mais je reste debout. Elle sort de la pièce et elle referme la porte vitrée derrière elle.

L'homme se retourne. Il me regarde, je le regarde. C'est un homme plutôt âgé, le visage ridé et fatigué, au crâne dégarni qui ne porte plus que quelques cheveux gris et blancs sur ses côtés ; mais il a une fine moustache blanche à l'italienne pour ajouter un peu de pilosité et de charisme à son visage. Ses vêtements ne sont pas ceux d'un prince : il porte une longue chemise de nuit rouge boutonnée de haut en bas, un grand pantalon de pyjama assorti et, par-dessus tout, un peignoir noir aux motifs dorés ronds et carrés, qu'il laisse ouvert, et qui accentue son style d'homme riche décontracté. Je ne regarde pas sous son bureau pour ne pas avoir l'air d'un étrange voyeur, mais je ne serais pas surpris de le voir porter de confortables chaussons de grand-père à ses pieds. Il n'a ni montre au poignet, ni bagues aux doigts. Il ne se tient pas droit dans son siège. En l'observant, j'ai l'impression d'avoir face à moi un homme important, certes, mais dont le poids des années a affaibli son pouvoir et a laissé place à du laisser-aller. Je le regarde, il me regarde. »

Maintenant, passez directement à la page 342.

Vous empruntez le chemin d pour découvrir la suite de votre histoire :

« Elle ouvre en grand la porte, me laissant voir à l'intérieur d'une nouvelle partie de ce foyer. Pour te la décrire rapidement : imagine un bureau de chef d'entreprise, mais dans une salle beaucoup trop grande pour accueillir le peu d'éléments qu'il comporte. Le bureau de ce bureau, fait en bois ancien, sûrement du chêne, est environ trois fois plus long qu'un bureau standard. Sur lui, tout est parfaitement rangé et ordonné... en même temps, il n'y a pas grand-chose à désordonner. Au sol, à part quelques chaises qui attendent les prochains clients des prochaines réunions, il n'y a que le vide pour occuper tout cet espace. Au mur, il n'y a ni tableau, ni photographie, seule une télévision est accrochée. La pièce n'est pas plus décorée que ça. Elle est sobre, comme dans un bureau resté impersonnel qui pourrait être donné au premier venu.

Bien plus important que la décoration de la pièce, ce que je remarque avant tout, c'est cet homme assis derrière le bureau. Il me tourne le dos. Il regarde sa télévision, et il n'a même pas pris la peine de se retourner quand la porte s'est ouverte, comme s'il avait plongé dans un programme en attendant que quelqu'un arrive à lui. J'entends ce qu'il regarde : c'est une publicité. Je reconnais...

— ...pile ce dont j'ai besoin à l'heure du petit-déjeuner. Car, comme dit mon mari :

— Avec les Céréales Del Toro, devenez un Céréales Killer !

Eh ! Mais c'est ma publicité ! C'est le slogan que j'ai choisi pendant que j'étais dans... effectivement, c'est mon slogan. Mais je ne dis rien. Pour ne pas donner une mauvaise première impression de moi.

— Monsieur, votre rendez-vous est arrivé, informe l'assistante à cet homme qui me tourne le dos.

— Parfait, répond cet homme en prenant une télécommande pour éteindre sa télévision. Il peut entrer et s'asseoir.

L'assistante me fait signe d'avancer et de prendre place sur l'une des chaises. Alors j'avance, mais je reste debout. Elle sort de la pièce et elle referme la porte vitrée derrière elle.

L'homme se retourne. Il me regarde, je le regarde. C'est un homme plutôt âgé, le visage ridé et fatigué, au crâne dégarni qui ne porte plus que quelques cheveux gris et blancs sur ses côtés ; mais il a une fine moustache blanche à l'italienne pour ajouter un peu de pilosité et de charisme à son visage. Ses vêtements ne sont pas ceux d'un prince : il porte une longue chemise de nuit rouge boutonnée de haut en bas, un grand pantalon de pyjama assorti et, par-dessus tout, un peignoir noir aux motifs dorés ronds et carrés, qu'il laisse ouvert, et qui accentue son style d'homme riche décontracté. Je ne regarde pas sous son bureau pour ne pas avoir l'air d'un étrange voyeur, mais je ne serais pas surpris de le voir porter de confortables chaussons de grand-père à ses pieds. Il n'a ni montre au poignet, ni bagues aux doigts. Il ne se tient pas droit dans son siège. En l'observant, j'ai l'impression d'avoir face à moi un homme important, certes, mais dont le poids des années a affaibli son pouvoir et a laissé place à du laisser-aller. Je le regarde, il me regarde. »

Maintenant, passez directement à la page 342.

Vous empruntez le chemin e pour découvrir la suite de votre histoire :

« Elle ouvre en grand la porte, me laissant voir à l'intérieur d'une nouvelle partie de ce foyer. Pour te la décrire rapidement : imagine un bureau de chef d'entreprise, mais dans une salle beaucoup trop grande pour accueillir le peu d'éléments qu'il comporte. Le bureau de ce bureau, fait en bois ancien, sûrement du chêne, est environ trois fois plus long qu'un bureau standard. Sur lui, tout est parfaitement rangé et ordonné... en même temps, il n'y a pas grand-chose à désordonner. Au sol, à part quelques chaises qui attendent les prochains clients des prochaines réunions, il n'y a que le vide pour occuper tout cet espace. Au mur, il n'y a ni tableau, ni photographie, seule une télévision est accrochée. La pièce n'est pas plus décorée que ça. Elle est sobre, comme dans un bureau resté impersonnel qui pourrait être donné au premier venu.

Bien plus important que la décoration de la pièce, ce que je remarque avant tout, c'est cet homme assis derrière le bureau. Il me tourne le dos. Il regarde sa télévision, et il n'a pas pris la peine de se retourner quand la porte s'est ouverte. Le programme qui le passionne n'est pas un programme traditionnel : ce sont des images de vidéosurveillance, qui lui permettent de voir ce qu'il se passe dans les couloirs de l'hôtel. Ceci explique comment il a pu savoir où j'allais. Ce qui n'est pas expliqué, en revanche, c'est ce qui film ces images, vu que je n'ai vu aucune caméra dans les couloirs que j'ai pourtant très bien observé. J'ai envie de poser des questions sur ces images. Mais je ne dis rien. Pour ne pas donner une mauvaise première impression de moi.

— Monsieur, votre rendez-vous est arrivé, informe l'assistante à cet homme qui me tourne le dos.

— Parfait, répond cet homme en prenant une télécommande pour éteindre sa télévision. Il peut entrer et s'asseoir.

L'assistante me fait signe d'avancer et de prendre place sur l'une des chaises. Alors j'avance, mais je reste debout. Elle sort de la pièce et elle referme la porte vitrée derrière elle.

L'homme se retourne. Il me regarde, je le regarde. C'est un homme plutôt âgé, le visage ridé et fatigué, au crâne dégarni qui ne porte plus que quelques cheveux gris et blancs sur ses côtés ; mais il a une fine moustache blanche à l'italienne pour ajouter un peu de pilosité et de charisme à son visage. Ses vêtements ne sont pas ceux d'un prince : il porte une longue chemise de nuit rouge boutonnée de haut en bas, un grand pantalon de pyjama assorti et, par-dessus tout, un peignoir noir aux motifs dorés ronds et carrés, qu'il laisse ouvert, et qui accentue son style d'homme riche décontracté. Je ne regarde pas sous son bureau pour ne pas avoir l'air d'un étrange voyeur, mais je ne serais pas surpris de le voir porter de confortables chaussons de grand-père à ses pieds. Il n'a ni montre au poignet, ni bagues aux doigts. Il ne se tient pas droit dans son siège. En l'observant, j'ai l'impression d'avoir face à moi un homme important, certes, mais dont le poids des années a affaibli son pouvoir et a laissé place à du laisser-aller. Je le regarde, il me regarde. »

Maintenant, passez directement à la page 342.

Reprenez votre lecture ici pour découvrir la suite de cette séquence :

« Il est le premier à prendre la parole.

— Tu devrais t’asseoir, me conseille cet homme décontracté en me montrant ses chaises avec sa main.

Pas de bonjour. Pas de présentation. Et cet ordre. Ce mélange me fait avoir une réaction bizarre.

— Et si je ne veux pas m’asseoir ? Est-ce que j’ai le choix ?

Moi qui voulais faire attention aux mots que je prononce, pour donner une bonne première impression, je crois que c’est loupé.

— Ah, les choix, me répond ce Monsieur. Toujours les choix ! Malheureusement, tout n’est pas toujours affaire de choix dans la vie. Tout n’est pas tout blanc ou tout noir. Tu l’apprendras bien vite, crois-moi. Assieds-toi, s’il te plaît.

J’arrête de le contredire et je m’assois.

— Bien, reprend-t-il dès qu’il me voit sur une chaise. Commençons par une simple question : sais-tu qui je suis ?

— Vous êtes Monsieur Landau, et vous m’avez donné rendez-vous dans cet hôtel.

— Je vois. Sais-tu pourquoi je t’ai donné rendez-vous dans cet hôtel ?

— Pour un entretien, parce que vous recherchez quelqu’un pour un travail.

Il me regarde, il prend une longue respiration, puis il m’annonce :

— En conclusion, tu ne sais pas qui je suis ni pourquoi je t’ai donné rendez-vous ici. Alors écoute-moi avec la plus grande attention, la même que tu as pu donner à certains habitants de cet établissement, s’il-te-plait : sache que le nom “Landau” est un nom d’emprunt, que j’utilise pour masquer ma véritable identité. Le nom que l’on m’a donné à ma naissance, et qui toujours inscrit sur mes papiers officiels aujourd’hui, est Lugosi.

Je me mords la lèvre pour m’empêcher de parler, mais je pense que mon envie de faire une remarque évidente se lit sur mon visage.

— Tu comprends que je porte le nom de cet hôtel, poursuit-il. Tu vas très vite comprendre que ce sont les membres de ma famille, mes ancêtres, qui ont construit ce lieu. Tu vas aussi comprendre que la propriété de l’hôtel a toujours été léguée de pères et mères en fils et filles. Tu comprends qu’un membre de ma famille a créé ce lieu, il en est devenu le propriétaire, puis, quelques années après, il l’a légué à l’un de ses enfants, qui est devenu propriétaire, puis ce dernier a dû, quelques années après, le léguer à l’un de ses enfants, qui est devenu propriétaire, et ainsi de suite. Et tu comprends sûrement déjà que ce don est finalement arrivé jusqu’à moi et, qu’en conclusion...

Je me permets de le couper et de compléter sa phrase.

— Vous êtes le propriétaire de l’Hôtel Lugosi.

— Tout juste, me confirme Monsieur Lugosi. Propriétaire et gérant, pour être exact. Ce qui est une tâche essentielle à la bonne tenue d’un établissement comme celui-ci. Vois-tu, cet hôtel n’est pas un hôtel comme les autres. De nombreuses vies lui accordent une grande importance. Il est l’un des seuls endroits sur terre, si ce n’est le seul, à offrir une résidence à tous ceux qui passent pour des étranges ou des étrangers aux yeux de ceux qui ne se considèrent pas comme tel. C’est pour accueillir le fantastique, l’insolite et les bizarreries de notre monde que l’Hôtel Lugosi est né. Il est un espace d’accueil où un monstre vivant, une dame âgée qui prétend lire l’avenir et un enfant aux fantasmes de vie normalement irréalisables peuvent vivre ensemble en paix malgré leurs différences. Tout ce que l’être humain n’accepte pas en temps normal est normal ici. L’impossible est possible à l’Hôtel Lugosi. Mais tout ce que je viens de te décrire, tu l’as évidemment remarqué pendant ton voyage, n’est-ce pas ?

Aucun mot ne sort de ma bouche. Sa question reste sans réponse, il peut poursuivre.

— Dès l'ouverture de l'Hôtel Lugosi, les chambres se sont immédiatement remplies. Aujourd'hui encore, des voyageurs de tous horizons, aux origines et aux richesses diverses, viennent s'y installer et de nombreuses vies ont toujours besoin de cet hôtel. Les havres de paix des habitants doivent continuer d'exister, il est important que la tradition de l'Hôtel Lugosi perdure, et c'est mon rôle de veiller à cela. Je dois surveiller l'hôtel, l'entretenir, répondre aux exigences des clients, leur donner les moyens nécessaires pour qu'ils se sentent bien chez eux, accueillir les nouveaux locataires et les loger là où ils seront le mieux, vérifier que tout reste à sa place : tel est le rôle du propriétaire et gérant de l'Hôtel Lugosi. C'est un métier difficile, épuisant de surcroît, mais passionnant, prenant, enrichissant et, plus que tout, nécessaire. Mais tu te demandes sûrement pourquoi je te raconte toutes ces histoires ?

C'est vrai, mais je ne dis rien, je le laisse finir son monologue cliché mais nécessaire.

— Aujourd'hui, comme tu peux le voir, je suis une personne âgée. En revanche, ce que tu ne peux pas voir, c'est que je suis un homme malade. Attention, mes jours ne sont pas encore en danger, je ne vais pas quitter ce monde cette semaine, du moins ce n'est pas prévu. Néanmoins, j'ai besoin de soins, de repos, ce qui ne rime pas avec une mission aussi difficile et éreintante qu'est la gestion d'une telle entreprise. Comme la tradition le veut, je dois léguer ma propriété à l'un de mes enfants. Cependant, un problème se pose : je n'ai pas d'enfant. Je ne vais pas te livrer toute ma vie personnelle et privée, je ne vais pas te demander de rester assis sur cette chaise pendant des heures juste pour écouter mes souvenirs. Sache simplement que je n'ai ni femme, ni enfant, ni frère, ni sœur à qui léguer mon héritage. Mon métier ne m'a pas laissé le temps de fonder une famille, mes ancêtres sont tous partis, et donc, si tu préfères les phrases simples qui vont droit au but : je suis le dernier Lugosi. Je n'ai aucun successeur, ce qui est un regrettable problème... mais tu sais ce qu'on dit : à tous problèmes sa solution. J'avais mon problème, alors j'ai trouvé sa solution : j'ai décidé de chercher des hommes et femmes vivants dans les environs, qui auraient le profil que je recherche pour devenir mon héritier, et je leur ai alors envoyé un mail. J'ai demandé à une vingtaine de personnes si elles étaient à la recherche d'un emploi, car moi-même j'étais...

— Vous étiez à la recherche d'un employé. Et dans votre message, vous avez donné rendez-vous dès que possible à l'Hôtel Lugosi. Vous avez indiqué que vous alliez passer alors un entretien avec cette personne, où vous lui expliqueriez en quoi consiste le poste qu'il occuperait, s'il a le profil que vous cherchez.

Je me surprends à pouvoir compléter les paroles de cet homme. Peut-être parce que je connais son message par cœur.

— Exactement. Définitivement, tu comprends vite, me confie Monsieur Lugosi avec un sourire qui vient ajouter de la vie à son visage. Alors je vais aller à l'essentiel : l'emploi pour lequel tu as parcouru tant de chemin est celui de gérant et propriétaire de l'Hôtel Lugosi. Plus encore, j'aimerais t'annoncer que tu as parfaitement réussi l'entretien, et c'est pourquoi je souhaite t'offrir, à toi et toi seul, la propriété et la gestion de l'Hôtel Lugosi.

Là, je... j'ai comme un frissonnement étrange qui parcourt tout le long de mon corps. Je n'étais sûrement pas prêt d'entendre ces mots.

— Attendez... quoi ?

— Tu as très bien entendu, me répond Monsieur Lugosi en voyant mon visage pâlir.

— Mais vous avez dit qu'une vingtaine de personnes avaient reçu votre message ?

— C'est exact. J'ai envoyé le même message à tous.

— Alors pourquoi moi ?

— Parce que tu es le premier à être arrivé jusqu'ici et à t'asseoir sur ce siège.

— Je... bon, ok, pourquoi pas. Mais comment pouvez-vous dire que j'ai réussi l'entretien alors que je viens seulement de m'asseoir ?

— L'entretien n'a pas lieu ici. Il a déjà eu lieu. Pendant que tu me cherchais. Dans l'hôtel. Il était là, ton entretien.

J'ai dû mal à avaler toutes ces informations. Et à les digérer. Et à tout comprendre.

— Si tu as besoin de plus d'explications, je peux te les donner.

Je lui fais "oui" de la tête.

— Toutes les personnes à qui j'ai envoyé ce message sont venues dans l'hôtel... sauf qu'aucune n'y est restée bien longtemps : certains sont repartis en ne voyant personne pour les accueillir, d'autres ont paniqué à la première étrangeté qu'ils ont croisé ; certains se sont lassés, et d'autres n'ont pas compris ce qu'ils avaient devant leurs yeux ; et au final, tout le monde a eu une bonne excuse quitté l'hôtel. Tout le monde, sauf toi. Tu as peut-être hésité à partir, tu y as forcément pensé, mais au final, tu es arrivé jusqu'à moi. Mais ce n'est pas tout ce que tu as accompli : tu as pris ton temps, et tu as parlé à tant d'habitants. Tu as visité, tu as fait preuve de curiosité, tu as accompagné les vies que tu as croisées, tu les as écoutées, tu leur as tenue compagnie, et en résumé, tu les as aidées. Tu n'as pas pu aider tout le monde, je le sais. Peut-être qu'il y a certains choix que tu regrettes... mais peu importe. Tu étais obligé de faire des choix, et je me fiche de savoir si ceux que tu as pris étaient les plus judicieux ; car le plus important, c'est que tu as fait l'effort de vivre un instant avec les habitants. Tu n'as pas eu peur de la différence, tu as fait preuve de patience, avec eux, et avec moi, car tu as continué de me chercher même si je ne t'ai pas donné de signe de vie. Tu n'avais aucun antagoniste face à toi, personne pour te barrer la route et te donner l'envie de t'impliquer, et pourtant, tu es resté. Tu as découvert ce monde qui te tendait les bras, qui n'attendait qu'un visiteur comme toi. Cet hôtel aux mille et une voix qui défie l'imaginaire, il a besoin d'une âme dévouée pour l'entretenir, pour maintenir son activité essentielle : pour gérer un tel monde, il faut de la patience, de la curiosité, de la bienveillance, être à l'écoute des autres, et ne pas avoir peur de prendre des décisions. Attention, ce n'est pas un rôle facile à tenir : comme tu l'as vu, il y a tellement de caractères et des personnalités à gérer ici, certaines plus difficiles que d'autres, qu'il n'est pas évident de satisfaire tout le monde. Mais il faut savoir accepter ce rôle dans ses bons et ses mauvais côtés. Et, d'après moi, d'après ce que j'ai vu, d'après ce que tu m'as montré, tu en es capable. Tu es fait pour cette mission, je le pense sincèrement. Et si je dois offrir à quelqu'un la propriété de mon hôtel, celui que ma famille a construit, j'aimerais que ce soit à toi, et à toi seul. Est-ce que mes explications te suffisent ?

Pendant qu'il me parlait, j'étais transporté par ses mots, par ce qu'ils signifient. Tout ce que j'ai entendu, c'était réel. C'est une vraie proposition que m'offre cet homme. A moi. Je mets un peu de temps avant de lui répondre, le temps d'accepter que tout ce que je viens de vivre aujourd'hui est vraiment arrivé. Puis, avec la gorge serrée, accompagné par un sentiment inédit à la frontière entre l'envie et la peur, je finis par bégayer quelques mots.

— Oui... oui, vos explications me suffisent.

— Parfait, reprend Monsieur Lugosi en tapant dans ses mains d'impatience. Alors je vais te poser une dernière question. Dès qu'elle sera posée, tu devras me donner ta réponse. Attention, je ne te ferais ma proposition qu'une seule fois, le choix que tu vas prendre est définitif. On est d'accord ?

— On... est d'accord.

— Parfait. Parfait... Parfait ! Alors, voici ma demande : acceptes-tu de devenir le nouveau propriétaire de l'Hôtel Lugosi ? »

Cher lecteur, voici le dernier choix qui s'offre à vous dans cette aventure. Allez-vous accepter la proposition de Monsieur Lugosi ?

Vous pouvez accepter de devenir le nouveau propriétaire de l'Hôtel Lugosi (chap. 193, p. 347) ;

Vous pouvez refuser la proposition, mais demander si vous pouvez vivre dans une des chambres de l'Hôtel Lugosi (chap. 194, p. 349) ;

Ou refuser la proposition et partir définitivement de l'Hôtel Lugosi (chap. 195, p. 351).

Vous décidez de ne pas ouvrir la porte.

Le héros est toujours assis sur sa chaise, face à l'autre gars. Il prend son temps pour lui raconter son histoire, car la fin n'est ni facile à dire, ni facile à entendre. Il respire, souffle, comme s'il avait du mal à assumer ses choix de l'époque.

— Et alors ? relance l'autre gars en remarquant le silence de son voisin. Tu as trouvé quoi, comme réponses, derrière la porte ?

— Je ne l'ai pas ouverte, marmonne doucement le héros.

— De... de quoi ?

— Je n'ai pas ouvert la porte, répète le héros en regardant l'autre gars.

« L'assistante me regarde. Elle attend que j'ouvre la porte. Mais je reste devant, je décide de réfléchir quelques instants... et, finalement, je décide ne pas l'ouvrir, de ne pas passer de l'autre côté. Je regarde l'assistante, sans rien dire. Elle n'a pas besoin de mes mots pour comprendre mon choix. Elle reste à côté de la porte, et me fait un signe de tête, comme pour prendre en compte officiellement ma décision. Ensuite, je reprends l'escalier dans l'autre sens, m'éloignant définitivement de cette porte.

Je ne suis jamais allé à mon rendez-vous. Je n'ai jamais passé mon entretien. »

— Voilà comment se termine l'histoire que je voulais te raconter, conclue le héros.

L'autre gars a du mal à trouver les mots capables d'exprimer son état d'esprit actuel.

— Mais... pourquoi ?

— Pourquoi... en voilà une question difficile, explique le héros, même s'il est un peu gêné par cette inévitable question. Peut-être que j'ai eu peur, que je n'ai pas osé sauter le pas, que je n'avais pas envie d'être déçu par ce que j'allais trouver derrière cette porte. En voilà, des raisons valables... mais je crois que j'ai pris ce choix pour une autre raison. En passant d'un étage à l'autre, en visitant les différentes chambres de l'hôtel, et en croisant ces différentes vies, j'ai compris que le rendez-vous n'avait aucune importance. Peu importe la conclusion, ce qui comptait réellement, c'était le voyage... oui, je sais, c'est une phrase extrêmement niaise digne des philosophes de comptoirs que tu as déjà entendu des dizaines de fois ; mais quand on l'applique à mon histoire, elle est plus vraie que jamais. En une journée, j'ai vécu plus d'aventures que pendant tout le reste de ma vie. Moi qui passais des jours entiers à ne rien faire, à ne pas trouver ma place dans le monde qui m'entoure, ce jour-là, j'ai trouvé un lieu où je me sens à ma place. Dans l'Hôtel Lugosi, je peux aider les autres, les accompagner, être utile dans leurs vies. Je n'ai pas besoin de passer un entretien pour un quelconque travail : j'ai trouvé une voie qui me correspond. Voilà pourquoi je n'ai pas ouvert cette porte.

Le silence règne en maître pendant quelques secondes dans cette petite pièce où se trouvent les deux personnages, avant que le héros ne termine ses explications :

— Mais comme tu l'as remarqué en me trouvant ici, je n'ai pas quitté l'Hôtel Lugosi.

« Ce jour-là, j'ai fini par poser une question à l'assistante :

— Est-ce qu'il est possible de réserver une chambre au rez-de-chaussée ?

Dès la fin de ma question, elle a fait tout son possible pour me trouver une chambre, qui est devenu ma chambre, celle où tu te trouves depuis de longues minutes pour m'écouter, mon ami. »

L'autre gars regarde autour de lui, comme ému de pouvoir observer en détail cette modeste chambre qui n'a pourtant rien d'extravagante.

— Et depuis le jour où tu es rentré dans cet hôtel, tu vis ici ? demande l'autre gars.

— Tout à fait, confirme le héros. Je n'ai jamais souhaité changer de chambre, je reste très attaché à celle-ci, la première du rez-de-chaussée. Avant, à l'intérieur, il n'y avait qu'une table avec un téléphone rouge. Aujourd'hui, il y a moi. C'est mon chez moi. Et comme avant, beaucoup de nouveaux visiteurs passent par ici en commençant leur visite... comme toi quand tu as poussé ma porte tout à l'heure.

L'autre gars, qui a du mal à se remettre de toutes ces informations, reprend quelques secondes avant de poser ses dernières questions.

— Si l'histoire que tu m'as racontée est vraie, alors, moi aussi, en visitant cet hôtel, je vais pouvoir rencontrer les mêmes personnes extraordinaires que toi ?

— Pas forcément les mêmes : le temps est passé, les vies évoluent vite... mais, si tu prends le temps d'écouter les habitants enfermés dans leurs chambres, si tu prends le temps de chercher l'inconnu, si tu prends de ton temps pour l'offrir aux autres, ton voyage sera extraordinaire, ça, je peux te le promettre.

— J'ai... j'ai une autre question.

— Pose-là, je t'en prie. C'est important de ne pas laisser ses questions sans réponses.

— Tu sais que j'ai reçu la même lettre que toi à l'époque ?

— Bien sûr. Sinon, je n'aurais pas insisté pour te raconter mon histoire.

— Est-ce que, moi aussi, je dois renoncer à mon entretien ?

— C'est à toi de voir. Tout dépend de tes choix. Mais le plus important, c'est que tu profites de ce que tu auras la chance de voir. Soit curieux, laisse parler ton imagination, prend tout ce que cet hôtel a à t'offrir et, qui sais, peut-être que toi, tu arriveras à aller au bout de cet entretien ; peut-être que tu obtiendras l'emploi de tes rêves après ce rendez-vous... Pour cela, il n'y a qu'une façon de le savoir : tu dois voyager dans l'Hôtel Lugosi. »

FIN

Merci d'avoir participé à cette aventure. Pour obtenir une nouvelle fin, en découvrant des pièces que vous n'avez pas encore visitées, nous ne pouvons que vous conseiller de recommencer une nouvelle lecture de ce récit.

En espérant vous revoir bientôt à l'Hôtel Lugosi.

Vous décidez d'accepter la proposition.

Touché par ce qu'il confie, le héros a du mal à apporter la conclusion de son épopée. De son côté, l'autre gars commence à comprendre à qui il parle depuis tout à l'heure, et décide alors de rompre le silence qui était venu s'installer.

— Et au final, tu as accepté la proposition de Monsieur Lugosi ?

— Bien évidemment, rétorque le héros en voyant le visage rempli d'interrogations de celui qui lui fait face. Comment refuser une telle offre ? En voyageant entre ces murs, j'ai trouvé un lieu qui me correspond, où je me sens à ma place au milieu de toutes ces différences. De plus, j'ai fait des promesses à certains habitants qui attendent impatiemment de me revoir les aider un jour. Quelle meilleure manière de les aider qu'en devenant le propriétaire et gérant de l'Hôtel Lugosi ?

« Bien sûr, au départ, Monsieur Lugosi m'a aidé, m'a conseillé, m'a formé, m'a appris à tenir une telle entreprise. Avec lui, j'ai pu découvrir d'autres pièces que je n'avais pas visitées lors de mon premier jour, comme la discothèque par exemple, et pleins d'autres encore. J'ai pu rencontrer une grande partie des locataires, Monsieur Lugosi m'a montré les curiosités qui m'avaient échappées lors de mon premier aller, et il m'a accompagné le plus longtemps possible ; et, quand le moment est venu, il m'a laissé son bureau, et a quitté l'hôtel pour se reposer et se soigner. A partir de là, j'ai dirigé seul l'Hôtel Lugosi.

D'une certaine manière, au côté des habitants de l'hôtel, j'ai pu continuer de vivre l'aventure que j'ai commencé le premier jour, tout en les accompagnants : j'ai assisté le photographe officiel de l'hôtel en lui livrant toutes les photographies qu'il désirait, jusqu'au jour où sa fille a repris son activité ; je suis devenu champion du monde de chifoumi et j'ai défendu mon titre à de nombreuses reprises, jusqu'à ce que je le perde face au plus grand magicien du monde, pour qui cette victoire a été une vague de positivité inattendue... ou du moins elle l'a aidé à penser à autres choses pendant quelques minutes ; j'ai aménagé une salle de concert au rez-de-chaussée et une autre au troisième étage, pour que les groupes de toutes classes sociales puissent s'exprimer, et le premier groupe à avoir joué dans les deux salles est le groupe "GROS TRESOR" ; j'ai favorisé l'accès des chambres aux équipes de tournages, pour produire de nouvelles publicités mais aussi des films tournés dans l'hôtel, notamment dans des décors de western et de guerre mondiale, avec l'accord des locataires bien évidemment ; j'ai fait du "monstre" de l'hôtel mon principal conseiller, et il a très vite été accepté par les autres locataires, et a donc décidé d'à nouveau se déplacer librement sans avoir peur de faire peur ; j'ai rénové le Grand Restaurant, pour qu'il reste à jamais l'une des plus belle pièce de cet immeuble ; et je ne vais pas te détailler toutes les tâches que j'ai entrepris durant mes années de travail. Sache seulement que j'ai pris beaucoup de plaisir à faire partie de la vie de ces différents habitants.

Donc oui, c'est bien moi qui ai succédé à Monsieur Lugosi. J'ai repris sa propriété, et son immense chambre, où tu te trouves actuellement. »

L'autre gars regarde une nouvelle fois autour de lui : comme il a pu le constater pendant que le héros lui détaillait ses souvenirs, la pièce a très peu évoluée depuis sa prise de fonction. Le bureau qui se trouve entre le héros et lui est toujours le même imposant meuble en chêne très ancien, la décoration n'est pas plus personnelle qu'avant, et la télévision est toujours là, même s'il ne sait pas si elle fonctionne encore.

— Aujourd'hui, en ce jour où nous nous parlons, mon ami, le cycle se répète, poursuit le héros alors que, face à lui, l'autre gars n'ose plus rien dire en comprenant ce qu'il s'apprête à entendre. Moi qui suis tout bêtement entré dans l'Hôtel Lugosi un jour à la recherche d'un

emploi, je suis devenu le gérant de cet établissement. Et aujourd'hui, le vieux propriétaire qui ne peut plus continuer à prendre soin de cet hôtel à cause de son âge, c'est moi. Et j'ai fait exactement les mêmes erreurs que Monsieur Lugosi des années avant moi : je n'ai pas pris le temps de fonder une famille, je n'ai donc plus personne autour de moi. Alors, quitte à copier Monsieur Lugosi, j'ai...

— Tu as tout fait comme lui, complète l'autre gars qui a assemblé toutes les pièces du puzzle dans sa tête. Tu as envoyé un mail à des inconnus pour trouver le prochain propriétaire, tu as attendu que l'un d'entre eux entre dans l'hôtel, visite les chambres, parle avec les habitants, monte les différents étages, et arrive jusqu'à l'unique chambre du quatrième étage.

— Et tu es venu jusqu'ici, reprend le héros. Aujourd'hui, tu as fait le même voyage que moi il y a quelques années. Tu as eu la même curiosité, la même envie de te plonger dans un univers fantastique où l'imaginaire prend vie. Toi qui te trouve de l'autre côté, tu as pris le temps de visiter cet hôtel et je t'en remercie. Comme tu l'as compris, aujourd'hui, c'est à mon tour te poser la question : acceptes-tu de devenir le nouveau propriétaire de l'Hôtel Lugosi ? »

FIN

Merci d'avoir participé à cette aventure. Pour obtenir une nouvelle fin, en découvrant des pièces que vous n'avez pas encore visitées, nous ne pouvons que vous conseiller de recommencer une nouvelle lecture de ce récit.

En espérant vous revoir bientôt à l'Hôtel Lugosi.

Vous décidez de refuser la proposition, mais aussi de demander si vous pouvez rester vivre à l'hôtel.

Le héros est toujours assis sur sa chaise, face à l'autre gars, mais il s'arrête de parler, comme s'il avait peur de décevoir avec la fin de son histoire. C'est l'autre gars qui finit par rompre le silence.

— Et au final, tu as accepté ? demande-t-il, impatient d'entendre la conclusion de ce récit.

— Non, marmonne doucement le héros.

L'autre gars marque un temps d'arrêt, comme pour diriger cette information, puis il essaye d'en savoir plus.

— Tu... tu as refusé de devenir le nouveau propriétaire de l'Hôtel Lugosi ?

— J'ai refusé de devenir le nouveau propriétaire de l'Hôtel Lugosi.

— Mais... pourquoi ?

— Pourquoi... en voilà une question difficile, explique le héros même s'il est un peu gêné par cette inévitable question. Peut-être la peur. La peur de faire face à une telle mission, la peur de ne pas être à la hauteur, de décevoir les habitants que j'ai rencontré, et les autres. En voilà, une raison valable... mais dans mon cas, je crois que j'ai fait ce choix pour une autre raison : en passant d'un étage à un autre, en visitant les différentes chambres de l'hôtel et en croisant ces différentes vies, j'ai compris que la conclusion n'avait que peu d'importance. Ce qui comptait réellement, c'était le voyage... oui, cette conclusion est peut-être niaise et tu l'as sûrement entendu des dizaines de fois, mais dans le cas de mon histoire, elle est plus vraie que jamais. J'ai vécu plus d'aventures en une journée que d'autres en une vie ; c'était une sensation unique, libératrice, que je voulais ressentir pendant le reste de mes jours. Je n'ai pas besoin d'avoir une grande responsabilité ici, je préfère être avec les habitants, à leurs côtés, vivre avec eux et les aider directement. Voilà pourquoi j'ai refusé de devenir le nouveau propriétaire de l'Hôtel Lugosi... ce qui ne signifie pas que j'ai quitté l'Hôtel Lugosi :

« Quand j'ai refusé la proposition de Monsieur Lugosi, je lui ai quand même posé une question :

— Je... je peux quand-même réserver une chambre au rez-de-chaussée ?

Sa réponse fut immédiate : il m'a trouvé une chambre, qui est devenue ma chambre ; celle où tu te trouves depuis de longues minutes à m'écouter, mon ami. »

L'autre gars regarde autour de lui, quelque peu ému de pouvoir observer en détail cette modeste chambre qui n'a pourtant rien n'extravagant.

— Et, depuis ce jour, tu vis ici ? demande l'autre gars

— Tout à fait, confirme le héros. Je n'ai jamais souhaité changer de chambre, je reste très attaché à celle-ci, la première du rez-de-chaussée. Avant, à l'intérieur, il n'y avait qu'une table avec un téléphone rouge. Aujourd'hui, il y a moi. C'est mon chez moi. Et comme avant, beaucoup de nouveaux visiteurs passent par ici en commençant leur visite... comme toi quand tu as poussé ma porte tout à l'heure.

L'autre gars, qui a du mal à se remettre de toutes ces informations, prend quelques secondes avant de poser ses dernières questions.

— Tu... tu sais que j'ai reçu la même lettre que toi à l'époque ?

— Bien sûr. Sinon, je n'aurais pas insisté pour te raconter mon histoire.

— Alors... moi aussi, je vais vivre le même voyage que toi ?

— Pas forcément le même. Tu vas vivre ton voyage. Mais à la différence de moi, tu connais le but de ton rendez-vous ici : toi qui as reçu la même lettre que moi, sois prêt. Fais

les bon choix, trouve une vie qui te correspond, va jusqu'à Monsieur Landau, mais, plus important encore, profite de la chance que tu as : celle de pouvoir rencontrer autant de personnages différents, tous plus fantastiques les uns que les autres. Sois curieux, laisse parler ton imagination, et profite de ce que cet hôtel a à t'offrir. Et, si tu te sens prêts, alors tu pourras devenir le nouveau propriétaire de l'Hôtel Lugosi. Tu pourras utiliser ton imaginaire pour permettre à ce lieu de vivre encore et toujours. Et enfin, peut-être que, toi aussi, tu auras envie de partager ton histoire avec quelqu'un... »

FIN

*Merci d'avoir participé à cette aventure. Pour obtenir une nouvelle fin, en découvrant des pièces que vous n'avez pas encore visitées, nous ne pouvons que vous conseiller de recommencer une nouvelle lecture de ce récit.
En espérant vous revoir bientôt à l'Hôtel Lugosi.*

Vous décidez de refuser la proposition.

Le héros met du temps avant conclure son histoire, comme si quelque chose le gênait. L'autre gars, lui, commence à s'agacer, car il voit exactement comment ce scénario va se terminer, vu qu'il ne connaît que trop bien l'homme qu'il écoute depuis si longtemps.

— Tu sais, parfois, ce n'est pas évident d'accepter une lourde responsabilité, finit par expliquer le héros en évitant le regard de celui à qui il parle. S'occuper des autres, c'est une mission délicate, qui prend du temps, de l'énergie, qui est nécessaire, certes, mais il faut être prêt à l'accepter. Il faut se rendre à l'évidence : ce jour-là, je n'étais pas prêt à l'accepter. Ce poste, ce n'était pas ce que j'étais venu chercher. Je ne me sentais pas capable de m'engager dans une telle activité, tout était trop grand pour moi. Alors, comme tu le comprends, j'ai dû refuser cette proposition... car je ne voulais pas risquer de décevoir les incroyables locataires que j'ai rencontrés pendant mon périple. Mais j'ai la fierté de dire que j'ai été leur héros le temps d'une journée.

Le héros recroise enfin le regard de l'autre gars. Quelque chose ne va pas entre eux deux : les phrases de l'un finissent par affecter l'esprit de l'autre.

— Je sais que tu es déçu par cette conclusion, pourtant je ne t'ai donné que la vérité, poursuit le héros. Il faut l'accepter. Mais si je t'ai raconté cette histoire, c'est pour...

— Pour passer le temps, le coupe violement l'autre gars comme s'il était subitement rentré dans une colère qu'il ne peut arrêter. Parce que tu n'as rien de mieux à faire de tes journées, c'est ça ?

— Mais non, c'est pour...

— Arrête un peu ! Pourquoi il faut toujours que tu te mettes en avant dans des histoires qui n'ont pas de sens ? Et en plus, tu me demandes de te croire ? Mais qu'est-ce que tu as comme preuve ? Ton hôtel, il est où maintenant ? Je peux aller les voir, ces habitants que tu aimes tant ?

— C'est marrant que tu me demandes ça, bredouille le héros en essayant de reprendre le contrôle de la situation. Car, vois-tu, quand j'ai refusé cette incroyable proposition, Monsieur Lugosi a été contraint de poursuivre sa mission, et il a tout fait pour garder le contrôle de son lieu. Malheureusement, il a fini par nous quitter. Et vu qu'il n'a trouvé personne d'autre que moi pour reprendre la gestion, et que je ne me voyais définitivement pas devenir le nouveau propriétaire, l'Hôtel Lugosi a dû fermer. Pire que ça, il a été détruit, et aujourd'hui...

— Et aujourd'hui tu continues de me mentir, et de te mentir à toi-même, s'emporte l'autre gars. C'est... pathétique. Je ne te comprends pas. Je ne sais même pas si je t'ai déjà compris un jour.

— Non mais ne dit pas...

— Papa, écoute-moi, s'il te plait, laisse-moi parler ! Ça fait des heures que je suis assis avec toi ; à t'écouter me raconter n'importe quoi sans pouvoir en placer une, alors maintenant, laisse-moi la conclure cette histoire à ma manière. Tu sais, je n'ai plus dix ans, je ne suis plus un enfant ; tu n'as pas besoin de jouer au héros avec moi. Essaie un peu... d'être toi-même, pour une fois ; partage-moi des souvenirs que tu as vraiment eu, comme un père fait traditionnellement avec son fils, au lieu de me faire croire à toutes ces aventures absurdes ! Tu ferais mieux de m'avouer que tu les as rêvées, ça donnera une fin plus acceptable !

Les deux hommes s'arrêtent de parler, touchés par les vérités qu'ils s'offrent. Le héros, ou plutôt le père de l'autre gars, ou plutôt le père de son fils, ne sait plus quoi dire. Il ne sait plus quoi faire. Est-ce que son fils va le laisser seul avec lui-même ? Oui.

— Bon, papa, excuse-moi, mais je dois y aller. Moi aussi, j'ai des rendez-vous, tu sais. De vrais rendez-vous. Allez... prend soin de toi.

Pour terminer, après plusieurs heures aux côtés de son père, l'autre gars se lève de sa chaise, et quitte la pièce.

Le héros, lui, reste seul, sans repère, sans but dans la vie désormais, depuis ce jour où il a refusé la propriété de l'Hôtel Lugosi... pour pouvoir fonder une famille.

FIN

Merci d'avoir participé à cette aventure. Pour obtenir une nouvelle fin, en découvrant des pièces que vous n'avez pas encore visitées, nous ne pouvons que vous conseiller de recommencer une nouvelle lecture de ce récit.

En espérant vous revoir bientôt à l'Hôtel Lugosi.

MERCI D'ÊTRE PASSÉ PAR
L'HÔTEL LUGOSI